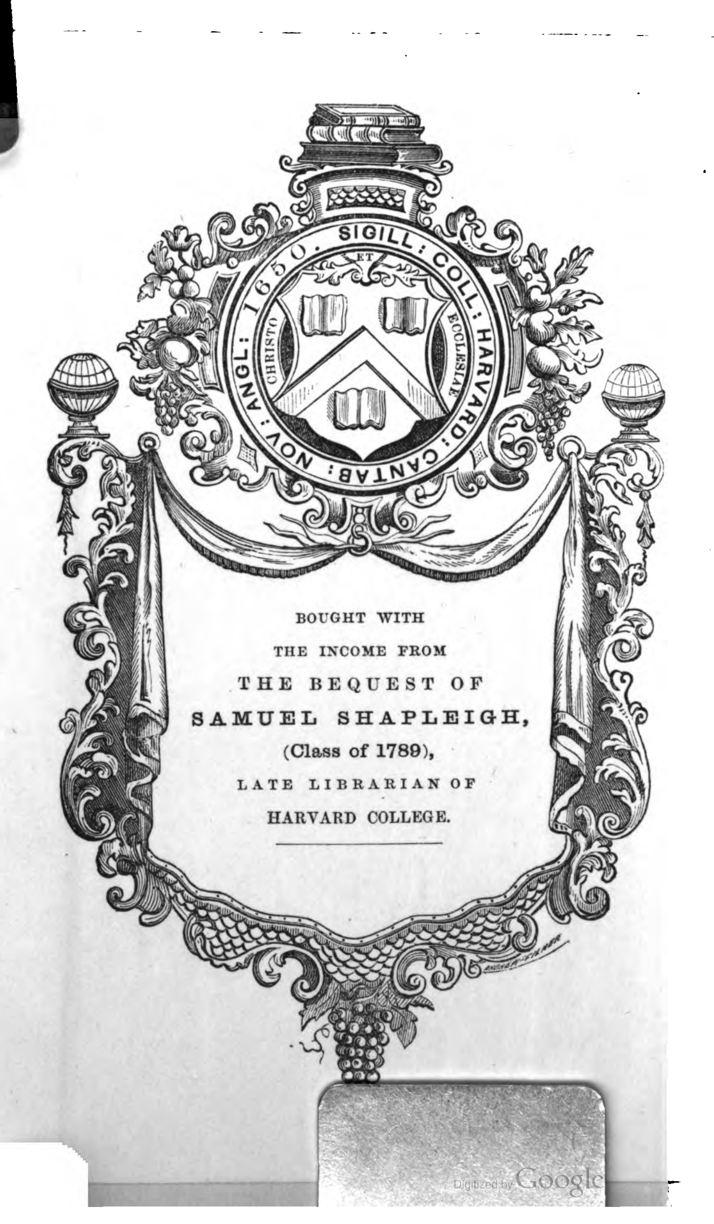

HD WIDENER
HW AEZR 3


SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO
ET
ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
SAMUEL SHAPLEIGH,
(Class of 1789),
LATE LIBRARIAN OF
HARVARD COLLEGE.

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

THÉATRE

XXIII

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté. 1
Amaury. 1
Ange Pitou. 2
Ascanio. 2
Une Aventure d'amour. 1
Aventures de John Davys. . . . 2
Les Baleiniers. 2
Le Bâtard de Mauléon. 3
Black. 1
Les Blancs et les Bleus. 3
La Bouillie de la comtesse Berthe. 1
La Boule de neige 1
Bric-à-Brac. 2
Un Cadet de famille. 3
Le Capitaine Pamphile. 1
Le Capitaine Paul. 1
Le Capitaine Rhino. 1
Le Capitaine Richard. 1
Catherine Blum. 1
Causeries. 2
Cécile. 1
Charles le Téméraire. 2
Le Chasseur de Sauvagine. . . . 1
Le Château d'Eppstein. 2
Le Chevalier d'Harmental. . . . 2
Le Chevalier de Maison-Rouge. . 2
Le Collier de la reine. 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais. 1
Le Comte de Monte-Cristo. . . . 6
La Comtesse de Charny. 6
La Comtesse de Salisbury. . . . 2
Les Compagnons de Jéhu. . . . 3
Les Confessions de la marquise. 2
Conscience l'Innocent. 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux. 2
— La Fille du Marquis. . . . 2
La Dame de Monsoreau. 3
La Dame de Volupté. 2
Les Deux Diane. 3
Les Deux Reines. 2
Dieu dispose. 2
Le Drame de 93. 3
Les Drames de la mer. 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman. 2
La Femme au collier de velours. 1
Fernande. 1
Une Fille du régent 1
Filles, Lorettes et Courtisanes. . 1
Le Fils du forçat 1
Les Frères corses. 1
Gabriel Lambert. 1
Les Garibaldiens. 1
Gaule et France. 1
Georges. 1
Un Gil Blas en Californie. . . . 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César. 2
—Henri IV, Louis XIII, Richelieu. 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette . . . 1
Les Hommes de fer. 1
L'Horoscope. 1
L'Ile de Feu. 2
Impressions de voyage : En Suisse. 3
— Une Année à Florence. . . 1
— L'Arabie Heureuse. 3
— Les Bords du Rhin. 2
— Le Capitaine Arena. 1
— Le Caucase. 3
— Le Corricolo. 2
— Le Midi de la France. . . . 2
— De Paris à Cadix. 2
— Quinze jours au Sinaï. . . . 1
— En Russie. 4
— Le Speronare. 2
— Le Véloce. 2
— La Villa Palmieri. 1
Ingénue. 2
Isabel de Bavière. 2
Italiens et Flamands. 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction) 2
Jacques Ortis. 1
Jacquot sans Oreilles. 1
Jane. 1
Jehanne la Pucelle. 1
Louis XIV et son Siècle. 4
Louis XV et sa Cour. 2
Louis XVI et la Révolution. . . 2
Les Louves de Machecoul. . . . 3
Madame de Chamblay. 2
La Maison de glace. 2
Le Maître d'armes. 1
Les Mariages du père Olifus. . . 1
Les Médicis. 1
Mes Mémoires. 10
Mémoires de Garibaldi. 2
Mémoires d'une aveugle. 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. 5
Le Meneur de loups 1
Les Mille et un Fantômes. . . . 1
Les Mohicans de Paris. 4
Les Morts vont vite. 2
Napoléon. 1
Une Nuit à Florence. 1
Olympe de Clèves. 3
Le Page du duc de Savoie. . . . 2
Parisiens et Provinciaux. 2
Le Pasteur d'Ashbourn. 2
Pauline et Pascal Bruno. 1
Un Pays inconnu. 1
Le Père Gigogne. 2
Le Père la Ruine. 1
Le Prince des Voleurs. 2
La Princesse de Monaco. 2
La Princesse Flora. 1
Les Quarante-Cinq. 3
La Regence. 1
La Reine Margot. 2
Robin Hood le Proscrit. 2
La Route de Varennes. 1
Le Saltéador. 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris). . 5
Souvenirs d'Antony. 1
Les Stuarts. 1
Sultanetta. 1
Sylvandire. 1
La Terreur prussienne 2
Le Testament de M. Chauvelin. . 1
Théâtre complet. 25
Trois Maîtres. 1
Les Trois Mousquetaires. 2
Le Trou de l'enfer 1
La Tulipe noire. 1
Le Vicomte de Bragelonne. . . . 6
La Vie au Désert. 2
Une Vie d'artiste 1
Vingt Ans après. 3

THÉATRE COMPLET

DE

ALEX. DUMAS

XXIII

LE GENTILHOMME DE LA MONTAGNE

LA DAME DE MONSOREAU

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

LE GENTILHOMME DE LA MONTAGNE

DRAME EN CINQ ACTES, EN HUIT TABLEAUX AVEC PROLOGUE

Porte-Saint-Martin. — 12 juin 1860.

DISTRIBUTION

DON CARLOS, roi d'Espagne	MM.	TAILLADE.
DON FERNAND DE TORRILLAS		CLARENCE.
DON RUIZ		HENRI LUGUET.
DON VELASQUEZ DE HARO		DESHAYES.
DON RAMIRO D'AVILA		CHARLY.
DON ALVAR		MOLINA.
DON LOPEZ		ALEXIS LOUIS.
CALABASAS		BOUSQUET.
TORRIBIO		VALNAY.
VICENTE		MERCIER.
COMACHO		CALISTE.
L'ALCADE MAYOR		BORSSAT.
UN FOSSOYEUR / UN CHAMBELLAN / UN SEIGNEUR		ERNEST C.
PREMIER BANDIT		ARTHUR D.
DEUXIÈME BANDIT		MARCHAND.
UN SERVITEUR / UN HÉRAUT D'ARMES		PRIEUR.
UN OFFICIER		LANSOY.
UN ALGUAZIL		BERNADAC.
UN CHANTEUR		MUSCADEL.
DONA MERCÉDÈS	Mmes	E. VIGNE.
GINESTA		JULIETTE ROSE.
DONA FLOR		NANTIER.
PAQUITTA		CLÉMENCE.

BANDITS, ALGUAZILS, MARMITONS et SERVANTES DE LA POSADA, SEIGNEURS, PAGES, BOURGEOIS et BOURGEOISES, CHANTEURS, MUSICIENS, PEUPLE, GARDES DU PALAIS, FRÈRES DE LA MISÉRICORDE, etc.

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

Un site sauvage de la sierra Nevada; une tombe nouvellement creusée; à l'entour, une cinquantaine de Bandits. — La toile se lève au moment où les Bandits viennent de jeter sur la fosse la dernière pelletée de terre. — Les Ouvriers qui ont creusé la terre sont là, appuyés sur leur bêche.

SCÈNE PREMIÈRE

TORRIBIO, VICENTE, COMACHO, BANDITS, FOSSOYEURS.

TORRIBIO, aux Fossoyeurs.

Allez! il n'est plus besoin de vous ici; mais, comme il ne doit pas être dit que ceux qui ont creusé la fosse du plus brave capitaine qui ait jamais existé de Pampelune à Grenade et de Cadix à Saragosse, n'ont pas été largement récompensés, voici mille réaux qui vous sont alloués sur la bourse commune de la bande.

UN FOSSOYEUR.

Merci, nos dignes seigneurs. Ah! si l'on consultait les gens de la montagne, ce ne sont pas de braves cavaliers comme vous que l'on pendrait.

TORRIBIO.

Non, ce sont ceux qui nous pendent; je suis de ton avis, mon brave homme. Mais il nous reste à rendre les derniers honneurs à notre chef, et à parler de nos petites affaires, et, pour l'une ni pour l'autre de ces deux choses, nous n'avons besoin de témoins. — Allez!

(Les Fossoyeurs se retirent par la gauche.)

SCÈNE II

LES MÊMES, hors LES FOSSOYEURS.

TORRIBIO.

Allons, mes amis, un dernier adieu à celui que réjouissait

tant l'odeur de la poudre, et qui, si profondément endormi qu'il soit, tressaillira au bruit de vos carabines.

VICENTE, avec d'autres hommes.

A celui qui n'a jamais reculé devant l'ennemi!

(Ils déchargent leurs carabines.)

TORRIBIO, avec d'autres hommes.

A celui qui n'est tombé que par félonie et par trahison!... (Coup de feu.) Puisses-tu vivre éternellement dans nos mémoires, brave des braves! (Descendant la scène, suivi de plusieurs.) Mais puisse José l'Aragonais qui t'a trahi, mourir quelque jour, pendu par les pieds... et que sa chienne de carcasse, livrée aux insultes de l'air et des corbeaux, se balance éternellement entre ciel et terre, comme un exemple réservé aux traîtres!

TOUS.

Oui! oui!

VICENTE.

Malheur à José l'Aragonais!

COMACHO.

Malheur et malédiction sur lui!

TOUS.

Oui, malheur!

VICENTE.

Et maintenant, camarades, celui qui connaissait si bien le prix du temps ne nous en voudra pas de ne point le perdre. — Nous sommes, Torribio et moi, vos deux lieutenants; nous avons donc droit l'un ou l'autre à remplacer notre brave capitaine mort. — Il vous faut choisir celui de nous deux qui vous paraîtra le plus digne, et celui-là sera notre chef suprême; les autres lui obéiront sans murmurer.

COMACHO.

Que chacun de vous fasse valoir ses titres au grade qu'il réclame, et nous jugerons lequel de vous deux a le mieux mérité la place de notre capitaine... N'est-ce pas, vous autres?.., — Il n'est peut-être pas inopportun de rappeler ici aux honorables compétiteurs que les trois grandes vertus que nous apprécions sont le dévouement, le courage et la ruse.

(Mouvement d'approbation.)

VICENTE, prenant le milieu.

Je commence... et je choisis le dévouement!... Lorsqu'il y

a deux ans, notre capitaine fut pris et conduit dans les prisons de Grenade, la veille du jour où, condamné à mort, il devait être exécuté, je m'introduisis dans sa prison sous un habit de moine; on nous laissa seuls, car on me prenait pour le confesseur. Au moment où le capitaine s'agenouillait devant moi, je me fis reconnaître et le forçai, malgré sa résistance, en l'adjurant au nom de nous tous, à revêtir mes habits et à sortir de la prison en me laissant à sa place; il sortit et vous fut rendu. Le lendemain, au moment où l'on me conduisait au supplice, il fondit sur mon escorte avec vingt hommes déterminés, et, après un combat acharné, m'enleva. S'il eût échoué, j'étais pendu... la potence n'était plus qu'à vingt pas de moi... Eh bien, ce que j'ai fait pour le capitaine, croyez-vous que je sois prêt à le faire encore pour le premier venu d'entre vous?... Répondez!...

TOUS.

Oui, oui, nous le croyons!... Vive Vicente!...

COMACHO.

A votre tour, señor Torribio.

TORRIBIO.

Eh bien, je ne suis pas fâché que Vicente ait pris le dévouement, car j'excelle dans la ruse, et je le prouve... (Mouvement d'attention de tous les Bandits.) Vous vous rappelez, mes amis, ce beau jeune homme que nous arrêtâmes sur la route de Barcelone?... Il fit résistance et fut tué. C'était un noble cavalier qui se nommait don Eusebio d'Aroo... Il était fiancé à une jeune fille de Cordoue qui avait quatre cent mille réaux de dot; il ne l'avait jamais vue, quoiqu'elle fût sa cousine; l'affaire avait été arrangée entre les parents. Vous vous partageâtes ses bijoux et sa bourse, et je vous laissai ma part, à la condition que j'aurais un de ses habits, son cheval et ses papiers. A votre avis, le marché était mauvais... Je le trouvais bon, moi... et voici ce que je fis: monté sur son cheval, vêtu de ses habits, muni de ses papiers, je me présentai chez le beau-père sous le nom de don Eusebio d'Aroo. Je plus à doña Leonor, je touchai la dot, et j'épousai. Le lendemain du mariage, il n'y avait plus ni dot ni mari... (On rit.) C'est pour cela, mes bons amis, qu'à votre grand étonnement, à vous qui ignoriez l'aventure, je suis resté garçon. Que voulez-vous! je craignais d'être pendu comme bigame... et morbleu!... si jamais je dois être pendu... que

ce soit au moins comme votre compagnon. Ayant inventé cette ruse-là, je pourrais bien en inventer dix autres, convenez-en !

TOUS.

Oui, oui, oui !... Vive Torribio!

COMACHO.

Un instant ! et le courage?... Il me semble que nous avons un peu négligé le courage.

TORRIBIO.

Le courage, parmi nous, est trop commun pour être une vertu.

TOUS.

Il a raison. Votons ! votons !

SCÈNE III

LES MÊMES, UN BANDIT, sur le rocher à droite.

LE BANDIT.

Camarades ! camarades ! deux cavaliers à cheval viennent par la route de Grenade... A leur tournure, il paraissent nobles; à leur chevaux et à leurs vêtements, ils semblent riches !...

TORRIBIO.

Où sont-ils ?...

LE BANDIT.

A cent pas d'ici; mais, comme il viennent au galop de leurs chevaux, ils ne tarderont pas à passer par ce sentier.

VICENTE, qui est allé regarder sur le rocher.

Non, les voilà qui s'arrêtent, ils mettent pied à terre... L'un deux attache son cheval à un arbre... le second en fait autant... Ils se dirigent de ce côté... Ils viennent.

TORRIBIO.

S'ils nous apercevaient, ils pourraient retourner sur leurs pas... Cachons-nous, prenons notre belle, tombons sur eux et dévalisons-les... Je donnerai le signal, comme le plus ancien de la bande.

LE BANDIT.

Les voilà !

TORRIBIO.

Cachons-nous !

(Ils disparaissent vers le fond par différents côtés.)

SCÈNE IV

LES BANDITS, cachés ; DON ALVAR, DON FERNAND.

Ils paraissent sur le haut du rocher de droite.

DON ALVAR, descendant le premier.

Par ici, don Fernand ! voici un endroit propice. — Faites comme moi, je vous prie, descendez !

DON FERNAND.

Pardon, mais, avant de vous obéir, à vous à qui je ne reconnais pas le droit de me commander, j'ai à vous demander une explication...

DON ALVAR.

Demandez ; cette explication, que je vous ai refusée ailleurs, je suis prêt à vous la donner ici ; car nous sommes arrivés au but de notre course.

DON FERNAND, descendant à son tour.

En rentrant chez moi, ce matin, je vous ai trouvé à ma porte, en selle sur un cheval, et tenant un second cheval par la bride.

DON ALVAR.

C'est vrai.

DON FERDINAND.

Je vous ai demandé ce que vous faisiez là... « Je vous attends, m'avez-vous répondu ; avez-vous votre épée ?... — Elle ne me quitte jamais... — Montez sur ce cheval, alors, et suivez-moi. — Je ne suis pas, j'accompagne ou je précède. » Est-ce bien là ce que nous avons dit ?...

DON ALAVAR.

Mot pour mot... seulement, j'ai ajouté : « Oh ! tu ne me précéderas pas, car je suis pressé d'arriver. »

DON FERDINAND.

Vous avez mis votre cheval au galop, j'y ai mis le mien... Nous sommes entrés ventre à terre dans la montagne, et, arrivés ici...

DON ALAVAR.

Et, arrivés ici, l'endroit m'ayant paru favorable, je vous

ai dit : « Faites comme moi, don Fernand, descendez. » Maintenant, j'ajoute : descendez et tirez votre épée ; car vous vous doutez bien que c'est pour combattre, n'est-ce pas, que je vous ai été chercher ?...

DON FERNAND.

Je m'en suis douté tout d'abord, don Alvar. — Un mot, cependant... J'ignore ce qui peut avoir changé notre amitié en haine... Frères hier, ennemis aujourd'hui !

DON ALVAR, tirant son épée.

Ennemis, justement parce que nous sommes frères ; frères... par ma sœur. — Allons, l'épée à la main, don Fernand !

DON FERNAND.

Mon ami, je ne me battrai pas... (Mouvement de don Alvar.) Je ne me battrai pas avec vous, que je ne sache pourquoi je me bats.

DON ALVAR, tirant de sa poche un paquet de lettres.

Connaissez-vous ces lettres ?...

DON FERNAND, ouvrant une lettre et jetant les yeux dessus, puis passant à gauche.

Oh ! malheur à l'homme assez fou pour confier au papier les secrets de son cœur et l'honneur d'une femme !

DON ALVAR.

Avez-vous reconnu ces lettres ?...

DON FERNAND.

Je ne puis le nier, elles sont de ma main.

DON ALVAR.

Alors, tirez donc votre épée, afin que l'un de nous deux reste mort près de l'honneur mort de ma sœur.

DON FERNAND.

Je suis fâché que vous vous y soyez pris ainsi, don Alvar, et que vous avez rendu presque impossible, par votre menace la proposition que j'allais peut-être vous faire.

DON ALVAR.

Oh ! lâche !... (Mouvement de don Fernand. — Reprenant.) Oui, lâche ! qui, lorsqu'il voit le frère l'épée à la main, propose d'épouser la femme qu'il a déshonorée !

DON FERNAND.

Vous savez que je ne suis point un lâche, don Alvar ; d'ailleurs, si vous ne le savez pas, au besoin, je vous l'apprendrai... Écoutez-moi donc !

DON ALVAR.

L'épée à la main! Où le fer doit parler, la langue doit se taire.

DON FERNAND.

J'aime votre sœur, don Alvar; votre sœur m'aime; pourquoi ne vous appellerais-je pas mon frère?

DON ALVAR.

Parce que mon père a dit qu'il n'appellerait jamais son fils un homme perdu de dettes et de débauches.

DON FERNAND.

Votre père a dit cela, don Alvar?

DON ALVAR.

Oui, et je te le redis après lui; et, pour la troisième fois, j'ajoute: l'épée à la main, don Fernand!

DON FERNAND, sombre.

Pourquoi donc y a-t-il des hommes qui cherchent obstinément la mort, quand la mort ne demanderait pas mieux que de les fuir?

DON ALVAR.

L'épée à la main! l'épée à la main! ou ce n'est pas de la pointe, c'est du plat que je frapperai!

DON FERNAND.

u le veux donc?

DON ALVAR, s'avançant avec menace.

Don Fernand!

DON ALVAR.

Un pas en arrière, monsieur, je suis prêt.

(Ils se battent. — Don Alvar tombe blessé.)

DON FERNAND.

Blessé!...

DON FERNAND, se précipitant sur lui.

Seulement blessé, n'est-ce pas?...

DON ALVAR.

Blessé à mort!

DON FERNAND.

Dieu m'est témoin que c'est vous qui m'avez forcé à ce duel. Que puis-je faire pour vous, mon frère?...

DON ALVAR.

Rien, car la seule chose dont j'aie besoin, c'est un prêtre!

DON FERNAND, le relevant.

Je connais, à cent pas d'ici, un ermitage de moines péni-

tents; levez-vous et appuyez-vous sur mon bras, je vous y conduirai.

DON ALVAR.

Je ne puis me tenir debout.

(Il chancelle.)

DON FERNAND.

Avec l'aide de Dieu, je vous porterai, alors!

(Il le prend dans ses bras.)

DON ALVAR.

Inutile, je meurs!... Mais, en reconnaissance de votre bonne volonté, je demanderai à Dieu, en face de qui je vais me trouver, que vous ne mouriez pas comme moi sans confession!... Adieu, don Fernand! je ne puis vous pardonner le déshonneur de ma sœur, mais je vous pardonne ma mort!... Mon Dieu! ayez pitié de moi!

(Il meurt.)

DON FERNAND.

Mort! je l'ai tué, lui, mon meilleur ami!... Il m'a pardonné; mais, moi, je ne me pardonnerai pas.

(Il s'incline sur lui et sanglote. Pendant cette scène, les Bandits se sont montrés plusieurs fois, mais pour se retirer presque aussitôt. Ils semblent sur le point de faire irruption, quand six Alguazils, conduits par un Alcade mayor, entrent en scène et entourent Fernand, qui, absorbé dans sa douleur, ne les voit ni ne les entend.)

SCÈNE V

LEL MÊMES, L'ALCADE MAYOR, LES ALGUAZILS.

Ils arrivent par la gauche.

L'ALCADE.

Nous arrivons trop tard, il est mort! (Touchant l'épaule de don Fernand.) Don Fernand de Torrillas, vous êtes notre prisonnier!

DON FERNAND.

Moi?...

L'ALCADE.

Oui, vous!

DON FERNAND.

C'est bien, messieurs, vous avez ma parole de ne pas fuir

Je rentrerai dans la ville derrière vous et me mettrai à la disposition de la justice.

L'ALCADE.

Ce n'est point derrière nous que vous rentrerez à la ville, c'est avec nous.

DON FERNAND.

Je croyais vous avoir dit, messieurs, que je vous donnais ma parole?

L'ALCADE.

Nous avons l'ordre de vous ramener, et nous vous ramènerons...

DON FERNAND.

Messieurs, je ne suis pas un voleur ou un assassin, pour rentrer dans la ville où je suis né, où je suis connu, où j'ai mon père et ma mère, entre vos alguazils... Provoqué par mon ami don Alvar, je me suis battu contre lui à mon corps défendant; un duel est un malheur, mais ce n'est pas un crime! Marchez devant, messieurs; je vous suivrai ... .

(On enlève le corps de don Alvar.)

L'ALCADE.

Votre duel n'est pas un duel, don Fernand, puisqu'il a eu lieu sans témoins... c'est un meurtre!... Vous rentrerez donc à Grenade comme un meurtrier, non-seulement entre des alguazils, comme vous dites, mais encore lié et garrotté.

DON FERNAND.

Messieurs, messieurs, rappelez-vous que le Cid n'a pas voulu se laisser lier les mains même par son père.

L'ALCADE.

Il faudra pourtant bien que vous vous décidiez à vous les laisser lier par nous, mon gentilhomme, et, si ce n'est de bonne volonté, ce sera de force.

DON FERNAND, faisant un bond en arrière et ramassant son épée.

Messieurs, c'est bien assez d'un cadavre! Voyons, ne me mettez pas plusieurs meurtres sur la conscience dans un seul jour.

L'ALCADE.

Prenez garde, mon cavalier! Notre jeune roi don Carlos est sévère! Avec lui, le bourreau suit de près le meurtrier! Bas les armes, señor! bas les armes!

DON FERNAND.

Encore une fois, je vous engage ma parole de gentilhomme

de me rendre droit à la prison, et cela, à l'instant même, sans retard, dans le temps qu'il me faudra pour gagner la ville, sans passer par la maison de mon père, sans dire adieu à ma mère... Y consentez-vous ?

L'ALCADE.

Non.

DON FERNAND.

Je vous offre de vous suivre ou de vous précéder; de marcher à cent pas de vous, soit devant, soit derrière, sans que vous me perdiez de vue... Y consentez-vous?

L'ALCADE.

Non.

DON FERNAND.

Eh bien, alors, que le sang retombe sur la tête de ceux qui l'auront fait verser... Venez me prendre!

L'ALCADE.

Allons, sus au rebelle qui lève l'épée contre les gens du roi!

(Combat entre don Fernand et les Alguasils; il en tue un, en blesse deux et va succomber sous le nombre, quand tous les Bandits se lèvent.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LES BANDITS.

TORRIBIO, aux Alguazils.

Holà! camarades! bas les armes, s'il vous plaît!

(Ils descendent tous en scène.)

L'ALCADE.

Que veut dire ceci?...

TORRIBIO.

Que nous sommes assez souvent vos prisonniers, pour qu'une fois par hasard, les rôles changent. Abaissez les épées, et qu'on laisse libre ce gentilhomme.

L'ALCADE.

Allez-vous donc nous assassiner, misérables?...

VICENTE.

C'est selon! Cela dépendra beaucoup de monsieur.

(Il montre don Fernand.)

DON FERNAND.

Comment! de moi?.... Qui êtes-vous donc?...

TORRIBIO.

Nous sommes des gentilshommes de la montagne. Il n'est point possible que vous n'ayez entendu parler de nous?...

DON FERNAND.

Ah! ah!

VICENTE.

Justement... Eh bien, voilà... Nous avons une petite proposition à vous faire, seigneur cavalier, à vous qui êtes un gentilhomme de la ville.

DON FERNAND.

Parlez.

TORRIBIO.

Oh! ce que nous avons à vous dire est bien simple... Vous avez à choisir entre ces messieurs et nous: avec ces messieurs, l'échafaud; avec nous, la royauté.

DON FERNAND.

Je ne vous comprends pas.

TORRIBIO.

C'est clair, cependant; nous avons tout vu et tout entendu: vous vous êtes conduit en brave et loyal cavalier, et, pour cela, on vous garrotte, on vous conduit en prison, on vous juge, on vous condamne et on vous coupe le cou; et encore, ne vous fait-on cette grâce que parce que vous êtes noble! Nous, au contraire, nous vous disons: Don Fernand, vous êtes un bras vigoureux, un cœur loyal, une âme inflexible! don Fernand, notre capitaine a été tué hier, nous l'avons enterré aujourd'hui; voilà sa fosse!... (Il montre la fosse, qui est au fond, vers le milieu du théâtre.) Nous nous disputions, Vicente et moi, la place qu'il a laissée vacante. Cette place, depuis un quart d'heure, nous nous en reconnaissons indignes!... Don Fernand, dites un mot, et cette place est à vous.

DON FERNAND, à l'Alcade.

Ai-je encore le droit, sur ma parole, de me rendre seul en prison et d'y attendre le jugement, tel qu'il plaira à la loi de le porter?...

L'ALCADE.

Oui, si par force on nous retient ici; non, si nous sommes libres.

DON FERNAND.

Ainsi, vous voulez toujours, au lieu de me laisser, comme

je vous l'ai offert, marcher devant ou derrière vous, me faire traverser la ville lié et garrotté?...

L'ALCADE.

Toujours!

DON FERNAND.

Et ni supplications ni prières ne changeront rien à votre résolution?...

L'ALCADE.

Non, car nous représentons la loi, et nous sommes inflexibles comme elle.

DON FERNAND, aux Bandits.

Amis, vous m'avez offert une royauté?...

TORRIBIO.

Et nous vous l'offrons encore...

DON FERNAND.

La royauté, songez-y, c'est votre soumission; c'est, en mes mains, le droit de vie et de mort sur le premier comme sur le dernier de vous!

VICENTE.

Nous te l'accordons.

DON FERNAND.

Et vous tous aussi?...

TOUS.

Oui, oui, oui! nous tous!

DON FERNAND.

Amis, voici ma main. Don Fernand de Torrillas est votre capitaine!

(Les Bandits s'approchent.)

L'ALCADE.

Capitaine de meurtriers et de brigands!

(Mouvement d'indignation des Bandits.)

DON FERNAND, les arrêtant du geste.

De meurtriers et de brigands, c'est cela... Je te remercie d'avoir prononcé ces deux mots... (Aux Bandits.) Oui, je suis votre capitaine! Rangez-vous donc autour de moi... et, sur ces mains teintes de sang, jurez-moi obéissance et fidélité jusqu'à la mort.

LES BANDITS.

Jusqu'à la mort!

DON FERNAND.

Bien! et, par ces mains teintes de sang, je vous jure ici,

moi, à mon tour, d'être jusqu'à la mort votre fidèle et ferme capitaine !... Êtes-vous contents ?...

TOUS, avec joie.

Oui ! oui !

TORRIBIO, à don Fernand, montrant les Alguazils.

Et maintenant, capitaine, qu'ordonnes-tu de ces hommes ?

DON FERNAND.

Qu'ils retournent à la ville et qu'ils racontent ce qu'ils ont vu.

VICENTE.

Allez ! vous êtes libres : le capitaine vous fait grâce.

L'ALCADE, à don Fernand.

Nous nous nous reverrons, don Fernand de Torrillas, nous nous reverrons !

DON FERNAND.

Ne le souhaite pas !

(Les Alguazils sortent.)

SCÈNE VII

TOUS LES BANDITS, DON FERNAND.

TOUS, s'inclinant et criant.

Vive don Fernand de Torrillas ! vive notre capitaine !

DON FERNAND, la tête penchée sur sa poitrine et rêveur.

Pourvu que ma pauvre mère n'en meure pas !

(Mêmes cris des Bandits.)

ACTE PREMIER

DEUXIÈME TABLEAU

L'auberge du *Roi more*. — Salle basse avec une porte au fond, donnant sur la route. — A gauche de cette porte, une fenêtre à hauteur d'appui, donnant aussi sur la grand'route. — Dans la partie latérale de droite, une sortie de plain-pied avec le jardin. — A gauche, portes au premier et au second plan; du même côté, table; sièges. — Tout le pittoresque possible dans l'arrangement intérieur de la *posada*. — Au lever du rideau, Ginesta est à droite, assise près de la porte, et filant au fuseau. — Près d'elle, quatre Servantes, également assises, travaillent à différents ouvrages. — A gauche, à la table, sont assis Calabasas et un Bandit; ils boivent.

SCÈNE PREMIÈRE

UN BANDIT, CALABASAS, PAQUITTA, LES SERVANTES, GINESTA, jeune fille de quinze à seize ans : costume de bohémienne aux couleurs éclatantes.

PAQUITTA, travaillant à une tapisserie, et chantant.

Grenade, ô mon adorée,
A la ceinture dorée,
Sois ma femme et pour toujours;
Prends en dot, dans mes Castilles,
Trois couvents avec leurs grilles,
Trois forts avec leurs bastilles;
Trois villes avec leurs tours.

SCÈNE II

LES MÊMES, VICENTE, entrant par le fond.

VICENTE.

Bonjour, Paquitta ! Bonjour, Ginesta !

GINESTA.

Bonjour, Vicente.

VICENTE, bas.

Calabasas !

CALABASAS, se levant et s'éloignant de la table.

Que veux-tu ?

VICENTE, descendant à la droite.

Le capitaine est-il ici ?...

CALABASAS.

Non...

VICENTE.

S'il rentrait, préviens-le que le premier voyageur qui va passer ne doit pas être arrêté, attendu qu'il ne fait que précéder un vieux seigneur et sa fille, qui paraissent forts riches.

CALABASAS.

Oui, et qu'en l'arrêtant, on effaroucherait les autres?

VICENTE, riant.

Tu es plein d'intelligence, Calabasas. (Il prend un verre et boit. — Continuant.) Mais je cours prévenir les compagnons, qui sont embusqués *al malo sitio*. (Il va pour sortir par la porte du fond.) Peste ! le voyageur me verrait, car il n'est plus qu'à cent pas d'ici... Ah ! de ce côté !... (Il fait signe au Bandit de le précéder. — Aux femmes, en passant.) Au revoir, les belles filles !...

(Ils disparaissent par la sortie de droite.)

SCÈNE III

CALABASAS, GINESTA, PAQUITTA, LES SERVANTES, DON RAMIRO, suivi D'UN DOMESTIQUE.

DON RAMIRO, au dehors.

Holà ! de l'hôtellerie !... (Il paraît. — A son Domestique.) Une mesure d'orge à mon cheval. (Entrant.) Un verre de xérès à moi !

CALABASAS.

Entrez, mon gentilhomme.

(Les femmes se lèvent, moins Ginesta. — On s'empresse de le servir.)

DON RAMIRO, marchant à grands pas.

Un dîner, le meilleur possible, à ceux qui me suivent.

CALABASAS.

Quoique située dans la montagne, la posada du *Roi more* n'est pas dénuée, Dieu merci ! — Nous avons dans le garde-

manger toute espèce de gibier et de viande. Nous avons une olla-podrida sur le feu... un gaspacho qui trempe depuis hier, et, si vous voulez attendre un de nos amis, grand chasseur, qui est à la poursuite d'un ours descendu de la montagne pour manger mon orge, nous aurons bientôt de la venaison fraîche à vous offrir.

DON RAMIRO.

Merci, nous n'avons pas le temps d'attendre le retour de ton chasseur. (A Paquitta.) La belle fille, cueille-moi dans le jardin un bouquet de tes plus belles fleurs.

CALABASAS.

Faites ce que l'on vous ordonne. (Paquitta sort par la droite. — Continuant, à don Ramiro, qui s'est assis.) Quant à moi, monseigneur, je ferai de mon mieux.

DON RAMIRO, se versant et buvant.

Bien que je sois convaincu que celle que je précède est une véritable déesse qui ne vit qu'en respirant le parfum des fleurs et en buvant la rosée du matin, prépare toujours ce que tu as de meilleur.

CALABASAS.

Combien de couverts?

DON RAMIRO.

Deux.

CALABASAS.

Un pour le père, l'autre pour la fille... Les domestiques mangeront à la cuisine, après avoir servi les maîtres... Ne leur épargnez pas le val-de-peñas.

DON RAMIRO, se levant.

Maintenant, un charbon allumé.

CALABASAS, à la porte de gauche.

Gil, dans le brasero, un charbon.

PAQUITTA, rentrant avec une corbeille pleine de fleurs.

Voici les fleurs demandées, mon gentilhomme.

(Gil apporte un grand vase dans lequel sont des charbons allumés.)

CALABASAS.

Et voici le brasero.

DON RAMIRO, tout en jetant une pincée de parfum dans le brasero, aux Servantes.

Choisissez les plus belles de ces fleurs pour en faire un bouquet, et laissez-moi les autres.

(Pendant que Calabasas promène le brasero dans la salle pour la parfumer, don Ramiro fait une jonchée avec les fleurs restées dans la corbeille.)

PAQUITTA, lui présentant le bouquet.

Est-ce là ce que vous désirez, señor?

DON RAMIRO, remettant la corbeille.

A merveille! Lie-le maintenant... (L'arrêtant et prenant le bouquet.) Non, attends! (Il tire de sa poche un ruban, et noue le bouquet. — Aux Servantes.) Tenez!... voici deux philippes d'or pour le dérangement que je vous ai causé.

(Les Servantes se retirent par la gauche.)

CALABASAS, s'inclinant devant lui.

Je désire être souvent dérangé ainsi, mon gentilhomme.

DON RAMIRO.

Maintenant, si don Velasquez de Haro te demande qui a commandé le dîner, tu lui diras que c'est un cavalier dont tu ignores le nom; si doña Flor te demande qui a fait pour elle cette jonchée, qui a préparé ce bouquet... (Il lui remet le bouquet) et qui a brûlé ces parfums, tu lui diras que c'est son courrier d'amour, don Ramiro d'Avila... (A Ginesta.) Adieu, la jolie fille!

(Il s'élance au dehors par le fond.)

SCÈNE IV

CALABASAS, GINESTA, SERVANTES et SERVITEURS.

CALABASAS, à la porte de gauche.

Allons, vite, préparez la table!... Amapola, deux couverts! Perez, descendez à la cave! Gil, des verres et des serviettes blanches!... Hâtez-vous! (Regardant au fond.) Voici le seigneur don Velasquez et sa fille... Et vite! vite! voici les voyageurs.

(Sur ce qui suit, on prépare la table.)

GINESTA, chantant.

Si le ciel est pur,
Prends garde!
Si le sentier sûr,
Regarde!
Et que la Vierge aux yeux d'azur
Te garde!
Adieu! voyageur, adieu!
Allez en paix avec Dieu!

PAQUITTA, sur la fin du chant.

Voici la table prête.

SCÈNE V

LES MÊMES, DON VELASQUEZ, DOÑA FLOR, NUÑEZ, QUATRE DOMESTIQUES.

CALABASAS.

Soyez le bienvenu, señor! Soyez la bienvenue, señora!

(Il lui présente le bouquet.)

DON VELASQUEZ.

Les mêmes parfums et les mêmes fleurs que dans les autres stations! C'est véritablement un courrier d'amour comme tu en mérites un, ma fille.

DOÑA FLOR, s'asseyant près de la table.

Croyez, mon père, que je n'ai en rien autorisé don Ramiro à nous précéder ainsi.

DON VELASQUEZ.

Loin de me fâcher de cette courtoisie, mon enfant, j'aime à voir que toute galanterie n'est pas morte dans notre pauvre Espagne; et, en vérité, je trouve qu'elle n'a pas trop changé pendant les vingt ans que j'ai passés au Mexique.

GINESTA, à part.

Elle est belle!... elle est aimée!... elle est heureuse!...

(Calabasas, qui était à gauche, causant avec les Serviteurs, s'approche de Ginesta et lui fait signe de se retirer. — Elle sort par la droite, les Serviteurs sortent par la gauche.)

SCÈNE VI

DOÑA FLOR, DON VELASQUEZ, CALABASAS.

CALABASAS.

Son Excellence daignera-t-elle prendre son repas dans ma pauvre hôtellerie?

DON VELASQUEZ.

As-tu faim, mon enfant?

DOÑA FLOR.

Merci, mon père. Je voudrais bien continuer notre route,

afin de ne pas nous trouver engagés dans ces montagnes pendant la nuit.

DON VELASQUEZ, à Calabasas.

Vous entendez, mon ami; mais, comme vous avez fait des préparatifs, et que ces préparatifs ne doivent pas être perdus, voici en dédommagement de votre peine...

(Il lui donne quelques pièces de monnaie.)

CALABASAS.

Bien! merci, señor, merci!

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VII

DONA FLOR, DON VELASQUEZ.

DON VELASQUEZ.

Tu as raison, mon enfant, nous allons profiter des deux heures de jour qui nous restent pour achever la traversée de la sierra.

DONA FLOR, riant et se levant.

Et puis avouez, mon père, que vous avez grande hâte d'arriver à Grenade?

DON VELASQUEZ.

Sans doute; le roi m'y attend.

DONA FLOR.

Le jeune roi don Carlos, que vous avez si fidèlement servi pendant sa minorité, s'est sans doute souvenu de vos services, et veut vous témoigner sa reconnaissance... Cela ne me surprend point; mais, ce qui m'étonne, c'est l'empressement que vous semblez mettre à courir au-devant des faveurs, pour lesquelles vous n'êtes plus fait, me disiez-vous vous-même, il n'y a pas longtemps, dans notre délicieuse retraite, à Malaga.

DON VELASQUEZ.

Mais, chère amie, tu te fais grande et sérieuse; l'enfant que tu étais il n'y a pas six mois a fait place à une adorable jeune fille dont il faut que je songe à assurer le bonheur... et ce n'est pas en restant enfoui dans une solitude, oublié du roi, loin de mes amis et de la cour, que je te ménagerai l'une de ces grandes alliances que j'ai rêvées pour toi.

DONA FLOR, souriant.

Don Velasquez de Haro, le hardi navigateur qui fut associé à la gloire de Christophe Colomb, et à qui l'Espagne doit la decouverte de cette merveilleuse contrée où je suis née ; don Velasquez, le ministre d'État pendant la régence ; don Velasquez, l'ami du grand cardinal Ximénès, que toute l'Espagne pleure encore aujourd'hui, n'a pas besoin d'aller au-devant d'une alliance, telle grande qu'il puisse la rêver... Il sait bien que les plus illustres viendront d'elles-mêmes s'offrir à lui et à sa fille unique.

DON VELASQUEZ, à part, en se détournant.

Ma fille unique !...

DONA FLOR.

Qu'avez-vous, mon père ?... Je viens de surprendre encore en vous un de ces tressaillements involontaires qui deviennent plus fréquents à mesure que nous avançons vers Grenade... A votre impatience d'arriver se joint je ne sais quelle anxiété secrète... Oh ! pardon, père bien-aimé, pardon ! Vous m'avez tellement habituée à vivre en vous, à ne penser, à ne sentir que par vous, qu'il me semble avoir le droit de vous demander la moitié de vos tristesses, puisque vous m'avez donné la moitié de vos joies.

DON VELASQUEZ.

Chère et aimable enfant ! ma félicité, ma vie ! tu as raison, tu ne dois rien ignorer de mes plus secrètes émotions, et, d'ailleurs, n'es-tu pas la seule amie comme la seule confidente que Dieu m'ait laissée ?... Il semble qu'en mourant ta sainte mère t'ait légué son âme, et que tu aies hérité d'elle cette tendresse à la fois intelligente et sérieuse qui, devançant ton âge, a fait de la jeune fille presque une femme... Oui, je vais tout te dire, car toi seule, tu sauras me comprendre...

DONA FLOR.

Je vous écoute, mon père.

DON VELASQUEZ, s'asseyant au bout de la table à la droite de doña Flor.

Il y a vingt-cinq ans, le 3 août 1492, Christophe Colomb s'embarquait à Palos pour les mondes inconnus qu'il allait découvrir. J'avais été de ses amis, je voulus être de ses compagnons ; mais ce n'était ni l'ambition des conquêtes, ni l'ardeur des découvertes qui m'entraînaient à sa suite. Je fuyais

l'Espagne, je fuyais Grenade, je fuyais un souvenir, un désespoir... je fuyais une femme.

DONA FLOR.

Une femme !

DON VELASQUEZ.

J'accompagnai Colomb à travers tous les dangers de cette première navigation, cherchant bien plutôt la mort qu'une vaine gloire. Avec lui, je combattis les caciques, et, pénétrant bientôt plus avant que lui dans l'intérieur des terres, je me jetai dans les solitudes immenses, errant, inquiet, désespéré, et portant toujours en moi cette mystérieuse souffrance, ce souvenir déchirant que ni fatigues ni aventures n'avaient pu déraciner de mon cœur.

DONA FLOR.

Mon père !

DON VELASQUEZ.

Enfin, reçu à la cour d'un cacique dont la fille m'aima, je finis par me plaire au parfum de cette fleur à demi sauvage. A mon tour, je l'aimai, et je devins l'époux de cette vierge convertie. Tu fus le fruit de cette union, chère enfant, dont le regard, à la fois doux et fier, recèle cette double flamme du soleil d'Andalousie uni au soleil indien... (*Se levant.*) Et, quand ta mère eut expiré en te mettant au jour, c'est-à-dire lorsque le lien qui m'attachait au nouveau monde se fut douloureusement brisé, je quittai cette terre, qui n'était plus pour moi la patrie, et je t'emportai vers l'Espagne.

DONA FLOR.

Et nos deux existences confondues n'en firent plus qu'une seule... Et je grandis en te prenant la moitié de ton cœur !

DON VELASQUEZ.

Oui... Et un jour... il y a un mois... tu vois, cela est tout récent... un jour donc que, dans ce vieux domaine aux environs de Malaga, où je t'oblige, pauvre enfant, à vivre de ma triste vie, je remuais d'anciens papiers, furetant dans des coffres depuis longtemps fermés, une cassette s'offrit à mes regards, et me rappela tout à coup qu'un homme de confiance que j'avais laissé en Espagne vingt-cinq ans auparavant, était mort avant d'avoir pu me rejoindre aux Indes occidentales, et m'avait fait indirectement savoir, avant de mourir, qu'il avait eu soin d'enfermer dans cette cassette des papiers intéressants pour moi. Ce détail oublié m'étant revenu brusque-

ment à la mémoire, je fis sauter la serrure du coffret, et je parcourus rapidement les papiers qu'il contenait. Tout à coup je pâlis, un nuage passa sur mes yeux ; mais, reprenant courage, je saisis une lettre dont l'écriture ne m'était pas inconnue... j'en brisai le cachet noir, et je lus ces mots : « Celle que vous avez aimée va mourir ; mais, quand vous prierez, si vous priez pour elle, pensez qu'elle a donné le jour à un fils qui aurait pu porter votre nom. »

DONA FLOR.

Un fils ! un frère !

DON VELASQUEZ, serrant sa fille dans ses bras.

Ah ! sois bénie pour ce mot qui vient de tomber de tes lèvres et de s'échapper de ton cœur !... Oui, un fils, oui, un frère... Mais où est-il ? qu'est-il devenu ? est-il vivant ?... Nulle trace, nul indice, si ce n'est que, le premier drame de ma vie s'étant passé à Grenade, c'était d'abord à Grenade qu'il fallait courir. Je n'eus plus alors qu'une pensée, et, lorsque arriva l'ordre du roi de partir, et de partir pour Grenade, il me sembla qu'il y avait dans le hasard de cette rencontre comme une promesse de la Providence. Dès le lendemain, nous étions en route, et... tu l'as deviné sans peine, oui, je voudrais avoir des ailes, oui, je voudrais arrêter le soleil comme Josué, et pouvoir faire la route de deux jours en un seul. Grenade ! Grenade ! Il me semble que je n'y arriverai jamais !

DONA FLOR.

Mon père !... Ah ! je voudrais, moi, avoir deux cœurs et deux âmes désormais, afin de l'aimer, lui, autant que je vous aime.

DON VELASQUEZ.

Tu l'aimeras, nous l'aimerons ensemble, de loin, en secret, tout bas, avec Dieu seul pour confident... Mais ne prenons pas un rêve pour des réalités ; cherchons d'abord, et fasse le ciel que mes espérances ne soient pas de vaines chimères ! (Se retournant vers la droite.) Mais qui vient là ?

(Entrée de Ginesta.)

DONA FLOR.

Oh ! voyez donc la belle enfant, mon père !

SCÈNE VIII

DON VELASQUEZ, DONA FLOR, GINESTA et CALABASAS, qui paraît à gauche.

DON VELASQUEZ.

Oui, en vérité, fort belle !... C'est incroyable comme elle ressemble...

DONA FLOR.

A qui, mon père ?

DON VELASQUEZ.

A une bohémienne fort belle aussi, et que l'on disait mariée de la main gauche au roi Philippe le Beau.

DONA FLOR.

Me permettez-vous de lui parler, mon père ?

DON VELASQUEZ.

A ta volonté, mon enfant ; je vais, pendant ce temps, faire quelques questions à notre hôte sur la route qui nous reste à parcourir.

(Il fait signe à Calabasas de le suivre du côté de la porte.)

DONA FLOR, jouant avec le bouquet de don Ramiro et s'approchant de Ginesta.

Comment te nommes-tu, ma belle enfant ?

GINESTA.

Les chrétiens me nomment Ginesta, et les Mores Aïssé.

DONA FLOR.

Moi qui suis bonne catholique, je t'appellerai Ginesta.

GINESTA.

Appelez-moi comme vous voudrez. En sortant de votre belle bouche et prononcé par votre douce voix, mon nom me semblera toujours beau.

DON VELASQUEZ, qui a entendu, revenant au milieu.

Eh bien, Flor, qui t'eût prédit que tu trouverais la nymphe Flatterie dans ce désert, eût été par toi traité de menteur ; il t'eût dit la vérité, cependant.

GINESTA.

Je ne flatte pas, j'admire.

DONA FLOR, embarrassée.

Que demandiez-vous au maître de cette posada, mon père ?

DON VELASQUEZ.

Je lui demandais si la route était sans danger d'ici au sortir de la sierra.

DONA FLOR.

Et il vous répondait?...

DON VELASQUEZ.

Que nous pouvions aller hardiment devant nous. (A l'Hôtelier.) N'est-il pas vrai?

(Il remonte causer avec lui.)

DONA FLOR, allant à Ginesta.

Et si je te faisais la même question, que me répondrais-tu, la belle enfant?

GINESTA.

A vous, señora, je dirai toute la vérité; car vous êtes la première dame de la ville qui me parle doucement et sans mépris.

DONA FLOR.

Parle donc.

GINESTA.

N'allez pas plus loin, señora.

DONA FLOR.

Comment! que nous n'allions pas plus loin?...

GINESTA.

Retournez en arrière!

DON VELASQUEZ.

Jeune fille, te moques-tu de nous?

GINESTA.

Dieu m'est témoin que je vous donne le conseil que je donnerais à mon père et à ma sœur.

DONA FLOR, saisissant le bras de don Velasquez.

Mon pére! vous entendez?...

DON VELASQUEZ.

Veux-tu retourner à Alhama avec deux de nos serviteurs, mon enfant?

DONA FLOR.

Et vous, mon père?

DON VELASQUEZ.

Moi, je continuerai ma route.

DONA FLOR, lui serrant la main.

Et moi, j'irai où vous irez, et, où vous passerez, je passerai, mon pére.

DON VELASQUEZ.

Chère enfant!

NUNEZ, paraissant au fond, suivi des autres Domestiques.

Señor comte...

DON VELASQUEZ.

Remonte à cheval et marche devant. (Revenant au milieu et tendant sa bourse à Ginesta.) Tiens, mon enfant.

GINESTA.

Il n'y a pas de bourse assez riche pour payer le conseil que je vous donnais, señor voyageur. Gardez donc votre argent, il sera le bienvenu où vous allez.

DONA FLOR, tirant une chaîne de son cou.

Et cette chaîne, l'accepterais-tu?

GINESTA.

Venant de qui?

DONA FLOR.

D'une amie!

GINESTA.

Oh! oui.

(Elle présente son cou au collier et son front au baiser de doña Flor.)

DON VELASQUEZ.

Allons, mon enfant!

DONA FLOR.

Me voici, mon père.

DON VELASQUEZ.

A cheval, vous autres, et attention!

(Toute la Suite s'éloigne par le fond à gauche, sur une musique qui se continue jusqu'aux premiers coups de fusil.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, hors DON VELASQUEZ et DONA FLOR.

CALABASAS, regardant à la porte.

Ils s'éloignent sans défiance, et cependant le vieillard se dresse sur ses étriers et regarde autour de lui... Dans cinq minutes, ils seront à la tombe de la bohémienne... C'est là...

GINESTA, à part.

Misérable!

(Elle monte sur l'appui de la fenêtre.)

CALABASAS.

Celui qui marche le premier s'arrête... Il n'a rien vu... Il se remet en chemin... A peine doit-il être maintenant à vingt pas de l'endroit où ils sont embusqués... Il fait avec son chapeau signe à son maître de retourner en arrière. (On entend des coups de feu.) Enfants! aux escopettes! ces gens-là vont se défendre, et nos amis peuvent avoir besoin de secours.

(Les Domestiques retirent leurs tabliers, prennent des carabines et courent sur les traces de Nuñez, qui passe au fond en criant : « Au secours! à l'assassin! »)

GINESTA, avec crainte.

Le vieillard renversé de son cheval... la jeune fille aux mains de Comacho!... Il n'y a que lui qui puisse les sauver! (Elle descend précipitamment en criant.) Fernand! Fernand! (S'élançant par la porte de droite.) Fernand!...

SCÈNE X

TORRIBIO, COMACHO, VICENTE, BANDITS, tenant DON VELASQUEZ; BANDITS, tenant DOÑA FLOR; AUTRES BANDITS, portant des bagages qu'ils se disputent.

TORRIBIO.

Voyons, assez de résistance comme cela, mon noble seigneur: deux hommes tués, quatre blessés, l'honneur est sauf.

DON VELASQUEZ.

Misérables!

(Doña Flor, pâle, les dents serrées, reste droite, muette et immobile comme une statue. — Don Velasquez fait un effort pour se débarrasser des hommes qui le retiennent.)

UN BANDIT.

Mais vous êtes donc enragé?

DON VELASQUEZ.

Tuez-moi, vous le pouvez, vous êtes les plus forts et vous nous avez attaqués traîtreusement... Mais, je vous en préviens, en avant d'Alhama, j'ai rencontré une troupe dont je connais le chef; ce chef sait que je vais à Grenade par ordre du roi don Carlos, et, lorsqu'il apprendra que je ne suis pas arrivé, il se doutera que j'ai été assassiné, et alors, ce ne sera pas

à un homme seul et à une enfant que vous aurez affaire, c'est à toute une compagnie, et nous verrons, brigands, et nous verrons, bandits, si vous êtes aussi braves devant les soldats du roi et deux contre deux, que vous l'êtes ici vingt contre un !...

VICENTE.

Mais qui diable te dit que nous voulons t'assassiner? Si tu crois cela, tu te trompes fort! Nous n'assassinons que les pauvres diables qui n'ont pas le sou pour se racheter; mais les nobles seigneurs qui, comme toi, Excellence, peuvent payer rançon, nous avons grand soin d'eux, au contraire!

DONA FLOR.

S'il ne s'agit que de payer une rançon, c'est chose facile; fixez-la semblable à celle d'un prince, et elle ne vous fera pas faute.

TORRIBIO.

Par saint Jacques, nous y comptons bien, ma belle señora! c'est pourquoi nous voudrions que le noble seigneur, votre père, se calmât un peu. (Arrachant une bourse des mains de Comacho, et la mettant dans sa poche.) Les affaires sont des affaires, que diable! on les termine en discutant, on les embrouille en se battant. (Don Velasquez fait un mouvement en apercevant un Bandit qui vole l'aumônière de sa fille. — A doña Flor.) Et tenez, voilà encore votre père qui les embrouille.

(Don Velasquez fait un violent effort pour écarter les Bandits.)

VICENTE, mettant le couteau sous la gorge de don Velasquez.

Encore une nouvelle tentative, et ce n'est plus avec nous, c'est avec Dieu qu'il faudra discuter votre rançon, mon gentilhomme.

DONA FLOR, effrayée.

Mon père!

TORRIBIO, allant à doña Flor.

Oui, écoutez la belle señora; elle parle d'or, et sa bouche est comme celle de cette princesse arabe, qui ne s'ouvrait que pour laisser tomber une perle ou un diamant à chaque parole qu'elle disait.

(Mouvement de don Velasquez, qui repousse un Bandit.)

COMACHO.

Voyons, tenez-vous tranquille, mon brave seigneur; donnez le plus tôt possible un sauf-conduit à notre brave ami

l'hostallero, afin qu'il aille à Malaga sans avoir rien à craindre de l'autorité ; là, votre intendant lui remettra mille, deux mille, trois mille couronnes, à votre générosité : nous ne taxons pas les voyageurs, et, au retour de l'hostallero et à l'arrivée de l'argent, vous serez libre.

DONA FLOR.

Mon père, écoutez ce que disent ces hommes, et ne compromettez pas votre précieuse existence pour quelques sacs d'argent.

DON VELASQUEZ, *faisant un pas en avant.*

Et, tandis que votre digne complice ira trouver mon intendant avec une lettre de moi, que ferez-vous de nous dans ce coupe-gorge ?

(*Murmures des Bandits.*)

TORRIBIO.

Coupe-gorge ! entends-tu comme on traite ton hôtellerie, digne seigneur Calabasas ?

COMACHO.

Ce que nous ferons de toi ? Nous ne te perdrons pas de vue, d'abord.

DON VELASQUEZ.

Misérable !

TORRIBIO.

Nous t'attacherons avec une chaine solide à un anneau de fer.

DON VELASQUEZ.

Vous m'enchaînerez comme un esclave more, moi ?

(*Il s'arrache des mains des Bandits, et engage avec eux une lutte dans laquelle tout est bouleversé, la table renversée. Dans le tumulte, on n'entend que les jurements des Bandits et les cris de doña Flor.*)

DONA FLOR, *d'une voix suppliante.*

Mon père ! mon père !...

TORRIBIO, *à Vicente, qui lève le couteau sur Velasquez.*

Vicente ! que diable vas-tu faire ?

VICENTE.

Le tuer, donc !

TORRIBIO.

Tu te trompes, tu ne vas pas le tuer...

VICENTE.

Oh ! par saint Jacques, c'est ce que nous allons voir ! Je ne vais pas le tuer ?...

TORRIBIO.

Non, tu vas faire un trou à un sac d'or, et, par ce trou, sa rançon s'en ira. (Tout est rentré dans le calme. — On avance un siége à don Velasquez; il s'assied. — Continuant, à Vicente.) Laisse-moi causer avec ce digne gentilhomme, et tu vas voir les choses marcher toutes seules. (Il s'assied à côté de don Velasquez, et se croise les jambes.) Voyons, soyez raisonnable, on ne vous attachera point à un anneau de fer, non; on vous mettra dans la cave aux vins fins, dont la porte est aussi solide que celle des cachots de Grenade, avec une bonne petite sentinelle derrière cette porte.

DON VELASQUEZ, se levant.

Bandits! Et c'est ainsi que vous comptez traiter un homme de mon rang!

DONA FLOR.

Mon père! je serai avec vous! mon père, je ne vous quitterai pas!

COMACHO, passant au milieu.

Ah! ma belle enfant, c'est ce que nous ne pouvons pas vous promettre.

DONA FLOR.

Mon Dieu! que voulez-vous donc faire de moi?

COMACHO.

Ceci est le secret de notre chef.

DONA FLOR.

Oh!

DON VELASQUEZ.

Dieu saint! vous les entendez!

TORRIBIO.

Oh! ne vous effrayez pas; notre chef est jeune; il est beau... On dit même qu'il est de bonne noblesse.

(On rit.)

DONA FLOR, tirant un poignard de sa poitrine.

Sainte madone, à mon secours! (Les Bandits s'écartent; doña Flor, debout, pâle, isolée, résolue, appuyant son poignard sur sa poitrine.) Mon père, qu'ordonnez-vous!

DON VELASQUEZ, écartant les deux Bandits qui le retiennent, et ouvrant ses bras à doña Flor.

Ici, mon enfant, viens ici!

DOÑA FLOR, donnant le poignard à son père.

Mon père, souvenez-vous de ce Romain dont vous m'avez raconté l'histoire et qui s'appelait Virginius!

TOUS LES BANDITS, se ruant sur don Velasquez et sur sa fille.

A mort! à mort!

SCÈNE XI

LES MÊMES, DON FERNAND, apparaissant tout à coup par la droite.

DON FERNAND.

Holà! mes maîtres, que se passe-t-il donc ici?... (Tout le monde s'éloigne de don Velasquez et de doña Flor, qui restent isolés, groupés comme deux statues : le poignard du père posé sur la poitrine de la fille. — Don Fernand s'inclinant devant don Velasquez.) Je ne doute pas de votre courage, señor; mais c'est, il me semble, une grande prétention, de croire que vous pouvez vous défendre avec cette aiguille contre vingt hommes armés de poignards, d'épées et d'escopettes.

DON VELASQUEZ.

Si j'avais la prétention de vivre, ce serait, en effet, une folie; mais, comme je n'ai que celle de tuer ma fille et de me tuer après elle, cela me paraît non-seulement chose possible, mais encore chose facile.

DON FERNAND.

Et pourquoi voulez-vous la tuer et vous tuer après elle?

DON VELASQUEZ.

Parce que nous sommes menacés d'outrages auxquels nous préférons la mort.

DON FERNAND.

A quel prix mettez-vous votre vie et votre honneur?

DON VELASQUEZ.

Ma vie a dix mille couronnes; quant à son honneur, il n'a pas de prix.

DON FERNAND.

Je vous fais don de la vie, señor. (Murmures des Bandits.) Silence! — Je vous fais don de la vie; et, quant à l'honneur de la señora, il est aussi en sûreté ici que si elle était dans la chambre et sous la garde de sa mère!... (Murmures.) J'ai dit :

Silence! et j'ajoute : Sortez! sortez tous! depuis le premier jusqu'au dernier, sortez!

(Tous les Bandits sortent par le fond et par la droite.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, hors LES BANDITS.

DON FERNAND, à don Velasquez.

Il faut leur pardonner, Excellence! ce sont des êtres grossiers, et non des gentilshommes comme nous.

(Don Velasquez reste mal rassuré et muet.)

DONA FLOR, assise à gauche.

Señor, mon père est, je le comprends, sans voix pour vous remercier; permettez donc que ce soit moi qui vous présente nos actions de grâces en son nom et au mien.

DON FERNAND.

Venant d'une aussi belle bouche, elles auront une valeur que ne saurait leur donner la bouche même d'une reine. (A don Velasquez.) Señor, vous êtes libre... Où allez-vous?

DON VELASQUEZ.

A Grenade, où le roi m'a mandé.

DON FERNAND, railleur.

Est-il vrai que le roi flamand don Carlos, à qui le royaume d'Espagne ne suffit pas et qui veut encore l'empire d'Allemagne, daigne, au milieu de ses graves préoccupations, abaisser les yeux jusqu'à nos vallées? Il veut, assure-t-on, qu'un enfant de douze ans puisse parcourir la route de Grenade à Malaga sans rencontrer un seul homme qui lui dise autre chose que le salut des voyageurs: « Allez en paix avec Dieu! »

DON VELASQUEZ.

C'est sa volonté, en effet, et je sais que des ordres sont donnés en conséquence.

DON FERNAND.

Et quel terme met le roi don Carlos à cette conquête de la montagne?

DON VELASQUEZ.

On prétend qu'il a donné quinze jours seulement au grand justicier.

DON FERNAND, souriant.

Quel malheur que vous ne soyez point passée par ici dans trois semaines au lieu d'y passer aujourd'hui, señora! vous n'eussiez rencontré sur cette route, où des bandits vous ont tant effrayée, que des honnêtes gens qui vous eussent dit: «Allez en paix avec Dieu!» et qui, au besoin, vous eussent servi d'escorte.

DONA FLOR.

Nous avons rencontré mieux que cela, señor, puisque nous avons rencontre un gentilhomme qui nous a rendu la liberté.

DON FERNAND.

Il ne faut pas m'en remercier, señora.

DONA FLOR.

Pourquoi?

DON FERNAND.

Parce que j'obéis à une puissance plus grande que ma volonté, parce que je suis un homme de première impression... Il y a entre mon cœur et ma tête, ma tête et ma main, ma main et mon épée, je ne sais quelle sympathie qui me porte tantôt au bien, tantôt au mal, plus souvent au mal! Cette sympathie a pris, dès que je vous ai vue, la colère dans mon cœur et l'a jetée loin de moi; si loin, que, par ma foi de gentilhomme, je l'ai cherchée et ne l'ai plus retrouvée.

DON VELASQUEZ.

Jeune homme, je vous écoute, et, si votre généreuse action ne suffisait pas à combler la distance qu'il y a de vous à ceux parmi lesquels vous vivez, la noble sincérité de votre langage l'indiquerait assez. Le Seigneur miséricordieux a marqué à chacun sa place en ce monde. Il a donné aux royaumes les rois, aux rois les gentilshommes, qui sont leur escorte naturelle. Les villes ont leurs habitants qui les occupent, bourgeois, commerçants, peuple. Les mers ont leur Vasco de Gama et leur Colomb, c'est-à-dire les hardis navigateurs qui vont, par delà les Océans, retrouver les mondes perdus ou découvrir les mondes ignorés... Les montagnes, enfin, ont les hommes de rapine, et, dans ces mêmes montagnes, Dieu a placé les animaux de proie et de carnage, comme pour indiquer qu'il les assimilait les uns aux autres en leur donnant la même demeure, et qu'il faisait de ces hommes le dernier échelon de la société.

DON FERNAND.

Señor !

DON VÉLASQUEZ.

Laissez-moi dire... Eh bien, allais-je ajouter, il faut, pour que l'on rencontre les hommes hors du cercle où Dieu les a parqués comme des troupeaux d'individus de la même espèce, mais de valeur différente, il faut que quelque grand cataclysme social ou quelque grande catastrophe de famille ait rejeté violemment ces individus du cercle qui leur était propre dans celui qui n'était point fait pour eux. C'est ainsi que nous, par exemple, qui tous deux peut-être étions nés pour être des gentilshommes de la société des rois, avons, chacun de notre côté, subi une destinée différente. Cette destinée a fait de moi un navigateur et a fait de vous...

(Il hésite.)

DON FERNAND.

Achevez...

DON VELASQUEZ.

Cette destinée a fait de vous un bandit!

DON FERNAND.

Vous savez que le même mot sert pour banni et pour brigand? Les hommes n'ont pas été justes, mais la langue l'a été...

DON VELASQUEZ.

Vous êtes un banni?

DON FERNAND.

Et vous, señor, qui êtes-vous?

DON VELASQUEZ.

Je me nomme don Velasquez de Haro.

DON FERNAND, saluant.

Excusez-moi, je suis resté couvert devant vous... et je ne suis pas grand d'Espagne.

DON VELASQUEZ.

Je ne suis pas roi.

DON FERNAND.

Non; mais vous êtes noble comme le roi.

DON VELASQUEZ.

Vous me connaissez donc?

DON FERNAND.

Le nom de Velasquez de Haro se trouve mêlé à tous mes souvenirs d'enfance.

DON VELASQUEZ.

Qui vous a parlé de moi?

DON FERNAND.

Mon père.

DON VELASQUEZ.

Votre père me connaît donc?

DON FERNAND.

Il m'a dit qu'il avait cet honneur.

DON VELASQUEZ, passant à droite.

Le nom de votre père, jeune homme?

DONA FLOR.

Oui, oui, son nom!

DON FERNAND.

Hélas! señor, ce n'est ni une joie ni un honneur pour mon père que d'entendre sortir de la bouche d'un homme comme moi le nom d'un vieil Espagnol qui n'a pas une goutte de sang more dans les veines. N'exigez donc pas que j'ajoute ce chagrin et ce déshonneur au chagrin et au déshonneur qu'il me doit déjà.

(Il remonte la scène.)

DONA FLOR, allant à son père.

Il a raison, mon père.

(Elle passe derrière son père et se trouve à sa gauche.)

DON VELASQUEZ.

Gardez donc le secret de votre nom; mais, si vous n'avez pas un motif pareil de me cacher la cause de la vie étrange que vous avez embrassée; si votre bannissement de la société, si votre retraite dans ces montagnes ont été, comme je le présume, la suite de quelque étourderie de jeunesse; si vous avez, je ne dirai pas l'ombre d'un remords, mais l'apparence d'un regret de la vie que vous menez, j'engage ici, devant Dieu, ma parole de vous servir de protecteur et même de caution.

(Il s'assied et attire à lui sa fille.)

DON FERNAND.

Merci, señor... J'accepte votre parole, quoique je doute qu'il appartienne à un homme, excepté celui qui a reçu de Dieu le suprême pouvoir, de me rendre dans la société la place que j'y occupais. (Comme à lui-même. Hélas! dans mes longues heures d'insomnie, quand la vis nocturne fait

bruire la cime du chêne au pied duquel je cherche le repos sans trouver le sommeil; quand, à travers ses feuilles mouvantes, je vois dans l'azur profond du ciel trembler les étoiles, je rêve parfois que, par delà cet azur, par delà ces étoiles, siége un Dieu juste, miséricordieux, je rêve parfois à la possibilité d'un pareil miracle! Je serais heureux de le voir s'accomplir par vous, et que ce fût à la suite d'un ange que, pareil au jeune Tobie, je revinsse à la maison paternelle. (Don Velasquez s'approche de lui et lui tend la main. — Don Fernand, au moment de la saisir, hésite, puis reprend.) Mais vous êtes pressé, señor, d'arriver à Grenade; je ne veux pas vous retenir plus longtemps... Entrez tous!

(Tous les Bandits reviennent.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LES BANDITS.

DON FERNAND, à tous.

Don Velasquez de Haro est libre! Deux hommes lui serviront d'escorte jusqu'à ce qu'il soit sorti des montagnes... Là, ce qu'il donnera en récompense, fût-ce un réal, fût-ce une pecetta, fût-ce un maravédis, sera reçu avec reconnaissance. (A don Velasquez.) Celui qui vous approchera de dix pas sera un homme mort... Maintenant, me pardonnez-vous?

(Il s'incline profondément.)

DON VELASQUEZ.

Non-seulement nous vous pardonnons, mais encore nous nous tenons pour vos obligés; et, avec l'aide de Dieu, je vous donnerai, moi particulièrement, je l'espère, une preuve de reconnaissance. (Aux Bandits.) Venez; ma rançon, pour être volontaire, n'en sera pas moins royale.

DON FERNAND, à doña Flor.

Et vous, señora, partagez-vous les sentiments de don Velasquez?

DONA FLOR.

Oh! oui! et, si je pouvais, moi aussi, vous donner une preuve... (Elle regarde autour d'elle. — Don Fernand prend le bouquet de don Ramiro, qui est sur la table, et le lui présente.) Mon père a

promis de payer sa rançon... (Elle prend une fleur dans le bouquet et la lui donne.) Voici la mienne!

(Don Fernand porte la fleur à ses lèvres, puis la met dans son pourpoint et s'incline; doña Flor suit son père.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, puis GINESTA.

DON FERNAND, remonte au fond, regarde silencieusement doña Flor et don Velasquez, qui s'éloignent; puis, tirant la fleur de sa poitrine, il la baise une seconde fois, et dit.

Allez en paix avec Dieu!

GINESTA, entrant vivement par la droite.

Don Fernand! don Fernand! (L'apercevant et allant à lui.) Don Fernand!

DON FERNAND.

Que me veux-tu, Ginesta, et pourquoi es-tu si pâle?

GINESTA.

Je veux dire, don Fernand, que les soldats du roi ne doivent pas être maintenant à un quart de lieue d'ici, et qu'avant dix minutes, tu seras attaqué.

DON FERNAND.

Les soldats du roi?... Es-tu sûre de ce que tu m'annonces, Ginesta?...

GINESTA.

Si j'en suis sûre!... (Prenant la main de Fernand, qu'elle pose sur sa cœur.) Tiens! tremblerais-je donc, si tu ne courais pas un danger?... Et puis je viens de voir errer dans les tailiis la figure de José l'Aragonais!...

TOUS.

José l'Aragonais!...

(On entend des coups de feu.)

GINESTA.

Écoute! entends-tu?

UN BANDIT, accourant au fond.

Capitaine!... les soldats du roi!

DON FERNAND.

Pour tout ce qui ne sera pas tué ou blessé mortellement,

le point de ralliement est au chêne de Mercédès!... Camarades! aux armes! et sus aux soldats du roi!

(Comacho lui remet une carabine.)

TOUS, se dirigeant vers la droite.

Aux armes!...

TROISIÈME TABLEAU

Une clairière. — A gauche du spectateur un vieux chêne, contre le tronc duquel est adossée une petite statue de sainte Mercédès; en face, à droite, au second plan, un grand rocher; partout des arbres; sur le devant, du même côté, un accident de rocher.)

SCÈNE PREMIÈRE

TORRIBIO, seul, s'avançant avec précaution par le fond, armé d'une longue canardière.

Oui, voilà bien le chêne de Mercédès... Je suis le premier arrivé au rendez-vous; à moins cependant que quelque compagnon plus pressé et plus prudent ne m'ait devancé et ne se cache... (Il imite le cri de la chouette; personne ne répond.) Non, je ne me trompais pas, je suis bien seul... Est-ce que, par hasard, tout aurait été pris ou tué?... Ce serait dommage : de si braves gens!... Une branche sèche a craqué sous le pas d'un homme ou d'une bête sauvage. (Il se cache derrière un arbre et prête l'oreille.) Non, c'est bien le pas d'un homme... Or, la première maxime de notre état étant : « Homme, défie-toi de l'homme, » mettons-nous en garde contre notre frère!

SCÈNE II

TORRIBIO, VICENTE, entrant par la droite.

TORRIBIO.

Qui va là?

VICENTE, le repoussant.

Un homme qui ne craint ni Dieu ni diable!... Après?...

(Il passe à gauche.)

TORRIBIO.

Ah! par ma foi, c'est Vicente!... Sois le bienvenu, cher ami... Je ne sais à quoi tient que je ne te baise comme du pain, tant je suis content de te retrouver après une si chaude affaire!... Charmante escarmouche, hein!... qu'en dis-tu?... Sais-tu l'honneur qu'on nous fait?...

VICENTE.

Je sais que nous sommes battus, et que, pour le moment, on nous chasse comme des loups, on nous traque comme des ours... Est-ce là ce que tu appelles un honneur?...

TORRIBIO.

Donner une pareille peine aux soldats de Sa Majesté le roi don Carlos, c'est déjà une preuve du cas que l'on fait de nous!... Mais, mon cher ami, nous sommes estimés, évalués, cotés comme des veaux que l'on mène en foire... Mort, chacun de nous vaut cinq cents couronnes; vivant, mille!

VICENTE.

Mille couronnes! (Riant.) Si mon père n'était pas mort, voilà qui l'étonnerait bien, lui qui me disait à tout propos que je ne vaudrais jamais un maravédis.

TORRIBIO, prêtant l'oreille.

Chut!... Qui va là?...

VICENTE, remontant vers le fond à droite.

Ce sont des nôtres.

TORRIBIO.

N'importe! deux précautions valent mieux qu'une! Qui vive?...

BANDITS, répondant de différents côtés.

Amis!...

TORRIBIO, les comptant.

Deux... quatre... dix! Ah! ils ne sont pas tous morts... (Apercevant Comacho, suivi de deux Marmitons qui portent une grande manne dans laquelle sont des vivres.) Ah! Comacho!

COMACHO, arrivant tout essoufflé.

Lui-même en personne.

TORRIBIO.

Et que diable traînes-tu là derrière toi, mon fils?

COMAGHO.

Mes enfants, quand j'ai vu la moitié de nos gens couchés sur le carreau et ces damnés soldats escaladant les fenêtres, brisant les portes, et près d'envahir la cuisine, j'ai couru à l'office, de l'office à la cave; j'ai entassé vivres et boissons dans un panier; j'ai pris chacun par une oreille, ces deux marmitons-là, qui tremblaient comme deux caniches au sortir de l'eau; chacun d'eux a empoigné le souper par une anse... (Se croisant les bras.) Et me voilà... moi!...

(On l'applaudit.)

TORRIBIO.

Il est très-gentil, ce petit-là... il ne perd jamais la tête : il trouverait un fromage à la crème dans le sable de la Vieille-Castille.

COMACHO.

Et le capitaine ?...

VICENTE.

Je l'ai vu au moment où nous avons évacué la maison de notre ami Calabasas, et sa dernière recommandation a été : « Ne vous inquiétez pas de moi, je vous rejoindrai !... » Dailleurs, il était avec cette petite sorcière de Ginesta, qui est née dans la montagne et qui en connaît les tours et les détours mieux que je ne connais les coutures de ma poche...

TORRIBIO.

Alors, à table !...

COMACHO, criant.

Messieurs Gil et Perez, arrivez ici !... Ayez l'obligeance de casser chacun une branche de sapin, de l'allumer, et de nous éclairer pendant que nous souperons. Je déteste manger sans y voir.

(La table est mise dans une espèce d'enceinte d'arbres au second plan, à gauche, laissant libre, au premier, le chêne de Mercédès.)

SCÈNE III

LES MÊMES, DON FERNAND, GINESTA.

Le rocher placé dans la seconde portion obscure du théâtre tourne sur lui-même et découvre un escalier. Ginesta paraît la première, suivie de Fernand, qui vient s'asseoir sur le petit accident de terrain; il paraît accablé.

TORRIBIO, aux Bandits, qui mangent.

Dites donc, mes enfants, je propose, avant tout, la santé du capitaine!

TOUS.

Oui! oui! A la santé du capitaine!

DON FERNAND.

Merci de l'intention, mes enfants!

TOUS, se levant.

Le capitaine!

DON FERNAND, se levant et les reconduisant jusqu'à leurs ces.

Ne vous dérangez pas, vous avez bien gagné de souoe tranquillement.

COMACHO.

Mais vous, capitaine, n'avez-vous pas faim?...

DON FERNAND.

J'avais faim... mais ma bonne petite fée Ginesta y a pourvu! (A part, en redescendant la scène.) Fatale rencontre, où le courage n'a pu triompher du nombre!... (A Ginesta assise.) Le ciel me punira de t'avoir fait partager mes dangers, d'avoir souffert que tu me suivisses au milieu des balles.

GINESTA, souriant.

Ne sais-tu pas bien qu'à tes côtés je suis invulnérable?... Et si je t'avais quitté, alors que tous tes compagnons avaient fui et que, le dernier, tu reculais pas à pas, quel autre que moi eût pu te guider vers cette grotte, où tu as trouvé un asile?

DON FERNAND.

Oui, je te dois mon salut. Merci, merci, Ginesta!... Quelle est cette grotte?... et comment, par qui a-t-elle été creusée dans le rocher?

GINESTA.

Par la main de Dieu probablement... Les hommes y ont

ajouté l'escalier auquel ce rocher, en tournant sur lui-même, donne accès.

DON FERNAND.

Et, avant toi, qui habitait cette grotte?...

GINESTA.

Ma mère.

DON FERNAND.

Ta mère était bohémienne ?

GINESTA.

Oui.

DON FERNAND.

Elle est morte?

GINESTA.

Elle est morte !

DON FERNAND, s'asseyant près d'elle.

Pauvre enfant, qui n'a plus de mère!

GINESTA.

Quelques jours avant de mourir, elle s'enfonça avec moi dans la montagne, par le même chemin où je t'ai conduit, et qui n'est connu que de moi seule, et de toi maintenant. « Mon enfant, me dit-elle quand nous fumes arrivées dans la grotte, il se peut qu'un jour tu aies un refuge à demander à la montagne : celui-ci est inaccessible, ne le révèle à qui que ce soit au monde... Qui sait les persécutions auxquelles tu peux être exposée!... Cette grotte, c'est la vie!... plus que la vie, peut-être... c'est la liberté!...

DON FERNAND.

Et ce secret que ta mère t'avait, en mourant, recommandé de garder pour toi seule, tu me l'as révélé, cependant!

GINESTA.

Toi, n'es-tu pas mon frère... ou du moins, ne m'appelles-tu pas ta sœur?...

DON FERNAND.

Chère enfant!... (Il l'embrasse; elle fait un mouvement.) Mais qu'as-tu donc?...

GINESTA, se levant.

Rien!... (A part.) Seulement, c'est la première fois que ses lèvres...

DON FERNAND, à part.

Que dit-elle?

GINESTA.

J'ai cru que j'allais mourir!

DON FERNAND.

Mais qu'as-tu donc?...

GINESTA, se rasseyant.

Rien, rien...

DON FERNAND.

A la bonne heure!... Voyons, voyons, réponds-moi! Cette demeure souterraine est étrangement ornée; quels sont ces deux portraits que j'y ai vus?

GINESTA.

Les mêmes que ceux que je porte à mon cou, et qui sont enfermés dans ce médaillon.

DON FERNAND.

Sais-tu quelles sont les pierres qui entourent ce médaillon?...

GINESTA.

Je crois qu'on appelle ces pierres des diamants.

DON FERNAND, examinant le médaillon.

Oui, des diamants. Ces portraits sont bien les mêmes que ceux que j'ai vus là! (Il indique la grotte.) Sous celui de la femme, il y avait écrit : « La reine Topaze la Belle... » et sous le portrait de l'homme: « Don Philippe le Beau. »

GINESTA.

Eh bien, les bohémiens n'ont-ils pas des reines?...

DON FERNAND.

Mais d'où vient que ce portrait de reine te ressemble?...

GINESTA.

Parce que c'est celui de ma mère...

DON FERNAND.

Et le second portrait?...

GINESTA.

Ignores-tu qu'il y a eu en Espagne un roi qui fut le père de notre jeune souverain don Carlos et qui s'appelait Philippe le Beau?

DON FERNAND.

Mais comment le portrait du roi Philippe le Beau se trouve-t-il accolé à celui de ta mère?...

GINESTA.

Un portrait de reine ne peut-il pas se trouver en face d'un portrait de roi?...

(Elle se lève.)

DON FERNAND, vivement.

Mais...

GINESTA.

Et maintenant, quand le roi don Carlos fait-il son entrée Grenade?...

DON FERNAND, se levant.

Demain, à ce que l'on assure...

GINESTA.

Alors, si ce que l'on assure est la vérité, je n'ai pas d temps à perdre!...

DON FERNAND.

Pour quoi faire?

GINESTA.

Pour demander au roi don Carlos ce qu'il refuserait peut être à tout autre que moi!

DON FERNAND.

Quoi donc?...

GINESTA.

C'est mon secret, Fernand.

DON FERNAND.

Comment! tu vas à Grenade?...

GINESTA.

A l'instant même. Toi, promets-moi d'éviter toute rencontre avant mon retour.

DON FERNAND.

Mais si tu tombais entre les mains de ceux qui nous poursuivent?...

GINESTA.

Quel mal veux-tu qu'on fasse à une jeune fille qui ne fait de mal à personne... et que sa jeunesse met sous la garde du bon Dieu!

DON FERNAND.

Eh bien, va!... Tiens, reprends ce médaillon...

GINESTA.

Non, garde-le... Qui sait? ce sera peut-être un souvenir..

DON FERNAND.

Ginesta...

GINESTA.

Laisse-moi, il faut que je parte!... Adieu!...

(Elle remonte vers le fond à droite.)

DON FERNAND.

Oui, va!... et, si tu es prise, tu as raison, en effet!... mieux vaut que ce soit loin de moi que près de moi?...

(Il se retourne et lui tend les bras.)

GINESTA, revenant.

Fernand! si je ne m'étais pas juré de te sauver, je resterais près de toi pour mourir avec toi; mais je suis sûre de te sauver, et je pars...

(Elle s'éloigne en lui envoyant un dernier baiser. — Pendant ce temps, peu à peu les Bandits ont cessé de boire, de manger, et se sont endormis. Fernand reste seul debout.)

SCÈNE IV

LES BANDITS, endormis; DON FERNAND.

DON FERNAND.

Va pauvre oiseau des vallées sauvages! va!... j'espère que Dieu te sauvegardera le long de ton chemin en faveur de tes bonnes intentions!.,. Quant à moi, j'en ai peur, mes jours sont comptés!... Sauvés aujourd'hui par miracle, nous succomberons demain, et peut-être, avant huit jours, tous ces hommes qui dorment du sommeil éphémère de la nuit, dormiront du sommeil sans fin de l'éternité... (Écoutant.) N'est-ce pas la voix de Ginesta que j'entends dans le lointain?...

GINESTA.

Si le ciel est pur,
Prends garde!
Si le chemin sûr,
Regarde!
Et que la Vierge aux yeux d'azur
Te garde!...

(La voix se perd.)

DON FERNAND.

Oh! oh! quelque danger nous menace, qu'elle a découvert et dont elle ne peut nous avertir autrement que par sa chanson. (A haute voix.) Holà! tous debout!...

TOUS.

Qu'y a-t-il? que se passe-t-il? qu'arrive-t-il?

DON FERNAND.

Je n'en sais rien encore, mais nous ne tarderons pas à le savoir.

UN BANDIT, qui était en sentinelle au haut du rocher.

Qui va là?...

CALABASAS, en dehors.

Eh! pour l'amour de Dieu!... si vous tirez, ne tirez pas sur moi qui suis un ami.

TORRIBIO.

La voix de Calabasas!

VICENTE.

Comment se fait-il?... Il était arrêté!...

COMACHO.

Il se sera sauvé.

SCÈNE V

LES MÊMES, CALABASAS.

CALABASAS, qui vient de paraître sur le rocher.

Non, je ne me suis pas sauvé, malheureusement!

DON FERNAND.

Allons, arrive! (A deux Bandits.) Pédrille, Comacho, veillez sur cet homme!...

CALABASAS, descendant en scène.

Capitaine! je viens comme ce vieux Romain dont j'ai ouï raconter l'histoire... je viens sur ma simple parole!

(On rit.)

TORRIBIO.

Sur la parole de Calabasas! On voit bien que ceux qui t'envoient n'ont pas mangé de ta cuisine... sans cela, ils ne croiraient pas à ta parole!...

CALABASAS, à lui-même.

Je crois que je me flatte un peu. (Haut.) Non, ce n'est pas précisément à ma parole que se fie celui dont je suis le prisonnier, et qui m'envoie ici en parlementaire; c'est à la parole du capitaine. Il m'a dit que, si vous la donniez, il n'hésiterait pas à venir.

DON FERNAND.

Et où est celui-là qui se fie à la parole d'un capitaine de brigands?...

CALABASAS.

Il est resté en dehors du cercle des sentinelles, et...

DON FERNAND.

Va le chercher et dis-lui qu'il vienne hardiment... Il a ma foi de gentilhomme qu'il ne lui arrivera aucun malheur, quel qu'il soit et pour quelque cause qu'il vienne... Va!...

CALABASAS, remontant.

Tiens, le voilà!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, L'ALCADE MAYOR, entrant par le fond à droite.

L'ALCADE.

Oui, me voilà... car ta parole, Fernand de Torrillas, j'étais sûr que tu la donnerais...

DON FERNAND.

Ah! c'est vous, monsieur l'alcade mayor?

TOUS.

L'alcade!...

(Don Fernand fait un geste, tous remontent un peu; il passe à droite et s'assied.)

L'ALCADE.

Je t'avais dit que nous nous reverrions... Eh bien, me voilà... capitaine de bandits!

LES BANDITS.

Capitaine?...

DON FERNAND.

Silence!... laissez parler monsieur; il est sans doute chargé de nous faire, non pas à moi, mais à vous, quelque honorable proposition. Dites vite ce que vous avez à dire, monsieur l'alcade; vous parlez à des gens très-fatigués de la besogne qu'ils ont faite dans la journée, que vous avez tirés de leur sommeil, et qui sont pressés de se rendormir.

L'ALCADE.

Tu es cerné par quatre cents hommes.

DON FERNAND.

Vous l'entendez, amis: plus de huit contre un!... Et que viens-tu me proposer?...

L'ALCADE.

Que tu te rendes sur-le-champ, que tu implores la miséri-

corde du roi don Carlos... et tu peux encore, au lieu d'être écartelé, brûlé vif comme tu le mérites, en être quitte, comme si tu ne t'étais pas dégradé toi-même, pour le supplice de la décapitation.

DON FERNAND.

C'est-à-dire que j'obtiendrai la faveur d'avoir seulement la tête tranchée! Le roi don Carlos est un doux roi, et la justice une tendre mère!

TORRIBIO, à don Fernand.

Capitaine... j'ai bien envie de serrer le cou à ce gaillard-là, jusqu'à ce que la langue lui sorte par la bouche et le sang par les yeux... Qu'en dis-tu, capitaine?

DON FERNAND, se levant.

Il a ma parole; c'est à moi qu'il parle, c'est à moi de lui répondre...

L'ALCADE.

Et que peux-tu répondre qui ne soit une nouvelle insulte aux hommes et une nouvelle offense à Dieu, païen et maudit?

(Mouvement des Bandits.)

DON FERNAND, les arrêtant d'un geste.

J'ai dit que cet homme avait ma parole!... (Passant à la droite de l'Alcade.) Païen et maudit?... (Montrant une petite clef d'or pendue à son cou.) Vois cette petite clef pendue à cette chaîne d'or... c'est tout ce que j'ai gardé de l'héritage paternel... Cette petite clef... elle ouvre la chambre de ma mère!... Eh bien, je vais te dire cela à toi, au risque du mal qui peut en résulter... une fois par mois, quand la nuit est venue, sous un déguisement quelconque, je quitte la montagne, je traverse la Véga... et je rentre dans cette maison de ma jeunesse, qui ne m'a jamais été si chère que depuis que j'en suis exilé... Je monte l'escalier, j'ouvre la porte de la chambre de ma mère, je m'avance sans bruit... et je la réveille en l'embrassant au front!... Eh bien, seigneur alcade, quoi que vous puissiez dire... non, tant que ma mère me rendra mon baiser, je ne serai ni un païen, ni un maudit!... Et maintenant, j'en ai fini avec vous, parlez à ces hommes.

(Il remonte vers le fond et reparaît un instant après, à gauche, appuyé le long du grand chêne.)

L'ALCADE.

Soit!... (Aux Bandits.) A vous autres!... Livrez-moi cet

homme vivant, je vous offre votre grâce et trente mille couronnes. Allons, voyons, réfléchissez... Que répondez-vous?... Rien!...

DON FERNAND.

En effet, pourquoi ce silence? N'avez-vous pas entendu ou n'avez-vous pas compris?

L'ALCADE, montrant un papier au bas duquel est le cachet royal.

Voilà votre pardon, signé!

DON FERNAND.

Voyez donc, c'est signé de la propre main du roi! Voilà le cachet royal... Pas de réponse encore! Avez-vous peur qu'au moment où vous porterez la main sur moi, je ne me perce de mon poignard, et que, par un suicide, je n'annule le traité qui doit me livrer vivant?... Crainte inutile, amis! Tenez, loin de moi mon poignard! loin de moi mes pistolets, mon épée! (Il remet ses armes à ceux qui l'entourent.) Me voilà maintenant si pauvre, si désarmé, que je n'ai même plus de pouvoir contre ma propre vie!... Compagnons! quel est le premier de vous qui abandonnera son capitaine dans le danger?

TORRIBIO.

Quand nous serions entourés, non pas une fois, mais dix fois, non pas par quatre cents hommes, mais par tous les démons de l'enfer, pas un de nous, je le dis au nom de tous, pas un de nous n'abandonnerait son capitaine!

TOUS.

Non, non, pas un! pas un!

COMACHO.

Non, pas un! Qu'il soit maudit comme un traître, chassé comme un chien, celui qui en aurait eu la seule pensée!

VICENTE, arrachant le papier des mains de l'Alcade et le déchirant.

Tiens, voilà ton pardon: le nôtre est dans le canon de nos carabines.

(Hourra général.)

DON FERNAND, à l'Alcade.

Et maintenant, retournez vers ceux qui vous ont envoyé et dites-leur que vous n'avez pas trouvé un seul traître dans la bande de don Fernand de Torrillas. — Reconduisez cet homme... (Mouvement de quelques-uns des Bandits qui veulent se précipiter sur l'Alcade.) Et qu'il ne tombe pas un seul cheveu de sa tête!

VICENTE.

Venez ! venez !

TOUS.

Vive le capitaine !

(Deux hommes accompagnent l'Alcade, les autres se groupent autour du Capitaine.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, hors L'ALCADE.

DON FERNAND.

Maintenant, compagnons, il nous faut combattre comme des ours acculés ; mais jamais je ne me suis senti si fort ! Il me semble que j'ai une armée dans cette main-là. Êtes-vous prêts à me suivre ?...

TORRIBIO.

Jusque dans la gueule de la Mort ! Ordonne seulement, et nous obéirons !

DON FERNAND.

Chargez tous les fusils et tous les pistolets !... Nous avons de la poudre, j'espère ?

VICENTE.

Assez pour faire sauter la terre jusqu'à la lune...

DON FERNAND.

C'est bien ; que dix de vous montent dans les branches des arbres, que dix de vous s'éparpillent dans le maquis ; moi, avec les trente autres, je ferai face aux soldats.

COMACHO.

Et je serai de ceux-là, moi.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, UN BANDIT, accourant.

LE BANDIT.

Capitaine ! capitaine !

DON FERNAND.

Eh bien ?...

LE BANDIT.

Le feu est à la forêt !

DON FERNAND.

De quel côté?

(Il monte sur le rocher.)

LE BANDIT, indiquant le côté droit.

Là, à l'occident.

(Quelques hommes sortent dans cette direction.)

DEUXIÈME BANDIT, accourant de gauche.

Capitaine! le feu! le feu!

DON FERNAND.

Où le feu?...

DEUXIÈME BANDIT, indiquant le côté gauche.

Là, au nord.

(Même jeu des Bandits.)

DES BANDITS, accourant.

Le feu! le feu!

DON FERNAND.

Où?

LES BANDITS.

Partout! partout!...

TORRIBIO.

Ils nous ont enfermés dans un cercle de flamme!

VICENTE.

N'espérant pas nous vaincre, ils veulent nous brûler.

COMACHO.

Amis, cherchons une issue! peut-être est-il encore un endroit dans la forêt par où nous puissions...

TOUS.

Oui, courons, cherchons!...

DON FERNAND.

Que pas un seul ne bouge, je réponds de tout!...

TORRIBIO.

Le capitaine répond de tout.

VICENTE.

C'est bien; tu le vois, personne ne songe plus à fuir...

DON FERNAND, descendant en scène.

Vous croyez-vous perdus... perdus irrévocablement?

COMACHO.

Un miracle seul peut nous sauver!...

DON FERNAND.

Tout à l'heure vous m'avez sauvé la vie... A mon tour maintenant... (Poussant le rocher mobile.) Terre, ouvre-toi !

TOUS, regardant l'ouverture.

Un escalier!

DON FERNAND.

Que la forêt brûle, maintenant ! Nous verrons si la flamme nous poursuivra jusque dans les entrailles de la terre!

UN BANDIT.

Descendez, capitaine! descendez! Le feu approche : dans cinq minutes, il ne sera plus temps.

DON FERNAND.

Passez les premiers, passez tous!... Quand le vaisseau sombre, le capitaine est le dernier qui doive descendre dans la chaloupe!

(Ils descendent l'escalier.)

ACTE DEUXIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

La salle des Deux-Sœurs, à l Alhambra. Au fond, la cour des Lions. — Sur le devant, à droite, une table ; dessus un petit coffret, tout ce qu'il faut pour écrire. — Siéges.

SCÈNE PREMIÈRE

La cour des Lions est pleine de SEIGNEURS qui se promènent et qui attendent. — DON RUIZ DE TORRILLAS, est assis à gauche, la tête appuyée dans la paume de sa main, triste et pensif. — DON LOPEZ, à droite, cause avec quelques Seigneurs.

DON LOPEZ.

Tenez pour certain, messieurs, que nul ne connaîtra le choix du roi avant qu'il plaise à Sa Majesté de le rendre public, et que celui qui recueillera la succession de don

Rodriguez de Calmenar, c'est-à-dire qui héritera de la charge de grand justicier d'Andalousie, sera peut-être l'homme auquel, nous autres courtisans, nous pensons le moins. (Il se détache du groupe et s'arrête en apercevant don Ruiz, puis il va à lui. — Le groupe remonte au fond.) Comme, depuis mon enfance, je suis votre ami, don Ruiz, il me semble que ce serait mal de ma part, si, voyant votre tristesse, je ne vous tendais pas la main et si je ne vous disais : Don Ruiz de Torrillas, en quoi puis-je vous être bon? à quoi puis-je vous servir? quel ordre avez-vous à me donner?

DON RUIZ, redressant la tête et se levant.

Je vous suis obligé, don Lopez d'Avila; oui, nous sommes de vieux amis, et vous me prouvez, par l'offre que vous me faites, que vous êtes un ami fidèle. Habitez-vous toujours Malaga?

DON LOPEZ.

Toujours, et vous savez que, de loin comme de près, à Malaga comme à Grenade, vous pouvez disposer de moi.

DON RUIZ, s'inclinant.

Je regrette, don Lopez, que ma mauvaise étoile m'ait privé du plaisir de connaître votre arrivée : ma maison eût été la vôtre, et je vous prierais encore d'en disposer, si elle m'appartenait aujourd'hui; mais, depuis ce matin, elle n'est plus à moi... Un homme dont le souvenir m'est resté cher, quoique nous ayons vécu l'un et l'autre d'une vie bien différente et toujours séparés, un compagnon de ma jeunesse est venu à Grenade... Ne le trouvant pas à l'hôtel où il est descendu, je lui ai laissé un mot et j'ai emmené sa fille... Elle est installée chez moi... Cet homme, vous le connaissez mieux que personne, car, depuis longtemps, il habite comme vous Malaga. C'est don Velasquez de Haro.

DON LOPEZ.

J'ai entendu dire, en effet, par don Ramiro, mon fils, que don Velasquez et sa fille étaient arrivés hier ici, après avoir couru de grands dangers dans les montagnes, où ils avaient été arrêtés par le Saltéador.

DON RUIZ, avec émotion.

Mais enfin... ils lui ont échappé?

DON LOPEZ.

C'est-à-dire que ce bandit, qui a l'audace de se dire gentilhomme... a agi vis-à-vis d'eux en prince, à ce que m'a dit

mon fils; il les a renvoyés sans rançon et même sans promesse!... Ce qui est d'autant plus beau, que don Velasquez est le plus riche gentilhomme et doña Flor la plus belle fille de l'Andalousie.

DON RUIZ, comme à lui-même.

Il a fait cela?... Tant mieux!

DON LOPEZ.

Mais j'oublie de vous demander des nouvelles de votre fils don Fernand?

DON RUIZ, tressaillant.

Mon fils?...

DON LOPEZ.

Est-il toujours en voyage?

DON RUIZ.

Oui... toujours.

DON LOPEZ.

Voilà une belle occasion de le placer à la cour du nouveau roi, don Ruiz; vous êtes un des plus nobles gentilshommes de l'Andalousie, et, si vous demandiez quelque chose au roi don Carlos, quoiqu'il n'ait d'yeux que pour ses Flamands, je suis sûr que, par politique, il vous l'accorderait.

DON RUIZ.

J'ai, en effet, une grâce à demander au roi don Carlos; mais je doute qu'il me l'accorde.

DON LOPEZ.

Oui, je comprends : nous autres vieux courtisans, nous n'avons pas grand' chose de bon à attendre de ce jeune roi, dont l'origine germanique éclate dans ces cheveux blonds, dans cette barbe rousse, dans ce menton en relief, caractère particulier des princes de la maison d'Autriche.

(On entend les trompettes.)

DON RUIZ, à don Lopez.

Couvrons-nous, don Lopez, voila le roi don Carlos qui entre.

(Il remonte la scène. — Trompettes, musique, fanfares.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LE ROI DON CARLOS, PAGES, SUITE; plus tard, UN CHAMBELLAN.

DON CARLOS entre pensif, le menton dans sa main, la tête penchée ; il se parle à lui-même, il est nu-tête ; un Page porte son casque derrière lui.

A cette heure, tout est fini à Francfort... Qu'ont fait les électeurs? qu'a dit le scrutin? Seras-tu empereur, don Carlos, c'est-à-dire plus grand que les rois ?

DON RUIZ, s'approchant le chapeau sur la tête et mettant un genou en terre.

Altesse!...

DON CARLOS.

Vous êtes grand d'Espagne?

DON RUIZ.

Oui, sire.

DON CARLOS.

D'Aragon ou de Castille?

DON RUIZ.

D'Andalousie.

DON CARLOS.

Sans alliance avec les Mores ?

DON RUIZ.

De vieux et pur sang chretien.

DON CARLOS.

Vous vous appelez ?

DON RUIZ.

Étant grand d'Espagne, j'ai droit d'être tutoyé par mon roi.

DON CARLOS.

Tu t'appelles ?

DON RUIZ.

Don Ruiz de Torrillas.

DON CARLOS.

Relève-toi et parle.

DON RUIZ, après avoir regardé autour de lui.

Les oreilles royales seules doivent entendre ce que j'ai à dire au roi.

DON CARLOS, à sa Suite.

Éloignez-vous.

DON RUIZ.

Sire, excusez si ma voix tremble, mais je me sens à la fois confus et troublé d'avoir à vous demander une grâce pareille à celle dont l'objet m'amène devant vous.

DON CARLOS.

Parle lentement, afin que je te comprenne bien.

DON RUIZ, avec amertume.

C'est vrai, j'oubliais que Votre Altesse parle encore difficilement l'espagnol.

DON CARLOS, froidement.

Je l'apprendrai, señor... J'écoute.

DON RUIZ.

Sire, j'ai un fils de vingt-quatre ans; il aimait une jeune dame... mais, craignant ma colère... car j'ai à me reprocher peut-être d'avoir été tout à la fois trop sévère et trop indifférent pour ce malheureux jeune homme... craignant ma colère, il s'était engagé avec elle sans ma permission, et, quoiqu'elle lui eût accordé les droits d'un mari, il remettait chaque jour à lui donner le titre de femme... La señora se plaignit à son père. Le père était vieux et, comme don Diègue, se sentait le bras trop faible pour lutter contre un bras de vingt ans; il chargea son fils don Alvar de la vengeance. Don Alvar ne voulut pas écouter les excuses de mon fils... Les deux jeunes gens se battirent, et don Alvar fut tué.

DON CARLOS.

Un duel!... Je n'aime pas les duels.

DON RUIZ.

Il est telle circonstance, Altesse, où un homme d'honneur ne peut reculer, surtout lorsqu'il songe qu'à la mort de son père, il aura le droit de rendre compte de ses actions directement à son roi et de lui demander sa grâce, la tête couverte.

DON CARLOS.

Oui, je sais que c'est un des priviléges de vous autres grands d'Espagne.., Je régulariserai tout cela... Continue.

DON RUIZ.

Le duel eut lieu sans témoins; six alguazils voulurent arrêter mon fils et l'emmener de force en prison. Il en tua deux et s'enfuit dans la montagne.

DON CARLOS.

Ah! ah! c'est-à-dire que tu es gentilhomme, mais que ton fils est bandit?

DON RUIZ.

Sire, le père de don Alvar, qui poursuivait mon fils, est mort... et avec lui sa colère est morte! Sire, la jeune dame est entrée dans un couvent, et j'y paye sa dot comme si elle était princesse royale... Sire, je me suis arrangé avec la famille des deux alguazils morts et avec l'alguazil blessé... mais à ces arrangements j'ai usé toute ma fortune, si bien que, de tout le patrimoine de mon père, il ne me reste que la maison que j'habite sur la place de la Villa-Rembla. Peu importe, du moment que le prix du sang est payé; car, avec un mot de Votre Altesse, l'honneur sortira pur des ruines de la fortune. (Don Carlos reste muet; don Ruiz plie de nouveau le genou et continue.) Donc, Altesse, je vous supplie, prosterné à vos pieds... donc, sire, je vous conjure, et cela mille et mille fois, puisque la partie adverse se désiste et qu'il n'y a plus contre lui que votre pouvoir royal, sire, je vous supplie et conjure de pardonner à mon fils! (Le Roi reste pensif.) Sire! sire! jetez les yeux sur notre histoire, et vous verrez une foule de héros de ma race à qui les rois d'Espagne doivent toute sorte d'honneur et de gloire... Sire! ayez pitié de mes cheveux blancs, de mes prières, de mes larmes! et, si cela ne suffit pas pour toucher Votre Altesse, ayez pitié d'une dame noble, d'une mère malheureuse! pardonnez, sire, pardonnez!

DON CARLOS, assis à droite, à lui-même.

Ce courrier de Francfort n'arrivera donc pas!

DON RUIZ, continuant.

Sire!... étant celui que vous êtes par votre heureux avénement au trône, celui que vous allez être par votre nomination à l'Empire (don Carlos tressaille); sire, par votre mère Jeanne, par votre père Philippe le Beau, par vos ancêtres Isabelle et Ferdinand, que j'ai loyalement et bravement servis, comme l'atteste cette croix que je porte à mon cou, sire, accordez-moi la grâce que je vous demande!

UN CHAMBELLAN, entrant par la gauche.

Sire, le conseil est assemblé et attend vos ordres.

(Le Roi se lève et passe à gauche. Don Ruiz fait un pas vers lui.)

DON CARLOS, se retournant.

Monsieur, cela ne me regarde pas... Adressez-vous au grand justicier d'Andalousie.

DON RUIZ.

Pardon, Altesse, le grand justicier d'Andalousie est mort, et n'a pas été remplacé.

DON CARLOS.

Je vais y pourvoir.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE III

DON RUIZ, DON VELASQUEZ, Seigneurs.

DON VELASQUEZ, sortant du groupe des Seigneurs.

Pardon, messieurs, quelqu'un de vous connaît-il don Ruiz ?... Pouvez-vous me le montrer?

UN SEIGNEUR, montrant don Ruiz, qui est assis à gauche.

Le voilà !

DON VELASQUEZ, venant à don Ruiz, le regarde, lui prend la main et la lui serre avec effusion.

Don Ruiz !

DON RUIZ, après l'avoir regardé à son tour.

Don Velasquez !

(Il se lève.)

DON VELASQUEZ.

Si un gentilhomme tient à honneur de se rappeler ses anciennes amitiés, veuillez recevoir, mon cher don Ruiz, le salut d'un des hommes qui vous sont le plus tendrement attachés.

DON RUIZ.

Don Velasquez, je suis heureux de vous serrer la main, mais à une condition cependant...

DON VELASQUEZ.

Laquelle? Dites...

DON RUIZ.

Ne la devinez-vous pas?... C'est que vous m'approuverez d'avoir emmené votre fille, et que, pendant tout le temps que vous demeurerez à Grenade, elle et vous serez mes hôtes.

DON VELASQUEZ.

J'avais accepté, don Ruiz, avant d'avoir achevé la lecture de votre billet.

DON RUIZ, avec un soupir.

Tout va donc bien de ce côté ! Je voudrais pouvoir en dire autant d'ici.

DON VELASQUEZ.

En effet, votre attitude quand je suis entré... Vous aviez une grâce à demander au roi, et vous n'avez pas été heureux près de lui, mon cher don Ruiz ?

DON RUIZ.

Que voulez-vous, señor ! le roi don Carlos avoue lui-même qu'il ne sait pas encore l'espagnol ; et moi, de mon côté, j'avoue que je n'ai jamais su le flamand. Mais revenons à vous... Et surtout, parlons de votre charmante fille, don Velasquez... J'ai pu voir que la mauvaise rencontre qu'elle a faite hier dans la montagne n'a eu aucune influence sur sa santé...

DON VELASQUEZ.

Ah! vous savez déjà cela ?

DON RUIZ.

Ce qui arrive à un homme de votre importance, don Velasquez, est un événement qui a des ailes d'aigle. Don Lopez m'a dit que vous aviez été arrêté par le Saltéador.

DON VELASQUEZ.

Vous a-t-il dit aussi que, se conduisant en gentilhomme et non en bandit, ce chef si redouté, lion et tigre pour les autres, s'est fait agneau pour nous ?

DON RUIZ.

Il m'a dit quelque chose de cela ; mais je suis heureux que la nouvelle me soit confirmée par vous.

DON VELASQUEZ.

Je vous la confirme, et j'ajoute ceci : c'est que je ne me croirai quitte envers ce brave jeune homme que lorsque j'aurai tenu la promesse que je lui ai faite.

DON RUIZ.

Et quelle promesse lui avez-vous faite ?

DON VELASQUEZ.

Je lui ai juré que, me sentant pris pour lui d'un intérêt véritable, je ne laisserais pas de repos au roi don Carlos qu'il ne m'eût accordé sa grâce.

DON RUIZ.

Il vous la refusera !

DON VELASQUEZ.

Et pourquoi?

DON RUIZ.

Vous me demandiez tout à l'heure ce que je faisais aux pieds du roi...

DON VELASQUEZ.

Eh bien?

DON RUIZ.

Je lui demandais cette grâce.

DON VELASQUEZ.

Vous?...

DON RUIZ.

Oui.

DON VELASQUEZ.

Et quel intérêt portez-vous donc à ce jeune homme? Dites-le-moi, señor don Ruiz; car, alors, j'agirai avec une double instance, sachant que j'agis à la fois pour un ami d'hier et pour un ami de trente ans.

(Entre doña Mercédès, voilée et vêtue de noir. Elle est accompagnée de deux Domestiques.)

DON RUIZ.

Donnez-moi votre main, don Velasquez.

DON VELASQUEZ.

Voici ma main.

DON RUIZ.

L'homme dont nous parlons est mon fils.

DON VELASQUEZ, avec la plus grande surprise.

Votre fils!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, DONA MERCÉDÈS, LE CHAMBELLAN, DOMESTIQUES.

DON RUIZ, remontant au-devant de Mercédès.

Et voici sa mère!... Elle vient, la pauvre femme, impatiente d'attendre aux portes de ce palais, savoir quelle a été la réponse du roi.— Ayez du courage, madame, il ne nous reste plus que Dieu et le vieil ami que voilà.

(Il remonte vers les Seigneurs.)

DON VELASQUEZ.

Madame, le premier mouvement du roi a été un refus; mais ne désespérez pas... J'ai la conviction que nous sauverons votre fils.

DONA MERCÉDÈS.

Dieu vous entende, don Velasquez !

DON VELASQUEZ, avec étonnement.

Cette voix !

DONA MERCÉDÈS, vivement et plus bas.

Pas un cri, pas un mot! et si ces traits flétris par la douleur ne sont pas entièrement sortis de votre mémoire... (montrant don Ruiz), devant lui, du moins, n'ayez pas l'air de me reconnaître.

(Elle lève son voile.)

DON VELASQUEZ.

Mercédès! vivante!... Mais ce fils, cet enfant, le Saltéador... ?

DON RUIZ, que don Lopez a pris à part depuis un instant, venant au milieu, à don Velasquez.

Savez-vous, don Velasquez, la nouvelle qui court?

DON VELASQUEZ.

Non...

DON LOPEZ, descendant à la gauche de don Velasquez.

C'est vous que le roi désigne pour succéder à la charge de don Rodriguez de Calmenar.

DON VELASQUEZ.

Moi? moi?...

LE CHAMBELLAN, paraissant à gauche.

Le roi ordonne à don Velasquez de Haro, grand justicier d'Andalousie, de l'attendre ici.

DON VELASQUEZ.

Moi, grand justicier!... (A don Ruiz.) Don Ruiz, rassurez-vous. (A doña Mercédès.) Madame, tarissez vos larmes; nous sauverons ce malheureux enfant, nous le sauverons, je vous le jure!... Voici le roi!

(Don Ruiz et doña Mercédès s'éloignent par le fond.)



SCÈNE V

DON CARLOS, DON VELASQUEZ, SEIGNEURS, puis LE CHAMBELLAN.

DON VELASQUEZ, s'inclinant devant le Roi, qui vient à lui.

Ah! sire, une telle faveur!...

DON CARLOS, faisant un pas au-devant de don Velasquez.

Tu connais don Ruiz de Torillas?...

DON VELASQUEZ.

Oui, Altesse... Il a fait avec moi la guerre contre les Mores, sous vos illustres aïeux Ferdinand et Isabelle.

DON CARLOS.

Tu sais ce qu'il m'a demandé?...

DON VELASQUEZ.

Oui; il a demandé à Votre Altesse la grâce de son fils.

DON CARLOS.

Tu sais ce qu'il a fait, son fils?...

DON VELASQUEZ.

Il a tué en duel le frère d'une dame dont il était l'amant.

DON CARLOS.

Ensuite?...

DON VELASQUEZ.

Il a tué deux des alguazils qui venaient pour l'arrêter et blessé un troisième.

DON CARLOS.

Ensuite?...

DON VELASQUEZ.

Il s'est réfugié dans la montagne.

DON CARLOS.

Ensuite?... Ah! tu ne me comprends pas! Eh bien, je vais répondre pour toi!... Une fois dans la montagne, il s'est fait bandit... Il pille et détrousse les voyageurs!... si bien que celui qui veut aller de Malaga à Grenade, ou de Grenade à Malaga... doit faire, avant de se mettre en route, son testament de mort.

DON VELASQUEZ, à part.

Hélas!

DON CARLOS, lui montrant un papier.

Voici le dernier rapport du chef de mes alguazils, envoyé à sa poursuite.

DON VELASQUEZ, prenant le papier et le parcourant.

Cerné!... réfugié dans une caverne dont on cherche l'entrée.. On la découvrira!... On fera sauter ce dernier asile!... Il est perdu!

DON CARLOS.

Eh bien, toi, mon grand justicier, que penses-tu qu'il faille faire à l'endroit de ce bandit?

DON VELASQUEZ.

Je pense, Altesse, qu'il faut pardonner beaucoup de choses à la jeunesse.

DON CARLOS.

Quel âge a donc Fernand de Torrillas?

DON VELASQUEZ.

Vingt-quatre ans, sire.

DON CARLOS.

Cinq ans de plus que moi... Que parles-tu de jeunesse à propos d'un homme de vingt-quatre ans?... J'en ai dix-neuf, moi, et je suis déjà vieux!

DON VELASQUEZ.

Sire, le génie a vieilli Votre Altesse avant l'âge, et le roi don Carlos ne doit pas mesurer les autres hommes à sa taille, peser les autres hommes à sa balance.

DON CARLOS.

Alors, ton avis est...?

DON VELASQUEZ.

Mon avis, sire, est que la circonstance est particulière, que don Fernand est coupable, mais qu'il a des motifs d'excuse... et qu'il serait bon au roi don Carlos de signaler son passage à travers l'Andalousie par un acte de clémence, et non par un acte de rigueur.

DON CARLOS.

C'est ton avis, don Velasquez?

DON VELASQUEZ.

Oui, sire, et cela eût été aussi l'avis du cardinal Ximénès, avec lequel j'ai concouru à protéger l'Espagne, pendant votre enfance.

DON CARLOS.

Oui; mais je ne suis plus un enfant!

(Il passe à gauche.)

DON VELASQUEZ.

Sire !...

DON CARLOS.

Assez. Je garde pour moi cette cause, et j'en déciderai avec ma conscience...

LE CHAMBELLAN, paraissant au fond.

Sire, une jeune fille bizarrement vêtue, et qui paraît, par son costume, et même par sa beauté, appartenir à la classe des bohémiens, insiste pour avoir l'honneur de parler au roi.

DON CARLOS, à part, pensif.

Au roi ! toujours au roi !... Quand donc diront-ils empereur ?... (Au Chambellan.) Je n'ai pas le temps de recevoir cette jeune fille.

LE CHAMBELLAN.

C'est ce que je lui ai répondu, sire; mais, alors, elle a dit que l'on vous présente cet anneau.

DON CARLOS, indifférent.

Cet anneau... (Vivement.) L'anneau d'or des ducs de Bourgogne !... Faites-la entrer... Comment cet anneau peut-il se trouver aux mains d'une bohémienne ?

(Le Chambellan fait entrer Ginesta, qui a paru au fond.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, GINESTA.

DON CARLOS.

Venez, jeune fille, venez !

DON VELASQUEZ, à part.

La jeune bohémienne de la venta du *Roi more !*

DON CARLOS, se retournant, à tous les personnages.

Retirez-vous.

(Tout le monde s'éloigne par différents côtés.)

SCÈNE VII

DON CARLOS, GINESTA.

Don Carlos s'assied à gauche. Ginesta s'agenouille près de lui.

GINESTA, présentant un papier ouvert.

Sire, lisez.

DON CARLOS, prenant le papier.

Le roi Philippe! La signature de mon père! Explique-moi cela, mon enfant.

GINESTA.

Avant tout, Votre Altesse reconnaît-elle ce parchemin et cet anneau?

DON CARLOS.

Oui, je les reconnais... Mais comment se fait-il que l'un et l'autre soient entre tes mains?

GINESTA.

Ma mère est morte et me les a laissés, ce fut mon seul héritage; mais, vous le voyez, sire, un héritage royal!

DON CARLOS.

Comment votre mère a-t-elle connu le roi Philippe le Beau?

GINESTA.

Pardon, sire, mais, avant tout, Votre Altesse se rappelle-t-elle... lorsqu'elle est entrée, tout enfant, dans la chambre de son père mourant, avoir vu un enfant et une femme bohème sortir par la porte opposée à celle par laquelle Votre Altesse entrait?

DON CARLOS.

Oui; je me suis demandé souvent quelle pouvait être cette femme... quel pouvait être cet enfant.

GINESTA.

Cette femme était ma mère!

DON CARLOS, lui prenant la main. — Elle se lève.

Et ta mère?

GINESTA.

Avait connu le roi Philippe le Beau en Bohême, quand il n'était encore qu'archiduc d'Autriche. Au milieu de ses nombreuses amours, celui qu'il eut pour ma mère est peut-être le seul qui ne faiblit jamais. Lorsque, en 1506, votre père partit pour l'Espagne afin de se faire proclamer roi, il donna ordre à ma mère de le suivre; mais ma mère n'y consentit qu'à la condition que le roi reconnaîtrait pour bien à lui l'enfant dont elle était accouchée deux mois auparavant. Ce fut alors qu'il lui donna ce parchemin que vous tenez, sire. L'anneau lui fut donné seulement le jour où Votre Altesse nous vit auprès du lit de son père mourant.

DON CARLOS.

Et cet enfant?

GINESTA.

Cet enfant, c'est moi, Altesse.

DON CARLOS, se levant.

Embrassez-moi, ma sœur!

GINESTA.

Sire, avant tout, ta sœur est venue ici, non pas pour te réclamer un rang, des richesses, des honneurs, mais pour te demander une grâce au nom du roi Philippe, notre père.

DON CARLOS.

Laquelle?

GINESTA.

Celle de don Fernand de Torrillas...

DON CARLOS.

Et si je te disais que la grâce que tu me demandes, et que j'ai déjà refusée aujourd'hui même à deux personnes, est à une condition... ou plutôt à deux conditions?

GINESTA.

Alors, tu m'accordes sa grâce?

DON CARLOS.

Attends, avant de me remercier, de connaître ces conditions, jeune fille.

GINESTA, radieuse.

J'écoute, ô mon roi! j'attends, ô mon frère!

DON CARLOS.

Si la première de ces conditions était de me rendre cette bague, d'anéantir ce parchemin, de t'engager, par le serment le plus terrible, à ne parler à personne de cette naissance royale, dont cette bague et ce parchemin sont les seules preuves?

GINESTA.

Sire, la bague est à votre doigt, gardez-la; le parchemin est à votre main, déchirez-le... Dites-moi le serment que je dois faire, je le prononcerai... Quelle est la seconde condition?

DON CARLOS.

Lorsque, nous autres chefs de religion, nous faisons grâce à quelque grand pécheur de la peine temporelle qu'il a encourue, c'est à la condition qu'une âme pure, digne d'obtenir son pardon spirituel, priera pour lui au pied des autels de

miséricorde... Connais-tu une créature humaine, innocente et chaste, qui soit disposée à entrer en religion, à renoncer au monde, à prier jour et nuit enfin... pour le salut de l'âme de celui dont je vais sauver le corps?

GINESTA.

Indiquez-moi le monastère où je dois faire mes vœux, sire, et j'y entrerai.

DON CARLOS.

Ainsi, vous abandonnez tout... rang social, bonheur à venir, fortune mondaine, pour obtenir la grâce de ce bandit!...

GINESTA, tombant à genoux.

Tout, tout, tout... et je ne demande qu'une faveur en échange : c'est de lui porter cette grâce moi-même! Seulement, sire, ajoutez à cette grâce celle de ses compagnons... Sauvé seul, je le connais, il n'accepterait pas.

DON CARLOS, allant à la table.

C'est bien; vous allez avoir ce que vous désirez. (Il prend dans son pourpoint une petite clef, ouvre le coffret, y serre l'anneau et le parchemin, le referme, et remet la clef dans sa poche; puis il écrit quelques lignes sur un parchemin, le signe, y appose son cachet, et donne ce parchemin à Ginesta.) Tenez, voici la grâce de don Fernand de Torrillas, remettez-la-lui vous-même. Mais hâtez-vous, sa retraite ne tardera pas à être découverte.

GINESTA, se levant.

Ciel! arriverai-je à temps?

(Elle fait un pas.)

DON CARLOS.

A votre retour, nous arrêterons, d'un commun accord, le couvent où vous entrerez.

GINESTA.

Oui, oui!... Oh! que vous êtes bon, que je vous rends grâces, mon frère!

DON CARLOS, avec calme et dignité.

Je ne suis plus votre frère.

GINESTA.

Je vous remercie, mon roi. (Il lui donne sa main à baiser. — A part.) Et maintenant, que Dieu me donne des ailes!

(Elle sort par le fond. — La cour s'est remplie de Seigneurs qui causent entre eux.)

SCÈNE VIII

DON CARLOS, SEIGNEURS.

DON CARLOS, avec agitation.

Allons, décidément, ce courrier n'arrivera pas aujourd'hui. (Les Seigneurs se sont rapprochés et attendent ses ordres.) A table, messieurs ! à table !

ACTE TROISIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

La chambre de doña Mercédès. — Porte au fond ; portes latérales. Siéges.

—

SCÈNE PREMIÈRE

DONA MERCÉDÈS, DONA FLOR.

DONA FLOR, assise aux pieds de doña Mercédès.

Oh ! quelle chose extraordinaire est celle que vous dites, madame ! Comment ! ce beau jeune homme... comment ! ce chef redouté... comment ! ce cavalier si courtois... c'est...?

DONA MERCÉDÈS.

Hélas ! c'est mon fils !

DONA FLOR.

Oh ! cela ne m'étonne plus alors, madame, qu'il ait de si riches manières de gentilhomme ! cela ne m'étonne plus que j'aie été rassurée dès que je l'ai vu ! cela ne m'étonne plus que, tout le long de la route, mon père m'ait dit : « En vérité, tout bandit qu'est ce jeune homme, si j'avais un fils, je ne le voudrais pas autre qu'est ce jeune homme. »

DONA MERCÉDÈS, troublée.

Don Velasquez a dit cela ?...

DONA FLOR.

Non pas une fois, mais dix fois...

DONA MERCÉDÈS, avec orgueil maternel.

Et vous l'avez trouvé... élégant, courtois et beau, dites-vous?

DONA FLOR.

Plus beau, plus courtois, plus élégant qu'aucun gentilhomme que j'aie jamais vu.

DONA MERCÉDÈS, souriant.

A part don Ramiro d'Avila, le courrier d'amour?

DONA FLOR.

J'avoue que, si j'avais à choisir entre les deux, je serais fort embarrassée... et voudrais, si j'avais l'un des deux pour époux, avoir au moins l'autre pour frère.

DONA MERCÉDÈS.

Chère fille! que vous faites de bien à mon cœur!... Ah! si don Ruiz, que j'ai laissé à l'Alhambra, revenait nous annoncer que don Velasquez, votre père, a été plus heureux que nous, et qu'il a enfin obtenu de ce jeune roi si glacial, si sévère, la grâce de mon pauvre enfant! ah! si Dieu permettait cela, chère jeune fille que la Providence a envoyée vers moi dans un jour de malheur, si Dieu m'accordait cette marque de sa miséricorde, il ne manquerait rien à ma joie.

DONA FLOR.

Il l'obtiendra! Le roi reviendra sur sa première résolution. Et, d'ailleurs, don Ruiz n'est-il pas là pour ajouter par ses larmes à l'éloquence de don Velasquez?... Comment supposer qu'un roi puisse refuser longtemps à un père la grâce de son enfant!

DONA MERCÉDÈS, à demi-voix.

Oui, s'il la demandait comme un père!

DONA FLOR, étonnée.

Et pourquoi ne la demanderait-il pas comme un père?

DONA MERCÉDÈS.

Ai-je dit cela?... J'ai eu tort... Don Ruiz a toujours été sévère au pauvre enfant; mais, à tout prendre, ni lui ni moi n'avons à nous plaindre.

DONA FLOR.

Eh bien, soyez sûre d'une chose, c'est que don Velasquez,

lui, aura, pour demander cette grâce, toute l'éloquence d'un père.

(Elles se lèvent.)

DONA MERCÉDÈS.

Dieu bon ! que vous êtes grand dans votre miséricorde ! Dieu grand ! que vous êtes miséricordieux dans votre justice!

DONA FLOR.

Madame...

DONA MERCÉDÈS.

Ah ! voici don Ruiz.

SCÈNE II

LES MÊMES, DON RUIZ, paraissant au fond.

Il est sombre, et passe en se dirigeant vers la porte de gauche.

DONA MERCÉDÈS.

N'avez-vous rien à nous dire, señor ?

DON RUIZ.

Si fait, j'ai à dire à la fille de mon vieil ami qu'elle est la bienvenue dans cette pauvre demeure, et que je vais donner des ordres pour qu'elle y soit aussi bien traitée que faire se pourra dans l'état de décadence où est tombée notre maison.

(Il remonte au fond et dépose sa toque, sa canne et son épée.)

DONA MERCÉDÈS.

Et à moi, señor, n'avez-vous rien à dire?

DON RUIZ.

Rien, sinon que le roi a refusé à don Velasquez comme à moi, señora.

DONA MERCÉDÈS.

Ciel !

DONA FLOR.

Madame, du courage !

DONA MERCÉDÈS.

J'en aurai... Mais enfin, quelque autre moyen reste peut-être...

DON RUIZ.

Je n'ai quitté l'Alhambra que quand tout espoir a été perdu.

DONA MERCÉDÈS.

Señor, vous m'avez dit un jour, et, ce jour-là, moi aussi,

je me croyais condamnée : « Aucun espoir n'est perdu tant qu'on croit en Dieu ! » Je crois en Dieu, señor.

(Elle passe à gauche.)

SCÈNE III

LES MÊMES, DON VELASQUEZ.

DON RUIZ, apercevant don Velasquez, qui paraît à la porte du fond.

Don Velasquez !... Ah ! soyez le bienvenu !

(Doña Mercédès fait un mouvement comme pour se retirer.)

DON VELASQUEZ, vivement.

Oh ! ne vous retirez pas, madame... J'apporte une nouvelle heureuse.

DON RUIZ.

Parlez !

DON VELASQUEZ.

Le roi a signé la grâce de don Fernand!

DONA MERCÉDÈS et DONA FLOR.

Dieu bon !... Grand Dieu !

DON RUIZ.

Impossible ! vous m'avez dit qu'il vous l'avait refusée.

DON VELASQUEZ.

C'est vrai ! mais, que voulez-vous ! après votre départ, un miracle s'est fait, auquel nous n'avons rien compris, tous tant que nous étions là... Une jeune fille est entrée, a remis au roi une bague et un parchemin... Le roi, avec étonnement, a regardé la bague, lu le parchemin... il a causé un quart d'heure à peu près avec la jeune fille, lui a remis un papier signé de sa main, et elle s'est élancée hors du palais.

DON RUIZ.

C'est incroyable, en effet, comme vous le dites.

DONA MERCÉDÈS, allant à don Velasquez.

Mais d'où savez-vous que ce papier est la grâce de don Fernand ?...

DON VELASQUEZ.

Le roi me l'a dit pendant le dîner... Un instant, j'ai voulu lui demander la permission de quitter la table pour venir vous annoncer cette bonne nouvelle ; mais l'œil bleu de ce jeune roi est si dur, que je n'ai point osé. Deux heures

de bonheur ont été perdues pour votre cœur maternel, madame; mais ces deux heures, à moi aussi, je vous le jure, m'ont paru deux siècles.

DON RUIZ.

Merci de cette bonne nouvelle, don Velasquez! (A doña Mercédès.) Madame, remerciez donc notre ami.

DOÑA MERCÉDÈS, à don Velasquez.

Señor, vous venez de rendre au cœur d'une mère la seule joie qu'elle attendît désormais du ciel.

(Don Velasquez fait un mouvement vers elle; elle s'éloigne vivement vers la gauche, sur le devant.)

DON RUIZ, à don Velasquez.

Mon ami, la grâce ne vient pas de vous, mais la nouvelle vient de vous; je vous suis aussi reconnaissant de la nouvelle que de la grâce...

(Don Ramiro paraît au fond.)

DOÑA MERCÉDÈS, se retournant.

Don Ramiro!

DON RUIZ, à don Velasquez.

Silence, devant ce jeune homme!

SCÈNE IV

Les Mêmes, DON RAMIRO.

DON RAMIRO.

Excusez-moi, señor don Ruiz, mais mon père, qui a eu l'honneur de vous voir à l'Alhambra, m'a dit que vous aviez eu la bonté de vous informer de moi près de lui... Je viens vous présenter mes remercîments de ce souvenir, et suis heureux de rencontrer chez vous le noble don Velasquez et la belle doña Flor, pour leur présenter en même temps qu'à la señora Mercédès mes très-humbles respects.

DON RUIZ, lui offrant un siége.

Soyez le bienvenu dans cette maison, don Ramiro.

DON RAMIRO, s'asseyant.

Et mon cher don Fernand est toujours en voyage?

DON RUIZ, prenant un siége.

Toujours!

DON VELASQUEZ, s'asseyant aussi.

Mais j'annonçais à l'instant même à doña Mercédès qu'il ne tarderait pas à revenir.

DON RAMIRO.

Ce sera avec un grand bonheur que je serrerai la main à l'ami de mon enfance. (A don Velasquez.) Seigneur don Velasquez, vous ne doutez point que je ne vous aie cherché dès que j'ai su le terrible événement qui vous était arrivé dans la montagne... C'est en vous cherchant que j'ai appris que vous étiez l'hôte de don Ruiz... Mais comment n'ai-je rien vu, moi qui suis passé par le même chemin, un quart d'heure avant vous?

DONA FLOR, faisant un mouvement.

En effet, vous nous précédiez, don Ramiro.

DON RAMIRO, se levant.

Je vous remercie de vous en être aperçue... Eh bien, vous avez donc vu ce fameux Saltéador?... Voyons, señora, l'œil d'une femme ne se trompe point à ces sortes de choses... était-il aussi beau, aussi brave, aussi courtois qu'on le prétend?

DONA FLOR.

Je disais à l'instant même à doña Mercédès que c'était un des cavaliers les plus accomplis que j'eusse jamais vus.

DON RAMIRO.

Vous doublez mes regrets, señora, de ne point l'avoir rencontré; j'eusse, je l'avoue, été curieux de voir ce phénix des bandits.

DON VELASQUEZ.

Vous le verrez, don Ramiro.

DON RAMIRO

Comment! je le verrai?...

DON VELASQUEZ.

Sans doute; car le roi vient de m'annoncer, comme à son grand justicier, qu'il lui avait accordé grâce pleine et entière.

DON RAMIRO.

Ah! par malheur, cette grâce, fût-elle envoyée par l'aigle même que le roi porte dans ses armes, arriverait trop tard.

DONA MERCÉDÈS.

Comment! trop tard?...

(On se lève.)

DON RAMIRO.

Vous ne savez donc pas les nouvelles de la montagne?

TOUS.

Non!

DON RAMIRO.

Terribles! Tous les bandits sont exterminés.

(Mouvement général. — Don Velasquez va serrer la main de don Ruiz.)

DON RUIZ, à don Velasquez.

Votre main tremble plus que la mienne, don Velasquez.

DONA MERCÉDÈS, à don Ramiro.

Vous disiez, señor?...

DON RAMIRO.

Vous savez que le roi avait donné les ordres d'extermination les plus sévères?

DONA FLOR.

Nous l'ignorions.

DONA MERCÉDÈS.

Mon Dieu!

DON RAMIRO.

Hier, les bandits ont été entourés par quatre cents hommes. L'alcade mayor, sur la promesse du chef, a pénétré jusqu'à leur repaire et les a sommés de se rendre. Ils ont refusé... et alors...

DON VELASQUEZ.

Les soldats les ont attaqués...

DON RAMIRO.

A quoi bon risquer la vie de braves soldats contre celle de pareils bandits? Non! on a tracé un cercle autour de la montagne... et on y a mis le feu...

DONA MERCÉDÈS, se levant, à doña Flor.

Le feu! entendez-vous? le feu!

(Elle passe à droite.)

DON VELASQUEZ.

Mais le bruit a couru, on le disait tout à l'heure au palais, que le Saltéador avait réussi à se réfugier dans une espèce de caverne souterraine.

DON RAMIRO.

Dont on a fini par découvrir l'issue... Alors, on a amoncelé aux deux entrées des barils de poudre, et...

DONA MERCÉDÈS, avec un cri.

Ah! n'achevez pas!...

DONA FLOR, à Mercédès.

Contenez-vous...

DONA MERCÉDÈS, éclatant.

Oh! dites donc à une mère de se contenir quand on lui annonce la mort de son fils !

(Elle tombe assise. Doña Flor s'agenouille près d'elle, à sa gauche.)

DON RAMIRO.

De son fils !

DON VELASQUEZ, entraînant don Ramiro.

Sortez, don Ramiro, sortez ! Hier, vous étiez courrier d'amour; aujourd'hui, vous êtes messager de malheur !... Oh ! de par le ciel, éloignez-vous !...

(Il le fait sortir.)

SCÈNE V

DON RUIZ, DONA MERCÉDÈS, DON VELASQUEZ, DONA FLOR.

DON RUIZ, allant à doña Mercédès.

J'ai fait ce que j'ai pu, madame !

(Il remonte lentement vers le fond.)

DONA MERCÉDÈS, se levant.

Oh ! monsieur, je ne vous accuse pas, je vous bénis.

DON VELASQUEZ, d'une voix tremblante.

Voulez-vous que moi et ma fille restions auprès de vous, madame, ou préférez-vous que nous vous laissions ?...

DONA MERCÉDÈS.

Non, non ; ne m'enlevez pas votre enfant... laissez-la-moi. Oh ! ma fille ! ma fille ! Toucher au bonheur, croire que l'on n'a plus qu'à étendre la main, et le voir s'évanouir comme une ombre! Fernand ! mon Fernand !

DONA FLOR.

Pleurez, pauvre mère !... pleurez !

DONA MERCÉDÈS, pleurant.

Oh! si vous saviez comme je l'aimais ! Oh ! mon Dieu! qu'il est vrai de dire que plus un enfant a coûté de larmes aux yeux de sa mère, plus il est cher à son cœur ! (S'asseyant.) Señora !...

DONA FLOR.

Appelez-moi votre fille! Ne l'aimais-je pas comme un frère?

DONA MERCÉDÈS, tressaillant.

Comme un frère! Tu as dit comme un frère... Oui, chère enfant, pleure-le comme un frère! (A tous.) Ah! si vous saviez quel cœur j'ai perdu!

DON VELASQUEZ, qui est passé au milieu.

Parlez, madame, parlez-nous de lui; cela est si doux de prononcer et d'entendre le nom de celui que l'on pleure!...

(Doña Flor s'agenouille près de doña Mercédès.)

DONA MERCÉDÈS, continuant.

Pour moi... pour me voir un instant... ce qu'il risquait!... c'est incroyable... et cela est vrai cependant!... La seule chose qu'il eût emportée de cette maison, c'était la clef de ma chambre... Eh bien, depuis trois ans qu'il est loin de nous, pas un mois ne s'est écoulé, sans que, au risque d'être pris... et être pris, c'était pour lui une mort ignominieuse! eh bien, sans qu'au risque d'être pris, se glissant dans la ville, escaladant un mur, il ne rentrât dans cette chambre!... Je me sentais tout à coup éveillée au milieu de mon sommeil par un baiser au front... C'était lui! lui qui, pendant une heure, en m'embrassant, en m'appelant sa mère... oubliait tout et me faisait tout oublier! (Se levant.) Ah! cependant, je ne puis rester ainsi... on ne l'a pas vu mort... on n'a pas touché son cadavre!... Qui me dit qu'il ne s'est pas échappé, qu'il n'erre pas autour de cette maison, qu'il n'est pas derrière cette porte, et qu'il ne va pas entrer... Ah! je suis folle! Fernand! Fernand!

SCÈNE VI

LES MÊMES, DON FERNAND, GINESTA.

Ils entrent par le fond.

DON FERNAND.

Ma mère! me voici!

(Il tombe dans les bras de sa mère.)

DONA MERCÉDÈS.

Lui! mon fils! lui!... Ah!... ah! ne me tuez pas, mon Dieu! donnez-moi la force de vivre!...

DON FERNAND, se tournant vers don Ruiz.

Señor, béni soit le jour où il est permis à mon amour filial de venir se prosterner à vos pieds!

(Il plie le genou devant don Ruiz.)

DON RUIZ.

Voici ma main, et Dieu vous rende aussi sage que mon instante prière l'en supplie du fond du cœur.

DON FERNAND effleure la main de don Ruiz; puis, se relevant, il s'élance de nouveau dans les bras de sa mère. — Montrant Ginesta, qui est restée au fond.

Ma mère, voici la courageuse enfant qu'il vous faut bénir. Elle m'a apporté ma grâce et celle de mes compagnons malgré le feu et les balles... Elle s'appelle...

DONA MERCÉDÈS, entourant Ginesta de ses bras.

Elle s'appelle ma fille!

GINESTA.

Madame, je suis payée...

DON FERNAND, allant à Velasquez.

Monsieur, je sais tout ce que vous avez tenté de faire pour moi, et l'intention à mes yeux vaut le fait; je ne sais comment vous en remercier; mais il y a près de vous une personne qui devinera peut-être tout ce qu'il y a de reconnaissance brûlante dans mon cœur.

(En disant cela, il a tiré de son pourpoint une fleur fanée qu'il porte à ses lèvres.)

GINESTA, à part.

Dieu! il l'aime!

(Mercédès a entendu le mot de Ginesta et tressaille.)

DON VELASQUEZ.

Ne parlons plus du passé, don Fernand. Tout est oublié, puisque vous voilà gracié... Mais je crois être l'interprète fidèle de... votre père, en vous demandant avec de tendres prières, en vous conjurant de changer de mœurs et de conduite, et de travailler à reconquérir l'estime publique... en sorte que même vos ennemis reconnaissent que les âpres leçons du malheur ne sont jamais perdues pour un cœur noble et un esprit intelligent.

(Velasquez s'arrête comme dominé par l'émotion.)

DON FERNAND.

Ah! si je pouvais mériter que mon père devînt un jour mon ami!

DON RUIZ, s'approchant.

Il le deviendra... (Mouvement de joie de don Fernand. — Don Ruiz, reprenant vivement.) Il le deviendra le jour où vous en serez digne, le jour où, corrigé de vos passions violentes, vous serez devenu vous-même un si parfait gentilhomme, que le père le plus scrupuleux n'hésitera pas à vous prendre pour gendre...

DON FERNAND.

Que dites-vous!... Quelle félicité me laissez-vous entrevoir!... Avez-vous entendu, doña Flor, ce qu'a dit mon père?... Ah! pour vous mériter, pour être digne de vous, que ne ferais-je pas désormais!

GINESTA, à elle-même.

Mon Dieu!

DONA MERCÉDÈS, comme malgré elle.

Fernand pas un mot de plus, c'est impossible!...

DON FERNAND.

Ma mère!...

DON RUIZ.

Madame!...

DONA MERCÉDÈS, à part.

Qu'ai-je dit!...

DON VELASQUEZ, sur le devant, à gauche.

Dieu puissant!... c'est bien mon fils!

DON FERNAND, remontant vers Ginesta.

Ginesta!

(Elle s'éloigne vivement jusqu'au seuil de la porte du fond.)

GINESTA, s'arrêtant.

Je ne suis plus Ginesta, je suis la sœur Filippa de l'Annonciade.

(Elle disparaît.)

DON RUIZ, à doña Mercédès.

Pourquoi donc cela serait-il impossible, madame?

(Doña Mercédès baisse la tête sans répondre.)

DON VELASQUEZ, qui a suivi ce jeu de scène, à lui-même.

Ciel!...

ACTE QUATRIÈME

SIXIÈME TABLEAU

La place de la Viva-Rambla. — A droite, la maison de don Ruiz avec une terrasse.

—

SCÈNE PREMIÈRE

VICENTE, TORRIBIO, PÉDRILLE, UN ALGUAZIL, GENS DU PEUPLE.

On va et l'on vient sur la place.

VICENTE, montrant à Torribio la maison de don Ruiz.

C'est là qu'il demeure...

TORRIBIO.

Notre capitaine?

VICENTE.

Oui, celui qui fut notre capitaine.

TORRIBIO.

Tu l'as vu?

VICENTE.

Ce matin, il est sorti à la pointe du jour. Il a pris la rue que voilà, et, en passant, il m'a reconnu. Ça m'a fait battre le cœur. Je lui ai dit : « Capitaine, vous ne me semblez pas d'une gaieté folle ! » Il a souri, m'a donné deux quadruples d'or, et s'est éloigné sans me répondre... Ça m'a fendu le cœur.

TORRIBIO.

Mais tu as gardé les quadruples?

(A ce moment, quelques groupes se forment.)

VICENTE.

Pour lui être agréable... Mais j'ai eu l'idée de les employer en bonnes œuvres. D'abord, je connaissais un cabaret où je suis allé vertueusement boire à la santé du capitaine; puis j'ai joué et j'ai gagné quelques douros sur le chiffre 25, qui est l'âge de notre capitaine... On m'a accusé de tricher, je me suis fâché, on s'est battu, et j'ai tué mon homme, avec un certain coup de tierce qu'affectionnait notre capitaine.

TORRIBIO.

Ça te fait trois bonnes œuvres.

VICENTE.

Attends donc !... Mais que diable fais-tu là ?

TORRIBIO.

Je pratique une nouvelle invention ?

VICENTE.

Ça, c'est une nouvelle invention ?

TORRIBIO.

Oui... Ceci, vois-tu, c'est une herbe rapportée d'un pays nommé Tabago... Cela s'allume par un bout et se fume par l'autre... C'est très-mauvais, mais c'est très à la mode.

VICENTE.

Et c'est à cela que tu passes ton temps?

TORRIBIO.

A cela et à d'autres choses. Mais je m'ennuie; je trouve le pavé du roi plus dur que le gazon du bon Dieu.

VICENTE.

A qui le dis-tu !... Je m'y déforme les pieds.

TORRIBIO.

Moi, j'y maigris... D'abord, j'ai trouvé assez amusant de me promener ainsi le nez au vent, à droite, à gauche, devant moi, sans apercevoir le plus petit bout de carabine braquée à hauteur d'œil et prête à m'envoyer une balle... Mais on a beau dire, la carabine a du charme... (A un Homme qui passe au fond.) Tiens ! bonjour, Pédrille!

PÉDRILLE.

Bonjour, Torribio !

TORRIBIO, continuant, à Vicente.

Il est vrai que j'ai rencontré un alguazil qui m'a reconnu et m'a salué poliment : cela m'a flatté... Un autre s'est approché de moi et s'est informé de ma santé : cela m'a véritablement attendri. Mais un troisième est venu, puis un quatrième, puis tous les uns après les autres, et tous ont été avec moi d'une douceur, d'une politesse qui a fini par me tourner sur le cœur... Tu ne saurais t'imaginer combien un alguazil sucré est affadissant ! Pouah !... Tiens, rien que d'en parler, je me sens incommodé.

VICENTE.

A moins que ce ne soit la fumée que tu avales?

TORRIBIO.

Cela se pourrait encore. (Chancelant.) Soutiens-moi, Vicente, je me sens véritablement malade... Mais où est donc Comacho ?... Je ne vois pas Comacho...

(Il tombe dans les bras d'un Alguazil qui se trouve à sa droite.)

L'ALGUAZIL, le soutenant.

Eh! c'est ce cher Torribio ! Est-ce que tu es malade?

TORRIBIO.

Ça ne va pas bien.

L'ALGUAZIL.

Viens boire quelque chose.

TORRIBIO, se retournant avec effroi.

Encore un alguazil!... (Se sauvant.) Non, non, je n'ai plus soif... Ça va mieux!

L'ALGUAZIL.

Mais écoute-moi donc!

(Torribio s'éloigne toujours de lui. — L'Alguazil disparait.)

VICENTE.

Tu demandes Comacho? (Indiquant le fond à droite.) Justement, le voilà !

SCÈNE II

LES MÊMES, COMACHO, CHANTEURS et MUSICIENS, DANSEUSES MORESQUES, DON RAMIRO, SEIGNEURS, DAMES, GENS DU PEUPLE, SERVITEURS.

TORRIBIO, avec étonnement.

Pas possible!

COMACHO, aux gens qui le suivent.

Halte! c'est ici. C'est à cette terrasse que nous devons l'attirer par le charme amoureux de nos voix et de nos instruments. Mais attendons pour commencer que les danseuses moresques soient arrivées. (A Torribio et à Vicente.) Bonjour, bonjour!

VICENTE.

Mais est-il assez pimpant, assez emplumé, assez enrubané, assez empanaché!

COMACHO.

Que voulez-vous! cela tient à mes nouvelles relations. Don Ramiro et moi, nous ne nous quittons plus. Nous avons mis

tout en commun, don Ramiro et moi : sa garde-robe, sa cave sa cuisine et sa bourse... Et il n'y a pas d'occasion qu'il ne saisisse de me donner quelque nouvelle marque de son estime. (Don Ramiro lui donne un coup de pied par derrière. — Comacho portant la main à son cœur.) Ciel ! j'ai reconnu la voix de mon maître !

DON RAMIRO.

Eh bien, drôle ! et les Moresques ?

COMACHO.

Elles me suivent. (Indiquant le côté droit.) Tenez, señor, les voilà !

(Entrée des Danseuses moresques.)

DON RAMIRO, à Comacho.

Rappelle-toi que je me place là, à l'angle de ce pavillon, et que, si, toi et tes musiciens, vous avez le malheur de ne pas chanter juste, je te mets pour quinze jours au régime du pain sec et des coups de canne.

TORRIBIO, sur le devant à gauche, à Vicente.

Attention, Vicente ! il s'agit ici de montrer qu'on se connaît en beaux-arts.

(Don Ramiro place un Chanteur à l'angle du pavillon, Comacho est à côté de lui ; le Chanteur s'accompagne d'une mandoline. — Pendant le divertissement, la terrasse est occupée par plusieurs personnes, au nombre desquelles se trouvent doña Flor et, un instant, doña Mercédès.)

AIR NOUVEAU de M. Amédée Artus.

CHŒUR.

Toi que j'aime et qui sommeille,
Quand tout s'éveille !
Ouvre l'oreille
Aux chants de l'aube vermeille !
Je suis le jour,
Je suis l'amour !

LE CHANTEUR.

Lève-toi, mon adorée,
Et, sur ta lèvre empourprée,
Laisse errer à ton réveil
Le sourire et le soleil.

CHŒUR.

Toi que j'aime, etc.

LE CHANTEUR.

Tout ici te réclame :
L'oiseau pour chanter sa flamme,
La rose pour refleurir!
Mon cœur, pour ne pas mourir!
Ah! ah! etc.

CHŒUR.

Toi que j'aime, etc.

LE CHANTEUR.

Fleur de Grenade, que j'adore,
C'est pour toi que les cieux épris
Nous prêtent leur plus belle aurore,
Et le prophète ses houris!
Ah! ah! etc.
Amandier
Printanier,
Sur ta branche
Rose et blanche,
L'oiseau bleu,
L'œil en feu,
Écoute mon doux aveu,
Et son aile
Étincelle
Quand ma belle
Lève un peu
Son œil bleu
Vers la branche
Rose et blanche
Où la nuit et le jour
Est le bel oiseau d'amour;
Et sur ta tête,
O ma coquette,
Sur tes seins blancs,
Tombe et repose
La neige rose
Du vert printemps.

CHŒUR.

Dansez, brunes almées,
Gazelles bien-aimées
De la brise et des fleurs,
Dont vous êtes les sœurs!

(Vers la fin du divertissement, on voit une femme voilée qui se dirige vers la gauche. Don Ramiro l'aperçoit; il fait un signe à Comacho. Musique très-douce sur le dialogue qui suit.)

DON RAMIRO.

Comacho !

COMACHO, s'approchant.

Maître!

DON RAMIRO.

N'est-ce pas la belle Missaouda?

COMACHO.

Oui, maître, c'est elle.

DON RAMIRO.

Elle se rend sans doute au bain. — Va et tâche de nous l'amener.

COMACHO.

Très-bien ! compris! (Allant à la rencontre de Missaouda et l'arrêtant.) Petite! écoute un peu, petite! j'ai un mot à te dire. (L'amenant sur le devant.) Belle Missaouda, te plairait-il de te joindre à nous et au seigneur don Ramiro, mon maître, pour distraire un instant la belle doña Flor, la rose de Grenade? (La Moresque fait un mouvement comme pour s'éloigner.) Attends donc! (Confidentiellement.) Il y a cent sequins d'or au bout de cette aimable complaisance. (Appuyant.) Cent sequins d'or... et nous partagerons. (La Moresque indique qu'elle veut bien. — A don Ramiro.) Elle consent.... Cent sequins : c'est pour rien.

(Le divertissement recommence. Après le pas de Missaouda, don Ramiro jette une bourse à la Danseuse; puis paraît un Domestique qui invite don Ramiro à entrer dans la maison pour y recevoir les remercîments dus à sa galanterie, et bientôt la terrasse et la place restent vides.)

SCÈNE III

VICENTE, TORRIBIO, DON FERNAND.

TORRIBIO, regardant vers le fond.

Voilà le capitaine; voyons s'il me reconnaîtra.

DON FERNAND, paraissant au fond, à Torribio.

Ah! c'est toi, coquin?

TORRIBIO, avec joie.

Il m'a appelé coquin! Il m'a reconnu! Vicente, il m'a reconnu!

DON FERNAND.

Écoute ici.

TORRIBIO.

Plaît-il ?

DON FERNAND.

Écoute donc !

TORRIBIO.

Est-ce que nous retournons dans la montagne?... Ah! capitaine, si vous vouliez, ça ne serait pas long!

VICENTE, venant à la gauche de don Fernand.

Oh ! oui, ça ne serait pas long ! J'ai encore bon pied, bon œil, et, de plus, un couteau catalan... (faisant claquer sa lèvre) un velours!

DON FERNAND.

Vous vous rappelez la petite bohémienne qui vivait parmi nous ?

TORRIBIO.

Ginesta? Je crois bien! une vraie fille de l'air et du soleil.

VICENTE.

La fée de la montagne, comme nous l'appelions...

TORRIBIO.

Et qui chantait comme une alouette ! Sa chanson nous réveillait avec l'aube, et, la nuit, pendant les longues heures de l'embuscade, elle égrenait au clair de lune ses jolies notes perlées... Ah! c'était le bon temps!

DON FERNAND.

Eh bien, elle a quitté comme nous la montagne, mais pour s'enfermer dans un cloître.

VICENTE.

Ah!

TORRIBIO, avec mélancolie.

Eh bien, je comprends cela... J'y ai déjà songé, moi, au cloître.

VICENTE, riant.

Toi!... Et dans quel cloître, capitaine?...

DON FERNAND.

Elle est, dit-on, au couvent de l'Annonciade.

VICENTE.

Aux portes de la ville... Je vois cela d'ici.

DON FERNAND.

J'ai passé la journée d'hier et une partie de la nuit à errer autour de ces murs silencieux; mais je n'ai pu l'apercevoir.

VICENTE.

Les novices sortent librement par la ville, cependant.

DON FERNAND.

Aussi, allez-vous tous deux vous tenir aux aguets, un jour, deux jours, tout un mois s'il le faut, vous m'entendez! et, lorsqu'elle sortira, vous lui remettrez ce médaillon, et vous lui direz : « Celui qui vous envoie cela, Ginesta, vous conjure de l'entendre avant que vous prononciez vos vœux. »

TORRIBIO, remontant.

Très-bien!... Ah! j'ai une idée... Pour la faire sortir tout de suite, si je mettais le feu au couvent?

DON FERNAND.

Pas de folie!

VICENTE.

Voyons, Torribio, ne le contrarie pas!

TORRIBIO.

Tu as raison. Et puis voilà une occupation pour quelques jours. — Nous obéissons, capitaine.

DON FERNAND, près de la maison à droite.

Si vous réussissez, prévenez-moi; c'est ici que je demeure. Allez!

(Torribio et Vicente sortent par le fond à droite.)

SCÈNE IV

DON FERNAND, puis DON RAMIRO.

DON FERNAND.

Que se passe-t-il donc dans mon cœur? Je le sens partagé entre une douleur et une colère. Ginesta s'éloigne! Ginesta disparaît!... et voilà qu'elle me manque!... et voilà que je la regrette! Est-ce que j'aimerais Ginesta?... Pourquoi ma mère s'est-elle placée entre doña Flor et moi?... Je suis donc à jamais maudit, à jamais séparé du monde, que ma mère elle-même se récrie à la pensée de voir son fils épouser la fille d'un gentilhomme? Pourquoi m'a-t-elle repoussé?... Pourquoi?... Il y avait ici, tout à l'heure, danses et sérénade. Qui était donc le galant?

(Don Ramiro paraît à droite.)

DON RAMIRO, s'élançant dans les bras de Fernand.

Ah! cher don Fernand!

DON FERNAND.

C'est vous, Ramiro !...

DON RAMIRO.

Je viens d'apprendre à l'instant votre retour, et c'est la fortune qui m'a protégé, puisqu'elle me permet de vous rencontrer aussitôt. Mais, vive-Dieu ! Fernand, les voyages ont-ils changé votre humeur ? Vous nous revenez triste et sombre, il me semble.

DON FERNAND.

Vous vous trompez. Quant à moi, si j'en juge par la sérénité de votre visage, vous êtes resté ce fortuné Ramiro, toujours aimant et toujours aimé, qui bouleversait tous les cœurs à Grenade comme à Malaga !

DON RAMIRO.

Ah! pauvre ami, que l'amour est un cruel tyran, et comme il traite en esclaves les cœurs sur lesquels il règne !

DON FERNAND.

Mais c'est vous qui précisément avez l'habitude de régner.

DON RAMIRO.

Pas toujours ! et, dans ce moment-ci, eh bien, je doute.

DON FERNAND.

Vous doutez... vous ? (Riant.) Cependant, si je m'en souviens bien, au moment où nous nous séparâmes, la modestie, en fait d'amour, cher don Ramiro, n'était pas mise au nombre des défauts que les femmes vous reprochaient.

DON RAMIRO.

C'est qu'avant de la voir, je n'avais pas aimé !

DON FERNAND.

Et quelle est cette merveilleuse beauté qui a eu l'influence de faire, de l'orgueilleux don Ramiro, l'homme le plus modeste de l'Andalousie ?

DON RAMIRO.

Je la vis un soir que je passais, à cheval, dans les rues de Malaga.

DON FERNAND.

Ah ! c'était à Malaga ?

DON RAMIRO.

Oui ; je l'aperçus par une jalousie entr'ouverte, et je m'arrêtai tout émerveillé ! Sans doute, elle prit pour de l'audace ce qui n'était que de l'admiration... car elle referma sa jalousie, quoique, muet de surprise et les mains jointes, je la

priasse de n'en rien faire! Enfin, ma belle inconnue et son père étant sur le point de quitter Malaga pour Grenade...

DON FERNAND.

Ah! pour Grenade!... Vous les avez suivis, n'est-ce pas cela, don Ramiro?

DON RAMIRO.

Vous ne vous trompez que sur un point : au lieu de les suivre, je les ai précédés! Cela m'offrait un avantage : chaque halte qu'elle faisait me rappelait à son souvenir, chaque chambre où elle demeurait lui parlait de moi... Je me fis son courrier d'amour!

DON FERNAND, fronçant le sourcil.

Voyez-vous cela!

DON RAMIRO.

Oui... Vous le savez, on ne trouve rien dans nos misérables auberges... eh bien, j'ordonnais les repas... Je savais le parfum qu'elle préférait : j'en brûlais dans les corridors qu'elle devait traverser! Je savais quelles fleurs elle aimait : de Malaga à Grenade, elle ne marcha que sur des fleurs!

DON FERNAND.

Mais c'est du dernier galant! Et... la belle señora...?

DON RAMIRO.

Ah! voilà!.. Seulement, vous pouvez me rendre un service que je n'oublierai de ma vie.

DON FERNAND.

Moi?

DON RAMIRO.

Vous!... Le hasard... (mouvement de don Fernand) non, je me trompe... la Providence a combiné deux évenements qui doivent, si quelque catastrophe inconnue n'éclate pas sur mon chemin, faire de moi le plus heureux des hommes.

DON FERNAND, essuyant la sueur qui lui coule du front.

Et quels sont ces événements?

DON RAMIRO.

Le père de celle que j'aime est l'ami de votre père, et vous, mon cher Fernand, comme un ange sauveur, vous êtes arrivé d'hier.

DON FERNAND.

Eh bien, après?

DON DAMIRO.

Eh bien, votre père a précisément offert l'hospitalité...

DON FERNAND.

A qui ?

DON RAMIRO.

Eh ! ne devinez-vous donc pas, cher ami ?

DON FERNAND.

Je ne devine rien ; il faut tout me dire.

DONA FLOR, paraissant sur la terrasse et jetant un léger cri.

Ah !

DON RAMIRO, voyant doña Flor.

Est-il besoin de dire le nom du soleil, quand vous sentez sa chaleur?... (Lui montrant la terrasse.) Tenez, levez les yeux, don Fernand.

DON FERNAND, à part.

C'est bien elle!

(Tous deux saluent respectueusement la jeune fille. — Doña Flor laisse tombe une fleur et se retire. — Don Fernand s'élance et ramasse la fleur.)

DON RAMIRO, tendant la main.

Merci, cher Fernand!... Rendez-moi cette fleur.

DON FERNAND.

Et pourquoi vous la rendrais-je?

DON RAMIRO.

Mais... parce qu'il me semble que c'est à mon intention qu'on l'a laissée tomber...

DON FERNAND.

Qui vous a dit cela?

DON RAMIRO.

Personne ; mais personne non plus ne me dit le contraire.

DON FERNAND.

Si fait! quelqu'un le dit.

DON RAMIRO.

Qui cela?

DON FERNAND.

Moi!

DON RAMIRO, reculant en voyant don Fernand pâle et le visage boulo-versé.

Vous! pourquoi vous?

DON FERNAND.

Parce que... celle qui vous aime... je l'aime!

DON RAMIRO.

Vous aimez doña Flor?...

DON FERNAND.

Je l'aime !

DON RAMIRO.

Et où l'avez-vous connue ?

DON FERNAND.

Que vous importe !

DON RAMIRO.

Mais il y a deux mois que je l'aime, moi !

DON FERNAND.

Et, moi, il n'y a que deux jours; mais, en deux jours, j'espère avoir fait plus de chemin dans son cœur que vous n'en avez fait en deux mois.

DON RAMIRO.

Prouvez-le-moi, don Fernand, ou je dirai tout haut que vous êtes un homme qui ne respecte rien... pas même la réputation d'une jeune fille!

DON FERNAND.

Vous m'avez dit que vous aviez couru devant elle, n'est-ce pas? de Malaga à Grenade.

DON RAMIRO.

Je viens de vous le dire.

DON FERNAND.

Vous avez passé à la venta du *Roi more?*

DON RAMIRO.

Je m'y suis même arrêté.

DON FERNAND.

Vous avez commandé un repas pour don Velasquez et sa fille, un bouquet pour doña Flor?

DON RAMIRO.

Oui...

DON FERNAND.

Dans ce bouquet, il y avait une anémone pareille à celle-ci?...

DON RAMIRO.

Eh bien?

DON FERNAND.

Cette anémone, elle me l'a donnée!

DON RAMIRO.

Donnée de sa main ?

DON FERNAND.

De sa main ! et la voici sur mon cœur, où elle s'est fanée, comme celle-ci s'y fanera.

DON RAMIRO.

Cette anémone, vous l'avez prise, don Fernand... arrachée à son bouquet... sans qu'elle le sût... ramassée sur son chemin, où elle l'avait laissée tomber par mégarde... Avouez cela, et je vous pardonne.

DON FERNAND, avec force.

Vous me pardonnez!... D'abord, il n'y a que de Dieu et du roi que j'accepte un pardon... Et, quant à la fleur, elle me l'a donnée!

(A ce moment paraissent quelques personnes qui circulent, et qui, entendant la provocation entre don Fernand et don Ramiro, appellent d'autres Bourgeois et Gens du peuple, pour être témoins.)

SCÈNE V

LES MÊMES, BOURGEOIS, GENS DU PEUPLE, ALGUAZILS, qui se promènent.

DON RAMIRO.

Vous mentez, don Fernand!... Et, de même que vous avez volé la seconde de ces fleurs, vous avez volé la première!

DON FERNAND.

Eh bien, soit! données ou volées, les voilà toutes deux à terre... Celui qui dans cinq minutes vivra les ramassera!... L'épée à la main, don Ramiro!

DON RAMIRO, tirant l'épée à son tour et faisant un pas en arrière.

A la bonne heure, don Fernand! voilà un marché comme je les aime! (A ceux qui se promènent sur la place.) Holà! cavaliers, venez çà, afin que nous ne nous battions pas sans témoins, et que, si don Fernand me tue, on ne dise pas au moins qu'il m'a assassiné... comme on a dit qu'il avait assassiné don Alvar!

DON FERNAND.

Qu'ils viennent! qu'ils viennent, don Ramiro! car, j'en jure Dieu, ce qu'ils vont voir mérite d'être vu!

(Ils descendent à l'avant-scène. — Le cercle se forme. — Les deux jeunes gens ont l'épée à la main; ils engagent le fer.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, DON RUIZ, entrant vivement, puis DONA MERCÉDÈS, DONA FLOR.

DON RUIZ.

Arrêtez, don Fernand! Arrêtez, don Ramiro!

DON FERNAND, avec impatience.

Mon père!

DON RAMIRO, avec respect, se découvrant.

Señor!

(Il abaisse son épée et fait un pas en arrière.)

DON RUIZ, à Ramiro.

Je n'ai pas d'ordre à vous donner, don Ramiro; mais vous, don Fernand, à vous qui êtes mon fils, je dis : Ar rêtez!

(Don Fernand veut reprendre le combat.)

UN ALGUAZIL, qui se trouve à gauche, à don Fernand.

Arrêtez, señor!

DON RUIZ, à Fernand.

Comment, malheureux! ne peux-tu donc te dompter un fois toi-même! Gracié d'hier, vas-tu, dès aujourd'hui, te re mettre dans les mains de la justice?

DON FERNAND.

Mon père, ceci est une affaire d'honneur entre don Ramir et moi; laissez-nous la vider à notre guise, je vous prie.

DON RUIZ.

Ici, dans la rue, à la face du soleil!

DON FERNAND.

Pourquoi pas, si c'est ici, dans la rue, à la face du solei que don Ramiro m'a insulté? (Montrant la foule.) Ils ont été té moins de l'insulte, qu'ils le soient de la vengeance!

DON RUIZ.

Remettez votre épée au fourreau, don Fernand.

DON FERNAND, faisant un pas en avant.

En garde, don Ramiro!

DON RUIZ, le retenant.

Ainsi, tu me désobéis?

DON FERNAND.

Pensez-vous que je me laisserai ôter l'honneur que vou

n'avez transmis, comme votre père l'avait reçu de ses aïeux?

DON RUIZ.

Plût au ciel que tu eusses gardé une étincelle de celui que je t'avais transmis! Don Ramiro, puisque mon fils n'a aucun respect pour les cheveux blancs et les mains tremblantes qui l'implorent, quoique ces mains tremblantes et ces cheveux blancs soient ceux d'un père, écoutez-moi, et donnez cet exemple à ceux qui nous entourent, qu'un étranger me montre plus d'égards que mon fils!

DON RAMIRO, faisant un pas en avant, et saluant don Ruiz en abaissant son épée.

Vous avez bien fait d'en appeler à moi, señor don Ruiz de Torillas! vous avez bien fait de compter sur moi... La terre est grande... la montagne est solitaire... je rencontrerai mon adversaire dans un autre lieu.

DON FERNAND.

C'est déguiser adroitement sa peur.

DON RAMIRO.

Moi! j'ai peur?... Ah! don Fernand, tu le veux!...

DON RUIZ, à Fernand.

Insensé! comment! lorsque tu vois qu'un étranger me respecte et m'obéit, tu me désobéis et tu me braves! (Levant sa canne.) Vive-Dieu! je ne sais à quoi tient que je ne t'enseigne publiquement ton devoir!

DON FERNAND.

Prenez garde, monsieur! votre bâton est levé sur moi!

DON RUIZ.

L'épée au fourreau, malheureux!

DON FERNAND.

Abaissez d'abord votre canne, señor!

DON RUIZ.

Obéis d'abord... quand je te dis d'obéir!

DON FERNAND.

Señor! señor! ne tenez pas plus longtemps votre bâton levé... ou, vive-Dieu! vous me jetterez dans quelque extrémité! (En passant à droite, à don Ramiro qui s'éloigne.) Oh! ne vous éloignez pas, don Ramiro; je puis faire face à la fois à la canne d'un vieillard et à l'épée d'un fat!

DON RUIZ, lui saisissant le bras droit.

Une dernière fois, m'obéiras-tu, misérable?...

DON FERNAND.

Non ! non ! arrière ! arrière ! (Il l'écarte d'un revers de la main, et court au-devant de don Ramiro, en criant.) A moi, don Ramiro! (La main de Fernand a porté sur la joue de don Ruiz, qui chancelle, et que plusieurs personnes s'empressent de soutenir. Don Fernand engage le fer avec don Ramiro. Il lui perce le bras droit. Doña Mercédès parait, éperdue; doña Flor, qui l'a précédée, la reçoit dans ses bras et la fait asseoir sur un banc qui se trouve près de la maison. Pendant le combat, don Ruiz est passé à gauche, avec les personnes qui l'entourent. — Après le combat, Fernand s'écrie.) Ces deux fleurs sont à moi ! (Il les ramasse, puis sort en menaçant de son épée quiconque voudrait l'arrêter, et criant.) Place ! place !

(Mouvement général.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, hors DON FERNAND ; puis DON CARLOS, DON VELASQUEZ.

DON RUIZ, avec accablement et d'une voix sourde.

Que le ciel t'écrase, infâme ! qui as osé frapper ton père au visage !... Oui, le ciel, à défaut des hommes, car la cause d'un père outragé est la cause du ciel !

DON RAMIRO, enveloppant de son manteau son bras droit blessé, et offrant le gauche à don Ruiz.

Señor, vous plaît-il d'accepter mon bras pour rentrer chez vous ?

L'ALGUAZIL, qui est près de doña Mercédès.

Señor, voici doña Mercédès qui vient de perdre connaissance...

DON RUIZ, avec un regard terrible.

Doña Mercédès !... Ah ! oui, doña Mercédès !

DONA MERCÉDÈS, revenant à elle et se levant.

Qu'y a-t-il, monseigneur ?

DON RUIZ, la saisissant par la main et la faisant passer à gauche.

Il y a, madame, il y a que votre fils m'a frappé au visage !

DONA MERCÉDÈS, à voix basse.

Oh ! calmez-vous, seigneur, et voyez tout ce peuple qui nous entoure.

DON RUIZ.

Ah ! qu'il vienne ! qu'il approche ! car il vient, car il ap-

proche pour me défendre!... (A la foule.) Venez tous!... Oui, hommes, regardez-moi, et tremblez d'avoir des fils!... Oui, femmes, regardez-moi, et tremblez de mettre au jour des enfants qui, pour les récompenser de vingt-cinq ans de sacrifices, de soins, de douleurs, soufflettent vos maris!... J'ai demandé justice au Maître suprême; je vous demande justice à vous!... et, si vous ne me dites pas à l'instant que vous vous chargez de la justice paternelle... eh bien... cette justice... j'irai... (Remontant.) Je vais la demander au roi, au roi don Carlos lui-même!... (On s'est écarté comme pour lui livrer passage. — Il se trouve en présence d'un homme enveloppé d'un manteau. La foule, qui reconnaît cet homme, murmure : « Le roi! le roi!... » — Don Ruiz, d'un air joyeux.) Le roi!...

DON CARLOS.

Tu demandes justice?

DON RUIZ.

Oui, sire!

DON CARLOS.

Encore!... Hier, tu demandais grâce; aujourd'hui, tu demandes justice!... Tu demandes donc toujours?

DON RUIZ.

Oh! cette fois, quand le roi m'aura fait justice, je le tiendrai quitte de l'avenir en le remerciant du passé... Sire, écoutez-moi!... Quelle peine mérite un jeune homme qui a donné un soufflet à un vieillard?

(Mouvement d'attention.)

DON CARLOS.

Si c'est un roturier, le fouet en place publique, avec un numéro sur mes galères... S'il est noble, il mérite la prison perpétuelle et la dégradation.

DON RUIZ.

Et si celui qui a donné le soufflet était le fils?... si celui qui l'a reçu était le père?...

DON CARLOS.

Comment dis-tu, vieillard?... Je dois avoir mal entendu... Je croyais qu'en Espagne, au contraire, les fils vengeaient les soufflets donnés à leur père!

DON RUIZ.

Du temps du Cid, oui; mais nous ne sommes plus au temps du Cid... Aujourd'hui, ce sont les fils...

DON CARLOS.

Impossible, vieillard ! impossible !

DON RUIZ.

Sire, hier, je vous ai demandé la grâce de mon fils, meurtrier et voleur!... Sire, aujourd'hui, je vous demande justice contre l'enfant dénaturé qui a levé la main sur son père!

DOÑA MERCÉDÈS, soutenue par doña Flor.

Mon Dieu ! mon Dieu !

DON CARLOS.

Mais savez-vous bien que c'est la mort de votre fils que vous me demandez là?...

DON RUIZ.

Je ne sais si c'est la mort que je demande; mais, à coup sûr, c'est justice!

DON CARLOS.

Elle te sera faite. (Mouvement des Gens du peuple. Ils forment des groupes et parlent entre eux. — A don Velasquez, qui est à droite près de doña Mercédès.) Don Velasquez, ne vous représentez devant moi que quand le coupable sera arrêté.

DON VELASQUEZ, bas, à doña Mercédès.

Le coupable!... Entendez-vous cela, Mercédès? Et c'est la mort!... la mort, qui attend votre fils et le mien... et vous ne parlerez pas?

DOÑA MERCÉDÈS, passant comme pour aller au Roi.

Ah! c'en est trop... et je veux...

DON RUIZ, au milieu, la saisissant par la main.

Silence!... silence, madame!... je vous l'ordonne!...

(Elle s'arrête sous le regard terrible de don Ruiz.)

DON CARLOS, qui a suivi ce mouvement, à part.

Qu'avait donc à dire cette femme?

SEPTIÈME TABLEAU

Un appartement chez don Ruiz. — Porte au fond. — A droite, don Ruiz, pâle et immobile, assis auprès d'une table; sur cette table un candélabre allumé. — De l'autre côté, Mercédès accroupie sur des coussins et la tête renversée sur le siége d'un canapé. — Doña Flor près d'elle, à sa droite. — Le théâtre est faiblement éclairé.

SCÈNE PREMIÈRE

DON RUIZ, DONA MERCÉDÈS, DONA FLOR.

DONA FLOR.

Ma mère, ma mère!... n'y a-t-il donc aucun moyen de sauver don Fernand?... (Silence.) Oh ! répondez-moi, ma mère!

DONA MERCÉDÈS, avec effort et sans voix.

Aucun.

DONA FLOR.

Mais enfin, madame, il me semble que, si, après vingt ans de mariage, vous demandiez cette grâce à don Ruiz...

DONA MERCÉDÈS.

Il me la refuserait.

DONA FLOR.

Cependant, madame, un père est toujours un père.

DONA MERCÉDÈS, cachant sa figure dans ses mains.

Oui !... un père !... N'ayons d'espoir qu'en Dieu, ma fille. Peut-être aura-t-il permis que Fernand ait pu s'échapper.

DONA FLOR.

Hélas ! madame !

DONA MERCÉDÈS, se soulevant.

Il est arrêté?...

DONA FLOR.

Il s'est rendu.

DONA MERCÉDÈS.

A qui?

DONA FLOR.

A celui qui avait ordre de le ramener mort ou vif, et qui ne pouvait, sans crime, désobéir à cet ordre : au grand justicier d'Andalousie, à mon père, madame.

DONA MERCÉDÈS, se relevant.

Votre père!... c'est votre père qui le livre au supplice?

DONA FLOR.

Il l'a arraché à une mort inévitable, madame, et, en retardant sa dernière heure, il lui a laissé ces chances suprêmes de salut que gardent toujours au condamné l'amour d'une mère et la clémence d'un roi. Fernand était poursuivi par la foule. A cette foule s'étaient joints des soldats. Lassé de fuir, et se réfugiant dans la tour de Vela, il avait attendu là ceux qui le poursuivaient. Le combat s'était engagé avec un acharnement mortel, c'était une lutte désespérée. Fernand s'était posté dans l'escalier étroit et tournant qui conduit à la plate-forme, et la défense lui était facile. Son épée dans la main droite, le bras gauche enveloppé dans son manteau, dont il s'était fait un bouclier, il combattait marche à marche, et sur chaque marche un homme était tombé. Le combat durait, et l'issue n'en pouvait être douteuse, lorsque mon père arriva : « Ne le tuez pas!... ne le tuez pas!... cria-t-il avec désespoir; il importe que je le prenne vivant. — Vivant! cria Fernand à son tour. L'un de vous ne vient-il pas de dire qu'il me prendrait vivant? — Oui, moi, don Velasquez. » Et, sans attendre la réponse, mon père s'élança à travers les assaillants, et franchit les degrés vides jusqu'à portée du bras de don Fernand. « Que voulez-vous? lui dit votre fils. — Ce que je veux, c'est que vous me rendiez votre épée; ce que je veux, c'est que vous renonciez à vous défendre et que vous vous reconnaissiez mon prisonnier. — Et à qui avez-vous promis d'accomplir un pareil miracle? — Au roi. — Eh bien, retournez vers le roi et dites-lui que vous avez été chargé d'une mission impossible. — Mais qu'espérez-vous donc, insensé? — Mourir en tuant! — Alors... tue!... » répondit mon père en présentant sa poitrine. Et, comme le bras de Fernand s'abaissait, il fit un pas vers lui et reprit de nouveau : « Votre épée! — Jamais! — Je vous en prie, Fernand. — Jamais! — Fernand, je vous en supplie! » Et mon père tendit la main. En ce moment, les regards de votre fils rencontrèrent ceux du grand justicier. Fernand balbutia encore quelques mots, comme si, dominé par une puissance inconnue, il s'efforçait en vain de se soustraire à l'étrange fascination exercée sur lui. Puis sa tête s'inclina lentement sur sa poitrine, sa main

s'ouvrit comme si elle avait perdu toute sa force, et son épée tomba aux pieds de mon père.

DON RUIZ, à doña Flor.

Retirez-vous, mon enfant!

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE II

DONA MERCÉDÈS, DON RUIZ.

DON RUIZ, s'approchant de doña Mercédès, qu'il n'a pas quittée du regard depuis la dernière partie du récit.

Ainsi, madame, pour la seconde fois, le lion s'est fait agneau à la voix de don Velasquez... Ainsi, tandis qu'il insulte tout haut à mon autorité et outrage en public mes cheveux blancs, votre fils, obéissant malgré lui à une puissance secrète, inconnue, fait preuve envers un autre... envers un étranger, d'une déférence sans borne et d'un respect... presque filial... (Mouvement de doña Mercédès.) Cela ne vous surprend-il pas autant que moi, ou, du moins, ne redoutez-vous rien des réflexions auxquelles peut donner lieu ce rapprochement?... Ne serait-ce point ici que la voix du sang est muette, et qu'elle parle là-bas?...

DONA MERCÉDÈS, avec effroi et se levant.

Don Ruiz!

DON RUIZ.

Silence!... on pourrait nous entendre. Tantôt, le péril du coupable, la menace du roi don Carlos ont failli vous arracher un aveu que j'ai arrêté sur vos lèvres. Cet aveu, je demande, j'exige qu'il n'en sorte jamais. Vous comprendrez, madame, que c'est bien assez pour moi d'avoir été outragé par le fils, sans que je me résigne encore à m'entendre déshonorer par la mère!

DONA MERCÉDÈS.

De grâce...

DON RUIZ.

Laissez-moi parler. Par un mot, par la révélation d'un secret gardé depuis vingt-cinq ans, vous réussirez sans doute à diminuer aux yeux de tous la grandeur du crime et à désarmer la rigueur du châtiment; mais ne l'oubliez pas, ce mot qui sauve est en même temps le poignard qui tue. Votre

position est telle, que vous ne pouvez préserver la tête du fils qu'en immolant l'honneur du père. Or, cet honneur, madame, je le défendrai, non pas seulement comme mien, mais comme appartenant à ceux qui me l'ont transmis pur et sans tache avec leur nom. (Montrant une petite croix.) Il y eut un jour, doña Mercédès, où, debout devant moi et détachant de la muraille cette croix pendue au chevet de votre lit, vous me dites : « Don Ruiz, jurez-moi que jamais un mot relatif au passé ne sortira de votre bouche. » J'en pris l'engagement devant Dieu ; j'ai tenu parole, madame. Aujourd'hui, à mon tour, c'est moi qui viens à vous cette croix à la main, et qui vous dis : Au nom du Dieu sauveur, jurez-moi de garder enseveli au fond de votre cœur le secret qui, vingt-cinq ans, a dormi dans le mien?

DONA MERCÉDÈS, avec désespoir.

Fernand! Fernand!

DON RUIZ.

Jurez-le, madame, et que Dieu vous fasse la grâce d'être fidèle à votre serment comme je l'ai été à ma parole.

DONA MERCÉDÈS, étendant lentement la main sur la croix que lui présente don Ruiz.

Ah! ah!...

(Elle cache, en sanglotant, sa figure dans ses mains.)

SCÈNE III

Les Mêmes, DONA FLOR.

DONA FLOR, accourant.

Ah! madame!... le roi!

DON RUIZ et DONA MERCÉDÈS.

Le roi!

DONA FLOR.

C'est vous qu'il a demandée en entrant, c'est à vous qu'il veut parler, madame.

DONA MERCÉDÈS.

A moi?

DON RUIZ, bas, à Mercédès.

Pas un mot! pas un geste!... (Indiquant la porte à gauche.) Je serai là...

(Il sort rapidement en lançant à Mercédès un dernier regard.)

DONA FLOR.

Le roi!

(Don Carlos entre; deux ou trois personnes qui l'accompagnent s'arrêtent au fond.)

DONA MERCÉDÈS, s'élançant vers lui et se jetant à ses pieds.

Ah! sire!... vous n'avez pas condamné le fils puisque vous venez chez la mère!...

DON CARLOS.

Qu'on nous laisse seuls.

(Doña Flor se retire. — La porte du fond se ferme.)

SCÈNE IV

DON CARLOS, DONA MERCÉDÈS.

DON CARLOS.

Levez-vous, madame; commandez, s'il se peut à votre émotion, reprenez vos esprits; car, avant d'aborder le sujet qui m'amène, je désire que vous soyez parfaitement rendue à vous-même.

DONA MERCÉDÈS, après avoir essuyé ses larmes et s'efforçant de reprendre son calme.

Je vous écoute, sire.

DON CARLOS.

Un attentat vient d'être commis, si nouveau, qu'il est sans précédent dans l'histoire d'Espagne; si monstrueux, qu'il étonne la conscience publique. Or, plus le crime est monstrueux, révoltant, inouï, plus je lui cherche une explication, et cette explication, c'est à vous que je viens la demander.

DONA MERCÉDÈS, tressaillant.

A moi, sire?... Le roi a résolu de m'interroger?...

DON CARLOS.

Je ne suis pas roi... ici du moins...

DONA MERCÉDÈS.

Qu'êtes-vous donc, sire?

DON CARLOS.

Je suis un confesseur. (S'approchant du canapé.) Venez là, Mercédès, et racontez-moi votre vie.

DONA MERCÉDÈS, avec effort.

Ma vie?... Comment et en quoi le récit de ma vie peut-il intéresser Votre Majesté?...

6.

DON CARLOS.

Comme l'aveu du pécheur intéresse le ministre de Dieu qui le condamne ou l'absout. (Il s'assied.) Racontez-moi votre vie, doña Mercédès.

DONA MERCÉDÈS.

Sire... je n'ai rien à vous en dire... sinon qu'elle s'est passée dans les larmes (suppliant don Carlos du regard), et que, suivant votre clémence ou votre sévérité, elle finira dans la joie, ou s'éteindra dans le désespoir.

DON CARLOS.

Sommes-nous bien seuls ici, madame?

DONA MERCÉDÈS, d'une voix étouffée.

Seuls.

DON CARLOS.

Ce que vous auriez à me confier à voix basse et à genoux, personne que moi ne l'entendrait?

DONA MERCÉDÈS.

Personne.

DON CARLOS.

Pour la troisième fois, Mercédès, racontez-moi votre vie.

DONA MERCÉDÈS.

Sire, j'ai répondu... comme je réponds encore : le récit de ma vie ne vous apprendrait rien...

DON CARLOS, se levant, comme à lui-même.

Ainsi, point de faute cachée!... point de mystère dans l'existence de cette femme!... point d'excuse au crime!... Ainsi, c'est bien le père qui est venu me demander justice contre le fils! c'est bien le fils qui a levé la main sur son père!...

(Il passe à droite.)

DONA MERCÉDÈS.

Ah! sire!... qui peut dire comment cela s'est fait?... qui peut dire si le bras fut coupable et si le hasard ne l'a pas égaré?... Avait-il conscience de ses actions, celui que, dans ce moment-là, un adversaire provoquait, insultait peut-être?... Non... Je ne veux rien dire qui soit à la charge de don Ramiro : il a tout fait pour éviter cette fatale querelle, je veux le croire, je le crois; mais, sire, il avait l'épée à la main, et, devant une épée, demander à Fernand de reculer, c'était demander au sanglier blessé de ne pas faire tête au chasseur, à un insensé d'avoir sa raison. Don Ruiz le sait bien; et, le

sachant, comment a t-il pu croire que sa voix serait écoutée?... Qu'espérait-il en menaçant, lorsqu'en priant, la mère elle-même n'eut peut-être rien obtenu de son fils?... Et cependant qui doute du cœur de Fernand, de son respect pour moi, de sa tendresse? Personne! oh! personne, sire! Eh bien, me chérissant comme il me chérit, lorsque, tout jeune encore, presque enfant, il se croyait l'objet d'une raillerie ou d'un dédain, quand le sang lui montait au visage avec la colère, il devenait sourd à ma voix, il méconnaissait mes ordres, il m'eût repoussée aussi, comme il a fait de don Ruiz... Seulement, moi, je ne menaçais pas, je pleurais, et, dès que s'éclaircissait le voile que la colère avait jeté sur ses yeux, dès que le jour se faisait dans cette âme un moment obscurcie, il venait en silence s'agenouiller devant moi; ses yeux baissés semblaient craindre de rencontrer les miens; il pleurait à son tour, et sa vie, alors, il l'eût donnée pour expier sa faute... Sire, on ne demande pas compte de ses actes à l'enfant que la raison n'éclaire pas encore. Celui qui la perd une heure, un instant... pendant cette heure, cet instant, n'est-il pas redevenu un enfant, et ne peut-on lui pardonner?... Sire, la volonté fait le crime, et celui-là n'est pas coupable qui a agi sans discernement. Sire, Fernand n'est pas criminel! ce n'est qu'un malheureux digne de pitié.

(Elle tombe à genoux.)

DON CARLOS.

Ce n'est pas à ma pitié, madame, que l'on a fait appel, c'est à ma justice.

DONA MERCÉDÈS.

Oui, je le sais... et, si elle doit être inflexible, puisse celui qui l'a invoquée en éprouver un remords éternel!

(Elle se relève.)

DON CARLOS.

Femme, celui qui l'a invoquée est un père, c'est-à-dire le chef de la maison, le représentant de Dieu dans la famille, comme je suis son représentant sur le trône. Qui l'outrage est impie, qui le frappe est sacrilége... C'était son droit de me demander justice; c'était pour lui une obligation, car tout chef de famille est un gardien de la morale publique. Et quel plus grand attentat contre les lois divines et humaines que le fils révolté contre le père, que le vassal foulant aux pieds

son suzerain, que la créature souffletant le créateur!... Pleure, tu es femme; prie, tu es mère; mais laisse-nous, nous autres hommes, accusateur ou juge, père ou roi, suivre inflexiblement la ligne du devoir.

DONA MERCÉDÈS.

Non, sire!... un père ne dénonce pas son fils!... Vous parlez du renversement de toutes les lois naturelles?... En serait-il un plus grand que celui-là: le père dénonçant sa propre chair?... (Elle rencontre le regard de don Carlos.) Oui... je sais que don Ruiz l'a fait, aveuglé qu'il était par son ressentiment; mais, devant les conséquences de cette action, peut-être s'épouvante-t-il au fond du cœur! peut-être voudrait-il déjà désarmer votre main sévère du glaive que lui-même y a placé. La voix qui a crié vengeance serait-elle moins écoutée si elle criait grâce?... De quel nom faudrait-il appeler cette justice qui se prévaudrait de l'accusation et repousserait la défense, qui accueillerait la colère et serait sans pitié pour les remords?... Ah! sire, par ceux qu'il aurait un jour, par mon désespoir...

DON CARLOS.

Pourquoi donc êtes-vous seule à me supplier, doña Mercédès?

DONA MERCÉDÈS.

Sire...

DON CARLOS.

Pourquoi donc celui dont les entrailles ont droit de s'émouvoir aussi à l'approche du jugement, n'est-il pas là, à vos côtés?...

DONA MERCÉDÈS.

Je vais...

DON CARLOS, la saisissant par le bras et la faisant tomber à genoux

Pourquoi m'as-tu dit qu'un père ne dénonçait pas son enfant?... pourquoi l'a-t-il fait, lui?

DONA MERCÉDÈS.

Au nom du ciel!

DON CARLOS.

Tu vois bien, femme, que tu me trompais...

DONA MERCÉDÈS, se relevant.

Grâce!...

(Elle passe à droite.)

DON CARLOS.

Tu vois bien que Fernand n'est pas son fils...

DONA MERCÉDÈS, tombant de nouveau à genoux.

Malheureuse!...

DON CARLOS.

Ah! tu ne m'échapperas plus!... Il y a dans ta vie un mystère que tu t'efforces de me dérober; mais je veux le connaître, entends-tu? je le veux!

DONA MERCÉDÈS.

Mon Dieu! donnez-moi la force de me taire!...

DON CARLOS.

Don Ruiz est-il le père de Fernand?... Réponds! réponds-moi donc!

DONA MERCÉDÈS, d'une voix étouffée.

C'est son père.

DON CARLOS.

Ah! tu m'as bien compris pourtant?... Tu sais qu'en persistant dans ton mensonge, c'est l'arrêt de ton fils que tu prononces?... Tu sais que tu le condamnes à un supplice tel, qu'il restera dans la mémoire des hommes comme un effrayant exemple de ma sévérité?... Tu sais tout cela, femme, n'est-ce pas?

DONA MERCÉDÈS.

Tuez-moi, seigneur!... tuez-moi!

DON CARLOS.

Don Ruiz est-il le père de Fernand?

DONA MERCÉDÈS.

C'est... son père.

DON CARLOS.

Eh bien, meure donc celui l'a frappé!

DONA MERCÉDÈS, se relevant vivement.

Arrêtez!... non... cet enfant...

DON CARLOS.

Eh bien, cet enfant?... Parle! parle!

SCÈNE V

DON CARLOS, DONA MERCÉDÈS, DON VELASQUEZ.

DON VELASQUEZ, s'élançant aux pieds du Roi.

Sire! c'est le mien.

DONA MERCÉDÈS.

Je me meurs!

DON CARLOS.

Ah! je savais bien, moi, qu'un fils ne donnait pas un soufflet à son père!...

DON VELASQUEZ.

Non, sire! Fernand ne l'a pas fait!... Dieu, qui a permis que sa main ne restât pas toujours innocente, n'a pas voulu, du moins, qu'elle fût souillée d'un si grand crime. Que la mère se taise, ou contrainte ou confuse; qu'elle n'ose ou ne puisse confesser la vérité, même en présence du billot préparé pour son fils, je la plains, je l'excuse; je ne la juge pas. Mais que l'on me demande, à moi, d'étouffer dans mon cœur la voix qui me crie: « Sauve-le, c'est ton devoir!... Sauve-le, c'est ton fils!... » que je m'impose une discrétion barbare, et craigne, même aux dépens de l'honneur de la mère, de préserver la tête de l'enfant?... Non, sire, ce serait criminel, révoltant, impossible... Mercédès, pardonnez-moi, vous que j'ai tant aimée! vous dont je n'ai jamais prononcé le nom qu'avec respect; vous qui, même après mon aveu, n'avez pas perdu tout droit à la considération, à l'estime!... pardonnez-moi de vous avoir forcée à rougir d'une faute qui fut la mienne, et, plus encore, celle de nos familles! Pourquoi la haine succéda-t-elle à l'amitié qui les avait unies jusque-là? pourquoi voulurent-elles séparer ceux qu'elles avaient rapprochés?... Qu'avions-nous à voir, nous, pauvres enfants nés l'un près de l'autre, qui avions grandi l'un pour l'autre, qu'avions-nous à voir aux haines de nos parents?... Et quand, pendant dix ans, on nous avait répété chaque jour: « Aimez-vous! » n'étions-nous pas bien excusables de ne pas obéir, quand on nous disait tout à coup: « Haïssez vous!... »

DONA MERCÉDÈS, qui était assise, à part, en se levant.

Oh! quel souvenir!... (Faisant un mouvement pour sortir.) Sire, permettez...

(Un regard de don Carlos la retient. — Elle s'agenouille.)

DON VELASQUEZ.

Voilà ce qui la perdit, ce qui nous perdit tous deux... Oh! ce fut une terrible épreuve, quand, déjà coupable, et toujours repoussé par son père, prêt à suivre le Génois Christophe Colomb sur des mers inconnues, je reçus une lettre

d'elle, qui m'avertissait des conséquences de notre faute, et m'apprenait que nous n'étions pas malheureux à demi. Je dévorai l'espace qui sépare Palos de Cordoue. Je sautai dans une barque attachée au rivage, et, profitant de la nuit, ainsi que des flots grossis du Guadalquivir, qui m'élevaient presqu'au balcon où elle avait coutume de m'attendre, je m'élançai près d'elle... Oh ! Mercédès ! Mercédès ! ne vous suppliai-je pas de fuir avec moi?... Votre père venait d'être ruiné, et vous, la dernière consolation, la seule compagne de votre père devenu pauvre, vous étiez résolue à lui tout confier, à vous exposer à sa colère, mais à ne pas le quitter... Dites si, vingt fois dans cette nuit, je ne descendis pas dans ma barque et ne remontai pas au balcon ?... Dites si, la dernière, je ne vous pris pas dans mes bras et ne voulus pas vous emporter de force?... On venait à vos cris... il fallait fuir... Je la quittai pour toujours, sire, et je tombai sans mouvement en sentant son cœur se détacher du mien.

(Mercédès s'incline et tombe à genoux devant le Roi.)

SCÈNE VI

DON CARLOS, DONA MERCÉDÈS, DON VELASQUEZ, DON RUIZ.

DON RUIZ, qui s'est avancé lentement.

Relevez-vous, Mercédès. Vous avez quelque chose à ajouter au récit de cet homme...

(Il la fait passer près du Roi, et descend tout à fait à droite.)

DONA MERCÉDÈS.

Oui, car il fut bien noble, celui qui, en apprenant la ruine de mon père, vint lui demander ma main, c'est-à-dire le droit de substituer sa fortune à celle que nous avions perdue. Il fut bien généreux, celui qui, froidement accueilli par moi... et presque repoussé, n'en témoigna ni dépit ni ressentiment, et qui, m'aimant enfin, et pressé par mon père de m'arracher une réponse, entendit, sans paraître m'en respecter moins, le terrible aveu que j'avais à lui faire. Oui, sire, il fut bien grand, l'homme dont je déchirais le cœur en ce moment, et qui, me prenant les mains, me dit: « Mercé-

dès, votre père veut être obéi. Je retirerais bien ma demande; mais à quoi cela servirait-il? Un jour ou l'autre, il faudra que le monde sache tout... et alors, vous serez déshonorée!... Un homme peut vous sauver, qui vous soit assez dévoué pour être votre époux aux yeux du monde, et un frère seulement vis-à-vis de vous. Je vous offre d'être ce frère, cet époux. Lorsque j'aime, Mercédès, c'est avec toutes les passions, non-seulement du cœur, mais encore de l'âme, et le dévouement est au nombre de ces passions... — Ah! mon frère, m'écriai-je ayez pitié de votre femme, et sauvez l'honneur de mon père!... » Voilà ce qu'est don Ruiz, sire, et voilà ce que je lui dois!...

DON RUIZ, passant au milieu, à don Carlos.

Et maintenant, roi don Carlos, à vous d'apprécier le crime, et de savoir ce que vous ferez du nom que je porte.

DON CARLOS.

Demain, Grenade connaîtra ma sentence!

ACTE CINQUIÈME

HUITIÈME TABLEAU

Une vaste terrasse devant l'Alhambra. — A gauche, le palais. — En face, à droite, l'entrée d'une prison. — Au fond, et dominée par la terrasse, la ville de Grenade, vers laquelle on descend par une large rampe qui longe à droite les murs de la prison. — Au lever du rideau, Ginesta, vêtue de blanc et enveloppée dans un long voile de novice, est assise sur une pierre, à la porte de l'Alhambra. — Comacho, assis par terre, au fond, paraît fort occupé à jouer aux cartes avec deux autres de ses compagnons. — Vicente, son chapeau posé sur le visage pour se garantir du soleil, est couché tout de son long du côté de la prison, comme un homme qui fait sa sieste. — Torribio, vêtu en mendiant, et debout vers le côté gauche de la scène, paraît s'être placé là pour implorer la pitié de ceux qui entrent à l'Alhambra.

SCÈNE PREMIÈRE

GINESTA, TORRIBIO, COMACHO, VICENTE et DEUX AUTRES

BANDITS, DON LOPEZ et UNE DIZAINE DE SEIGNEURS, sortant successivement et par groupes du palais.

Tous ces Seigneurs traversent en causant la terrasse et se dirigent vers la rampe qui descend à Grenade. Quelques-uns d'entre eux font l'aumône à Torribio, qui tend la main sur leur passage.

DON LOPEZ, aux deux Seigneurs avec lesquels il cause.

Qu'un roi païen ou more fasse consister sa grandeur à se rendre invisible même à ses courtisans les plus intimes, cela se conçoit de la part d'un despote barbare; mais qu'un prince chrétien, un roi d'Espagne, affecte de se dérober aux regards de ses fidèles sujets avec autant de soin que le feraient un sophi de Perse ou un sultan des Turcs, voilà ce que per-ne saurait approuver.

PREMIER SEIGNEUR.

Votre humeur est légitime, don Lopez; par bonheur, la conduite de votre fils don Ramiro se justifie d'elle-même, et il n'est pas nécessaire que vous intercédiez pour lui auprès du roi.

DON LOPEZ.

Eh ! vive-Dieu ! don Manoel, le roi n'a-t-il donc à s'occuper que de mon fils ? Et, à propos de ce duel et de ses conséquences fatales, un autre que Ramiro n'est-il pas en cause ? Cependant que fait le roi don Carlos pendant que les heures du jour s'écoulent ? Vous le savez, vous, don Manoel, vous qui de loin, comme moi, avez pu apercevoir l'intérieur de la chambre royale. Isolé dans sa pensée et penché sur la carte d'Espagne, il suit des yeux le courrier qui lui apporte le résultat de l'élection de Francfort et le nom du nouvel empereur d'Allemagne ! Par saint Jacques, don Manoel, on ne se joue pas avec cette indifférence de l'impatience de tout un peuple et de la douleur d'une famille.

PREMIER SEIGNEUR.

Je ne sais, don Lopez, si, dans l'intérêt de ceux qui sont en cause, vous avez raison de souhaiter que ce jeune homme s'arrache à son isolement et à sa rêverie ; car, s'il en sort, je crains bien que ce ne soit pour quelque chose de terrible.

(Pendant ces dernières phrases, un Officier débouche de droite et se dirige vers le palais. — Don Lopez et les Seigneurs échangent un signe et reprennent leur chemin vers la droite.)

TORRIBIO, au moment où ils passent près de lui.

Messeigneurs, ayez pitié d'un pauvre estropié, s'il vous plaît !

SCÈNE II

LES MÊMES, hors DON LOPEZ et LES SEIGNEURS.

L'OFFICIER, à Ginesta.

Je vous ai dit, señora, que le moment n'est pas venu pour vous de parler au roi.

GINESTA.

Voilà quatre heures que j'attends sans me plaindre, señor; j'attendrai bien encore le bon plaisir de Sa Majesté. La seule grâce que je demande, c'est que l'on ne me chasse pas d'ici. Non ! ce n'est pas la seule. Peut-être votre devoir ne s'oppose-t-il pas à ce que vous m'appreniez ce que l'on a fait de don Fernand, dans quelle prison il a été conduit ?

L'OFFICIER.

Je l'ignore, señora.

(Il entre au palais.)

TORRIBIO, qui peu à peu s'est approché de Ginesta, vivement et à voix basse.

Je le sais, moi.

GINESTA.

Vous ?

TORRIBIO.

Chut !

GINESTA, descendant vivement la scène avec Torribio.

Vous ?

TORRIBIO.

Oui, moi.

GINESTA, la reconnaissant.

Torribio !

TORRIBIO.

Diantre ! je suis fâché que vous m'ayez reconnu si vite. Cela prouve que les autres n'y trouveraient pas plus de difficulté que vous, et, ceci posé, je crois que nous ferions aussi bien d'aller causer ailleurs.

GINESTA.

Pourquoi ?

TORRIBIO.

Parce que je me suis de nouveau brouillé avec la justice. Dire qu'hier encore, nous étions si bien ensemble ! Mais c'est une fatalité ! Depuis que je me connais, soit par sa faute, soit par la mienne, nous n'avons jamais pu vivre huit jours de suite en bonne intelligence.

GINESTA, avec angoisse.

Où est-il, Torribio? où est-il?

TORRIBIO, indiquant la prison à droite.

Là !

GINESTA.

Dans la prison des condamnés ! Tu l'as vu ?

TORRIBIO.

Je lui ai parlé.

GINESTA.

Quand?

TORRIBIO.

Cette nuit.

GINESTA.

Comment ?

TORRIBIO.

Par sa fenêtre, huché que j'étais sur les épaules de quatre hommes dont le premier, celui de dessous, se tenait en équilibre sur un fragment de roche en saillie, à une vingtaine de pieds au-dessus de la route. Nous disons vingt... et mettons seize environ pour la hauteur de la pyramide, ça nous fait de trente-six à quarante pieds d'élévation au-dessus du sol, qui est très-raboteux en cet endroit. Vous saurez dans un instant pourquoi je suis si ferré sur la hauteur à laquelle je me trouvais. Donc, mes quatre hommes aidant, et un cinquième qui a eu l'idée de se faire alguazil, non pas par vocation, mais pour s'entretenir la main; un cinquième, dis-je, Calabasas, aidant aussi en faisant le guet, me voilà à la fenêtre du capitaine. « Je voudrais, lui dis-je en passant mon nez entre deux barreaux, avoir à vous offrir un escalier plus commode que celui-ci; mais, tel qu'il est, on y monte; et, si on monte, on peut descendre. Un bond jusqu'à la croisée (c'est votre affaire), un coup de lime au grillage (ça me regarde), et vous êtes libre... — Merci de ton dévouement, ami, merci de ton souvenir... » Et comme l'accent de ce merci ne me convenait qu'à moitié: « Capitaine, ajoutai-je tout en continuant mon opé-

ration sur le premier barreau, rien n'est perdu quand cinquante gaillards comme nous sont prêts à se faire tuer pour sauver la vie d'un homme... — Non, ma vie a déjà coûté l'existence à trop de gens : ne vous occupez pas de moi, mes amis... — Pardieu ! dit une voix qui partait de la même cellule, mais d'un coin tellement sombre, qu'un chat-huant n'aurait pu y rien distinguer, puisque ce gentilhomme ne se sent pas d'humeur à profiter de vos services, j'en profiterai volontiers, moi... — Vous n'êtes donc pas seul ici, capitaine ?... — Eh ! non, reprit la voix, il n'est pas seul; mais, comme il le sera demain, au dire d'un petit chiffon de papier qu'on est venu me lire ce soir de la part du tribunal, autant vaut que je me sépare de lui tout de suite et que j'épargne à la justice le soin de m'arranger un cortége... » Je commençais à reconnaître cette voix sans pouvoir me rappeler cependant où je l'avais entendue... « Mon brave homme, dis-je, vous me semblez on ne peut plus intéressant; mais vous comprendrez que, si j'expose ma vie pour mon capitaine, je n'éprouve nullement le besoin de me faire trouer la peau pour vous... — Ah ! tu refuses, Torribio ?... — José l'Aragonais !... » C'était José l'Aragonais !... je l'avais reconnu... José, le traître qui a fait tomber notre ancien chef dans une embuscade !... « Te voilà donc pris !... Te voilà donc où tu aurais voulu nous voir ! Oh ! si je te tenais ! — Ah ! tu refuses ! » qu'il me dit, et soudain il pousse un cri de rage. A ce cri, la porte s'ouvre : deux ou trois alguazils, l'arquebuse au poing, paraissent sur le seuil de la cellule. Le scélérat leur montre la croisée. Une balle siffle, je l'esquive; une seconde, je me baisse ; à la troisième, l'escalier fléchit, la pyramide chancelle, elle s'égrène, je reste en l'air... On veut saisir ma main : je lâche les barreaux... et, sans savoir comment, sans avoir eu le temps de me voir descendre, je me trouve assis sur la route ! De trente-six à quarante pieds, je ne me trompe pas de six pouces...

(Pendant ce récit, Vicente, Comacho et les deux autres se sont levés et approchés peu à peu, ayant toujours l'œil au guet, afin de ne pas éveiller l'attention. — A la fin du récit, tous sont auprès de Torribio.)

GINESTA, à elle-même.

Fernand enfermé avec un criminel, avec un condamné à

mort! (Se tordant les mains avec désespoir.) Mais je ne pourrai donc pas voir le roi ?

TORRIBIO.

Maintenant, señora, que l'échafaud se dresse ici ou ailleurs, que ce soit à ce coquin de José d'y monter ou à notre capitaine, nous serons là.

VICENTE.

Pour laisser faire s'il s'agit de José.

COMACHO.

Pour nous ruer sur l'escorte, s'il s'agit de don Fernand.

(En ce moment arrive sur l'esplanade un chef d'Alguazils, suivi d'un peloton de ses hommes. Il va avec eux vers la prison. Parmi ces hommes est Calabasas. Il marche le dernier. L'Officier s'arrête, frappe . le guichet s'ouvre, puis la porte. L'Officier fait entrer sa troupe. Pendant qu'elle pénètre dans la prison, Calabasas jette, en passant, un mot dans l'oreille de Comacho.)

CALABASAS, à Comacho.

Il est condamné.

COMACHO, à Vicente.

Condamné !

VICENTE, à Torribio.

Condamné !

TORRIBIO, aux autres.

Condamné !

(Ces mots ont passé de bouche en bouche avec une extrême rapidité. L'Officier a placé de chaque côté de la porte, qui reste ouverte, deux Alguazils. L'un des deux est Calabasas. A peine les mots précédents ont-ils été prononcés, que l'on voit apparaître sur l'esplanade deux files de pénitents noirs qui se dirigent vers la prison.)

GINESTA, avec effroi.

Quels sont ces hommes, Torribio ?

TORRIBIO.

Ce sont les frères de la Miséricorde, señora.

GINESTA.

Et que viennent-ils faire ?

TORRIBIO.

Ils ont pour mission...

GINESTA.

D'accompagner le condamné au supplice?

TORRIBIO.

Non, señora, non pas de l'accompagner, mais... Ma foi !

j'aimerais autant qu'un autre que moi vous donnât ces explications.

GINESTA.

Achève !

TORRIBIO.

Mais... d'aller chercher son corps pour l'ensevelir quand le bourreau a rempli sa tâche. (Ginesta paraît près de s'évanouir.) Voyons, señora, un peu d'énergie !... Rien ne prouve encore qu'il soit question du capitaine. Moi, j'espère toujours qu'il s'agit de ce gueux de José. Ah ! brigand ! si je te tenais !

VICENTE.

Quelqu'un sort du palais.

TORRIBIO.

C'est le grand justicier.

(Ils remontent vers le fond.)

SCÈNE III

LES MÊMES, DON VELASQUEZ.

GINESTA.

Ah ! monseigneur, vous qui savez pour qui se font ces apprêts funèbres, ayez pitié de mon effroi et de mes tortures !

DON VELASQUEZ, d'un ton morne et d'une voix étouffée.

Que demandez-vous, ma sœur ? Je ne suis plus chef de la justice. Titre, rang, dignité, j'ai tout rendu à celui de qui je tenais tout. Je ne suis rien qu'un pauvre gentilhomme isolé, sans amis, qui n'a pas même le crédit de pénétrer jusqu'à son roi et de lui crier grâce !

(Il tombe assis sur la pierre qui servait de siége à Ginesta au commencement du tableau.)

GINESTA.

Quoi ! même pour vous, le roi est invisible ?

DON VELASQUEZ.

Le roi n'est plus au palais... et nul ne sait ou n'a daigné me dire de quel côté il a porté ses pas.

GINESTA, avec désespoir.

Oh ! mon Dieu !

(Un Héraut d'armes suivi de quatre trompettes, marchant entre deux pelotons de Gardes la hallebarde sur l'épaule, sort de l'Alhambra et se dirige vers

la ville. La foule envahit le théâtre de chaque côté. Le Héraut arrive à l'entrée de la rampe qu'il descend; le cortége s'arrête; les trompettes sonnent; le Héraut se penche sur la balustrade et lit.)

LE HÉRAUT.

« Carlos, roi, faisons savoir à tous que le crime dont Fernand de Torillas s'est rendu coupable étant de ceux auxquels la miséricorde divine peut seule pardonner, nous voulons et ordonnons qu'aujourd'hui, à la même heure et à la même place où fut commis le crime, Fernand de Torillas, la tête voilée, comme les sacriléges, soit décapité par la main du bourreau. Moi, LE ROI. »

(Les trompettes sonnent de nouveau; le cortége reprend sa marche.)

TORRIBIO, à ses Compagnons.

A notre poste !

(Ils disparaissent sur les pas des Soldats. Velasquez, sans mouvement et sans force, pleure, la figure cachée dans ses mains.)

GINESTA, morne et immobile.

Lui, c'est lui !... et plus d'espoir !... plus rien !

(La foule commence à envahir la scène.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, PEUPLE, DOÑA MERCÉDÈS, DOÑA FLOR.

DOÑA MERCÉDÈS, entrant éperdue.

Le roi !... le roi !... où est-il ?... Dites-le, je veux le voir... Conduisez-moi.

DON VELASQUEZ, tressaillant à cette voix et se levant avec terreur.

Mercédès !

VOIX DANS LA FOULE.

C'est la mère !...

DON VELASQUEZ, serrant doña Flor dans ses bras.

Oh ! bénie sois-tu, ma fille, qui ne l'as pas quittée !

GINESTA, à doña Mercédès.

Madame, venez !... éloignons-nous d'ici.

DONA FLOR, la suppliant.

Venez, venez, ma mère !

(On entend le glas d'une cloche. Tous les personnages restent immobiles et comme pétrifiés. La porte de la prison s'est ouverte : des Soldats en sortent, qui font reculer et ranger la foule en formant la haie. Dans le chemin laissé libre défilent les Alguazils, puis tout le funèbre cortége, puis enfin le Condamné, soutenu par deux Hommes et tout entier couvert d'un drap noir; derrière lui vient le Bourreau, puis deux Aides et deux Alguazils.)

DONA MERCÉDÈS, poussant un cri qui meurt comme étouffé dans sa poitrine.

Ah !...

(Elle s'affaisse sur elle-même, presque évanouie; doña Flor et Ginesta sont mourantes à ses côtés.)

DON VELASQUEZ.

Mon fils !... mon fils !... Ah !...

(Les larmes le suffoquent. Le cortége s'éloigne. Les Soldats qui formaient la haie se rapprochent et suivent en fermant la marche. Le Peuple se précipite sur leurs pas.)

DONA FLOR, après un long silence, reprenant à demi ses sens.

Ma mère ! (Pleurant.) Je ne puis rien pour lui... rien pour vous !

DONA MERCÉDÈS.

Pour lui ? Oui... il était là... tout à l'heure... il était... Ma fille !... mes enfants !... ne me quittez pas ! il me semble que je deviens folle... Il était au milieu d'eux... voilé... Je vais... je cours... (Apercevant don Ruiz qui entre.) Ah ! son bourreau !

SCÈNE V

LES MÊMES, DON RUI

DON RUIZ, pleurant.

Non, Mercédès... Le prisonnier du roi... l'homme à qui, depuis ce matin, il a été interdit de faire entendre sa voix, d'émouvoir par ses prières; l'homme que l'on a conduit ici sans lui permettre de s'approcher de la foule pour crier: « Je pardonne ! » l'homme enfin que son repentir...

(Un immense cri, poussé au loin par la foule, glace de terreur tous les personnages. — La cloche tinte. — La nuit est venue peu à peu.)

DONA MERCÉDÈS.

Fernand !

DON VELASQUEZ.

Mort !

GINESTA.

Ils avaient promis de l'arracher des mains des soldats. Lâches !... oh ! lâches !

DON RUIZ, d'une voix entrecoupée et comme si sa tête s'égarait.

Quels sont les insensés qui avaient promis cela ?... Pouvait-on approcher de la place fatale ? Un triple rang de hallebardiers n'en défendait-il pas toutes les issues ? O roi don Carlos ! malheur à celui qui, emporté par sa colère, s'adresse à ta justice ; car elle est prompte comme la foudre et impitoyable comme la fatalité !

(La nuit est obscure. — Un Homme enveloppé d'un manteau est entré pendant que don Ruiz parlait. — Il s'est tenu dans l'ombre et s'avance lentement. — C'est don Carlos.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, DON CARLOS.

DON CARLOS.

Attendez, don Ruiz; attendez, Velasquez; attendez tous, avant de juger le roi.

DON VELASQUEZ.

Lui !

DON RUIZ.

Don Carlos !

(En ce moment, la porte de la prison s'ouvre et donne passage aux frères de la Miséricorde, qui passent deux à deux.)

DONA MERCÉDÈS.

Sire, une grâce... Je vous demande une grâce, une seule. — Vous le voyez : ces hommes, ils vont relever au pied de l'échafaud le corps mutilé de mon fils. — Sire, je vous demande les restes de mon enfant !

(Le Roi fait un signe au dernier des Moines ; les autres passent.)

DON CARLOS, s'approchant de don Ruiz, à demi-voix.

Don Ruiz, tu m'avais fait gardien de ton honneur, j'ai voulu qu'il sortît pur et intact de mes mains. J'ai voulu, par la sévérité de ma sentence, prouver à Grenade, à l'Espagne, à tous, que c'était bien le fils qui avait levé la main sur son père. Mais ce que je n'ai pas voulu, don Ruiz, puisque le fils n'était ni assez peu coupable pour n'être point puni, ni assez criminel pour mourir de la mort des parricides, ce que je n'ai pas voulu..., c'est qu'une mère pleurât à jamais son enfant. (Allant à l'Homme et lui découvrant le visage.) Femme, voilà ton fils !

SCÈNE VII

LES MÊMES, DON CARLOS.

MERCÉDÈS, poussant un cri.

Ah !

DON FERNAND, s'élançant dans ses bras.

Ma mère !

TOUS.

Fernand !

DON CARLOS, à don Velasquez.

Velasquez, vous n'êtes plus mon grand justicier ; mais je

vous fais vice-roi du Mexique. (Mouvement de doña Flor.) Don Ramiro pourra vous y suivre. — Et vous, Ginesta, enfant dévouée (elle s'agenouille)! vous n'êtes ni la bohémienne de la venta du *Roi more*, ni la religieuse du couvent de l'Annonciade... Relève-toi, marquise de Montefior!... sœur de roi et fille de roi ! Tu as la grandesse d'Espagne... et cette grandesse, tu pourras, avec ton nom, la donner à ton mari (regardant don Fernand), ce mari fût-il un exilé. (Il fait un signe à don Fernand, qui s'approche.) Monsieur, en vous substituant un coupable obscur que la loi devait frapper aujourd'hui, en laissant croire que c'est sur vous que s'est appesantie ma justice, je vous ai dépouillé de votre noblesse et de votre nom. Vous n'êtes plus Fernand de Torillas... vous êtes un soldat... Mes États du Mexique vous sont ouverts. Partez à l'instant, à l'instant même. — A vous de demander à votre épée un nom nouveau et une noblesse nouvelle.

DON VELASQUEZ, au Roi.

Je pourrai le suivre. — Merci, mon roi, merci !

DON FERNAND.

Ginesta ! ma mère ! (S'agenouillant devant don Ruiz.) Pardon, mon père ! oh ! pardon !

DON RUIZ.

Je vous pardonne.

(On entend des rumeurs prolongées.)

DON CARLOS, à lui-même.

Des nouvelles d'Allemagne, peut-être. Est-ce François Ier ? est-ce moi ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, UN CAVALIER ALLEMAND.

Grands cris de joie au dehors. — La foule accourt par la droite avec des torches. Bruit de canon et de cloches.

LE CAVALIER, un parchemin à la main.

Le roi?... le roi?... Sire!... Écoutez tous, vous ici présents ! Écoute, Grenade! écoute, Burgos! écoute, Espagne! monde,

écoute !... Salut à Charles-Quint, empereur élu ! Gloire à son règne !... Sire !...

(Il s'agenouille et présente le parchemin au Roi.)

DON CARLOS.

Merci, monsieur le duc de Bavière; je n'oublierai pas que c'est à vous que je dois l'annonce de cette grande nouvelle.

LE DUC.

Gloire à Charles-Quint ! gloire à l'empereur !

LE PEUPLE.

Gloire à Charles-Quint ! gloire à l'empereur !

DON CARLOS.

Messieurs, gloire à Dieu seul, car Dieu seul est grand.

(Cris et fanfares.)

FIN DU GENTILHOMME DE LA MONTAGNE

LA DAME
DE MONSOREAU

DRAME EN CINQ ACTES, EN DIX TABLEAUX

PRÉCÉDÉ DE

L'ÉTANG DE BEAUGÉ

PROLOGUE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. AUGUSTE MAQUET

Ambigu-Comique. — 19 novembre 1860.

DISTRIBUTION

CHICOT	MM.	MÉLINGUE.
HENRI III		CASTELLANO.
BUSSY		LACRESSONNIÈRE.
MONSOREAU		BRÉSIL.
LE DUC D'ANJOU		FAILLE.
SAINT-LUC		L. LEROY.
LE BARON DE MÉRIDOR		LAUTE.
NICOLAS DAVID		MACHANETTE.
GORENFLOT		VERNER.
LA HURIÈRE		HOSTER.
BONHOMET		SCHEY.
LE DUC DE MAYENNE		DORNAY.
LE DUC DE GUISE		PONTIS.
QUÉLUS		ANTONIN.
DE NANCEY		RICHER.
AURILLY		DESORMES.
MAUGIRON		CONSTANT.
ANTRAGUET		COURTÈS.
SCHOMBERG		RÉGNIER.
MONSIEUR DE LORRAINE		MARTIN.
LIVAROT		LAVERGNE.
D'ÉPERNON		DUCHEMIN.
RIBÉRAC		LOYER.
UN HUISSIER		MERCIER.
UN ÉCUYER		BOURCE.
DEUX VALETS		FOULON. BERNAY.
DIANE	Mmes	LUTHER FÉLIX.
LA DUCHESSE		FÉRAUDY.
MADAME DE SAINT-LUC		DEFODON.
GERTRUDE		MILLA.

PROLOGUE

L'ÉTANG DE BEAUGÉ

Une salle basse du château de Beaugé, en Anjou; bois sculptés; tentures de cuir d'Espagne; lourdes tapisseries. Portes à gauche et à droite. A gauche, au fond, pan coupé avec portes donnant sur un vestibule éclairé par des cires rouges. Au fond, large fenêtre à trois vantaux vitrés, donnant sur l'étang de Beaugé. — Horizon d'arbres noirs. Fin d'hiver.

—

SCÈNE PREMIÈRE

AURILLY, VALETS, à l'ouvrage.

AURILLY, entrant.

Cet appartement est-il prêt? le feu dans les deux chambres?... Bien! A-t-on enlevé partout les verrous et les fermetures intérieures?... Bien! Maintenant, retenez ceci : Une personne va venir occuper cet appartement; si quelqu'un de vous cherche à voir et à connaître cette personne, le cachot! Il serait possible que vous entendissiez du bruit, des cris... Prenez garde! car celui de vous qui répondrait soit à un signal, soit à un cri venant de cet appartement, celui-là serait regardé comme traître, et, pour les traîtres, il y a mieux qu'un cachot dans la justice de monseigneur le duc d'Anjou!

(Les Valets s'inclinent.)

SCÈNE II

LES MÊMES, UN ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

Maître Aurilly, on entend le pas des chevaux sur la chaussée.

AURILLY.

C'est bien! Vous m'avez tous compris?... Qu'on n'entende

plus un souffle, qu'on ne distingue plus une ombre dans le château, jusqu'à l'arrivée de monseigneur! Allez!

(Les Valets se retirent.)

L'ÉCUYER, rentrant.

Maître Aurilly, la litière s'arrête devant le perron du château. J'en vois descendre...

AURILLY.

C'est bon!... Retirez-vous, chez moi, et n'en sortez que si j'appelle.

(L'Écuyer sort; Aurilly le suit et ferme la porte.)

SCÈNE III

DIANE, UN HOMME MASQUÉ, puis GERTRUDE.

DIANE.

Je ne ferai plus un pas, si vous ne répondez à mes questions! (L'Homme lui désigne la salle.) Où suis-je?...

(L'Homme ne répond rien.)

GERTRUDE.

Du calme, mademoiselle! nous voici probablement arrivées où l'on voulait nous conduire, et nous allons trouver à qui parler.

(Pendant ce temps, l'Homme sort.)

DIANE, abattue, à elle-même.

Oh!...

GERTRUDE.

Eh bien, il est parti?... il ferme la porte?... Ah! par exemple!

DIANE.

Je meurs d'effroi!

GERTRUDE.

Ah! mais je vais me fâcher, à la fin! Attendez!... (Elle va heurter à la porte, en criant.) Monsieur!... Holà!... Au secours! au secours! (A Diane.) Vous allez voir.

DIANE.

Gertrude, prends garde!

GERTRUDE.

Bah! mademoiselle, il faut en finir! (Elle frappe avec fureur.) Au meurtre! au feu!

DIANE.

On vient.

GERTRUDE.

J'en étais bien sûre ! (Apercevant Aurilly.) Encore un homme masqué !

SCÈNE IV

LES MÊMES, AURILLY, masqué.

DIANE.

Monsieur, je suis la baronne Diane, l'unique enfant du baron de Méridor, le compagnon d'armes du roi François Ier. Sommes-nous si loin de chez mon père, qu'on me méconnaisse ou qu'on ose m'offenser?... Je me rendais au château du Lude, chez une parente. Pourquoi vos gens ont-ils arrêté ma litière ? Pourquoi m'a-t-on détournée de mon chemin ? De quel droit les cavaliers qui m'ont amenée ici ont-ils maltraité et chassé mes serviteurs ? Qui sont ces misérables, et qu'êtes-vous, vous-même?... Où suis-je, ici ? où suis-je ?

AURILLY.

Chez vous, madame?

DIANE.

Voilà une raillerie...

AURILLY.

Daignez commander, madame. Il vous suffira de frapper avec le marteau de cette porte, pour faire accourir à vos ordres un serviteur qui ne quittera point ce vestibule.

GERTRUDE.

On nous garde à vue!

DIANE.

Enfin, que veut-on faire de moi ?

AURILLY.

Vous traiter comme une reine!

(Il salue et sort.)

SCÈNE V

DIANE, GERTRUDE.

DIANE.

J'aimerais mieux des menaces !... Gertrude, tu ne dis plus rien !

GERTRUDE.

Ah ! mademoiselle, nous sommes dans un piége!

DIANE.

Dont il n'est pas difficile de deviner l'auteur!

GERTRUDE.

M. le comte de Monsoreau?

DIANE.

Qui serait-ce, sinon lui?... Depuis que je le connais, je connais le malheur!

GERTRUDE.

Mais, mademoiselle, M. de Monsoreau n'avait pas besoin de vous enlever, puisqu'il peut vous voir librement à Méridor, puisqu'il vous a demandée à votre père, et que votre père ne vous a point refusée!

DIANE.

Oui; mais j'ai refusé, moi!

GERTRUDE.

Vous avez eu tort, peut-être.

DIANE.

Qu'en sais-tu? Voudrais-tu nier l'inexplicable épouvante qui me saisit quand, pour la première fois, j'entendis prononcer à Méridor ce nom de Monsoreau? Pressentiment sans doute, puisque je n'avais pas encore aperçu le comte. Et, depuis que je l'ai vu, sais-tu pourquoi tout mon cœur se glace quand il s'approche de moi, quand je sens s'attacher sur moi son regard avide et fourbe?... Non, tu ne le sais pas, Gertrude? Eh bien, tu vas le savoir. Te souviens-tu du jour où nos bûcherons me rapportèrent au château, mourante, évanouie?

GERTRUDE.

Si je m'en souviens! M. le baron faillit expirer de douleur en vous voyant si pâle, et pourtant vous n'étiez qu'un

peu lasse. C'était le jour où M. de Monsoreau chassa pour la première fois dans la forêt de Beaugé.

DIANE.

Eh bien, oui! M. le duc d'Anjou venait de l'envoyer dans cette province, qu'il administre en son nom. Jusque-là, j'avais vécu bien heureuse à Méridor, au milieu de mes fleurs, de mes brebis et de mes cygnes, idolâtrée de mon vieux père, et rendant cet amour à tout ce qui m'entourait, aux oiseaux du ciel, aux fauves des bois. Tout m'aimait aussi, et ma biche Daphné quittait ses halliers profonds pour venir manger dans ma main. Un matin, j'entends le cor et l'aboi des chiens dans les forêts voisines. C'était, comme tu l'as dit, la première chasse du nouveau gouvernenr. Curieuse, je cours jusqu'à la grille du parc, et j'aperçois Daphné poursuivie, haletante; derrière elle, toute la meute, et, au même instant, un cavalier, animant son cheval noir, rapide comme la tempête; c'était M. de Monsoreau qui chassait la pauvre Daphné... Je criai : « Grâce!... » Il était passé sans m'entendre!

GERTRUDE.

Ah!

DIANE.

Pour interrompre cette poursuite qui me déchirait le cœur, j'essayai de retrouver le comte ou l'un de ses veneurs. J'avançai à travers le bois, guidée par les bruits de la chasse. Parfois j'entrevoyais, toujours fuyant, la malheureuse Daphné déjà lasse. Une fois, elle passa près de moi en bramant tristement, comme pour me dire adieu. J'avançais oubliant ma fatigue, appelant, lorsque, enfin, je me trouvai dans l'allée de vieux chênes qui conduit au château de M. le duc d'Anjou, au bord du vaste étang de Beaugé. Je repris haleine, j'écoutai. Tout à coup gronda un tourbillon d'aboiements, de fanfares et de cris... La chasse revenait; et, de l'autre côté de la nappe immense, la biche bondit hors du bois, et se lança dans l'eau comme pour venir à moi. Je la regardais, les larmes aux yeux, les bras tendus. Elle nageait de toutes ses forces, au milieu des chiens prêts à la saisir. M. de Monsoreau parut alors à la lisière du bois et sauta à bas de son cheval. Sans doute il m'avait vue, il m'avait entendue supplier, car il courut à un bateau dont il détacha rapidement l'amarre : il allait sauver ma pauvre Daphné. Déjà il la touchait, écartant ses ennemis

féroces, quand soudain je vis briller un éclair : il avait tiré son couteau de chasse. L'éclair disparut avec la lame, qui se plongea tout entière dans le cœur du pauvre animal. Daphné poussa un gémissement lugubre, et glissa morte dans l'eau, rougie de son sang! Moi, je fis quelques pas pour fuir cet horrible spectacle, et j'allai tomber évanouie dans les bruyères, où je fus trouvée le soir par nos gens. Ah! Gertrude depuis ce jour, chaque fois que j'ai revu le comte, — appelle-moi bizarre, injuste et folle, — il y avait, entre lui et moi, ce cri, ce sang, cette agonie!

GERTRUDE.

Mais, mademoiselle, il ignorait que la pauvre Daphné fût votre favorite; et ce qu'il a fait, tout chasseur le fait comme lui, sans crime.

DIANE.

Oui, peut-être.

GERTRUDE.

Le comte vous aime trop, il vous respecte trop pour risquer de se faire mépriser et haïr. Une violence, vous ne la lui pardonneriez pas; un enlèvement, à quoi bon?... Ne suis-je pas là pour vous défendre?

DIANE.

Bonne Gertrude!... Cependant cette violence, ce rapt, nous ne pouvons les contester, et ils ont un auteur.

GERTRUDE.

Voulez-vous connaître mon idée, mademoiselle?

DIANE.

Parle.

GERTRUDE.

Vous avez été invitée, avec votre père, à Angers, il y a un mois, à cette fête que donna M. de Monsoreau à M. le duc d'Anjou, frère de notre roi Henri III.

DIANE.

Une bien splendide fête!

GERTRUDE.

Où se trouvait réunie toute la noblesse de la province, où vous fûtes bien regardée, bien admirée!

DIANE.

Oui, je me souviens d'un regard opiniâtre qui pesa étrangement sur moi toute la soirée.

GERTRUDE.

Quel regard?

DIANE.

Continue.

GERTRUDE.

M. de Monsoreau est un peu jaloux, c'est naturel, puisqu'il vous aime. M. de Monsoreau, dis-je, eut, le lendemain, avec M. de Méridor, votre père, un long entretien, d'où M. le baron sortit assez préoccupé.

DIANE.

C'est vrai.

GERTRUDE.

A la suite de cet entretien, votre père décida précipitamment votre départ pour la terre du Lude.

DIANE.

Tu as raison.

GERTRUDE.

Eh bien, mademoiselle, j'en conclus que vous aurez, à cette fête, produit une impression trop vive sur quelque seigneur du voisinage; que M. le comte s'en sera aperçu, et que, craignaut une rivalité dangereuse pour lui, dangereuse pour vous peut-être, il aura conseillé à votre père de vous éloigner de Méridor. Voilà pourquoi nous allions ce soir au Lude; voilà pourquoi aussi des hommes masqués ont arrêté la litière, chassé vos gens, et pourquoi nous sommes ici.

DIANE.

Chez ce rival de M. de Monsoreau! chez un homme capable d'un guet-apens si lâche! Mais, en vérité, Gertrude, rien n'est effrayant comme ta supposition!... Où sommes-nous?... Il faut le savoir

GERTRUDE.

Patience! ne perdons pas la tête! Et d'abord, mademoiselle a-t-elle remarqué que, pour venir dans cette chambre, nous n'avons monté que cinq marches?

DIANE.

Oui.

GERTRUDE.

Donc, nous sommes au rez-de-chaussée, en sorte que, si ces fenêtres...

DIANE.

Si ces fenêtres ne sont pas grillées, veux-tu dire?

GERTRUDE.

Et si mademoiselle a du courage...

DIANE.

Si j'en ai? Tu verras!

GERTRUDE.

Chut!... Ah! il y a une autre chambre là. Attendez! (Elle y porte le flambeau, tandis que Diane cherche à ouvrir les volets de la fenêtre.) Laissez-moi faire.

(Diane a ouvert les volets; on aperçoit le paysage sous un nuage d'abord, puis il s'éclaire, l'étang resplendit.)

DIANE, avec joie.

Pas de grilles!

GERTRUDE.

Oui, mais de l'eau qui baigne les murs.

DIANE.

De l'eau! un étang immense!... Oh! mais je me reconnais, c'est l'étang de Beaugé.

GERTRUDE.

Nous sommes donc au château?

DIANE.

Nous sommes chez M. le duc d'Anjou!

GERTRUDE.

Eh bien, mademoiselle?

DIANE.

Eh bien, Gertrude, l'homme dont le regard sinistre, dont l'attention dévorante m'ont torturée pendant toute la fête, c'était le duc d'Anjou!

GERTRUDE.

Oh!

DIANE.

Le tyran redouté de toute la province, le sombre débauché au pâle visage, le frère tout-puissant du roi, qui a peur de ses complots et de ses crimes!

GERTRUDE.

Silence! silence!...

DIANE.

Mais nous sommes dans sa maison, en son pouvoir! c'est lui qui a tendu ce piége infâme! Gertrude, il faut sortir d'ici,

GERTRUDE.

C'est tout ce que je demande; mais comment?

DIANE, regardant la chambre voisine.

Ici, une chambre sans issue... Ici, leurs espions, leurs gardes... Là...

(Elle montre la fenêtre.)

GERTRUDE.

La mort!

DIANE.

La mort, c'est souvent le salut!... Il me semble à présent que les murs me menacent, que des yeux de flamme me surveillent; je ne puis plus penser, je ne respire plus, j'ai peur! Enfermons-nous! enfermons-nous!

GERTRUDE.

Rien! pas un verrou! pas une clef! Ils ont tout prévu, mademoiselle!

DIANE.

O mon père! mon bon père! tu me défendrais!

GERTRUDE.

Et dire qu'on est femme! qu'on n'a pas la force, qu'on n'est rien!... Il y a là-bas, tenez, à cent toises, un bateau dans les saules, je le vois; si j'étais un homme, je l'irais chercher à la nage!

DIANE.

Oh! mon Dieu!

GERTRUDE.

Qu'avez-vous?

DIANE.

Je suis éblouie, je suis folle!

GERTRUDE.

Mais quoi donc?

DIANE.

Il me semble que je vois remuer ce bateau.

GERTRUDE.

Oui, il marche!

DIANE.

Il avance!

GERTRUDE.

Et ces ombres qui se meuvent sur la lisière du bois... des amis, peut-être!

DIANE.

Ou le prince!

GERTRUDE.

Il ne se cacherait pas ainsi. Voyez comme cette barque cherche l'obscurité, voyez comme ces ombres glissent mystérieusement dans les roseaux, sous les saules.

DIANE.

Un cheval a henni.

GERTRUDE.

Oh ! la lune se cache, je ne vois plus rien.

DIANE.

Moi, j'entends l'aviron !

GERTRUDE

Tout près !

DIANE.

Ferme cette fenêtre !

UNE VOIX, au dehors.

Gertrude !

DIANE.

Qu'y a-t-il ?

GERTRUDE.

Mon nom !

DIANE.

Qui donc est là ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, MONSOREAU.

MONSOREAU, paraissant par-dessus le balcon.

Un ami !

GERTRUDE.

M. de Monsoreau !

DIANE.

Lui !

MONSOREAU.

Ne m'attendiez-vous pas, mademoiselle, puisqu'il s'agit de votre honneur ?

GERTRUDE, bas, à Diane.

Voyez-vous !

MONSOREAU.

On vient de m'apprendre, à Méridor, la trahison dont vous

êtes victime. Des ravisseurs masqués vous enlevaient : j'ai couru, je les ai poursuivis, j'ai retrouvé vos traces. Ne craignez plus rien, mademoiselle, me voici !

DIANE.

Je vous suis reconnaissante, monsieur.

MONSOREAU.

Donnez-moi vos ordres, mademoiselle : j'ai en bas une barque ; dans le bois, j'ai de bons serviteurs avec mes meilleurs chevaux. Nul ne m'a vu, nul ne me soupçonne. Ne perdons pas de temps, partons !

DIANE.

Où me conduisez-vous ?

MONSOREAU.

A Méridor !

DIANE.

Chez mon père ?

MONSOREAU.

Vous pouvez l'embrasser dans trois heures !

DIANE.

Oh ! monsieur, si vous disiez vrai !

MONSOREAU.

Êtes-vous prête ?

DIANE, hésitant.

Monsieur !...

MONSOREAU.

Les instants sont précieux... Le prince n'est pas au château ; mais demain, peut-être, il arrivera. Fuir au grand jour, impossible ! Et, le prince une fois arrivé, je ne pourrai plus rien pour vous, que risquer en vain ma vie, comme je la risque en ce moment avec l'espoir de vous sauver.

DIANE.

Vous risquez votre vie ?

MONSOREAU.

Sans doute, puisque le prince m'appelle son ami, et que je le trahis pour vous ! S'il pouvait soupçonner que je suis ici, il me ferait assassiner demain !

GERTRUDE.

Ah ! mademoiselle, croyez-le !

DIANE, à elle-même.

Le secours me fait autant peur que le danger !

MONSOREAU.

Est-ce par faiblesse que vous hésitez? est-ce par défiance?... J'espérais mieux de mon dévouement.

DIANE.

Vous venez de Méridor, dites-vous, averti, envoyé par mon père... Comment n'est-il pas venu avec vous?

MONSOREAU.

Ici! chez Son Altesse! j'aurais souffert qu'il s'exposât ainsi! Passe pour moi!... mais votre père...

DIANE.

Mais il pouvait m'écrire; une ligne de lui m'eût persuadée, je vous suivais! (Monsoreau tire par un mouvement rapide une lettre de son pourpoint.) Il a écrit, n'est-ce pas?... Donnez!

(Elle tend la main.)

MONSOREAU, qui a réfléchi et caché la lettre.

Non, mademoiselle, il n'a pas écrit!... Pouvait-il croire qu'un ami dévoué, un libérateur, vous fût à ce point suspect?

GERTRUDE.

Écoutez! des pas!... on vient!

DIANE.

Monsieur le comte!...

(On frappe.)

MONSOREAU.

Je suis perdu, et sans vous sauver!

(On frappe.)

GERTRUDE.

Ici, monsieur, ici!

(Elle le cache dans la chambre voisine. On frappe toujours. Diane tombe assise.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, MONSOREAU, caché; AURILLY, masqué.

GERTRUDE, ouvrant.

Quoi?... qu'y a-t-il?

AURILLY, montrant une lettre.

Mademoiselle!...

DIANE.

De quelle part venez-vous?

AURILLY.

Prenez la peine de lire.

DIANE.

Je ne lirai pas cette lettre sans savoir de qui elle vient. Je la refuse.

(Aurilly pose la lettre sur le coussin devant Diane et sort.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MONSOREAU.

GERTRUDE, lisant.

« A la belle Diane de Méridor. »

DIANE.

Jette dehors ce papier.

MONSOREAU.

Lisez-le, lisez-le, mademoiselle, au contraire!

(Gertrude le décachette précipitamment et le donne à Diane.)

DIANE, lisant.

« Un malheureux prince, éperdu d'amour, vous a offensée, et veut obtenir sa grâce. Ce soir même, à dix heures, il viendra la demander à vos pieds. »

MONSOREAU.

Ce soir!...

GERTRUDE.

A dix heures!...

(On entend sonner l'horloge du château.)

MONSOREAU.

Neuf heures trois quarts sonnent à Beaugé, et le duc est très-exact, mademoiselle, à ses rendez-vous d'amour!

DIANE.

Ah! quelle torture!

MONSOREAU.

Et pour Diane de Méridor, qui est si belle, il est capable de devancer l'heure. Tenez, voyez-vous ces lumières à travers le bois?

GERTRUDE.

C'est vrai!

MONSOREAU.

Les flambeaux de son escorte!

GERTRUDE.

Mademoiselle! mademoiselle! je vous en supplie...

DIANE, immobile.

Je voudrais fuir, impossible!

(On entend une rumeur, un son de cloches lointain.)

MONSOREAU.

Le duc entre au château; une minute encore, il sera trop tard!

(Il place un meuble devant la porte.)

DIANE.

A moi, Gertrude! à moi!

GERTRUDE.

Me voici! me voici!

(Elle la soulève et l'entraîne vers le balcon.)

MONSOREAU, jetant le voile de Diane dans l'étang.

Son voile! ils la croiront morte, cela vaut mieux ainsi!

(Il disparaît à son tour.)

SCÈNE IX

AURILLY, puis LE DUC D'ANJOU.

AURILLY, frappant en dehors.

Ouvrez! ouvrez! ne craignez rien, c'est monseigneur. (La porte est ébranlée. Aurilly entre par l'autre porte, et, la trouvant sans lumière, va voir dans la chambre voisine, puis dérange le meuble. Entrent des Écuyers avec des flambeaux, puis le Prince.) Personne, monseigneur! (Il court à la fenêtre ouverte.) Disparue!

LE DUC, entrant, et regardant au balcon.

Son voile flottant sur l'eau! morte! morte!

(Il se détourne épouvanté.)

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Un grand cabinet, attenant à la galerie de l'hôtel de Cossé-Brissac. Portes au fond, à gauche et à droite. Illumination splendide.

SCÈNE PREMIÈRE

MAUGIRON, assis ; SCHOMBERG, SAINT-LUC, puis QUÉLUS.

SCHOMBERG, entrant avec Saint-Luc.

Ah! mon cher Saint-Luc, tes noces sont magnifiques! Mais, sais-tu, quand je vois un homme se marier, c'est plus fort que moi, j'étouffe!

SAINT-LUC.

Pauvre Schomberg! dans ce cabinet tu vas pouvoir respirer... (Apercevant Maugiron.) Tiens! tu es déjà ici, Maugiron?

MAUGIRON.

Oui! je me suis sauvé... La mariée est trop belle! et j'attends ici Quélus, qui est aux prises avec M. de Brissac, ton beau-père.

QUÉLUS, entrant.

Ah! messieurs, quel beau-père!... (Apercevant Saint-Luc.) Pardon, mon brave Saint-Luc, mais voilà sept fois que ce cher M. de Brissac me demande si le roi viendra honorer de sa presence... Est-ce qu'on sait jamais si le roi viendra ou si le roi ne viendra pas!

(Ils rient.)

SCÈNE II

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, entrant.

Comment! le roi ne viendra pas? Mais, messieurs, on m'a promis le roi!

SAINT-LUC.

C'est vrai, mes amis; rassurez madame de Saint-Luc.

QUÉLUS.

Ai-je dit le roi, madame?... La langue m'a fourché; nous parlions de M. le duc d'Anjou, et je disais: « J'espère qu'il ne viendra pas! »

JEANNE.

Mais on m'a promis aussi M. le duc d'Anjou.

SAINT-LUC, bas.

Ma chère Jeanne!

JEANNE.

Pourquoi ne le verrait-on pas?

QUÉLUS.

Parce que, madame, nous n'avons aperçu ici aucun angevin.

SCHOMBERG.

Dieu merci!

JEANNE, étonnée.

Dieu merci?

SAINT-LUC, lui faisant signe.

Hum! hum!

QUÉLUS.

Madame de Saint-Luc, qui nous arrive de son couvent toute fraîche et toute charmante, ne connaît pas encore les habitudes de la cour angevine. Sachez, madame, que M. le duc d'Anjou ne fait jamais un pas sans éclaireurs, sans une petite avant-garde de sbires, de coupe-bourses et de coupe-jarrets!

JEANNE.

Oh!...

QUÉLUS.

Un Antraguet, un Ribérac, un Livarot ou un Bussy quelconque.

JEANNE.

Louis de Clermont, seigneur de Bussy, un coupe-jarret!

SAINT-LUC, à Jeanne.

Quélus veut rire.

QUÉLUS, gravement.

Pas le moins du monde. Ainsi, madame, comme on n'aperçoit pas céans M. de Bussy, le tranche-montagne, il est certain qu'on n'y apercevra pas M. d'Anjou.

8.

JEANNE.

Il est encore temps !

SAINT-LUC, bas, à Jeanne.

Taisez-vous donc !

JEANNE.

Hein ?

QUÉLUS.

Plaît-il ?

SAINT-LUC, à Quélus.

Madame de Saint-Luc se plaint du temps.

JEANNE.

La chaleur ici, la neige dehors !

SCHOMBERG.

Il ne fait jamais beau, les jours de noces.

SAINT-LUC.

Voilà mon beau-père qui se dirige de ce côté.

QUÉLUS.

Il veut peut-être savoir si le roi honorera...

SAINT-LUC, avec intention.

Il cherche quelqu'un.

QUÉLUS.

Moi, peut-être !

SAINT-LUC.

Il se pourrait bien.

QUÉLUS, à Maugiron.

Sauve qui peut !

SAINT-LUC.

Vous nous quittez ?

QUÉLUS, à Saint-Luc.

Cela ferait huit fois ; mon ami, nous reviendrons ! (Aux autres.) Vite !...

(Ils sortent précipitamment.)

JEANNE.

Mais ils sont fous, tous ces gens-là !

SAINT-LUC.

Enfin, nous voilà seuls !

SCÈNE III

JEANNE, SAINT-LUC.

JEANNE.

Mais vous me mettez à la torture! Qu'y a-t-il?

SAINT-LUC.

Ce qu'il y a, ma Jeanne adorée?... C'est que vous voulez changer nos noces en noces de Pirithoüs! on va s'y égorger, ma chère!

JEANNE.

Eh! pourquoi cela, Dieu du ciel?...

SAINT-LUC.

Comment! vous souhaitez de voir ici le roi, et, avec le roi, M. le duc d'Anjou!... Mais c'est le feu et l'eau que vous appelez chez nous! la conflagration et le déluge!

JEANNE.

Deux frères?

SAINT-LUC.

Non: deux fils de Catherine de Médicis!... Ah! ma belle comtesse, c'est toute une éducation que je vais avoir à faire.

JEANNE.

Faites, monsieur, faites!

SAINT-LUC.

Vous soutenez M. d'Anjou et M. de Bussy, imprudente! devant les amis du roi! Mais, Jeanne, notre roi n'a d'autre héritier que François, son frère, et François voudrait hériter tout de suite... Il en résulte qu'Henri a peur de François, et que François exècre Henri, c'est clair!

JEANNE.

Trop clair!

SAINT-LUC.

Maintenant, les amis d'Henri veulent qu'il vive et qu'il règne... oui, mais les amis de François ne le veulent pas, pour que François règne à son tour. Comment faire?

JEANNE.

C'est épouvantable! Et l'on souffre cela?

SAINT-LUC.

Oh! que non! Il y a là quelqu'un qui veille!

JEANNE.

A la bonne heure!

SAINT-LUC.

Quelqu'un qui ne veut ni d'Henri ni de François!

JEANNE.

Parce que?...

SAINT-LUC.

Parce qu'il veut régner lui-même.

JEANNE.

Qui donc?

SAINT-LUC.

Trois têtes bien distinctes et bien unies, comme celles d'Hécate. L'une préside aux armées, et s'appelle Henri de Guise; la seconde, aux conseils, c'est Mayenne; la troisième, à la religion, c'est le cardinal de Lorraine. Je ne compte pas certaine petite tête de rechange, tête de vipère, leur sœur, madame de Montpensier, la plus dangereuse de toutes... Eh bien, roi, frère du roi, Guise en trois ou quatre têtes, chacun a son parti, son but, son intrigue; chacun conspire et lance sur ses rivaux sa petite armée de conspirateurs. A eux tous, ils sont partout, ils occupent tout. Vous n'ouvrez pas les yeux, vous n'ouvrez pas la bouche, que l'un d'eux ne vous voie, ne nous entende. Êtes-vous pour l'un, vous avez contre vous tous les autres. Aussi, ma Jeanne bien-aimée, voyez sans regarder, parlez sans rien dire, craignez tout, souriez à tout, mentez toujours et ne soyez que d'un parti, du nôtre, et n'aimez que vous, et moi, qui tremble même ici, en vous disant à l'oreille que je vous aime!

JEANNE.

Quoi! voilà la cour?

SAINT-LUC.

Notre cour, oui!

JEANNE.

Voilà le bonheur que vous me réservez?

SAINT-LUC.

Oh! patience! Si vous saviez ce qu'il m'a fallu d'efforts et d'adresse pour conquérir un commencement de liberté, pour échapper à l'amitié du roi! Oh! Jeanne, le roi est très-jaloux de ses amitiés! Il n'a pas vu mon mariage avec plaisir, un mariage qui le prive d'un ami, lui qui en a si peu! Il pourrait bien nous garder rancune... Croyez-moi, effaçons-nous, tâchons qu'on nous oublie, et cherchons tout bas, bien bas, un moyen de vivre uniquement l'un pour l'autre.

JEANNE.

Je l'ai trouvé, moi : allons à Méridor.

SAINT-LUC.

Qu'est-ce que Méridor?

JEANNE.

Le contraire de la cour : des bois, des fleurs, le ciel!... une amie, belle, adorable, un trésor! ma chère Diane, la compagne de mon enfance, Diane et son vieux père, le bon seigneur Augustin, qui nous appelait ses deux filles!... Oh ! les jours enchantés que j'ai passés à Méridor! Ce matin, à la chapelle, vous m'avez vue pleurer, et vous me demandiez pourquoi ces larmes... C'est que je pensais à Diane absente et à la promesse que nous avions échangée de ne pas nous marier l'une sans l'autre... Elle n'est pas ici; c'est le seul bonheur qui manque à mon plus heureux jour !

SAINT-LUC.

Que ne l'avez-vous fait venir ?

JEANNE.

J'ai écrit, mais pas de réponse... C'est si loin, l'Anjou ! et nous nous sommes mariés si vite !

SAINT-LUC.

Me le reprochez-vous ?

JEANNE.

Non! mais, maintenant que je connais le sort qui nous attend ici, vous comprenez si je veux aller à Méridor ! Tenez, partons !

SAINT-LUC.

Comment, partons?... Et la noce, et la cour, et le roi?

JEANNE.

Allez-vous me refuser la première grâce que je vous demande ?

SAINT-LUC.

Oh! non! non!... Cependant...

JEANNE.

Méridor! Méridor! Méridor!

SAINT-LUC, à genoux.

Eh bien, oui, demain!

JEANNE.

Demain?... Cette nuit! tout de suite!

SCÈNE IV

LES MÊMES, ANTRAGUET, LIVAROT, RIBÉRAC.

ANTRAGUET.

Aux genoux de sa femme !... Mes compliments !

SAINT-LUC.

Antraguet ! les angevins !

JEANNE.

Les angevins ?

ANTRAGUET, à Saint-Luc.

Faites-nous l'honneur, comte, de nous présenter à madame la comtesse.

SAINT-LUC, à Jeanne.

M. le marquis d'Antragues, M. de Livarot, M. de Ribérac, dont vous regrettiez l'absence tout à l'heure, comtesse. (A part.) Pourvu que les autres ne reviennent pas !

JEANNE.

Ces messieurs voudraient peut-être saluer mon père ?

ANTRAGUET.

Nous avons eu cet honneur, madame, et M. de Brissac a demandé à plusieurs reprises...

SAINT-LUC.

Si le roi viendrait.

ANTRAGUET.

Précisément ; mais c'est peu probable... Le roi ne marche jamais sans une escouade de certaines gens que nous ne voyons pas ici.

RIBÉRAC.

Dieu merci !

SAINT-LUC, à Jeanne.

Eh bien ?

JEANNE, inquiète.

Oui ! oui !

ANTRAGUET.

Mais M. le duc d'Anjou va venir.

SAINT-LUC, à part.

Peste ! (Haut.) Son Altesse nous comble.

ANTRAGUET.

Son Altesse a donné rendez-vous à Bussy, qui est arrivé sans doute.

SAINT-LUC.

Pas encore! (Il écoute.) Quélus qui revient!... (Haut.) Nous pourrions aller voir ensemble, voulez-vous?

ANTRAGUET.

Allons!

JEANNE à Saint-Luc.

Tâchez de les perdre.

(Au moment où Saint-Luc va emmener les Angevins, Quélus paraît à la porte qu'il barre, occupé qu'il est de parler à M. de Brissac.)

SCÈNE V

LES MÊMES, QUÉLUS, puis SCHOMBERG et MAUGIRON.

QUÉLUS, tournant le dos.

Oui, M. de Brissac, oui, le roi viendra.

SAINT-LUC.

Bon!

ANTRAGUET, voyant Quélus.

Ah! ah!

QUÉLUS, avançant sans rien voir.

Il viendra d'autant plus volontiers qu'il n'y a que de bons Français ici: pas un angevin!

ANTRAGUET, RIBÉRAC et LIVAROT.

Plaît-il?

SAINT-LUC.

Aïe!

QUÉLUS, les apercevant.

Oh! oh!

ANTRAGUET, à Saint-Luc.

Vous avez entendu, monsieur de Saint-Luc?

SAINT-LUC, gracieusement.

Quoi donc?

ANTRAGUET.

Ce que monsieur vient de dire des angevins!...

QUÉLUS.

Eh bien, après?

JEANNE, effrayée, suppliante.

Monsieur de Quélus !...

QUÉLUS.

Oh ! madame !...

SCHOMBERG et MAUGIRON, qui viennent d'entrer.

Que veulent ces messieurs de l'Anjou ?

ANTRAGUET, les voyant.

A la bonne heure ! nous aurons chacun le nôtre.

SAINT-LUC.

Messieurs ! messieurs !

JEANNE.

Messieurs !

SAINT-LUC.

Devant une femme !

(Bruit, murmures du dehors qui annoncent la présence du Roi.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE ROI, à une porte latérale ; CHICOT, à l'autre porte ; COURTISANS, PAGES, au fond de la galerie.

LE ROI.

Qu'y a-t-il, messieurs ?

CHICOT, prenant la pose du Roi.

Messieurs, qu'y a-t-il ?...

LE ROI.

Deux rois ici, maître Chicot !... Pourquoi cette mauvaise plaisanterie ?

CHICOT.

Écoute, Henriquet : je vais faire le roi, tu vas faire Chicot. Je vais trôner, tu vas danser. Je vais écouter toutes les fadaises et tous les mensonges de ces messieurs ; toi, pendant ce temps-là, tu t'amuseras, pauvre roi !

LE ROI.

Tu as raison, je veux m'amuser, m'amuser beaucoup !... Entendez-vous, monsieur de Saint-Luc ?

SAINT-LUC.

Sire !... (A part.) Il est furieux !

LE ROI, passant devant Jeanne, qui le salue profondément.

Madame de Saint-Luc ?...

SAINT-LUC.

Oui, sire!

LE ROI, d'un ton sec.

Vous êtes charmante, madame.

(Il passe en s'éloignant.)

JEANNE, à Saint-Luc.

Que dites-vous de la rancune du roi?... Le roi trouve que je suis charmante!

SAINT-LUC.

Eh! tant pis!

(Il veut s'esquiver.)

JEANNE.

Vous me laissez?

SAINT-LUC.

Ne me regardez pas comme cela, au nom du ciel, ma chère. Vous voyez bien que le roi sourit toujours: il médite quelque mauvais tour.

LE ROI, appelant.

Saint-Luc!

SAINT-LUC, s'empressant.

Sire!

LE ROI.

T'offrirai-je de ces pastilles? (Saint-Luc remercie.) Écoute donc, on gronde là dedans... entends-tu? Le roi se fâche.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CHICOT, sur le seuil.

CHICOT.

Oui, j'ai fait des ordonnances somptuaires; mais, si elles ne suffisent pas, j'en ferai d'autres, j'en ferai encore, j'en ferai toujours; si elles ne sont pas bonnes, au moins elles seront nombreuses. Corne de Belzébuth!... M. de Bussy?

LE ROI.

Que dit-il de Bussy?

(Murmures, au dehors.)

VOIX, au dehors.

Bussy! Bussy! Bussy d'Amboise... Bussy!

JEANNE.

M. de Bussy !

SAINT-LUC.

Il nous manquait celui-là !

(On voit six Pages magnifiquement vêtus entrer et se placer devant la galerie.)

LE ROI.

Six pages !

QUÉLUS.

Comme le roi !

(Bussy paraît.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BUSSY, cherchant le Roi.

CHICOT.

La la ! monsieur de Bussy, regardez-nous donc ! Ne voyez-vous pas que je suis le vrai Henri ?... ne distinguez-vous pas le roi de son bouffon ?

BUSSY, au Roi.

Sire...

LE ROI, sèchement.

Le roi vous appelle, monsieur.

(Il lui tourne le dos.)

BUSSY, blessé.

Ah !... (Se retournant, à Chicot.) Pardon, sire ! je confondais !

LE ROI, se retournant.

Que dit-il ?

SAINT-LUC.

Rien, sire, absolument rien.

CHICOT, à Bussy.

Monsieur, vous empiétez sur mes prérogatives ! Vous vous ruinez en pages ! Quoi ! du drap d'or à ces maroufles et à vous, un colonel, un Clermont, presque un prince, du simple velours noir !

BUSSY, toisant les Mignons, qui le regardent insolemment.

Sire, quand on vit dans un temps où les maroufles sont vêtus comme des princes, il est de bon goût qu'un prince, pour se distinguer, s'habille comme les maroufles !

QUÉLUS, SCHOMBERG, MAUGIRON.

Mordieu! maugrebleu! sangdieu!

LE ROI.

L'insolent!

CHICOT, à Bussy.

Ouais!... Pour qui dites-vous cela? est-ce pour mes amis ou pour ceux de mon frère?

BUSSY.

Pour quiconque voudra s'en fâcher, sire.

QUÉLUS, s'avançant.

Eh bien, monsieur...

SAINT-LUC, le retenant.

Au nom du ciel, modère-toi, attends.

QUÉLUS.

Eh! attends toi-même! Qui nous attaque, touche au roi.

LE ROI, doucement.

Quélus, taisez-vous.

BUSSY, à ses amis.

Laissez-moi faire, vous allez voir.

SAINT-LUC, à part.

A l'autre maintenant! (A Bussy.) Monsieur de Bussy...

BUSSY, à Saint-Luc.

Vous désirez une explication de ce que je viens de dire?

SAINT-LUC.

Je ne désire rien, que vous saluer, en vous remerciant, avec madame de Saint-Luc, de l'honneur que votre présence fait à notre maison.

BUSSY, respectueusement.

Excusez-moi, madame... Rien ici ne pourra me faire perdre le respect qui vous est dû.

LE ROI, à ses amis.

Saint-Luc le provoque. Mais je ne veux pas qu'il se fasse tuer, pourtant, même le jour de ses noces! Va, Quélus... Non, pas toi; tu es trop mauvaise tête. Va, Maugiron... Non, toi non plus.

CHICOT, à part.

Pauvre roi! (A Bussy.) A quoi songez-vous, comte de Bussy? On dirait que vous perdez la tête; ne voyez-vous pas mon frère qui entre, mon frère François, le maître que vous avez choisi... Il n'est pas beau, c'est vrai; mais, enfin, vous l'avez choisi, tant pis pour vous!

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE DUC D'ANJOU, qui entend ces derniers mots.

LE DUC, au Roi.

Sire, on peut trouver plaisant qu'un bouffon insulte à tort et à travers des gentilshommes, vos serviteurs et les miens; mais qu'il s'attaque à moi, à un fils de France, c'est autre chose ! je ne le supporterai pas.

CHICOT, au Roi.

Répondez, Chicot, je vous y autorise.

LE ROI.

Mon frère, vous êtes trop susceptible. Notre aïeul François Ier gâtait Triboulet. Henri II, notre père, riait de voir Brusquet aux prises avec le maréchal de Strozzi. Moi, je pardonne beaucoup à Chicot, parce qu'il m'aime un peu. Ne le méprisez pas, François... Il est gentilhomme; il a été recueilli orphelin et honorablement élevé chez un de vos angevins, un Méridor, vieille race royale...

LE DUC, à part.

Méridor !

JEANNE.

Méridor !

LE ROI.

Et puis Chicot ne se laisserait peut-être pas mépriser, même d'un prince. Il tire rudement l'épée.

LE DUC.

Pas contre moi, je suppose. Il ne l'a pas tirée contre M. de Mayenne, qui l'a fait bâtonner; ni même contre Nicolas David, qui tenait le bâton.

LE ROI.

François, vous avez la mémoire cruelle !

CHICOT.

Eh bien, quoi, Chicot? on vous rappelle que vous avez été battu, que vous avez reçu quarante-neuf coups de bâton... mettons cinquante. Mais ce n'est pas votre faute; cela peut arriver à tout le monde. Tenez, voilà M. de Bussy, un brave, un superbe : demandez-lui ce qu'il dirait si, un soir, surpris chez sa maîtresse par un rival, par un prince jaloux,

il se voyait écraser sous les bâtons de douze portefaix et d'un avocat normand... Répondez, Bussy; que diriez-vous ?

BUSSY.

Que le prince est un misérable et un lâche, et qu'il s'est déshonoré lui même : voilà ce que je lui dirais.

CHICOT.

Bien! Et que feriez-vous?

BUSSY.

Je ne sais pas; mais, le lendemain, ce prince-là m'eût payé la dette!

CHICOT.

Le lendemain ?... Oh! monsieur de Bussy, que vous faites mal les affaires ! Chicot n'a pas réglé son compte le lendemain, lui, oh! que non pas! il a laissé courir les intérêts. Or, voilà sept années de cela, dont une bissextile; à dix du cent, ce qui est le taux légal, le taux auquel le roi emprunte aux juifs, il faut sept ans pour que les intérêts doublent le capital. Il en résulte que les cinquante coups d'étrivières distribués à Chicot, et qui ont tiré de son corps une pinte de sang, s'élèvent aujourd'hui à cent coups et à deux pintes pour chacun de ses débiteurs, de telle façon que M. de Mayenne, tout gros qu'il est, et Nicolas David, si long qu'il puisse être, n'ont plus assez de peau ni assez de sang pour payer Chicot, et vont être réduits, quelque jour, à lui faire banqueroute, en expirant vers le quatre-vingt-huitième ou le quatre-vingt-dixième coup de trique.

(Rires.)

BUSSY.

Pas si fou !

LE ROI, au Duc.

Que dites-vous de cette arithmétique?

LE DUC.

Admirable, sire... M. Chicot est une perfection. Aussi, maintenant, n'est-ce plus de l'estime que nous aurons pour lui, c'est du fanatisme.

(Rires.)

CHICOT, au Duc.

Vrai, on va l'aimer un peu, ce pauvre Chicot?

LE DUC.

On va l'adorer!

CHICOT.

Oh! quelle jolie petite cour nous aurons! Tous agneaux bêlant ensemble... Eh bien, je n'aimais pas beaucoup les angevins, et ils me le rendaient bien... mais, puisque nous voici revenus à l'âge d'or, corne-de-Belzébuth ! on va voir couler le lait et le miel dans les rues de Paris. Mon frère, où sont vos amis, que je les adore?... Monsieur de Bussy, je commence par vous, ventre-de-biche!

BUSSY, railleur.

Sire, que de bontés !

CHICOT.

Je ne vous ai jamais rien donné? Non?... Eh bien, j'ai eu tort. Il y a en ce moment vacance d'une des grandes charges de ma couronne: la charge de grand veneur.

LE DUC, à part.

Que dit-il?

LE ROI, à Quélus.

Laissez-moi écouter.

CHICOT, à Bussy.

Oh! je sais que vous en aviez envie, Bussy, et que mon frère vous a promis de me la demander pour vous. (Mouvement de François.) C'est tout simple, vous êtes son plus fidèle serviteur, son meilleur ami, sa perle.

LE DUC, à lui-même.

Le traître!

CHICOT.

Vous êtes un gentilhomme accompli, un parfait seigneur, le brave par excellence, je vous fais grand veneur.

LE DUC, emporté.

Misérable!

CHICOT, gracieusement, au Duc.

Oh! ne me remerciez pas. (Au Roi, bas.) Si tu ne profites pas de cela pour les brouiller à mort, tu n'es pas le fils de ta mère!

(Il s'éloigne.)

LE DUC à part.

Pris dans un piége!

LE ROI.

Mon frère, un peu d'indulgence! Chicot croyait vous faire plaisir. Il ne peut pas savoir que, ce matin, vous m'avez demandé la charge pour un autre.

BUSSY.

Pour un autre!...

LE DUC, à Bussy.

Je te dirai... je t'expliquerai...

BUSSY.

Inutile! monseigneur...

LE ROI.

Ce nouveau grand veneur, messieurs, le protégé de mon frère, est naturellement un angevin, qui s'appelle... Comment s'appelle-t-il donc, François? Jamais je ne parviens à me rappeler ce nom-là!

LE DUC.

Oh!... (Au Roi.) M. le comte de Monsoreau, sire.

CHICOT, au fond.

Monsoreau?

QUÉLUS.

Monsoreau! Qu'est-ce que cela?

BUSSY.

Monsoreau?

TOUS.

Monsoreau?

LE ROI.

Quand nous le présenterez-vous, François, pour qu'on le voie, au moins, puisqu'on ne le connaît pas?

LE DUC.

Sire, accordez-lui quelques jours; M. de Monsoreau est en Anjou, dans ses terres; je n'ai pu l'instruire encore de la faveur dont il est l'objet.

QUÉLUS, au Roi.

Cette belle charge à un ennemi! quelle faute, sire!

LE ROI.

Monsoreau ou Bussy, qu'importe! C'est toujours un angevin : ne vois-tu pas qu'ils sont mes maîtres?

QUÉLUS.

Raison de plus pour nous de vous en délivrer, de les détruire, à commencer par le plus odieux de tous.

LE ROI.

Ce Bussy! Ah! si tu peux sans trop de risques... Eh bien, (plus bas), carte blanche.

QUÉLUS.

Entends-tu, Maugiron?

MAUGIRON.

Entends-tu, Schomberg?

LE DUC, à Bussy.

Bussy, écoute-moi, je t'en prie.

(Bussy le salue froidement.)

CHICOT, qui a vu du fond.

Bien.

SAINT-LUC, au Roi.

Sire, on attend Votre Majesté...

(Musique du bal.)

CHICOT.

Henriquet, allons danser!

LE DUC.

Fou maudit!

LE ROI.

Venez, François!

LE DUC.

Me voici.

(Ils sortent.)

SCÈNE X

QUÉLUS, SCHOMBERG, MAUGIRON, D'ÉPERNON, à gauche; BUSSY, RIBÉRAC, LIVAROT, ANTRAGUET, à droite.

RIBÉRAC.

Bussy, on complote là-bas.

BUSSY.

Quelque nouvelle pommade!

ANTRAGUET.

Les mignons nous attendent.

BUSSY.

Attendons-les.

QUÉLUS, à ses amis.

C'est convenu! (Haut.) Que voulez-vous, messieurs! il faut songer à partir en chasse; le roi a un caprice : il veut que, demain, à son déjeuner, on lui serve une belle venaison, quelque chose de haut goût... une hure de sanglier, par exemple!

MAUGIRON.

Avec une fraise à l'italienne.

SCHOMBERG.

Dans le genre de...

(Il regarde Bussy.)

BUSSY, s'approchant gracieusement.

De celle-ci, peut-être?

(Il montre sa fraise.)

QUÉLUS.

A peu près, monsieur de Bussy.

BUSSY.

En vérité, il fait bien froid... Cela vous gercera la peau, et puis, le sanglier, c'est rude.

MAUGIRON.

Nous aurons des gants fourrés pour toucher l'animal.

RIBÉRAC.

N'en chassez-vous qu'un?

QUÉLUS.

Nous en chasserons autant qu'il y en aura.

(Ribérac, Livarot, Antraguet s'approchent.)

BUSSY.

Bah! ils ne sont que quatre: un seul leur suffira.

TOUS LES MIGNONS.

Insolent!

(Ils se contiennent, sur un signe de Quélus.)

ANTRAGUET, à Bussy.

Mais...

RIBÉRAC, à Bussy.

Un seul!... (Aux Mignons.) Comment chassez-vous, messieurs?

QUÉLUS.

A l'affût. Est-ce que vous êtes des nôtres?

BUSSY.

Comment arranger cela? J'ai affaire, cette nuit, chez mon usurier, au faubourg Saint-Antoine.

MAUGIRON.

Un quartier bien désert.

SCHOMBERG.

Où l'on égorge.

BUSSY.

Vrai? Ma foi, je ne le connais pas. Aidez-moi un peu... Quel chemin me conseillez-vous de prendre?

QUÉLUS.

Oh ! mon Dieu, les quais jusqu'au grand Châtelet, la rue de la Tixeranderie, la Grève, la rue Saint-Antoine jusqu'à l'hôtel des Tournelles, et la Bastille.

BUSSY.

Voilà un itinéraire parfait ! je ne m'en écarterai pas d'une ligne... Vous n'avez rien de plus à me dire, messieurs?

QUÉLUS, saluant.

Absolument rien.

BUSSY, à lui-même.

Pas de provocation? Je ne comprends plus...

SCHOMBERG.

Bon voyage, monsieur le comte !

BUSSY.

Il n'y a rien à faire avec ces gens-là.

QUÉLUS.

Le voilà prévenu, c'est son affaire... Arrangeons la nôtre.

(Ils partent.)

RIBÉRAC, à Bussy.

C'est égal, tu as tort de sortir seul.

BUSSY.

Bah !

LIVAROT.

Nous te suivrons.

BUSSY.

Je vous le défends, ou je vous charge !

RIBÉRAC.

Ne te fâche pas.

ANTRAGUET.

Le duc te cherche.

BUSSY.

Et moi, je le fuis.

(Le Duc paraît. Ils saluent et sortent.)

SCÈNE XI

LE DUC D'ANJOU, puis AURILLY.

LE DUC, les voyant partir.

On ne m'aime pas, mais bientôt on me craindra !

AURILLY.

Monseigneur!

LE DUC.

Aurilly!... Eh bien?

AURILLY.

Pensez-vous toujours à cette femme que vous avez remarquée, l'autre soir, à l'église Sainte-Catherine?

LE DUC.

Si j'y pense!... Il m'a semblé voir le fantôme de cette belle Diane que j'ai tuée.

AURILLY.

Ce fantôme, je l'ai suivi... Voulez-vous savoir où il demeure?

LE DUC.

Aurilly...

AURILLY.

Dans une maison située vis-à-vis de l'hôtel des Tournelles, à cent pas de la Bastille.

LE DUC.

Tu es sûr?

AURILLY.

Voici la clef.

LE DUC.

Cette nuit même, j'étoufferai ce remords!

SCÈNE XII

LES MÊMES, CHICOT, qui les observe.

CHICOT.

Tiens, M. Aurilly!... Venez tous! M. Aurilly va nous jouer un peu du luth.

AURILLY.

Pour quoi faire, monsieur?

CHICOT.

Mais pour égayer monseigneur. Voyez la sombre figure!

LE DUC.

Monsieur Chicot, je vois que vous voulez aussi ouvrir un compte avec moi.

CHICOT, tirant gravement un registre de sa poche.

Pour vous, monseigneur, nous mettrons les intérêts à quinze.

(Rires. Le Duc sort.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, JEANNE, BUSSY, puis SAINT-LUC.

JEANNE, à Bussy.

Merci, monsieur le comte; vous n'avez pas voulu attrister ma maison, même par une défense légitime. On avait de l'admiration pour vous, désormais on aura de la reconnaissance; je n'ose dire de l'amitié.

BUSSY.

Dites-le, madame!... c'est bien moins que ce qui vous est dû.

SAINT-LUC, bas, à Bussy.

Monsieur de Bussy, rentrez chez vous, n'allez pas ailleurs.

BUSSY, étonné.

Ah!

NANCEY.

Le service du roi!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE ROI, COURTISANS, DAMES, OFFICIERS.

JEANNE, à Saint-Luc.

Le roi part. Nous allons être libres pour toujours; ne nous quittons plus.

SAINT-LUC.

Jamais!... Le roi! Quittez-moi vite!

LE ROI, à Brissac.

Monsieur de Brissac, tout a été parfait... Mes compliments... Malheureusement, il se fait tard, et je demeure au Louvre.

(Un Page se détache.)

LE DUC.

Aurai-je l'honneur d'accompagner Votre Majesté?

LE ROI.

Non, merci. Bonsoir, François.

LE DUC, bas, à Aurilly.

Eh bien, partons, Aurilly.

(Ils sortent.)

SAINT-LUC.

J'éclaire Sa Majesté jusqu'aux litières.

LE ROI.

Tous mes amis sont des vauriens qui vont courir le carême-prenant... Mauvaise compagnie ! Toi, Saint-Luc, tu es un homme sérieux, un homme marié.

JEANNE.

A la bonne heure.

LE ROI, souriant.

Bonne nuit, madame de Saint-Luc.

JEANNE, ravie.

Sire !... (A part.) Il est parfait !

LE ROI, revenant.

Toute réflexion faite, j'ai peur de m'ennuyer en chemin : tu m'accompagneras, Saint-Luc.

SAINT-LUC, à Jeanne.

Voyez-vous !

JEANNE.

Vous vous en allez !

LE ROI.

Eh bien, Saint-Luc !

SAINT-LUC.

Me voici ! me voici ! (A Jeanne.) Je reviens !

CHICOT, à part.

Ah ! oui !... Pauvre petite !

JEANNE.

Mon Dieu ! mon Dieu !

CHICOT.

Eh bien, quoi ? Avez-vous peur, Saint-Luc ? Le quartier du Louvre est sûr. (Regardant Bussy.) Ce n'est pas comme le faubourg Saint-Antoine, du côté de la Bastille, devant l'hôtel des Tournelles, surtout... Il y a là un enfoncement dans lequel quatre hommes peuvent se cacher à l'aise pour s'élancer sur un pauvre passant.

BUSSY, surpris.

C'est pour moi qu'il dit cela...

CHICOT.

Bonsoir, Henriquet! mon fils, attends-moi.

(Il sort précipitamment.)

BUSSY, à lui-même.

Pour m'effrayer, peut-être... Allons donc! (A Jeanne.) Tous mes respects, madame!

(Il salue et sort. — D'autres viennent saluer et sortent. — Peu à peu Jeanne reste seule dans la galerie.)

JEANNE.

Me voilà seule... un soir de noces!... O Méridor! Méridor!

DEUXIÈME TABLEAU

La rue Saint-Antoine, devant l'hôtel des Tournelles. — A gauche, l'hôtel avec ses remparts et son fossé. Un auvent de pierre sous lequel s'abritent les Mignons. A gauche, une maison de bois à balcon, avec porte basse à guichet. La rue passe entre l'hôtel et cette maison; elle aboutit à la Bastille, dont on voit les tours dans la brume. — Il a neigé. Clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE

QUÉLUS, SCHOMBERG, MAUGIRON, D'ÉPERNON, cachés.

QUÉLUS.

Voilà un froid! un vrai froid de Pologne! Cet enragé Bussy avait bien raison : ma peau va se fendre!

SCHOMBERG.

Allons donc! Tire ton manteau sur tes yeux et mets tes mains dans tes poches.

(Il bat la neige avec son pied.)

QUÉLUS.

On voit bien que tu es Allemand, Schomberg.

MAUGIRON.

J'ai la moustache morte.

D'ÉPERNON.

Moi, ce sont les mains.

QUÉLUS.

Un peu de patience; tout à l'heure vous trouverez peut-être qu'il fait trop chaud.

MAUGIRON.

Dieu t'entende! et que la chaleur vienne vite!

SCHOMBERG, *écoutant.*

Chut!

QUÉLUS.

Quoi?

MAUGIRON.

Quelque chose a craqué.

SCHOMBERG.

Une fenêtre qui s'ouvre... Tiens, sur ce balcon.

MAUGIRON.

Une femme!

QUÉLUS.

Deux!

SCÈNE II

GERTRUDE, DIANE, *au balcon.*

GERTRUDE.

Rentrez, mademoiselle, il fait trop froid.

DIANE.

Ce faubourg est effrayant, la nuit. Depuis quinze jours que M. de Monsoreau nous a installées dans cette maison, chaque nuit, nous avons été réveillées par quelque alarme.

GERTRUDE.

Tout est calme, ce soir; n'importe, rentrez. Vous montrer est imprudent, depuis que M. le duc d'Anjou vous a remarquée à l'église Sainte Catherine.

DIANE.

Et reconnue peut-être... Oh! mon Dieu!

QUÉLUS, *à Maugiron.*

Entends-tu ce que disent ces deux bavardes?

MAUGIRON.

Ma foi, non; leurs paroles gèlent en route.

GERTRUDE, *à Diane.*

Des gens cachés là-bas... à l'angle de l'hôtel des Tournelles.

DIANE.

Des malfaiteurs, peut-être... Oh ! va voir si la vieille Marguerite, en s'en allant, a bien fermé la porte de l'allée.

GERTRUDE.

J'y vais, madame.

(Elle rentre.)

MAUGIRON.

Dis donc, Quélus, tu annonçais la chaleur il y a un moment : eh bien, je crois que la voilà qui vient.

SCHOMBERG.

Par où ?

MAUGIRON.

Par la rue Saint-Paul.

QUÉLUS.

Deux hommes, en effet.

D'ÉPERNON.

Ma foi, oui !

GERTRUDE, revenant.

La porte est bien fermée, mademoiselle. Qu'y a-t-il donc qui vous occupe ainsi ?

DIANE, lui montrant la rue.

Vois-tu ces deux hommes qui viennent ?

GERTRUDE.

Ce sont peut-être eux qu'attendent ces gens embusqués... Rentrons...

DIANE.

Si c'était M. de Monsoreau ?

GERTRUDE.

Le comte vient toujours seul.

DIANE.

C'est vrai... Ces hommes s'arrêtent.

GERTRUDE.

Devant notre porte !... Vite, vite, mademoiselle !...

(Elle l'emmène.)

DIANE.

Que va-t-il arriver ?

(Elle rentre, la fenêtre se referme.)

SCÈNE III

QUÉLUS, SCHOMBERG, MAUGIRON, D'ÉPERNON, cachés; AURILLY, LE DUC D'ANJOU, entrant.

LE DUC.

J'ai entendu fermer une fenêtre.

AURILLY.

Et Votre Altesse, si la vieille sorcière ne m'a pas vendu une fausse clef, va entendre ouvrir une porte. Assurons-nous seulement si c'est la bonne... (Il examine la maison.) Maison de bois; sous le pignon, une statue de la Vierge.

LE DUC.

C'est cela; ouvre.

QUÉLUS, de loin, à ses amis.

Ce ne peut être que Bussy; ne le laissons pas entrer dans cette maison.

TOUS.

Allons! allons!

(Ils s'avancent à découvert.)

LE DUC, les apercevant.

Des hommes armés! un guet-apens!

AURILLY, qui a ouvert la porte.

Entrons vite, monseigneur.

QUÉLUS se précipitant le premier.

A mort! à mort!

TOUS.

A mort!

LE DUC, se croisant les bras.

Je crois, monsieur de Quélus, que vous avez dit « A mort! » à un fils de France?

QUÉLUS.

Monseigneur le duc d'Anjou!

TOUS.

Monseigneur!

MAUGIRON.

Pardonnez, monseigneur; c'est une plaisanterie.

LE DUC.

Plaisanterie singulière!

QUÉLUS.

Ce n'était pas Votre Altesse que nous cherchions.

LE DUC.

Je le crois bien; mais qui donc, alors?

QUÉLUS.

Un de nos amis.

MAUGIRON.

Pour lui faire peur.

QUÉLUS.

Monseigneur ne peut nous soupçonner d'avoir voulu même troubler ses plaisirs.

LE DUC.

Quels plaisirs, je vous prie, monsieur?

MAUGIRON.

Tout ce qu'il plaira à Votre Altesse, pardon.

QUÉLUS.

Monseigneur peut compter sur notre discrétion.

LE DUC.

Je ne vous la demande pas. Après tout, je n'ai pas de secrets à cacher... J'allais consulter le juif Manassès, un sorcier qui demeure près d'ici... Aurilly vous a vus et vous a pris pour des archers en tournée, et, en vrai consulteur de sorciers qu'il est, il cherchait à raser les murailles pour échapper à la ronde de nuit... Voilà, messieurs, ce que je veux qu'on dise et ce que je veux qu'on croie. Adieu, messieurs.

QUÉLUS.

Nous nous retirons, monseigneur.

(Il fait signe à ses amis de se poster aux environs.)

AURILLY.

Monseigneur, ces gens-là ont de mauvaises intentions.

LE DUC.

Tu crois?

AURILLY.

Ils ne sont pas partis encore, voyez.

LE DUC.

Entrons toujours ici, puisque nous avons tant fait que d'y venir... Je veux savoir si cette femme est aussi belle que Diane.

AURILLY.

Ah! monseigneur, pas d'imprudence! un prince du sang, le duc d'Anjou, l'héritier de la couronne, que tant de gens voudraient ne pas voir hériter!

LE DUC.

Tu as raison... Rentrons à l'hôtel... Je reviendrai mieux accompagné.

AURILLY.

Tenez, les voyez-vous?

LE DUC.

C'est vrai... Tu as repris la clef, fermé la porte?

AURILLY.

Eh! oui, monseigneur, oui, partons!

(Il l'emmène.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, hors LE DUC D'ANJOU et AURILLY.

QUÉLUS.

Messieurs!...

TOUS.

Nous voici!

QUÉLUS.

Que venait-il faire dans ce quartier perdu?

MAUGIRON.

Belle question!... Et ces femmes qui guettaient à ce balcon tout à l'heure?

QUÉLUS.

C'est vrai, parbleu! Ah! cette fois, écoutez!

UNE VOIX, chantant au loin.

Un beau chercheur de noise,
C'est monseigneur d'Amboise;
Un bel amant aussi,
C'est monsieur de Bussy!

QUÉLUS.

C'est lui!

MAUGIRON.

Eh! non, celui-là est seul. Ses amis ne l'auraient pas abandonné ainsi.

QUÉLUS.

Je te dis que c'est lui, moi!

MAUGIRON.

Il nous tend un piége, alors.

QUÉLUS.

Piége ou non, attaquons, attaquons! Aux épées!

TOUS.

Aux épées!

SCÈNE V

Les Mêmes, BUSSY, à cheval.

BUSSY, comptant les assaillants.

Deux, trois, quatre. Ah! on m'estime! Merci, messieurs!

QUÉLUS.

Est-ce lui, dites?

BUSSY.

Lui-même, — le sanglier en question... cette fameuse hure... Eh bien, il va en découdre quelques-uns. Je commence.

(Il blesse d'Épernon qui l'attaque.)

D'ÉPERNON, blessé.

Bon! j'ai mon compte; à vous, messieurs!

(Il se retire sous l'auvent pour envelopper sa blessure.)

SCHOMBERG.

Voit-on ce grand mal-appris qui nous parle à cheval!

BUSSY, qui a sauté à bas de son cheval.

Attends!

(Il lui envoie un coup d'épée.)

SCHOMBERG, touché.

Der Teufel!

BUSSY.

Voilà pour deux! Aux autres!

QUÉLUS, blessant Bussy.

Ah! ah! touché!

BUSSY.

Dans l'étoffe!

(Il désarme Quélus d'un revers qui fait sauter l'épée.)

QUÉLUS, revenant à la charge.

Voyons! voyons!... Ah! tu recules!

BUSSY.

Non, je romps!

MAUGIRON, à Bussy.

Tu faiblis!

BUSSY.

Voyez!

(Il le frappe du pommeau de son épée sur la tête.)

MAUGIRON, assommé, roule par terre.

Boucher!

BUSSY.

Allons, du courage!... C'est vous qui mollissez.

QUÉLUS, touché à son tour.

Ah!

TOUS.

A mort! à mort!

(Ils le poussent vers la porte de Diane.)

BUSSY, s'y adossant, la sent céder derrière lui.

Ouverte!

(Il ferraille et les écarte un moment, puis se précipite dans l'allée.)

TOUS.

Ouverte!

BUSSY, refermant la porte.

Et maintenant, fermée!

(Il rit.)

QUÉLUS.

Ah! le démon!

SCHOMBERG.

Enfonçons la porte!

(Cloche au loin.)

MAUGIRON, étourdi.

Qu'est-ce que cela?

QUÉLUS.

La cloche d'alarme de la Bastille.

SCHOMBERG.

La ronde!

QUÉLUS.

Décampons!

TOUS.

Vite! vite!

MAUGIRON.

Aide-moi, Schomberg.

(Ils se traînent, se soutenant, et disparaissent.)

BUSSY, derrière la porte.

Bonne nuit, messieurs!... Il était temps!

(Il chancelle et tombe. — Une troupe armée paraît au loin, sortant de la Bastille.)

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

Au Louvre. — Trois entrées. A gauche, entrée des appartements du Roi. Autre porte à droite. Au fond, grande galerie attenante au cabinet des armes du Roi.

—

SCÈNE PREMIÈRE

NANCEY, SAINT-LUC.

NANCEY, à la Sentinelle.

Ne laisse entrer personne en ce moment. (A Saint-Luc, qui arrive.) Ah! monsieur de Saint-Luc, impossible!

SAINT-LUC.

Le roi ne me recevrait pas?

NANCEY.

Ah bien, oui! vous ne savez donc pas la nouvelle?

SAINT-LUC.

Non, je sors de chez moi.

NANCEY.

M. de Maugiron à moitié mort... M. d'Épernon griève-

ment blessé... M. de Schomberg estropié... M. de Quélus.

SAINT-LUC.

Et par qui, bon Dieu?

NANCEY.

Par M. de Bussy, qui lui-même est mort, à ce qu'il paraît, et qu'on n'a pas revu. Le roi est dans une fureur !... L'entendez-vous?

SAINT-LUC.

Avec qui se querelle-t-il ainsi?

NANCEY.

Avec M. le duc d'Anjou. Oh ! quelle scène !... Ils viennent, ne restons pas là. (Au Garde.) Recule à vingt pas, garde! Venez, monsieur de Saint-Luc, venez!

(Ils sortent.)

SCÈNE II

LE ROI, LE DUC D'ANJOU.

LE ROI.

Je vous dis que c'est faux, monsieur!

LE DUC.

Et moi, j'affirme que vos amis l'ont attaqué devant l'hôtel des Tournelles.

LE ROI.

Qui vous l'a dit?

LE DUC.

Je les ai vus.

LE ROI.

Voilà qui est fort!

LE DUC.

Il y a plus, ils m'ont pris pour Bussy, et m'ont chargé.

LE ROI.

Vous?

LE DUC.

Oui, moi.

LE ROI.

Et qu'alliez-vous faire à la porte Saint-Antoine?

LE DUC.

Mais que vous importe, mon frère?

LE ROI.

Je veux le savoir, je suis curieux, aujourd'hui.

LE DUC.

J'allais chez Manassès.

LE ROI.

Un sorcier!

LE DUC.

Vous allez bien chez Ruggieri, un empoisonneur!

LE ROI.

Je vais où je veux! je suis le roi!

LE DUC.

Ce n'est pas répondre, cela, c'est assommer.

LE ROI.

Votre Bussy a été le provocateur!

LE DUC.

Il a provoqué quatre hommes!... Allons donc!

LE ROI.

Par la mort-Dieu! je vous dis que j'ai entendu la provocation, moi, au bal de Saint-Luc... C'était un complot.

LE DUC, humblement.

Je ne le défends pas.

LE ROI.

Il vaudrait mieux! J'en ferai un terrible exemple... Ah! vous avez des amis qui tuent les miens!

LE DUC.

Vous avez bien des amis qui m'insultent, moi, votre frère, moi que personne en France, excepté Votre Majesté, n'a le droit de regarder en face.

LE ROI.

Qu'est-ce à dire?

LE DUC.

C'est-à-dire que Votre Majesté m'accable sans justice et sans pitié. C'était hier une scène scandaleuse; aujourd'hui, une autre scène; le séjour de votre cour n'est plus tolérable.

SCÈNE III

LES MÊMES, CHICOT.

CHICOT, apportant le déjeuner du Roi.

Eh bien, vous vous disputez?... Deux frères, c'est joli!

LE ROI.

Tais-toi.

CHICOT.

Toi, Henriquet, tu es le plus grand, tu devrais être le plus raisonnable, et tu fais pleurer le petit.

LE DUC, blessé.

Ah!

CHICOT.

Il est si gentil!... Je ne veux pas qu'on le tourmente, moi; n'est-ce pas, François, mon mignon?

LE DUC.

Sire, mon congé, je vous prie... Ma liberté, l'exil au besoin!...

LE ROI.

Je ne vous retiens pas.

(Le Duc sort.)

CHICOT, saisi, dépose son plat.

Il part?

LE ROI.

Ce Bussy! ce Bussy! si je le tenais!

CHICOT.

Tu le ferais connétable, hein?

LE ROI.

Je le ferais écarteler, et toi avec lui!

CHICOT.

Ingrat!... Tu as quatre mignons qui sont l'exécration publique, quatre sangsues, quatre pestes qui t'ont fait surnommer Hérode, Héliogabale, et qui te feront détrôner un jour ou l'autre... Eh bien, un brave homme te débarrasse de ces quatre abominations, et tu veux le faire écarteler!... Déjeunes-tu?

LE ROI.

Malheureux!

CHICOT.

Tu as un frère unique, un frère modèle, un frère à deux nez... Tu l'exiles!

LE ROI.

Te tairas-tu, insecte! bourdon maudit!

CHICOT, pleurant.

Où va-t-il aller, ce bon François?

LE ROI.

Qu'il aille au diable, et toi aussi!

CHICOT.

Henri de Guise, le grand Henri, te gênait : tu l'as envoyé commander l'armée... Son frère te gênait : tu l'as envoyé retrouver Henri de Guise... Le gros Mayenne te gênait : tu l'as envoyé retrouver le cardinal... Enfin, tu avais pris en grippe leur petite sœur boiteuse, la duchesse, qui rit toujours en affilant ses jolis petits ciseaux d'or, tu sais... avec lesquels elle veut te tonsurer... Tu as tant fait, qu'elle est allée retrouver les trois autres. Et voilà que ton frère François te gêne aussi, et tu l'envoies... Tu veux donc renvoyer tout le monde? Eh bien, ventre-de-biche ! Henriquet, tu es un fin politique, tu as raison, ma foi. Laisse-moi tous ces gens-là se mettre ensemble... Ah ! ah ! envoie-leur par la même occasion ton nouveau grand veneur, le Monsoreau, l'âme damnée de ton frère ; envoie-leur encore les cinq cent mille Parisiens qui te chansonnent du matin au soir... Tiens, Henriquet, envoie-leur toute la France, et restons tous les deux tout seuls.

LE ROI, appelant.

Monsieur de Nancey !

CHICOT.

Que voilà de bonne friture !

SCÈNE IV

LES MÊMES, NANCEY.

LE ROI.

Priez mon frère de ne pas sortir du Louvre avant de m'avoir parlé.

NANCEY.

Sire, M. le duc vient de partir.

LE ROI.

Courez ! rejoignez-le ! ramenez-le-moi !

NANCEY.

Oui, sire.

LE ROI, à un huissier.

L'envoyé de M. de Guise, où est-il ?

NANCEY.

Il attend là le bon plaisir de Votre Majesté...

(Il sort.)

LE ROI.

J'y vais.

CHICOT, le suivant avec le plat d'or.

Goûtes-en donc.

LE ROI.

Ah ! ce Bussy !...

(Il passe dans la salle voisine.)

CHICOT.

Henriquet !...

SCÈNE V

CHICOT, SAINT-LUC, puis JEANNE.

SAINT-LUC, se montrant.

L'orage est passé... Chicot !

CHICOT, se retournant.

Hein ?

SAINT-LUC.

Laisse-moi te remercier, tu es bon.

CHICOT.

Moi ?

SAINT-LUC.

C'est toi qui m'as rendu la liberté cette nuit, c'est toi qui m'as renvoyé à ma femme, quand le roi me jouait ce mauvais tour.

CHICOT.

Par exemple !

SAINT-LUC.

Oh ! je t'ai deviné... Merci de ta généreuse amitié.

CHICOT.

Je n'ai pas la moindre amitié pour vous, moi.

JEANNE.

Pour lui, peut-être, mais pour Jeanne de Brissac, pour la compagne de Diane de Méridor, de votre petite amie d'enfance, que vous nommiez votre sœur, et sur qui vous veilliez comme un frère... Oh ! si elle était là ! si vous la voyiez avec ses beaux yeux noirs, ses cheveux dorés, son angélique sourire, lui tourneriez-vous le dos comme en ce moment ? Oh ! je vous reconnais bien !

CHICOT.

Allons donc !

JEANNE.

Quoi ! vous n'êtes pas ce pauvre orphelin que le vieux seigneur Augustin a recueilli, élevé, aimé ?

CHICOT.

Je ne comprends pas un mot de ce que vous voulez dire.

SAINT-LUC.

Allons, le roi nous en parlait hier.

CHICOT.

Si tu en es encore à écouter tout ce que dit le roi... Tiens, Saint-Luc, tu es fort désagréable ; laisse-moi déjeuner tranquille.

SCÈNE VI

LE ROI, UN ENVOYÉ, puis NANCEY.

LE ROI, à l'Officier envoyé par M. de Guise.

Vous direz enfin à mon cousin de Guise que je n'ai pas besoin de lui à Paris, mais que j'ai grand besoin de lui à la tête de mon armée qui assiége la Charité. Qu'il attende mes ordres et n'en bouge pas... Portez-lui mes compliments. Adieu, monsieur.

(L'Envoyé salue et sort. — Nancey revient.)

LE ROI.

Eh bien ?

NANCEY.

Monseigneur le duc d'Anjou se préparait à partir. Sur l'ordre de Votre Majesté, il revient.

LE ROI.

Bien... Maintenant, a-t-on des nouvelles de M. de Bussy ?

NANCEY.

Mais non, sire ; on le croit mort.

LE ROI.

Je ne veux pas croire, je veux savoir. Un homme ne disparaît pas de la sorte. Faites chercher M. de Bussy mort ou vif, entendez-vous !

SCÈNE VII

LES MÊMES, BUSSY.

BUSSY.

Sire !

TOUS.

Bussy !

LE ROI.

Lui ! en vérité!

BUSSY.

Votre Majesté me fait l'honneur de s'inquiéter de moi, je crois ?

LE ROI.

Vous avez laissé courir le bruit de votre mort... Vous vous cachiez.

BUSSY.

Je ne me cachais pas, sire, puisque me voici.

LE ROI.

Prétendez-vous toujours avoir été attaqué cette nuit?

BUSSY.

Je n'ai rien prétendu, sire.

LE ROI.

Vous venez vous plaindre, alors?

BUSSY.

Pourquoi me plaindrais-je, sire? Il me reste pour me venger les deux mains que j'avais pour me défendre.

CHICOT, au Roi.

Je voudrais te voir une centaine d'amis comme celui-là.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE DUC D'ANJOU, accourant.

LE DUC.

Bussy !... mon cher Bussy !

(Il l'embrasse.)

BUSSY, le repoussant.

Pardon, monseigneur, vous m'avez fait mal.

LE DUC.

Qu'as-tu donc ?... Réponds-moi.

LE ROI.

C'est bon, c'est bon. François, j'ai à vous parler. Monsieur de Bussy, nous allons régler cette affaire. Attendez-moi ici. Venez, François.

(Les deux Princes rentrent.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, hors LE ROI et LE DUC D'ANJOU.

JEANNE.

Ah! monsieur, que n'avez-vous suivi hier le conseil de mon mari!

BUSSY.

Madame, je suis parfois bien désobéissant, mais je ne suis jamais ingrat.

(Il serre la main de Saint-Luc et baise celle de Jeanne.)

SAINT-LUC.

Croyez-nous au moins une fois, pas de faux point d'honneur. Au lieu d'attendre le roi, qui est furieux, gagnez au large, mettez-vous en sûreté.

BUSSY.

Merci... Mais est-ce l'avis de M. Chicot? Permettez que je le consulte. (A Chicot, bas.) Monsieur, vous avez agi avec moi en galant homme. Je ne sais dans quel but vous m'avez témoigné cet intérêt, mais je vous dois d'être debout aujourd'hui, et, comme je n'ai jamais tant tenu à la vie, je vous rends grâces.

CHICOT.

Eh bien, si vous tenez tant à vivre, comte, soignez-vous, car vous êtes pâle.

BUSSY.

Moi?

CHICOT.

Et voilà une tache de sang qui se fait jour à travers la soie de votre pourpoint. Cachez-la, si vous tenez à faire croire que vous n'avez pas été blessé cette nuit.

SAINT-LUC.

Blessé! il est blessé!

JEANNE.

Oh!

CHICOT.

Comme c'est heureux!

JEANNE.

Heureux!

CHICOT.

Cette blessure-là va le faire adorer du roi.

JEANNE.

Eh! ne vaudrait-il pas mieux être moins adoré du roi et un peu plus intact?

BUSSY.

Ah! madame, ce bienheureux coup d'épée, je ne le donnerais pas pour un empire. Si vous saviez ce que je lui dois!

JEANNE.

Quoi donc?

BUSSY.

Un rêve!...

SAINT-LUC.

Voyons!

BUSSY.

Oui... un ami charitable m'avait averti de me défier de l'hôtel des Tournelles... C'est là que je fus attaqué. J'estropiai différentes personnes, dont l'une, c'est M. de Quélus, je crois, m'a labouré les flancs d'un très-habile revers.

CHICOT.

C'est Quélus, notre favori, qui vous a blessé? Bonne affaire!

BUSSY.

Mon cheval tué, moi entamé, la situation devenait grave, lorsque, je ne sais comment, je me trouvai adossé à une porte qui s'ouvrit et me livra passage. Je la referme entre mes ennemis et moi; je leur échappais! J'eus à peine le temps de serrer mon mouchoir sur la blessure, le sang m'étouffait... Je crois bien que je m'évanouis.

CHICOT.

Et le rêve?

JEANNE.

Hélas! mais, jusque-là, je ne vois qu'une triste réalité.

BUSSY.

Attendez. C'est ici que le rêve commence. J'ai rêvé que j'étais couché sur un lit de damas blanc à fleurs d'or, en face d'un portrait de femme. Oh! quelle femme!... Tout à coup, le portrait se mit à marcher vers moi et à se pencher sur mon lit. Je vis des cheveux blonds, de l'or pur tombant à flots sur d'adorables épaules, des yeux noirs, profonds, où tremblait une larme, des lèvres qui semblaient murmurer une prière, une peau satinée, frissonnante, sous laquelle je voyais courir le sang. Non, ce n'était pas une femme, il n'en existe pas de semblable! non, sous sa longue robe blanche et bleue, je voyais un de ces anges qui planent autour de la Vierge ou s'agenouillent devant le Seigneur.

CHICOT.

Vous avez de la chance, vous, de faire des rêves pareils!... Et ensuite?

BUSSY.

Ensuite, je la trouvai si prodigieusement belle, que je voulus me jeter à ses pieds; mais je ne réussis pas même à faire un mouvement. Je me mis aussitôt à penser un compliment en vers... Je dis penser, car je ne réussis pas davantage à prononcer une syllabe... Je m'étais évanoui pour la deuxième fois.

JEANNE.

A la fin, cependant, vous avez repris connaissance.

BUSSY.

Certainement, comtesse.

JEANNE.

Eh bien?

BUSSY.

Eh bien, je n'étais plus sur le lit de damas blanc à fleurs d'or... en compagnie d'un ange à robe bleue; j'étais sur le bord d'un fossé du Temple, entre une vieille sage-femme et un gros chantre de paroisse qui m'a pris dans ses bras et porté à mon hôtel.

CHICOT.

A quelle heure?

BUSSY.

Au jour.

CHICOT.

Un chantre rond comme ses futailles?

BUSSY.

Oui; vous le connaissez ?

CHICOT.

Mon ami Gorenflot.

BUSSY.

Oui, Gorenflot... Il n'était pas à jeun.

CHICOT.

Dites franchement qu'il était ivre.

BUSSY.

Eh bien, comtesse, on dirait que mon rêve vous donne à réfléchir.

JEANNE.

Ces cheveux d'or... ces yeux noirs... une peau comme une feuille de rose...

BUSSY.

Oh! madame, vous n'êtes pas sans avoir fait un petit tour en paradis, connaîtriez-vous mon ange?

JEANNE.

Je connais un portrait pareil ; demandez à M. Chicot.

BUSSY.

Vrai ?

CHICOT.

Madame plaisante.

JEANNE.

Non pas ! non pas !

BUSSY, à Jeanne.

Vous connaissez ces yeux, ces bras, cette bouche?

JEANNE.

Je dirais oui, si nous étions au fond de l'Anjou. Mais, comme vous me parlez du faubourg Saint-Antoine, je ne dis plus ni oui ni non... Vous avez rêvé, monsieur.

CHICOT.

Le plus sûr de votre affaire, c'est votre coup d'épée.

BUSSY.

Expliquez-moi une chose, alors.

CHICOT.

Expliquons.

BUSSY.

J'avais fermé ma blessure avec mon mouchoir... Je vous l'ai dit, n'est-ce pas?

CHICOT.

Oui.

BUSSY.

Eh bien, en me réveillant, je n'ai plus trouvé mon mouchoir.

CHICOT.

Oh! Gorenflot! fi!

BUSSY.

Voilà ce que j'ai trouvé sur ma blessure.

(Il tire de son pourpoint un mouchoir qu'il montre.)

JEANNE.

Un mouchoir parfumé, brodé...

BUSSY.

Marqué d'un D et d'une M.

JEANNE, vivement.

D. M!

CHICOT, vivement.

Ah!

JEANNE.

Serait-elle à Paris?

BUSSY.

Elle y est, comtesse!

CHICOT.

C'est impossible!

JEANNE, à Chicot.

N'est-ce pas?

BUSSY, à Chicot.

Qu'est-ce qui est impossible?

CHICOT, à Bussy.

Que Gorenflot ait de pareils mouchoirs.

JEANNE, à elle-même.

Elle n'aurait pas quitté ainsi...

BUSSY, à Jeanne.

Qui?... Qui n'a-t-elle pas quitté?... Comtesse, vous êtes un marbre!... Monsieur Chicot, animez-vous!... Prenez pitié de moi tous les deux, je suis amoureux, je suis éperdu, je suis fou!

CHICOT.

Un D et une M...

(Un Page apporte à Jeanne une lettre.)

LE PAGE.

Pour madame la comtesse de Saint-Luc!

BUSSY.

Oh! mais je la retrouverai!

JEANNE, qui a lu la lettre.

Lui à Paris! voilà du merveilleux.

(Elle donne la lettre à Saint-Luc.)

SAINT-LUC, lisant.

« Ma fille Jeanne, je t'attends... Viens! — BARON DE MÉRIDOR. »

CHICOT, à part.

Méridor!

SAINT-LUC.

Allons, comtesse, ne le faites pas attendre.

BUSSY.

Vous m'abandonnez?... Oh!...

JEANNE.

Au revoir!... Vous pouvez vous flatter d'avoir une étoile.

(Elle sort avec Saint-Luc.)

CHICOT, à part.

A Paris!

(Il sort.)

SCÈNE X

LES MÊMES, LIVAROT, RIBÉRAC, ANTRAGUET, COURTISANS, puis NANCEY.

ANTRAGUET.

Bussy! mon brave!

LIVAROT.

Nous commencions à te pleurer.

ANTRAGUET.

J'ai couru tout Paris. Eh bien, il paraît que tu as écharpé les mignons. Les Parisiens t'attendent pour te porter en triomphe.

BUSSY.

Diantre! ce n'est pas le moment!

NANCEY, allant heurter à la porte du Roi.

Sire, M. le comte de Monsoreau est là pour l'audience de Votre Majesté.

VOIX DU ROI.

Qu'il entre!

(Les Courtisans se rapprochent.)

NANCEY.

Introduisez M. le comte de Monsoreau!

(Mouvement de curiosité générale.)

ANTRAGUET.

On va donc le voir, enfin!

(Le Duc d'Anjou sort de chez le Roi lentement et reste sur le seuil.)

BUSSY.

Voyons!

SCÈNE XI

LES MÊMES, MONSOREAU.

L'HUISSIER, à haute voix.

M. le comte de Monsoreau!

NANCEY, à Monsoreau.

Suivez-moi, monsieur.

MONSOREAU, au duc d'Anjou.

Monseigneur, je sais tout ce que je dois à Votre Altesse, et je tâcherai de m'acquitter.

LE DUC.

Entrez, monsieur le grand veneur. Mon frère vous attend avec son meilleur visage.

(Le Duc et Monsoreau entrent chez le Roi.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, hors MONSOREAU et LE DUC D'ANJOU; COURTISANS, au fond.

BUSSY.

Oh! la vilaine figure!... Voilà les gens que vous protégez, monseigneur?

ANTRAGUET.

Est-il laid, ce Monsoreau!

BUSSY.

Affreux!... C'est étrange, je ne sais pourquoi je sens que j'aurai maille à partir avec cet homme-là.

RIBÉRAC.

Tant pis pour lui.

LIVAROT.

Eh! c'est un ogre, diable!

BUSSY.

Tu le connais?

LIVAROT.

Trop... J'ai une terre près des siennes.

BUSSY.

Pourquoi est-ce un ogre?

LIVAROT.

Écoute. Je revenais une nuit...

ANTRAGUET.

Brrr!... cela commence d'une façon terrible.

BUSSY.

Laissez-le finir.

LIVAROT.

Je revenais, dis-je, de chez mon oncle d'Antragues, à travers les bois de Méridor, il y a de cela six semaines. Tout à coup, j'entends un cri déchirant, et, au bout d'une allée, j'avise un homme emporté sur un grand cheval noir... Cet homme étouffait avec sa main les cris d'une femme renversée sur le devant de sa selle. J'avais mon arquebuse de chasse et j'allais tuer ce bourreau... Mais il a disparu à travers le bois.

BUSSY.

Et après?

LIVAROT.

Après, je m'informai : on m'apprit que c'était M. de Monsoreau.

ANTRAGUET.

Mais cela se fait, d'enlever les femmes!

RIBÉRAC.

Oui; mais on les laisse crier.

(Rires.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE DUC D'ANJOU.

LE DUC.

On rit, par ici?

BUSSY.

Ma foi, oui, monseigneur.

LE DUC.

Et de quoi?

BUSSY.

Des services que vous a rendus le grand veneur.

LE DUC.

Tu les connais?

BUSSY.

Vous allez voir. On dit que c'est lui qui enlève les femmes pour Votre Altesse sur son grand cheval noir.

LE DUC.

Monsieur de Bussy!

BUSSY, à lui-même.

On dirait que j'ai sanglé juste.

LE DUC, revenant.

Hé! Bussy!

BUSSY.

Monseigneur? (Le Duc éclate de rire.) Tiens! il paraît que ce que je vous ai dit est devenu drôle.

LE DUC.

Je ris de tes renseignements... Où les prends-tu?

BUSSY.

Dans les bois de Méridor. (Le Duc fait un mouvement. — Bussy, à part.) Le duc est de moitié dans ce qu'a vu Livarot.

LE DUC.

Est-ce que tu nous refuserais le droit d'être amoureux?

BUSSY.

Mais...

LE DUC.

Et jaloux?

BUSSY.

A votre aise, monseigneur.

LE DUC.

Eh bien, rends-moi un service.

BUSSY.

Comme ceux de votre grand veneur?

LE DUC.

Écoute. J'ai aperçu à l'église une femme dont les traits m'ont rappelé une autre femme que j'ai passionnément aimée, que j'aimerai toujours.

BUSSY.

J'écoute, monseigneur.

LE DUC.

On la dit sage et belle, mais...

BUSSY.

Mais vous n'en croyez rien.

LE DUC.

J'ai appris qu'un homme pénètre furtivement la nuit dans la maison.

BUSSY.

Ah! ah! un amant?... un mari?...

LE DUC.

C'est ce que je voudrais savoir.

BUSSY

Par qui? Par moi?

LE DUC.

Y consens-tu?

BUSSY.

A épier cette femme, moi?...

LE DUC.

A surveiller cet homme.

BUSSY.

Un métier d'espion?... Eh! monseigneur, vous avez M. de Monsoreau.

LE DUC.

Mais, Bussy, il faudra peut-être tirer l'épée.

BUSSY.

Raison de plus pour donner la commission à M. le grand veneur. Il est payé pour tout faire.

LE DUC.

Tu refuses, toi, mon serviteur?

BUSSY.

Faire tort à une femme, ce n'est pas dans le service... Et puis je suis fatigué, je suis blessé.

LE DUC.

Bien... Je ferai le guet moi-même, comme je l'ai fait hier avec Aurilly, quand tu as été attaqué.

BUSSY.

Vous étiez là?

LE DUC.

Là même.

BUSSY.

Cette femme demeure donc...?

LE DUC.

En face l'hôtel des Tournelles...

BUSSY.

Ah!

LE DUC.

Et, s'il m'arrive malheur, tu te le reprocheras.

BUSSY.

N'y allez pas, il ne vous arrivera rien.

LE DUC.

Oh! elle est trop belle!

BUSSY.

Vous l'avez vue à peine.

LE DUC.

On ne retrouve pas ces admirables cheveux blonds.

BUSSY.

Ah!

LE DUC.

Ces yeux noirs.

BUSSY, à lui-même.

Noirs!

LE DUC.

Ce teint unique au monde, cette taille de divinité.

BUSSY, à part.

C'est elle...! (Haut.) Voyons, monseigneur, vous m'attendrissez.

LE DUC.

Tu railles?

BUSSY.

Non, sur ma parole. Dites-moi ce qu'il y a à faire.

LE DUC.

Il n'y a qu'à te cacher aux environs de la maison de bois, à toit aigu, avec une Notre-Dame sous le pignon.

BUSSY, à part.

C'est bien là! (Haut.) Et ensuite?

LE DUC.

Tu suivras un homme qui entrera dans cette maison, jusqu'à ce que tu saches qui il est.

BUSSY.

Mais il refermera la porte?

LE DUC.

Voici la clef.

BUSSY.

Donnez.

LE DUC.

Tu iras?

BUSSY.

Si j'irai! ce soir même.

LE DUC.

Ta parole?

BUSSY.

Foi de gentilhomme!

LE DUC.

Bien... L'audience est finie... Adieu!

SCÈNE XIV

Les Mêmes, MONSOREAU, CHICOT.

LE UDC.

Eh bien, monsieur le grand veneur, êtes-vous content du roi?

MONSOREAU.

Enchanté, monseigneur, grâce à la recommandation de Votre Altesse.

LE DUC.

Je n'ai rien dit que de vrai sur votre talent de veneur.

MONSOREAU.

Ce talent, le roi veut le mettre vite à l'épreuve... Il m'ordonne de partir cette nuit pour Fontainebleau, où il veut chasser après-demain.

LE DUC.

Eh bien, partez.

MONSOREAU.

Impossible, Altesse.

LE DUC.

Pourquoi?

MONSOREAU, plus bas.

M. de Guise est à Paris depuis ce matin, et M. de Mayenne vient d'arriver avec Nicolas David.

LE DUC.

Plus bas!

CHICOT, traversant.

Il a dit : « Nicolas David ! »

MONSOREAU.

Le rendez-vous est pour cette nuit, à l'abbaye Sainte-Geneviève.

LE DUC.

Cette nuit !

MONSOREAU.

Votre Altesse m'avait enjoint de parler en son nom ; j'ai parlé : c'est fini.

LE DUC.

Ma parole !... ma parole !...

MONSOREAU.

Parole de prince donnée à des princes, monseigneur.

LE DUC.

Ne partez que demain pour Fontainebleau.

MONSOREAU.

Et, cette nuit, nous comptons sur vous ?

LE DUC.

Oui.

MONSOREAU.

A dix heures à l'abbaye.

LE DUC.

A dix heures.

CHICOT, qui a entendu.

Dix heures !

LE DUC.

Voici le roi. Éloignez-vous.

SCÈNE XV

LES MÊMES, LE ROI, puis MÉRIDOR.

LE ROI.

Eh bien, messieurs, nous chasserons après-demain à Fontainebleau.

UNE VOIX.

Laissez-moi passer, vous dis-je !

(Bruit de voix et d'armes.)

LE ROI.

Qu'est cela ? pourquoi ce bruit ?

LA VOIX.

Demandez au roi s'il fera chasser du Louvre le vieux baron de Méridor.

CHICOT, se dérobant derrière un groupe.

Ah!

LE ROI.

Ce vieillard...

MÉRIDOR, essayant d'écarter les Gardes.

Vous me reconnaissez, sire.

LE DUC, inquiet.

Monsoreau!

MONSOREAU, de même.

Monseigneur!

LE ROI.

Laissez approcher le baron de Méridor.

Les Suisses relèvent leurs pertuisanes. — Méridor s'avance lentement et s'agenouille.)

MÉRIDOR.

Sire, c'est votre vieux serviteur, celui qui, sous quatre règnes, n'a pas fait défaut une seule fois à son pays et à son roi.

LE ROI.

Que nous demandez-vous, monsieur?

MÉRIDOR.

Justice!

LE ROI.

Parlez!

MÉRIDOR.

J'ai reçu chez moi un gentilhomme, je l'ai reçu en ami... Il m'a enlevé ma fille, il l'a emprisonnée dans son château, lui donnant à choisir entre le déshonneur et la mort.

LE ROI.

C'est un crime qui doit être puni.

MÉRIDOR.

Et mon enfant a choisi la mort... Elle a tout quitté, jeunesse, bonheur, espérance, pour se remettre aux mains de Dieu pure comme elle en était sortie... Elle est morte, seigneur, me laissant seul et désespéré, moi qui n'avais que cette joie sur la terre, moi qui n'ai plus qu'à mourir comme elle, après que je l'aurai vengée; moi, vieillard que le Ciel oublie et qui frappe du front la terre en disant: « Terre, engloutis-moi, si mon roi ne m'écoute pas! »

LE ROI.

Je vous écoute, et je vous vengerai. Le coupable? Nommez-le hardiment... Oh! nommez-le, fût-il baron, fût-il duc, fût-il prince!

MÉRIDOR se lève et va droit au Duc.

Le coupable?... Le voici !

TOUS.

Monseigneur!

LE ROI.

Vous entendez, mon frère!

LE DUC.

Cet homme ne sait ce qu'il dit... Je ne le connais pas!

MÉRIDOR.

Tu ne me connnais pas?

LE ROI, au Duc.

Répondez mieux!...

LE DUC.

Ce malheureux gentilhomme a perdu sa fille. Il l'adorait, la douleur l'égare, et, ne pouvant s'en prendre à Dieu, vous voyez, il s'en prend aux hommes.

MÉRIDOR.

Le lâche! Mais quelqu'un doit me connaître ici; quelqu'un dira au roi que jamais je n'ai menti, et qu'au prix d'un mensonge, je n'achèterais pas même ma vie... Messieurs!... (Monsoreau fait un mouvement qui le décèle à Méridor.) Ah! le comte de Monsoreau, mon ami, celui qui m'a prévenu des projets de ce mauvais prince, et que je n'ai pas voulu croire... Comte de Monsoreau, venez : rendez témoignage pour moi.

LE DUC, inquiet.

Il appelle le comte son ami!

MÉRIDOR.

Oui, mon meilleur ami; car, si je l'avais écouté, si j'avais soustrait ma fille à tes regards, elle vivrait, hélas!... elle vivrait encore!

LE DUC.

Eh bien, sire, M. de Monsoreau, le meilleur ami de ce vieillard, je l'accepte pour juge. Qu'il prononce!

MÉRIDOR.

Qu'il prononce... Tout ce qu'il dira sera bien dit.

LE ROI, à Monsoreau.

Parlez, monsieur.

MONSOREAU.

Sire, je n'abandonnerai jamais la cause d'un ami, d'un vieillard si cruellement éprouvé... Cependant, je dois vous dire que, dans toute la province, depuis la mort de sa fille, on sait que le baron de Méridor est fou.

MÉRIDOR.

Moi ?...

LE DUC.

Vous voyez...

MONSOREAU.

Il m'en a bien coûté, mais on ne peut mentir au roi.

MÉRIDOR, exaspéré.

Oh!...

LE DUC, se jetant au-devant du Roi.

Prenez garde, sire! cette folie peut devenir dangereuse.

MÉRIDOR, à genoux.

Sire, par tout ce qu'il y a de plus saint, par tout ce qu'il y de plus sacré...

LE ROI, doucement.

Oui, oui... Qu'on aille chercher mon médecin Miron; il vous guérira, je l'espère. (Au Duc.) Pardon, François.

MÉRIDOR.

Est-ce que vraiment je deviens fou?...

LE ROI.

Monsieur de Nancey, éloignez tout le monde; puis vous conduirez ce vieillard hors du Louvre avec tous les égards dus à son malheur.

(Il entre à gauche avec le Duc.)

NANCEY.

Oui, sire. (Quand le Roi s'est éloigné.) Sortez, messieurs.

(Il relève le Baron.)

BUSSY.

Je n'abandonnerai pas ce malheureux.

(Il s'approche du Baron.)

CHICOT, bas.

Monsieur de Bussy, allez à cette maison du faubourg Saint-Antoine; vous y direz ce que vous venez de voir.

BUSSY.

Mais...

CHICOT.

Allez, je reste ici.

(Bussy sort.)

SCÈNE XVI

CHICOT, au fond ; MÉRIDOR.

MÉRIDOR.

Où êtes-vous donc, mon Dieu, que vous ne me voyez pas souffrir? Mon Dieu, je vous supplie! je vous conjure! je vous implore! du secours! envoyez-moi du secours!

CHICOT, lui touchant l'épaule.

Père!

MÉRIDOR, se retournant.

Ah!... mon fils!

CHICOT.

Silence!

MÉRIDOR.

Je ne te quitte plus.

CHICOT.

Vous allez me quitter, au contraire. Si l'on nous voyait ensemble, si l'on se doutait que nous nous connaissons, tout serait perdu.

MÉRIDOR.

Eh! que me fait la vie, puisque Diane est morte!

CHICOT.

Et si elle ne l'était pas?

MÉRIDOR.

Tu dis?

CHICOT.

Rien... Où logez-vous?

MÉRIDOR.

Rue de l'Arbre-Sec, à la *Corne de cerf*.

CHICOT.

Rentrez-y et attendez-moi.

MÉRIDOR.

Tu veux m'abandonner!...

CHICOT.

Je ne suis ni courtisan ni grand veneur pour trahir un ami... Je vous sauverai, soyez tranquille.

MÉRIDOR.

Qu'es-tu, alors?

CHICOT.

Un fou...

MÉRIDOR.

Toi?

CHICOT.

Comme vous!... Allez! allez! (*Le baron de Méridor part. — A Nancey qui entre.*) Il est parti... Ne vous en occupez pas. Mais pourquoi laisse-t-on entrer ces gens-là au Louvre?

QUATRIÈME TABLEAU

L'intérieur de la maison des Tournelles. Le théâtre est séparé en deux. A droite, vestibule avec fenêtre sur la rue. A gauche, chambre à coucher de Diane, occupant deux tiers du théâtre. Portes à droite et à gauche. Au fond, l'oratoire. Lit de damas blanc, à fleurs d'or. Grand portrait entre les fenêtres.

SCÈNE PREMIÈRE

DIANE, GERTRUDE.

DIANE, *rêvant.*

Que sera devenu ce malheureux, si brave, si beau?... (*Gertrude ouvre la fenêtre du boudoir.*) Il était là, pâle, inanimé, et tout à coup ses yeux se sont ouverts... Quel regard!...

(*Elle se lève.*)

GERTRUDE.

Vous m'appelez?

DIANE.

Tu es sûre que personne aux environs n'a pu soupçonner que nous ayons reçu ici ce gentilhomme?

GERTRUDE.

Personne; car je réponds du petit chirurgien qui l'a pansé et m'a aidé à le transporter au Temple.

DIANE.

L'abandonner ainsi... Oh!...

GERTRUDE.

Les religieux du Temple sont hospitaliers. Soyez tranquille. Rémy m'en a répondu.

DIANE, rêveuse.

Oui, Gertrude, oui! (Gertrude sort.) Que je voudrais savoir son nom!... si jamais je dois le revoir.

GERTRUDE, à côté.

Madame, la porte s'est refermée; il est entré quelqu'un. On monte. Deux hommes!... Le duc, peut-être, avec cet Aurilly!

(Elle y court.)

DIANE, prenant un poignard dans son coffre et le cachant dans son sein.

Qu'ils viennent, je ne les crains plus!

GERTRUDE.

Mademoiselle, c'est M. le comte.

SCÈNE II

LES MÊMES, MONSOREAU.

MONSOREAU.

Je vous effraye toujours?

DIANE.

Mais non, monsieur, je priais.

MONSOREAU.

Puis-je vous entretenir seule?

DIANE.

Va, Gertrude. (Vivement.) Laisse la porte ouverte.

(Gertrude se retire dans le boudoir, de manière à voir sans entendre.)

MONSOREAU.

Vous me craignez bien, Diane!

DIANE.

Vous avez quelque chose d'important à me dire, monsieur le comte?

MONSOREAU.

Vous allez en juger; et, si ma protection devient impuissante, vous serez convaincue qu'il n'y a point de ma faute.

DIANE.

J'écoute.

MONSOREAU.

J'avais, je crois, réussi à vous arracher à M. le duc d'Anjou, réussi à vous sauver l'honneur.

DIANE.

C'est vrai.

MONSOREAU.

Votre voile trouvé flottant sur l'eau, votre disparition inexplicable, avaient accrédité le bruit de votre mort; le duc y croyait.

DIANE.

Hélas! et mon père aussi!

MONSOREAU.

Nécessité cruelle mais salutaire... En voyant le désespoir de votre père, comment douter de votre mort?

DIANE.

Pauvre père! a-t-il dû souffrir jusqu'au moment où vous l'avez détrompé! mais qu'il a du être heureux en apprenant de vous mon salut et ma retraite!

MONSOREAU.

Bien heureux, sans doute; mais votre salut est compromis, votre retraite est découverte. Si vous m'eussiez obéi, si vous fussiez restée enfermée dans cette maison, aujourd'hui peut-être tout danger eût cessé. Vous avez voulu sortir...

DIANE.

Je voulais remercier Dieu d'avoir consolé mon père, j'ai été à l'église Sainte-Catherine.

MONSOREAU.

C'était une faute; le prince y est venu par fatalité, et il vous a aperçue.

DIANE.

C'est vrai; pardonnez-moi de vous l'avoir caché. J'espérais n'avoir pas été reconnue sous mon voile.

MONSOREAU.

Vous avez eu hier la preuve du contraire.

DIANE.

Vous savez...?

MONSOREAU.

Je sais que le duc s'était procuré une clef de cette maison; je sais qu'il était accompagné d'Aurilly, le complice de toutes ses violences; je sais qu'ils allaient entrer ici lorsque, par une méprise heureuse, les mignons du roi l'ont assailli et chargé. Il a eu peur d'être victime de son incognito, il s'est nommé, puis il a fait retraite: suis-je bien informé?

DIANE.

Oui, oui. (A part.) Je tremble!

MONSOREAU.

Vous avez dû être fort inquiète de ce bruit, de ce combat?

DIANE.

Assurément ! mais, le duc une fois parti...

MONSOREAU.

C'est un cœur sombre et persévérant; il reviendra.

DIANE.

Il oubliera, monsieur.

MONSOREAU.

Non ; j'ai fait ce que j'ai pu pour vous oublier, moi ; mais on ne vous oublie pas, lorsqu'on vous a vue.

DIANE.

Monsieur !

MONSOREAU.

Le duc reviendra cette nuit.

DIANE.

Je quitterai la maison ; je retournerai chez mon père.

MONSOREAU.

Allez où vous voudrez, il vous suivra jusqu'à ce qu'il vous trouve.

DIANE.

Vous m'épouvantez !

MONSOREAU.

Ce n'est pas mon intention.

DIANE.

Alors, que comptez-vous faire?

MONSOREAU.

Oh ! je suis une pauvre imagination... J'avais trouvé, ou plutôt votre père avait trouvé un moyen...

DIANE.

Mon père! Quel moyen?

MONSOREAU.

La dernière fois que je le vis, à Méridor, lorsque je lui appris que vous n'étiez pas morte, mais que vous couriez un grand danger; lorsque je lui jurai de vous délivrer, fût-ce au prix de ma vie, il me remit une lettre.

DIANE.

Vous avez une lettre de mon père, et vous ne me l'avez pas montrée jusqu'à présent!

MONSOREAU.

J'espérais réussir sans vous coûter aucun sacrifice. Je sais toute l'aversion que je vous inspire. Cependant le péril est pressant; nous sommes en face de lui.

DIANE.

Cette lettre, monsieur!

MONSOREAU.

La voici.

DIANE, lisant.

« Ma bien-aimée Diane... »

MONSOREAU.

Vous reconnaissez cette chère écriture?

DIANE.

Oh! oui, oui! (Lisant.) « Le danger que tu cours est immense, insurmontable. Je ne pouvais t'y arracher; M. de Monsoreau veut le tenter. Fie-toi à lui comme au meilleur ami que le Ciel puisse nous envoyer. Le comte te dira ensuite ce que, du fond de mon cœur, je désirerais que tu fisses pour acquitter notre dette envers lui. Crois-moi, obéis-moi, je t'en conjure. Aie pitié de moi et de notre ami. — BARON DE MÉRIDOR. »

(Diane baisse la tête et pleure.)

MONSOREAU.

C'était le seul moyen : votre père l'approuvait; vous le repoussez, j'y renonce.

GERTRUDE, rentrant.

On vous a suivi, monsieur le comte; je vois des ombres à travers les barreaux de la porte.

MONSOREAU.

On attend que je sois parti.

GERTRUDE, désignant la porte.

Voyez-vous?

(Monsoreau va regarder.)

MONSOREAU, à part.

Mes deux hommes, bon!

DIANE.

Eh bien?

MONSOREAU.

C'est le duc.

DIANE.

Mon Dieu! mon Dieu! Mais, vous-même, monsieur, vous ne pourriez pas me délivrer de cette persécution?

MONSOREAU.

Pardon, madame; je suis grand veneur, je ne relève plus que du roi, et, si j'étais marié, c'est le roi qui protégerait ma femme.

DIANE, *regardant autour d'elle.*

Impossible! Jamais! jamais!

MONSOREAU.

Il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous. Je pars pour Fontainebleau, où je resterai huit jours.

DIANE.

Vous m'abandonnez, alors?

MONSOREAU.

Je vous obéis... Puis-je passer une nuit sous votre toit, n'étant pas votre mari?

DIANE.

Je partirai avec vous.

MONSOREAU.

Je ne voudrais pas vous compromettre. On ne peut vous voir qu'avec votre mari.

DIANE.

J'ai des verrous à cette porte.

MONSOREAU.

Des verrous contre un prince du sang?

DIANE.

Je me tuerai!

MONSOREAU.

Vous tuerez votre père!

DIANE.

Oh! oh! (*Elle court à la fenêtre du boudoir.*) Ils y sont toujours.

(*Elle revient abattue.*)

MONSOREAU, *à un Valet; il entr'ouvre la porte.*

Faites entrer le prêtre et son assistant. (*A Diane.*) Était-ce si difficile d'obéir au baron de Méridor?

DIANE, *tirant la lettre qu'elle relit.*

C'est comme si Dieu me l'ordonnait. Tu ordonnes, mon père : j'obéirai.

MONSOREAU.

Venez, alors!

DIANE.

Où cela?

MONSOREAU.

Dans votre oratoire.

DIANE.

Dans mon oratoire?

MONSOREAU.

Un prêtre...

DIANE.

Ah ! vous aviez tout prévu.

MONSOREAU.

Vous pouvez dire non.

DIANE.

Je veux revoir mon père !

MONSOREAU.

Vous êtes libre, madame ; rien ne force votre volonté. Regrettez-vous votre parole, je vous la rends.

DIANE.

Venez, monsieur! Viens, Gertrude!

(Ils sortent par la porte de l'oratoire; au moment où cette porte se referme sur eux, celle du cabinet s'ouvre et Bussy paraît.)

SCÈNE III

BUSSY, seul.

J'ai cru que ces hommes n'entreraient jamais... Ah çà ! mais, si j'ai bien compté, il y en a quatre dans la maison. Quel intérêt Chicot a-t-il à m'y envoyer?... Nous verrons. Où suis-je? L'escalier, le palier, ce cabinet... Je ne me reconnais pas. Je ne vois pas ce lit blanc, ce portrait; on m'aura transporté dans une autre chambre. (Il ouvre doucement la porte de la chambre de Diane.) Voilà! voilà ! c'est mon rêve; il n'y manque que le bel ange. Mais la maison était pleine de monde, et je ne vois personne. Où sont-ils passés? (Il ouvre une porte.) Un corridor sombre qui rejoint l'escalier... (Il s'approche de l'oratoire et écoute.) C'est étrange! on dirait la psalmodie d'une prière. (Regardant par la serrure.) Un homme à genoux, une femme près de lui!... Elle !... oh! plus belle encore que dans le rêve! Mais cet homme?... Impossible de le voir. Pourquoi ce prêtre? Ah ! mais cela ressemble à un mariage. Ils se courbent, le prêtre les bénit. C'est fini... On vient... Alerte, Bussy!

(Il rentre dans le cabinet.)

SCÈNE IV

BUSSY, dans le cabinet; MONSOREAU, GERTRUDE, DIANE.

BUSSY.

M. de Monsoreau! le ravisseur au cheval noir!

DIANE.

Je suis votre femme, monsieur; mais il manque à ce mariage la bénédiction de mon père, au château de Méridor.

BUSSY.

Méridor!... je comprends tout.

MONSOREAU.

Écoutez, Diane! laissez-moi espérer...

DIANE.

Vous m'avez dit : « Soyez ma femme, pour que j'aie le droit de vous protéger. » Vous pouvez m'avouer maintenant, m'avouer au duc d'Anjou, à tout le monde. Eh bien, protégez-moi, défendez-moi!

MONSOREAU.

Retirez-vous, Gertrude.

(Gertrude hésite.)

DIANE.

Va!

(Gertrude sort.)

SCÈNE V

MONSOREAU, DIANE.

MONSOREAU.

Madame, il faut en finir avec ce rôle de victime. Vous êtes à Paris, dans ma maison; vous êtes la comtesse de Monsoreau, c'est-à-dire ma femme...

DIANE.

Conduisez-moi à mon père, maintenant que je n'ai plus rien à craindre.

MONSOREAU.

Ce serait une imprudence; le moment n'est pas venu, pas encore. J'ai des mesures à prendre.

DIANE.

Eh bien, revenez quand elles seront prises.

MONSOREAU.

Vous faites-vous un jeu de mon amour et de mes droits?

DIANE.

Faites que j'aie foi dans le mari, et je respecterai le mariage.

MONSOREAU.

Qu'ai-je fait pour qu'on se défie? Que fallait-il pour mériter votre confiance?

DIANE.

Moins penser à vous, et plus à moi.

MONSOREAU.

Ah! c'en est trop! vous m'insultez, vous me poussez au désespoir!

DIANE.

Gertrude!

(Monsoreau veut l'arrêter au passage.)

MONSOREAU.

Cette nuit même, vous serez à moi!

DIANE, tirant son poignard.

Voilà comment je vous réponds.

(Elle s'élance le poignard à la main dans le cabinet, dont elle pousse la porte.)

MONSOREAU, frappant la porte avec le poing : elle cède.

Diane!

DIANE.

Ouvrez, et vous me trouverez morte sur le seuil!

BUSSY, la remplaçant à la porte, qu'il ferme à son tour.

Et vous auriez un vengeur!

DIANE.

Ah!... (Le reconnaissant.) Lui!...

MONSOREAU, à part.

Neuf heures!... et le rendez-vous des princes! (A Diane.) Vous le voulez, madame? je m'éloigne; pardonnez-moi... Un mot!... un seul!... (Il attend. Silence.) J'obéis... (A lui-même.) Mais je reviendrai!

(Monsoreau ouvre la porte du corridor et disparaît. Gertrude est revenue par l'oratoire. Elle voit partir Monsoreau et le suit pour refermer la porte, qu'en effet on entend retomber violemment en bas.)

SCÈNE VI

DIANE, BUSSY.

DIANE.

Mais, monsieur, comment êtes-vous ici ?

BUSSY.

L'homme à qui vous avez sauvé la vie peut-il mettre en péril votre honneur?

DIANE.

Vous m'avez entendu?...

BUSSY.

Hélas! madame!

DIANE.

Qui êtes-vous? votre nom?...

BUSSY.

Louis de Clermont, comte de Bussy.

DIANE, avec un transport de joie.

Bussy! le brave Bussy!... Ah! Gertrude, que je suis heureuse!... Me voilà sous la sauvegarde du plus brave, du plus loyal gentilhomme de France!

ACTE TROISIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

L'hôtellerie de la *Corne de cerf*. — Une salle basse. Porte au fond. Fenêtre à droite. Porte à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

CHICOT, entrant; BONHOMET.

BONHOMET.

Comment! c'est vous, monsieur Chicot?... Bonsoir, monsieur Chicot! bonsoir et bon appétit!

CHICOT.

Voilà un souhait profitable à vous autant qu'à moi, mon cher Bonhomet; malheureusement, je n'aime pas à manger seul.

BONHOMET.

S'il le faut, monsieur, je souperai avec vous.

CHICOT.

Merci, j'attends quelqu'un.

BONHOMET.

Maître Gorenflot? C'est donc cela qu'il a demandé un cabinet où il puisse songer et réfléchir.

CHICOT.

Réfléchir, Gorenflot?... Vous avez mal entendu, mon ami; il a du dire : digérer.

BONHOMET.

Non, monsieur Chicot, non; je suis sûr de ce que je dis. Digérer serait trop facile.

CHICOT.

Le fait est qu'il a un bon estomac.

BONHOMET.

Le plus mauvais estomac digérerait le souper que maître Gorenflot a commandé pour ce soir.

CHICOT.

Bah!

BONHOMET.

Un plat d'épinards au maigre.

CHICOT.

Gorenflot soupe d'un plat d'épinards? Il se passe quelque chose d'inaccoutumé.

BONHOMET, finement.

Eh! eh!

CHICOT.

Paris me fait l'effet d'avoir, ce soir, une de ces physionomies dont je n'ai vu la pareille que la veille de la fête du grand saint Barthélemy. Après cela, peut-être me suis-je trompé. (Bonhomet sourit.) Je ne me suis pas trompé, hein?

BONHOMET.

Je ne sais pas...

LA HURIÈRE, passant sa tête à la porte.

Peut-on vous parler, confrère?

CHICOT.

Je connais cela.

BONHOMET.

Maître La Hurière, un collègue... (A La Hurière.) Je suis à vous tout de suite.

LA HURIÈRE.

Je vous attends.

(Il sort.)

CHICOT.

C'est La Hurière, l'hôte de la *Belle Étoile?*

BONHOMET.

Oui.

CHICOT.

Et il vous attend? Vous avez affaire ensemble?

BONHOMET.

Une petite réunion.

CHICOT.

Bon! bon! allez, maître Claude, allez!... Un moment! vous logez un vieux gentilhomme arrivé aujourd'hui même?

BONHOMET.

Le baron de Méridor, oui, monsieur Chicot.

CHICOT.

Ne vous a-t-il pas dit qu'il attendait une visite, ce soir?

BONHOMET.

Je dois le prévenir quand cette visite sera arrivée.

CHICOT.

Eh bien, prévenez-le qu'il est attendu.

BONHOMET.

Où?

CHICOT.

Ici... Allez, maître Claude, allez!

(Bonhomet sort.)

SCÈNE II

CHICOT, puis BONHOMET.

CHICOT.

Ah! M. La Hurière convoque ses collègues à des réunions nocturnes... Ah! Paris a cette étrange figure... Ah! M. de Monsoreau a nommé Nicolas David... Nicolas David, maître spadassin, tu n'es pas venu seul : l'épée pend toujours à un corps quelconque, et comment séparer Nicolas David de son cher seigneur Mayenne, Mayenne de son cher

frère Henri ! Guise et Mayenne sont à Paris ! C'est cela que le Monsoreau annonçait à M. d'Anjou... Ouais ! serait-ce aujourd'hui le jour du payement ? Vos comptes sont en règle, monsieur de Mayenne ; les tiens aussi, Nicolas David.

BONHOMET, entrant avec un Garçon.

Il descend, il descend, le digne seigneur ! Où faut-il mettre votre couvert ?

CHICOT.

Qu'est-ce que cela ?

BONHOMET.

Le couvert de maître Gorenflot, qui doit arriver à dix heures.

CHICOT.

Et ceci ?

BONHOMET.

Sa carafe d'eau.

CHICOT.

Sa carafe ?... Décidément, il y a quelque chose de détraqué dans la machine sublunaire.

BONHOMET.

J'entends le pas du vieux gentilhomme.

CHICOT.

A propos... (Il lui parle bas.) Frappez trois coups à ce volet quand ces personnes arriveront.

BONHOMET.

Oui, monsieur Chicot... Par ici, monsieur le baron, par ici !

(Il introduit Méridor et sort.)

SCÈNE III

CHICOT, MÉRIDOR.

MÉRIDOR.

Mon enfant ! mon ami !

CHICOT.

Ici, vous pouvez m'embrasser. (Ils s'embrassent.) Asseyez-vous, mon père.

MÉRIDOR, assis.

Non, je ne vis plus, je ne pense plus. Tout mon vieux sang est remonté au cœur... J'ai la fièvre, vois-tu, depuis que je t'ai quitté !

CHICOT.

Ah! voyons.

MÉRIDOR.

Tu as dit un mot... un mot terrible, un mot qui me tue... Tu as dit : « Si Diane n'était pas morte! » Prends garde! prends garde!...

CHICOT.

Je l'ai dit.

MÉRIDOR, avec exaltation.

C'est donc possible!

CHICOT, à part.

Ne le tuons pas. (Haut.) Voyons, calmez-vous; qu'y a-t-il d'impossible à Dieu?

MÉRIDOR.

Dieu n'est plus avec moi.

CHICOT.

Du désespoir? C'est mal.

MÉRIDOR.

Oses-tu me dire d'espérer!

CHICOT.

Écoutez donc... Vous n'avez pas tenu cette pauvre morte entre vos bras, et quelqu'un, au contraire, a vu à Paris une femme si étrangement ressemblante à...

MÉRIDOR.

A Diane?

CHICOT.

Oui.

MÉRIDOR.

Que...?

CHICOT.

Que je l'ai prié... c'est un ami, un grand cœur... de s'informer et de me rendre réponse.

MÉRIDOR.

Où?

CHICOT.

Ici.

MÉRIDOR.

Quand?

CHICOT.

Mais... aujourd'hui... ce soir, peut-être.

MÉRIDOR.

En sorte que...?

CHICOT.

En sorte que, si la réponse était bonne, cet ami arriverait et frapperait trois coups au volet de la fenêtre.

(Trois coups.)

MÉRIDOR, avec transport.

Oh!

CHICOT.

Père, père, il y a espoir, mais non pas certitude. (A Bussy, qui parait.) Eh bien?

MÉRIDOR, à Bussy.

Monsieur, la vie ou la mort, ne me faites pas souffrir.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BUSSY, DIANE.

DIANE.

Mon père chéri!

(Elle s'élance dans les bras du Baron.)

MÉRIDOR.

Diane, mon enfant!

(Ils s'embrassent.)

CHICOT, à Bussy.

Merci!

MÉRIDOR.

Tu es à moi! tu es à moi!

BUSSY, bas, en soupirant.

Non, pauvre père! elle est à un autre.

CHICOT.

A ce misérable Monsoreau? Je m'en doutais.

MÉRIDOR, à Diane.

Je t'emmène, tu ne me quitteras plus.

DIANE, montrant Bussy.

Remerciez au moins mon libérateur.

MÉRIDOR.

Ah! comment le remercier?

(Il serre les mains de Bussy.)

DIANE, à Chicot.

Et toi, mon ami, mon frère...

CHICOT.

Ah! plus un mot! Rentrez dans votre appartement, et que

personne ne vous voie... N'ouvrez pas, ne sortez pas, quand on viendrait vous appeler de ma part, quand on vous sommerait au nom du roi, quand je viendrais moi-même... Allez! allez!

MÉRIDOR.

Mais comment te revoir?

CHICOT.

Demain, à huit heures, au cabinet des armes du roi; présentez-vous tous deux. Allez!

MÉRIDOR.

Viens, mon trésor! viens, ma fille!

DIANE, à Bussy, tendrement.

A demain!

BUSSY, avec passion.

A toujours!

(Diane et Méridor sortent.)

CHICOT.

Quant à vous, monsieur de Bussy, évitez le duc jusqu'à demain; rentrez chez vous et reposez-vous, je veille. Allons voir si la rue est libre. Venez.

BONHOMET.

Mais le souper, monsieur Chicot?

CHICOT.

Je reconduis monsieur jusqu'au quai, et je reviens.

(Il sort avec Bussy.)

SCÈNE V

BONHOMET, puis GORENFLOT.

BONHOMET.

Il revient... bon! Que vais-je lui donner à souper? C'est un fin gourmet et qui paye; ce qui est rare par le temps qui court. (Au Garçon qui entre.) Dresse cette table. Ne nous occupons pas du vin, il a l'habitude de le choisir lui-même. (Gorenflot entre rêveur, gesticulant comme un homme qui pérore.) Il ne déteste pas pour potage une bisque aux écrevisses; oui... (Au Garçon.) Bisque aux écrevisses, tu entends? Après la bisque aux écrevisses, que dirions-nous d'un rouge de rivière aux oranges?... Va pour le rouge aux oranges!... (Au Garçon.) Tu as entendu? Le rôti, maintenant... Eh bien, une bonne poularde de

Bresse... (Soupir de Gorenflot. — Apercevant Gorenflot.) Ah! c'est vous, maître Gorenflot?

GORENFLOT.

Et quel est l'endurci pécheur pour lequel vous préparez un pareil repas en carême?

BONHOMET.

Mais tout est maigre : bisque aux écrevisses...

GORENFLOT, passant sa langue sur ses lèvres

Ah!

BONHOMET.

Rouge de rivière aux oranges...

GORENFLOT, de même.

Ah!

BONHOMET.

Poularde... Ah! tiens, c'est vrai... Eh bien, nous remplacerons la poularde par une carpe de Seine, avec un coulis de crevettes paré d'éperlans et de moules.

GORENFLOT.

Ah! ah!

BONHOMET.

Servez l'épinard au maigre de maître Gorenflot.

(Il sort.)

SCÈNE VI

GORENFLOT, seul.

Et quand on pense qu'il y a des êtres assez gloutons pour souper seuls... Pourquoi Bonhomet m'a-t-il mis dans cette chambre? « Ne nous induisez pas en tentation, » dit l'Écriture. Chassons le malin esprit! (Le Garçon apporte les épinards.) Si j'essayais mon discours pendant que je suis seul. « Mes frères!... mes frères!... » Ce que c'est que l'habitude! ici, je répéterais bien cent fois : « Mes frères! » que je ne trouverais pas autre chose. (Il monte sur sa chaise.) « Mes frères! » A la bonne heure! « C'est un grand jour... c'est un grand jour... » Ou plutôt, je ne peux pas dire que c'est un grand jour, puisque, quand je prononcerai mon discours, il sera onze heures du soir. « Mes frères, c'est une grande nuit, une nuit solennelle... »

(Chicot est entré, il écoute.)

SCÈNE VII

GORENFLOT, CHICOT.

CHICOT.

Bah!

GORENFLOT.

Tiens! M. Chicot.

CHICOT.

Que faites-vous donc là, notre ami?

GORENFLOT, descendant.

Vous voyez, monsieur Chicot, je soupe.

CHICOT.

Mais sur cette chaise, là?

GORENFLOT.

Rien, rien.

CHICOT, à lui-même

Est-ce que cette brute me cache quelque chose? Pardieu! il serait curieux qu'ayant fait lever deux lièvres, quand je n'en courais qu'un, je les attrapasse tous les deux à la fois. (A Gorenflot.) Ah! vous soupiez?

GORENFLOT, essayant de manger.

Oui.

CHICOT.

Qu'est-ce que c'est que cela?

(Il trempe son doigt dans les épinards.)

GORENFLOT.

Un légume très-sain.

CHICOT.

Pouah! de l'herbe au fromage à la pie! allons donc!

GORENFLOT.

Nous sommes en carême, faisons notre salut.

CHICOT.

Faisons notre salut, mais ne défaisons pas notre estomac. Çà! pourquoi ne souperions-nous pas ensemble?

GORENFLOT.

Oh! impossible, je suis attendu.

CHICOT.

Où cela?

GORENFLOT.

Mais...

CHICOT.

A quelle heure, bon Dieu ?

GORENFLOT.

A...

(Il se lève.)

CHICOT.

Vous rappelez-vous ce petit dîner que nous fîmes à la porte Montmartre ?

GORENFLOT.

Quand?

CHICOT.

Le jour des Flagellants... Tandis que notre grand roi se fouettait et fouettait les autres, nous mangeâmes une sarcelle des marais de la Grange-Batelière, un hochepot merveilleux, et bûmes de ce joli petit vin de Bourgogne...

GORENFLOT.

Un vin de mon pays, la Romanée... Il était bon!

CHICOT.

Oh ! s'il était bon !... Eh bien, croiriez-vous que Bonhomet ose soutenir qu'il en a dans sa cave cinquante bouteilles, près desquelles le vin de la porte Montmartre n'est qu'une piquette ?

GORENFLOT.

Il a raison.

CHICOT.

Comment ! et dans une maison qui renferme un pareil trésor, vous buvez de l'eau pure? Fi !

(Il arrose la chambre avec la carafe d'eau.)

GORENFLOT.

Il y a temps pour tout, monsieur Chicot; mais, lorsqu'on a un discours à prononcer...

CHICOT.

Ah ! vous avez un dis... ?

GORENFLOT.

Un discours.

CHICOT.

Eh bien, moi qui n'ai rien à prononcer, je vais goûter ce vin de la Romanée; que me conseillez-vous de prendre avec ?

GORENFLOT.

Ne prenez pas de ces herbes, elles sont nauséabondes.

CHICOT.

Non! (Il jette l'assiette dehors.) Maître Claude!

BONHOMET.

Me voilà!

CHICOT.

Apportez deux bouteilles de ce romanée.

GORENFLOT.

Pourquoi deux bouteilles, puisque je n'en bois pas?

CHICOT.

Ventre-de-biche! si vous en buviez, j'en ferais venir quatre, j'en ferais venir six, j'en ferais venir autant qu'il y en a dans la maison; mais, quand je bois seul, je bois mal, et deux bouteilles me suffiront.

(Bonhomet a servi le souper.)

GORENFLOT.

Vous faites maigre, j'espère?

CHICOT.

Vous voyez : écrevisses, gibier de marais...

GORENFLOT.

C'est juste.

CHICOT, montrant la volaille.

Et une carpe.

GORENFLOT.

Une carpe?

CHICOT, lui mettant le plat sous le nez.

Sans doute.

GORENFLOT.

Et depuis quand une carpe a-t-elle un bec?

CHICOT.

Un museau, vous voulez dire.

GORENFLOT.

Des ailes?

CHICOT.

Des nageoires.

GORENFLOT.

Et des pattes?

CHICOT.

C'est sa queue... Ah çà! mon cher Gorenflot, vous êtes ivre!

GORENFLOT.

Ivre! moi qui n'ai mangé que des épinards et n'ai bu que de l'eau!... J'en appelle à notre hôte, il décidera.

CHICOT.

Soit! Mais qu'il verse d'abord, je tiens à savoir si c'est le même vin.

(L'Hôte débouche et verse. Chicot boit lentement.)

GORENFLOT, l'œil brillant.

Eh bien?

CHICOT.

Ah! quel pauvre dégustateur je suis! Je ne me souviens pas même de celui de la porte Montmartre. (Il verse quelques gouttes dans son verre.) Tenez, mon maître, le devoir d'un bon chrétien est de diriger son prochain : dirigez-moi.

GORENFLOT.

C'est du même cru, mais...

CHICOT.

Mais ?...

GORENFLOT.

Mais il y en a trop peu pour que je puisse dire s'il est plus mauvais ou meilleur.

CHICOT.

Ah! si vous n'aviez pas un discours à prononcer ce soir, vous me diriez (il verse) toute la vérité.

GORENFLOT.

Si vous y tenez bien... (Il boit.) Meilleur !

CHICOT.

Bon ! vous vous entendez avec l'hôte.

GORENFLOT.

Non... Un buveur doit, au premier coup, reconnaître le cru; au second, la qualité; au troisième, l'année.

CHICOT.

L'année ! Voilà ce qu'il faut savoir, l'année!

(Il verse aux trois quarts.)

GORENFLOT.

Rien de plus facile... (Il boit sans se reprendre.) Mil cinq cent soixante-un.

BONHOMET.

Noël! Noël! c'est juste cela.

CHICOT.

Ami Gorenflot, on a dressé des statues à des gens qui ne le méritaient pas comme vous.

GORENFLOT.

Un peu d'habitude, monsieur Chicot.

(Il se lève.)

CHICOT.

Eh bien, que faites-vous?

GORENFLOT.

Je me rends à mon assemblée.

CHICOT, à part.

Ah! (Haut.) Et vous vous risquez à prononcer un discours à jeun... Imprudent!

GORENFLOT.

Pourquoi?

CHICOT.

Vous manquerez de poumons... Galien l'a dit : *Pulmo hominis facile deficit.*

GORENFLOT.

J'ai peu de poumons; mais... (il se laisse tomber sur une chaise) j'ai du zèle.

CHICOT.

Le zèle ne suffit pas, mon pauvre ami; une goutte...

GORENFLOT.

Une seule, alors.

CHICOT.

Pardieu! (Il verse un grand verre. Gorenflot boit.) La!... Eh bien?

GORENFLOT.

Le fait est que je me sens moins faible.

CHICOT.

Ventre-de-biche! il ne s'agit pas de se sentir moins faible, il faut se sentir très-fort. Ah! prenez garde! mangez un peu de ce coulis d'écrevisses, sinon vous sentirez le vin.

GORENFLOT.

Vous avez raison... Hum! quel potage!

CHICOT.

Et quel vin!

GORENFLOT.

Vous me croirez si vous voulez, eh bien, j'ai très-faim.

CHICOT.

Pauvre Gorenflot! il en est pâle.

GORENFLOT.

Un peu de ce rouge de rivière, hein?

CHICOT.

Comment donc!

GORENFLOT, dévorant.

Une sauce!... Ah! cela va mieux.

CHICOT.

Je vous ai coupé une nageoire.

GORENFLOT.

Une nageoire! Ah! vous y tenez?

CHICOT.

Dame! Vous en avez appelé à notre hôte; consultez-le. Maître Claude!... (A Gorenflot.) Ah! ne l'influencez pas... Qu'est-ce que cela?

BONHOMET.

Mais une carpe; c'est une façon que nous donnons au poisson pour le déguiser.

GORENFLOT.

Ah! c'est différent. Va pour la nageoire!

(Il s'étrangle.)

CHICOT.

Une arête?

GORENFLOT, montrant l'os.

Mon Dieu, oui.

CHICOT.

Voilà l'inconvénient du poisson... Maître Bonhomet, si vous nous faisiez une jolie omelette au lard?

GORENFLOT.

Je n'en ferais qu'une bouchée... comme de ce verre je ne fais qu'une gorgée... Ah! mon ami, que j'étais bête!...

CHICOT.

Vous?

GORENFLOT.

Avec ce discours qui m'écœure depuis trois jours.

CHICOT.

Il doit être superbe?

GORENFLOT.

Splendide!

CHICOT.

Dites-m'en donc quelque chose, en attendant l'omelette.

GORENFLOT.

A table?... Où as-tu vu cela, maître fou? Chez ton Sardanapale, chez ton Hérode, chez ton Nabuchodonosor... (A Bonhomet.) Apporte! apporte!

CHICOT.

Mais le discours?

GORENFLOT, se frappant le front.

Il est là!

CHICOT.

Vous étiez si pressé!

GORENFLOT.

Je mentais... Tout homme est menteur.

CHICOT.

A quelle heure est-ce donc, votre assemblée?

GORENFLOT.

A onze heures, à l'abbaye.

CHICOT.

Onze heures! mais je croyais que l'abbaye fermait à dix?

GORENFLOT.

Qu'elle ferme.....J'ai la clef.

CHICOT.

La clef?...

GORENFLOT.

La voilà

(Il jette en l'air une pièce de monnaie.)

CHICOT.

Ah! de l'argent... Vous corrompez le frère portier?

GORENFLOT.

Rends-moi mon teston.

CHICOT.

Tiens! la drôle de monnaie!

GORENFLOT.

A l'effigie du Sardanapale... trouée au cœur.

CHICOT, à part.

Ah! voilà les choses qui se dessinent; seulement, il n'est pas encore assez ivre. (Il verse. — Haut.) Alors, je comprends parfaitement: vous montrez cette pièce au portier et vous entrez?

GORENFLOT.

Et j'entre.

CHICOT.

Sans difficulté?

GORENFLOT.

Comme ce vin dans mon estomac.

CHICOT.

Sans toucher les bords.

GORENFLOT.

C'est-à-dire que, pour Gorenflot, on ouvre les deux battants.

CHICOT.

Et vous parlez ?

GORENFLOT.

Et je parle... Il y a là des barons, des comtes, des ducs

CHICOT.

Et des princes !

GORENFLOT.

C'est toi qui l'as dit... Je prends place parmi les fidèles de l'*Union*.

CHICOT.

Je suis curieux de voir ces fidèles-là !

GORENFLOT, trébuchant.

On appelle Gorenflot, je m'avance.

CHICOT.

Si vous pouvez.

GORENFLOT.

Je m'avance et je dis...

CHICOT, à part.

Quelle chienne de vérité va donc sortir du vin de cet ivrogne?... (Haut.) Et vous dites?

GORENFLOT.

« Mes frères... »

CHICOT.

Mes frères...

GORENFLOT.

« C'est un beau jour pour... c'est une bien belle nuit pour... c'est un très-beau jour, nuit pour... »

(Il tombe ivre-mort.)

CHICOT.

Bonsoir!... Il en a pour douze heures de sommeil. (Il ôte à Gorenflot son froc, le coiffe d'une serviette, puis emporte le froc sous son manteau. — Appelant.) Maître Claude, voici pour le souper, voici pour mon cheval, et voici pour qu'on enferme Gorenflot dans un endroit où il puisse dormir jusqu'à demain midi.

BONHOMET.

Soyez tranquille. (Gorenflot ronfle.) L'effet des pattes de la poularde ! (Regardant Gorenflot. Que c'est beau, un ivrogne !

(On emporte Gorenflot avec la table qu'il n'a pas quittée.)

SIXIÈME TABLEAU

Une salle basse de l'abbaye Sainte-Geneviève. Estrade dominant le reste de la chapelle; on y monte par cinq marches. Entrées latérales. Crypte sous l'estrade. L'abbaye est pleine d'hommes, tous couverts de frocs ou de casaques de pèlerins. Piliers, vitrines ogivales. Au premier plan, à droite et à gauche, deux stalles ou niches fermées, dont l'entrée fait face au public.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC DE GUISE, NICOLAS DAVID, MONSOREAU, LA HURIÈRE, CHICOT, UN MOINE PRÉSIDENT, UN MOINILLON, MOINES INCONNUS.

Douze Moines sont rangés sur l'estrade du chœur. Devant eux, trois fauteuils vides.

LE DUC DE GUISE, à Nicolas David, en lui désignant la stalle à gauche.

Venez, maître Nicolas David; cachez-vous là, et prenez acte de tout ce qui va se passer.

DAVID.

Oui, monseigneur.

CHICOT, entrant.

Ventre-de-biche! ce n'est pas sans peine. Dix minutes de plus, il était trop tard! (On entend fermer les barres et les verrous.) Voilà les portes qui se ferment. (Il regarde l'assemblée, encore tumultueuse et flottante.) Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là?... (Trois Moines montent sur l'estrade et s'installent sur les fauteuils.) Et ceux-ci?

(Coup de sonnette trois fois répété.)

UN MOINILLON.

Nous sommes cent trente-six. C'est le compte de Dieu.

CHICOT, à part.

Ah!

(Tumulte. Gens qui se serrent, s'installent.)

PLUSIEURS VOIX.

Silence!... silence!...

UN MOINE, des marches de l'estrade.

Frère Monsoreau!

MONSOREAU.

Présent!

CHICOT, à part.

Bon! voilà un de mes lièvres!

LE MOINE PRÉSIDENT.

Frère Monsoreau, quelles nouvelles apportez-vous à l'*Union* de la province d'Anjou?

MONSOREAU, en froc, s'avançant dans le cercle.

Mauvaises, mes frères! j'avais compté sur le baron de Méridor pour propager l'*Union* dans cette province; mais ce vieillard, désespéré de la mort de sa fille, a, dans sa douleur, refusé toute participation à la sainte Ligue. Mais j'apporte cependant plusieurs adhésions dont le conseil appréciera l'importance. Je les ai déposées, suivant le règlement, dans le tronc des fidèles.

(Murmures d'approbation. Monsoreau entre dans les rangs.)

LE MOINE PRÉSIDENT.

Frère La Hurière!

LA HURIÈRE.

Présent.

(Rumeurs.)

LE MOINE PRÉSIDENT.

Quelles nouvelles de votre circonscription dans Paris?

LA HURIÈRE.

Mes frères, vous savez tous si je suis un zélé. C'est moi qui, foulant aux pieds les préjugés ridicules de l'hospitalité, me suis mis à tuer mes locataires le jour de la Saint-Barthélemy. Or, on m'a nommé quartenier, heureuse circonstance pour l'association; car je note un à un tous les hérétiques du quartier Saint-Germain-l'Auxerrois, où je tiens toujours, rue de l'Arbre-Sec, l'hôtellerie de la *Belle Étoile*. A votre service, mes frères.

CHICOT, à part.

Honnête La Hurière!

VOIX.

A la question!

LA HURIÈRE.

J'y arrive. On nous avait promis l'adhésion d'un certain prince, à la sainte Ligue; mais elle ne vient pas. M. le duc d'Anjou est bien tiède!

(Approbation. Rumeurs.)

MONSOREAU.

Pourquoi tiède? qui vous l'a dit?

LA HURIÈRE.

Parce qu'il n'a pas voulu être des nôtres, dans la crainte de se compromettre.

MONSOREAU.

Comment savez-vous si son adhésion n'est pas parmi celles que j'ai apportées ce soir et déposées ?

(Bruit. Approbation.)

LA HURIÈRE.

C'est juste; j'attendrai le dépouillement. Mais, si nous n'avons pas M. d'Anjou pour chef, nous en avons d'autres, et d'illustres; formons nos compagnies, enrôlons les fidèles! nous nous connaissons tous, nous nous entendons tous... Motus! comme dit Cicéron, et agissons tout bas, tout bas!

(Il repasse son couteau. Fracas d'applaudissements.)

CHICOT, à part.

Motus?... Mais pas du tout! Tout bas! tout bas! ce n'est pas mon affaire!

LE MOINE PRÉSIDENT.

La proposition de frère La Hurière sera renvoyée au conseil supérieur.

CHICOT, de même.

Ah! je commence à comprendre... MM. de Guise se font dans l'État une petite société... Guise le Grand aura les soldats; Mayenne, les bourgeois; le cardinal, l'Église. Il n'y a que mon fils Henriquet qui n'aura plus rien.

LE MOINE PRÉSIDENT, appelant.

Frère Gorenflot!

CHICOT, de même.

C'est ce bon François d'Anjou qui m'occupe... Que fait-il dans tout cela? Mon second lièvre, comment le faire lever?

LE MOINE PRÉSIDENT, appelant.

Frère Gorenflot!

CHICOT, de même.

Eh! j'oubliais que Gorenflot, c'est moi. Est-ce qu'ils vont me demander un discours, par hasard?

LE MOINE PRÉSIDENT.

Frère Gorenflot, n'êtes-vous pas ici?

CHICOT, de même.

Diable! diable!... (Haut.) Présent!

LE MOINE PRÉSIDENT.

Pourquoi ne répondiez-vous pas?

CHICOT, nasillant.

Je méditais sur les idées de frère La Hurière.

LE MOINE PRÉSIDENT.

Eh bien, parlez.

CHICOT.

Il faudra bien que je les connaisse tous! (Il s'avance dans le cercle.) Mes frères... (A lui-même.) Par où commencer? (Haut.) Ah! c'est un beau jour pour... c'est un beau jour que celui qui nous réunit; mais, puisque nous sommes réunis, plus d'obscurité entre nous; faisons-nous comprendre, parlons net, parlons franc!

VOIX NOMBREUSES.

Oui, oui, il a raison, parlons franc...

CHICOT, à lui-même.

A la bonne heure! (Haut.) Qu'est-ce qu'un royaume, mes frères? Un corps... *Omnis civitas corpus est; toute cité est un corps*. Quelle est la condition du salut d'un corps? La bonne santé. Comment conserve-t-on la bonne santé du corps? En y pratiquant de larges saignées, quand il y a excès de force à quelque endroit... Eh bien, nos ennemis sont excessivement forts, voilà qui n'est pas douteux.

TOUS.

Bravo! bravo! bravo!

CHICOT.

Et qui nous empêche de pratiquer la saignée? Est-ce le défaut d'instruments? est-ce la bonne volonté?... Non... Frère Monsoreau, notre fidèle, a, j'en suis sûr, son couteau de grand veneur pendu à la ceinture; frère La Hurière manie la broche et le coutelas de cuisine avec facilité. Mais ce qui nous arrête, c'est le manque d'exemple. Ce qui nous manque, c'est le courage de notre opinion. Quoi! on se met sous un capuchon, on se cache ou on se recrute tout bas, tout bas; on n'ose s'avouer soldats de la Ligue, on n'ose s'en avouer les chefs, et l'on se glisse furtivement, la nuit, comme des belettes, *sicut mustelæ*, comme dit Caton d'Utique, dans un vieux cloître pour entendre Népomucène Gorenflot?... Mais nous avons l'air d'avoir peur, mes frères; nous avons peur tout de bon; mais nous prêtons à rire à ces damnés hérétiques, qui ne boudent pas, eux, un jour de bataille! mais nous ne connaissons pas nos forces, faute de nous montrer les uns aux autres! mais nos chefs, n'étant pas connus, ne nous amènent pas de soldats. Allons donc! notre cause est sublime: crions-la sur les toits, montrons-nous, marchons dans les rues de Paris en bel ordre, en procession, avec nos salades et nos pertuisanes. Signons la

Ligue, signons, et cassons les carreaux de ceux qui ne signeront pas; voilà comment on sert sa cause, voilà comment on sert sa patrie. Et si vous me dites : « Quel est l'homme qui donnera l'exemple? » je répondrai : « C'est moi! moi, Népomucène-Modeste Gorenflot! moi que vous verrez la cuirasse au dos, le mousquet à l'épaule, l'estoc au flanc! moi que vous verrez marcher tout seul à la tête des bataillons de fidèles qui voudront me suivre. Et quand cela, mes frères? Dimanche prochain, pas plus tard. Je suis prêt; ceux qui veulent me suivre le sont-ils? »

TOUS.

Oui! oui! oui! Signons, signons!

CHICOT.

Eh bien, à dimanche!... Marchons, marchons!... A dimanche!

TOUTES LES VOIX.

Bravo! bravo! (Explosion d'applaudissements.) Vive le brave Gorenflot!... vive l'intrépide Gorenflot!... La procession de la Ligue! la procession!... Signons!

LE MOINE PRÉSIDENT.

C'est bien vite!

MONSOREAU.

A-t-on vu cet enragé!...

LE MOINE PRÉSIDENT.

Mes frères, il est l'heure de la retraite. La séance est levée...

TOUS.

La procession! la procession! Dimanche! dimanche!

CHICOT, nasillant.

Merci, mes frères, merci!... (On le félicite, on le presse. — Il s'écarte modestement.) Ah! messieurs de l'*Union*, nous vous verrons enfin! Je suis sûr que Mayenne et Nicolas David sont ici... Mais où sont-ils? Comment les reconnaître sous ces capuchons maudits? Essayons à la sortie, en les voyant de plus près.

(Il se dirige vers la porte.)

MONSOREAU, à part.

Le duc n'a pas paru; se défie-t-il de moi? Son adhésion, est-ce bien tout ce qu'il leur donne?... Comment le savoir? Tout le monde sort... Quelque chose me dit qu'après cette séance, tout n'est pas terminé. Les trois chefs ont fait un

signe d'intelligence aux douze qui se tenaient derrière eux, cachons-nous quelque part... Il y a une tribune au bout de cet escalier...

(Il disparaît dans l'ombre.)

CHICOT, revenant.

Ventre-de-biche! mais, pour sortir, il faut exhiber un autre denier taillé en étoile, et je ne l'ai pas... Mais c'est que tout le monde est sorti... Je vais rester seul, on va me découvrir? Où diable me cacher, ventre-de-biche?

(Voyant arriver le Moinillon avec un autre Moine, il se blottit derrière un pilier.)

LE MOINILLON.

N'y a-t-il plus personne?... On va fermer!

CHICOT, qui a tourné autour du pilier peu à peu pour éviter d'être vu, finit par trouver une cachette dans la stalle à droite, dont il relève la grille de bois sculpté.

Ferme! ferme!

LE MOINILLON.

Frère portier, faisons la visite partout!

CHICOT.

Tudieu! voilà un moinillon que je porte dans mon cœur. (On fait la visite. — Chicot se rencoigne. — Les trois Moines du chœur ont repris leur place. — Chicot allonge le cou et regarde.) Que diantre! ces moines et ce moinillon ne vont pas coucher ici... Quand ils seront partis, j'entasserai des chaises sur des bancs et je me sauverai par la fenêtre.

LE MOINILLON.

Éteignez tout; qu'on voie du dehors que tout est fini.

SCÈNE II

CHICOT, seul.

Nuit, rayons de lune sinistres par la fenêtre.

Hou!... si l'on était de complexion timide... Oh! que mon fils Henriquet aurait peur ici!... Ma foi, faisons un somme en attendant. (Coup éclatant frappé sur un timbre.) Hein! les pierres qui marchent!... Eh!... (Une dalle du chœur se soulève lentement et donne passage à un Moine, puis à un autre, etc.) Encore!... Ah çà! est-ce que tous les prieurs de cette abbaye, depuis Optat jusqu'à Pierre Boudin, vont sortir de leurs tombeaux..., Diable! diable! diable!

(Tout s'éteint. Minuit sonne.)

SCÈNE III

MAYENNE, Le Moinillon, Moines, CHICOT, caché.

MAYENNE, sous une robe de moine.

La personne que nous attendons est-elle là ?

CHICOT.

Voilà une voix que je connais.

UN MOINE, à Mayenne.

Oui, monseigneur.

CHICOT, à part.

Monseigneur !... C'est Mayenne !... j'en étais sûr !

MAYENNE.

Qu'on l'introduise... Et vous, messieurs, venez !

(Douze Moines sortent de la sacristie.)

CHICOT.

Oh ! c'était une comédie en deux actes ; voici le second qui commence.

MAYENNE.

Messieurs, maintenant que nous sommes seuls, nous pouvons nous découvrir.

(Les capuchons tombent, celui du Moinillon d'abord.)

CHICOT, les reconnaissant.

La duchesse !... Ah ! moinillon, va !... Le grand Henri de Guise, à la glorieuse balafre ! Celui que Sa Majesté Très-Crédule croit occupé au siége de la Charité... Bon ! M. de Lorraine !... rien n'y manque. Ah ! si, il me manque Nicolas David !

LIVAROT, amenant le Duc.

Monseigneur le duc d'Anjou !

(Guise, Mayenne, Monsieur de Lorraine saluent.)

SCÈNE IV

Les Mêmes, LE DUC.

LE DUC.

Me voici, messieurs !

CHICOT.

Mon autre lièvre !

TOUS, froidement.

Vive M. le duc d'Anjou !

CHICOT, à part.

Livarot, Ribérac, Antraguet, tous ses amis. Ce misérable François ne se lassera donc jamais de jouer au roi avec la tête des autres, comme il y jouait avec celles de la Môle et de Coconnas?

DE GUISE.

Monseigneur, ne craignez rien : les voûtes sont sourdes et nos portes bien gardées.

CHICOT, de même.

Oui, oui!

LE DUC.

Messieurs, j'ai entendu tout ce qui a été dit tout à l'heure. Je suis des vôtres, croyez-le bien.

CHICOT, de même.

Bon François!

(Tous s'inclinent.)

LE DUC.

Mais la destruction de l'hérésie n'est pas le seul but que les gentilshommes de ce royaume doivent chercher à atteindre. J'en ai entrevu un autre.

CHICOT, de même.

Parle. Je suis gentilhomme aussi.

MONSIEUR DE LORRAINE.

Nous écoutons religieusement Votre Altesse.

MAYENNE.

Et nos cœurs battent d'espérance en écoutant.

CHICOT, de même.

Que diable peuvent-ils espérer?

LE DUC.

Or, quand un gentilhomme a pensé à ce qu'il doit à Dieu, il pense alors...

CHICOT, de même.

A son roi. Va toujours!

LE DUC.

Il pense alors à son pays.

CHICOT, de même.

Tiens!

LE DUC.

Il se demande si ce noble pays dont il est l'enfant jouit de tous les biens qu'il a le droit d'attendre. Des plantes parasites et vénéneuses étouffent la moisson; pourquoi ne pas déraciner ces plantes mortelles? Messieurs, le roi Henri est entouré, non

pas d'amis, mais de parasites honteux, qui étouffent le bonheur de la France.

GUISE.

C'est vrai.

MAYENNE.

Vous avez raison, prince: détruisons cette engeance maudite ; que chacun de nous s'y applique sans relâche.

LE DUC.

Vous avez commencé d'accomplir cette tâche, monsieur le duc de Mayenne, en nous débarrassant de Saint-Mégrin.

CHICOT, à part.

En assassinant Saint-Mégrin !

MAYENNE.

Monseigneur, il en reste d'autres.

ANTRAGUET.

Ils sont à nous, monseigneur; moi, je prendrai Quélus.

LIVAROT.

Moi, Maugiron.

RIBÉRAC.

Moi, Schomberg.

LE DUC.

Et mon brave Bussy se chargera du reste.

CHICOT, de même.

Comptes-y, sur ton brave Bussy.

LE DUC.

Il serait avec nous, messieurs, si sa blessure, reçue en combattant pour moi, ne le retenait au lit. Mais je réponds de lui.

CHICOT, de même.

Et moi aussi.

MAYENNE.

Messieurs, un fanatique parlait ici tout à l'heure, et, malgré son extravagance...

CHICOT, de même.

Merci !

MAYENNE.

Il a dit une vérité; il a dit : « Nous manquons de franchise. » Il avait raison : soyons francs.

CHICOT, de même.

Eh bien, allons donc ! Soyez francs, c'est tout ce que je demande.

MAYENNE.

Devons-nous continuer à vivre sous un roi fainéant, au moment où l'Espagne allume des bûchers, où l'Allemagne réveille les vieux hérésiarques assoupis dans l'ombre des cloîtres, quand l'Angleterre tranche à la fois les questions et les têtes? Nous dormons, messieurs! qu'un grand prince nous pardonne de le dire, nous sommes gouvernés, non pas par un roi, mais par un moine.

TOUS.

A bas Valois! à bas Henri! à bas!... Un vrai roi, un chevalier! un tyran, s'il le faut, plutôt qu'un moine!

LE DUC, hypocritement.

Pardon, messieurs, mon frère est égaré peut-être.

CHICOT, à part.

Siffle, serpent, siffle!

GUISE.

Monseigneur, vous venez d'entendre la vérité. Vous connaissez nos vœux; vous connaissez l'esprit de la Ligue, vous allez en voir le résultat.

LE DUC.

Que voulez-vous dire, monsieur de Guise?

GUISE.

Nous sommes réunis, monseigneur, non pour une question frivole et vaine, mais dans un but de salut et d'honneur public. Nous allons nommer un chef à la noblesse de France. Et, comme c'était l'usage, chez les Francs nos aïeux, de faire un digne présent au plus digne, voici notre présent, monseigneur; je le mets aux pieds de Votre Majesté.

(Il lui désigne une couronne apportée, avec l'épée et le livre saint, par trois Gentilshommes.)

LE DUC.

Une couronne, à moi?

TOUS, tirant leur épée.

Vive François III!

LE DUC, épouvanté.

Messieurs! messieurs! mon frère vit encore!

GUISE.

Nous le déposons, en attendant que Dieu en fasse justice.

LE DUC, tremblant.

Messieu

ANTRAGUET, bas.

Monseigneur, nous nous sommes dévoués pour vous; acceptez, il le faut.

LE DUC.

Eh bien, eh bien... oui!...

TOUS.

Le serment! le serment!

MONSIEUR DE LORRAINE, présentant le livre.

Jurez, monseigneur.

LE DUC.

Je le jure!

MAYENNE, le couronnant.

Dieu te couronne de la couronne de gloire et de justice.

GUISE, lui offrant l'épée.

Dieu t'arme du glaive de gloire et de justice.

TOUS.

Vive le roi François III!

MONSIEUR DE LORRAINE.

Sire, à partir de ce moment, vous êtes roi de France, sacré par Grégoire III, dont nous sommes les représentants.

CHICOT, à part.

Ventre-de-biche! quel malheur de ne pas avoir les écrouelles!

LE DUC.

Messieurs, je n'oublierai jamais ceux qui m'ont choisi pour les gouverner. (A Guise.) Venez, monsieur mon connétable. (Il le salue. — A Mayenne.) Venez, mon grand maître de France... Le jour où je serai réellement roi, messieurs, tous les gentilshommes ici présents seront chevaliers des ordres.

(Tous s'inclinent.)

CHICOT, de même.

Quelle occasion d'être cordon bleu! Cachons-nous bien! cachons-nous bien!

(Les Princes de Lorraine reconduisent le Duc. Les autres l'accompagnent et descendent avec lui dans la crypte. Le Moinillon referme alors la crypte à la clef.)

MONSOREAU.

Ah! mon gracieux maître, voilà ce que vous veniez faire à l'abbaye!... voilà la confiance que vous aviez en moi!... François d'Anjou, roi de France, je te tiens!...

(Il rabat son capuchon, se glisse parmi les Seigneurs de la suite du Prince et disparaît avec eux.)

SCÈNE V

GUISE, MAYENNE, MONSIEUR DE LORRAINE, LA DUCHESSE, CHICOT, *caché.*

LA DUCHESSE, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah !

GUISE.

Silence, ma sœur !

LA DUCHESSE.

Avez-vous vu cette horrible figure sous la couronne ?

GUISE.

Il est à nous ; impossible qu'il nous échappe !

MAYENNE.

Et mettons à profit le mouvement que ces niais de Parisiens se donneront pour la signature de la Ligue.

MONSIEUR DE LORRAINE.

D'abord, mettons-nous en règle : faisons nos propres affaires.

CHICOT, *à part.*

Comment, leurs affaires ? Elles ne sont donc pas finies ? A quoi sert de jouer, si tout le monde triche ?

MAYENNE.

Vous dites donc qu'il est ici ?

GUISE.

Oui.

MONSIEUR DE LORRAINE.

Je ne l'ai pas aperçu.

CHICOT, *de même*

De qui parlent-ils ?

GUISE.

Il est caché.

CHICOT, *de même.*

Hein ?

GUISE.

Dans une stalle.

CHICOT, *de même.*

Ouais ! Qui donc est caché dans une stalle ?... Ventre-de-biche ! je ne vois que moi !

MAYENNE.

Alors, il a tout entendu ?

GUISE.

Sans doute... Allez le chercher, Mayenne.

CHICOT, à part.

Aïe!... Mordieu! ils vont m'assommer comme un rat dans une souricière. Je ne peux pourtant pas me laisser faire comme cela, et, puisque l'occasion s'en présente, je vais d'abord étrangler M. de Mayenne!

(Mayenne s'avance jusqu'à la stalle fermée.)

GUISE.

Pas celle-là!... l'autre en face!

CHICOT, de même.

Ouf! il était temps! Mais qui donc est l'autre?

MAYENNE.

Sortez, maître Nicolas David!

CHICOT, de même.

Bon! tu manquais à la fête!... (A son épée.) Oh! tout à l'heure... Un peu de patience, ma petite amie!

SCÈNE VI

LES MÊMES, NICOLAS DAVID.

DAVID.

A vos ordres, messeigneurs.

GUISE.

Vous avez tout vu, tout compris, et vous pouvez tout rapporter au légat à Avignon?

DAVID.

Sans omettre un mot.

GUISE.

Vous avez, comme c'était convenu, rédigé le procès-verbal de cette séance du couronnement de M. le duc d'Anjou, y compris ses serments et ses paroles?

DAVID.

J'ai tout écrit signé et parafé, monseigneur. Voici le procès-verbal.

GUISE.

Bien.

DAVID.

Et voici, monseigneur, la pièce que j'ai promis à Vos Seigneuries de rédiger pour les faire asseoir sans contestation sur le trône de France.

CHICOT, à part.

Eux aussi ! Ah çà ! mais tout le monde veut donc s'y asseoir, sur le trône des Valois ? Ce n'est plus un fauteuil, c'est une banquette.

GUISE.

La maison de Lorraine, tout illustre qu'elle est, aura de la peine à prendre le pas sur celle de Valois.

DAVID.

A moins que, comme le prouve cette généalogie, la maison de Lorraine ne descende de Charlemagne.

GUISE.

Par Charles de Lorraine, oui ; mais la loi salique ?

DAVID.

Monseigneur, quelle est la date de la première application de la loi salique ?

GUISE.

1328, il me semble.

DAVID.

C'est-à-dire deux cent quarante ans après Charles de Lorraine, votre ancêtre. Donc, depuis deux cent quarante ans, vos ancêtres avaient droit à la couronne, lorsque la loi salique fut inventée. La loi n'a pas d'effet rétroactif.

CHICOT, de même.

Mordieu ! l'animal est plus venimeux que je ne croyais !

GUISE.

Vous êtes un habile homme, maître David !

MONSIEUR DE LORRAINE.

Ingénieux !

MAYENNE.

Admirable !

LA DUCHESSE.

Mes ciseaux sont dans leur droit !

CHICOT, de même.

Mon dieu ! les avocats ! les avocats !

GUISE.

Et dire que de pareilles misères sont nécessaires à un homme de ma taille... Dire que les peuples obéissent parfois à cela, au lieu de lire le droit et la noblesse d'un homme dans l'éclair de ses yeux et de son épée !

MONSIEUR DE LORRAINE.

Voilà vos deux cents écus dor.

(Il donne une bourse à Nicolas David.)

MAYENNE.

Avec deux cents autres. (Il donne aussi une bourse à David.) Et en route pour Avignon!... Pierre de Gondy, qui est à nous, portera cette généalogie à Rome et la rapportera approuvée.

DAVID.

Je partirai demain matin.

MAYENNE.

Cette nuit, cette nuit même!

DAVID.

Cette nuit, seigneur.

GUISE.

Retirons-nous, maintenant... Nous, par la crypte. (A David.) Vous, par cette porte, dont on a dû vous remettre une clef, pour que vous puissiez entrer dans l'église.

DAVID.

La voici.

GUISE.

Bon voyage!

DAVID.

Dieu soit avec vous, messeigneurs!

(Les Princes sortent par le souterrain.)

SCÈNE VII

NICOLAS DAVID, CHICOT.

CHICOT, regardant David, qui vient prendre son chapeau, et attendant que la porte de la crypte soit refermée.

Ah!... voici donc l'échéance!

(Il lui barre le chemin.)

DAVID.

Qui est celui-là? Pardon. (Il veut passer, mais Chicot se place de l'autre côté.) Vous ignorez peut-être qui je suis?

CHICOT.

Au contraire: vous êtes Nicolas David. C'est vous qui ne me connaissez pas.

DAVID.

Qui donc?...

CHICOT.

Une vieille connaissance: Chicot... M. de Chicot.

DAVID, reculant.

Impossible!

CHICOT, s'approchant de l'air le plus gracieux.

Jugez-en !

DAVID.

Que venez-vous faire ici? que voulez-vous?

CHICOT.

Eh!...

DAVID.

Chercher le reste des coups de bâton que nous vous donnâmes?

CHICOT.

Au contraire, je viens les rendre... Et, par la même occasion, je voudrais avoir cette jolie généalogie...

DAVID.

Hein?

CHICOT.

Vous savez, ce parchemin qui prouve que M. de Guise descend de Charlemagne.

DAVID.

Ah! espion!... espion et bouffon à la fois!

CHICOT.

Espion pour vous faire pendre, et bouffon pour en rire.

DAVID.

Vous étiez ici?...

CHICOT.

Dans la stalle en face de la vôtre... Oh! si j'avais su être si près!... Cette généalogie, s'il vous plaît?

DAVID.

Pour quoi faire?

CHICOT.

Pour la donner au roi, qui aime les choses curieuses, et avec qui je ferai votre paix, si vous vous exécutez honnêtement.

DAVID.

Vous me faites pitié!

CHICOT, ôtant sa robe.

Vous ne me croyez pas, monsieur David, parce que vous êtes d'une nature mauvaise. Parce que vous êtes fort sur la chicane, sur le blason et sur l'épée, vous vous dites qu'un homme doit ronger son ennemi comme la rouille ronge le fer... Tenez, croyez-moi : je vous hais bien, mais donnez-moi ce parchemin, et je fais votre fortune... Restez donc

tranquille!... Savez-vous pourquoi j'agirais ainsi avec vous? C'est que j'aime quelqu'un. Cela vous étonne, vous qui n'aimez que vous. J'aime le roi, tout faible, tout égaré qu'il paraît être; le roi, qui m'a donné asile et m'a défendu contre votre assassin de Mayenne, qui fait assommer les gentilshommes par des portefaix!... Eh bien, le repos pour mon pauvre roi! qu'il règne tranquille, qu'il échappe aux Guise, aux Mayenne, aux Anjou, aux généalogies et aux Nicolas David!... Ce parchemin, et, vous serez tout ce que vous voudréz être... Une fois, deux fois, trois fois... Vous ne voulez pas? Eh bien, je vais vous faire pendre.

DAVID, l'arrêtant.

Maître fou, quand on sait de pareils secrets, on meurt; quand on menace Nicolas David, on meurt; quand on est entré ici, on n'en sort plus, on meurt!

(Il met l'épée à la main.)

CHICOT, tirant l'épée à son tour.

Que cet homme est bête, de ne pas voir tout le plaisir qu'il me fait! Allons, je vous tuerai... oh! je vous tuerai, d'un coup qui m'a été enseigné par le roi, avec qui je fais des armes tous les jours; c'est flatteur, hein? pour un bélître comme vous! (Lui touchant la poitrine.) Tenez, c'est là que je vous toucherai. (Il lui fait une croix sur son pourpoint avec un crayon blanc. — Combat. — Nicolas David, étonné, rompt quelques mesures.) Ah! ah! vous ne vous attendiez pas à cela? J'ai fait des progrès, hein, depuis les coups de bâton?... Voyons, ces papiers... voulez-vous?

DAVID.

Jamais!

(Il se précipite sur Chicot.)

CHICOT.

Voilà le coup. (Il le perce; David tombe et se roule dans l'agonie. Chicot le voit expirer. Il lui ouvre son pourpoint et prend la généalogie.) Bon! voilà mon premier lièvre!... je le tiens par les oreilles... Le procès-verbal du couronnement, très-bien! La clef, maintenant. (A la robe qu'il tient dans sa main gauche.) Ah! Gorenflot, en as-tu fait, cette nuit!

(Il sort.)

ACTE QUATRIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Une salle du Louvre, attenante à la chambre du Roi, à gauche, et à la salle de Mars, au fond. Grande fenêtre à droite, avec embrasure profonde.

—

SCÈNE PREMIÈRE

CHICOT, couché sur un lit de repos ; LE ROI.

LE ROI, le regardant endormi.

Le voilà, enfin... A quelle heure est-il rentré, et qu'a-t-il fait toute la nuit, le malheureux? Il dort; il n'a pas même eu la force d'aller regagner sa chambre. (Appelant.) Chicot! Chicot!

CHICOT.

Hein? qu'est-ce encore?

LE ROI.

Chicot, que fais-tu là? On ne dort pas ici.

CHICOT.

Mais, au contraire, on y dort très-bien... Tiens, Henriquet! Est-ce que tu es malade, mon fils?

LE ROI.

Allons, lève-toi! ou plutôt, si tu as envie de dormir, va t'en dans ta chambre. Laisse-moi travailler.

CHICOT.

Hein! tu vas travailler, toi?

LE ROI.

J'attends M. de Morvilliers. Oui.

CHICOT.

Qu'est-ce que c'est que cela, M. de Morvilliers?

LE ROI.

Le malheureux est si abruti par le sommeil, qu'il ne connaît plus mon chancelier. M. de Morvilliers est un homme qui ne dort pas, vois-tu, et qui veille sur son roi.

CHICOT.

Ah! oui, un homme qui a de gros appointements.

LE ROI.

Et qui les gagne. Que deviendrait le royaume sans sa vigilance et sa police?

CHICOT, se soulevant.

Tu dis : sa police? Est-ce que tu y crois, Henriquet, sérieusement?

LE ROI.

Maître fou!

CHICOT.

Qu'est-ce que tu me donnes, si je te prouve que tu n'as pas de police? Voyons! qu'est-ce que tu me donnes?... Me laisses-tu dormir?

LE ROI.

Tais-toi, Chicot! je ne ris pas, ce matin. Il paraît que M. de Morvilliers a des choses graves à me dire.

CHICOT.

Bah !... A quel propos?

LE ROI.

Tais-toi!

CHICOT.

Écoute! Te souviens-tu qu'un jour... non, un soir...?

LE ROI.

Eh!

CHICOT.

Oh! ne m'interromps pas... Te souviens-tu qu'un soir, rue Froidmantel, tu te promenais avec Quélus et Schomberg?

LE ROI.

C'est possible... Après?

CHICOT.

Te souviens-tu que Quélus et Schomberg ont été bien rossés?

LE ROI.

Hein?

CHICOT.

Bien rossés, pour avoir taquiné un page... bien rossés, et toi aussi.

LE ROI.

Drôle!

CHICOT.

Voyons, prouve-moi que non... Ah!... Eh bien, le lende-

main, te souviens-tu d'avoir fait venir M. de Morvilliers comme il va venir ce matin?

LE ROI.

Après?

CHICOT.

Et de lui avoir raconté le fâcheux accident arrivé, la veille, rue Froidmantel, à un gentilhomme de tes amis?

LE ROI.

Après? après?

CHICOT.

Tu lui as ordonné de retrouver l'insolent, le sacrilége?

LE ROI.

Peut-être.

CHICOT.

L'a-t-il retrouvé?

LE ROI.

Non.

CHICOT.

Eh bien, c'était moi!... Tu vois bien que ta police est mal faite.

LE ROI.

Misérable coquin!

SCÈNE II

LES MÊMES, L'HUISSIER DE SERVICE.

L'HUISSIER.

M. le grand chancelier est aux ordres de Sa Majesté.

CHICOT.

Va! va! et laisse-moi dormir. (A peine le Roi est-il sorti, que Chicot se lève. — A l'Huissier.) Quelqu'un est là, pour moi?

L'HUISSIER.

M. de Bussy, oui, monsieur.

CHICOT.

Seul?

L'HUISSIER.

Oui, monsieur.

CHICOT.

Amène-le-moi... Va. (L'Huissier sort.) Que je commence ma journée par voir le visage d'un homme qui ne trahit personne; cela me portera peut-être bonheur.

SCÈNE III

CHICOT, BUSSY.

CHICOT.

Eh bien, monsieur le comte, comment avez-vous dormi, vous?

BUSSY.

Je n'ai pas dormi... Je crois bien que je ne dormirai plus jamais, c'est fini!

CHICOT.

Votre blessure vous fait souffrir?

BUSSY.

Oui, ma blessure... Vous n'avez vu personne encore?

CHICOT.

Il est un peu matin. J'ai recommandé au portier du guichet de faire conduire nos deux amis dans le cabinet des armes aussitôt qu'ils se présenteront.

BUSSY.

Ah! monsieur, ah! vous n'avez rien de plus à me dire?

CHICOT.

Mais non...

BUSSY.

Vous souffrez que ce mariage odieux, inique, extorqué par la terreur, soit consacré désormais sans opposition, sans une guerre à mort... Enfin, il y a eu violence, captation, et la comtesse protestera, au besoin!

CHICOT.

Eh! eh! un mariage... qu'y peut-on faire?

BUSSY.

Je n'aurai pas cette patience. J'aime si passionnément... (Mouvement de Chicot.) M. de Méridor!... la douleur de ce digne seigneur m'a tellement pénétré, que, pour lui rendre sa fille...

CHICOT.

Vous la reprendrez à M. de Monsoreau... C'est bien cela!... Comment comptez-vous faire?

BUSSY.

J'ai mon plan.

CHICOT.

Que vous a dit M. d'Anjou?

BUSSY.

Je ne l'ai pas vu... Vous m'avez recommandé de ne le pas voir avant de vous avoir parlé. J'irai chez lui en vous quittant.

CHICOT, lui donnant la main.

Il va venir au Louvre.

BUSSY.

De si bon matin?

CHICOT.

Il viendra de très-bon matin... ce matin! Tenez, entendez-vous ses chevaux dans la cour?

BUSSY.

C'est vrai... Il monte ici.

(L'Huissier s'approche de Chicot et lui parle bas.)

CHICOT.

Et l'on m'attend dans le cabinet des armes.

BUSSY.

Oh! dites-lui... dites-lui que je la ferai libre, et que mon seul regret, c'est de n'avoir pas à verser tout mon sang pour elle!... dites-lui...

CHICOT.

Au baron de Méridor?... J'y vais. (Revenant.) A propos, si vous ne réussissez pas...

BUSSY.

Je réussirai.

CHICOT, à lui-même.

Il compte sans le Monsoreau! (Haut.) Mais enfin, si vous ne réussissez pas, rappelez-vous que, dans mon pays, on a toujours quelques vieilles recettes pour les cas désespérés.

(Il sort.)

SCÈNE IV

BUSSY, LE DUC D'ANJOU.

LE DUC, à l'Huissier.

Qu'on prévienne mon frère... J'étais inquiet de sa santé, ce matin; j'ai fait un fâcheux rêve...

BUSSY.

Vraiment, monseigneur?

LE DUC.

Bussy, au Louvre, à cette heure?

BUSSY.

Je viens de chez Votre Altesse... On ne ne m'a pas reçu.

LE DUC.

J'avais ordonné cependant...

BUSSY.

Peu importe, monseigneur; je voulais vous voir, je vous vois... Il suffit.

LE DUC.

As-tu quelque chose d'important à me dire?

BUSSY.

Mais, oui, monseigneur.

LE DUC, inquiet.

Ah!...

BUSSY.

J'ai à vous parler de cette nuit.

LE DUC, inquiet.

De cette nuit!... As-tu su...?

BUSSY.

Tout ce que je voulais savoir... Mais qu'a donc Votre Altesse?

LE DUC.

Je ne comprends pas. Voilà ce que j'ai...

BUSSY.

Votre Altesse ne comprend pas que, m'étant chargé d'une commission pour elle, je lui rende compte de cette commission?

LE DUC.

Ah!... pardon!... tant de choses se sont passées!... Oui, Bussy, oui, tu devais me rendre compte de quelque chose qui me tient fort au cœur... Eh bien!... que dois-je attendre?

BUSSY.

Vous devez récolter ce que vous avez semé, monseigneur, beaucoup de honte!...

LE DUC.

Plait-il?... (Bussy s'incline légèrement.) Quelle est donc cette femme?

BUSSY.

Je croyais que monseigneur l'avait reconnue.

LE DUC.

C'est elle?... c'est Diane?

BUSSY.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Vivante !... Tu l'as vue ?... elle t'a parlé ?

BUSSY.

Oui. Il n'y a que les spectres qui ne parlent pas. Il est vrai, monseigneur, que vous aviez bien le droit de la croire morte... et il eût mieux valu qu'elle le fût, en effet.

LE DUC.

Pourquoi ?...

BUSSY.

Parce qu'en échappant au martyre, en conservant la vie, elle a trouvé un malheur plus grand que la mort.

LE DUC.

Lequel ?

BUSSY.

Parce qu'un homme lui a sauvé l'honneur, et que, pour se dérober aux bras déjà étendus de M. le duc d'Anjou, dont elle ne voulait pas être la maîtresse, elle s'est jetée dans les bras d'un homme qu'elle exècre et qui en a fait sa femme.

LE DUC.

Que dis-tu ?

BUSSY.

Je dis que Diane de Méridor s'appelle, depuis hier, la comtesse de Monsoreau.

LE DUC.

Mort de ma vie !... Est-ce vrai ?...

BUSSY.

Pardieu ! puisque je le dis !

LE DUC.

Tu me comprends mal. Je me demande seulement s'il est possible qu'un de mes gentilshommes, un Monsoreau, ait eu l'audace de protéger contre moi une femme que j'honorais de mon amour.

BUSSY.

Il répondra qu'il l'a protégée, non contre votre amour, mais contre la violence.

LE DUC.

La violence !... il me la conseillait.

BUSSY.

Lui ?...

LE DUC.

Avec acharnement.

BUSSY.

Cet homme vous conseillait de déshonorer cette jeune fille ?

LE DUC.

Il me l'a écrit.

BUSSY.

Ah ! monseigneur !...

LE DUC.

Tu doutes aussi ? (Prenant une lettre dans son aumônière.) Tiens !

BUSSY, lisant.

« Monseigneur, moins de scrupules... Le coup de main se fera sans risques ; car, grâce à moi, la jeune personne part ce soir pour aller au château du Lude. Je m'en charge... Quant à la résistance, ne la redoutez pas une fois que la personne en question sera rendue au château de Beaugé... Elle y sera ce soir même. De Votre Altesse le très-respectueux serviteur, Comte Bryant de Monsoreau. »

LE DUC, reprenant la lettre.

Qu'en dis-tu ?... Ce traître me faisait croire à l'amour de Diane !

BUSSY.

Il l'aimait lui-même, voilà son excuse.

LE DUC.

Tu crois ? Tu verras si je sais me venger.

BUSSY.

Allons donc ! un prince ne se venge pas d'un pareil misérable... Il le châtie.

LE DUC.

Et comment ?

BUSSY.

En rendant le bonheur à mademoiselle de Méridor, en lui rendant la liberté.

LE DUC.

Mais tu dis qu'elle est sa femme ?

BUSSY.

Le mariage a été forcé, il est nul.

LE DUC.

C'est vrai.

BUSSY.

Faites annuler ce mariage, monseigneur ; montrez-vous un

digne gentilhomme, un noble prince... Faites-vous bénir de nous tous.

LE DUC.

Quelle chaleur!... Cela t'intéresse donc bien, Bussy?

BUSSY.

Moi? Pas le moins du monde... Ce qui m'intéresse, c'est que Votre Altesse ne soit pas dupe d'un lâche qu'elle a comblé de bienfaits... à mes dépens peut-être. Ce qui m'intéresse, c'est qu'on ne dise pas que vous souffrez les infamies et que je sers un prince sans honneur.

LE DUC.

Tu verras!

BUSSY.

Vous comprenez, n'est-ce pas, monseigneur?

LE DUC.

Tu verras si j'ai compris.

BUSSY.

C'est convenu, alors, vous faites rompre ce mariage?

LE DUC.

Il est rompu!

BUSSY.

Foi de gentilhomme?

LE DUC.

Foi de prince.

BUSSY.

Et cette malheureuse femme est libre?

LE DUC, lui touchant la main.

Tu as ma parole.

BUSSY, lui baisant la main.

Ah! demandez-moi ma vie, monseigneur!

LE DUC.

Le roi... Silence!

SCÈNE V

LES MÊMES, LE ROI, entrant par la gauche; CHICOT, DIANE, LE BARON DE MÉRIDOR.

CHICOT, à Bussy.

Le Monsoreau, qui a reçu contre-ordre pour la chasse de Fontainebleau, arrive en ce moment au Louvre. Conduisez le baron et Diane dans la salle de Mars.

(Bussy va chercher au fond Diane et son père.)

BUSSY, bas, à Diane.

Libre, madame! vous êtes libre!... Dans une heure, vous marcherez libre et heureuse à jamais!

DIANE.

Ah! soyez béni!...

(Elle passe dans la salle voisine.)

CHICOT, à Bussy.

Eh bien, quoi de nouveau?...

BUSSY, à Chicot.

J'ai sa promesse.

CHICOT.

Sur quoi a-t-il juré?

BUSSY.

Sur son honneur.

CHICOT.

J'aimerais mieux autre chose... Veillez à ce que Monsoreau n'aperçoive pas Diane et son père.

(Bussy sort après Diane.)

SCÈNE VI

CHICOT, LE ROI, LE DUC D'ANJOU.

CHICOT.

Eh bien, mon fils, as-tu vu M. de Morvilliers?

LE DUC, au Roi.

J'avais tellement hâte d'embrasser Votre Majesté...

CHICOT, à part.

Canaille!

LE ROI, avec amitié.

Merci, François.

CHICOT, à part.

Brute! (Au Roi.) Et les choses graves de ta police?

LE ROI.

Le chancelier croit dangereux que je fasse le pèlerinage de Chartres.

CHICOT.

Voilà tout?

LE ROI.

N'est-ce pas assez?...

CHICOT.

Que c'est laid de mentir!... Avoue donc plutôt que ton

chancelier t'a dit des choses que tu ne veux pas répéter devant ton frère.

LE DUC.

Et pourquoi, monsieur ?

CHICOT.

Le roi sait combien Votre Altesse l'aime... et il craint de vous affliger.

LE ROI, bas.

Tais-toi !

CHICOT.

Et si je veux parler, moi !

LE ROI.

Va-t'en !

CHICOT.

Et si je ne veux pas m'en aller !

LE ROI, avec menace.

Ah !

CHICOT.

Si je veux répéter à Son Altesse ce que M. de Morvilliers a découvert cette nuit !

LE ROI.

Fou !

CHICOT.

Tu crois que je n'ai pas ma police aussi, et mieux faite que la tienne, car je la fais moi-même. Eh bien, écoute... Écoutez, monseigneur.

LE DUC.

Voyons !

CHICOT.

M. de Morvilliers t'a dit, d'abord, que M. de Guise n'est pas au camp de la Charité comme tu le crois.

LE ROI.

Ouais ! où donc est-il ?

CHICOT.

A Paris.

LE ROI.

Il ne m'a pas dit un mot de cela.

CHICOT.

Eh bien, je te le dis, moi... Demande à ton frère.

LE DUC, furieux.

Mais... en vérité...

CHICOT.

Vous n'avez pas entendu dire, monseigneur, que M. de Guise est à Paris avec M. de Mayenne, M. de Lorraine et la duchesse... Vous ne le savez pas?

LE ROI.

François!

LE DUC, à part.

Oh! le démon!

LE ROI.

Eh bien?

LE DUC.

Mon Dieu, sire, j'ai peut-être entendu des mots de tout cela, mais des bruits...

LE ROI.

Vous l'avez entendu dire, et vous ne me le redites pas!

LE DUC.

Mais, sire, c'est dans ce but que je venais de si grand matin au Louvre.

CHICOT.

A la bonne heure! j'en étais bien sûr, moi! C'est comme pour ce qui s'est passé cette nuit. (Au Roi.) Tu sais, ton chancelier te l'a dit...

LE ROI.

Quelques menées, quelques mécontents.

CHICOT.

Quelques... Il est modeste!... Il t'a dit que ces quelques mécontents devaient se rassembler.

LE ROI.

Je le sais.

CHICOT.

A l'abbaye... Parle donc! il faut t'arracher les paroles.

LE ROI.

A quelle abbaye?...

CHICOT.

A Sainte-Geneviève.

LE ROI.

Comment sais-tu cela?

CHICOT.

Ma police, toujours. Et ils se sont rassemblés?

LE ROI.

Oui, à onze heures.

CHICOT.

Et ils ont fait des discours?

LE ROI.

Incendiaires... Un surtout... un certain...

CHICOT.

Gorenflot... Un homme bien dangereux!

LE ROI.

Oui, c'est cela. Mais tu le sais?

CHICOT.

Encore ma police. Ils ont décidé une procession... Tu verras cela bientôt... Des mousquets, des hallebardes en guise de cierges. Ce sera superbe!

LE ROI.

Mais le but! le but de tout cela?

CHICOT.

Ah! demande à M. de Morvilliers. (Bas.) Regarde donc ton frère.

LE ROI.

Qu'il est pâle!

L'HUISSIER.

M. le comte de Monsoreau vient prendre les ordres du roi.

CHICOT, au Duc.

Avouez, monseigneur, que voilà un grand veneur qui vient bien à propos pour détourner la conversation.

SCÈNE VII

Les Mêmes, MONSOREAU.

CHICOT, au Roi.

Tiens, il n'y a pas longtemps que ton grand veneur a rencontré un loup.

LE ROI.

Pourquoi?

CHICOT.

Parce que, comme une des nuées d'Aristophane, il en a gardé la figure... Un vrai loup, c'est frappant!

LE ROI, riant.

Monsieur de Monsoreau, vous passerez chez moi tout à l'heure; j'ai changé les ordres.

MONSOREAU.

Sire... (Il s'incline. — Le Roi sort. — A Chicot.) Monsieur, je ne vois pas pourquoi, puisque nous sommes seuls, je me priverais de causer avec vous. Dans l'embrasure de cette fenêtre, s'il vous plaît.

CHICOT.

Au fond d'un bois, si vous voulez... Oh!... c'est frappant! (Au Duc absorbé.) N'est-ce pas, monseigneur?

MONSOREAU.

Monsieur Chicot, monsieur le fou, monsieur le bouffon, un gentilhomme vous défend, vous défend, entendez-vous, de rire de lui, et vous invite, avant de donner vos rendez-vous dans les bois, à bien réfléchir que, dans ces bois, il pousse une collection de gaules, gourdins et bâtons volants tout à fait dignes de ceux qui vous ont si rudement étrillé de la part de M. de Mayenne.

CHICOT.

Ah! monsieur, vous voulez donc vous placer sur la même ligne dans mes souvenirs?

MONSOREAU.

Monsieur, votre mémoire n'est pas à craindre; elle vous manque toutes les fois que vous avez peur, et, alors, vous oubliez vos principaux créanciers.

CHICOT.

Duquel voulez-vous parler, monsieur, je vous prie?

MONSOREAU.

De maître Nicolas David.

CHICOT.

Ah! pour celui-là, vous vous trompez, monsieur le comte... Celui-là, je ne lui dois plus rien... il est payé. Je vous baise les mains, monseigneur. (A part.) S'ils pouvaient se dévorer l'un l'autre!

(Il sort. Le Duc s'assied. Monsoreau fait un pas pour suivre Chicot.)

SCÈNE VIII

LE DUC D'ANJOU, MONSOREAU.

LE DUC, assis.

Laissez cet homme... C'est à moi qu'il faut parler... (Monsoreau, inquiet, examine autour de lui les tentures.) Oh! ne craignez rien : nous sommes bien seuls, vous êtes bien avec votre

maître, un bon maître; je suis bien avec mon fidèle serviteur.

MONSOREAU.

Altesse, je crois mériter cet éloge.

LE DUC.

Oui, vous avez maintes fois aidé mes entreprises, oubliant vos intérêts, vous exposant même... Tenez, dernièrement encore, dans cette malheureuse affaire...

MONSOREAU.

Laquelle, monseigneur?

LE DUC.

Cet enlèvement de mademoiselle de Méridor... Pauvre jeune fille!

MONSOREAU.

Hélas!

LE DUC.

Vous la plaignez?

MONSOREAU.

Qui ne la plaindrait pas?

LE DUC.

Ce n'est pas moi... Dieu m'est témoin du désespoir que m'a causé sa mort, et du regret que j'ai eu d'un si funeste caprice... Il a fallu toute mon amitié pour vous, pour me faire oublier que, sans vous, je n'eusse pas enlevé cette jeune fille.

MONSOREAU.

Vous ne vouliez pas sa mort, monseigneur, l'intention vous absout... C'est un malheur, un malheur comme la fatalité en cause tous les jours.

LE DUC.

D'ailleurs, c'est fini, n'est-ce pas, et la mort a tout enseveli dans son éternel silence?

MONSOREAU, à part.

Il sait tout!... et cette femme que l'on cache dans la salle de Mars, c'est Diane... elle est ici! (Haut.) Monseigneur, voulez-vous, maintenant, me permettre la franchise?

LE DUC.

Maintenant?

MONSOREAU.

Votre Altesse ne veut-elle pas me faire entendre que mademoiselle de Méridor est peut-être vivante... et ce soupçon même n'est-il pas une sorte d'accusation dirigée contre moi?

LE DUC, se levant.

Traître! tu m'as trompé, tu m'as trahi! Tu m'as pris cette femme que j'aimais!

MONSOREAU.

C'est vrai, monseigneur.

LE DUC.

Ah! c'est vrai... L'impudent! le fourbe!

MONSOREAU.

Veuillez parler bas, monseigneur; car vous oubliez, ce me semble, que vous parlez non-seulement à un fidèle serviteur, mais à un gentilhomme... D'ailleurs, j'avais une excuse.

LE DUC.

Et laquelle?

MONSOREAU.

J'aimais mademoiselle de Méridor.

LE DUC.

Et moi?

MONSOREAU.

Mademoiselle de Méridor ne vous aimait pas, Altesse.

LE DUC.

Elle t'aimait, peut-être?

MONSOREAU.

Peut-être!

LE DUC.

Tu mens! Seulement, je n'avais que ma confiance, et tu avais la trahison!

MONSOREAU.

Monseigneur, je l'aimais.

LE DUC.

Eh! que m'importe!

MONSOREAU, menaçant.

Monseigneur!

LE DUC.

Tu menaces, serpent!

MONSOREAU.

Monseigneur, prenez garde! Je l'aimais, vous dis-je, et je ne suis pas un valet... Je suis comte et seigneur. Ma femme est à moi comme ma terre; nul ne peut me la prendre, pas même le roi! Or, j'ai voulu avoir cette femme, et je l'ai prise!

LE DUC.

Vraiment! tu l'as prise? Eh bien, tu la rendras!

(Il s'élance vers le timbre.

MONSOREAU, se plaçant devant lui.

Arrêtez cette mauvaise pensée, monseigneur... Si vous avez dessein de me nuire, si vous appelez une fois, si vous me faites une injure publique...

LE DUC.

Tu rendras cette femme, te dis-je!

MONSOREAU.

Je l'ai épousée devant Dieu.

LE DUC.

Tu la rendras!

MONSOREAU.

Jamais!

LE DUC, écumant de colère.

Ce mariage, tu le rompras! je le romprai, fusses-tu engagé devant tous les dieux qui ont régné dans le ciel!

MONSOREAU.

Vous blasphémez, monseigneur.

LE DUC.

Demain, mademoiselle de Méridor sera rendue à son père; demain, tu partiras pour l'exil. Dans une heure, tu auras rendu ta charge de grand veneur. Voilà mes conditions; sinon, prends garde, vassal! je te briserai comme je brise cette coupe!

(Il brise un vase sur la table.)

MONSOREAU.

Je ne rendrai pas ma charge, je ne quitterai pas ma femme, et je demeurerai en France.

LE DUC.

Comment cela, maudit?

MONSOREAU.

Parce que je demanderai ma grâce au roi de France, au vrai roi, élu cette nuit à l'abbaye de Sainte-Geneviève, et que ce nouveau souverain ne refusera pas d'écouter le premier suppliant qui tombera à ses genoux.

LE DUC, épouvanté.

Tais-toi!

MONSOREAU.

Sire!...

(Il s'agenouille.)

LE DUC.

Mais tais-toi donc, malheureux! (Il relève le Comte et l'amène

à l'écart avec lui.) Si vous avez une grâce à me demander, demandez-la-moi, mais tout bas... Je vous écoute : demandez!

MONSOREAU.

Humblement, comme il convient à l'humble serviteur de Votre Altesse.

(Le Duc fait lentement du regard le tour des tapisseries.)

LE DUC.

Vous disiez?...

MONSOREAU.

Je disais que mon fatal amour a tout fait, que je n'étais plus maître de moi, que j'avais perdu la raison, et que vous me pardonnerez, monseigneur!

LE DUC, se débattant.

Non; car le premier devoir d'un prince est la justice.

MONSOREAU.

Monseigneur!

LE DUC, à part.

J'ai promis à Bussy. (Haut.) Tiens, tu es un gentilhomme, tu comprends que je ne puis sanctionner ta conduite... Écoute : renonce à cette femme, Monsoreau, encore ce sacrifice; je t'en dédommagerai par tout ce que tu me demanderas.

MONSOREAU.

Vous l'aimez donc toujours, monseigneur?

LE DUC.

Mais non! mais non!

MONSOREAU.

Alors, qui peut vous arrêter? Elle est ma femme.

LE DUC.

Elle ne t'aime pas.

MONSOREAU.

Qu'importe à Votre Altesse?

LE DUC.

Pour moi, Monsoreau, fais cela, je t'en conjure!

MONSOREAU.

Impossible.

LE DUC.

Je te comprends : tu tiens mon secret, tu me dénonceras... C'est infâme!

MONSOREAU.

C'est vrai; mais j'aime assez Diane pour être infâme.

LE DUC.

Lâche!

MONSOREAU.

Oui; mais je l'aime assez pour être lâche... (Le Duc met la main à son poignard.) Oh! vous ne gagneriez rien à me tuer, monseigneur : il est des secrets qui surnagent avec un cadavre!

LE DUC, entendant venir le Roi.

Mon frère!

MONSOREAU.

Allons, monseigneur, faites quelque chose pour un homme qui vous servira bien.

LE DUC.

Que demandez-vous?

MONSOREAU.

Que Votre Majesté...

LE DUC.

Vos conditions, vite!

MONSOREAU.

Vous me pardonnerez?

LE DUC.

Oui.

MONSOREAU.

Vous me réconcilierez avec le baron de Méridor?

LE DUC.

Oui.

MONSOREAU.

Et vous présenterez ma femme au roi?

LE DUC.

Oui, plus tard.

MONSOREAU.

Tout de suite.

LE DUC.

On verra... Vous l'irez chercher...

MONSOREAU.

Elle est ici, Altesse.

LE DUC.

Comment?

MONSOREAU.

Ici même, dans la salle de Mars.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE ROI, DIANE, BUSSY, LE BARON DE MÉRIDOR, CHICOT, TOUTE LA COUR.

BUSSY, accourant près du Duc, bas.

La voici, monseigneur!

MONSOREAU, bas.

J'attends, monseigneur.

DIANE.

Enfin!

BUSSY.

Enfin!

LE DUC, après un douloureux effort, allant prendre Diane par la main et la presentant au Roi.

Sire, permettez que je présente à Votre Majesté mademoiselle Diane de Méridor, comtesse de Monsoreau, femme de mon plus fidèle serviteur.

DIANE, jetant un cri.

Ah!

BUSSY.

Oh!...

LE ROI, à Monsoreau.

Mes compliments, monsieur le grand veneur.

(Le Roi salue et passe, emmenant Monsoreau avec lui. Toute la Cour les suit.)

DIANE.

Mais qu'est-il arrivé, comte?

BUSSY.

Madame, méprisez-moi, haïssez-moi; je croyais être quelque chose en ce monde, je ne suis qu'un atome; je croyais pouvoir quelque chose, et je ne puis même m'arracher le cœur... Oui, madame, vous êtes bien la femme de M. de Monsoreau...; sa femme légitime... sa femme reconnue. Moi, je vous ai perdue, moi misérable, moi maudit, pour avoir cru un lâche et un infâme!

(Il s'élance, fou et en désordre, à travers les Courtisans.)

LE DUC, égaré.

Arrêtez cet homme, qui insulte un prince!

DIANE.

Nous sommes perdus!

CHICOT, à lui-même.

Perdus? Oh! que non!

HUITIÈME TABLEAU

Le carrefour de l'Arbre-Sec. A gauche, premier plan, petite porte de l'église, avec trois marches; rue derrière. Au fond, groupe de maisons : auberge de la *Belle Étoile;* un teinturier, avec son immense cuve. A droite, la *Corne de cerf*, balcon, fenêtres. Au centre, large espace, formé par la rencontre de trois rues, dont l'une tourne au fond du théâtre. Au fond, panorama de la Seine, en face Saint-Germain-l'Auxerrois.

—

SCÈNE PREMIÈRE

BONHOMET, LA HURIÈRE, BOURGEOIS, PASSANTS.

BONHOMET, devant sa porte.

Deux fenêtres, deux fenêtres à louer pour la procession !

LA HURIÈRE, devant sa porte.

Signez, signez, messieurs, sur le registre de la sainte Ligue !

(Affluence de Gens qui signent.)

BONHOMET.

Deux fenêtres pour voir passer le roi a la tête de la grande procession !

(Gens qui entrent en pourparler avec Bonhomet.)

LA HURIÈRE.

Signez, braves Parisiens ! c'est aujourd'ui le grand jour !

(Gens qui circulent, ou qui entrent à l'église, groupes animés. Bourgeois qui signent sur le registre de La Hurière.)

CHICOT, arrivant.

Après vous, monsieur.

(Il signe après le Bourgeois, et, lorsqu'un autre a signé, il signe encore.)

LE BOURGEOIS.

Mais vous avez déjà signé, monsieur !

CHICOT.

Croyez-vous? Tant mieux! je signerais cent fois plutôt qu'une. Je veux signer sur tous les registres de Paris.

BONHOMET.

Deux fenêtres pour la procession !

CHICOT.

J'en prends une.

BONHOMET.

M. Chicot!

CHICOT.

Chut! Celle du rez-de-chaussée.

(Il entre à la *Corne de cerf*.)

BONHOMET.

Bien, monsieur Chicot... (Haut.) Une fenêtre pour voir passer le roi et la grande procession?

(Bruit, cris; foule au fond arrivant avec Gorenflot.)

SCÈNE II

LES MÊMES, GORENFLOT, FOULE, courant autour de lui.

VOIX.

Gorenflot! Gorenflot!

GORENFLOT.

Oui, mes enfants, oui, c'est moi... Bonjour!

LA HURIÈRE.

Maître Gorenflot! (Il accourt avec empressement.) L'illustre orateur! le martyr de la sainte cause!

VOIX.

Gorenflot! Gorenflot!

(On s'empresse autour de lui.)

GORENFLOT.

Est-ce que ces gens-là sont fous?

VOIX.

Noël, Noël au frère Gorenflot!

(Chicot ouvre sa fenêtre.)

CHICOT, à la fenêtre.

Mon coquin!

GORENFLOT, à la foule.

Mes enfants, laissez-moi passer, je vous prie; je voudrais m'arrêter ici quelques instants.

VOIX.

Noël, Noël à Gorenflot!

CHICOT, enjambant la fenêtre.

Mais vous voyez bien que ce digne homme a besoin de repos, de méditation; laissez-le donc tranquille!

VOIX.

Oui!... oui! — Non! non!...

GORENFLOT, apercevant Chicot sans le reconnaître.

Voilà une honnête personne.

CHICOT.

Vous voyez bien qu'il veut se recueillir et composer quelque harangue.

VOIX.

Oui, oui, laissons-le... Noël ! Noël !

(Ils se retirent peu à peu.)

SCÈNE III

CHICOT, GORENFLOT.

GORENFLOT.

C'est heureux ! (Reconnaissant Chicot.) M. Chicot !

CHICOT.

Bonjour, compère !

GORENFLOT.

Savez-vous ce que me veulent tous ces gens-là ?... Ils sautent sur moi comme des mouches.

CHICOT.

Plains-toi donc, tu es populaire.

GORENFLOT.

Moi ?

CHICOT.

Ne fais pas le modeste ; tu le sais bien.

GORENFLOT.

Voilà toute une semaine que je n'ai pas mis le pied dehors ; on m'avait enfermé à la pénitence pour n'être rentré qu'à six heures du matin, il y a huit jours.

CHICOT.

Ah ! oui, le fameux soir !

GORENFLOT.

Quel fameux soir ?

CHICOT.

Tu sais bien, quand tu n'as pas voulu souper avec moi.

GORENFLOT.

C'est vrai !

CHICOT.

Et que tu m'as quitté à onze heures.

GORENFLOT.

Je vous ai... ?

CHICOT.

Pour aller... Tu sais bien!

GORENFLOT.

Non...

CHICOT.

Prononcer...

GORENFLOT.

Quoi?

CHICOT.

Ce discours...

GORENFLOT.

Eh bien?

CHICOT.

Ce magnifique, ce splendide discours...

GORENFLOT.

Je me rappelle vaguement...

CHICOT.

« Mes frères!... c'est un beau jour... pour la... »

GORENFLOT.

Vous m'ouvrez les yeux.

CHICOT.

Oh! qu'il y avait de terribles choses dans ton discours!

GORENFLOT.

Bah!

CHICOT.

Contre le roi, contre la cour, contre tout!

GORENFLOT.

Vraiment!

CHICOT.

Si terribles, que tout à l'heure, en te voyant au milieu de cette foule, je me suis dit : « Pauvre compère, on va l'arrêter! »

GORENFLOT, inquiet.

Mais, monsieur Chicot, je n'ai pas prononcé le moindre discours.

CHICOT.

Allons donc!

GORENFLOT.

Je me suis endormi ici... à la *Corne de cerf*... et réveillé ici.

CHICOT.

Allons donc!

GORENFLOT.

Demandez à M. Bonhomet.

CHICOT.

C'est lui qui vous a ouvert la porte mystérieusement lorsque vous êtes revenu de l'assemblée...

GORENFLOT.

De l'assemblée?

CHICOT.

Tout bouffi d'orgueil...

GORENFLOT.

A cause de quoi?

CHICOT.

A cause du succès que vous aviez eu, et du compliment que vous avaient fait M. de Guise, M. de Lorraine et M. de Mayenne (il salue), que Dieu conserve!... Voyons, vous souvenez-vous?

GORENFLOT.

Non... (Brusquement.) Ah! mon Dieu!

CHICOT.

Quoi?

GORENFLOT.

Tout m'est expliqué.

CHICOT.

La!

GORENFLOT.

Je suis somnambule.

CHICOT.

Qu'est-ce à dire?

GORENFLOT.

C'est-à-dire, monsieur Chicot, que, chez moi, l'esprit domine à ce point la matière, que, tandis que mon corps est endormi, mon esprit veille et lui commande des choses, des choses...

CHICOT.

Des choses sublimes!

GORENFLOT.

Mon Dieu, oui.

CHICOT.

Des choses incendiaires, révolutionnaires, à faire dresser les cheveux sur la tête.

GORENFLOT.

Ah!

CHICOT.

Des choses à vous faire pendre si on vous voit.

GORENFLOT.

Ah !

CHICOT.

Des choses à vous faire écarteler si on vous rencontre.

GORENFLOT.

Que faire, alors?

CHICOT.

Vous mettre à l'abri, et bien vite !

GORENFLOT, épouvanté.

Je crois que vous avez raison.

CHICOT.

Autrement, vous êtes un homme mort !

GORENFLOT, poussant un cri et se sauvant.

Monsieur Chicot!

LA FOULE, l'apercevant

Gorenflot! Gorenflot !

GORENFLOT.

Laissez-moi passer!

CHICOT, à sa fenêtre.

Laissez-le passer, il est proscrit!

LA HURIÈRE.

Lui, un saint ?

GORENFLOT.

Moi, un saint?

CHICOT.

Sa tête est mise à prix !

LA FOULE, furieuse, hurlant.

Oh!

CHICOT.

Va, saint homme !

LA HURIÈRE.

Secours, secours à maître Gorenflot !

CHICOT.

Triomphe à frère Gorenflot!

TOUS.

Vive le frère Gorenflot! Vive la Ligue! Vive le duc de Guise! A bas le tyran !

GORENFLOT.

Ils vont me faire écarteler !

CHICOT.

Vive Gorenflot le martyr !

LA FOULE.

A bas Valois !... A bas le tyran ! à bas !...

(Ils emportent Gorenflot sur leurs épaules.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DUC D'ANJOU, MONSOREAU, ANTRAGUET, puis AURILLY.

ANTRAGUET.

Les voyez-vous, monseigneur?

MONSOREAU.

Et les entendez-vous?

LE DUC.

Oui, je les entends crier : « À bas Henri! » et : « Vive Guise! » mais voilà tout.

(Chicot ferme son volet.)

MONSOREAU.

S'ils criaient : « Vive Anjou ! » monseigneur, ce serait bien dangereux, ce soir!

LE DUC, à lui-même.

Démon ! comme il devine ! (Haut.) Ce n'est pas cela que je veux dire, monsieur; je veux dire que tous ces cris, tout ce bruyant fanatisme, sont capables de donner des soupçons au roi.

MONSOREAU.

Et que fera-t-il, monseigneur?

LE DUC.

Ce qu'il fera? Il s'enfermera au Louvre, au lieu de sortir ce soir; il enverra les Suisses et les gardes-françaises de Crillon pour dissiper ce peuple et culbuter cette procession; et alors, que deviendront nos projets à tous?

MONSOREAU.

Nos projets à tous, monseigneur, n'en souffriront pas. Le roi n'enverra pas un soldat contre la Ligue, puisqu'il s'en est déclaré le chef. Loin de défendre cette procession, il marchera lui-même en tête. Eût-il des doutes, il le ferait encore par bravade. D'ailleurs, n'est-ce pas son habitude, chaque année, de conduire la procession? N'est-ce pas son habitude, après cette procession, d'entrer en retraite, pour deux jours, dans

une communauté religieuse? L'an dernier, c'était aux Minimes; cette année, il a choisi les Génovéfains. Ne craignez donc rien, monseigneur.

ANTRAGUET.

Tout ira bien, Altesse.

LE DUC.

Je vous dis que, depuis l'affaire de l'abbaye, mon frère a des soupçons.

MONSOREAU.

Raison de plus pour nous hâter, monseigneur. Si le roi se défie, prévenons-le! Dans deux heures, il aura franchi le seuil des Génovéfains, dont la porte se fermera sur lui; dans deux heures, nous le tenons... M. de Mayenne court la ville avec ses Lorrains; M. de Guise a caché à l'abbaye quatre-vingts de ses meilleures épées... Toute la communauté est à nous... Vous aurez là vos amis, vos fidèles; lui, il sera seul. Dans deux heures, vous serez notre maître et le sien!

LE DUC, hypocritement.

Que faire d'une tête sacrée? Lui aussi, c'est l'oint du Seigneur!

MONSOREAU.

Vous réfléchirez, Altesse; mais agissez d'abord. Venez hardiment, et jouez serré.

ANTRAGUET.

Songez que l'enjeu, c'est notre tête à tous : gagnez, monseigneur, gagnez!

LE DUC.

Ses amis peuvent l'avertir.

MONSOREAU.

Assemblez les vôtres. Au premier coup de canon qui, selon l'usage, annoncera son départ du Louvre, soyez prêt, mais sans un seul mouvement significatif. Au deuxième coup, qui annoncera l'entrée du roi aux Génovéfains, marchez avec vos amis sur l'abbaye, dont je vous ouvrirai la petite porte.

LE DUC.

Ces deux coups de canon, les entendrai-je jamais!

ANTRAGUET.

Je n'ai pas vu Bussy.

LE DUC.

Bussy?...

ANTRAGUET.

Nous l'avons, j'espère? Oh! mais il nous le faut!...

MONSOREAU.

On dirait, à vous entendre, que cette épée de moins fera tout manquer.

ANTRAGUET.

Cette épée de plus fera tout réussir.

LE DUC.

C'est vrai, quand j'ai Bussy à mes côtés, je suis tranquille; par malheur, il me boude depuis quelques jours.

ANTRAGUET.

Faites la paix, monseigneur, faites vite.

LE DUC.

J'ai tantôt envoyé Aurilly à son hôtel : je fais les avances. Cette démarche le touchera sans doute, et, alors, Aurilly me l'amènera.

MONSOREAU.

Où cela, monseigneur?

LE DUC.

Ici, d'où je surveille la ville et le Louvre à la fois.

ANTRAGUET.

Voilà Aurilly, monseigneur.

LE DUC, à Aurilly.

Eh bien, Bussy?

AURILLY.

Monseigneur, M. de Bussy est au lit avec une grosse fièvre, et le médecin lui défend de sortir.

ANTRAGUET.

Malheur!...

LE DUC.

Tu as dit...?

AURILLY.

Tout ce que je pouvais dire à un valet, car on ne m'a pas reçu.

LE DUC.

Comment?

AURILLY.

Non, monseigneur, le médecin défendait la porte.

LE DUC.

Même à mon envoyé! Bussy est donc à l'agonie?

ANTRAGUET.

Monseigneur, voulez-vous que j'essaye?

LE DUC.

Mais...

ANTRAGUET.

Il nous faut Bussy à tout prix!

MONSOREAU.

Son Altesse supplier ainsi un simple gentilhomme!

LE DUC.

Antraguet a raison, comte : le roi a Crillon, il faut que j'aie Bussy. Va, Antraguet, va! (Antraguet s'élance et part.) Vous ne doutez de rien ce soir, vous; depuis que vous êtes marié, vous voyez tout en beau. C'est naturel, à travers le prisme de l'amour, et de l'amour heureux!

MONSOREAU, blessé.

Amour heureux!

LE DUC.

Allons, l'heure approche : rassemblez vos hommes et allez prendre votre poste à l'abbaye...

MONSOREAU.

Serait-ce qu'il sait mon malheur et qu'il me raille?

LE DUC.

Qu'avez-vous?

MONSOREAU.

Rien, monseigneur; rien; j'obéis. (A part.) Amour heureux!...

(Il part.)

LE DUC.

Cet homme, on ne sait jamais si on l'a pour soi ou contre soi. Odieux instrument, comme je le briserai avec joie!... J'avais choisi une femme, la plus belle; je l'aimais : il me la prend. J'avais un ami, le plus sûr, le plus brave... il m'en fait un ennemi. Oh! je vais reprendre Bussy tout de suite... j'y vais moi-même. Quant à lui reprendre Diane, nous verrons plus tard!

AURILLY.

Monseigneur, regardez donc!

(Une troupe passe de droite à gauche.)

LE DUC.

Ces drôles!... Est-ce que tu plaisantes?

AURILLY, montrant la droite.

Pas par là... mais par ici. Voyez-vous?

LE DUC.

Ces deux hommes qui viennent?... On dirait Saint-Luc.

AURILLY.

Et l'autre ?

LE DUC.

Bussy !... Bussy, couché avec la fièvre... Bussy, dont la porte est fermée pour moi !

(Il s'écarte vivement.)

SCÈNE V

LES MÊMES, BUSSY, SAINT-LUC.

SAINT-LUC.

Vous avez beau dire, comte, vous êtes ici plus gaiement qu'enfermé à l'hôtel de Bussy... Huit jours sans sortir et sans voir âme qui vive !

BUSSY.

On change de ciel, on ne change pas d'idée ; et vous ne me ramènerez pas chez moi plus gai que vous ne m'en avez fait sortir.

SAINT-LUC.

Nous verrons.

LE DUC, s'approchant tout à coup.

Bonsoir, Bussy.

BUSSY, surpris.

Monseigneur !

(Saint-Luc salue profondément.)

LE DUC.

Vous voilà guéri, ce me semble ?... A merveille ! N'étiez-vous pas au lit tout à l'heure ?

BUSSY.

Il est vrai, monseigneur.

LE DUC.

Tu boudais, avoue-le-moi, et tu as refusé mon messager de paix. Mais, puisque tu apportes la paix toi-même, c'est bien, tu es un bon cœur ; merci.

BUSSY.

Votre Altesse se trompe ; je ne la cherchais pas.

LE DUC.

Allons, sois raisonnable ! tout ce que je n'ai pu t'expliquer l'autre jour, tu le sauras bientôt, tu le sauras demain, et tu verras si je pouvais, dans cette déplorable affaire, agir autre-

ment que je n'ai fait... Tiens! tu le sauras ce soir, avant deux heures d'ici... Allons, viens!

(Il lui prend le bras.)

BUSSY, se dégageant.

Pardon, monseigneur, il ne m'est pas possible d'accompagner Votre Altesse.

LE DUC.

Ah!

BUSSY.

Je suis très-souffrant. J'ai eu tort de sortir, et je rentre me remettre au lit.

LE DUC.

Aussi n'abuserai-je pas. Je ne te demande que de finir avec moi la promenade que tu avais commencée avec M. de Saint-Luc, qui est maintenant de tes amis, à ce que je vois?

BUSSY.

Oui, monsieur le duc, et des meilleurs.

LE DUC.

Eh bien, moi aussi, je suis ton ami, et le premier en date... Allons, viens!

BUSSY.

S'il y a eu amitié entre nous, monseigneur, ç'a été beaucoup d'honneur pour moi; mais cet honneur, j'y dois renoncer.

LE DUC.

Pourquoi?

BUSSY.

Nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre, monseigneur.

LE DUC.

Ah!... je fais le premier pas!

BUSSY.

C'est une douleur de plus pour moi.

LE DUC.

Je te prie!

BUSSY.

Altesse...

LE DUC.

Écoute... Tu n'es pas de ceux qui abandonneraient même un étranger en péril; même un ennemi, tu le secourrais.

BUSSY.

Votre Altesse n'est pas en danger et n'a pas besoin de mon secours.

LE DUC.

Si... J'ai besoin de toi ce soir, dans une circonstance la plus grave peut-être de toute ma vie... Viens seulement avec moi, donne-moi cette soirée, et, demain, tu te réveilleras duc, prince, le second du royaume !

BUSSY, raillant.

Ce ne pourrait être tout au plus que le troisième, monseigneur ; car j'aurai toujours devant moi le roi et vous.

LE DUC.

Tu refuses?...

BUSSY.

Il le faut.

LE DUC.

Mon amitié?

BUSSY.

Oui.

LE DUC.

Mes offres ?

BUSSY.

Oui.

LE DUC.

Mes ordres ?

BUSSY.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Tu te repentiras de n'être plus mon ami !

BUSSY.

Je m'étais déjà repenti de l'être.

LE DUC.

Viens, Aurilly, viens !

AURILLY, au Duc.

Puisqu'il ne venait pas ici pour Votre Altesse, tâchons de savoir pourquoi il y était venu.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

SAINT-LUC, BUSSY.

BUSSY.

Ah ! Saint-Luc, pourquoi m'avez-vous amené ici ! Si je

fusse resté chez moi, j'évitais cette désagréable rencontre! Rentrons.

SAINT-LUC.

Un moment!

BUSSY.

Que faisons-nous dans ce quartier absurde? Rien!

SAINT-LUC.

Moi, j'y suis venu pour quelque chose. J'attends madame de Saint-Luc, qui est à l'église, ici, tenez.

BUSSY.

C'est différent. Eh bien, je vous laisse... J'ai mon page de confiance, je retourne à l'hôtel.

SAINT-LUC.

Ne voulez-vous pas saluer la comtesse? Justement, on sort. La voici.

(Gens qui sortent de l'église. Diane et Jeanne sortent à leur tour et descendent les marches, suivies de Gertrude et d'un Page.)

BUSSY.

Elle n'est pas seule?...

SAINT-LUC.

Non; elle est avec une de ses amies. Venez, comte, approchons-nous.

BUSSY, à Jeanne.

Madame... (Voyant Diane.) Diane!

SAINT-LUC, bas.

Voilà qui vous raccommode avec le quartier.

JEANNE, saluant Bussy.

M. de Bussy! quel miracle!... (A Saint-Luc.) Voyons, monsieur de Saint-Luc, vous m'avez promis une fenêtre pour voir la procession. Cherchons ensemble.

SAINT-LUC.

En face; voulez-vous?

(Ils s'écartent, laissant Bussy et Diane ensemble. Bonhomet leur fait des offres.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, BUSSY, DIANE.

BUSSY.

Ah! madame, voilà un hasard qui remplace pour moi la Providence!

DIANE.

Ce n'est point un hasard, monsieur le comte. C'est moi qui ai prié madame de Saint-Luc de m'aider à vous rencontrer.

BUSSY.

Vous !...

DIANE.

Je vous devais bien un remercîment pour vos généreux efforts.

BUSSY.

Quoi ! vous ne me haïssez pas, moi qui n'ai pu empêcher votre malheur, moi qui l'ai avancé peut-être !

DIANE.

Votre souvenir a été ma seule consolation pendant ces huit jours d'agonie. Mais ce n'est pas là ce que je voulais vous dire; j'ai, à mon tour, un devoir à remplir envers vous. Vous courez un grand danger, monsieur le comte.

BUSSY.

Moi ?

DIANE.

Vous vivez chez vous, n'est-ce pas, enfermé, malade ?

BUSSY.

Malade de chagrin, dévoré de regrets et de rage !

DIANE.

Cependant, chaque nuit, une personne mystérieuse se glisse aux environs de ma nouvelle demeure, errant, épiant la lumière ou l'ombre de ma fenêtre. Je l'ai vue; je l'ai reconnue : c'est vous !

BUSSY.

Madame ! je vous atteste...

DIANE.

C'est vous ! c'est vous !...

BUSSY.

Eh bien, oui, c'est moi ! moi qui, désormais sans but, sans espoir; traînant mon corps qui n'a plus d'âme, c'est moi qui vais guetter votre lampe qui s'allume, votre ombre qui passe; c'est moi qui m'assure, en vous voyant, que mon amour n'est pas la folie, et je m'en retourne plus désespéré que jamais, mais vivant encore, parce que j'ai respiré le même air que vous !

DIANE.

Oh ! malheureux !... mais je ne suis pas seule dans cette

maison; d'autres yeux que les miens vous ont vu... Déjà l'on cherche, l'on s'inquiète. Le comte de Monsoreau est jaloux.

BUSSY.

Jaloux! Et qu'a-t-il à envier, lui, l'époux de la plus belle, de la plus adorable des femmes? Jaloux d'un malheureux qui souffre, d'un insensé qui passe!

DIANE.

Le comte est effrayant dans ses soupçons et ses colères. La nuit dernière, je vous regardais à travers mes vitres, et tout à coup sa fenêtre, voisine de la mienne, s'est ouverte doucement. J'ai vu briller une arme!

BUSSY.

Eh! qu'il me tue!

DIANE.

Oh! je vous en conjure, ne revenez plus, par pitié pour moi!

BUSSY.

Et pourquoi voulez-vous que je vive? pour assister au bonheur de cet infâme, au bonheur qu'il a deux fois volé? pour expirer lentement, minute par minute, du supplice que ce bonheur infernal me fait souffrir? Jaloux! il est jaloux, le misérable! jaloux de l'ombre quand il possède la réalité; mais, par le Dieu vivant! je serais insensé de me laisser tuer par cet homme. Il est mon ennemi mortel, et je le tuerai de mes mains!

DIANE.

Monsieur... oh! monsieur, il est excusable, peut-être!

BUSSY, avec désespoir.

Vous le défendez?

DIANE.

Si vous saviez...

BUSSY.

Je sais que je vous aime et qu'il est votre mari.

DIANE.

Mais, s'il ne l'était pas, si jamais il ne devait l'être?...

BUSSY, avec transport.

Oh!

DIANE, confuse.

Adieu!

BUSSY.

Diane! Diane!

(Il se jette à ses pieds; elle s'échappe pour aller rejoindre Jeanne.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE DUC D'ANJOU, AURILLY, qui ont paru depuis un moment sur le seuil de l'église.

LE DUC, à la porte de l'église.

Ah! Bussy, voilà pourquoi tu trahis ton maître!... C'est bien!

(Ils s'éloignent.)

DIANE, à Jeanne.

Partons!

BUSSY, la retenant.

Un mot encore, ah! mes amis!

CHICOT, s'élançant par la fenêtre.

Êtes-vous enragé, mon maître?... A genoux sur le pavé, à dix pas du duc d'Anjou, qui vous guette!

BUSSY et DIANE.

Oh!... le duc!...

CHICOT.

Peste des amoureux!

BUSSY.

Croyez-vous que je me la laisserai arracher encore?

CHICOT.

Je crois que vous avez la fièvre et le transport, et que vous allez rentrer à l'hôtel de Bussy tout de suite.

BUSSY.

Oh!...

CHICOT.

Tout de suite, et vous cacher sous vos couvertures, grelotter la fièvre, et ne jamais avouer que vous êtes sorti ce soir, si vous tenez à conserver votre tête sur vos épaules.

BUSSY.

Mais qu'y a-t-il donc?

(Grand bruit au loin.)

CHICOT.

Il y a... Mais partez donc, monsieur de Bussy! vous perdez cette jeune femme! (Bussy s'éloigne.) Quant à vous, Diane, ma petite sœur, rappelez-vous que je vous ai promis de vous rendre à votre père... Alerte! alerte!... Ah! Jeanne, quelle folie! que vous êtes toujours mon étourdie de Méridor!... Allez, allez!... (A Saint-Luc.) Vous, restez avec moi; car j'aurai

besoin de vous tout à l'heure. C'est ce soir, à minuit, à l'abbaye, que Chicot achève de payer ses dettes!

(Les deux femmes s'enfuient.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, GORENFLOT, sur son âne, suivi d'une foule bruyante et avinée.

LA FOULE.

Vive la Ligue! à bas Valois! vive Gorenflot!

GORENFLOT, ivre.

Oui, braves Parisiens, criez : « Vive Gorenflot! » Je suis votre champion, moi, et le premier orateur du monde!

LA FOULE.

Noël! Noël! un discours! un discours!

GORENFLOT.

Oui, un discours.

LA FOULE.

Silence! silence!

GORENFLOT.

Mes enfants, Paris est la plus belle ville de France, et les Parisiens sont les gens les plus spirituels du royaume; oui, la chanson le dit!

(Il chante.)

Parisien, mon ami,
Que tu sais de sciences!

LA FOULE, riant et applaudissant.

Oui, oui!...

GORENFLOT.

Il n'y a qu'une chose qui gâte Paris et qui gâte la France, c'est ce tyran de Valois, que j'ai déjà terrassé des foudres de mon éloquence.

LA FOULE.

A bas! à bas le tyran!

(Gorenflot descend de dessus son âne.)

GORENFLOT, pendant qu'on emmène l'âne.

Je sais bien que la terre est une vallée aride où l'homme ne peut se désaltérer qu'avec ses larmes!... mais j'aurai la consolation, avant d'expirer, de voir le châtiment du Sarda-

napale Est-ce aujourd'hui que nous le déposons, que nous le tonsurons, que nous le jetons dans un couvent?

(A chaque mot, hourra de la foule. Coup de canon.)

TOUS.

La procession! la procession!

(Tous abandonnent Gorenflot pour courir au-devant de la procession.)

GORENFLOT, triste.

Allons à la procession... Où est Panurge? où est mon âne? Allons à la procession!

(Il sort. Musique, cris, arrivée de la procession.)

TOUS.

La procession! la procession!

SCÈNE X

LE DUC D'ANJOU, AURILY, ANTRAGUET, puis LE ROI, LA PROCESSION, DÉFILÉ, LIGUEURS, LORRAINS, GENTILSHOMMES, CORPORATIONS, avec leurs bannières; SUISSES, GARDES, FEMMES, ENFANTS.

LE DUC, à droite, dans un angle, avec Aurilly et Antraguet.

Il est sorti!... Ira-t-il jusqu'à l'abbaye?

(Après les différentes corporations, accueillies par des cris, on voit enfin les troupes, puis la Cour, puis le Roi en habit de génovéfain, sous un dais fleurdelisé. A distance marchent sa Cour et ses divers Officiers.)

LA FOULE.

Le roi! le roi!... Vive le roi! vive le roi!

(Cris divers. On s'agenouille, on se heurte pour mieux voir le Roi. Le défilé continue. La procession disparaît dans la rue voisine. Coup de canon.)

LE DUC, se redressant tout à coup.

Je suis roi!

(Cris, tumulte de la foule pendant le défilé, qui s'achève.)

ACTE CINQUIÈME

NEUVIÈME TABLEAU

La grande salle du couvent des Génovéfains. Grande porte au fond, à laquelle on arrive du dehors par un large escalier plongeant. A droite, porte et fenêtre. Porte à gauche, donnant sur la cellule du Roi.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MAYENNE, LA DUCHESSE, MONSIEUR DE LORRAINE.

Au lever du rideau, Mayenne place et inspecte différents détachements d'hommes armés qu'il distribue aux portes.

LA DUCHESSE, arrivant.

Eh bien, où en est-on?

MAYENNE.

Tout va bien... nous sommes imprenables dans notre forteresse.

LA DUCHESSE.

Le Valois, que fait-il?

MAYENNE.

A peine entré, il s'est enfermé dans sa cellule, là, au fond de cette galerie... On n'entend pas même son souffle. Il prie!

LA DUCHESSE.

Il était fait pour être moine!

MONSIEUR DE LORRAINE, entrant.

Mais, du dehors, quelles nouvelles?

MAYENNE.

Le populaire rentre tranquillement et très-satisfait de sa belle procession; son roi ne lui manque pas.

LA DUCHESSE.

Je le crois... Oh! que j'aurais voulu voir ce Valois pieds nus et la tête basse, s'avançant peu à peu vers le piége!... aurais-je ri!

MAYENNE.

Je ne riais pas, moi!... A chaque station, il s'arrêtait pour se reposer ou se rafraîchir; on fermait les rideaux du dais.

Je ne riais pas, le cœur me battait trop; nous le perdions de vue et nous nous disions : « En sortira-il ? ne va-t-il pas réfléchir ? »

LA DUCHESSE, riant.

Il n'a pas réfléchi !...

MAYENNE.

A la dernière halte, à la rue de l'Arbre-Sec, il est resté enfermé plus longtemps que les autres fois, et, quand il est sorti, enseveli sous son froc, il m'a semblé plus courbé, plus chancelant, tout autre enfin... Je craignais qu'il n'eût pas la force d'arriver jusqu'ici.

LA DUCHESSE.

L'y voici, Dieu soit loué ! et il y est bien. Maintenant, au duc d'Anjou !

MONSIEUR DE LORRAINE.

Il vient d'arriver. Monsoreau lui a ouvert la porte.

LA DUCHESSE.

Il est pris comme son frère. Qu'en ferons-nous ?

MAYENNE.

Oh ! avec lui, pas de cérémonies. Aussitôt que l'acte d'abdication sera signé, en route pour un de nos châteaux forts. Mais le voici, plus un mot !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DUC D'ANJOU, MONSOREAU et PLUSIEURS GENTILSHOMMES.

LE DUC.

Bonsoir, messieurs !

MONSIEUR DE LORRAINE.

Nous sommes aux ordres de Votre Majesté...

MAYENNE.

Nous n'attendions que vous, sire.

LE DUC.

Je ne vois pas votre frère Henri de Guise ?

(La Duchesse sort en saluant.)

MONSIEUR DE LORRAINE.

Il inspecte nos postes.

LE DUC.

Et... le... le prisonnier, où est-il ?

MAYENNE.

Dans sa cellule.

MONSIEUR DE LORRAINE.

Il faudrait ne pas perdre de temps, sire, et lui faire signer l'acte d'abdication.

LE DUC.

Eh bien, faites, messieurs.

MAYENNE.

Ce n'est pas à nous, sire; nous n'en avons pas le droit.

LE DUC.

Comment?

MONSIEUR DE LORRAINE.

C'est au roi présent de déclarer la déchéance de son prédécesseur.

LE DUC.

Mais... s'il refuse?

MAYENNE.

Il nous refuserait à plus forte raison, et, en ce cas, nous ne pourrions rien. Toute initiative vous appartient maintenant, sire.

LE DUC.

Oh! il luttera... (à Monsoreau), n'est-ce pas?

MONSOREAU.

C'est à craindre...

LE DUC.

Mais, alors...

MAYENNE.

Le temps est précieux.

MONSIEUR DE LORRAINE.

Le succès dépend d'une prompte résolution.

LE DUC.

Il refusera, vous dis-je!...

MONSOREAU.

Essayez toujours.

MAYENNE.

Il le faut bien!

MONSIEUR DE LORRAINE.

Quand il se verra seul, sans ressources...

MONSOREAU.

Dans une main résolue et puissante...

MAYENNE.

Faites-le venir, sire.

MONSIEUR DE LORRAINE.

Voici la clef de sa cellule.

LE DUC.

Prenez, Monsoreau.

MAYENNE.

Et voici l'acte d'abdication en bonne forme, tel qu'il a été convenu entre nous, monseigneur... Il n'y manque que la signature.

LE DUC, prenant l'acte.

Bien.

MONSIEUR DE LORRAINE.

Et maintenant, sire, agissez!

MAYENNE.

Nous attendons votre premier signal.

LE DUC.

Vous me quittez?

MONSOREAU, à part.

Ils se retirent?

MAYENNE.

Notre présence serait une intimidation nuisible... Il importe de ne pas effrayer le prisonnier. Obtenons son aveu par la persuasion; si la rigueur devient nécessaire, nous sommes là avec toutes nos forces...

(Ils sortent.)

SCÈNE III

LE DUC D'ANJOU, MONSOREAU, AURILLY.

MONSOREAU.

Les Lorrains se mettent à l'écart; pourquoi?...

LE DUC.

C'est-à-dire qu'on me charge de l'exécution qu'ils n'osent pas faire.

MONSOREAU.

Je le crois; mais le temps passe, et il faut que quelqu'un agisse.

LE DUC.

Ce ne sera pas moi. En suis-je déjà réduit à faire la volonté des Lorrains?...

MONSOREAU.

Vous les avez tous pris pour vos grands dignitaires: connétable, grand maître... Ils vous tiennent.

LE DUC.

Pas pour longtemps.

MONSOREAU.

Que décidez-vous, monseigneur?

LE DUC.

Ouvrez cette porte. (Monsoreau ouvre.) Le voit-on?...

MONSOREAU.

Oui, monseigneur; sa cellule est ouverte.

LE DUC.

Que fait-il?

MONSOREAU.

Il est à genoux, absorbé, comme en extase.

LE DUC.

Eh bien, prenez avec vous Antraguet, et allez lui lire cet acte.

MONSOREAU.

Moi, son grand veneur?...

LE DUC.

Ne suis-je pas son frère?

MONSOREAU.

Un homme d'épée ne lit pas un acte, monseigneur, il le fait exécuter.

LE DUC.

Ah!...

MONSOREAU.

Vous avez là M. Aurilly. Envoyez-le avec Antraguet.

LE DUC, se contenant.

Vous avez raison, comte. Oh! Bussy! Bussy! où es-tu?.. (Monsoreau va chercher Antraguet.) Plions encore, je me relèverai tout à l'heure!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, ANTRAGUET.

LE DUC.

Marquis d'Antragues, accompagnez monsieur chez le prisonnier, à qui lecture sera donnée de cet acte, dans ses moindres détails.

ANTRAGUET.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Il faut vous attendre à une résistance ; mais, à tout ce qu'il pourra dire, plainte, menace ou prière, n'opposez que le silence.

ANTRAGUET.

Oui, Altesse.

LE DUC.

Fermez tout. Oh ! je ne veux pas entendre sa voix !... Voici l'acte, allez. (Antraguet et Aurilly sortent pour entrer chez le Roi et referment la porte. Alors, Monsoreau s'approche du Duc.) Que voulez-vous, comte de Monsoreau ?

MONSOREAU.

Un seul mot, monseigneur. Dans une minute, Votre Altesse va être roi, et, en retour de ce que nous lui donnons, le roi nous doit des garanties.

LE DUC.

Des garanties ?

MONSOREAU.

Le roi est bien décidé, n'est-ce pas, à respecter l'honneur et le repos de ses serviteurs?

LE DUC.

Monsieur !

MONSOREAU.

Je vous dis cela, monseigneur, parce que hier est bien près de demain, et qu'hier encore, Votre Altesse ne respectait pas assez la femme d'un de ses meilleurs gentilshommes.

LE DUC.

De quelle femme voulez-vous parler ?

MONSOREAU.

De la mienne. Votre Altesse aime toujours Diane de Méridor, et Votre Altesse espère toujours.

LE DUC.

Comte !

MONSOREAU.

Chaque nuit, depuis mon mariage, Votre Altesse est venue avec un page, ou seule, aux environs de ma maison.

LE DUC.

Moi ?...

MONSOREAU.

Monseigneur, je vous ai vu ! je veille... Oh ! j'ai juré que cette femme ne serait à personne. Vivant, elle ne me quittera jamais ; mort, elle me quittera moins encore, je l'emmènerai

en partant... Que voulez-vous! c'est mon délire, monseigneur. Heureusement, j'ai songé à vous prévenir. Mais enfin, quand vous serez le roi, qu'arriverait-il si je ne vous reconnaissais plus dans l'ombre, et si, comme hier, vous vous trouviez à portée de mon arquebuse?...

LE DUC.

Monsoreau! mais vous êtes fou!

MONSOREAU.

J'ai vu, sous ma fenêtre, un homme...

LE DUC.

Vous avez vu un homme, c'est possible; mais qui vous a dit que c'était moi?

MONSOREAU.

Il y a donc quelqu'un?

LE DUC.

Apparemment.

MONSOREAU.

Qui aime Diane?

LE DUC.

Oui.

MONSOREAU.

Et qui en est aimé?

LE DUC, haussant les épaules.

Peut-être!

MONSOREAU.

Ah! monseigneur, le nom de cet homme! je vous le demande, comme prix de tous mes services. Monseigneur, je ne vous quitte pas que vous ne me l'ayez dit.

LE DUC.

Soyez tranquille, vous le saurez.

(La porte du Roi se rouvre. — Silence.)

SCÈNE V

Les Mêmes, ANTRAGUET, AURILLY.

LE DUC.

Eh bien?

ANTRAGUET.

L'acte est lu, monseigneur.

LE DUC.

Et qu'a-t-il dit?

ANTRAGUET.

Rien.

LE DUC.

Il ne s'est pas révolté, il n'a pas protesté?

ANTRAGUET.

Immobile, comme écrasé par cette révélation, ensevelissant son front dans ses mains tremblantes, il est resté à genoux, plus humblement prosterné que jamais, et vous pourriez le voir d'ici frapper silencieusement sa poitrine.

MONSOREAU.

C'est étrange !

LE DUC, qui s'avance pour regarder.

Il a peur...

AURILLY.

Il est vrai que le coup est rude.

MONSOREAU.

Achevez, monseigneur, achevez; vous aurez sa signature à bon marché.

LE DUC.

Ah! amenez-le, Antraguet.

(Antraguet obéit.)

MONSOREAU, troublé.

Je cours prévenir les princes lorrains et faire avancer mes hommes d'armes. (A part.) Elle aime quelqu'un !... Qui donc?...

(Il sort.)

LE DUC.

Le voir, lui parler, c'est plus difficile que je ne croyais.

SCÈNE VI

LE DUC D'ANJOU, ANTRAGUET, AURILLY, LE ROI, sous son capuchon; il s'avance courbé, défaillant, la tête basse, les mains jointes.

ANTRAGUET, bas.

C'est pitié!

LE DUC.

Approchez, Henri. Vous savez la vérité tout entière, cette vérité qu'on cache trop souvent aux rois et qui ne leur apparaît jamais qu'avec la foudre. Vous savez que vos peuples vous ont rejeté, que votre noblesse et les grands du royaume vous ont déposé. Rassurez-vous, on vous laissera la vie; et l'acte que vous allez signer, en présentant votre abdication comme volontaire, sauve encore les apparences et l'honneur de notre maison. (Le Roi fait un pas.) Oh! vous eussiez été plus

dur pour moi, vous qui m'avez humilié si souvent, comme si je n'étais pas un fils de France, votre égal, le seul héritier du trône d'où l'on vous chasse et qui m'appartient désormais! (A lui-même.) Toujours cette immobilité!

ANTRAGUET.

Monseigneur, c'est votre frère; terminez son agonie. (Au Roi.) Sire, signez!

AURILLY.

Signez!...

(Il lui offre une plume. Le Roi hésite.)

LE DUC.

Ah! soyez prudent!... ne tentez pas notre patience. (Bruit au dehors.) Signez, Henri, ou préparez-vous à tout...

MONSOREAU, accourant.

Les Lorrains ont disparu, et les Suisses entrent dans l'abbaye par le cimetière.

LE DUC, avec menace.

Signerez-vous!... (Le Roi se courbe et signe lentement.) Enfin!

AURILLY, qui a couru à la fenêtre.

Et voilà Crillon qui occupe la porte avec ses gardes-françaises.

ANTRAGUET.

Ils montent!

LE DUC.

Ne craignons rien avec un pareil otage.

(Coups frappés rudement à la porte.)

UNE VOIX, du dehors.

Ouvrez, mes révérends!

LE DUC.

Cette voix!

MONSOREAU.

Mon Dieu!

LA VOIX, du dehors.

Rendez-moi donc mon fou, qui n'est pas rentré au Louvre.

MONSOREAU, regardant par la fenêtre.

Le roi!...

LE DUC.

Mais alors... (Il lit la signature.) « Chicot 1er!... »

MONSOREAU, en même temps qu'il lève le capuchon du faux roi.

Oh!...

CHICOT, éclatant de rire.

Ah! ah! ah! comme je m'amuse!...

LE DUC.

Misérable !

LE ROI, en dehors.

Enfoncez la porte, monsieur de Crillon !

LE DUC, égaré.

A moi ! à moi !

MONSOREAU.

Tout est perdu !... Chacun pour soi, monseigneur.

(Il saute par une fenêtre et s'enfuit.)

AURILLY, entraînant le Duc.

Allons, allons, monseigneur...

(Ils vont fuir. Les Suisses les refoulent, commandés par Saint-Luc, qui entre par la droite. La porte du fond, brisée, s'ouvre avec fracas.)

SAINT-LUC, à Chicot.

Où est Monsoreau ?

CHICOT.

Au souterrain, par cette porte... Vite !

(Saint-Luc sort précipitamment.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE ROI, SAINT-LUC, CRILLON, GARDES, à la porte et partout.

CHICOT.

Tu arrives bien ; on allait me faire abdiquer.

LE ROI.

Qu'on m'amène MM. de Guise... (On court.) M. de Bussy !... Vous entendez, Nancey ?

QUÉLUS, au Roi.

Nous avons une revanche à prendre avec celui-là... Je m'en charge !

(Ils sortent.)

LE ROI.

M. de Monsoreau !...

CHICOT.

Je m'en suis chargé !...

LE ROI.

Qu'on me laisse, messieurs... Restez, Chicot...

(Les Gardes se retirent sur l'escalier au fond ; Chicot s'adosse à la porte de la cellule.)

SCÈNE VIII

LE ROI, LE DUC D'ANJOU, CHICOT.

LE DUC, atterré.

Sire !...

LE ROI.

Ainsi, vous avez conspiré contre moi, comme autrefois vous conspirâtes contre mon frère Charles ! Alors, c'était avec le roi de Navarre; aujourd'hui, c'est avec les Guises, qui vous méprisent et qui vous jouent. Autrefois, vous rampiez comme un serpent; aujourd'hui, vous faites le lion, vous voulez mordre !... Après la ruse, la violence ! après le poison, l'épée !

LE DUC.

Le poison !... que voulez-vous dire ?

LE ROI.

Tu ne sais pas ce que je veux dire?... Tu ne le connais pas, ce poison du livre de chasse que tu destinais au roi de Navarre, et que le hasard a détourné sur notre frère Charles. Il est bien connu pourtant, ce poison fatal de notre mère ! trop connu, n'est-ce pas ? Voilà pourquoi tu y as renoncé à mon égard ! voilà pourquoi tu as choisi l'épée. Mais regarde-moi donc, toi qui t'attaques par l'épée au vainqueur de Jarnac et de Moncontour !...

LE DUC.

Mon frère !...

LE ROI.

L'épée !... Eh bien, je voudrais te voir seul à seul avec moi, tenant une épée. Tu as la tienne, tu veux me prendre ma couronne, et nous voilà face à face; voyons !... Ah ! misérable ! sois bien convaincu qu'un homme de ta trempe ne tuera jamais un homme de la mienne. Tiens ! ne songe plus à lutter d'une façon ni de l'autre, car, dès à présent, je ne suis plus ton frère, je suis ton roi, ton maître, ton despote... Je te surveille dans tes oscillations; je te poursuis dans tes ténèbres, et, à la moindre obscurité, au moindre doute, j'étends la main sur toi, chétif, et je te jette pantelant à la hache du bourreau !

LE DUC, se courbant.

Sire, pitié !... pitié !...

LE ROI.

Non!

LE DUC.

Grâce!...

LE ROI.

Vous aurez grâce si vos juges vous font grâce!...

LE DUC.

Laissez-moi voir notre mère!

LE ROI.

A quoi bon, puisque je connais le poison de la famille?

LE DUC.

Oh! sire! sire!...

LE ROI.

Assez!... A moi, Grillon!... mes capitaines!... tout le monde!

SCÈNE IX

LES MÊMES, TOUT LE MONDE.

LE ROI.

Mes prisonniers, MM. de Guise?...

NANCEY.

Évadés, sire! On est à leur poursuite.

LE ROI.

Les vrais successeurs de Charlemagne!... cela ne se perd pas. Je les retrouverai!

SAINT-LUC, ramenant Monsoreau.

Voici M. de Monsoreau, sire!...

CHICOT.

Eh! notre grand veneur, vous voilà donc aux abois?...

LE ROI, à Monsoreau.

Lèse-majesté, trahison et sacrilége... Vous savez ce qui vous attend?...

MONSOREAU.

Bien, sire...

CHICOT.

Voilà une petite femme qui aura été bientôt veuve.

LE ROI.

Nous la remarierons!

MONSOREAU, frémissant.

Oh!...

QUÉLUS.

M. de Bussy se cache bien, sire : nous ne l'avons pas trouvé dans l'abbaye.

NANCEY.

Sire, M. de Bussy !...

(Bussy entre.)

LE ROI, à Bussy.

Où étiez vous ?...

BUSSY.

Dans mon lit, sire... Demandez à votre capitaine des gardes...

NANCEY.

C'est la vérité.

BUSSY.

D'ailleurs, s'il s'agit de trahison, comme je l'entends dire, Votre Majesté sait que je ne trahis jamais. (Le Duc sourit.) Vous souriez, monsieur le duc ?

LE DUC.

De surprise.

LE ROI.

Quoi donc ?

LE DUC.

Je croyais M. de Bussy trop généreux pour renier ses amis en danger.

BUSSY.

Que veut dire Votre Altesse ?

LE ROI.

Parlez, je le veux.

BUSSY.

Quels amis est-ce que je renie ?

LE DUC.

Mais moi, d'abord. N'étiez-vous pas avec moi ce soir encore, au moment de la procession ?

BUSSY.

Mais...

LE DUC.

Quand je vous rencontrai avec M. de Saint-Luc ?

CHICOT.

Oh !

LE DUC.

Devant l'église... où vous aviez rendez-vous avec cette personne ?

LE ROI.

Quelle personne ?

LE DUC, échangeant un regard avec Monsoreau.

Une dame !

BUSSY, bas.

Monseigneur le duc, je vous supplie...

LE DUC, à haute voix.

La dame de Monsoreau !

MONSOREAU, bondissant.

Oh !

CHICOT.

Le misérable !

MONSOREAU, au Duc.

Monseigneur...

LE DUC, à demi-voix, désignant Bussy.

C'est lui !

MONSOREAU.

Lui !...

BUSSY.

Ah ! monseigneur, pourquoi n'êtes-vous plus tout-puissant ! pourquoi n'êtes-vous plus libre !...

(Saint-Luc retient Bussy.)

LE ROI, à Chicot.

Me réponds-tu de Bussy ?

CHICOT.

Comme de moi-même...

LE ROI, au Duc.

Vous, monsieur le duc, au Louvre !... (A Nancey.) Gardé à vue... (Aux Mignons.) Vous m'entendez !... (A Monsoreau.) Vous, monsieur de Monsoreau, au donjon de Vincennes ! Monsieur de Bussy, vous êtes libre...

MONSOREAU, furieux.

Il est libre ! et moi, je suis prisonnier ! Oh ! non, la liberté ! (Au Duc.) Monseigneur, il me faut la liberté !...

LE DUC, lui glissant son poignard.

La voici !

MONSOREAU.

Oui, oui ; allons !

(Il sort au milieu des Gardes.)

LE ROI.

Messieurs, au Louvre !

(Nancey vient prendre l'épée du Duc.)

NANCEY.

Votre épée, monseigneur.

LE DUC, passant devant Bussy.

Tu te repentiras...

(Bussy s'incline sans répondre. Tout le monde sort derrière le Roi.)

BUSSY, à Chicot.

Ah! mon ami!... quel rêve!...

CHICOT, à Bussy.

Voilà donc mon œuvre achevée. Le roi sauvé, Diane libre... Le reste ne me regarde plus.

BUSSY.

Vous ne courez pas rue des Tournelles? vous n'annoncez pas ce bonheur au baron de Méridor, à Diane?

CHICOT.

Est-ce que vous n'êtes pas là!... Il faut bien que vous fassiez quelque chose...

BUSSY, l'embrassant.

Oh! j'y vole! Adieu!

CHICOT.

Et moi, je vais me coucher... Bonsoir!

DIXIÈME TABLEAU

La maison de la rue des Tournelles. Chambre haute, contiguë à une terrasse, sur laquelle elle ouvre par un vitrail. Porte à gauche. Porte à droite. Vue de Paris par une nuit orageuse.

SCÈNE PREMIÈRE

DIANE, BUSSY, GERTRUDE.

DIANE.

Vous ne me trompez point, n'est-ce pas, vous ne vous trompez pas vous-même? Tant de joie pour mon bon père, pour moi la liberté, la pensée, la vie... c'est bien là ce que vous m'annoncez?

BUSSY.

Et je vous le répète à genoux... Dieu me devait cet éclair de bonheur après ce siècle de désespoir.

DIANE.

Ne me parlez pas de bonheur ici, où je crois voir encore ce malheureux.

BUSSY.

Oui, je comprends votre âme généreuse, il ne faut pas de sang entre votre passé et votre avenir. Eh bien, nous prierons le roi, vous le supplierez vous-même; nous obtiendrons la vie de cet homme. Son crime le sépare à jamais de vous; sa condamnation rompt le mariage; n'est-ce pas assez? Qu'il vive!

DIANE.

Qu'il vive et nous doive la vie... Oh! demain, dès demain, quitter Paris, retourner à Méridor, comme hier encore j'en faisais le projet avec Jeanne, vivre sans peur, sans remords, vivre heureux!

BUSSY.

Vous partiriez... et sans rien regretter ici?

DIANE.

Mais, excepté mon frère, ce noble ami qui m'a sauvée, je n'aurais rien laissé à Paris.

BUSSY.

Pas même moi?...

DIANE, avec exaltation.

Oh! vous!... Mais non, ici, je ne puis, je ne veux rien vous dire... Ici, je vous reçus mourant, et je recueillis votre premier regard; ici, je sens le malheur et la honte; ici... non, non, ici, ne me demandez pas même une parole!

BUSSY.

Eh bien, regardez-moi encore; vous le pouvez maintenant. Ne parlez pas, vous; laissez-moi vous voir, laissez-moi vous adorer.

DIANE.

Bussy! cher Bussy!

SCÈNE II

LES MÊMES, CHICOT.

CHICOT, masqué.

Dieu soit loué! j'arrive à temps encore...

BUSSY.

Qu'y a-t-il?...

(Chicot se démasque.)

DIANE.

Mon frère!

CHICOT.

Monsoreau, que l'on croyait désarmé, s'est jeté sur les gardes qui le conduisaient à Vincennes. Il en a poignardé deux, il a passé sur le corps des autres, et s'est échappé.

DIANE.

Ah!

BUSSY.

Échappé! où est-il?

CHICOT.

C'est ici qu'il reviendra d'abord. Pas un moment à perdre! il faut sortir d'ici!

BUSSY.

Il faut l'attendre.

CHICOT.

Vous! pourquoi? Qu'êtes-vous dans cette maison, si le mari revient et vous y trouve?

DIANE.

Fuyez!

BUSSY.

Fuir!

CHICOT.

Courez chez Saint-Luc; qu'il arme ses serviteurs, qu'il rassemble tout ce qu'il pourra trouver d'amis et de soldats pour ressaisir ce misérable.

BUSSY.

Et Diane?

CHICOT.

Je la conduis chez son père. Hâtez-vous d'amener Saint-Luc et ses gens; mais qu'on ne vous voie pas, vous. Il n'y a que vous qui ne puissiez pas toucher un seul cheveu de cet homme. Allons!

BUSSY.

J'y cours! Mais, pendant que je n'y serai pas...?

CHICOT.

J'y suis, moi.

DIANE.

Oh! vous me quittez, je suis perdue!

BUSSY.

Je reste...

CHICOT.

Mort de ma vie! Faites-la tuer, mais ne la déshonorez pas!

BUSSY.

Je pars!

DIANE.

Adieu! Je vous aime; adieu!

BUSSY.

Oh! au revoir!

(Il part.)

DIANE, avec un sanglot.

Hélas!

CHICOT.

Je respire!

SCÈNE III

DIANE, CHICOT, LE PAGE DE BUSSY, sur le seuil.

CHICOT.

Allons, ma sœur, du courage! tout va bien. Dans un quart d'heure, nous pouvons être chez votre père; nous aurons main-forte, et nous braverons tous les Monsoreau du monde. Voyons, prenez mon bras, partons.

DIANE, chancelant.

Mon ami, je ne sais ce que j'éprouve. Je n'ai pas peur avec toi, mais je me sens glacée. Mes pieds s'enracinent dans le parquet; une volonté mystérieuse, invincible, m'ordonne de rester ici et m'y enchaîne. Tu vois, je ne peux pas marcher, je ne peux pas!

CHICOT.

Il le faut pourtant! Appuyez-vous sur moi, dans mes bras; je vous porterai; je porterais le monde!

(Tout à coup une vitre de la fenêtre vole en éclats, la fenêtre s'ouvre et trois hommes enjambent le balcon.)

DIANE.

Les voilà!

CHICOT.

Déjà!

SCÈNE IV

LES MÊMES, MONSOREAU, SIX ASSASSINS.

MONSOREAU, suivi de trois autres hommes.

Ah! seigneur de Bussy, vous vous êtes laissé prendre!

DIANE.

Mon frère!

CHICOT, lui fermant la bouche.

Ne me nommez pas!

DIANE.

Il vous tuera!... Faites-vous connaître!

CHICOT, à Diane, bas.

Pour qu'il s'échappe, et aille tuer Bussy... ou pour que Bussy le tue! un obstacle éternel entre vous deux! Laissez donc faire la Providence!... (Au Page.) Allons, emmenez-la!.. emmenez-la!

(Il la renferme dans la chambre voisine.)

MONSOREAU.

Oui... enferme! Elle aura son tour... Toi d'abord, elle ensuite.

CHICOT.

Il était écrit que je la ferais veuve!

MONSOREAU.

Allez, mes braves, il est à moitié mort de peur!

CHICOT.

Vous mentez, je m'appelle Bussy!

MONSOREAU.

Ah! vous croyiez ce pauvre grand veneur en prison; qui sait? décapité, peut-être; et vous veniez annoncer cette bonne nouvelle à sa femme!... Allons, jetez bas votre masque : regardons-nous encore une fois au visage.

CHICOT.

Non pas; la partie ne serait pas égale : je suis très-beau, vous êtes laid à faire peur...

(Il se prépare et se retranche.)

MONSOREAU.

Commençons!

CHICOT.

Commençons!.. (Il allonge le bras; un homme tombe. On tire sur lui deux coups de pistolet, dont l'un atteint le Page, qui tombe; l'autre détache un miroir, qui se brise.) Pauvre enfant!... A toi, l'homme

au pourpoint rouge! (Il abat cet homme. — Combat acharné; deux des assaillants tombent; Chicot poursuit les autres, qui fuient, l'un par la fenêtre, l'autre par la porte. — Revenant victorieux.) Ah! cela déblaye! Y en a-t-il encore?...

MONSOREAU.

Oui!... A moi!...

CHICOT.

Bon!...

(On voit paraître cinq hommes au balcon de la terrasse.)

MONSOREAU.

Allons, sus, mes amis!

CHICOT.

Il paraît que c'est un assassinat?

MONSOREAU.

Pardieu!

CHICOT.

Alors, tenez-vous bien, misérables!

(D'un revers de son feutre, il éteint les bougies, puis se retranche derrière un prie-Dieu, et s'en fait un rempart. — Combat. Il blesse chaque fois ou renverse un homme, tantôt s'abritant derrière ce rempart, tantôt derrière un autre. Dans l'un de ces combats, deux des assassins saisissent son épée et la lui brisent. Il les terrasse ou les étrangle; l'un d'eux le frappe par derrière d'un coup de couteau.

MONSOREAU.

Désarmé!... Il est à nous!

(Chicot ramasse un tronçon de meuble et le brandit; les assaillants s'élancent; il recule pour la première fois.

CHICOT.

Pas d'armes!... blessé! (Le Page se soulève mourant du milieu des morts, et lui tend une épée.) Oh! merci, pauvre enfant!... merci!...

(Second coup de pistolet; le Page expire.)

MONSOREAU.

Allons! et qu'on en finisse!...

CHICOT.

Encore quatre! J'en tuerai deux, peut-être; mais les autres me tueront... Ah! Bussy, il est temps!

MONSOREAU.

En avant!... (Coup de pistolet qui abat Chicot; il tombe sur un genou.) Il est perdu!

CHICOT, faiblement.

Bussy! il est temps!... il est temps!

MONSOREAU, triomphant.

Tu es mort, Bussy!...

SCÈNE V

LES MÊMES, BUSSY, DES HOMMES, avec flambeaux.

BUSSY, d'une voix tonnante.

On assassine, ici!... Place!

CHICOT.

Ici!... ici!...

(Les meurtriers s'enfuient épouvantés.)

MONSOREAU, reconnaissant Bussy à la lueur des flambeaux.

Bussy!... Qui donc est l'autre?...

CHICOT, écartant Bussy, qui va se précipiter sur Monsoreau.

Le fou!... (il ôte son masque) qui fait sa dernière folie...

(D'un coup d'épée, il cloue Monsoreau contre la muraille.)

MONSOREAU, arrachant l'épée de sa poitrine.

Chicot!... Rage!... Démons!...

(Entre Saint-Luc avec ses Gardes.)

SCÈNE VI

BUSSY, SAINT-LUC, CHICOT, MONSOREAU, DIANE.

BUSSY, saisissant Chicot dans ses bras.

Mon ami!... mon frère!... Où est Diane?... (Chicot montre la chambre. — A Saint-Luc.) Là!... là!...

CHICOT.

Je voudrais l'embrasser encore.

(Saint-Luc va chercher Diane, qui entre muette d'horreur et livide, et tombe dans les bras de Chicot.

DIANE, chancelante.

Mon... mon ami!...

(Monsoreau, en la voyant, se soulève effrayant. Diane s'agenouille et détourne la tête avec épouvante.

CHICOT, à Monsoreau.

Ma sœur est veuve... (A Bussy.) Je vous la donne!...

(Monsoreau essaye de lutter encore; ces derniers mots l'ont terrassé. Il retombe et meurt.)

FIN DU TOME VINGT-TROISIÈME.

TABLE

Pages

LE GENTILHOMME DE LA MONTAGNE 1

LA DAME DE MONSOREAU 121

F. Aureau et Cie. — Imprimerie de Lagny

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

THÉATRE

XXIV

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté. 1
Amaury. 1
Ange Pitou. 2
Ascanio. 2
Une Aventure d'amour. 1
Aventures de John Davys. . . . 2
Les Baleiniers. 2
Le Bâtard de Mauléon. 3
Black. 1
Les Blancs et les Bleus. 3
La Bouillie de la comtesse Berthe. 1
La Boule de neige 1
Bric-à-Brac. 2
Un Cadet de famille. 3
Le Capitaine Pamphile. 1
Le Capitaine Paul. 1
Le Capitaine Rhino. 1
Le Capitaine Richard. 1
Catherine Blum. 1
Causeries. 2
Cécile. 1
Charles le Téméraire. 2
Le Chasseur de Sauvagine. . . . 1
Le Château d'Eppstein. 2
Le Chevalier d'Harmental. . . . 2
Le Chevalier de Maison-Rouge. . 2
Le Collier de la reine. 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais, 1
Le Comte de Monte-Cristo. . . . 6
La Comtesse de Charny. 6
La Comtesse de Salisbury. . . . 2
Les Compagnons de Jéhu. . . . 3
Les Confessions de la marquise. 2
Conscience l'Innocent. 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux. 2
— La Fille du Marquis. . . . 2
La Dame de Monsoreau. 3
La Dame de Volupté. 2
Les Deux Diane. 3
Les Deux Reines. 2
Dieu dispose. 2
Le Drame de 93. 3
Les Drames de la mer. 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman. 2
La Femme au collier de velours. 1
Fernande. 1
Une Fille du régent 1
Filles, Lorettes et Courtisanes. . 1
Le Fils du forçat 1
Les Frères corses. 1
Gabriel Lambert. 1
Les Garibaldiens. 1
Gaule et France. 1
Georges. 1
Un Gil Blas en Californie. . . . 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César. 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette . . . 1
Les Hommes de fer. 1
L'Horoscope. 1
L'Ile de Feu. 2
Impressions de voyage : En Suisse. 3
— Une Année à Florence. . . 1
— L'Arabie Heureuse. 3
— Les Bords du Rhin. 2
— Le Capitaine Arena. . . . 1
— Le Caucase. 3
— Le Corricolo. 2
— Le Midi de la France. . . . 2
— De Paris à Cadix. 2
— Quinze jours au Sinaï. . . . 1
— En Russie. 4
— Le Speronare. 2
— Le Véloce. 2
— La Villa Palmieri. 1
Ingénue. 2
Isabel de Bavière. 2
Italiens et Flamands. 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction) 2
Jacques Ortis. 1
Jacquot sans Oreilles. 1
Jane. 1
Jehanne la Pucelle. 1
Louis XIV et son Siècle. 4
Louis XV et sa Cour. 2
Louis XVI et la Révolution. . . 2
Les Louves de Machecoul. . . . 3
Madame de Chamblay. 2
La Maison de glace. 2
Le Maître d'armes. 1
Les Mariages du père Olifus. . . 1
Les Médicis. 1
Mes Mémoires. 10
Mémoires de Garibaldi. 2
Mémoires d'une aveugle. 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. 5
Le Meneur de loups 1
Les Mille et un Fantômes. . . . 1
Les Mohicans de Paris. 4
Les Morts vont vite. 2
Napoléon. 1
Une Nuit à Florence. 1
Olympe de Clèves. 3
Le Page du duc de Savoie. . . . 2
Parisiens et Provinciaux. 1
Le Pasteur d'Ashbourn. 2
Pauline et Pascal Bruno. 1
Un Pays inconnu. 2
Le Père Gigogne. 1
Le Père la Ruine. 2
Le Prince des Voleurs. 2
La Princesse de Monaco. 2
La Princesse Flora. 1
Les Quarante-Cinq. 3
La Regence. 1
La Reine Margot. 2
Robin Hood le Proscrit. 2
La Route de Varennes. 1
Le Saltéador. 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris). . 5
Souvenirs d'Antony. 1
Les Stuarts. 1
Sultanetta. 1
Sylvandire. 1
La Terreur prussienne 2
Le Testament de M. Chauvelin. . 1
Théâtre complet. 25
Trois Maîtres. 1
Les Trois Mousquetaires. 1
Le Trou de l'enfer 2
La Tulipe noire. 1
Le Vicomte de Bragelonne. . . . 6
La Vie au Désert. 2
Une Vie d'artiste. 1
Vingt Ans après. 3

THÉATRE COMPLET

DE

ALEX. DUMAS

XXIV

LES MOHICANS DE PARIS
GABRIEL LAMBERT

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

LES MOHICANS DE PARIS

DRAME EN CINQ ACTES, EN NEUF TABLEAUX AVEC PROLOGUE

Gaieté. — 20 août 1864.

Cette pièce ayant été, pendant ses répétitions, frappée d'interdit par la commission de censure, j'adressai la lettre suivante à l'empereur :

« SIRE,

» Il y avait, en 1830, et il y a encore aujourd'hui, trois hommes à la tête de la littérature française.

» Ces trois hommes sont : Victor Hugo, Lamartine et moi.

» Victor Hugo est proscrit, Lamartine est ruiné.

» On ne peut me proscrire comme Hugo : rien dans ma vie, dans mes écrits ou dans mes paroles, ne donne prise à la proscription.

» Mais on peut me ruiner comme Lamartine, et, en effet, on me ruine.

» Je ne sais quelle malveillance anime la censure contre moi.

» J'ai écrit et publié douze cents volumes. Ce n'est pas à moi de les apprécier au point de vue littéraire. Traduits dans toutes les langues, ils ont été aussi loin que la vapeur a pu les porter. Quoique je sois le moins digne des trois, ils m'ont fait, dans les cinq parties du monde, le plus populaire des trois, peut-être parce que l'un est un penseur, l'autre un rêveur, et que je ne suis, moi, qu'un vulgarisateur. De ces douze cents volumes, il n'en est pas un qu'on ne puisse laisser lire à un ouvrier du faubourg Saint-Antoine, le plus républicain, ou à une jeune fille du faubourg Saint-Germain, le plus pudique de tous nos faubourgs.

» Eh bien, sire, aux yeux de la censure, je suis l'homme le plus immoral qui existe.

» La censure a successivement arrêté depuis douze ans:

» *Isaac Laquedem*, vendu 80,000 francs au *Constitutionnel;*

» *La Tour de Nesle*, après huit cents représentations (le *veto* a duré sept ans);

» *Angèle*, après trois cents représentations (le *veto* a duré six ans);

» *Antony*, après trois cent cinquante représentations (le *veto* a duré six ans);

» *La Jeunesse de Louis XIV*, qui n'a jamais été jouée et qu'on allait jouer au Théâtre-Français;

» *La Jeunesse de Louis XV*, reçue au même théâtre (1).

» Aujourd'hui, la censure arrête *les Mohicans de Paris*, qui allaient être joués samedi prochain.

» Elle va probablement arrêter aussi, sous des prétextes plus ou moins spécieux, *Olympe de Clèves* et *Balsamo*, que j'écris en ce moment.

» Je ne me plains pas plus pour *les Mohicans* que pour les autres drames; seulement, je fais observer à Votre Majesté que, pendant les trois ans de restauration de Charles X, pendant les dix-huit ans de règne de Louis-Philippe, je n'ai jamais eu une pièce ni arrêtée ni suspendue, et j'ajoute, toujours pour Votre Majesté seule, qu'il me paraît injuste de faire perdre plus d'un demi-million à un seul auteur dramatique, lorsqu'on encourage et que l'on soutient tant de gens qui ne méritent pas ce nom.

» J'en appelle donc, pour la première fois, et probablement pour la dernière, au prince dont j'ai eu l'honneur de serrer la main à Arenenberg, à Ham et à l'Élysée, et qui, m'ayant trouvé comme prosélyte dévoué sur le chemin de l'exil et sur celui de la prison, ne m'a jamais trouvé comme solliciteur sur celui de l'Empire.

» ALEX. DUMAS.

» Paris, 10 août 1864. »

(1) Je n'ai pas compris dans cette énumération *le Chevalier de Maison-Rouge, Catilina, Urbain Grandier*, interdits pour des motifs politiques.

Après la lettre qu'on vient de lire, et que nous reproduisons ici pour rectifier quelques petites erreurs de texte commises par les journaux, nous n'avons plus rien à dire de la censure, qui arrêtait le drame des *Mohicans de Paris.*

La censure a desserré les dents; elle a lâché le drame; mais la morsure est restée, et, il faut le dire, la cicatrice est plus que visible : elle est saignante.

Nous n'en avons qu'un devoir plus grand à remplir, qu'une reconnaissance plus réelle à exprimer aux artistes qui ont réuni tous leurs efforts pour soutenir un édifice qui menaçait de s'écrouler, ébranlé qu'il était du faîte aux fondations.

Commençons par Dumaine, notre jeune et cependant vieil ami, presque notre enfant, qui est venu, au milieu d'applaudissements dont il a eu la modestie de ne point prendre sa part, jeter au public un nom que le public avait presque désappris au théâtre, après l'avoir entendu cependant une soixantaine de fois.

Dumaine est, avant tout, un artiste sympathique. Est-ce un don de la nature ? Est-ce un résultat de l'art ? Je n'en sais rien; seulement, c'est un fait que j'attribuerai tout simplement à la réunion du talent et du cœur; il serait impossible de jouer avec plus de commandement la scène du tapis franc, avec plus de passion la scène du parc, avec plus de railleuse courtoisie celle où il se révèle à Suzanne de Valgeneuse, et avec plus de désespoir celle où, Gérard évadé, il cherche et appelle inutilement Rose-de-Noël.

Qu'on n'oublie pas que Dumaine, dont le talent se plie à tous les genres, entrait en scène tout frémissant encore des applaudissements de *Tartufe* et de *la Tour de Nesle.*

Nous avons retrouvé à la Gaieté un de nos meilleurs lieutenants, compagnon de nos luttes du Théâtre-Historique, et qui, dans cette rude campagne de trois ans, soutenue, non pas contre de beaux jours politiques, mais contre de mauvais jours littéraires, a eu sa part de toutes nos victoires : nous avons retrouvé Lacressonnière.

Dès la première répétition, et aux premiers mots qu'il a

dits, nous avons reconnu l'artiste de talent que nous connaissions, mais dont le talent avait grandi. Nous avions cru qu'il était impossible de faire une plus belle création que celle de Charles VI dans *la Tour Saint-Jacques ;* Lacressonnière nous a prouvé qu'il en pouvait faire une à la fois plus savante et plus terrible. L'ingrate et hideuse figure de Gérard a été rendue par lui avec un réalisme effrayant. Il était une des deux cariatides sur lesquelles reposait le poids de l'édifice, la cariatide n'a point plié.

L'autre cariatide était Jackal-Perrin. Ce n'est pas nous qui dirons ce que nous pensons de l'artiste, qui a pris le rôle au refus de M. Paulin Ménier, lequel a crée, on se le rappelle, avec tant de talent un si grand nombre de rôles, et particulièrement *l'Idiot de la montagne*; — mais M. Paulin Ménier a, nous a-t-on dit, ses rôles et ses auteurs de préférence: Talma était ainsi, il préférait Corneille. — Ce n'est pas nous qui dirons ce que nous pensons de Jackal-Perrin, ou plutôt de Perrin-Canler (1), nous emprunterons à un excellent critique le paragraphe qu'il lui consacre, convaincu que nous ne dirions ni plus juste ni mieux :

« Perrin joue le fin limier Jackal, et le joue avec un talent des plus remarquables; il a placé au premier plan un rôle fait pour dénouer le drame, et non pour le dominer. Son chapeau démodé a une physionomie inquisitoriale; les verres de ses lunettes sont deux points d'interrogation; son nez et son menton rapprochés ressemblent aux deux branches d'une paire de tenailles; c'est, de la tête aux pieds, l'homme de la chasse aux voleurs, alliant une bonhomie en surface à une finesse qui entre dans les consciences troublées, comme la

(1) Nous n'avons pas besoin de dire au public ce que c'est que cette fine et honorable personnalité de Canler, qui, comme chef de la police de sûreté, a veillé pendant vingt ans sur Paris. M. Jackal n'est qu'un reflet affaibli de cette grande intelligence, qui avait sur celle de son prédécesseur Vidocq l'avantage d'être puisée non-seulement dans un esprit inventif, mais encore dans une conscience honnête.

vrille dans une pièce de bois, un tigre sur la piste du filou, un bon bourgeois quand le gibier est dans la carnassière; j'ai vu tout cela dans Jackal. »

J'ajouterai, moi qui ai eu affaire à M. Perrin pendant trente répétitions, que j'ai vu en lui ce que ne pouvait y voir mon ami Jouvin... Bon! voilà que je l'ai nommé sans le vouloir! — que j'y ai vu l'homme de bonne compagnie, l'artiste infatigable et consciencieux que rien ne distrait de son rôle et pour qui aucun détail ne reste indifférent, si petit, si imperceptible qu'il soit.

Clarence a été, comme toujours, le charmant acteur à la voix douce, à l'œil humide, et qui a dans toute sa personnalité quelque chose de poétique et presque de féminin. Il y a longtemps que nous nous connaissons et que nous nous aimons, Clarence et moi. Lorsqu'il entra au théâtre, avec un nom difficile à idéaliser, j'eus le bonheur d'être, il y a quelque vingt ans, son parrain et de le baptiser du nom de Clarence; cette fois encore, mon filleul m'a fait honneur, et, en supposant qu'il me doive quelque chose, s'est largement acquitté envers moi : Clarence a été excellent dans le rôle de Dominique.

Je pourrais presque dire de la femme ce que je dis du mari; si j'ai donné à l'un le baptême du nom, j'ai donné à l'autre celui de la scène : autant que je puis me le rappeler, madame Clarence à débuté dans le rôle de Ginesta du *Gentilhomme de la montagne;* n'ayant jamais vu la pièce, je n'ai pas vu madame Clarence dans ce rôle; on m'a dit qu'elle y avait été charmante; après l'avoir vue dans Rose-de-Noël, j'en suis sûr. Madame Clarence, est jeune, jolie; elle a de l'originalité dans les rôles à caractère; tout cela, à vingt-quatre ans, c'est beaucoup; ses amies disent même que c'est trop!

Mademoiselle Colombier a reçu les compliments du public et de toute la presse avant de recevoir les nôtres, et nous arriverions tard, si, le jour même de la répétition, après avoir vu la façon dont elle a joué les trois seules scènes qu'elle ait dans l'ouvrage, nous ne lui avions dit ces propres paroles, dont

nous ne sommes pas prodigue : « Mademoiselle, vous avez beaucoup de talent. » Ce n'était point une prédiction, c'était un fait reconnu. Mademoiselle Colombier a joué son rôle de Suzanne de Valgeneuse, rôle peu agréable à jouer, en comédienne consommée ; elle a dans le jeu tout à la fois le laisser-aller de la femme du monde et la hauteur de la duchesse ; les yeux sont fiers et superbes, et, le jour où nous éclairerons ces yeux-là des langueurs de l'amour, ou des feux de la jalousie, — au moyen d'un beau rôle, bien entendu ! — ces yeux-là feront tourner la tête au public.

Mademoiselle Colombier, comme madame Clarence, est dans sa première jeunesse ; je doute même qu'elle soit majeure ; — heureusement, le théâtre émancipe.

A propos de jeunesse et de beaux yeux, nous demandons pardon à madame Talini d'avoir étendu sur son visage de vingt-huit ans l'affreux masque de la Brocante. Au reste, il est impossible de mieux prendre son parti d'une jeunesse perdue que ne l'a fait cette douce et consciencieuse artiste ; elle a été — ce qui est bien rare avec une pareille disproportion d'âge — la femme du rôle ; de jeune, elle s'est faite vieille ; de belle, hideuse ; de distinguée, ignoble. Avis aux artistes *qui ne veulent jouer qu'avec leurs avantages*. A mon excellente Talini, merci !

Ah ! par exemple, son fils adoptif est bien digne d'elle ! Quel spirituel et intelligent gamin que ce Babolin ! L'affiche et le directeur prétendent que c'est une femme et que cette femme s'appelle madame Cécile Derval ; je ne connais, moi, qu'une femme qui ait ce talent-là, c'est Déjazet. Après cela, comme il y a six ou sept ans que je suis hors de Paris, peut-être, entre deux portants, dans quelque sablière au-dessus de laquelle Déjazet et Colbrun se seront rencontrés, cette joyeuse hybride aura-t-elle poussé — éclatante d'esprit et de vérité. Eh ! messieurs les directeurs, faites-en des greffes, ou prenez-en de la graine ; vous n'en aurez pas toujours, des Déjazet et des Colbrun.

Nous avons, aux répétitions, été longtemps injuste pour mademoiselle Raucourt, et nous lui demandons pardon de

l'avoir tourmentée; mais, le jour de la représentation, mademoiselle Raucourt s'en est bien vengée : elle a eu un succès, un très-grand succès.

MM. Gaspard, Hodin et Lacroix, chargés de rôles secondaires et sans aucune portée dramatique, ont eu la bonté de comprendre la nécessité d'un second plan dans un tableau; ils ont mis en commun bonne volonté et intelligence, et ont concouru vaillamment au succès.

M. Marchand, qui jouait Jean Taureau; M. Thierry, qui jouait le jardinier; M. Lemaire, qui jouait Sac-à-Plâtre, et jusqu'à M. Briand, qui n'avait qu'un mot à dire dans Toussaint Louverture, se sont fait remarquer et ont trouvé moyen d'avoir leur part dans les honneurs de la soirée.

Mais les deux merveilles en miniature de cette soirée sont les deux enfants qui jouent le petit Victor et la petite Léonie; ce serait à aller voir le prologue, rien que pour eux. Impossible de rencontrer plus d'intelligence artistique et plus d'espérance d'avenir que dans ces deux petits corps; je me trompe : dans ces deux petites âmes. Si j'étais riche ou si j'avais vingt-cinq ans de moins, je me chargerais de ces deux beaux enfants, et, avec la permission de leurs parents et l'aide de Dieu, j'en ferais deux grandes actrices; mais, au nom du ciel, pas de Conservatoire ! la nature, la pratique, la vérité, voilà tout.

Ai-je oublié quelqu'un de mes grands ou de mes petits interprètes ? Je ne crois pas; mais, en tout cas, il ne faudrait point m'en vouloir, puisque ce ne serait qu'un oubli.

ALEX. DUMAS.

DISTRIBUTION

SALVATOR	MM.	Dumaine.
M. GÉRARD		Lacressonnière.
PHILIPPE SARRANTI		Manuel.
DOMINIQUE SARRANTI		Clarence.
LORÉDAN DE VALGENEUSE		Henry.
M. JACKAL		Perrin.
GIBASSIER		Alexandre.
PÉTRUS, peintre		Lacroix.
JEAN ROBERT, poëte		Gaspard.
LUDOVIC, médecin		Hodin.
SAC-A-PLATRE, maçon		Lemaire.
JEAN TAUREAU, charpentier		Marchand.
TOUSSAINT-L'OUVERTURE		Briand.
Un Commissaire de police		Briand.
Un Garçon de cabaret		Mallet.
PIERRE, jardinier		Thierry.
Un Agent de police		Jannin.
Un Pierrot		Mantor.
Un Polichinelle		Chevalier.
JÉROME, facteur		Henicle.
JEAN, domestique de M. Gérard		Maison.
Un Domestique		Buer.
Un Gendarme		Martinet.
CROC-EN-JAMBES, LA GIBELOTTE,	Personnages muets.	
ROSE-DE-NOEL	Mmes	Juliette Clarence.
LA BROCANTE		Talini.
BABOLIN		Cécile Derval.
ORSOLA		Raucourt.
SUZANNE DE VALGENEUSE		Colombier.
MADAME DESMAREST		Jeault.
La Servante de M. Gérard		Richer.
VICTOR		La petite Charlotte.
LEONIE		La petite Adèle.
BRÉSIL, chien de M. Gérard.		

— Le prologue en 1820, le drame en 1827. —

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

Une salle à manger donnant sur un parc.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LÉONIE et BRÉSIL, couchés sur un canapé; ORSOLA, entrant.

ORSOLA, à part.

Encore l'enfant!... (Haut.) Allez, Léonie, allez jouer dans le jardin!

LÉONIE, sortant avec le chien.

Viens, Brésil, viens!

SCÈNE II

ORSOLA, seule.

Elle va entr'ouvrir la porte de la chambre à coucher de M. Gérard.

Il dort encore! et ce matin, en s'éveillant, il aura, comme d'habitude, oublié toutes les promesses qu'il m'a faites cette nuit dans l'ivresse... En vérité, je ne sais pas pourquoi je me donne tant de peine. Je suis encore jeune et je suis toujours belle, tandis que cet homme... Et tout cela pour épouser cinq ou six mille livres de rente! Oh! ce qu'il me faudrait, c'est une fortune comme celle qu'auront un jour ces misérables enfants qui jouent au bord de l'étang... Ils auront un million et demi chacun, et, pour cela, ils se seront donné la peine de naître; tandis que moi, après m'être débattue dans la misère et la honte de quinze à vingt ans, j'en suis, à trente, arrivée à être la maîtresse de M. Gérard, avec l'immense ambition de devenir la femme d'un homme de cinquante ans; ce qui, le jour où la chose arrivera, fera l'envie de toutes les dames de Viry-sur-Orge et des environs... Magnifique avenir, qui vaut, en effet, la peine d'être jalousé!

SCÈNE III

ORSOLA, LE FACTEUR.

LE FACTEUR, du dehors.

Ohé! la maison! Est-ce qu'il n'y a personne ici?

ORSOLA.

Qui va là?

LE FACTEUR, entrant.

Moi, le facteur. C'est une lettre.

ORSOLA.

Donnez.

LE FACTEUR.

Impossible.

ORSOLA.

Pourquoi, impossible?

LE FACTEUR.

Parce qu'elle est pour M. Gérard.

ORSOLA.

Eh bien, M. Gérard ou moi, n'est-ce pas la même chose?

LE FACTEUR.

Pas tout à fait encore, quoiqu'on dise, dans le pays, que cela ne tardera point. Dites donc, madame Orsola, le jour où cela arrivera, vous aurez fait un beau rêve!

ORSOLA.

Voyons, trêve de bavardage! et donnez-moi cette lettre; ne savez-vous pas que c'est moi qui reçois toute la correspondance de M. Gérard?

LE FACTEUR.

Oui, mais pas les lettres chargées, pas celles où il faut signer sur le registre.

ORSOLA, fronçant le sourcil.

Dis donc, Jérôme!

LE FACTEUR.

Madame Orsola?

ORSOLA.

Je croyais que tu tenais à renouveler le bail de la petite maison et du coin de terre que te loue M. Gérard?

LE FACTEUR.

Certainement que j'y tiens!

ORSOLA.

Eh bien, tu n'en prends pas la route, je t'en préviens. Adieu, Jérôme, tu peux remporter ta lettre.

LE FACTEUR.

Dites donc, dites donc, madame Orsola, je ne m'oppose pas à vous remettre la lettre, moi; et, si vous voulez signer à la place de M. Gérard...

ORSOLA.

Et pourquoi ne signerais-je pas à sa place?

LE FACTEUR.

Dame, moi, je ne savais pas... Tenez, voilà le registre. Seulement, comme la lettre est pour M. Gérard, signez : *Gérard.* (Orsola prend la plume et signe. — Le Facteur, à part.) Elle a signé tout de même. Oh! c'est une maîtresse femme, celle-là! (Haut.) Tenez, voici la lettre.

(Il va pour sortir.

SCÈNE IV

LES MÊMES, VICTOR, sur le perron; LÉONIE, plus loin, avec BRESIL.

ORSOLA, à part, regardant la lettre.

Un cachet noir!... Que veut dire ceci?

VICTOR.

Monsieur le facteur, nous apportez-vous des nouvelles de papa?

ORSOLA, décachetant la lettre avec précaution.

Peut-être!

LE FACTEUR.

Demandez à madame Gérard, monsieur Victor; c'est elle qui a reçu la lettre.

(Il sort.)

VICTOR.

Vous voulez dire à madame Orsola... Viens, Léonie! c'est l'heure de prendre notre leçon avec M. Sarranti.

(Il sort avec sa sœur et le chien, par la porte opposée à celle de M. Gérard.

SCÈNE V

ORSOLA, seule, regardant les enfants qui s'éloignent.

Oui, ce sont des nouvelles de votre père, et de bonnes!... (Lisant la lettre, qu'elle a ouverte.) Mort pendant la traversée!...

Un testament !... (La porte de la chambre à coucher s'ouvre.) Gérard !...

(Elle cache le testament dans sa poitrine.)

SCÈNE VI

ORSOLA, GÉRARD.

GÉRARD, tout chancelant.

Quelle heure est-il donc, Orsola ?

ORSOLA.

Dix heures... Tenez...

(L'heure sonne.)

GÉRARD.

A quelle heure nous sommes-nous retirés ?

ORSOLA.

De bonne heure, à minuit.

GÉRARD.

Et tu t'es levée ?...

ORSOLA.

Comme d'habitude, au jour. Ne faut-il pas jeter le regard du matin sur la maison... et, à défaut de l'œil du maître... ?

GÉRARD.

Celui de la maîtresse ?

ORSOLA.

Je suis votre servante, monsieur Gérard ! Et, quand il vous plaira d'ordonner, j'obéirai ; mais, en attendant, il faut bien que je vous le dise, quelque chose, ou plutôt quelqu'un me préoccupe.

GÉRARD.

Qui ?

ORSOLA.

Cet homme !

GÉRARD.

Quel homme ?

ORSOLA.

Celui que votre frère vous a imposé comme précepteur des enfants... Votre Corse !

GÉRARD.

Sarranti ?

ORSOLA.

Oui !

GÉRARD.

Et pourquoi te préoccupe-t-il ?

ORSOLA.

Dieu veuille qu'il ne nous arrive pas malheur à cause de lui.

GÉRARD.

A quel propos me dis-tu cela ?

ORSOLA.

D'abord, un homme qui a déposé, sous votre nom, cent mille écus chez un notaire...

GÉRARD.

Cela prouve qu'il a confiance en moi, puisque, ne pouvant pas les déposer en son nom, il les y dépose au mien.

ORSOLA.

Et qui, possédant cent mille écus, c'est-à-dire quinze mille livres de rente, se contente d'une place de quinze cents francs et se fait professeur de deux enfants ! Si ces enfants étaient à lui encore, je ne dis pas !

GÉRARD.

Mais ces enfants sont à mon frère, et Sarranti a été l'ami de mon frère.

ORSOLA.

Et aujourd'hui, savez-vous ce que fait l'ami de votre frère ?

GÉRARD.

Que fait-il ?

ORSOLA.

Je vais vous le dire, moi, si vous ne le savez pas... Il conspire !...

GÉRARD.

Sarranti ?

ORSOLA.

Oui, ou je me trompe fort... J'ai beau me lever avec le jour, il est levé avant moi ; puis il a insisté pour avoir le pavillon, n'est-ce pas ?

GÉRARD.

C'est un homme d'étude et qui désire travailler à son aise.

ORSOLA.

Et qu'on ne sache pas surtout, à quoi ni avec qui il travaille.

GÉRARD.

Oh ! je te reconnais bien là ! soupçonneuse, toujours !

SCÈNE VII

LES MÊMES, JEAN.

JEAN.

Je vous demande pardon, monsieur, de venir sans être appelé; mais c'est M. Sarranti qui désirerait vous parler, à vous seul.

GÉRARD.

Dis-lui que je descends.

ORSOLA.

Non, dis-lui qu'il monte.

GÉRARD, après avoir regardé Orsola.

Oui, tu entends, qu'il monte.

JEAN.

J'y vais, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

GÉRARD, ORSOLA.

GÉRARD.

Maintenant, Orsola, si tu veux nous laisser....

ORSOLA.

Ah! vous avez donc des secrets pour moi?

GÉRARD.

Non; mais les secrets de M. Sarranti ne sont point à moi, ils sont à lui.

ORSOLA.

Avec votre permission, monsieur Gérard, les secrets de M. Sarranti seront *à nous*, ou il gardera ses secrets!

GÉRARD, vivement.

Voilà M. Sarranti.

ORSOLA, se jetant dans un cabinet.

Je vous préviens que j'écoute.

SCÈNE IX

GÉRARD, SARRANTI.

SARRANTI, entrant et regardant autour de lui.

Sommes-nous seuls, mon ami, et puis-je parler en toute confiance?

GÉRARD.

Nous sommes seuls et vous pouvez parler.

SARRANTI.

Avant tout, cher monsieur Gérard, j'ai besoin de vous assurer une chose : c'est que tout ce que je vais vous dire était connu de votre frère dès le premier jour où je le revis; de sorte qu'il savait parfaitement que c'était à un conspirateur qu'il ouvrait sa porte lorsqu'il me chargea de l'éducation de ses enfants.

GÉRARD.

Alors, il est vrai que vous conspirez?

SARRANTI.

Hélas! oui, monsieur Gérard; mais soyez tranquille, toutes mes précautions sont prises pour ne point vous compromettre. En deux mots, voici le fait : une conspiration est organisée; aujourd'hui, à quatre heures, elle éclate. Je ne puis vous dire quels sont les chefs : leur secret n'est pas le mien; ce que je puis vous dire, ce que je puis vous affirmer, c'est que les plus illustres noms vont tenter la ruine du gouvernement...

GÉRARD.

Mais, malheureux!...

SARRANTI.

Réussirons-nous? ne réussirons-nous pas?... Si nous réussissons, nous sommes acclamés comme des héros; si nous échouons, l'échafaud de Didier nous attend.

GÉRARD, avec terreur.

L'échafaud!

SARRANTI.

Encore une fois, ne craignez point d'être compromis. Voici une lettre que je vous adresse, comme si aucune confidence ne vous avait été faite, et dans laquelle je vous dis que des affaires importantes me forcent à me séparer de vous. Si la conspiration échoue, je me sauve comme je puis... Maintenant, voulez-vous m'aider jusqu'au bout? Donnez-moi Jean, qui est un fidèle serviteur; qu'il tienne ici pendant toute la journée deux chevaux sellés, ayant dans les valises les cent mille écus que je vous ai confiés et que vous avez retirés de chez votre notaire. J'ai, tout le long de la route, d'ici à Nantes, des affidés qui me cacheront. A Nantes, je m'embarque pour les Indes.

GÉRARD.

Vous n'y trouverez plus mon frère; car il y a trois mois que j'ai reçu une lettre de lui dans laquelle il m'annonce que, sa fortune ayant atteint le chiffre qu'il désirait, il se met en route pour revenir près de nous.

SARRANTI.

Non; mais j'y trouverai un autre ami, le général de Prémont. Maintenant, cher monsieur Gérard, vous tenez ma vie entre vos mains; ne vous hâtez pas de me répondre. Je vais dans mon appartement brûler tous les papiers qui pourraient me compromettre, et, dans cinq minutes, je reviens chercher votre réponse. (Il va pour sortir.) Inutile de vous demander le secret vis-à-vis de qui que ce soit au monde.

(Gérard répond par un signe de tête, Sarranti s'éloigne.)

SCÈNE X

GÉRARD, ORSOLA, sortant du cabinet.

GÉRARD.

Tu as tout entendu, Orsola?

ORSOLA.

Tout!

GÉRARD.

Que faut-il faire?

ORSOLA.

Il faut faire ce qu'il demande.

GÉRARD.

Comment! toi que j'ai toujours trouvée l'ennemie de Sarranti...?

ORSOLA.

Je vous dis qu'il faut lui donner Jean; je vous dis qu'il faut lui tenir deux chevaux prêts, et prier Dieu, ou plutôt le diable, qu'il échoue; car jamais occasion pareille à celle qui se présente ne nous sera donnée de devenir millionnaires.

GÉRARD.

Millionnaires! que dis-tu?

ORSOLA.

Rien... Occupez-vous d'une chose seulement : c'est de lui reprendre votre contre-lettre; moi, je vais vous l'envoyer,

afin qu'il n'y ait pas de temps perdu. Je me charge du reste.

GÉRARD.

Mais qu'appelles-tu le reste?

ORSOLA.

Ah! c'est vrai! vous ne savez pas encore. Lisez cette lettre, qui est arrivée pour vous ce matin... Le voilà!... Vous lirez quand il sera parti.

(Orsola sort en croisant Sarranti et en le saluant.)

SCÈNE XI

GÉRARD, SARRANTI.

SARRANTI.

Eh bien, cher monsieur Gérard, avez-vous réfléchi?

GÉRARD.

Jean est à votre disposition; les chevaux tout sellés vous attendront avec l'argent dans les sacoches.

SARRANTI.

Bien!... Voici votre contre-lettre; dès aujourd'hui, je me regarde comme rentré dans les cent mille écus, puisque l'argent est retiré de chez le notaire. Si je ne puis repasser par Viry et que je ne sois ni prisonnier ni tué, un mot de moi vous dira où me faire tenir l'argent.

GÉRARD.

Il sera fait de point en point selon votre intention, cher monsieur Sarranti.

SARRANTI.

Monsieur Gérard, comptez sur ma reconnaissance éternelle. Au revoir... Peut-être adieu!

(Il sort.)

SCÈNE XII

GÉRARD, pensif et inquiet.

Que signifient ces mots d'Orsola : « Jamais plus belle occasion ne nous sera donnée de devenir millionnaires? » Cette femme ne dit rien sans raison, ne fait rien sans but... Cette lettre cachetée de noir, qu'elle m'a remise en partant et qu'elle m'a recommandé de lire... elle porte le timbre de Marseille. Ah! je ne suis pas le premier qui l'ouvre... Un se-

cond pli cacheté... L'écriture de mon frère! « Ceci est mon testament olographe. » Jacques est mort!

(Il tombe sur un fauteuil; Orsola paraît, monte lentement les degrés du perron, et, pendant que Gérard lit, vient, sans être vue ni entendue, s'appuyer au dossier de son fauteuil.)

SCÈNE XIII

GÉRARD, ORSOLA.

GÉRARD.

Voyons d'abord la lettre. (Lisant la lettre.) « A M. Gérard, propriétaire à Viry-sur-Orge. » C'est bien pour moi. « Monsieur, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer : votre frère Jacques, embarqué à bord de *la Mouette*, brick marchand de Marseille, sous mon commandement, pris d'une fièvre pernicieuse, en passant le cap de Bonne-Espérance, est mort à la hauteur de Sainte-Hélène, le 12 juin dernier, à cinq heures du soir. Il a laissé en mourant un testament en double ampliation; l'un des originaux doit être remis à son notaire, M. Barateau, rue du Bac, n° 35; l'autre doit vous être envoyé, afin que vous sachiez directement quelles sont les dispositions qu'il a prises. Ses derniers mots, en expirant, ont été : « Mon Dieu! veillez sur mes enfants! » Avec le regret de vous annoncer de si tristes nouvelles, j'ai l'honneur d'être, etc. Le capitaine LUCAS. » — Ses derniers mots ont été : « Mon Dieu! veillez sur mes enfants! »

(Il reste immobile.)

ORSOLA.

Voyons, lisez donc le reste.

GÉRARD, tressaillant.

Tu étais là, toi?

ORSOLA.

Oui.

GÉRARD, lisant.

« En mer, 1er janvier 1820. Sentant que ma maladie est mortelle, et qu'il plaît au Seigneur tout-puissant de me rappeler à lui, j'ai voulu, étant dans la plénitude de mes facultés intellectuelles, régler les suprêmes dispositions destinées à répartir ma fortune entre le seul parent qui me reste, mon bon frère Gérard, et mes chers enfants Victor et Léonie. Cette répartition est bien facile. Je laisse un million et demi à

chacun de mes enfants. Je désire que, sauf la dépense de leur éducation et de leur entretien, le revenu de ces trois millions aille s'accumulant jusqu'à leur majorité; c'est mon frère Gérard que je charge d'y veiller... (Il s'arrête un instant et s'essuie le front.) Quant à lui, comme je connais la simplicité de ses goûts, je lui laisse, à son choix, soit une somme de trois cent mille francs en argent une fois touchée, soit une rente viagère de vingt-quatre mille livres. Si l'un des enfants mourait, je désire que l'héritage entier du défunt revienne au survivant; si tous deux mouraient... » (S'arrêtant.) Oh!...

ORSOLA.

Continuez. Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que les deux enfants mourussent?

GÉRARD, reprenant d'une voix tremblante.

« Si les deux enfants mouraient, mon frère deviendrait leur unique héritier. »

ORSOLA, à demi-voix.

Leur unique héritier!... (Plus haut.) Tu entends, Gérard?

GÉRARD.

Oui; mais ils vivront.

ORSOLA.

Qui sait, les enfants, c'est si fragile!

GÉRARD.

Mon pauvre frère!...

ORSOLA.

Que voulez-vous, monsieur! il faut supporter avec courage les malheurs que l'on ne peut pas combattre. La mort est de ces malheurs-là. Aujourd'hui son tour, demain le nôtre.

GÉRARD.

Oui, je sais bien cela. Mon frère ne t'était rien, à toi; tu ne le connaissais pas, tu ne l'avais jamais vu; et puis, et puis... tu es contente, ambitieuse! nous voilà riches.

ORSOLA.

Riches, nous?

GÉRARD.

Certainement, puisque mon pauvre frère nous laisse trois cent mille francs.

ORSOLA.

Vous appelez cela être riche?

GÉRARD.

Sans doute!

ORSOLA.

Ce sont vos neveux qui sont riches : trois millions !

GÉRARD.

Orsola ! Orsola !...

ORSOLA.

Quoi ?

SCÈNE XIV

LES MÊMES, JEAN.

JEAN.

Monsieur Gérard, les deux chevaux sont sellés; mais il reste à me donner ce que l'on doit mettre dans les valises.

GÉRARD.

C'est juste. (Bas, à Orsola.) Tu sais de quoi il est question?

ORSOLA.

Des cent mille écus...

GÉRARD.

Et tu es toujours d'avis qu'on les lui donne?

ORSOLA.

Jusqu'au dernier sou !

GÉRARD, allant au secrétaire.

Tiens, Jean, prends un de ces sacs, je prendrai l'autre. (A Orsola.) Tu comprends, je veux moi-même...

ORSOLA.

Allez ! allez ! L'air vous fera du bien, vous êtes pâle comme la mort.

GÉRARD, après avoir regardé un instant Orsola.

Viens, Jean ! viens !

SCÈNE XV

ORSOLA, seule.

Oh ! débats-toi tant que tu voudras, je suis comme l'ours de nos montagnes, dont je porte le nom : je te tiens entre mes griffes ; tu ne m'échapperas pas !... (Regardant par la fenêtre.) Enfants maudits, et que j'ai toujours détestés par instinct, les voilà ! ils jouent au bord de l'étang... Victor détache la barque et y fait monter Léonie... Le chien les suit à la nage... Et quand on pense que, si la barque chavirait !...

Il est vrai que le chien est là... Il faut d'abord que je me débarrasse du chien !

GÉRARD, du dehors.

Victor ! Victor !

VICTOR.

Mon oncle ?

GÉRARD.

Je t'ai déjà défendu de monter dans la barque, que tu ne sais pas conduire. Tiens, tu vois, ta sœur a manqué de tomber à l'eau.

ORSOLA, à Gérard.

Eh ! laissez-les donc faire, ces enfants ! ils s'amusent. (A part.) Il ne lui manque plus, l'imbécile, qu'à prendre des précautions contre le hasard !

SCÈNE XVI

ORSOLA, GÉRARD.

GÉRARD.

Voilà qui est fait... Maintenant, Sarranti peut venir.

ORSOLA.

L'air vous a-t-il fait du bien ?

GÉRARD.

Avoue que tu avais lu cette lettre et ce testament avant moi ?

ORSOLA.

Eh bien, quand cela serait, aurais-je commis un crime ?

GÉRARD.

Mon pauvre frère Jacques !...

(Il met son mouchoir sur ses yeux.)

ORSOLA.

Bah ! monsieur, vous connaissez la chanson de nos montagnes :

Le bonheur est fait pour les dieux;
Qui laissent le plaisir aux hommes.
Bénis les morts qui vont aux cieux!
Mais consolons le cœur de ceux
Qui restent au monde où nous sommes.

GÉRARD.

Tais-toi ! tais-toi ! chanter est une impiété dans un pareil moment.

ORSOLA.

Une impiété ?... Allons donc !

GÉRARD.

Par grâce ! laisse-moi seul un instant.

ORSOLA.

Oh ! je ne demande pas mieux, vous n'êtes pas d'une compagnie gaie.

(Elle s'éloigne en chantant.)

Les morts, dans leur caveau profond,
Ne sentent plus faim ni froidure...

GÉRARD se lève et va pousser la porte par laquelle elle est sortie.

Oh ! cette femme est mon mauvais génie !

SCÈNE XVII

GÉRARD, VICTOR, suivi de BRÉSIL.

VICTOR.

Me voilà, mon oncle.

GÉRARD.

Victor !...

VICTOR.

Tu vois que je suis bien sage et que je t'obéis bien.

GÉRARD.

Oui, tu es un bon petit enfant !

VICTOR.

Alors, embrasse-moi, mon bon oncle !

GÉRARD, à part.

Son bon oncle !...

VICTOR, à demi-voix.

Ma sœur peut cueillir des fleurs, n'est-ce pas ?

GÉRARD.

Tant qu'elle voudra.

VICTOR.

Le facteur est venu ce matin, a-t-il apporté des nouvelles de papa ?

GÉRARD, avec hésitation.

Non, mon enfant!

VICTOR.

Oh! c'est que, comme madame Orsola avait reçu une grande lettre cachetée de noir... (Gérard suffoque.) Qu'as-tu donc, mon bon oncle?

GÉRARD, se levant.

Rien, mon enfant, rien...

(Il rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XVIII

VICTOR, BRÉSIL, puis ORSOLA.

VICTOR.

C'est drôle! on dirait que mon oncle pleure!... Je croyais qu'il n'y avait que les enfants qui pleuraient, moi.

ORSOLA, du perron.

Léonie! avez-vous bientôt fini de cueillir mes fleurs?

LÉONIE, du dehors.

Ces fleurs-là ne sont point à vous, elles sont à mon oncle.

VICTOR, à la fenêtre.

Et mon oncle vient de me dire que ma sœur en pouvait cueillir tant qu'elle voudrait.

ORSOLA.

Il est possible que votre oncle ait dit cela; mais, moi, je dis autre chose.

VICTOR.

Cueille, Léonie! cueille! tu n'as d'ordres à recevoir que de mon oncle.

ORSOLA.

Prends garde, Léonie!

LÉONIE.

A quoi?

ORSOLA.

A me faire descendre; car, si tu me fais descendre, tu auras affaire à moi.

LÉONIE.

Venez donc, méchante femme!

ORSOLA, s'élançant vers le jardin.

Enfant du démon!

VICTOR.

Vous savez que, si vous touchez ma sœur, Brésil est là. (On entend un cri de la petite fille; Brésil, à ce cri, saute par la fenêtre.) Mon oncle! mon oncle!...

SCÈNE XIX

GÉRARD, VICTOR, puis ORSOLA.

GÉRARD.

Qu'y a-t-il donc, mon Dieu?

VICTOR.

C'est la méchante Orsola qui bat Léonie, parce qu'elle cueille des fleurs... Est-ce que vous n'avez pas permis à Léonie de cueillir des fleurs? est-ce que les fleurs du parc sont à madame Orsola?

GÉRARD.

Orsola! Orsola!

ORSOLA, montant le perron.

Me voilà... Voyez!

(Elle montre à Gérard son bras ensanglanté.)

GÉRARD.

Qui t'a fait cela?

ORSOLA.

Brésil! J'espère que vous punirez votre nièce, et que vous tuerez le chien!

VICTOR.

Pourquoi tuer Brésil? Il a défendu sa maîtresse, que vous battiez! Brésil a fait son devoir.

GÉRARD.

Victor, va mettre Brésil à la chaîne.

VICTOR.

J'y vais, mon oncle; mais on ne tuera pas Brésil, n'est-ce pas?

GÉRARD.

Non, mon enfant; sois tranquille.

VICTOR.

Ah! ah!

(Il sort.)

SCÈNE XX

GÉRARD, ORSOLA.

ORSOLA.

Au contraire, on le caressera; pauvre animal! qu'a-t-il fait? Il a mordu Orsola; qu'est-ce qu'Orsola? Une servante que l'on jette à la porte quand on est mécontent d'elle; mais elle n'attendra pas qu'on la jette à la porte, cette servante: elle s'en ira bien seule. Adieu, monsieur!

GÉRARD.

Orsola, où vas-tu?

ORSOLA.

Je vais chercher un maître qui me donne raison, et un chien qui ne me morde pas!

GÉRARD.

Voyons, montre-moi cela! Le sang coule, c'est vrai; mais la blessure n'est pas dangereuse.

ORSOLA.

Vous aimeriez mieux que j'eusse le bras broyé, n'est-ce pas?

GÉRARD.

Écoute, Orsola; voilà Sarranti parti, nous éloignerons les enfants; on les mettra en pension.

ORSOLA.

Oh! si je reste ici, je m'en charge, des enfants!

GÉRARD.

Et pourquoi ne resterais-tu pas ici? Tu sais bien que je ne puis me passer de toi. Que te manque-t-il? Le droit de commander, tu l'auras; dans quinze jours, tu t'appelleras madame Gérard. Voyons, Orsola, cette journée est une journée de deuil; de triste qu'elle est, ne la rends pas terrible.

ORSOLA.

Oh! que vous savez bien l'influence que vous avez sur moi!

DOMINIQUE, dans le jardin.

Monsieur Gérard! monsieur Gérard!...

GÉRARD.

Écoute donc! est-ce que l'on ne m'appelle pas?

SCÈNE XXI

LES MÊMES, DOMINIQUE SARRANTI, en costume de laïque.

DOMINIQUE, entrant vivement.

Monsieur Gérard !... N'est-ce pas vous qui êtes M. Gérard ?

GÉRARD.

Oui; que me voulez-vous?

DOMINIQUE.

Avez-vous vu mon père? Je suis le fils de M. Sarranti. On est venu chez moi pour l'arrêter; on le poursuit comme conspirateur.

GÉRARD.

J'entends le galop d'un cheval.

DOMINIQUE.

Ah ! le voilà.

SCÈNE XXII

LES MÊMES, SARRANTI.

SARRANTI, couvert de poussière.

Dominique, ici? Tant mieux ! je pourrai l'embrasser, du moins !

DOMINIQUE, lui sautant au cou.

Mon père !

SARRANTI.

La conspiration est découverte; je n'ai plus qu'à fuir ! Tout est-il prêt?

DOMINIQUE.

Mon père, je vous suis.

SARRANTI.

Non, non ! tu te compromettrais inutilement.

DOMINIQUE.

Qu'importe !

SARRANTI.

Tu nous compromettrais nous-mêmes... Trahis ! dénoncés ! Ah ! les misérables ! Un complot si bien ourdi ! une conspiration si bien arrêtée !

DOMINIQUE.

Alors, fuyez à l'instant, fuyez sans retard ! votre salut avant tout !

SARRANTI.

Et toi, retourne à Paris; prends un détour, que nul ne sache que tu es venu ici : ma sûreté, la tranquillité de M. Gérard en dépendent.

ORSOLA, à part.

Bien ! nous serons seuls.

GÉRARD, appelant.

Jean, les chevaux !

JEAN.

Ils sont prêts, monsieur.

DOMINIQUE.

Partez, partez, mon père !

SARRANTI.

Adieu ! (A son fils.) Viens !... (A Gérard.) Mon ami, c'est entre nous à la vie à la mort !...

DOMINIQUE, l'entraînant.

Mais venez donc !

GÉRARD.

Gardez-vous !

SARRANTI.

Oh! soyez tranquille : je suis bien armé; ils ne m'auront pas vivant.

(Il sort avec Dominique.)

SCÈNE XXIII

GÉRARD, ORSOLA.

GÉRARD.

Journée fatale !

ORSOLA, préparant la table.

Heureuse journée, au contraire !

GÉRARD.

Que fais-tu?

ORSOLA.

Il est quatre heures de l'après-midi, et vous n'avez encore rien pris aujourd'hui.

GÉRARD.

Je n'ai pas faim, je ne mangerai pas... J'étouffe!

ORSOLA.

Allons donc! on dit cela chaque fois que l'on éprouve un chagrin, et l'on finit toujours par manger. Prenez des forces.

GÉRARD.

Oui, je sais ce que tu appelles me faire prendre des forces...

ORSOLA.

Buvez ce verre de madère, d'abord.

GÉRARD prend le verre et boit, pendant qu'Orsola sort pour le service de la table.

Je ne se sais ce que cette femme mêle à mes boissons; ce n'est pas du vin que je viens d'avaler; c'est du feu! (Orsola rentre et met deux couverts.) Pourquoi ne mets-tu que deux couverts?

ORSOLA.

Parce que nous dînerons tête à tête.

GÉRARD.

Mais les enfants?

ORSOLA.

On les servira sur le gazon; comme ils ne m'ont point en adoration, ils aimeront mieux cela.

GÉRARD.

Qui les servira?

ORSOLA.

Le jardinier; je lui en ai donné l'ordre; après quoi, il partira pour Morsang.

GÉRARD.

Il y a cinq lieues d'ici à Morsang.

ORSOLA.

Aussi ne reviendra-t-il que demain.

GÉRARD.

Et que va-t-il faire à Morsang?

ORSOLA.

Une commission.

GÉRARD.

Pour qui?

ORSOLA.

Pour moi... Ne puis-je pas donner une commission au jardinier?

GÉRARD.

Si fait; mais, alors, la maison va rester toute seule?

ORSOLA, lui présentant un verre.

C'est ce qu'il faut.

GÉRARD.

Pourquoi ce verre?

ORSOLA.

Ne m'avez-vous pas demandé à boire?

GÉRARD.

Non.

ORSOLA.

Je croyais...

(Elle veut reprendre le verre.)

GÉRARD.

Donne... Lorsqu'une fois j'ai bu ce vin maudit... Et pourquoi faut-il que la maison reste seule?

ORSOLA.

On vous le dira quand le moment sera venu. (Elle laisse tomber une assiette qui se casse.) Lorsque nous serons millionnaires, nous mangerons dans de l'argenterie. (Elle ramasse les morceaux de l'assiette et les jette au loin.) Et si les assiettes se cassent, au moins les morceaux en seront bons!

GÉRARD.

Millionnaires? Jamais!

(Il se lève et veut rentrer dans sa chambre.)

ORSOLA.

Que faites-vous? que faites-vous? Asseyez-vous donc là.

(Elle le force à se rasseoir devant un verre plein.)

GÉRARD.

J'ai la gorge desséchée; la bouche me brûle.

ORSOLA.

Buvez, alors.

GÉRARD.

Orsola, comment se fait-il qu'ayant bu le quart d'une bouteille à peine, la tête me tourne, et que je voie couleur de sang?

ORSOLA.

Tiens, Gérard, tu n'es pas un homme!

GÉRARD.

Non, c'est vrai; un homme a sa raison, un homme a son

libre arbitre, un homme se dit : « Dieu défend de faire le mal, » et ne le fait pas, tandis que moi...

ORSOLA.

Eh bien, toi?...

GÉRARD.

Moi, je suis une brute, un animal sans connaissance, une bête féroce... Est-ce du sang ou du vin que tu m'as fait boire? J'ai soif.

ORSOLA.

Bois, alors. (Gérard se verse un verre de vin, l'avale, et veut s'en verser un second.) Assez! tu ne serais plus bon à rien.

GÉRARD.

Oui; tu sais bien que, maintenant, tu peux me proposer tout ce que tu voudras, et que je suis prêt à tout...

ORSOLA.

En es-tu sûr?

GÉRARD, prenant sa tête à deux mains.

Oh!

ORSOLA.

Tu as deviné ce que nous allons faire, n'est-ce pas?

GÉRARD, se levant et appelant.

Guillaume! Guillaume!

ORSOLA.

Que veux-tu?

GÉRARD.

Tu le vois bien : j'appelle le jardinier.

ORSOLA.

Pour quoi faire?

GÉRARD.

Pour qu'il emporte les enfants!

ORSOLA.

Allons donc! je croyais que c'était convenu! (A part.) Je me trompais, il n'avait pas assez bu. (Haut.) Millionnaire! entends-tu? millionnaire!

GÉRARD.

O serpent à tête de femme!

(Il boit et passe de la violence à l'hébêtement.)

ORSOLA ouvre le secrétaire dans lequel était l'argent; puis, avec un ciseau, elle brise la serrure.

La! c'est bien ainsi.

GÉRARD.

Qu'est-ce qui est bien?

ORSOLA.

Tu comprends, il faut que ce soit Sarranti qui ait l'air d'avoir fait le coup.

GÉRARD.

Quel coup?

ORSOLA.

Tu ne comprends donc pas?

GÉRARD.

Non!

ORSOLA.

Sarranti t'a volé la somme que ton notaire t'avait apportée hier; pour la voler, il a forcé le secrétaire; pendant qu'il le forçait, les enfants sont entrés par hasard, et, pour ne point être dénoncé par eux, il les a tués... Comprends-tu, maintenant?

GÉRARD, ivre.

Oui, je comprends; mais, lui, il niera!...

ORSOLA.

Reviendra-t-il pour nier? Osera-t-il rentrer en France quand il y sera condamné comme conspirateur, comme voleur et comme assassin?

GÉRARD.

Non, il n'osera pas!

ORSOLA.

D'ailleurs, nous sommes millionnaires, et l'on fait bien des choses avec trois millions.

GÉRARD.

Mais comment serons-nous millionnaires?

ORSOLA.

Puisque tu te charges du petit garçon, et moi de la petite fille.

GÉRARD, reculant avec épouvante.

Je n'ai pas dit cela! je n'ai pas dit cela!...

ORSOLA.

Tu l'as dit!

GÉRARD.

Jamais, jamais! Ah! mon pauvre petit Victor!

SCÈNE XXIV

Les Mêmes, VICTOR et LÉONIE, se tenant par la main.

VICTOR.

Tu m'as appelé, mon oncle?

ORSOLA.

Oui; votre oncle voulait savoir si le jardinier était encore là.

VICTOR.

Non; il vient de partir, et il a fermé la porte de la grille du parc.

(Orsola entre dans la chambre de Gérard.)

GÉRARD, la suivant des yeux avec terreur.

Où vas-tu?

ORSOLA, de la chambre.

Vous allez le savoir!

GÉRARD, regardant les enfants.

Oh! si je les prenais tous deux dans mes bras, et si je me sauvais avec eux!... (Orsola rentre, un fusil à la main, et le présente à Gérard.) Qu'est-ce que cela?

ORSOLA.

Vous le voyez bien!

(Elle lui met le fusil dans la main.)

VICTOR.

Oh! mon oncle! est-ce que tu vas à l'affût?

ORSOLA.

Oui; nous avons du monde demain; il faut que votre oncle me tue un peu de gibier.

VICTOR.

Oh! je vais avec toi, mon oncle! je vais avec toi!...

(Il court en avant.)

GÉRARD.

Non! non!...

ORSOLA.

Mais décide-toi donc, lâche! tu sais bien que, demain, il ne sera plus temps.

VICTOR, dehors.

Viens donc, mon oncle!

ORSOLA.

Entendez-vous cet enfant qui vous appelle?... Mais emmenez-le donc, puisque c'est lui qui le veut!

(Elle pousse Gérard, qui sort.)

LÉONIE, frappant du pied.

Je veux aller avec mon frère, moi; je le veux!...

ORSOLA.

Venez dans votre chambre, mademoiselle!

LÉONIE.

J'irai bien sans vous; merci.

(Elle sort.)

SCÈNE XXV

ORSOLA, seule.

La nuit est tombée.

Voilà donc l'heure arrivée. La richesse et la vengeance, à la fois! Toutes les humiliations dont, depuis quatre ans, m'abreuvent ces enfants maudits, ils vont les expier!... Pourvu que le cœur ne lui manque pas! (Elle regarde par la fenêtre.) Que fait-il? Il monte dans la barque avec l'enfant... Il traverse l'étang... Ah! je comprends, le bruit du fusil lui fait peur... Il aime mieux... Le lâche!

VICTOR, dans le jardin.

Oh! mon bon oncle, que fais-tu? Mon bon oncle! je n'ai jamais fait de mal à personne! Mon bon oncle, ne me fais pas mourir!

LÉONIE, dans la chambre.

On tue mon frère! Au secours! au secours!

ORSOLA, s'élançant dans la chambre.

Te tairas-tu, malheureuse!

(La scène resté vide.)

VICTOR, dans le jardin.

Mon oncle! mon bon oncle!... Ah!...

(On entend les aboiements furieux du chien, qui brise sa chaîne et qui arrive sur le théâtre, traînant sa chaîne cassée.)

LÉONIE, dans la chambre.

A moi!... Au secours!... Brésil!... Brésil!...

(Le chien s'élance à travers la porte, dont il brise une vitre. Il disparaît dans la chambre.)

ORSOLA, dans la chambre.

Chien maudit!... (Elle pousse un cri.) Ah!...

(Gérard paraît au fond, pâle, les yeux hagards, son fusil à la main. Silence de tous côtés.)

SCÈNE XXVI

GÉRARD, puis ORSOLA.

GÉRARD.

Oh! misérable! oh! infâme que je suis!... Oh! cette voix! cette prière! elle me poursuivra pendant l'éternité... Mon Dieu!... Oh! je crois que j'ai osé prononcer le nom du Seigneur! Et l'autre, l'autre qui criait de son côté!... Non, je ne resterai pas une minute de plus dans cette maison. Je veux fuir; je veux quitter la France. Fuyons!... Orsola! Orsola!

ORSOLA, dans la chambre.

A moi! au secours!... Je me meurs!...

(On voit Léonie qui se sauve par le jardin.)

GÉRARD.

Orsola! c'est Orsola qui se meurt, qui appelle au secours!... Orsola! (Il ouvre la porte de la chambre.) Que s'est-il donc passé?...

(Il sort un instant, puis revient traînant Orsola, blessée.)

ORSOLA, la main à son cou.

Le chien! le chien!...

(Elle retombe expirante.)

GÉRARD.

Étranglée!... Justice du ciel!... Et moi, à quoi donc suis-je réservé, si cette femme a subi un tel châtiment?... Et Léonie, où est-elle? Sauvée sans doute... Oh! c'est du feu que j'ai dans le cerveau... Je deviens fou! (Il tombe dans un fauteuil.) Mais, si elle est sauvée, elle parlera, elle nous dénoncera. (Bondissant vers Orsola.) Pourquoi l'as-tu laissée fuir?... Dis!... dis!... Morte! Elle est morte!... De l'air! de l'air!... (Il arrache son habit, sa cravate et son gilet.) J'étouffe!... (Il tombe sur ses genoux, les bras tendus vers la fenêtre.) De l'air! de... (Tout à coup son regard devient fixe.) Que vois-je donc là-bas? Le chien!... le chien!... Que fait-il? Il tourne autour de l'étang! Il suit la même route que nous avons suivie... Il plonge... Il reparaît.

sur l'eau! Le voilà!... Que traîne-t-il donc après lui? Le cadavre!... Horreur! Nous sommes au jour du jugement dernier: l'abîme rend ses morts! (Il saute sur son fusil, met le chien en joue et fait feu.) Mort! Bien!... Léonie maintenant! il faut que je retrouve Léonie!

(Il se précipite hors de la chambre.)

ACTE PREMIER

DEUXIÈME TABLEAU

Chez Bordier, à la Halle.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN TAUREAU, SAC-A-PLATRE, TOUSSAINT-L'OUVERTURE, CROC-EN-JAMBES, LA GIBELOTTE, UN PIERROT, dormant sur une table; BUVEURS.

JEAN TAUREAU, frappant avec une bouteille sur la table.

Du vin! du vin! du vin!

LE GARÇON.

Voici le vin demandé!

JEAN TAUREAU.

Je vois le vin, mais je ne vois pas les cartes.

LE GARÇON.

Quant aux cartes, il faut en faire votre deuil, monsieur Jean Taureau.

JEAN TAUREAU.

Et pourquoi faut-il que j'en fasse mon deuil?

LE GARÇON.

Parce que vous savez bien que l'on n'en donne pas à ces heures-ci, des cartes.

TOUSSAINT.

Et la raison?

LE GARÇON.

Parce que c'est défendu par les règlements.

JEAN TAUREAU.

Qu'est-ce que cela me fait, à moi, tes règlements?

LE GARÇON.

A vous, cela peut ne rien faire; mais cela nous ferait quelque chose, à nous!

SAC-A-PLATRE.

Ça vous ferait quoi?

LE GARÇON.

Cela ferait fermer l'établissement; ce qui donnerait à M. Bordier le chagrin de ne plus vous recevoir.

SAC-A-PLATRE.

Mais, alors, si l'on n'y joue pas, que veux-tu que nous y fassions, dans ta baraque?

LE GARÇON.

Bon! On ne vous force pas d'y rester, monsieur Sac-à-Plâtre.

JEAN TAUREAU.

Ah çà! sais-tu que tu m'as l'air d'un drôle pas trop poli? Mille tonnerres! des cartes, ou, d'un coup de poing, je démolis la maison.

LE GARÇON.

On n'a pas peur de vous, tout Jean Taureau que vous êtes.

SCÈNE II

LES MÊMES, JEAN ROBERT, PÉTRUS, LUDOVIC.

PÉTRUS.

Nous y voici!

LUDOVIC.

Le cabaret te paraît-il suffisamment borgne?

JEAN ROBERT.

Je le trouve même aveugle...

PÉTRUS.

En ce cas, pénétrons.

JEAN ROBERT.

Vous êtes décidés?

2.

PÉTRUS.

Pourquoi pas ?

JEAN ROBERT.

Parce qu'il est toujours temps de reculer quand on va faire une sottise.

LUDOVIC.

Une sottise ! et en quoi ?

JEAN ROBERT.

Parbleu ! en ce qu'au lieu d'aller souper tranquillement, ou chez Véry, ou au *Rocher de Cancale*, ou aux *Frères provençaux*, vous voulez passer la nuit dans un ignoble bouge où nous boirons de l'infusion de bois de campêche, au lieu de vin de Bordeaux, et où nous mangerons du chat au lieu de lapin de garenne.

SAC-A-PLATRE.

Entends-tu, Jean Taureau ? il a dit : *un bouge !*

TOUSSAINT.

Il a dit ; *du bois de campêche !*

SAC-A-PLATRE.

Il a dit : *du chat !*

JEAN TAUREAU.

Laisse-le dire ! Rira bien qui rira le dernier.

LUDOVIC.

Faites ce que vous voudrez, messieurs ; mais, moi, je déclare que je ne me suis affublé de cet affreux costume, grâce auquel j'ai l'air d'un meunier qui vient de tirer à la conscription, que pour souper chez Bordier, ce soir ; j'y suis, j'y soupe !

PÉTRUS.

Quant à moi qui, en qualité de peintre, n'ai pas toujours eu du vin de campêche à boire et du chat à manger ; moi qui ai fréquenté les modèles des deux sexes, espèces de cadavres vivants qui ont sur les morts l'infériorité de l'âme ; moi qui suis descendu dans la fosse des ours et qui suis entré dans la loge des lions, me rejetant sur les quadrupèdes, quand je n'avais pas trois francs pour faire monter chez moi le père Cadamour ou mademoiselle Rosine la Blonde, je ne suis pas dégoûté, Dieu merci ; donc, je passe du côté de Ludovic, et je dis : je reste.

JEAN ROBERT.

Mon cher Pétrus, tu n'es qu'à moitié ivre ; mais tu es tout à fait Gascon.

PÉTRUS.

Gascon ? Bon ! je suis de Saint-Lô. S'il y a des Gascons à Saint-Lô, il y a des Normands à Tarbes.

JEAN ROBERT.

Eh bien, moi, je te dis, Gascon de Saint-Lô, que tu étales des défauts que tu n'as pas, pour déguiser les qualités que tu possèdes. Tu fais le roué parce que tu as peur de paraître naïf, tu fais le mauvais sujet parce que tu rougis de paraître bon. Tu n'es jamais entré dans la loge des lions, tu n'es jamais descendu dans la fosse des ours, tu n'as jamais mis le pied dans un cabaret de la Halle, pas plus que Ludovic, pas plus que moi, pas plus enfin que les jeunes gens qui se respectent ou les ouvriers qui travaillent.

SAC-A-PLATRE.

Bon ! est-ce que nous ne travaillons pas, nous ?

JEAN TAUREAU.

Mais laisse-les donc dire !

PÉTRUS.

As-tu fini ton sermon ? En ce cas, ainsi soit-il !

(Il bâille.)

TOUSSAINT.

Comprends-tu un mot à ce qu'ils disent ?

SAC-A-PLATRE.

Pas un traître mot !

JEAN ROBERT, continuant.

Enfin, tu veux souper dans un tapis franc ? Soupons, mon cher ; cela aura, du moins, un résultat ; c'est de t'en dégoûter pour tout le reste de ta vie. (Frappant sur une table avec sa badine.) Garçon !

LE GARÇON, d'en bas.

On y va, monsieur ! on y va !

JEAN ROBERT.

Tiens, voilà une carte ; fais ton choix. Nous serons ici comme des princes.

LUDOVIC.

Oui ; il ne nous manquera que de l'air respirable.

PÉTRUS.

Bon ! on en fera en ouvrant la fenêtre.

SCÈNE III

LES MÊMES UN POLICHINELLE, entre et va au Pierrot qui dort.

LE POLICHINELLE, bas.

Eh ! Vol-au-Vent !

LE PIERROT.

C'est toi ? Et M. Jackal ?

LE POLICHINELLE.

Il sera ici à deux heures du matin ; c'est l'heure du rendez-vous.

(Le Pierrot sort. Le Polichinelle s'assied, laisse tomber sa tête sur la table, et fait semblant de dormir.)

LUDOVIC, à Jean Robert.

As-tu vu ?

JEAN ROBERT.

Quoi ?

LUDOVIC, montrant d'un signe de tête.

Là !

JEAN ROBERT.

Oui.

LUDOVIC.

C'est drôle !

JEAN ROBERT.

Non ; ce sont des hommes qui guettent quelque filou ; nous sommes dans ce que l'on appelle une souricière... Garçon !

LE GARÇON, entrant.

Voilà, monsieur ! voilà !... (Regardant le Polichinelle.) Tiens, je croyais que c'était un pierrot, et c'est un polichinelle. Je me serai trompé... Que désirent ces messieurs ?

JEAN ROBERT, à Pétrus.

As-tu fait la carte ?

PÉTRUS.

Oui : six douzaines d'huîtres, six côtelettes de mouton, une omelette.

LE GARÇON.

Et en vin, messieurs, quelle qualité ?

PÉTRUS.

Trois chablis première, avec de l'eau de Seltz, s'il y en a dans l'établissement ?

LE GARÇON.

Et de la fameuse, soyez tranquille ! vous allez être servis.

PÉTRUS, le retenant par son tablier.

Un instant, jeune homme ! Qu'est-ce que c'est qu'une voix assez fraîche que j'ai entendue, accompagnée d'un tambour de basque, en passant au premier étage ?

LE GARÇON.

C'est la petite bohémienne ! Rose-de-Noël, la pupille de la Brocante.

PÉTRUS.

Comme cela tombe, une bohémienne ! moi qui rêve un tableau de *Mignon !* Est-elle jeune, ta bohémienne ?

LE GARÇON.

Quinze ans.

PÉTRUS.

Jolie ?

LE GARÇON.

Je crois bien ! mais vous savez...

PÉTRUS.

Quoi ?

LE GARÇON.

C'est du fruit défendu.

PÉTRUS.

Tant mieux ! Tu la feras monter au dessert ; il y a un louis pour elle.

LE GARÇON.

Ah bien, oui, pour elle ! vous voulez dire pour la Brocante ?

PÉTRUS.

Cela ne me regarde pas. Je donne un louis ; peu m'importe la poche dans laquelle il tombe.

SAC-A-PLATRE.

Six douzaines d'huîtres, six côtelettes, une omelette, trois chablis première, de l'eau de Seltz s'il y en a, et une bohémienne au dessert, même s'il n'y en a pas. Bon ! nous avons affaire à des muscadins.

TOUSSAINT.

A des fils de famille !

PÉTRUS, allant à la fenêtre et l'ouvrant.

Et, maintenant, laissons se dégager l'acide carbonique!... Pouah!

JEAN TAUREAU.

Pardon! ces messieurs ouvrent la fenêtre, à ce qu'il paraît?

PÉTRUS.

Comme vous voyez, mon cher ami.

JEAN TAUREAU.

D'abord, je ne suis pas votre ami, attendu que je ne vous connais ni d'Ève ni d'Adam... Fermez la fenêtre!

PÉTRUS.

Comment vous appelez-vous, monsieur, s'il vous plaît?

JEAN TAUREAU.

Je m'appelle Jean Taureau, attendu que j'assomme un bœuf d'un coup de poing.

PÉTRUS.

Ce dernier détail est oiseux, et je ne désirais savoir que votre nom. Maintenant que je le sais, monsieur Jean Taureau, voici mon ami M. Ludovic, physicien distingué, qui va vous expliquer en deux paroles de quels éléments l'air doit se composer pour être respirable.

JEAN TAUREAU.

Que me chante-t-il donc, celui-là, avec ses éléments?

LUDOVIC.

Il dit, monsieur Jean Taureau, que l'atmosphère, pour ne pas être nuisible aux poumons d'un honnête homme, doit se composer de soixante-dix-neuf parties d'azote, de vingt et une parties d'oxygène, et d'une certaine quantité d'eau en dissolution, quantité qui varie selon la température et le climat; par exemple, au Sénégal...

SAC-A-PLATRE.

Dis donc, Jean Taureau, je crois qu'il parle latin?

JEAN TAUREAU.

Bon! je vais lui faire parler français, moi!

SAC-A-PLATRE.

Et s'il ne comprend pas?...

JEAN TAUREAU, montrant ses deux poings.

On bûchera, alors! (Il fait trois pas en avant.) Allons, fermez cette fenêtre, et plus vite que cela!

PÉTRUS, s'adossant à la fenêtre et se croisant les bras.

C'est peut-être votre avis, maître Jean Taureau; mais ce n'est pas le mien.

JEAN TAUREAU.

Comment! ce n'est pas le tien? Tu as donc un avis, toi?

PÉTRUS.

Et pourquoi donc un homme n'aurait-il pas un avis, quand une brute prétend en avoir un?

JEAN TAUREAU.

Dites donc, les amis, je crois que ce muscadin de malheur m'a appelé brute?

SAC-A-PLATRE.

Dame, il me semble!

JEAN TAUREAU.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a à faire?

TOUSSAINT.

Il y a à lui faire fermer la fenêtre, d'abord, puisque c'est ton avis, et à l'assommer ensuite.

JEAN TAUREAU.

A la bonne heure! voilà qui est parler. (Aux jeunes gens.) Allons, tonnerre! fermez la fenêtre.

PÉTRUS.

Il n'y a ici ni tonnerre ni éclairs; la fenêtre restera ouverte.

JEAN ROBERT.

Voyons, Pétrus!... (A Jean Taureau.) Monsieur, nous venons du dehors, et, en entrant dans cette chambre, nous avons été suffoqués par le changement de température; permettez-nous de laisser la fenêtre ouverte un seul instant, pour renouveler l'air, et ensuite nous la fermerons.

JEAN TAUREAU.

Vous l'avez ouverte sans ma permission.

PÉTRUS.

Eh bien?

JEAN TAUREAU.

Il fallait demander la permission; peut-être vous l'aurait-on accordée.

PÉTRUS.

Allons, assez! Je l'ai ouverte parce que cela m'a plu, et elle restera ouverte, tant que cela me plaira.

JEAN ROBERT.

Tais-toi, Pétrus!

PÉTRUS, moitié riant, moitié menaçant.

Non, je ne me tairai pas. Si monsieur s'appelle Jean Taureau, je me nomme, moi, Pierre Herbel de Courtenay, et je n'ai pas l'habitude de me laisser mener par des drôles de cette espèce!

(Au mot de *drôles,* les cinq hommes se lèvent et font un pas en avant.)

JEAN ROBERT.

Avant de nous battre, voyons, expliquons-nous; car, après, il sera trop tard. (Il se lève à son tour.) Que désirent ces messieurs?

JEAN TAUREAU.

C'est encore pour nous insulter qu'il nous appelle des messieurs!

SAC-A-PLATRE.

Nous ne sommes pas des messieurs, entendez-vous?

PÉTRUS.

Vous avez bien raison, vous n'êtes pas des messieurs, vous êtes des marouffles!

SAC-A-PLATRE.

On nous a appelés marouffles!... Ah! on va vous en donner, des marouffles!

TOUSSAINT, écartant son camarade.

Mais laissez-moi donc passer, vous autres!

JEAN TAUREAU.

Taisez-vous, tous tant que vous êtes! cela me regarde.

SAC-A-PLATRE.

Pourquoi cela te regarde-t-il plus que moi?

JEAN TAUREAU.

D'abord, parce qu'on ne se met pas cinq contre trois, quand un seul suffit. A ta place, Sac-à-Plâtre! à ta place, Croc-en-Jambes! (Croc-en-Jambes et Sac-à-Plâtre vont s'asseoir.) C'est bien!... Et maintenant, mes petits amours, nous allons reprendre la chanson sur le même air et au premier couplet. Voulez-vous fermer la fenêtre?

LES TROIS JEUNES GENS.

Non!

JEAN TAUREAU, exaspéré.

Mais vous voulez donc vous faire pulvériser?

JEAN ROBERT.

Essayez!

PÉTRUS.

Laisse donc, Jean Robert; c'est mon affaire.

JEAN ROBERT, l'écartant doucement.

Tenez les autres en respect, toi et Ludovic; moi, je me charge de celui-ci.

(Il touche du bout du doigt la poitrine de Jean Taureau.)

JEAN TAUREAU, fronçant les sourcils.

Je crois que c'est de moi que vous parlez, mon prince?

JEAN ROBERT.

De toi-même!

JEAN TAUREAU.

Et qu'est-ce qui me vaut l'honneur d'être choisi par vous?

JEAN ROBERT.

Je pourrais te dire que c'est parce qu'étant le plus insolent, tu mérites la plus rude leçon; mais ce n'est pas là le motif.

JEAN TAUREAU.

J'attends le motif!

JEAN ROBERT.

C'est que, portant tous les deux le même prénom, nous sommes naturellement appareillés. Tu t'appelles Jean Taureau, et je m'appelle Jean Robert.

JEAN TAUREAU.

Je m'appelle Jean Taureau, c'est vrai; mais tu ne t'appelles pas Jean Robert, tu t'appelles Jean...

JEAN ROBERT, lui envoyant un coup de poing sur l'œil.

Tu mens!

(Jean Taureau fait trois pas à reculons et va tomber sur une table dont il casse les deux pieds. Pétrus passe la jambe à Sac-à-Plâtre, et l'envoie rouler près de Jean Taureau. Ludovic envoie dans le côté un coup de poing à Toussaint, qui va tomber dans la hotte de Croc-en-Jambes, les deux mains sur les côtes.)

LE POLICHINELLE, relevant la tête.

Bouigg!...

(Il se remet à dormir.)

JEAN ROBERT.

Première manche !

JEAN TAUREAU, tout étourdi.

Ce que c'est que d'être pris au dépourvu; mille tonnerres! un enfant vous battrait.

JEAN ROBERT.

Eh bien, cette fois, prends ton temps, Jean Taureau; car mon intention est de t'envoyer briser les deux autres pieds de la table.

JEAN TAUREAU.

C'est ce que nous allons voir. (Il marche sur Jean Robert le poing levé, Jean Robert reçoit sur son bras le coup de poing du Charpentier, fait un demi-tour sur lui-même, et envoie à son adversaire un coup de pied dans la poitrine.) Ouf!

LE POLICHINELLE, levant la tête.

Bouigg!...

(Il se remet à dormir.)

TOUSSAINT et SAC-A-PLATRE.

Aux couteaux ! aux couteaux !

JEAN TAUREAU.

Eh bien, oui, puisqu'ils nous y forcent, aux couteaux!

JEAN ROBERT.

Alors, aux barricades !

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE GARÇON, apportant les huîtres.

LE GARÇON.

Ouais ! il paraît qu'il n'est que temps. (Il pose les huîtres sur la table.) A la garde ! à la garde !

(Il sort en courant.)

M. JACKAL, apparaissant à la porte, en Turc.

Ah çà ! on dit que l'on s'égorge ici. (Il s'approche du Polichinelle.) Donne-moi ta place, et déloge lestement !

LE POLICHINELLE.

Tiens, c'est vous, monsieur Jackal?

M. JACKAL.

Chut!

LE POLICHINELLE, lui cédant sa place.

Bouigg !...

(Il sort.)

SCÈNE V

LES MÊMES, MASQUES, GENS DU PEUPLE.

JEAN TAUREAU et SES COMPAGNONS.

Aux couteaux ! aux couteaux !

LES MASQUES.

Bravo ! nous allons rire !

(En un tour de main, les jeunes gens prennent trois tables, les rangent dans un angle, et forment un rempart en mettant dessus des chaises et des tabourets. Pétrus arrache un bâton de rideau. Ludovic emporte les huîtres dans l'intérieur des fortifications.)

LUDOVIC.

Des vivres et des projectiles !

(Il jette les coquilles à ses adversaires.)

JEAN TAUREAU.

Laissez-moi pulvériser l'habit noir !

(Il tire de sa poche son compas de charpentier.)

JEAN ROBERT, sautant par-dessus la table, sa badine à la main.

Mais tu n'en as donc pas encore assez ?

LES MASQUES.

Bravo ! bravo, l'habit noir !

JEAN TAUREAU.

Non, je n'en aurai assez que quand je t'aurai fourré six pouces de mon compas dans le ventre.

JEAN ROBERT.

C'est-à-dire que, ne pouvant pas être le plus fort, tu es le plus traître ; c'est-à-dire que, ne pouvant pas vaincre, tu veux assassiner.

JEAN TAUREAU.

Je veux me venger, mille tonnerres !

JEAN ROBERT, sa petite badine à la main.

Prends garde, Jean Taureau ! car, sur mon honneur, tu n'as jamais couru de danger pareil à celui que tu cours en ce moment ! (A la foule.) Mes amis, vous êtes des hommes ; faites entendre raison à celui-ci ; vous voyez que je suis calme, et qu'il est insensé.

JEAN TAUREAU, échappant à ceux qui veulent le calmer.

Ah ! je n'ai jamais couru de danger pareil à celui que je

cours ! Est-ce avec cette badine que tu comptes te défendre contre mon compas ? Dis !

JEAN ROBERT.

Tu te trompes, Jean Taureau ; car ma badine n'est pas une badine, c'est une vipère, et, si tu en doutes (*tirant, de sa canne, une mince et courte épée*), tiens, voilà son dard !

(*Il se met en garde et fait des appels du pied.*)

JEAN TAUREAU.

Ah ! tu as donc une arme ! je n'attendais que cela.

(*Il s'apprête à s'élancer sur Jean Robert, quand on entend un frémissement dans l'assistance. Un jeune homme vêtu en commissionnaire, mais avec toute l'élégance du costume, entre, perce la foule, et saisit le poignet de Jean Taureau.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, SALVATOR.

JEAN TAUREAU, *se retournant.*

Ah ! traître ! (*Stupéfait en reconnaissant le jeune homme.*) M. Salvator !

LA FOULE.

M. Salvator !

(*Le Turc soulève sa tête, ouvre un œil, puis, immédiatement, se remet à dormir.*)

PÉTRUS.

Voilà un gaillard dont le nom est de bon augure ; reste à savoir s'il fera honneur à son nom.

SALVATOR, *à Jean Taureau.*

Tu seras donc toujours ivrogne et querelleur ?

JEAN TAUREAU.

Monsieur Salvator, laissez-moi m'expliquer.

SALVATOR.

Tu as tort.

JEAN TAUREAU.

Mais puisque je vous dis...

SALVATOR.

Tu as tort !

JEAN TAUREAU.

Mais puisque je vous dis...

SALVATOR.

Tu as tort !

JEAN TAUREAU.

Mais enfin...

SALVATOR.

Tu as tort, te dis-je!

JEAN TAUREAU.

Mais comment le savez-vous, au bout du compte, puisque vous n'étiez pas là?

SALVATOR.

Ai-je besoin d'être là pour savoir comment les choses se sont passées?

JEAN TAUREAU.

Il me semble, cependant...

SALVATOR, montrant les trois amis.

Regarde!

JEAN TAUREAU.

Eh bien, je regarde; après?

SALVATOR.

Que vois-tu?

JEAN TAUREAU.

Je vois trois muscadins à qui j'ai promis de donner une tripotée, et qui la recevront un jour ou l'autre.

SALVATOR.

Tu vois trois jeunes gens, élégants, bien mis, comme il faut, qui ont eu le tort de venir dans un bouge; mais ce n'était point une raison pour leur chercher querelle.

JEAN TAUREAU.

Moi, leur chercher querelle? Incapable, monsieur Salvator.

SALVATOR.

Voyons! ne vas-tu pas dire que ce sont eux qui t'ont provoqué, toi et tes quatre compagnons!

JEAN TAUREAU.

Et cependant, vous voyez bien qu'ils étaient en état de se défendre!

SALVATOR.

Parce que l'adresse et le droit étaient de leur côté. Tu crois que la force est tout, toi qui as changé ton nom de Barthélemy Lelong en celui de Jean Taureau! Tu viens d'avoir la preuve du contraire; Dieu veuille que la leçon te profite!

JEAN TAUREAU.

Mais puisque je vous dis que ce sont eux qui nous ont appelés drôles, marouflles, brutes...

SALVATOR.

Et pourquoi vous ont-ils appelés ainsi?

JEAN TAUREAU.

Qui nous ont dit que nous étions ivres!

SALVATOR.

Je te demande pourquoi ils ont dit cela.

JEAN TAUREAU.

Pour rien, quoi!

SALVATOR.

Mais enfin?...

JEAN TAUREAU.

Parce que je voulais leur faire fermer la fenêtre.

SALVATOR.

Et tu voulais leur faire fermer la fenêtre, parce que...?

JEAN TAUREAU.

Parce que... parce que je n'aime pas les courants d'air.

SALVATOR.

Parce que tu étais ivre, comme ces messieurs te l'ont dit; parce que tu voulais chercher une dispute à quelqu'un, et que tu as saisi l'occasion aux cheveux; parce que tu as encore eu quelque querelle chez toi, et que tu voulais faire payer à des innocents les caprices et les infidélités de mademoiselle Fifine.

JEAN TAUREAU.

Taisez-vous, monsieur Salvator! ne prononcez pas ce nom-là. La malheureuse! elle me fera mourir.

SALVATOR.

Ah! tu vois bien que j'ai touché juste. Ces messieurs ont bien fait d'ouvrir la fenêtre; l'air qu'on respire ici est infect, et, comme ce n'est pas trop de deux fenêtres ouvertes pour quarante personnes, tu vas, à l'instant même, ouvrir la seconde.

JEAN TAUREAU.

Moi, aller ouvrir une fenêtre, quand je demande qu'on ferme l'autre, moi Barthélemy Lelong, le fils de mon père?

SALVATOR.

Oui, toi, Barthélemy Lelong, ivrogne et querelleur, qui déshonores le nom de ton père, et qui as bien fait de prendre un sobriquet! je te dis, moi, que tu vas aller ouvrir cette fenêtre, pour te punir d'avoir insulté ces messieurs.

JEAN TAUREAU.

Le tonnerre gronderait au-dessus de ma tête, que je ne vous obéirais pas.

SALVATOR.

Alors, je ne te connais plus, sous aucun nom ; tu n'es qu'un ouvrier grossièr et insulteur, et je te chasse d'où je suis. Sors !... Eh bien, m'as-tu entendu ?

JEAN TAUREAU.

Oui ; mais je ne m'en irai pas.

SALVATOR.

Au nom de ton père, dont tu as invoqué le nom tout à l'heure, je t'ordonne de t'en aller !

(Il marche sur lui.)

JEAN TAUREAU.

Monsieur Salvator, monsieur Salvator, ne m'approchez pas !

SALVATOR, frappant du pied.

Vas-tu sortir !...

JEAN TAUREAU.

Vous savez bien que vous pouvez me faire faire tout ce que vous voulez, vous, et que je me couperais la main plutôt que de vous frapper... Aussi... aussi (sortant à reculons), je sors... (De l'escalier.) Oh ! mais, si jamais je les rencontre, ils me le payeront !...

TOUSSAINT.

Monsieur Salvator, votre serviteur très-humble !

(Il sort.)

SAC-A-PLATRE.

Monsieur Salvator, j'ai bien l'honneur... Vous n'avez pas d'ordres à me donner ?

SALVATOR, lui saisissant le bras.

Si fait !... Tu es le moins ivre de tous.

SAC-A-PLATRE.

Vous croyez ?...

SALVATOR.

Tu vas te tenir sur la porte de la maison, et, si tu vois un homme habillé en magicien qui fasse mine d'entrer dans le cabaret, tu lui diras : *Mont-Saint-Jean*. Il saura ce que cela veut dire et s'en ira. S'il a besoin de toi, tu te mettras à sa disposition.

SAC-A-PLATRE.

Oui, monsieur Salvator.

SALVATOR.

Pour preuve que tu as fait ma commission, tu imiteras le chant du coq, que tu imites si bien, quand tu vas planter le drapeau sur une maison.

SAC-A-PLATRE.

C'est dit, monsieur Salvator. Au revoir, monsieur Salvator.

SALVATOR.

Au revoir! et que je n'entende pas dire que tu te sois fourré dans pareille bagarre. Va!

(Pendant ces quelques mots, le Turc a levé la tête et a écouté, mais n'a pu entendre. Au moment où Salvator revient, il laisse retomber sa tête sur la table.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, hors LES CINQ OUVRIERS, puis LE GARÇON.

JEAN ROBERT, tendant la main à Salvator.

Merci, monsieur, de nous avoir délivrés de cet ivrogne endiablé.

SALVATOR.

Il n'y a pas de quoi; seulement, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil d'ami? Ne remettez jamais les pieds ici, monsieur Jean Robert.

JEAN ROBERT.

Vous me connaissez, monsieur Salvator?

SALVATOR.

Mais comme tout le monde... N'êtes-vous pas un de nos poëtes célèbres? (Se tournant vers la foule.) Et maintenant, vous devez être contents, vous autres? vous en avez vu pour votre argent, n'est-ce pas? Faites-moi donc l'amitié de circuler. Il n'y a ici d'air que pour quatre; c'est vous dire, mes bons amis, que je désire rester avec ces messieurs. (La foule sort en criant : « Vive M. Salvator! » et en agitant mouchoirs, chapeaux et bonnets. — Salvator, au Turc qui dort sur la table.) Et toi aussi, voyons, comme les autres!

(Le Turc répond par des ronflements sonores.)

JEAN ROBERT.

Ah! ma foi, monsieur Salvator, celui-là dort si magistralement, qu'il y aurait conscience à le réveiller.

SALVATOR, *à lui-même.*

Oui; et peut-être vaut-il mieux même qu'il soit ici qu'ailleurs... Ainsi, il ne vous gêne pas, monsieur Jean Robert?

JEAN ROBERT.

Pas le moins du monde.

SALVATOR.

Ni vous non plus, monsieur Pétrus?

PÉTRUS.

Ah! ah! vous me connaissez donc aussi?

SALVATOR.

Ni vous non plus, monsieur Ludovic? Mais que regardez-vous donc?

LUDOVIC.

Je regarde si vous n'avez pas une jambe plus courte que l'autre.

SALVATOR.

Oui, parce que, en ce cas, vous me salueriez du nom d'Asmodée... Qu'y a-t-il d'étonnant, dites-moi, à ce que je connaisse un peintre qui, l'an dernier, a eu une très-belle exposition, et un jeune docteur qui a passé, il y a trois mois, un glorieux examen?

JEAN ROBERT.

Mais vous, monsieur, qui connaissez tout le monde et qui paraissez connu de tout le monde, y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander qui vous êtes?

SALVATOR.

Moi, monsieur? Vous avez entendu mon nom: Salvator; quant à mon état, je suis commissionnaire, au coin de la rue aux Fers. Si vous avez besoin d'un homme sûr pour porter vos lettres, et solide pour porter vos fardeaux, je vous demande votre pratique.

LUDOVIC.

Comment! monsieur, ce costume n'est pas un déguisement?

SALVATOR.

Pas le moins du monde! demandez plutôt au garçon qui vous apporte votre souper?

LE GARÇON, avec le souper, regardant le Turc.

Tiens! je croyais que c'était un polichinelle, et c'est un Turc... Je me serai trompé.

SALVATOR.

Qu'as-tu donc, et pourquoi ne sers-tu pas ces messieurs?

LE GARÇON.

Voilà, voilà, messieurs! les côtelettes sont un peu desséchées, et l'omelette est un peu épaisse; mais ce n'est pas la faute du cuisinier.

PÉTRUS.

Monsieur Salvator, voulez-vous nous faire l'honneur de souper avec nous?

SALVATOR.

Merci, messieurs; et je vais vous demander la permission de me retirer.

PÉTRUS.

Sans façons.

SALVATOR.

Je vous suis très-reconnaissant de l'honneur que vous me faites, messieurs; mais impossible de l'accepter. (Les jeunes gens se saluent. — Salvator, bas, au Garçon.) Tu n'as pas un endroit quelconque d'où je puisse ne pas perdre de vue ce Turc?

LE GARÇON.

Sur le palier, à droite, il y a une porte qui donne dans un cabinet; il est vitré, vous verrez de là tout ce que vous voudrez voir.

SALVATOR.

C'est bien. (Aux jeunes gens.) Messieurs!...

M. JACKAL, à part, levant la tête.

Il fait semblant de s'en aller; mais il ne s'en va pas... Bon! il est dans ce cabinet, le rideau a remué.

(Il ronfle.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, hors SALVATOR.

LE GARÇON.

Ces messieurs veulent-ils toujours entendre chanter la bohémienne? Selon l'ordre de ces messieurs, elle attend en bas, avec son honorable mère la Brocante, la plus célèbre ti-

reuse de cartes du faubourg Saint-Germain, qui vous fera le grand et le petit jeu, et son jeune frère Babolin, garçon de la plus haute espérance, qui exécute les trois souplesses du corps, avale des sabres et mange des étoupes enflammées.

PÉTRUS.

Tiens, c'est vrai; et moi qui avais oublié mon tableau de *Mignon!* Je crois bien que nous la demandons toujours, et plus que jamais!

LE GARÇON, appelant.

Eh! la Brocante, on vous demande, ici.

LA BROCANTE, d'en bas.

On y va!

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA BROCANTE, ROSE-DE-NOEL, BABOLIN.

BABOLIN entre en faisant une suite de cabrioles et de sauts de carpe.

Hop!...

ROSE-DE-NOEL, entrant ensuite.

Tiens! je croyais que M. Salvator était ici.

PÉTRUS.

Oh! la charmante enfant! Mais regardez donc, messieurs!

JEAN ROBERT, à la vue de la Brocante.

Oh! l'horrible sorcière! Messieurs, ne regardez pas!

LA BROCANTE.

Que désirent ces messieurs? Veulent-ils savoir le passé, le présent, l'avenir? s'ils ont des héritages à attendre, s'ils feront un beau mariage, s'ils auront de nombreux enfants? C'est trois francs le grand jeu, et trente sous le petit.

LUDOVIC.

Merci, la vieille. Nous avons oublié le passé; nous remercions Dieu du présent, et nous ne nous inquiétons pas de l'avenir. Nous aimons nos parents jusqu'au vingt-cinquième degré, et, par conséquent, ne sommes pas pressés d'hériter d'eux. Non, Brocante, ma mie; ce que nous voulons voir, ce que nous voulons entendre surtout, c'est cette charmante enfant.

LA BROCANTE.

Que voulez-vous qu'elle chante? la complainte de *Montebello :*

Braves Français, versons des larmes...

LUDOVIC.

Merci! j'ai été bercé avec cela.

LA BROCANTE.

La chanson de *la Colonne*, de M. Émile Debraux :

Salut, monument gigantesque!

LUDOVIC.

Non!... Aie donc une idée Jean Robert, toi, qui es poëte.

JEAN ROBERT.

Peut-on lui parler, à Rose-de-Noël?

LA BROCANTE.

Sans doute.

PÉTRUS.

Dérange-la le moins possible; je la croque. C'est tout à fait ma Mignon.

BABOLIN.

Entends-tu, Rose-de-Noël? il te croque! (Regardant le carnet de Pétrus.) Ah! c'est que c'est elle, tout de même!

JEAN ROBERT.

Écoutez, ma belle enfant!

ROSE-DE-NOEL.

J'écoute, monsieur.

JEAN ROBERT.

Est-ce que vous ne sauriez pas quelque vrai chant de la Bohême, quelque chose d'original et de poétique à la fois, quelque hymne de Kœrner, quelque ballade d'Uhland, quelque passage de Shakspeare.

ROSE-DE-NOEL.

En allemand, en anglais, en français?

JEAN ROBERT.

Comment! mon enfant, vous parlez trois langues?

LA BROCANTE.

Dieu merci! on n'a rien négligé pour son éducation.

BABOLIN.

Oh! la mère! avec cela qu'elle a coûté cher, son éducation; c'est comme la mienne. Dis donc, Rose-de-Noël, la Brocante

qui parle de l'éducation qu'elle nous a donnée; si cela ne fait pas frrrémir!

ROSE-DE-NOEL.

Voulez-vous la *Marguerite au rouet*, de *Faust?*

BABOLIN.

Oui, la *Marguerite.*

ROSE-DE-NOEL.

Voulez-vous *le Vieux Chevalier*, d'Uhland?

BABOLIN.

Va pour *le Vieux Chevalier.*

ROSE-DE-NOEL.

Voulez-vous *la Reine Mab*, de Shakspeare?

JEAN ROBERT.

Vous savez *la Reine Mab?*

ROSE-DE-NOEL.

Oui; c'est M. Salvator qui l'a traduite pour moi, et qui me l'a donnée.

JEAN ROBERT.

Comment! il fait des vers, notre commissionnaire de la rue aux Fers?

ROSE-DE-NOEL.

Il fait ce qu'il veut.

LUDOVIC.

C'est quelque prince déguisé?

PÉTRUS.

Imbécile! il ne ferait pas de vers.

JEAN ROBERT.

La Reine Mab! Je ne suis pas fâché d'entendre des vers de commissionnaire.

BABOLIN.

Va pour *la Reine aimable!*

LUDOVIC.

La Reine Mab! la Reine Mab!

JEAN ROBERT, donnant la réplique.

Qu'est cette reine Mab?

ROSE-DE-NOEL.

L'accoucheuse des fées...
Quand s'éteignent du jour les rumeurs étouffées,
Que l'oiseau de la mort pousse son cri plaintif,
Grosse comme une agate à l'index d'un chérif,

S'emparant de la nuit, domaine des fantômes,
Sur un char attelé d'invisibles atomes,
A travers notre monde à son pouvoir soumis,
Elle passe en jouant sur les fronts endormis.
Impalpables rayons qu'un brin d'herbe renoue,
Les pattes d'un faucheux de son char font la roue;
Les harnais sont tissus de l'humide clarté
Que la lune répand sur le lac argenté;
Une verte cigale, incessante crécelle,
Donna, pour la couvrir, la gaze de son aile;
Une noisette en fit la caisse; le charron
Est l'écureuil rongeur ou quelque vieux ciron
Carrossier du pays de la métamorphose,
Où tient Titania sa cour, dans une rose.
Parmi les moucherons, pour cocher, elle a pris
Un cousin bourdonnant, vêtu de velours gris;
Son fouet, qu'il tient plus fier qu'un Suisse sa flamberge,
Est fait d'un os de guêpe et d'un fil de la Vierge.
C'est dans cet appareil que, la nuit, galopant,
Elle passe rapide à nos cerveaux frappant.
Alors, solliciteur à l'échine courbée,
Joueuse, du côté des quarante ans tombée,
Songent, l'un qu'il reçoit la clef de chambellan,
Et l'autre qu'elle abat un éternel brelan.
Chacun voit, du destin remplissant la lacune,
A ses désirs secrets sourire la Fortune;
Tout rêveur en revient à ses pensers du jour:
L'avare rêve argent, l'amoureux rêve amour;
L'ivrogne en son cellier, les vendanges rentrées;
Le marin, le voyage aux lointaines contrées;
L'auteur, que le public applaudit son succès;
Le procureur, qu'il met la main sur un procès.
Elle souffle, en passant, sur la bouche gourmande
D'un chanoine joufflu qui rêve de prébende,
Se repose un instant sur le nez d'un soldat
Qui cherche son épée et rêve de combat,
D'escarmouche, d'assaut, de siége, d'embuscade
Et de tambours battant la charge ou la chamade.
Il s'éveille en bâillant, s'étire avec effort,
Pousse un ou deux jurons, soupire et se rendort...

TOUS.

Bravo! bravo!

JEAN ROBERT.

Mais c'est un poëte que M. Salvator, messieurs! (Il prend

une soucoupe et fait la quête; elle produit trois louis.) Tenez, mon enfant, voilà pour vous!

BABOLIN.

Trois jaunets! Dites donc, la mère, ça vaut mieux que le grand jeu.

PÉTRUS.

Où demeures-tu, Brocante?

LA BROCANTE.

Rue Triperet, nº 8, mon bon monsieur.

PÉTRUS.

C'est bien; voilà tout ce que je voulais savoir.

LUDOVIC.

Qu'as-tu à faire chez la Brocante?

PÉTRUS.

J'ai à me faire faire le grand jeu.

LUDOVIC.

Et maintenant, Brocante, si j'ai un conseil à te donner, comme médecin, c'est de rentrer, de faire coucher cette enfant-là, et de la tenir bien chaudement; elle n'est pas d'une forte santé, ta fille.

BABOLIN.

Entends-tu, Brocante? c'est la même histoire que te répète sans cesse M. Salvator.

LA BROCANTE.

C'est bien; on y veillera. Venez, petits amours!

JEAN ROBERT.

Garçon, la carte!

(Rose-de-Noël, la Brocante et Babolin sortent.)

ROSE-DE-NOEL, en croisant le Garçon.

Vous n'avez pas vu M. Salvator?

LE GARÇON.

Non, mademoiselle Rose-de-Noël, non.

SCÈNE X

LES MÊMES, hors ROSE-DE-NOEL, LA BROCANTE et BABOLIN.

JEAN ROBERT.

La carte !

LE GARÇON.

Voilà !

JEAN ROBERT.

Trente-cinq francs six douzaines d'huîtres, six côtelettes, une omelette et trois bouteilles de chablis ?

LE GARÇON.

Plus, une table et deux chaises cassées.

JEAN ROBERT.

C'est juste... En voilà quarante ; la différence est pour le garçon.

PÉTRUS.

Eh bien, es-tu content de ta nuit, Jean Robert ?

JEAN ROBERT.

Avouez qu'il y a eu un moment où vous auriez autant aimé être au *Rocher de Cancale* que chez Bordier ?

LUDOVIC.

Ma foi, je l'avoue. Et toi, Pétrus ?

PÉTRUS.

Non, attendu qu'au *Rocher de Cancale*, je n'eusse pas vu Rose-de-Noël, et que, grâce à Rose-de-Noël, mon tableau de *Mignon* est fait.

JEAN ROBERT.

Tu vas t'y mettre ?

PÉTRUS.

Dès demain.

LUDOVIC.

Et le portrait de mademoiselle de Valgeneuse ?

PÉTRUS.

Les deux choses marcheront ensemble ; l'une est du métier, l'autre de l'art.

JEAN ROBERT.

Et quand pourrons-nous voir l'esquisse ?

PÉTRUS.

Dans trois jours, à deux heures de l'après-midi, dans mon atelier, rue de l'Ouest.

LUDOVIC, montrant le Turc.

Si nous rendions à ce brave homme le service de le réveiller avant de partir ?

JEAN ROBERT.

Pour quoi faire? Il rêve qu'il est dans le paradis de Mahomet; laissons-le rêver; les houris sont rares!

(On entend le chant du coq.)

PÉTRUS, sortant.

Tiens, voilà le coq qui chante!

JEAN ROBERT.

Ce qui prouve qu'il est deux heures du matin.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI

SALVATOR, M. JACKAL, feignant toujours de dormir.

SALVATOR, entrant et allant à M. Jackal.

Maintenant, monsieur Jackal, vous pouvez vous réveiller, ôter votre faux nez, mettre vos lunettes, et prendre votre prise de tabac : celui que vous attendez ne viendra point.

M. JACKAL, levant la tête, mettant ses lunettes, et ouvrant sa tabatière, dont il offre une prise au Commissionnaire.

En usez-vous, monsieur Salvator?

SALVATOR.

Jamais!

M. JACKAL.

Allons, je suis battu.

SALVATOR.

Consolez-vous, il n'y a que les gens forts qui avouent ces choses-là.

M. JACKAL.

Parce qu'ils espèrent prendre leur revanche.

SALVATOR, au moment de sortir.

Après vous... A tout seigneur tout honneur!

TROISIÈME TABLEAU

L'atelier de Pétrus. — Atelier de la plus grande élégance, avec trophées d'armes, tableaux, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE

PÉTRUS, SUZANNE, LORÉDAN.

Suzanne pose sur une estrade ; Lorédan s'amuse avec un fleuret ; Jean Robert, assis, crayonne des vers sur un carnet.

PÉTRUS.

C'est avec le plus profond regret, mademoiselle, que je vous annonce que notre séance sera abrégée aujourd'hui.

SUZANNE.

Et pourquoi notre séance sera-t-elle abrégée aujourd'hui, s'il vous plaît, maître Van Dyck ?...

PÉTRUS.

Parce que je vous attendais hier, et non pas aujourd'hui.

SUZANNE.

Que voulez-vous ! hier, je n'ai pas pu venir... Ah ! vous croyez donc que les pensionnaires de madame Adrienne Desmarest sont libres comme les élèves de M. Gros ou de M. Horace Vernet? Non; sachez ceci, monsieur, que la renommée eût dû vous apprendre : C'était hier la fête de Madame, comme on dit à Vanvres, et il nous était enjoint d'être dans l'allégresse, sous peine de punition ; on a dîné en famille, avec trois extras : des choux dans le potage, du persil autour du bœuf, et des œufs dans la salade ; on a porté la santé de Madame avec du vin d'Argenteuil, et l'on est allé, pour dessert, se promener à pied à la lanterne de Diogène, avec permission de cueillir des marguerites, mais défense de les effeuiller en leur faisant dire la bonne aventure. Nous nous sommes bien amusées, allez !...

PÉTRUS.

Vous seriez-vous beaucoup plus amusée ici?

SUZANNE.

Je le crois bien! d'abord, je vous trouve charmant.

PÉTRUS, à Lorédan.

Vous entendez, monsieur le comte, mademoiselle votre sœur me fait une déclaration.

LORÉDAN.

Laissez-la faire, et ne croyez pas un mot de ce qu'elle vous dira; Suzanne est la plus grande coquette que je connaisse.

SUZANNE.

Mais attendez donc que je vous dise pourquoi je vous trouve charmant.

PÉTRUS.

Ah! il y a un pourquoi?

SUZANNE.

Bon! Croyez-vous que ce soit parce que vous vous appelez Pierre de Courtenay; croyez-vous que ce soit parce que votre oncle, le marquis Herbel, vous laissera cinquante mille livres de rente; croyez-vous que ce soit parce que vous vous habillez chez le meilleur tailleur de Paris, que je vous trouve charmant? Non; c'est parce que vous me permettez de remuer en posant; c'est parce que M. Ludovic, votre ami, me donne de la poudre pour mes dents et de l'opiat pour mes lèvres; c'est enfin parce que M. Jean Robert est d'une conversation très-agréable, quand il ne fait pas de vers... Monsieur Jean Robert!

JEAN ROBERT.

Mademoiselle?

SUZANNE.

Pour qui faites-vous des vers, s'il vous plaît?

JEAN ROBERT.

Pour une bohémienne, mademoiselle.

SUZANNE.

Comment, pour une bohémienne? Vous connaissez des bohémiennes?

JEAN ROBERT.

Quand on est auteur dramatique, il faut tout connaître.

SUZANNE.

Mon très-cher frère Lorédan, faites-moi le plaisir de lire, par-dessus l'épaule de M. Jean Robert, les vers qu'il fait, et,

s'ils peuvent se dire à une personne encore en pension, dites-les-moi...

PÉTRUS.

Seriez-vous assez bonne pour vous tourner un peu plus à droite, mademoiselle? Je voudrais voir l'œil gauche.

SUZANNE.

N'oubliez pas mon signe, c'est ce que j'ai de mieux dans le visage.

PÉTRUS.

Vous faites bon marché du reste!

LORÉDAN.

Ils sont charmants, les vers de M. Jean Robert!

JEAN ROBERT.

Seulement, vous saurez qu'ils ne sont pas de moi.

SUZANNE.

Et de qui sont-ils?

JEAN ROBERT.

De Gœthe. Connaissez-vous le roman de *Wilhelm Meister?*

SUZANNE.

Une jeune fille qui s'appelle mademoiselle de Valgeneuse, et qui est en pension chez madame Desmarest, ne lit pas de romans, monsieur, et ne connaît pas *Wilhelm Meister*. Est-ce que c'est la chanson de Mignon, par hasard, que vous traduisez?

JEAN ROBERT.

Justement! mais, si vous ne connaissez pas le roman, comment connaissez-vous la chanson?

SUZANNE.

Qui ne connaît pas la chanson *Kennst du das Land?...* Lisez-nous votre traduction, monsieur Jean Robert, que je voie si elle est exacte.

JEAN ROBERT.

Je ne demanderais pas mieux; mais il s'en faut des quatre derniers vers qu'elle ne soit finie.

SUZANNE.

Finissez vos quatre derniers vers, et, pendant ce temps, M. Pétrus m'expliquera pourquoi il ne peut aujourd'hui m'accorder que l'honneur d'une demi-séance.

PÉTRUS.

Parce que j'attends, à une heure, cette même bohémienne pour laquelle Jean Robert fait des vers...

SUZANNE.

Une vraie bohémienne?

PÉTRUS.

Oh! quant à cela, il n'y a pas à s'y tromper?

SUZANNE.

Y a-t-il un roman là-dessous, et faut-il y prendre intérêt?

PÉTRUS.

Pour nous, jusqu'aujourd'hui, l'histoire, ou plutôt ce que nous en savons, est très-simple.

SUZANNE.

On peut la connaître?

PÉTRUS.

Parfaitement.

SUZANNE.

Dites; j'écoute... Quel malheur que M. Jean Robert n'ait pas fini sa chanson! Il nous eût fait en un instant, de cette histoire très-simple, un drame très-compliqué.

JEAN ROBERT.

Pétrus, donne-moi une rime à *bien-aimé*; je suis stupide, aujourd'hui.

SUZANNE.

Charmé.

JEAN ROBERT.

Merci, mademoiselle.

PÉTRUS.

Il faudra, vous le voyez, que vous vous contentiez de ma narration.

SUZANNE.

Avez-vous remarqué que, si le roi Louis XIV avait failli attendre, moi, j'attends...

PÉTRUS.

Imaginez-vous que, mardi, au beau milieu du bal de l'Opéra, il nous a pris, à Ludovic, à Jean Robert et à moi, la sotte idée d'aller souper dans un cabaret de la Halle.

SUZANNE.

Comment dites-vous cela?

PÉTRUS.

Dans un cabaret.

SUZANNE.

De la Halle?

PÉTRUS.

De la Halle.

SUZANNE.

Je vous en fais mon compliment.

LORÉDAN.

C'était très-bien porté du temps de la Régence.

SUZANNE.

Oui; mais, l'an de grâce 1827, sous Sa Majesté Charles X...

LORÉDAN.

Je suis bien fâché de n'avoir pas su cela, j'y serais allé avec vous.

SUZANNE.

Fi donc!... Et dans ce cabaret?

PÉTRUS.

D'après l'opinion que vous manifestez, je ne sais si je dois continuer.

SUZANNE.

Allez donc! mais cela m'intéresse infiniment. Seulement, je trouve qu'il y a des longueurs dans votre histoire...

PÉTRUS.

Je me hâte vers le dénoûment. Dans ce cabaret, nous avons rencontré une petite bohémienne ravissante.

SUZANNE.

Les bohémiennes sont toujours ravissantes pour les peintres; il n'y a que les femmes du monde qui soient laides.

PÉTRUS.

Vous ne pouvez pas dire cela pour moi, mademoiselle; depuis que j'essaye de faire votre portrait, je ne me plains que d'une chose, c'est que vous soyez trop jolie!

SUZANNE.

Dois-je me lever et vous faire la révérence?

PÉTRUS.

On ne fait la révérence qu'aux mensonges.

SUZANNE.

Donc, vous avez rencontré une petite bohémienne ravissante?

PÉTRUS.

Qui chantait, qui dansait, qui disait des vers; le vrai type de Mignon.

SUZANNE.

Et cela vous a monté la tête, et vous avez résolu de faire un tableau ?

PÉTRUS.

Justement !

SUZANNE.

Et c'est elle qui vient poser aujourd'hui ?

PÉTRUS.

C'est elle !

SUZANNE.

De sorte que c'est tout simplement cette petite vagabonde qui m'écorne ma séance ?

PÉTRUS.

La pauvre enfant y gagnera un louis, plus peut-être qu'elle ne gagne en un mois.

SUZANNE.

Et elle vient toute seule comme cela, chercher son louis ?

PÉTRUS.

Non pas, au contraire ! elle est cousue à la jupe de madame sa mère, une horrible sorcière, nommée la Brocante, qui tire les cartes et qui dit la bonne aventure, sans compter un jeune frère qui nourrit l'ambitieuse perspective d'être un jour clown chez Franconi.

SUZANNE.

Tiens ! tandis que vous peindrez la fille, je me ferai dire la bonne aventure par la mère.

LORÉDAN.

C'est une idée, cela !

PÉTRUS.

Eh bien, mais que dira madame Desmarest, qui ne veut pas que l'on interroge même les marguerites ?

SUZANNE.

Je ne suis pas ici en pension ; je suis sous la garde et la responsabilité de monsieur mon frère.

LORÉDAN.

Et je permets la bonne aventure.

(On frappe à la porte.)

SUZANNE.

Est-ce votre bohémienne ?

PÉTRUS.

Je ne crois pas. C'est la manière de frapper de Ludovic. Peut-il entrer ?

SUZANNE.

Je le crois bien !... Entrez !

SCÈNE II

LES MÊMES, LUDOVIC.

LUDOVIC, entrant et s'avançant vers Suzanne.

Mademoiselle, quoique je n'espérasse point vous rencontrer ici, je vais vous prouver que j'avais exécuté vos ordres. Voici de la poudre pour vos dents et de l'opiat pour vos lèvres.

SUZANNE.

Monsieur Ludovic, je vous promets d'être votre cliente tant que je me porterai bien.

LUDOVIC.

Et si vous tombez malade ?

SUZANNE.

Les convenances exigeront que l'on aille chercher un vieux docteur de soixante et dix ans qui me tuera, ces mêmes convenances ne permettant pas qu'un médecin de vingt-cinq ans soigne une malade de dix-neuf.

LUDOVIC.

Bon ! vous ferez enrager les convenances en vous portant bien. (A Pétrus.) Mon cher Pétrus, j'ai vu venir de loin et je viens d'entendre s'arrêter à la porte, un fiacre qui m'a bien l'air d'avoir l'honneur de voiturer mademoiselle Rose-de-Noël et sa respectable famille.

SUZANNE.

Elle s'appelle Rose-de-Noël ?

PÉTRUS.

Oui; vous ne trouvez pas le nom joli ?

SUZANNE.

Si fait.

PÉTRUS.

C'étaient bien eux ; je les entends qui montent. Excusez-moi, mademoiselle.

SUZANNE.

Vous n'allez pas nous priver, je l'espère, de la ravissante personne ?

PÉTRUS.

Au contraire, je lui ai fait faire un costume à mon goût, lequel costume l'attend dans la chambre voisine, et je vais vous la montrer dans toute sa splendeur.

SCÈNE III

LES MÊMES, hors PÉTRUS.

SUZANNE.

Eh bien, ces vers, sont-ils enfin terminés, monsieur Jean Robert?

JEAN ROBERT.

Hélas! oui, mademoiselle.

SUZANNE.

Pourquoi *hélas?*

JEAN ROBERT.

Parce qu'ils ne sont pas bons.

LORÉDAN.

Taisez-vous! ils sont charmants.

LUDOVIC.

Auquel des deux croire ?

SUZANNE.

Donnez ! et je vous promets un jugement qui, en impartialité, égalera ceux du roi Salomon.

LUDOVIC.

Nous écoutons !

JEAN ROBERT.

Vous savez, c'est la chanson de Mignon.

SUZANNE.

Nous savons. (Lisant.)

Connais-tu le pays où les citrons fleurissent,
Où l'orange jaunit sous son feuillage vert,
Où les jours sont de flamme, où les nuits s'attiédissent,
Où règne le printemps en exilant l'hiver?...
Ce doux pays où croît le myrte solitaire,
Où le laurier grandit dans un air embaumé,

Dis-moi, le connais-tu ? Non ? Eh bien, c'est la terre
Où je veux retourner avec toi, bien-aimé !

Connais-tu la maison où s'ouvrit ma paupière,
Où ces dieux de granit qui faisaient mon effroi,
En me voyant rentrer, de leurs lèvres de pierre,
Murmurèrent : « Enfant, qu'avait-on fait de toi ? »

Rose-de-Noël, dans le costume de Mignon, ouvre la porte et entre, poussée par Pétrus, puis s'arrête, écoutant; Suzanne ne l'a point vue, et continue. Babolin et la Brocante entrent aussi.)

Chaque nuit, comme un phare, en mon rêve étincelle
Sa vitre qui s'allume au couchant enflammé.
Cette maison, dis-moi, la connais-tu ? C'est celle
Où j'aurais voulu vivre avec toi, bien-aimé !

Connais-tu la montagne où l'avalanche brille,
Où la mule chemine en un sentier brumeux,
Où l'antique dragon rampe avec sa famille,
Où bondit sur les rocs le torrent écumeux ?
Cette montagne, il faut la franchir dans la nue;
Car c'est de son sommet que le regard charmé
Découvre à l'horizon la terre bien connue
Où je voudrais mourir avec toi, bien-aimé !

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROSE-DE-NOEL, LA BROCANTE, BABOLIN.

ROSE-DE-NOEL.

Oh ! c'est Mignon ! c'est la chanson de Mignon !... Oh ! mademoiselle, pour l'amour de Dieu, donnez-la-moi ; je l'ai entendu chanter en Allemagne, quand j'étais toute petite, et je n'ai jamais pu la retrouver depuis.

(Suzanne la lui donne.)

PÉTRUS.

Maintenant, ma gentille Rose-de-Noël, voulez-vous venir poser pour Mignon ?

ROSE-DE-NOEL.

Pour Mignon ? Je crois bien que je le veux !

(Pétrus lui fait prendre une pose convenable.)

BABOLIN.

Ah ! je veux que l'on me fasse mon portrait aussi, moi !

LA BROCANTE.

Monsieur Babolin, la société où nous nous trouvons n'étant point de celles que vous avez l'habitude de fréquenter, vous allez me faire le plaisir d'aller m'attendre sur le carré.

BABOLIN.

Mais puisque Rose-de-Noël y reste, dans votre société, pourquoi donc que je ne puis pas y rester, moi ?

LA BROCANTE.

Parce que Rose-de-Noël est une artiste !

BABOLIN.

Je ne suis donc pas un artiste ?... En voilà du nouveau !

(Il sort en grommelant.)

SCÈNE V

LES MÊMES, hors BABOLIN.

LORÉDAN, à sa sœur.

Sais-tu qu'elle est vraiment charmante, cette enfant ?

SUZANNE.

Ne vas-tu pas en devenir amoureux, toi aussi ?

LORÉDAN.

Pourquoi pas ?

SUZANNE.

Dites-donc, madame Brocante !... C'est votre nom, n'est-ce pas, je crois ?

LA BROCANTE.

Pour vous servir, ma belle demoiselle.

SUZANNE.

On m'assure que vous dites la bonne aventure.

LA BROCANTE.

C'est mon état.

SUZANNE.

Et de quelle façon dites-vous la bonne aventure ?

LA BROCANTE.

De toutes les façons : avec les cartes, au marc de café, dans la main, et infaillible ! Mademoiselle Lenormand était ma tante ; vous savez celle qui a prédit à madame de Beauharnais...

LORÉDAN.

Qu'elle monterait sur le trône, connu!

PÉTRUS, satisfait de la pose de Rose-de-Noël.

C'est charmant comme cela, n'est-ce pas, Jean Robert?

JEAN ROBERT.

Charmant!...

SUZANNE, qui a tiré son gant.

Voici ma main, bonne femme.

LUDOVIC, à Suzanne.

Est-il permis d'écouter?

SUZANNE.

Oui, à ceux qui, comme moi, veulent perdre leur temps.

LA BROCANTE.

Que désirez-vous savoir? le passé, le présent ou l'avenir?

LUDOVIC.

Vous voyez, vous avez le choix...

SUZANNE.

Que me conseillez-vous?

LUDOVIC.

L'avenir! A votre âge, on n'a point de passé.

SUZANNE.

C'est ce qui vous trompe, j'en ai un, et je veux qu'on me le dise. Voyons mon passé.

LA BROCANTE.

Hum! main aristocratique, longue, fine, sans nœuds aux phalanges, ongles étroits, main de duchesse, main oisive, main prodigue!

SUZANNE.

Dois-je prendre tout cela pour des compliments?

LA BROCANTE.

Je croyais que vous demandiez des vérités.

SUZANNE.

Continuez.

LA BROCANTE.

Vous êtes riche, très-riche...

SUZANNE.

La belle nouvelle! vous avez vu mon cocher et ma voiture à la porte.

LA BROCANTE.

Quoique riche, vous êtes ambitieuse de fortune; quoique noble, vous êtes ambitieuse d'honneurs.

SUZANNE.

Eh! ceci est assez vrai.

LUDOVIC.

Vous avouez l'ambition?

SUZANNE.

Ah! je suis très-franche.

LA BROCANTE.

Vous avez, il y a un an ou dix-huit mois, perdu un grand parent.

SUZANNE.

Ceci est vrai tout à fait! (Montrant son frère.) C'est alors que j'épousai monsieur, n'est-ce pas?

LA BROCANTE, à Lorédan.

Donnez-moi votre main, s'il vous plaît, jeune homme. (Elle tire une loupe de sa poche et regarde la main à la loupe.) Main semblable, ligne de famille. Vous voulez me tromper, mademoiselle : monsieur n'est point votre mari; monsieur est un parent très-proche, votre frère, probablement!

LORÉDAN.

Que dis-tu de cela, Suzanne?

LUDOVIC.

Voilà qui devient intéressant, ce me semble.

SUZANNE.

C'est justement pour cela que je vous rends votre liberté, messieurs.

LUDOVIC.

Vous nous chassez?

SUZANNE.

Mais à peu près.

(Ludovic salue et s'éloigne.)

LORÉDAN.

Est-ce que, par hasard, la Brocante serait une véritable sorcière? Continuez...

LA BROCANTE.

Dois-je dire tout ce que je vois dans la main?

SUZANNE.

Tout.

LA BROCANTE.

Mais si vous vous fâchez?...

SUZANNE.

Je ne me fâcherai pas.

LA BROCANTE.

Je vous disais que, quoique riche, vous étiez ambitieuse de fortune; que, quoique noble, vous étiez ambitieuse d'honneurs, et j'allais ajouter que, quoique jeune et belle, vous n'aviez jamais aimé... et probablement...

SUZANNE.

Probablement?...

LA BROCANTE.

N'aimeriez jamais?

SUZANNE.

A quoi voyez-vous cela?

LA BROCANTE.

La ligne du cœur est à peine indiquée... et celle de tête coupe la main en deux.

LORÉDAN, riant.

Allez, allez, la mère! Vous êtes dans le vrai.

SUZANNE, à Lorédan.

Attends! (A la Brocante.) Mais peut-être n'ai-je pas aimé parce que je n'ai pas été aimée?

LA BROCANTE.

Vous avez été aimée, au contraire, et beaucoup! Vous avez été aimée... trop!

SUZANNE.

Est-ce que l'on est jamais trop aimée?

LA BROCANTE.

Voulez-vous que nous passions au présent?

LORÉDAN.

Non pas; le passé est trop intéressant. Je ne savais rien de tout cela, moi: j'étais en voyage, avec mon précepteur, et j'y suis resté cinq ans... Ma sœur donne raison à la maxime de la Rochefoucauld ou de la Bruyère, je ne sais plus lequel: « Les hommes gardent mieux les secrets des autres, mais les femmes gardent mieux les leurs. »

LA BROCANTE.

Je préférerais ne pas continuer, ma belle demoiselle.

SUZANNE.

Et pourquoi cela?

LA BROCANTE.

La science peut se tromper, et, alors, on dit des choses qui déplaisent aux personnes.

SUZANNE.

Allons, finissons-en ! J'ai été aimée trop ; et qu'est-il résulté de cet amour ?

LA BROCANTE.

Un grand malheur ! (Le frère et la sœur se regardent.) Une mort ! Voici une étoile à côté de la ligne de vie.

SUZANNE.

Eh bien, que veut dire cette étoile ?

LA BROCANTE.

Je puis me tromper, mademoiselle, songez-y bien.

LORÉDAN.

Ma sœur te demande ce que veut dire cette étoile ?

LA BROCANTE.

Cela veut dire...

SUZANNE.

Parle donc !

LA BROCANTE.

Eh bien, puisque vous le voulez absolument, mademoiselle, cela veut dire que quelqu'un qui vous aimait s'est tué pour vous !

SUZANNE, se levant.

Assez !

LORÉDAN.

Qu'en dis-tu ?

SUZANNE.

Je dis que cette femme est probablement de la police. Donne-lui un louis, et qu'elle s'en aille.

LA BROCANTE.

Sauf votre respect, mademoiselle, je ne puis m'en aller que quand M. Pétrus aura fini avec la petite Rose-de-Noël.

SUZANNE, lui donnant un louis.

Tenez.

LORÉDAN, bas, à Suzanne.

Voudrait-elle parler de notre cousin Conrad ?

SUZANNE.

Je ne sais de qui elle veut parler.

(Elle va appuyer son front au carreau de la fenêtre.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, BABOLIN, ouvrant la porte, et passant sa tête par l'entre-bâillement.

BABOLIN.

Pardon, la société!... Lequel de tous ces messieurs s'appelle Jean Robert?

JEAN ROBERT.

Moi.

BABOLIN.

C'est le commissionnaire de la rue aux Fers qui a une lettre pour vous.

JEAN ROBERT.

Salvator?

BABOLIN.

Oui.

TOUS.

Salvator!

ROSE-DE-NOEL, joyeuse.

M. Salvator!

JEAN ROBERT, à Suzanne.

Mademoiselle, vous me demandiez un roman tout à l'heure. J'ai mieux qu'un roman à vous offrir: j'ai une énigme! un commissionnaire qui, avant-hier au soir, dans le cabaret de la Halle dont vous parlait Pétrus, nous a sauvé la vie, ou à peu près, qui a des façons de gentilhomme, et qui fait des vers comme Lamartine! Voulez-vous qu'il entre?

SUZANNE.

Bien volontiers! J'aime assez les énigmes, quand je ne suis pas forcée de les deviner.

PÉTRUS, sans quitter sa palette et son pinceau.

Cher monsieur Salvator, faites-nous donc le plaisir d'entrer.

SCÈNE V

LES MÊMES, SALVATOR.

SALVATOR, de la porte.

Monsieur Jean Robert, je n'ai qu'une lettre à vous remettre; seulement, on m'a fort recommandé de ne la remettre qu'à

vous-même. La personne viendra chercher la réponse chez vous, à cinq heures, ce soir, rue de l'Université. Maintenant que ma commission est faite et le port payé...

SUZANNE.

C'est étrange ! cette voix...

PÉTRUS.

Mais non, non, non ; nous ne vous tenons pas quitte ainsi. Entrez, entrez donc !

LORÉDAN, à demi-voix.

Voilà bien des embarras pour un commissionnaire !

SUZANNE, à part, en apercevant Salvator.

Conrad !...

SALVATOR, de même, en apercevant Suzanne.

Suzanne !...

ROSE-DE-NOEL.

Bonjour, monsieur Salvator !

SALVATOR.

Bonjour, mon enfant.

JEAN ROBERT.

Vous ne savez pas de qui est cette lettre ?

SALVATOR.

Elle ne renferme rien de fâcheux, j'espère ?

JEAN ROBERT.

Non. (A Ludovic.) Elle est de ce pauvre moine dominicain qui a été en pension avec nous.

LUDOVIC.

Dominique ?

PÉTRUS.

Dominique ! celui au père duquel est arrivé cette étrange et terrible affaire !... Comment s'appelait-il donc, de son nom de famille ?

LUDOVIC.

Attends, attends...

JEAN ROBERT.

Sarranti, pardieu !

ROSE-DE-NOEL.

Sarranti !

SALVATOR.

Qu'as-tu ?

ROSE-DE-NOEL.

Rien ! je n'ai rien !

LUDOVIC.

Et il t'écrit?...

JEAN ROBERT.

Pour me dire qu'il sera chez moi aujourd'hui, à cinq heures du soir.

SALVATOR.

Comme il y avait *pressée* sur la lettre, et que j'ai su que vous étiez ici, je suis venu.

JEAN ROBERT.

Il aura besoin, dit-il, de toute mon amitié.

LORÉDAN, cherchant à son tour.

Sarranti! Sarranti!... J'ai entendu parler de cela; c'est un bonapartiste qui a été accusé d'avoir volé cent mille écus et tué deux enfants, les neveux d'un certain M. Gérard!

ROSE-DE-NOEL, mettant la main sur son cœur.

Ah!...

LORÉDAN.

L'affaire a fait assez de bruit pour qu'on s'en souvienne.

SUZANNE.

M. Gérard? Je le connais! un saint homme qui concourt pour le prix Montyon.

ROSE-DE-NOEL, chancelant.

Monsieur Pétrus, si vous permettiez...

PÉTRUS.

Qu'avez-vous, mademoiselle?

LA BROCANTE.

Qu'as-tu?

ROSE-DE-NOEL.

Je ne sais si c'est cette séance qui me fatigue, mais...

PÉTRUS.

Brocante, emmenez votre fille dans la chambre où elle s'est habillée, vous y trouverez de l'eau, du sucre, de l'eau de fleur d'oranger...

ROSE-DE-NOEL, avec prière.

Ne vous en allez pas, monsieur Salvator.

SALVATOR.

Non, sois tranquille, mon enfant!

BABOLIN, ébahi.

Ah! Rose-de-Noël qui se trouve mal! (S'asseyant sur le fauteuil

que Rose-de-Noël vient de quitter.) Moi, je ne me trouve pas mal... au contraire!

(Rose-de-Noël sort avec la Brocante.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, hors ROSE-DE-NOEL et LA BROCANTE.

SALVATOR.

Avez-vous remarqué que cet enfant a répété le nom de M. Sarranti?

JEAN ROBERT.

Oui.

SALVATOR.

Et qu'elle a pâli, à celui de M. Gérard?

LUDOVIC.

Oui.

LORÉDAN.

Mais, vous qui êtes ou qui paraissez être son confident, si la chose vous inquiète, elle vous mettra au courant.

SALVATOR, rêveur.

Peut-être...

BABOLIN.

Dites donc, monsieur Pétrus, on gratte à votre porte.

LUDOVIC.

Exactement comme chez le roi!

BABOLIN, entr'ouvrant la porte.

Oh! un chien qui est gros comme l'éléphant de la Bastille.

(Il referme la porte.)

SALVATOR.

C'est Roland qui m'aura suivi; je l'avais laissé dans la rue, mais quelqu'un sera entré, et il se sera glissé par la porte!

PÉTRUS.

Babolin, je te nomme introducteur des ambassadeurs. Fais entrer Roland! Qui aime le maître, aime le chien.

BABOLIN, annonçant.

M. Roland!

JEAN ROBERT.

Oh! la belle bête!

SALVATOR.

Vous pouvez même dire : « Oh ! la bonne bête !... » Allez dire bonjour à ces messieurs, Roland !

LUDOVIC, tâtant les côtes du chien.

Dites donc, il a reçu une rude blessure, votre chien, monsieur Salvator, et je connais plus d'un chrétien qui n'en serait pas revenu... (Au chien.) Tu as donc fait la guerre, mon garçon ?

SALVATOR.

Il paraît.

PÉTRUS.

Comment, il paraît?

SALVATOR.

Sur ce point, je n'en sais pas plus que vous, messieurs. Je chassais, il y a cinq ou six ans, dans les environs de Paris.

LORÉDAN, avec surprise.

Vous chassiez ?

SALVATOR.

Je braconnais, veux-je dire; un commissionnaire ne chasse pas. Je trouvai, dans un fossé, ce pauvre animal, ensanglanté, percé à jour par une balle, expirant ! Sa beauté et sa souffrance excitèrent ma compassion; je le portai jusqu'à une fontaine, je lavai sa plaie avec de l'eau fraîche, dans laquelle j'avais versé quelques gouttes d'eau-de-vie ; il parut renaître à ces soins que je lui donnais; je le mis sur une voiture de maraîcher, et je suivis la voiture. Le même soir, je le traitai comme j'avais vu traiter, au Val-de-Grâce, des hommes blessés de coups de feu; et, guéri par moi, Roland m'a voué une reconnaissance qui ferait honte à un homme... N'est-ce pas, Roland ?

(Roland vient se dresser contre Salvator et lui met les deux pattes sur la poitrine. La porte de la chambre s'ouvre.)

SUZANNE.

Ah! voici la demoiselle aux vapeurs qui va mieux, à ce qu'il paraît.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ROSE-DE-NOEL, LA BROCANTE.

SALVATOR.

Eh bien, qu'as-tu donc, Roland ?

LA BROCANTE.

Qu'as-tu donc, Rose-de-Noël ?

ROSE-DE-NOEL, étouffant de joie.

Ah ! mon bon chien ! est-ce toi ?

(Roland échappe à Salvator et s'élance vers Rose-de-Noël.)

TOUS.

Roland ! Roland !

(Ils veulent arrêter Roland.)

ROSE-DE-NOEL.

Oh ! messieurs, ne faites pas de mal à Brésil !

SALVATOR.

Tu connais donc Roland ?

ROSE-DE-NOEL.

Il ne s'appelle pas Roland : il s'appelle Brésil.

SALVATOR.

Et où as-tu connu Brésil ? Dis-moi cela.

ROSE-DE-NOEL.

Où j'ai connu Brésil ?

SALVATOR.

Oui; peux-tu me le dire ?

ROSE-DE-NOEL, avec égarement.

Non ! non ! non ! impossible !... Mon frère, mon pauvre frère !... Oh ! madame Orsola, madame Orsola ! ne me tuez pas !...

TOUS.

Madame Orsola !...

(Rose-de-Noël tombe évanouie. On se groupe autour d'elle.)

ACTE DEUXIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Le grenier de la Brocante. A droite, une soupente à laquelle on monte par une échelle. — Il est minuit.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LA BROCANTE est en train de compter de l'argent; BABOLIN fait un paquet de hardes.

LA BROCANTE.

Voyons, que fais-tu donc à fouiller dans tous les coins, vagabond?

BABOLIN.

Je réunis mes hardes.

LA BROCANTE.

Et pour quoi faire?

BABOLIN.

Pour déménager, donc!

LA BROCANTE.

Comment! tu déménages?

BABOLIN.

Ce n'est pas l'époque du terme, je le sais bien; mais je suis pressé.

LA BROCANTE.

Tu t'en vas, malheureux?

BABOLIN.

Ah! bon! ne croyez-vous pas que je vais rester ici quand Rose-de-Noël n'y est plus? Jamais de la vie!

LA BROCANTE.

Mais, ingrat, n'es-tu pas logé, nourri et habillé?

BABOLIN.

Oui, parlons de cela! Logé dans la soupente, c'est-à-dire gelé l'hiver et rôti l'été; nourri de trognons de choux, de cosses de pois et de fanes de carottes. « Garçon! un cure-

dents et la carte de M. Babolin, que nous revoyions ensemble l'addition. » Habillé! quand on pense que voilà mon habit des dimanches, cela donne une crâne idée de celui des autres jours, hein?... Quel malheur! quel malheur!

LA BROCANTE.

Ainsi, tu m'abandonnes?

BABOLIN.

Pourquoi pas? Vous voilà riche! vous avez négocié Rose-de-Noël : douze cents livres de rente viagère, et mille écus une fois payés; et cela, à la seule condition que vous n'aurez plus aucun droit sur elle, et que M. Salvator sera son tuteur. Rose-de-Noël est dans un grand pensionnat, où elle va devenir une belle dame, et d'où elle sortira pour épouser un millionnaire; son avenir est assuré, il est temps que je songe au mien.

LA BROCANTE.

Ton avenir, veux-tu que je te le prédise?

BABOLIN.

Connu, la mère! Je finirai aux galères! je mourrai sur l'échafaud! C'est-y ça?

LA BROCANTE.

Oui, c'est cela!

BABOLIN.

Eh bien, quittons-nous là-dessus, et sans rancune. Adieu, Brocante!

LA BROCANTE.

Mais, d'abord, qu'emportes-tu dans ce paquet?

BABOLIN.

N'avez-vous pas peur que ça ne soit votre argenterie? Je n'emporte rien qui ne soit à moi, entendez-vous! Mon tapis, pour faire le saut de carpe; mon chandelier, pour faire le poirier fourchu, et ma sébille, pour recueillir les offrandes de la société. Vous ne comptez faire ni le saut de carpe, ni le poirier fourchu, n'est-ce pas, la mère? Eh bien, je vous laisse votre établissement, laissez-moi le mien.

LA BROCANTE.

Va-t'en! je te donne ma malédiction!

BABOLIN.

Merci! c'est la première fois que vous me donnez quelque chose.

LA BROCANTE.

Que le diable te rompe les os!

BABOLIN, dans l'escalier.

Patatras! ne faites pas attention, c'est Babolin qui dégringole... (Rouvrant la porte.) Dites-donc, la Brocante, maintenant que vous avez des rentes, il faudra faire mettre le gaz dans l'escalier.

VOIX D'EN BAS, imitant l'accent anglais.

Holà, du grenier! pouvez-vous éclairer moa?

BABOLIN.

Ah! un Anglais! La Brocante qui reçoit des Anglais, à minuit! Ça va être drôle! Je ne m'en vas plus... Montez, milord!

SCÈNE II

LES MÊMES, GIBASSIER, déguisé en Anglais.

GIBASSIER.

N'est-ce point ici l'appartement de madame la Brocante?

LA BROCANTE.

Oui, monsieur.

BABOLIN, à part.

Faut-il être Anglais pour appeler cela un appartement!

GIBASSIER.

Oh! je voudrais faire tirer les cartes à moa.

LA BROCANTE.

C'est facile, milord; trois francs le petit jeu, six francs le grand.

GIBASSIER.

Oh! je croyé, moa, que c'était trente sous le petit et trois francs le grand?

BABOLIN.

Oui; mais, pour les Anglais, c'est le double... Donnez-vous la peine de vous asseoir, milord. (Il s'assied sur son paquet.) Va-t-elle lui en dire! va-t-elle lui en dire!

GIBASSIER.

Je ferai un sacrifice pour avoir le grand jeu.

BABOLIN.

Et milord a raison, il ne faut pas marchander avec les cartes.

GIBASSIER.

Milord ne vouloir rien de tout cela.

LA BROCANTE.

Que voulez-vous donc, milord ?

GIBASSIER, bas, et de sa voix naturelle.

Je veux d'abord que tu renvoies ce magot-là, qui me gêne.

BABOLIN, à part.

Je crois qu'il m'a appelé magot... Oh! si j'en étais sûr!

(Il vient à Gibassier, qu'il menace par derrière.)

GIBASSIER.

Well, my boy!

BABOLIN, de même.

C'était pas magot, c'était *my boy*... un compliment.

GIBASSIER, bas, à la Brocante.

Mais renvoie-le donc !

LA BROCANTE, à part, étonnée.

Je connais cette voix! je la connais !

BABOLIN, à part.

Il lui a parlé à l'oreille; qu'est-ce qu'il lui a dit ?

GIBASSIER.

Il y a trois jours... non, il y a quatre jours, ou plutôt quatre nuits, au bal de l'Opéra, on m'a volé une somme considérable.

BABOLIN.

Ce n'était pas moi, je n'y étais pas; j'étais chez Bordier à la Halle; je peux prouver l'alibi.

GIBASSIER, bas, à la Brocante.

Renvoie-donc ce gamin, que je te dis.

BABOLIN, à part.

Il lui a encore parlé tout bas !

LA BROCANTE.

Babolin, tu vois bien cette porte-là ?

BABOLIN.

Certainement que je la vois.

LA BROCANTE.

Eh bien, tu comprends, quand on montre la porte à quelqu'un, c'est pour qu'il s'en aille.

BABOLIN.

C'est bien! On s'en va... Je serais déjà rue de Rivoli, si vous ne m'aviez pas retenu. (A part.) Ils ont des secrets en-

semble... Oh! c'est un faux Anglais : il n'a pas dit une seule fois : *Goddem !* (Haut.) On s'en va.

LA BROCANTE.

C'est bien ! et que je t'entende fermer la porte de la rue.

(Babolin sort.)

SCENE III

LA BROCANTE, GIBASSIER.

GIBASSIER.

En attendant (il regarde si Babolin n'écoute pas à la porte), fermons celle-ci... Deux précautions valent mieux qu'une. (Il ferme la porte, puis revenant à la Brocante.) Ah ! puisque tu as déjà reconnu la voix, j'espère que tu reconnaîtras le visage, maintenant.

LA BROCANTE.

Gibassier !... Ah ! je te croyais dans le Midi.

GIBASSIER.

J'y étais, en effet ; depuis trois jours, je suis à Paris. Je voyage !

LA BROCANTE.

Et que viens-tu faire, à Paris ?

GIBASSIER.

Je viens me mettre en garni chez la Brocante, pour une nuit et un jour. Demain, à la même heure, je prendrai congé de toi, ma belle hôtesse. Est-ce convenu ?

LA BROCANTE.

Tu sais que je n'ai rien à te refuser.

GIBASSIER.

Oui, je le sais. Mais, d'abord et avant tout, tu vas te bien souvenir d'une chose : c'est que je suis entré chez toi à dix heures et demie précises.

LA BROCANTE.

Mais puisque voilà minuit qui sonne à Saint-Sulpice.

GIBASSIER.

Raison de plus.

LA BROCANTE.

Je ne comprends pas.

GIBASSIER.

Tu n'as pas besoin de comprendre ; seulement, si par hasard quelqu'un avait l'envie de te demander : « Femme

Catherine Couturier, dite la Brocante, à quelle heure, le dimanche 28 février, Jean-Chrysostôme Gibassier est-il entré chez vous ? » Tu lui répondras purement et simplement : « A dix heures et demie du soir. »

LA BROCANTE.

C'est-à-dire qu'à dix heures et demie du soir, tu faisais un coup ?

GIBASSIER.

Peut-être.

LA BROCANTE.

Et un mauvais ?

GIBASSIER.

C'est possible ; mais j'étais sans inquiétude, je savais ton adresse, ma poule, et je me disais : « J'ai, rue Triperet, nº 8, une bonne amie chez laquelle on n'ira pas me chercher, attendu que nous sommes séparés depuis cinq ans et que l'on ne m'a jamais vu à Paris avec elle. » Sans quoi, tu comprends, il y a de par le monde, du côté des quais, un certain M. Jackal dont la devise est « Cherchez la femme !... » Chut !

LA BROCANTE

Quoi ?

GIBASSIER.

Il me semble qu'on monte.

LA BROCANTE.

Je n'entends rien.

GIBASSIER.

J'entends l'échelle qui craque, moi.

LA BROCANTE.

Que veux-tu, Jean ! je me fais vieille.

GIBASSIER.

Voudrais-tu pas nous faire accroire que tu as jamais été jeune ?... Où peut-on se cacher ?

LA BROCANTE.

Il y a la soupente.

GIBASSIER.

Une sortie ?

LA BROCANTE.

Sur le toit, par le vasistas.

GIBASSIER, montant l'échelle.

Diable! de ce temps-là, les toits sont glissants; mais je puis ôter mes souliers.

(Il s'accommode dans la soupente. On frappe.)

LA BROCANTE.

Y es-tu?

GIBASSIER.

Oui... N'oublie pas dix heures et demie.

LA BROCANTE.

C'est convenu. (On frappe de nouveau.) On y va! Qui peut venir à cette heure-ci? (Elle ouvre la porte; M. Jackal entre, un rat-de-cave à la main.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, M. JACKAL.

LA BROCANTE, stupéfaite.

M. Jackal!

M. JACKAL.

Oui, respectable Brocante, M. Jackal en personne, à une heure assez indue même. Mais, que veux-tu! les malfaiteurs me donnent tant d'occupation le jour, qu'il ne me reste que la nuit à consacrer aux honnêtes gens.

GIBASSIER.

M. Jackal!...

LA BROCANTE.

M. Jackal chez moi! c'est un si grand honneur, que je n'y puis croire.

M. JACKAL.

Et que cela te trouble, je conçois. (Il relève ses lunettes, regarde la Brocante, et prend une prise.) N'as-tu pas demandé hier que l'on renouvelât ta permission de tireuse de cartes?

LA BROCANTE.

Oui, monsieur Jackal.

M. JACKAL.

Eh bien, je l'ai signée, ta permission, et je te l'apporte moi-même.

GIBASSIER, à part.

Voilà qui n'est pas naturel... Garde à toi, Gibassier!

(Il soulève le vasistas.)

M. JACKAL.

Qui est-ce qui remue là-haut, dans la soupente?

LA BROCANTE.

Ce sont les rats.

M. JACKAL.

Tu as des rats?

LA BROCANTE.

Beaucoup, monsieur Jackal.

M. JACKAL.

C'est étonnant, dans un appartement si bien tenu ? Mais laissons les rats, et revenons à nos moutons. As-tu connu, il y a sept ou huit ans, à un quart de lieue d'Essonne, une certaine Catherine Couturier?

GIBASSIER, à part.

Diable! ça devient intéressant.

LA BROCANTE.

Monsieur Jackal...

M. JACKAL.

Réponds oui ou non!

LA BROCANTE.

Oui.

M. JACKAL.

Tu l'as connue, c'est bien. (Il prend une prise.) N'était-elle pas cuisinière chez d'anciens marchands de meubles du faubourg Saint-Antoine, retirés depuis deux ans?

LA BROCANTE.

Oui, monsieur Jackal.

M. JACKAL.

N'avait-elle pas un amant?

LA BROCANTE.

Oh! monsieur Jackal!...

M. JACKAL.

Réponds oui ou non... N'avait-elle pas un amant, et cet amant ne se nommait-il pas Jean-Chrysostôme Gibassier?

GIBASSIER, de même.

Ouais!

LA BROCANTE.

Hélas! oui, monsieur Jackal.

M. JACKAL.

Voilà un *hélas!* qui est de bon augure pour l'avenir.

Continuons. Cet amant n'entrait-il pas dans la maison par une fenêtre du rez-de-chaussée ?

LA BROCANTE.

Comment savez-vous tout cela?

M. JACKAL.

Je le sais, c'est l'important.

GIBASSIER, à part.

Est-il renseigné ! est-il renseigné !

M. JACKAL.

Une nuit... c'était la nuit du vendredi au samedi... une nuit que les maîtres étaient absents, Catherine, comme d'habitude, ouvrit la fenêtre à son amant; seulement, cette fois, maître Jean-Chrysostôme Gibassier était suivi de trois amis, qui entrèrent derrière lui, garrottèrent Catherine, visitèrent toute la maison, recueillirent dans leur visite vingt-quatre couverts d'argent, douze d'entremets, plus ou moins de petites cuillers à café, et cinq mille francs : trois mille en billets de banque, le reste en monnaie d'or et d'argent. Tout cela est-il exact?

GIBASSIER, de même.

Il faut qu'il y en ait un, parmi les quatre, qui ait jacassé!

LA BROCANTE.

Tout cela est vrai, monsieur Jackal. Mais vous savez que je ne fus pour rien dans le vol.

M. JACKAL.

Ah! ah! c'était donc toi, Catherine Couturier?

(Il lève ses lunettes, regarde la Brocante, et prend une prise.)

LA BROCANTE.

Eh! vous le savez bien, que c'était moi; mais vous savez aussi que je ne suis pas une voleuse,

M. JACKAL.

Non; mais tu partis avec les voleurs. Te rappelles-tu la date de cette nuit-là?

LA BROCANTE.

C'était la nuit du 20 au 21 mai 1820.

M. JACKAL.

Allons, j'aime à voir que tu as bonne mémoire... Continuons. Vous vous mîtes en route vers neuf heures du soir, dans une carriole d'osier, avec un cheval marchant bien; de sorte que, vers onze heures, vous étiez déjà près de Juvisy.

La voiture fit halte; les hommes se dispersèrent pour aller aux provisions...

GIBASSIER, à part.

C'est qu'il n'y a pas moyen de dire non.

M. JACKAL.

Pendant que tu étais seule, tu vis accourir, à travers champs, une petite fille de huit à neuf ans, pâle, effarée, haletante, qui se jeta dans tes bras en criant : « Sauvez-moi ! sauvez-moi ! On veut me tuer ! » Cette petite fille perdait son sang par une blessure qu'elle avait reçue au-dessus de la clavicule.

LA BROCANTE, montrant du doigt.

Ici, tenez, là ; la cicatrice y est toujours.

M. JACKAL.

Tant mieux !... Tu eus pitié d'elle, tu la pris, tu la cachas dans la paille de la voiture.

LA BROCANTE.

Ai-je eu tort, monsieur Jackal ?

M. JACKAL.

On n'a jamais tort de faire une bonne action, Brocante ! et c'est cette bonne action qui, aujourd'hui, te protége près de moi.

LA BROCANTE.

Ah ! grand Dieu ! monsieur Jackal, si je vous ai pour protecteur, je n'ai plus peur de personne, et cela va bien.

M. JACKAL.

Je ne t'ai jamais dit que cela allât mal, Brocante.

LA BROCANTE.

Ah ! vous me réchauffez le cœur !

GIBASSIER, de même.

Où diable veut-il en venir ?

M. JACKAL.

Vous avez gagné Étretat, vous vous y êtes embarqués sur un bateau pêcheur, vous êtes passés en Hollande ; de Hollande, en Allemagne ; d'Allemagne, en Bohême. C'est là que ton amant t'a abandonnée avec la petite Rose-de-Noël. Mais, comme elle avait des dispositions pour la musique et pour la danse, tu lui as fait apprendre à chanter, à danser, à jouer de la guitare,

Toi, de ton côté, dans tes relations avec les bohémiens, tu appris à tirer les cartes et à dire la bonne aventure, c'est-à-dire à vivre aux dépens des imbéciles. Je ne vois pas d'inconvénient à cela. Il faut bien que les imbéciles soient bons à quelque chose. Tant qu'il t'a convenu de rester hors de France, cela n'a pas été mon affaire. Mais voilà un an que tu es de retour à Paris, que tu dis la bonne aventure et tires les cartes chez toi et en ville; or, cela se passe sur le pavé du roi, cela me regarde. J'ai donc besoin de savoir, pour le moment, de qui Rose-de-Noël est fille, qui lui a donné le coup de couteau dont elle porte la cicatrice au cou, et de qui elle avait si grand'peur quand elle s'est enfuie de Viry-sur-Orge.

LA BROCANTE.

Dame, monsieur Jackal, il n'y a que Rose-de-Noël qui puisse vous dire tout cela.

M. JACKAL.

C'est pour elle que je suis chez toi. Où est Rose-de-Noël?

LA BROCANTE.

Rose-de-Noël n'est plus ici, monsieur Jackal.

M. JACKAL.

Comment, elle n'est plus ici?

LA BROCANTE.

Non.

M. JACKAL.

Et depuis quand?

LA BROCANTE.

Depuis avant-hier.

M. JACKAL.

Brocante! Brocante!

LA BROCANTE.

Quand je vous dis qu'elle n'y est plus.

M. JACKAL.

Et où est-elle?

LA BROCANTE.

Je n'en sais rien.

M. JACKAL.

Prends garde, Brocante! prends garde!

LA BROCANTE.

Mon bon monsieur Jackal, je vous jure que je vous dis la

vérité, la sainte vérité, la vérité du bon Dieu ! Voici comment la chose s'est passée : Pendant la nuit du mardi gras, trois jeunes gens qui soupaient chez Bordier, à la Halle, ont demandé Rose-de-Noël...

M. JACKAL.

Je sais cela.

LA BROCANTE.

Ils lui ont fait dire des vers...

M. JACKAL.

Je sais cela.

LA BROCANTE.

Et ils lui ont donné deux louis.

M. JACKAL.

Non, trois.

LA BROCANTE.

Comment! vous y étiez donc?

M. JACKAL.

Continue.

LA BROCANTE.

Après que Rose-de-Noël eut dit les vers, un des trois jeunes gens, un peintre...

M. JACKAL.

M. Pétrus.

LA BROCANTE.

Oui! il m'a offert un louis par séance, si Rose-de-Noël voulait aller poser dans son atelier; je n'y ai pas vu d'inconvénient; et, le lendemain, nous y étions en effet. Il y avait les deux amis de M. Pétrus, et un autre monsieur, avec sa sœur. M. Salvator y est venu pour apporter une lettre à M. Jean Robert. Il était accompagné de son chien; Rose-de-Noël a eu peur du chien, elle s'est évanouie... Je ne sais pas ce qui s'est passé entre ces messieurs et cette dame, qui se sont réunis en une espèce de comité; tant il y a que, quand Rose-de-Noël a repris ses sens, on m'a dit que Rose-de-Noël ne pouvait plus rester avec moi, qu'elle était trop faible pour le métier que je lui faisais faire, qu'on se chargeait d'elle, qu'on allait la mettre dans une pension, où elle serait élevée à frais communs, et où M. Salvator veillerait sur elle. Quant à moi, pour mettre un peu de baume sur mon pauvre cœur, on m'a fait une pension de douze cents livres de rente, dont

M. Salvator a répondu au nom de la société, et l'on a emmené Rose-de-Noël.

M. JACKAL.

Où?...

LA BROCANTE.

Mais puisque je vous dis que je n'en sais rien.

M. JACKAL.

Tu penses bien que je ne te croirai pas comme cela sur parole.

(Il allume son rat-de-cave.)

LA BROCANTE.

Qu'allez-vous donc faire?

M. JACKAL.

Une petite visite domiciliaire, pour voir si tu n'as pas caché l'enfant dans quelque coin.

LA BROCANTE.

Monsieur Jackal, quand je vous jure...

M. JACKAL.

Tu sais que plus tu jureras, moins je te croirai...

GIBASSIER, à part.

Il me semble qu'il est temps de déguerpir.

M. JACKAL.

Voyons d'abord dans ce cabinet.

LA BROCANTE.

Vous y verrez son pauvre lit, que l'on m'a laissé, comme ne valant pas la peine d'être emporté.

M. JACKAL.

Rien !... Visitons un peu cette soupente.

GIBASSIER, défaisant ses souliers et se hissant sur le toit à travers le vasistas.

A-t-il un nez !

LA BROCANTE, toussant.

Hum ! hum !

M. JACKAL.

Tu t'enrhumes, Brocante, je t'en préviens... Ce n'est point étonnant, le vasistas est ouvert... Tiens! à qui donc ces jambes-là?

GIBASSIER.

A quelqu'un qui sait s'en servir, heureusement!

(Il disparaît sur le toit.)

M. JACKAL, sortant la moitié du corps par le vasistas.

Monsieur! monsieur!... Ma foi, bon voyage! (Il referme le vasistas.) Tiens, il a laissé ses souliers... (Il prend un soulier et l'examine.) Si ce brigand de Gibassier n'était pas au bagne, je dirais que c'est son pied. Gardons toujours cet échantillon comme pièce de conviction. Il est probable que j'aurai, un jour ou l'autre, maille à partir avec ce gaillard-là... (Il tire une gazette de sa poche.) *L'Étoile, journal du soir*... (Enveloppant les souliers.) Que l'on vienne nier l'utilité des journaux! (Il met les souliers dans sa poche.) Maintenant, à nous deux, Brocante! Tiens, on monte l'escalier...

BABOLIN, dans l'escalier.

Brocante! Eh! la Brocante!

LA BROCANTE.

Que vient donc encore faire ici ce polisson-là, à une pareille heure?

BABOLIN, plus rapproché.

En voilà un événement, et un terrible!

M. JACKAL.

Pas un mot de moi, tu entends, Brocante?

LA BROCANTE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! quelle nuit!

SCÈNE V

LA BROCANTE, BABOLIN, M. JACKAL, dans la soupente.

BABOLIN, entrant.

Une chaise, un fauteuil, un tabouret!... C'est moi qui vais me trouver mal, comme Rose-de-Noël!

LA BROCANTE.

Voyons, qu'as-tu? Parle, imbécile! Je croyais être débarrassée de toi.

BABOLIN.

Vous n'avez pas la moindre goutte de n'importe quoi?... de cognac, de kirsch, ou de parfait-amour?

LA BROCANTE, le secouant par le bras.

Parleras-tu?

BABOLIN.

Oh la la! oh la la!

M. JACKAL, qui écoute du haut de la soupente.

Il était à merveille pour entendre tout ce que nous avons dit, ce monsieur!

LA BROCANTE.

Mais qu'y a-t-il? Voyons.

BABOLIN.

Eh bien, il y a que Rose-de-Noël est enlevée.

LA BROCANTE.

Comment, enlevée? et par qui?

M. JACKAL, à lui-même.

Enlevée?... Ça se complique!...

LA BROCANTE.

Par qui, je te demande.

BABOLIN.

Par un des quatre messieurs de l'autre jour, probablement.

LA BROCANTE.

Et comment sais-tu qu'elle est enlevée?

BABOLIN.

Un hasard, un pur hasard!

LA BROCANTE.

Mais achèveras-tu?

BABOLIN.

Oh! ne vous mangez pas le sang, on va vous le dire en deux mots. Je traversais la place Maubert, je croise un fiacre, une glace se brise, j'entends : « Babolin! Babolin!... » Je reconnais la voix de Rose-de-Noël; je me retourne, un papier tombe à mes pieds, je le ramasse et je me sauve. Un monsieur saute sur le pavé, veut courir après moi, je fais deux ou trois crochets, le voilà distancé. Rose-de-Noël criait au secours; mais, vous comprenez, Brocante, à deux heures du matin, sur la place Maubert, il n'y a pas foule... Le monsieur remonte dans la voiture, et fouette cocher du côté de la rue Saint-Jacques! Voyant que personne ne court plus après moi, je m'arrête. je grimpe à un réverbère et je lis : « On m'enlève! Monsieur Salvator, sauvez-moi! ROSE-DE-NOEL. » Écrit au crayon sur un morceau de papier. Je cours rue Mâcon, nº 4, chez M. Salvator, je le fais lever; ça n'a pas été long, allez! il a été vite habillé. « Rose-de-Noël enlevée?

s'est-il écrié. Et vite! et vite! — Où allez-vous? lui ai-je demandé. — Chercher M. Jackal; il n'y a que lui qui puisse la retrouver, » qu'il a dit.

M. JACKAL, à part.

Voilà qui est flatteur...

BABOLIN.

Bon! voilà que M. Jackal n'y était pas! Tu sais, Brocante, il est comme les chauves-souris, il sort le soir et ne rentre que le matin.

LA BROCANTE.

Veux-tu te taire, malheureux!

BABOLIN.

Pourquoi donc que je me tairais? « Alors, a dit M. Salvator, allons chez la Brocante. Elle saura peut-être quelque chose, elle. » Je lui ai répondu : « Je ne crois pas... Mais cela ne fait rien, venez toujours. Je cours devant pour éclairer. »

M. JACKAL, qui est descendu de la soupente.

Alors, éclaire-le donc, imbécile! puisque tu es venu pour cela.

BABOLIN, à part.

Monsieur Jackal! Où me fourrer?

M. JACKAL prend la chandelle.

Par ici, monsieur Salvator! par ici!

SCÈNE IV

LES MÊMES, SALVATOR.

SALVATOR.

Monsieur Jackal, je vous cherchais!

M. JACKAL.

Je le sais.

SALVATOR.

Rose-de-Noël est enlevée.

M. JACKAL.

Je le sais.

SALVATOR.

Que faire?

M. JACKAL.

Où était-elle ?...

SALVATOR.

Au pensionnat de madame Desmarest, à Vanvres.

M. JACKAL.

Allons au pensionnat de madame Desmarest.

SALVATOR.

Ah ! monsieur Jackal, si vous la retrouvez...

M. JACKAL.

J'espère bien que je la retrouverai ! il faut que je la retrouve ! Où prendrons nous une voiture ?

SALVATOR.

J'en ai une en bas.

M. JACKAL.

En ce cas, en route !

(Il allume son rat-de-cave.)

BABOLIN, sortant de dessous la table et les suivant.

Bon ! Je monterai derrière vous !... Vous n'aviez pas vu celle-là dans vos cartes, la mère !

(Il sort derrière Salvator et M. Jackal.)

SCÈNE VII

LA BROCANTE, seule.

Ah ! quelle nuit, quelle nuit !... Pourvu qu'ils me continuent ma rente !

ACTE TROISIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

La cour de la pension de madame Desmarest. — A droite, une grande porte avec un mur de prolongement qui se perd dans les massifs. A gauche, le pavillon où se trouve la chambre de Rose-de-Noël, visible au public : porte de cette chambre en face de la grille d'entrée ; fenêtre au fond ; petit lit de pensionnaire, pantoufles au pied du lit, bougie sur une table, au chevet. Au fond, une maison dont les fenêtres donnent sur le jardin de la pension. — Il est environ sept heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE

SALVATOR et BABOLIN, hors du théâtre.

SALVATOR, secouant la grille.

Holà ! quelqu'un ! holà ! holà !

BABOLIN.

Attendez, monsieur Salvator, je vais monter sur un arbre... J'y suis, je vois l'intérieur de la maison.

SALVATOR.

Eh bien ?

BABOLIN.

On dirait le château de la Belle au bois dormant, personne ne bouge ! Cognez, ne vous lassez pas ; il faudra bien que l'on vienne.

SALVATOR, frappant.

Holà ! holà !

BABOLIN.

Voulez-vous que je descende par le mur et que je vous ouvre ?

SALVATOR.

Eh ! malheureux ! c'est de l'escalade que tu me proposes.

BABOLIN.

Alors, cognez. (Salvator frappe.) Ah ! voilà une porte qui s'ouvre.

SCÈNE II

LES MÊMES, PIERRE.

BABOLIN.

Ah ! la bonne tête !... Bonjour, monsieur!

SALVATOR.

Madame Desmarest ! madame Desmarest !

BABOLIN, du haut de son arbre.

Madame Desmarest !

PIERRE.

Eh ! là-haut ! que lui voulez-vous, à une pareille heure, à madame Desmarest ?

BABOLIN.

Ouvrez la porte, on va vous le dire.

SALVATOR.

Ouvrez ! ouvrez !

PIERRE.

Qui êtes vous, d'abord ?

SALVATOR.

Je suis Salvator, le tuteur de la jeune fille que l'on a mise avant-hier en pension ici.

BABOLIN.

Ah ! monsieur Salvator, voilà une fenêtre de la maison, qui clignote, elle souvre... J'entrevois une femme d'âge.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME DESMAREST, de sa fenêtre.

MADAME DESMAREST.

Qu'y a-t-il donc, Pierre ?

PIERRE.

Madame, c'est le tuteur de mademoiselle Rose-de-Noël qui veut absolument vous parler.

SALVATOR.

A l'instant même, madame ! et pour une affaire de la plus haute importance.

MADAME DESMAREST.

Ouvrez, Pierre ; je descends.

SALVATOR, entrant.

Merci, mon ami.

PIERRE.

Faut-il refermer la porte ?

SALVATOR.

Inutile; j'attends quelqu'un; mais vous pouvez rentrer chez vous, mon ami : je veillerai, à ce que personne n'entre ni ne sorte.

BABOLIN.

Et moi, je crierai qui vive !

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME DESMAREST.

MADAME DESMAREST.

Vous demandez, Rose-de-Noël, monsieur ?

SALVATOR.

C'est-à-dire, madame, que je viens à cause d'elle.

MADAME DESMAREST.

Faut-il la faire éveiller ?

SALVATOR.

Elle n'est plus ici.

MADAME DESMAREST.

Que voulez-vous dire ?

SALVATOR.

Que, cette nuit, madame, elle a été enlevée.

MADAME DESMAREST.

Impossible ! je l'ai conduite hier soir à neuf heures jusqu'à sa chambre, où je l'ai laissée avec mademoiselle Suzanne de Valgeneuse.

SALVATOR.

Eh bien, je vous le répète, madame, elle n'est plus dans la chambre où vous l'avez conduite.

MADAME DESMAREST.

En êtes-vous bien sûr ?

SALVATOR.

Lisez ce billet, que j'ai reçu à trois heures du matin.

MADAME DESMAREST, après avoir lu.

Oh ! monsieur, que faire ?

SALVATOR.

Attendre et veiller à ce que personne ne pénètre ni dans la chambre, ni dans la cour, ni dans le jardin.

MADAME DESMAREST.

Attendre qui?

SALVATOR.

L'agent de l'autorité, qui s'est arrêté chez le maire pour le prévenir de se tenir prêt à la première réquisition.

MADAME DESMAREST.

Eh quoi! monsieur, la justice va venir?

SALVATOR.

Sans aucun doute.

MADAME DESMAREST.

Ici?

SALVATOR.

Ici.

MADAME DESMAREST.

Mais, si pareille chose arrive, ma maison est perdue.

SALVATOR.

Que voulez-vous que j'y fasse? C'était à vous de veiller sur vos pensionnaires.

MADAME DESMAREST.

Mais, monsieur, cet enlèvement est impossible; les murs sont hauts, les fenêtres solidement fermées; si Rose-de-Noël avait été enlevée malgré elle, elle eût crié; moi qui loge au-dessus d'elle, je l'eusse entendue.

SALVATOR.

Eh! madame, il y a des échelles pour tous les murs, des pinces pour toutes les fenêtres, des bâillons pour toutes les bouches.

MADAME DESMAREST.

Entrons dans la chambre de Rose-de-Noël, monsieur?

SALVATOR.

Au contraire, madame, gardons-nous d'y entrer, de peur de faire disparaître les traces du rapt.

MADAME DESMAREST.

Voyons au jardin, alors; peut-être apercevra-t-on quelque chose à travers la fenêtre.

SALVATOR.

Pardon, madame; mais l'entrée du jardin est interdite à tout le monde.

MADAME DESMAREST.

Même à moi?

SALVATOR.

A vous comme aux autres, madame.

MADAME DESMAREST.

Mais enfin, monsieur, je suis chez moi!

SALVATOR.

Vous vous trompez, madame : en ce moment, c'est la loi qui est chez vous, et, partout où elle est, la loi est chez elle.

BABOLIN, du haut du mur.

Monsieur Jackal! voilà M. Jackal!

MADAME DESMAREST.

Qu'est-ce que M. Jackal?

SALVATOR.

C'est l'agent de l'autorité que nous attendons, madame.

M. JACKAL, du dehors.

Veux-tu descendre de ton perchoir, maroufle!

BABOLIN.

A l'instant, monsieur Jackal, à l'instant!

SCÈNE V

LES MÊMES, M. JACKAL.

Il entre en chantonnant, *Où peut-on être mieux* : sans faire attention à personne, et fait le tour de la cour. Babolin se cache dans l'angle de la porte.

MADAME DESMAREST.

Monsieur...

M. JACKAL.

Madame Desmarest, je suppose? Très-bien. (Il continue de chanter son petit air.) Où est la chambre de mademoiselle Rose-de-Noël?

MADAME DESMAREST.

La voilà, monsieur.

M. JACKAL.

Quelle est cette maison qui donne sur votre jardin?

MADAME DESMAREST.

Celle de M. Gérard.

M. JACKAL.

Ah! ah! de M. Gérard, l'honnête homme. N'est-ce point sous cette désignation qu'il est connu?

MADAME DESMAREST.

Ah! monsieur, il le mérite bien!

M. JACKAL.

Qui, avant de venir à Vanvres, habitait à Viry-sur-Orge.

MADAME DESMAREST.

Je crois.

M. JACKAL.

Et moi, j'en suis sûr.

(Il reprend son petit air.)

SALVATOR.

Gérard! c'est le nom qui a fait tant d'effet sur Rose-de-Noël, l'autre jour... (A madame Desmarest.) M. Gérard est-il marié?

MADAME DESMAREST.

Non, monsieur.

SALVATOR.

Connaissez-vous quelqu'un, près de M. Gérard, qui porte le nom d'Orsola?

M. JACKAL, passant.

Morte depuis sept ans, étranglée par un chien... Revenons à notre affaire. Sur quoi donne ce mur?

MADAME DESMAREST.

Sur une ruelle déserte.

M. JACKAL.

Sortez, monsieur Salvator; longez ce mur, et voyez si vous ne trouvez pas, à sa base, quelque morceau de plâtre tombé du faîte; si vous en trouvez, remarquez bien la place?

SALVATOR.

Soyez tranquille.

BABOLIN.

Voulez-vous que j'aille avec vous, monsieur Salvator?

SALVATOR.

Viens!

SCÈNE VI

M. JACKAL, MADAME DESMAREST.

M. JACKAL.

Maintenant, à nous deux, madame.

MADAME DESMAREST.

Interrogez-moi, monsieur, je suis prête à répondre.

M. JACKAL.

A quelle heure se couchent vos pensionnaires ?

MADAME DESMAREST.

A huit heures, en hiver.

M. JACKAL.

Et les sous-maîtresses ?

MADAME DESMAREST.

A neuf heures.

M. JACKAL.

Et vous, madame, à quelle heure vous êtes-vous couchée, hier ?

MADAME DESMAREST.

A dix heures, monsieur.

M. JACKAL.

Et vous n'avez rien vu, rien entendu ?

MADAME DESMAREST.

Rien vu, rien entendu.

M. JACKAL.

Enfin, vous n'avez rien remarqué d'extraordinaire ?

MADAME DESMAREST.

Rien d'extraordinaire.

M. JACKAL.

Rien d'extraordinaire !... C'est extraordinaire !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, SALVATOR, BABOLIN.

SALVATOR, montrant un morceau de l'enfaîteau du mur.

Voilà votre affaire.

M. JACKAL.

Ma foi, oui. Vous avez bien remarqué la place ?

SALVATOR.

Parfaitement.

BABOLIN.

Et puis, moi, j'ai jeté une pierre de ce côté-ci du mur.

M. JACKAL.

Allons-y, ou plutôt, laissez-moi d'abord y aller tout seul... Ah ! ah ! voici des traces de souliers exactement de la même longueur et de la même largeur... Un seul homme aurait-il fait le coup ?

SALVATOR.

Non !

M. JACKAL.

A quoi voyez-vous cela ?

SALVATOR.

Aux clous disposés différemment; puis l'un des deux hommes boite du pied droit : le soulier du côté du pied droit a le talon plus haut que celui du côté gauche.

M. JACKAL.

Est-ce que vous avez été du métier, monsieur Salvator ?

SALVATOR.

Non ; mais j'ai été chasseur.

M. JACKAL.

Attendez donc !

SALVATOR.

Quoi ?

M. JACKAL.

Un trait de lumière !

(Il tire de sa poche les souliers de Gibassier.)

SALVATOR.

Qu'est-ce que cela ?

BABOLIN.

Un homard, je parie !

M. JACKAL, mesurant les empreintes.

La mesure exacte ! juste la même disposition de clous ! Il n'y a plus besoin de nous occuper de celui-là, je le tiens.

PIERRE.

C'est-à-dire que vous tenez ses souliers.

M. JACKAL.

Tu sauras, mon bon ami, que, quand je tiens le soulier, je tiens le pied, et que, quand une fois je tiens le pied, je

tiens le reste... Aux autres ! aux autres !... Ah ! ah ! voici une troisième trace... un pied tout particulier qui n'a aucune ressemblance avec ceux que nous venons d'examiner ; un pied de grand seigneur ou d'abbé.

SALVATOR.

D'homme du monde, monsieur Jackal.

M. JACKAL.

Pourquoi insistez-vous sur l'homme du monde ?

SALVATOR.

Parce que, de nos jours, les abbés ne portent pas d'éperons, et voilà ici, derrière la botte, la petite tranchée que creuse l'éperon.

M. JACKAL.

Vous avez, par ma foi, raison ! Maintenant, voyons où vont et d'où viennent ces pas... Ah ! voilà ! ils vont du mur à la fenêtre et de la fenêtre au mur, aller et retour.. Les ravisseurs étaient bien renseignés, à ce qu'il paraît... Ah ! venez donc, monsieur Salvator ! Regardez.

SALVATOR.

Deux trous dans la terre, réunis par une ligne transversale.

M. JACKAL.

Vous reconnaissez les deux montants d'une échelle...

SALVATOR.

Et le dernier échelon, qui s'est enfoncé d'un demi-pouce dans la terre, à cause de l'humidité.

M. JACKAL.

Il y a du plaisir à travailler avec vous, monsieur Salvator ! Maintenant, il s'agit de savoir combien d'hommes ont pesé sur l'échelle pour en arriver à faire entrer dans le sol les montants d'un demi-pied et la traverse d'un demi-pouce. Y a-t-il une échelle dans la maison, madame Desmarest ?

MADAME DESMAREST.

Demandez-cela à Pierre.

SALVATOR.

Monsieur Pierre, avez-vous une échelle ?

PIERRE.

Ah ! la bonne question !

M. JACKAL.

Répondez-y.

PIERRE.

Certainement que j'ai une échelle!

M. JACKAL.

Et où est-elle, cette échelle?

PIERRE.

Elle est près de la serre.

M. JACKAL, montrant une échelle appuyée à la maison de Gérard.

Vous devez vous tromper, mon ami... Ne serait-ce pas celle-ci, par hasard?

PIERRE.

Tiens, oui! Qui diable a mis mon échelle sous la fenêtre de M. Gérard?... Enfin, la voulez-vous? Je vais vous l'aller chercher.

M. JACKAL.

Non; j'y vais moi-même... Voilà qui complique la chose... Il passe pour riche, votre M. Gérard, n'est-ce pas?

MADAME DESMAREST.

On le dit millionnaire.

M. JACKAL.

Est-ce que mes drôles auraient fait d'une pierre deux coups? Ce sera à examiner plus tard... (Essayant l'échelle.) Nous tenons déjà une pièce de conviction : les montants et les trous sont d'accord.

SALVATOR.

Et cela est d'autant plus remarquable que l'échelle n'est pas de mesure ordinaire.

M. JACKAL.

Vous avez un fils, monsieur Pierre?

PIERRE.

Oui! Qui vous a dit cela?

M. JACKAL.

De douze à quinze ans?

PIERRE.

Il en aura quatorze aux melons.

M. JACKAL.

Aux melons!... C'est bien son fils!

PIERRE.

Qu'est-ce que ça veut dire, c'est bien son fils?

M. JACKAL.

Il se fait aider par l'enfant, pour lui montrer son métier, et il a acheté une échelle plus large, afin que l'enfant puisse y monter en même temps que lui.

PIERRE.

Eh bien, après? y a-t-il du mal à cela?

M. JACKAL.

Non, au contraire! Venez ici, mon ami... Combien y a-t-il de temps que vous n'avez travaillé au jardin?

PIERRE.

Pas depuis trois jours.

M. JACKAL.

Ainsi, depuis trois jours, votre échelle est près de la serre?

PIERRE.

Elle n'est pas près de la serre, puisque vous êtes monté dessus.

M. JACKAL.

Ce garçon est plein d'intelligence! Mais il y a une chose dont je suis sûr, c'est qu'il ne pratique pas l'enlèvement. Montez avec moi, mon ami!

(Pierre interroge du regard madame Desmarest.)

MADAME DESMAREST.

Faites ce que monsieur vous dit, Pierre.

(Pierre monte.)

M. JACKAL.

Encore... (A Salvator.) Eh bien?

SALVATOR.

Elle s'enfonce, mais pas jusqu'à la traverse.

M. JACKAL, à Pierre.

Descendez, mon ami.

(Pierre descend.)

PIERRE.

Me voila descendu!

M. JACKAL.

Remarquez comme cet homme dit peu de choses, mais comme tout ce qu'il dit est bien dit!... Maintenant, mon ami. prenez madame Desmarest dans vos bras.

PIERRE.

Ah! fi donc, monsieur!

M. JACKAL.

Prenez madame Desmarets dans vos bras.

MADAME DESMAREST.

Mais que dites-vous là?

6.

PIERRE.

Je n'oserai jamais, monsieur.

MADAME DESMAREST.

Je vous le défends, Pierre.

M. JACKAL, descendant de l'échelle.

Montez où j'étais, mon ami...

(Il veut enlever madame Desmarest.)

MADAME DESMAREST.

Mais, monsieur! mais monsieur, que faites vous?

M. JACKAL.

Supposez, madame, que je sois amoureux de vous.

PIERRE.

Ah ! en voilà une supposition!

MADAME DESMAREST.

Mais, monsieur!

M. JACKAL.

Tranquillisez-vous, madame; ce n'est, comme le dit notre ami Pierre, qu'une supposition... Je vous enlève... c'est-à-dire, non, je-ne vous enlève pas... Je vais vous aider à monter, j'aime mieux ça... Ne craignez rien. (Ils montent. — A Salvator.) S'enfonce-t-elle jusqu'à la traverse?

SALVATOR.

Pas tout à fait.

M. JACKAL, à Babolin.

Viens ici pour faire l'appoint.

BABOLIN.

Moi?

M. JACKAL.

Oui, toi... Monte sur le second échelon.

BABOLIN, montant et faisant le Mercure.

Voilà!

SALVATOR.

L'échelle est exactement au même point que l'autre!

M. JACKAL.

Alors, le tour est fait... Descendons.

(On descend.)

MADAME DESMAREST.

Je ne comprends pas.

M. JACKAL.

C'est bien simple, cependant! Vous êtes nécessairement plus lourde que Rose-de-Noël... (A Babolin.) Combien pèses-tu?

BABOLIN.

Soixante-cinq livres... Je me suis fait peser, il y a trois jours, aux Champs-Élysées.

M. JACKAL.

Les deux hommes qui emportaient Rose-de-Noël étaient de soixante-cinq livres plus lourds que Pierre et moi.

BABOLIN.

Est-il fort, ce monsieur Jackal ! est-il fort !

PIERRE.

Ah ! je comprends, maintenant : on a enlevé une des pensionnaires.

M. JACKAL.

Madame Desmarest, ne vous défaites jamais de ce garçon là : c'est un trésor de pénétration... Occupons-nous maintenant de l'intérieur de la chambre. (A madame Desmarets.) Vous avez une double clef des cellules de vos pensionnaires ?

MADAME DESMARETS.

Voici celle de mademoiselle Rose-de-Noël.

(M. Jackal ouvre la porte. On veut entrer.)

JACKAL.

Doucement! tout dépend d'un premier examen... Ah ! ah! des traces de pas de la porte au lit, et du lit à la fenêtre... Monsieur Salvator, regardez avec vos yeux de chasseur.

SALVATOR.

Ah ! ah ! du nouveau ! un pied de femme... Il est dessiné par le sable du jardin.

M. JACKAL.

Que dis-je toujours, monsieur Salvator ? « Cherchez la femme ! » Cette fois, la femme est trouvée.

MADAME DESMAREST.

Comment, la femme est trouvée ? vous croyez qu'il y a une femme dans cette affaire ?

M. JACKAL.

Il y a une femme dans toutes les affaires; aussitôt qu'on me fait un rapport, je dis : « Cherchez la femme ! » On cherche la femme, et, quand la femme est trouvée...

MADAME DESMAREST.

Eh bien ?

M. JACKAL.

On ne tarde pas à trouver l'homme. Un jour, un couvreur

tombe d'un toit, et se casse les deux jambes; on me fait le rapport, je dis : « Cherchez la femme ! » On se met à rire. J'interroge le blessé; l'imbécile s'était amusé à regarder une grisette qui se déshabillait dans sa mansarde, le pied lui avait manqué, et il était tombé !... Cherchons la femme, monsieur Salvator, cherchons la femme !

SALVATOR.

Celle-ci est coquette; elle a suivi les allées du jardin de peur de salir ses brodequins : sable jaune sans aucun mélange de boue.

M. JACKAL.

Quand vous vous lasserez d'être commissionnaire, monsieur Salvator, venez me dire deux mots. Et maintenant, madame Desmarest, voici comment les choses se sont passées. Vous avez vous-même conduit mademoiselle Rose-de-Noël à sa chambre.

MADAME DESMAREST.

Moi-même, monsieur.

M. JACKAL.

Elle était fort triste.

MADAME DESMAREST.

Comment savez-vous cela?

M. JACKAL.

Ce n'est pas difficile à deviner, voilà son mouchoir, tout humide; elle s'est couchée en pleurant. On a frappé à la porte.

MADAME DESMAREST.

Qui cela?

M. JACKAL.

La femme, problablement. Rose-de-Noël s'est levée et a été ouvrir.

MADAME DESMAREST.

Sans savoir qui frappait?

M. JACKAL.

Qui vous dit qu'elle ne sût point qui frappait? Derrière la femme venait le jeune homme aux petites bottes et aux éperons : derrière le jeune homme venaient les hommes aux gros souliers; on l'a saisie, elle s'est débattue. On lui a mis un mouchoir sur la bouche, on lui a jeté par-dessus son peignoir de lit, on l'a enveloppée dans sa couverture, et on l'a enlevée ainsi. Voyez, on l'a emportée par la fenêtre, et preuve

qu'elle y est passée, par la fenêtre, et pas de bonne volonté même...

SALVATOR.

C'est qu'elle s'est cramponnée au rideau, et que le rideau est déchiré.

M. JACKAL.

Le reste va tout seul, on l'a passée par-dessus le mur. La femme est revenue dans la chambre, elle a fermé la fenêtre tout naturellement, puis la porte, et elle est allée se recoucher.

SALVATOR, saisissant la main de M. Jackal.

Je tiens tout, laissez-moi faire. Madame Desmarest, pourriez-vous, sans qu'elle le sût, nous procurer un brodequin de mademoiselle Suzanne de Valgeneuse?

MADAME DESMAREST.

Problablement... Elle aura mis, comme d'habitude, hier au soir, ses chaussures à sa porte, pour que sa femme de hambre les nettoie.

SALVATOR.

Alors, madame Desmarest, un brodequin de mademoiselle Suzanne, et pas un mot!

M. JACKAL.

Vous entendez, madame, pas un mot!

MADAME DESMAREST.

J'y vais moi-même.

(Elle sort.)

SALVATOR.

Monsieur Pierre, si vous voulez rentrer dans votre maison, nous n'avons plus besoin de vous. Babolin, si tu veux aller jouer à la toupie, tu nous feras plaisir.

BABOLIN.

Je n'ai pas de toupie, monsieur Salvator.

SALVATOR.

Tiens, voilà pour en acheter une.

(Il lui d nne cinq francs.)

BABOLIN.

Oh! une pièce de cinq francs!

(Babolin sort, mais Pierre reste sur sa porte.)

PIERRE.

Pourquoi donc que je rentrerais dans ma maison? Je n'ai d'ordres à recevoir que de madame Desmarest.

SCÈNE VIII

SALVATOR, M. JACKAL, PIERRE, sur sa porte.

SALVATOR.

La femme, c'est mademoiselle Suzanne de Valgeneuse; l'homme aux petites bottes, c'est son frère!

M. JACKAL.

Vous croyez?

SALVATOR.

J'en suis sûr. C'est elle qui, chez M. Pétrus, quand il s'est agi de mettre Rose-de-Noël en pension, a offert le pensionnat de madame Desmarest; c'est elle qui a combattu mes objections à l'instigation de son frère. Dès cette heure, le plan de l'enlèvement était arrêté... Ah! ma belle cousine! ah! mon cher cousin!

M. JACKAL.

Que dites-vous là?

SALVATOR.

Rien... Je dis que vous êtes un grand homme, monsieur Jackal, et que votre maxime « Cherchez la femme » passera à la postérité!

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME DESMAREST.

MADAME DESMAREST.

Voici un brodequin de mademoiselle Suzanne, messieurs.

SALVATOR, mesurant à la trace.

Voyez! Eh bien, qu'en dites-vous?

M. JACKAL.

Je dis que c'est mademoiselle Suzanne qui a fait l'affaire... Madame Desmarest, appelez mademoiselle Suzanne.

MADAME DESMAREST.

Tenez, monsieur, la voici.

M. JACKAL.

Où cela?

MADAME DESMAREST.

Elle se promène au jardin.

M. JACKAL.

Faites-lui signe de venir.

MADAME DESMAREST.

Je ne sais pas si elle viendra.

M. JACKAL.

Et pourquoi ne viendrait-elle pas?

MADAME DESMAREST.

Parce que mademoiselle Suzanne est bien fière.

M. JACKAL.

Appelez-la toujours ; si elle ne vient pas, j'irai la chercher!

MADAME DESMAREST.

Mademoiselle Suzanne! mademoiselle Suzanne !

SUZANNE.

Madame me fait l'honneur de m'appeler, je crois?

(M. Jackal est dans la cour; Salvator reste dans le pavillon, invisible à Suzanne.)

MADAME DESMAREST.

Oui, mon enfant; car voici monsieur qui désire vous adresser quelques questions.

SUZANNE.

Des questions, à moi? Mais je ne connais pas monsieur.

MADAME DESMAREST.

Monsieur est le représentant de l'autorité.

SUZANNE.

Qu'ai-je à faire avec l'autorité, moi?

MADAME DESMAREST.

Calmez-vous, mon enfant; il s'agit de Rose-de-Noël.

SUZANNE.

Eh bien, après?

JACKAL.

Après? Veuillez nous laisser, madame Desmarest, et prier M. Pierre de rentrer chez lui.

(Pierre et madame Desmarest rentrent chacun chez eux.)

SCÈNE X

M. JACKAL, SUZANNE, SALVATOR, dans le pavillon.

M. JACKAL.

Après, mademoiselle, nous désirons avoir quelques renseignements sur votre amie?

SUZANNE.

Quelle amie ?

M. JACKAL.

Mademoiselle Rose-de-Noël.

SUZANNE.

Je choisis mes amies ailleurs que sur les grands chemins, monsieur. Mademoiselle Rose-de-Noël était peut-être ma protégée, mais elle n'était pas mon amie.

M. JACKAL.

Alors, je vais tout simplement vous interroger.

SUZANNE.

M'interroger, moi ? et sur quoi ?

M. JACKAL.

Sur l'enlèvement de mademoiselle Rose-de-Noël.

SUZANNE.

Ah ! pauvre petite, elle a été enlevée ?

M. JACKAL.

Vous le savez mieux que personne, mademoiselle, attendu que vous avez participé à l'enlèvement.

SUZANNE.

Vous êtes fou, monsieur !

M. JACKAL.

Non, mademoiselle ; je suis...

(Il ouvre sa redingote et montre son écharpe.)

SUZANNE.

Que ne le disiez-vous tout de suite? On vous aurait répondu avec les honneurs dus à votre rang.

M. JACKAL.

Abrégeons, mademoiselle. Votre nom, vos qualités, votre état dans le monde ?

SUZANNE.

Alors, c'est un interrogatoire ?

M. JACKAL.

Oui, mademoiselle.

SUZANNE.

Mon nom ? Je me nomme Aimée-Adélaïde-Suzanne de Valgeneuse. Mes qualités? Je suis fille de M. le marquis Denis-René de Valgeneuse, pair de France, nièce de Louis-Clément de Valgeneuse, cardinal en cour de Rome, et sœur de M. le

comte Lorédan de Valgeneuse, lieutenant aux gardes. Mon état? Je suis héritière de cinq cent mille livres de rente. Voilà mes noms, mes qualités, mon état.

M. JACKAL, faisant un pas en arrière et reboutonnant sa redingote.

Pardon, mademoiselle, j'ignorais...

SUZANNE.

Oui, je comprends, vous ignoriez que je fusse la fille de mon père, la nièce de mon oncle, la sœur de mon frère; eh bien, maintenant que vous le savez, monsieur, ne l'oubliez plus.

(Elle fait de la main un signe dédaigneux, et va pour sortir.)

M. JACKAL.

Pardon, mademoiselle... Un mot encore, je vous prie... Vous êtes fière et orgueilleuse de votre fortune; mais cette fortune vous vient de la succession d'un oncle dont le testament s'est, dit-on, égaré... Réduit à la misère par la disparition de ce testament, M. Conrad de Valgeneuse s'est tué; mais supposons un instant que votre cousin ne soit pas mort et que le testament se retrouve : vous êtes ruinés, vous et votre frère!

SUZANNE.

Est-ce une menace que vous me faites?

M. JACKAL.

Non, mademoiselle, c'est un avis que je vous donne.

SUZANNE.

Où voyez-vous un avis là dedans?

M. JACKAL.

L'avis est non pas dans ce que je vous ai dit, mais dans ce qui me reste à vous dire. Écoutez-moi donc, mademoiselle, et, quoique je vous parle bas, ne perdez pas une de mes paroles, car ce sont les paroles d'un ami.

SUZANNE, méprisante.

Vous, un ami?

M. JACKAL.

Vous allez en juger... La jeune fille que votre frère a enlevée et qu'il croit une bohémienne, n'est point une bohémienne : elle est la nièce de M. Gérard, et, le jour où son oncle mourra, elle héritera de cinq millions... Ce n'est donc point sa maîtresse qu'il faut que votre frère en fasse, c'est sa femme... Direz-vous encore que le conseil ne vient pas d'un ami?

SUZANNE.

Je ne sais ni de qui il vient, ni par quel motif il est donné; mais, comme il est bon, dans une heure je pars pour rejoindre mon frère, et je vous jure que Rose-de-Noël ne sera point sa maîtresse... Adieu, monsieur !

M. JACKAL, saluant très-bas.

Votre humble serviteur, mademoiselle.

(Suzanne sort.)

SCÈNE XI

M. JACKAL, SALVATOR.

M. JACKAL.

Monsieur Salvator, je crois que nous n'avons plus grand'-chose à faire ici ; et, comme j'ai un motif différent du vôtre pour y rester, je ne vous retiens pas.

SALVATOR.

Si je vous demandais une explication, monsieur Jackal, me la donneriez-vous ?

M. JACKAL.

Non, monsieur Salvator.

SALVATOR.

Eh bien, je vais la donner, moi. Vous avez eu peur de cette vipère, monsieur Jackal !

M. JACKAL.

Je n'ai peur de rien, monsieur Salvator.

SALVATOR.

Eh bien, monsieur Jackal, ce que vous ne voulez pas faire, je le ferai, moi.

M. JACKAL.

Vous ?

SALVATOR.

Moi !... Seulement, un dernier mot : est-ce votre conscience qui vous force à vous abstenir ?

M. JACKAL.

C'est mon devoir... Adieu, monsieur Conrad !

SALVATOR, se retournant vivement.

M. Conrad ?

M. JACKAL.

Pardon, je me trompe... Adieu, monsieur Salvator !

SALVATOR.

Monsieur Jackal, avant huit jours, j'aurai retrouvé et repris Rose-de-Noël.

M. JACKAL.

Si cela arrive, tâchez de la garder.

SALVATOR.

Oh ! je vous réponds qu'une fois dans mes mains, elle n'en sortira plus !... Adieu, monsieur Jackal.

SCÈNE XII

M. JACKAL, seul.

L'homme propose, Dieu dispose... — En attendant, voyons un peu pourquoi cette échelle était dressée contre la fenêtre de M. Gérard... Si ce brigand de Gibassier n'était à Toulon, je jurerais que c'est lui qui a fait le coup ?

SIXIÈME TABLEAU

Intérieur de la chambre de Gérard, à Vanvres; désordre le plus complet, chaises et fauteuils renversés, secrétaire forcé, lampe qui continue à brûler sur la table de nuit, couteau ensanglanté sous un meuble.

—

SCÈNE PREMIÈRE

M. JACKAL, UNE VOIX.

M. Jackal est en dehors, sur l'échelle; on ne voit que son bras, qui passe à travers un carreau cassé, et qui cherche l'espagnolette; l'espagnolette ouverte, la fenêtre s'ouvre aussi, et l'on voit M. Jackal.

VOIX, du côté de la porte.

Monsieur Gérard... monsieur Gérard !... Ouvrez, monsieur Gérard ! ouvrez !

M. JACKAL, à la fenêtre.

C'est assez imprudent, pour un millionnaire, de coucher au

premier étage, sans volets à ses fenêtres; il est vrai que ses fenêtres donnent sur un pensionnat de jeunes demoiselles... Mais les brebis attirent les loups. (Il saute dans la chambre.) Ah! voilà un beau désordre!... c'est peut-être un effet de l'art.

LA VOIX.

Monsieur Gérard, si vous ne répondez pas, on va aller chercher le commissaire de police.

M. JACKAL.

Allez-y sans perdre un instant, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

LA VOIX, effrayée et s'éloignant.

Il y a quelqu'un dans la chambre de M. Gérard! A la garde! à la garde!

SCÈNE II

M. JACKAL, seul.

C'est bien cela! un des trois hommes s'est détaché, celui dont j'ai les souliers dans ma poche; il est venu avec l'échelle, l'a appuyée au-dessous de la fenêtre, a cassé un carreau et est entré... M. Gérard dormait ou ne dormait pas; le lit est intact, quoiqu'il ne soit plus à sa place... Pourquoi le lit n'est-il plus à sa place?... Ah! c'est qu'ils l'ont dérangé pour forcer l'armoire qui est derrière... M. Gérard a entendu du bruit, il est arrivé; M. Gérard a succombé, puisque voilà le secrétaire forcé, les tiroirs vides et... (Il aperçoit à terre une tache et met son mouchoir dessus.) C'est clair! Pièce de conviction. Au greffe!... (En furetant, il aperçoit le couteau.) Qu'est ce que je vois donc briller, là-dessous?... Ah! ah! voilà qui va nous mettre sur la trace de l'homme!... « Lardereau, à Valence. » Route de Toulon, ou à peu près. Gibassier est évadé du bagne; ce sont ses jambes que j'ai vues chez la Brocante, ce sont ses souliers que j'ai dans ma poche, et c'est son couteau que je tiens à la main... Autre pièce de conviction. Au greffe!... (On entend du bruit.) Bon! les voilà qui reviennent.

UNE VOIX, au dehors.

Au nom de la loi, ouvrez!...

M. JACKAL.

Belle voix!... Qui donc est commissaire à Vanvres? C'est

Henri Bertin, un de mes protégés. Je suis charmé de voir que je place bien ma protection.

LE COMMISSAIRE.

Au nom de la loi, ouvrez !

M. JACKAL.

Que diable est devenu dans tout cela ce bon M. Gérard ? (Ouvrant la porte d'un cabinet.) Tiens, le voilà par ici ! l'assassin l'a caché là ; il a mis la clef dans sa poche, est sorti par cette porte, l'a fermée en dehors, et a gagné la rue par quelque fenêtre du rez-de-chaussée.

(Il entre dans le cabinet ; pendant ce temps, on enfonce la porte ; le Commissaire se précipite dans la chambre avec les Gendarmes et le Garde champêtre ; en ce moment, M. Jackal sort du cabinet, traînant par les épaules le corps de Gérard.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE, GENDARMES, etc.

LE COMMISSAIRE, montrant M. Jackal.

Arrêtez cet homme !

M. JACKAL.

Qui voulez-vous arrêter ?

LE COMMISSAIRE.

Vous, pardieu !

M. JACKAL.

Ah ! cher monsieur Henri, j'avais de vous une certaine opinion, et voilà que vous la détruisez vous-même.

LE COMMISSAIRE.

M. Jackal !

TOUS.

M. Jackal !

M. JACKAL.

Voyons, aidez-moi à mettre ce brave M. Gérard sur son lit. J'ai rendez-vous à la préfecture à huit heures ; il en est sept, et je voudrais, avant de m'en aller, savoir s'il est mort ou vivant... S'il n'est pas mort, il est bien malade... Y a-t-il un médecin dans le village ?

LE COMMISSAIRE.

Oui ; mais je l'ai vu partir ce matin dans son cabriolet.

M. JACKAL.

Alors, comme il n'y a pas de temps à perdre, faites venir le curé.

LE COMMISSAIRE.

C'est aujourd'hui dimanche, il dit une messe basse à la chapelle de M. de Lamotte-Houdan... Mais j'ai vu passer un moine qui a demandé le chemin de Meudon, où deux amants se sont asphyxiés, et je vais...

M. JACKAL.

Non, pas vous, quelqu'un de la société...

UN GENDARME.

J'y vais, monsieur...

M. JACKAL.

Si vous trouvez un médecin à Meudon, prévenez-le en même temps.

(Le Gendarme sort.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, hors un des GENDARMES.

M. JACKAL.

La ! maintenant que vous avez bien vu tout ce qu'il y avait à voir, mes bons amis, faites-nous de l'air... Si M. Gérard est mort, vous n'avez pas besoin ici ; s'il est vivant, c'est à nous et non à vous qu'il a affaire !

LES ASSISTANTS, à mesure qu'ils sortent.

Ah ! tâchez de nous le rendre, monsieur Jackal ! — Vous ne savez pas le bien qu'il faisait dans le pays : c'est le père des pauvres ! — Nous allons prier le bon Dieu pour lui.

M. JACKAL.

Vous ferez bien !... Allez, mes amis, allez !...

SCÈNE V

M. JACKAL, LE COMMISSAIRE.

M. JACKAL, aux Gendarmes.

Tenez-vous à la porte et ne laissez entrer que le moine et le médecin. (Les Gendarmes sortent. — Au Commissaire.) Quant à vous, dressez votre procès-verbal !

LE COMMISSAIRE.

Voulez-vous me le dicter?

M. JACKAL.

Je n'ai pas le temps! je devrais déjà être sur la route de Paris.

(Le Commissaire se met à une table.)

LE COMMISSAIRE.

« Ce jourd'hui dimanche, etc., etc. »

M. JACKAL, au moment de sortir.

Chut!... il me semble que j'ai entendu un soupir. Venez donc m'aider, monsieur Henri! (Ils mettent des oreillers sous la tête de Gérard.) Ah! ah! nous en appelons, à ce qu'il parait?

GÉRARD.

Ah!...

M. JACKAL.

Bravo!... Sept heures dix minutes... Je pousserai le cheval, voilà tout!... (Il prend, dans le verre qui est sur la table, une petite cuiller en argent.) Il paraît que le secrétaire était bien garni... quoiqu'elle fût d'argent, on a méprisé la petite cuiller...

(Il verse dans la cuiller quelques gouttes d'une liqueur rouge contenue dans un flacon qu'il porte sur lui, et l'introduit dans la bouche de Gérard.)

GÉRARD, revenant à lui.

Grâce, monsieur le voleur! grâce!

M. JACKAL.

Honnête monsieur Gérard, il ne s'agit plus ici de voleur, la justice veille sur vous.

GÉRARD, ouvrant les yeux.

La... la... justice?...

M. JACKAL.

Voyez comme la justice le rassure!... Remettez-vous, cher monsieur Gérard; nous sommes d'anciennes connaissances, que diable! C'est moi qui ai reçu votre déposition lors de l'assassinat de Viry-sur-Orge, et qui ai suivi l'accusation contre M. Sarranti que vous avez fait condamner à mort... comme voleur et assassin.

GÉRARD.

Je n'ai rien à dire qu'à un confesseur!

M. JACKAL, bas.

Vous allez être servi à souhait : j'ai envoyé chercher un prêtre et un médecin.

GÉRARD.

Oh! le prêtre!... Le prêtre d'abord.

(Il retombe sur son lit.)

M. JACKAL.

Diable! et moi qui suis obligé de le quitter... Mon cher monsieur Henri, je doute que M. Gérard en revienne; mais, s'il en revient, faites-moi l'amitié de veiller sur lui, et de me tenir au courant de ses faits et gestes.

LE COMMISSAIRE, étonné.

Au courant des faits et gestes de M. Gérard, de l'honnête M. Gérard?...

M. JACKAL.

Oui, de l'honnête M. Gérard.

LE COMMISSAIRE.

Vous avez donc des intentions sur lui?

M. JACKAL.

Chut!... Je lui ménage une surprise... Ne lui en soufflez pas mot; seulement, s'il se trouvait plus mal, faites-lui boire une cuillerée de cette liqueur, cela le soutiendra quelques instants... Sept heures un quart! heureusement que j'en emporte assez pour excuser mon retard. Au revoir, monsieur Henri! au revoir!

SCÈNE VI

LES MÊMES, UN AGENT.

L'AGENT.

De la part de M. le préfet.

M. JACKAL.

De M. le préfet?

L'AGENT.

Oui; il paraît que c'est pour une affaire grave, car on m'a ordonné de ne revenir qu'avec vous.

M. JACKAL, lisant.

Tiens, tiens, tiens, en voilà bien d'un autre! M. Sarranti de retour en France! Lui que je croyais, l'autre jour, pouvoir arrêter chez Bordier, vient de se livrer lui-même! Comprend-on cet imbécile d'honnête homme, qui était bien tranquille dans l'Inde, qui pouvait y rester et qui revient pour purger sa coutumace? Pauvre diable, je le plains! (A l'Agent.) Venez!

venez ! et vous, cher monsieur Henri, n'oubliez pas mes instructions. (Il regarde Gérard.) Décidément, je n'en donnerais pas cher !

(Il sort avec l'Agent.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, hors M. JACKAL.

GÉRARD, rouvrant les yeux.

Il est parti ?... Cet homme m'épouvante ! Quelle est cette lettre qu'il a reçue? Je lui ai entendu prononcer le nom de Sarranti... Oh ! que je suis faible ! Au secours !... je meurs !

LE COMMISSAIRE.

Qu'avez-vous, cher monsieur Gérard ?

GÉRARD.

M. Henri Bertin... Croyez-vous qu'on trouve un prêtre, monsieur ?...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, UN GENDARME, entrant.

LE GENDARME.

Pardon, excuse, mon commissaire, c'est le moine... Mon camarade l'a rencontré sur la route de Meudon, et il nous l'envoie, en attendant le médecin.

GÉRARD, se soulevant.

Le moine !... quel moine ?...

LE COMMISSAIRE.

Le curé de Vanvres est absent... et, comme je savais qu'un moine était au Bas-Meudon, je l'ai envoyé chercher; il paraît qu'on l'a rencontré sur la route.

GÉRARD.

Alors... alors, ce moine est étranger au pays ?...

SCÈNE IX

LES MÊMES, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, répondant à la question de Gérard.

J'arrive de Rome, où j'ai été recevoir les ordres des mains de Sa Sainteté elle-même.

GÉRARD.

C'est Dieu qui vous envoie... Venant de Rome, peut-être avez-vous des pouvoirs plus grands... Approchez, approchez, mon père!...

DOMINIQUE.

Me voici.

GÉRARD.

Il me semble que vous êtes bien jeune!

DOMINIQUE.

Ce n'est point moi qui me suis offert, monsieur : j'ai été requis.

GÉRARD.

Je voulais dire qu'à votre âge, on n'avait peut-être point assez médité sur le côté sombre de la vie pour répondre aux questions que j'ai à vous faire.

DOMINIQUE.

Tout ce que je puis vous répondre, monsieur, c'est que, si vous m'interrogez avec la foi, je vous répondrai avec la foi, et que, si vous m'interrogez avec l'esprit, je vous répondrai avec l'esprit.

GÉRARD.

C'est bien, mon père... Messieurs, laissez-nous.

(Tout le monde sort.)

SCÈNE X

DOMINIQUE, GÉRARD.

GÉRARD.

Asseyez-vous, mon père, et approchez-vous de moi le plus possible... Je suis si faible, que je puis à peine parler... (Dominique s'assied.) Maintenant, au nom du ciel, ne vous scandalisez pas des demandes que j'ai à vous faire et surtout promettez-moi de ne pas m'abandonner avant que je vous aie dit tout ce que j'ai à vous dire!

DOMINIQUE.

Parlez avec confiance, monsieur, j'écoute.

GÉRARD.

Vous connaissez mieux que moi les dogmes de la religion à laquelle vous appartenez; dites-moi, y a-t-il un cas où les paroles d'un mourant puissent être revélées par le confesseur qui les a reçues?

DOMINIQUE.

Je n'en connais pas, monsieur.

GÉRARD.

Ainsi une fois ma confession reçue par vous, nul ne peut exiger que vous la rendiez publique?

DOMINIQUE.

Qui que ce soit au monde!

GÉRARD.

Pas même un tribunal, pas même un ministre, pas même le roi!

DOMINIQUE.

Pas même le vicaire de Dieu qui siége à Rome.

GÉRARD.

Et que doit faire du secret qui lui a été confié ainsi, un prêtre qui se trouverait placé entre la mort et la révélation de ce secret!

DOMINIQUE.

Il doit mourir.

GÉRARD.

Alors, écoutez-moi, mon père!... écoutez-moi!

DOMINIQUE.

J'attends.

GÉRARD.

Et moi, j'hésite. Il me semble que j'ai encore des forces et que je puis attendre... Ne pouvez-vous revenir ce soir... demain?

DOMINIQUE.

Impossible! car il est probable que je quitte, non-seulement Paris, mais la France, peut-être demain, peut-être même ce soir, pour n'y jamais revenir!

GÉRARD, à part.

Il part!... mieux vaut celui-là qu'un autre; il quitte Paris, il quitte la France pour n'y revenir jamais peut-être... Ah!... ah!...

DOMINIQUE.

Qu'avez-vous?

GÉRARD.

Mon père! mon père! je crois que je vais mourir... A moi!... à l'aide!... Là, sur cette table, un flacon... Par grâce, une cuillerée de la liqueur qui est dans ce flacon.

DOMINIQUE.

Je comprends... (Il lui fait prendre une cuillerée de la liqueur. — Puis à part.) C'est singulier, il me semble que je connais cet homme!

GÉRARD.

Écoutez-moi maintenant... Je vais tout vous dire, le plus succinctement possible... J'ai peur de ne pouvoir aller jusqu'au bout!

DOMINIQUE, se rasseyant.

Parlez, j'écoute.

GÉRARD.

J'habitais une campagne à quelques lieues de Paris; je l'habitais avec une femme de trente ans, belle, trop belle pour mon salut!... Elle était née au milieu des montagnes des Pyrénées; elle avait une volonté âpre et obstinée, et elle m'avait courbé sous sa volonté! Mon frère, qui était parti pour l'Inde en me laissant ses deux enfants, un garçon et une fille, m'avait recommandé un de ses amis, Corse de nation... pour en faire le précepteur de ses enfants... (Dominique passe successivement de la curiosité à l'intérêt, et de l'intérêt à la terreur.) Mon frère mourut.

DOMINIQUE.

Le lieu que vous habitiez ne se nomme-t-il pas Viry-sur-Orge?

GÉRARD.

Oui.

DOMINIQUE.

Les enfants de votre frère ne s'appelaient-ils pas, le garçon, Victor, et la fille, Léonie?

GÉRARD.

C'étaient leurs noms, en effet.

DOMINIQUE.

Oh! je vous reconnais maintenant, quoique je ne vous aie vu qu'une fois et pendant quelques instants à peine; vous êtes M. Gérard!

GÉRARD.

Oui; mais vous, qui êtes-vous donc?

DOMINIQUE.

Vous ne me reconnaissez pas?

GÉRARD.

Non!

DOMINIQUE.

Regardez-moi bien !

GÉRARD.

Qui êtes-vous, au nom du ciel ?

DOMINIQUE.

Je suis Dominique Sarranti !

GÉRARD.

Oh !

DOMINIQUE.

Je suis le fils de Philippe Sarranti, que vous avez accusé d'assassinat et de vol, et que vous avez fait condamner à mort par contumace pendant que je faisais mon noviciat à Rome.

GÉRARD.

Mon Dieu ! mon Dieu !

DOMINIQUE.

Vous voyez bien que ce serait vous trahir que d'écouter plus longtemps votre confession, puisqu'au lieu de l'écouter avec la charité d'un prêtre et le pardon d'un chrétien, je l'écouterais avec la haine d'un fils dont vous avez déshonoré le père, et, par conséquent, avec la malédiction dans le cœur.

(Il s'avance vivement vers la porte.)

GÉRARD, désespéré.

Non, non, non ! restez, au contraire, restez ! c'est la Providence qui vous amène... Restez ! c'est Dieu qui permet qu'avant de mourir, je répare le mal que j'ai fait.

DOMINIQUE.

Vous le voulez? prenez garde ! je ne demande pas mieux que de rester, moi... Il m'a fallu un effort surhumain pour vous dire qui j'étais et pour ne pas abuser du hasard qui m'a amené près de vous.

GÉRARD.

Non, pas le hasard, mais la Providence, mon frère, la Providence !... Oh ! loin de vous fuir, loin de vous craindre, j'eusse été, avant de mourir, au bout du monde si j'eusse su vous trouver... Vous voilà ! écoutez-moi... Mais non, je le sens, je n'aurai pas la force de vous raconter l'horrible action !

DOMINIQUE.

Mais mon père ? mon père?

GÉRARD.

Eh bien, un des enfants fut tué par moi... L'autre...

DOMINIQUE.

Mon père, te dis-je?

GÉRARD.

Mais ne voyez-vous pas que je meurs?

DOMINIQUE.

Oh! ne meurs pas, malheureux!... il me faut l'innocence de mon père!

GÉRARD.

Oui, votre père est innocent!

DOMINIQUE.

Je le savais bien, moi, et cependant je l'eusse vu mourir! mourir sur l'échafaud, sans pouvoir le sauver! car, malgré l'aveu que vous me faites, monsieur, comme cet aveu est une confession, je ne puis le révéler, et l'accusation ne pèsera pas moins éternellement sur la tête de mon père... Ah! monsieur, vous êtes bien infâme!

GÉRARD.

Mais est-ce que je ne vais pas mourir?... est-ce que vous croyez que, si je ne me sentais pas atteint mortellement, l'horrible secret serait sorti de ma bouche?

DOMINIQUE.

Mais, vous mort, il me sera donc permis de tout révéler?

GÉRARD.

Tout, mon père, tout! N'est-ce pas pour cela que je remerciais le ciel de vous avoir conduit près de mon lit?

DOMINIQUE.

Mais croira-t-on à la déclaration d'un fils en faveur de son père?

GÉRARD.

Attendez! Là, là, dans l'épaisseur de la muraille, une armoire secrète... Suivez la moulure de la porte... Là! vous y êtes... Appuyez... Voyez-vous un manuscrit cacheté de trois cachets?

DOMINIQUE, prenant le manuscrit.

Un manuscrit?... Le voilà! le voilà! (Lisant.) « Ceci est ma confession générale devant Dieu et devant les hommes, pour être rendue publique après ma mort. *Signé :* GÉRARD. »

GÉRARD.

Ce papier contient mot pour mot le récit que ma faiblesse

m'a empêché de vous faire dans tous ses détails; mais, moi mort, disposez-en, je vous relève du secret de la confession.

DOMINIQUE.

Il sera fait selon votre volonté, je vous le jure devant Dieu!

GÉRARD.

Vous le voyez, je succombe à l'émotion; ne me consolerez-vous pas par quelque parole d'espérance?

DOMINIQUE.

Monsieur, peut-être faudrait-il auprès du Seigneur une plus puissante intercession que la mienne; mais moi, comme homme, je vous pardonne. Maintenant, Dieu veuille ratifier ce pardon, que, comme prêtre, je le supplie de faire descendre sur votre tête!

GÉRARD, d'une voix presque inintelligible.

Et maintenant, que me reste-il à faire?

DOMINIQUE.

Priez!

(Il sort.)

SCÈNE X

GÉRARD, seul.

Seigneur! Seigneur! ayez pitié de moi! Seigneur! Seigneur! recevez-moi dans votre miséricorde!

SCÈNE XI

GÉRARD, UNE SERVANTE, LUDOVIC.

UNE SERVANTE, introduisant Ludovic.

Maintenant, monsieur, vous pouvez entrer, le prêtre est parti.

LUDOVIC.

C'est le contraire de ce qui se pratique d'habitude: après le médecin, le prêtre, tandis qu'aujourd'hui, après le prêtre, le médecin... Espérons que cela vous portera bonheur, monsieur Gérard!

GÉRARD, d'une voix affaiblie.

Qui m'appelle?...

LUDOVIC.

Eh ! la voix n'est pas sifflante... Crachez-vous le sang? (Gérard fait signe que non.) Rien au poumon, par conséquent... Lividité, cela tient à l'énorme quantité de sang perdu. Voyons l'œil... Regardez-moi... Un peu d'égarement causé par la terreur... Les blessures maintenant...

GÉRARD.

Grand Dieu ! si j'allais ne pas mourir !...

LUDOVIC.

Eh ! eh ! on en a vu revenir de plus loin !

GÉRARD.

Oh ! le moine ! le moine ! courez après le moine, rappelez-le !... Non... (S'affaiblissant.) Si... (S'évanouissant.) Cette fois, je meurs...

LUDOVIC.

Eh bien, voilà un singulier malade ! on dirait qu'il a peur de guérir !

ACTE QUATRIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Le parc de Viry, vu par une nuit à moitié obscure. A gauche, au dernier plan, le château, faisant, par sa façade, un immense pan coupé. On aperçoit le lac, qui brille à travers les arbres.

SCÈNE PREMIÈRE

SALVATOR, JEAN TAUREAU, SAC-A-PLATRE, de l'autre côté du mur à droite.

SALVATOR.

Allons, passe, Roland ! (Roland saute par-dessus le mur. Derrière Roland, Salvator paraît sur le couronnement. A voix basse.) Tout beau, Roland !

JEAN TAUREAU, de l'autre côté du mur.

Eh bien, que voyez-vous, monsieur Salvator?

SALVATOR.

Un grand parc, et, au fond, une espèce de château.

JEAN TAUREAU, montrant sa tête.

Et personne?

SALVATOR.

Personne.

JEAN TAUREAU.

Vous êtes sûr?

SALVATOR.

Roland aboierait.

JEAN TAUREAU.

C'est juste; seulement, garc aux piéges à loup!

SALVATOR.

Descends, et dis à Sac-à-Plâtre de descendre à son tour.

JEAN TAUREAU.

Attendez-donc! Il n'est pas encore monté. Allons, viens, fainéant! (Il prend Sac-à-Plâtre par le collet de l'habit et le passe de l'autre côté du mur.) La! ça y est! A mon tour!

(Il saute.)

SALVATOR.

Viens ici, Roland!

(Le chien et les trois hommes se groupent derrière un arbre.)

SAC-A-PLATRE, à voix basse.

Mais, dites-donc, monsieur Salvator, je me reconnais, moi, ici!

SALVATOR.

Toi?

JEAN TAUREAU.

Il n'y a rien d'étonnant, il est du pays.

SAC-A-PLATRE.

Pas tout à fait : je suis de Savigny; mais ça ne fait rien.

SALVATOR.

Eh bien, où sommes-nous?

SAC-A-PLATRE.

Nous sommes dans le parc du château de Viry; j'y suis venu plusieurs fois, du temps de M. Gérard; je travaillais pour lui, pauvre cher homme!

SALVATOR.

Du temps de M. Gérard, as-tu dit?

SAC-A-PLATRE.

Oui.

SALVATOR.

Et, près de M. Gérard, as-tu connu une femme du nom d'Orsola ?

SAC-A-PLATRE,

Je crois bien ! c'était sa gouvernante. Il allait l'épouser quand est arrivée la fameuse catastrophe.

SALVATOR.

Quelle catastrophe?

SAC-A-PLATRE.

Celle des enfants tués... Tenez, les pauvres enfants, je les vois encore là tous les deux, jouant sur la pelouse, au pied du perron! Le petit garçon s'appelait Victor et la petite fille Léonie.

SALVATOR.

Ce sont les deux enfants que M. Sarranti est accusé d'avoir tués... M. Sarranti, condamné à mort par contumace, est rentré en France, et, hier, ne pouvant supporter l'accusation infamante qui pesait sur lui, il s'est livré de lui-même à la justice. Or, écoutez ceci, vous qui êtes d'honnêtes gens. M. Sarranti n'est point coupable; mais, comme, au lieu de le soumettre au jugement d'un jury qui l'eût acquitté, on l'a déféré à une cour prévôtale, dans vingt-quatre heures il sera jugé, dans quarante-huit exécuté, si nous ne trouvons pas la preuve de son innocence. Cette preuve, à tout hasard, je viens la chercher ici; je vais vous dire en deux mots quel espoir m'y amène. Vous connaissez tous deux Rose-de-Noël, n'est-ce pas ?

JEAN TAUREAU.

La petite bohémienne?

SAC-A-PLATRE.

Je crois bien que nous la connaissons!

SALVATOR.

Eh bien, Roland et elle se connaissent aussi, et ma conviction, à moi, est que Roland a joué son rôle dans le drame terrible du mois de mai 1820, et que Rose-de-Noël est un des deux enfants que M. Sarranti est accusé d'avoir tués.

JEAN TAUREAU.

Çà en serait une de providence!

SALVATOR.

Par malheur, Rose-de-Noël, que je voulais interroger, a été enlevée le surlendemain du jour où nous l'avions mise en pension à Vanvres, et, par malheur encore, je n'ai pu suivre son ravisseur?... Eh bien, ce matin, je me suis dit : « Fions-nous à l'intelligence de Roland, et au courage de mes bons amis Jean Taureau et Sac-à-Plâtre... » Je vous ai amenés à l'endroit où j'ai trouvé Roland, je lui ai dit : « Cherche ! » et il nous a conduits au pied de ce mur, qu'il a essayé d'escalader. Nous voici de l'autre côté de ce mur; Sac-à-Plâtre reconnaît ce jardin et ce château : c'était le château habité par Orsola et M. Gérard, c'est-à-dire par les deux personnes dont les noms seuls font évanouir Rose-de-Noël; c'était le jardin où il se rappelle avoir vu jouer les enfants. Roland le reconnaît aussi, puisqu'il veut absolument me quitter pour se mettre en quête. Maintenant, qu'allons-nous voir ? qu'allons-nous trouver?... Il y a quelque chose de profondément funèbre dans l'aspect de tout ce que nous voyons. Je serais bien surpris, s'il ne s'était pas commis ici quelque crime épouvantable; en effet, l'ombre y est plus noire qu'autre part, la lumière y est plus blafarde qu'ailleurs ! N'importe, à cause de cela même, continuons !

JEAN TAUREAU.

Silence ! il me semble entendre le pas d'un cheval.

SAC-A-PLATRE.

Il va passer au pied de ce mur qui conduit à la petite porte du château.

SALVATOR.

Ne bouge pas, Roland ! (S'approchant du mur.) Viens ici, Jean Taureau. (Jean Taureau s'appuie au mur et fait la courte échelle à Salvator, qui monte sur ses mains et qui dépasse le mur de sa tête.) Lorédan de Valgeneuse ! le ravisseur de Rose-de-Noël ! Que diable mon cher cousin vient-il faire ici ? (Il se rejette pensif en arrière.) Où est Sac-à-Plâtre?

JEAN TAUREAU.

Je l'ai vu enfiler cette allée; il aura entendu ou vu quelque chose.

SALVATOR.

Rien d'inquiétant, en tout cas, puisque Roland n'a pas bougé.

JEAN TAUREAU.

Attendez! (Il s'avance vers l'allée et fait à Salvator signe de ne pas bouger.) Le voilà qui revient.

SAC-A-PLATRE, revenant.

J'avais entendu le bruit d'une voiture.

SALVATOR.

Eh bien?

SAC-A-PLATRE.

Elle s'est arrêtée à la grille. La grille s'est ouverte, deux dames en sont descendues et sont entrées dans le château.

SALVATOR.

En effet, voici les fenêtres qui s'éclairent...

JEAN TAUREAU.

Diable! cela va nous gêner pour nos recherches.

SALVATOR.

Il n'est pas probable qu'à cette heure, les habitants du château viennent se promener au jardin. N'importe! où est votre voiture, à vous?

SAC-A-PLATRE.

A cent pas d'ici, sous le pont Godeau, gardée par Toussaint.

SALVATOR.

Vous avez des cordes?

SAC-A-PLATRE et JEAN TAUREAU.

Oui.

SALVATOR.

Vos masques?

SAC-A-PLATRE et JEAN TAUREAU.

Oui.

SALVATOR.

Vous êtes convaincus que ce que nous faisons, nous le faisons pour le bien?

SAC-A-PLATRE et JEAN TAUREAU.

Oui.

SALVATOR.

Et, quelque chose que je vous commande, vous êtes disposés à m'obéir?

SAC-A-PLATRE et JEAN TAUREAU.

Aveuglément.

SALVATOR.

Alors, à la garde de Dieu!... Attendez! que fait donc Roland?

JEAN TAUREAU.

Il gratte la terre, là, voyez, derrière ce buisson au pied de cet arbre.

SAC-A-PLATRE.

Et il se plaint.

SALVATOR.

Qu'y a-t-il donc là, mon bon Roland? (Roland gratte plus fort.) Cherche, mon chien! cherche! (Appelant.) Sac-à-Plâtre! (Sac-à-Plâtre s'approche.) L'autre enfant était un petit garçon, n'est-ce pas?

SAC-A-PLATRE.

Oui, qui s'appelait Victor.

SALVATOR.

Tu n'as jamais entendu dire qu'on eût retrouvé son cadavre.

SAC-A-PLATRE.

Non, monsieur Salvator; la justice l'a pourtant bien cherché.

SALVATOR.

Eh bien, nous sommes plus heureux: le cadavre est là!... Roland, viens!

JEAN TAUREAU.

Monsieur Salvator, je suis un homme et qui n'en craint pas un autre; eh bien, foi de Jean Taureau, je tremble comme un enfant.

SALVATOR.

Pourquoi pas? je tremble bien, moi! (On entend un cri.) Qu'est-ce encore?

JEAN TAUREAU.

On a crié.

SAC-A-PLATRE.

Une femme!

ROSE-DE-NOEL, au fond.

A moi!... au secours!... à l'aide!...

SALVATOR.

C'est la voix de Rose-de-Noël!

ROSE-DE-NOEL.

A l'aide!... à moi!... je me meurs!

SALVATOR.

Rose, à moi!... par ici!... Tenez Roland, vous deux! (*Les deux hommes arrêtent Roland par son collier.*) Par ici, Rose! c'est moi, Salvator!

SCÈNE II

LES MÊMES, ROSE-DE-NOEL, pâle, haletante.

ROSE-DE-NOEL.

Salvator, mon ami, à moi! défendez-moi! sauvez-moi!...

SALVATOR.

De qui? de quoi?... contre qui veux-tu que je te défende?

ROSE-DE-NOEL.

M. Gérard!... mon frère!... Orsola!... Ils m'ont ramenée dans la maison maudite!... Sauvez-moi!... sauvez-moi!...

LA VOIX DE LORÉDAN.

Rose!... chère Rose, qu'avez-vous?... Ne savez-vous pas que je vous aime et que je vous respecte?...

ROSE-DE-NOEL.

Il vient! il vient! Où me cacher?

SALVATOR.

C'est lui! c'est Lorédan!... Ne crains rien. (*A Sac-à-Plâtre et à Jean Taureau.*) Attachez Roland; mettez vos masques, apprêtez les cordes, et obéissez comme vous avez promis de le faire!

SAC-A-PLATRE et JEAN TAUREAU.

Nous sommes prêts.

SALVATOR.

N'aie pas peur, Rose!

ROSE-DE-NOEL.

Oh! près de vous, je ne crains rien!

SCÈNE III

LES MÊMES, LORÉDAN.

LORÉDAN, *cherchant.*

Rose-de-Noël! ma chère Rose! où êtes-vous donc?

SALVATOR.

Par ici, monsieur!

LORÉDAN.

Salvator!... Que venez-vous faire ici?

SALVATOR.

Vous le voyez, monsieur, je viens chercher Rose-de-Noël, que vous aviez enlevée.

LORÉDAN.

Je vous trouve là dans un jardin qui est ma propriété; vous en avez escaladé les murs comme un bandit, je vous traite en bandit.

(Il tire un pistolet de sa poche et veut faire feu sur Salvator. Rose-de-Noël couvre celui-ci de son corps.)

SALVATOR.

Et moi, je vous traite en insensé... A vous cet homme! (Jean Taureau et Sac-à-Plâtre se jettent sur lui.) Bâillonnez-le! liez-le! Est-ce fait?

JEAN TAUREAU et SAC-A-PLATRE.

Oui.

LORÉDAN.

Ah! misérable!...

SALVATOR.

Dans la maison que vous savez, près de la Cour-de-France; vous garderez monsieur à vue, et, de quarante huit heures, vous ne le laisserez sortir. Il y a des provisions pour trois jours. Allez!

JEAN TAUREAU, chargeant Lorédan sur épaules.

Venez, mon cher monsieur!

(Sac-à-Plâtre et Jean Taureau passent par-dessus le mur en emportant Lorédan.)

SCÈNE IV

SALVATOR, ROSE-DE-NOEL.

ROSE-DE-NOEL.

Salvator!

SALVATOR.

Chère enfant!

ROSE-DE-NOEL.

Oh ! mon Dieu, comment êtes-vous ici? Qui vous y a conduit?

SALVATOR.

La Providence!... un miracle!... Dieu, qui ne veut pas que l'innocent périsse pour le coupable!... Mais ne perdons pas de temps; c'est à moi d'interroger, à toi de répondre.

ROSE-DE-NOEL.

Interrogez... A vous je dirai tout, tout, tout!

SALVATOR.

Là, sur ma poitrine, contre mon cœur, tu n'as pas peur, n'est-ce pas ?

ROSE-DE-NOEL.

Non, et je suis bien heureuse!

SALVATOR.

C'est ici, dans ce château, que tu as été élevée, n'est-ce pas?

ROSE-DE-NOEL.

Oui, avec mon pauvre frère.

SALVATOR.

Tu es la nièce de M. Gérard ?

ROSE-DE-NOEL, tremblante.

Oui.

SALVATOR.

N'aie pas peur, ne tremble pas; tu n'as plus rien à craindre maintenant. Il avait une gouvernante nommée Orsola?... Je te dis de ne pas avoir peur.

ROSE-DE-NOEL.

Oui.

SALVATOR.

Eh bien, maintenant, dans la journée du 20 mai 1820, que s'est-il passé?

ROSE-DE-NOEL.

Serrez-moi contre vous, Salvator !

SALVATOR.

Parle, voyons, mon enfant!... A chacune de tes paroles, tremble suspendue la vie d'un homme... Tu te souviens de tout, n'est-ce pas?

ROSE-DE-NOEL.

Oh! je le crois bien!... Je n'ai jamais su ce qui s'était

passé dans la matinée, sinon qu'on avait apporté une lettre cachetée de noir.

SALVATOR.

Elle annonçait la mort de ton père.

ROSE-DE-NOEL.

Vers quatre heures de l'après-midi, M. Sarranti est rentré, très-pâle, très-agité. Il a parlé un instant à M. Gérard; puis il est monté à cheval, avec Jean, et tous deux sont partis au galop.

SALVATOR.

Alors, il n'est pour rien dans le vol des cent mille écus et dans l'assassinat de ton frère?

ROSE-DE-NOEL.

Pour rien! ce sont les autres qui ont tout fait.

SALVATOR.

Gérard et Orsola?

ROSE-DE-NOEL.

Oui.

SALVATOR, levant les yeux au ciel.

Je le savais bien, moi! Continue.

ROSE-DE-NOEL.

On nous fit dîner, Victor et moi, sur la pelouse; puis on envoya le jardinier à Morsang. Après le dîner, M. Gérard prit son fusil et emmena mon frère à l'affût.

SALVATOR.

Continue.

ROSE-DE-NOEL.

Je voulais absolument aller avec lui, j'avais peur de rester seule avec Orsola, je lui avais vu prendre sur la table un couteau.

SALVATOR.

J'écoute.

ROSE-DE-NOEL.

Elle m'emmena de force; je criais, je pleurais... En passant devant une fenêtre donnant sur l'étang... Ah!

SALVATOR.

Du courage, voyons!

ROSE-DE-NOEL.

Oh! c'était si terrible, ce que je vis!

SALVATOR.

Tu vis M. Gérard qui noyait ton frère, n'est-ce pas?

ROSE-DE-NOEL, l'œil fixe, comme si elle le voyait encore.

Oui! oui!... là!... J'appelai au secours; en même temps, je sentis une douleur au cou, je fus aveuglée par mon sang. J'appelai Brésil... Brésil, par bonheur, cassa sa chaîne et accourut; il entra, je ne sais comment, à travers une porte, il sauta à la gorge d'Orsola, qui, à son tour, jeta un cri. Je sentis ses mains s'ouvrir. Je me sauvai. La grille du parc était fermée, mais je passai par une brèche...

SALVATOR.

La même sans doute par laquelle passa Roland?

ROSE-DE-NOEL.

Je courus, je courus! j'étais folle de terreur, je dus faire au moins deux ou trois lieues à travers les terres; puis j'arrivai à une grande route où il y avait une voiture arrêtée, c'était celle de la Brocante. Elle me vit couverte de sang, près de m'évanouir, mourante; je lui criai : « Cachez-moi! cachez-moi! » Elle me cacha dans sa voiture... Vous savez le reste, n'est-ce pas?

SALVATOR.

Jusqu'au jour où tu as été enlevée par M. de Valgeneuse. Maintenant, je comprends ta joie et ton étonnement, en retrouvant Roland ou plutôt Brésil; ton émotion au nom de M. Sarranti, ton effroi à ceux de M. Gérard et d'Orsola. Seulement, il te reste à me dire comment tu te trouves ici.

ROSE-DE-NOEL.

Je le sais à peine moi-même. La nuit de mon enlèvement, je fus prise d'une fièvre avec délire. M. Lorédan fut obligé de s'arrêter dans une ville, je ne sais laquelle : quand je revins à moi, c'était sa sœur qui était près de mon lit.

SALVATOR.

Suzanne?

ROSE-DE-NOEL.

Oui; elle me dit que je n'avais rien à craindre de son frère, qu'il fallait pardonner à la violence de la passion que je lui avais inspirée, qu'il ne voulait pas faire de moi sa maîtresse, mais sa femme. Je lui répondis que, femme ou maîtresse, je ne serais jamais à lui. M. de Valgeneuse n'avait pas reparu devant moi; seulement, chaque jour, sa sœur recevait une lettre qu'elle me lisait et qui n'était pleine que de sa passion pour moi. Succombant à la fatigue, croyant que l'on me ramenait à Paris, je m'étais endormie, lorsque la voiture s'ar-

rêta à la porte de ce château. Je montai, réveillée à peine; on me laissa dans une chambre. Cette chambre, je ne la reconnus pas d'abord, les tentures étaient changées. Je me trouvais au milieu d'une élégance qui m'était inconnue; mais, peu à peu, mes souvenirs revinrent, et avec eux une indicible terreur. J'étais dans la maison du meurtre! Après sept ans, le hasard me ramenait fatalement au point d'où j'étais partie. J'ouvris une porte, et je reconus la chambre où Orsola avait voulu me tuer et était morte elle-même. J'ouvris l'autre porte, et je reconnus la chambre d'où M. Gérard était sorti avec son fusil. J'ouvris la fenêtre, et je reconnus le lac où avait péri mon pauvre frère!... Ce fut dans ce moment d'épouvante, qu'une troisième porte s'ouvrit et que je vis apparaître M. de Valgeneuse. Alors, ce ne fut plus de la crainte, de la terreur, de l'effroi; ce fut de la folie... Je me précipitai par les degrés, criant : « A l'aide! au secours! » Vous m'entendîtes, votre voix me guida, je vins à vous, je me jetai dans vos bras! Maintenant, vous voilà, je n'ai plus rien à craindre de personne... Que faut-il dire? que faut-il faire ? où faut-il aller? Mon cher sauveur, je vous écoute et je vous obéis.

SALVATOR.

Oh! mon enfant bien-aimée, un athée qui écouterait ton histoire serait forcé de tomber à genoux et de dire : « Mon Dieu! je crois en vous! » Mais tu disais, je crois, que madame Suzanne de Valgeneuse t'accompagnait?

ROSE-DE-NOEL.

Oui.

SALVATOR.

Où est-elle?

ROSE-DE-NOEL, montrant le château.

Elle est là.

SALVATOR.

C'est bien; j'ai un compte à régler avec elle, j'y vais.

ROSE-DE-NOEL.

Et moi?

SALVATOR.

Tu vas rester ici.

ROSE-DE-NOEL.

Je n'oserai jamais.

SALVATOR.

Et si je te donne un gardien aussi sûr que moi-même ?

ROSE-DE-NOEL.

Qui ?

SALVATOR.

Brésil.

ROSE-DE-NOEL.

Où est il ?

SALVATOR.

Là.

ROSE-DE-NOEL.

Brésil !

SALVATOR, vivement.

Ne va pas de ce côté; assieds-toi là, au pied de cet arbre... Brésil !

ROSE DE-NOEL.

Brésil !

(Brésil vient lentement)

SALVATOR.

Brésil, garde Léonie, et songe que tu me réponds d'elle. (Le chien se couche aux pieds de Léonie, la tête sur ses genoux.) Attendez-moi là tous les deux, innocence et fidélité, sous la garde du Seigneur !

ROSE-DE-NOEL, tendant les bras vers lui.

Salvator !

SALVATOR.

Je reviens, ou je t'appelle.

ROSE-DE-NOEL.

Et nous, nous attendons.

(Salvator s'éloigne; Rose-de-Noël appuie sa tête sur celle du chien.)

HUITIÈME TABLEAU

Même décoration qu'au prologue; seulement, des meubles et des tapisseries nouvelles.

—

SCÈNE PREMIÈRE

SUZANNE, seule, sur le balcon.

Je ne vois rien, je n'entends rien. Décidément, jamais on n'apprivoisera cette petite sauvage! mais j'espère que Lorédan ne se rebutera pas... Cela en vaut bien la peine : une fortune de quatre ou cinq millions! A coup sûr, cette petite fille aime quelqu'un... Qui peut-elle aimer? Un individu de sa classe, quelque bohémien... Ah! j'entends des pas. Est-ce toi, mon frère?

SCÈNE II

SUZANNE, SALVATOR.

SALVATOR.

Non, c'est moi, ma cousine.

SUZANNE.

M. Salvator!

SALVATOR.

Dites Conrad... Ne nous sommes-nous pas reconnus chez Pétrus, au premier coup d'œil?

SUZANNE.

Je vous croyais mort, monsieur!

SALVATOR.

Je le suis, en effet.

SUZANNE.

Alors, j'ai affaire à un spectre?

SALVATOR.

Ou à peu près.

SUZANNE.

Autant je déteste les énigmes, autant j'aime les situations nettes. Qui êtes-vous? que voulez-vous?

SALVATOR.

Je suis un homme qui crut longtemps que vous aviez un cœur, Suzanne, et qui, sur cette croyance, vous aima follement.

SUZANNE.

Êtes-vous sorti du tombeau pour me dire cela?

SALVATOR.

Non, je vous le dis en passant... et au passé.

SUZANNE.

Alors, vous ne m'aimez plus?

SALVATOR.

J'ai ce bonheur... Vous me demandez qui je suis et ce que je veux : je viens justement pour vous dire tout cela.

SUZANNE.

Sera-ce long?

SALVATOR.

Assez pour que vous preniez une chaise, si vous craignez de vous fatiguer.

SUZANNE.

Et vous?

SALVATOR.

Je resterai debout, si vous le voulez bien.

SUZANNE.

L'histoire doit être curieuse!

SALVATOR.

Et pleine d'intérêt, je vous l'affirme.

SUZANNE.

Pour moi?

SALVATOR.

Pour vous surtout.

SUZANNE.

Si cependant, suivant l'exemple que vous m'avez donné, je ne vous aime plus.

SALVATOR.

Vous aimerez toujours votre fortune et votre position, deux choses qu'il ne tient qu'à moi de vous enlever.

SUZANNE.

Vous pouvez m'enlever ma fortune et ma position, vous? Oh! par exemple!

SALVATOR.

Voulez-vous permettre que je vous en donne la preuve?

SUZANNE.

Oh! prouvez!

SALVATOR.

Je suis le fils naturel du marquis de Valgeneuse.

SUZANNE.

Fils naturel, mais non reconnu.

SALVATOR.

Malheurement pour vous.

SUZANNE.

Pourquoi cela?

SALVATOR.

Fils naturel, il ne pouvait me laisser, si j'étais reconnu, qu'un cinquième de sa fortune; non reconnu, il pouvait me laisser tout.

SUZANNE.

Par testament.

SALVATOR.

Vous le reconnaissez.

SUZANNE.

Avec d'autant plus de facilité qu'il n'y eut pas de testament.

SALVATOR.

Qu'il n'y eut pas de testament?

SUZANNE.

Non.

SALVATOR.

Cependant le bruit courut qu'il y en avait deux : un déposé chez Mᵉ Baratteau, notaire du marquis et en même temps celui du comte de Valgeneuse; l'autre enfermé dans le secrétaire du testateur.

SUZANNE.

On n'a retrouvé ni l'un ni l'autre, autant que je puis me rappeler.

SALVATOR.

De cette façon, mon père étant mort intestat, toute sa fortune a passé à votre père, et, par conséquent, à vous.

SUZANNE.

Mon père vous offrit de vous constituer à cette époque une rente viagère de six mille francs.

SALVATOR.

Que je refusai.

SUZANNE.

Avec une dignité qui fit l'admiration de tout le monde.

SALVATOR.

Oui; mais ce que je supportai avec moins de dignité que la perte de ma fortune, ce fut la perte de votre amour... Sans vous, que je regardais depuis deux ans comme la compagne de ma vie, la vie me parut impossible : je résolus de me tuer.

SUZANNE.

Je vois avec plaisir que vous êtes revenu sur cette résolution.

SALVATOR.

Pas tout à fait, puisque, ne m'étant pas tué, je n'en suis pas moins mort.

SUZANNE.

Voilà ce que j'ai besoin que vous m'expliquiez.

SALVATOR.

En deux mots, je vais le faire. Je sortis pour acheter de la poudre et des balles, deux choses que je regardais comme nécessaires pour me brûler la cervelle. Le bonheur voulut que je passasse devant Saint-Roch, et que l'idée me vînt d'adresser une dernière prière à Dieu... Un moine prêchait sur le suicide. Au milieu d'un nombreux auditoire, un commissionnaire écoutait le moine. A la parole du moine, je sentis le remords naître dans mon cœur, et, prêt à mourir, je résolus de revivre sous une autre forme. J'étais sans ressource aucune; je ne savais aucun métier, je ne connaissais aucun art; je devais vivre de la force de mes bras. J'interrogeai le commissionnaire; ce qu'il me dit de son état me plut; seulement, pour que je pusse rompre avec mes anciens amis et mes anciennes connaissances, tout le monde devait me croire mort. J'avais souvent fait de l'anatomie, à l'Hôtel-Dieu, je dis que je voulais en faire chez moi, j'obtins d'un infirmier que je connaissais que l'on transportât *un sujet* dans ma chambre; je le couchai sur mon lit, j'écrivis une lettre dans laquelle je déclarais que j'étais décidé à me tuer, et où j'invitais ceux qui trouveraient mon cadavre à n'accuser personne de ma mort, et je déchargeai à bout portant mon pistolet sur le visage de celui que l'on devait enterrer à ma place... Tout se passa comme je l'avais prévu; un mé-

lecin constata mon suicide, et, assis sur mes crochets de commissionnaire, je regardai passer mon enterrement.

SUZANNE.

Et moi qui eus la niaiserie de vous pleurer à chaudes armes !

SALVATOR.

Vous êtes bien bonne.

SUZANNE.

Mais tout cela ne me dit point, mon cher cousin, comment, parce que vous avez fait enterrer un mort à votre place, parce que vous avez assisté, assis sur vos crochets, à votre propre enterrement, comment vous pouvez disposer de ma fortune et de ma position.

SALVATOR.

Croyez-vous à la Providence, ma belle cousine?

SUZANNE.

J'ai mes jours.

SALVATOR.

Eh bien, je vais vous dire une petite anecdote qui vous fera comprendre, pourquoi j'y crois, moi, sans interruption.

SUZANNE.

Dites! Vous n'avez pas idée de l'intérêt avec lequel je vous écoute.

SALVATOR.

Eh bien, écoutez ce que je vais vous dire alors, et n'en perdez point une parole. Un jour qu'exerçant mon état de commissionnaire, je portais une lettre chez un marchand de bric-à-brac de la rue de la Paix, et qu'en attendant la réponse à ma lettre, je passais en revue les saxes, les vieux chines et les vieux japons, je vis un meuble en bois de rose qui me frappa, comme ne m'étant point étranger; je m'en approchai, et je reconnus un petit secrétaire ayant appartenu à mon père.

SUZANNE.

Vous voulez dire au marquis de Valgeneuse.

SALVATOR.

Pardon, je me trompe toujours; ce que c'est que l'habitude !... Une espèce de piété filiale me porta à faire l'emplète de ce meuble; on me le fit deux fois le prix qu'il valait; j'avais fait une bonne journée, je l'achetai, le chargeai sur mes crochets et le rapportai chez moi, où je m'amusai à

l'examiner en détail. Je me rappelai alors qu'il y avait, dans le tiroir du milieu, un double fond dont je connaissais le secret; comme ce secret était très-bien caché, il me passa alors par l'esprit cette idée qu'il pourrait bien y avoir dans ce tiroir quelque papier précieux ayant appartenu à mon père... Pardon, je me trompe : au marquis. Je fis jouer le ressort, le double fond s'ouvrit, et... devinez ce que je trouvai ?

SUZANNE.

Comment voulez-vous que je devine cela ?

SALVATOR.

C'est vrai... Eh bien, j'y trouvai le double du testament qui avait été déposé chez Me Baratteau, testament qui avait été perdu, que l'on avait cherché vainement, et dont la perte avait été la cause de ma ruine et de votre fortune.

SUZANNE, stupéfaite.

Vous avez retrouvé...?

SALVATOR.

Eh ! mon Dieu, oui, ce testament.

SUZANNE.

Combien y a-t-il de cela ?

SALVATOR.

Un an, à peu près.

SUZANNE.

C'est impossible!

SALVATOR.

Et pourquoi ?

SUZANNE.

Depuis un an, vous eussiez fait valoir vos droits.

SALVATOR.

A quoi bon ?

SUZANNE.

Mais quand ce ne serait que pour ne pas rester commissionnaire...

SALVATOR.

J'aime mon état.

SUZANNE.

Comment, vous préférez porter des lettres pour dix sous et des fardeaux pour vingt, à jouir de deux cent mille livres de rente.

SALVATOR.

Je ne fais pas que porter des lettres et des fardeaux.

SUZANNE.

Que faites-vous donc?

SALVATOR.

Une foule d'autres choses qui m'amusent... Ainsi, dans ce moment, par exemple...

SUZANNE.

Eh bien?

SALVATOR.

Je suis à la recherche d'une jeune fille que votre frère a fait enlever!...

SUZANNE.

Ah!

SALVATOR.

Et que je lui ai reprise.

SUZANNE.

A mon frère?

SALVATOR.

A votre frère.

SUZANNE.

A Lorédan?

SALVATOR.

A Lorédan.

SUZANNE.

Et il se l'est laissé reprendre comme cela?

SALVATOR.

Non! non! il a tiré un coup de pistolet sur moi.

SUZANNE.

Et?...

SALVATOR.

Et il m'a manqué.

SUZANNE.

Allons donc!

SALVATOR.

Vous doutez toujours de ce que je vous dis!

SUZANNE.

Certainement que j'en doute!

SALVATOR, ouvrant la fenêtre.

Eh bien, regardez... Tenez, là-bas, au pied de cet arbre,

dans ce rayon de lune, voyez-vous Rose-de-Noël avec Brésil, qui la garde?

SUZANNE.

Et mon frère, où est-il?

SALVATOR.

Il est... (Riant.) Il est où je mets ceux que je ne veux pas qui me dérangent.

SUZANNE.

Et vous ne craignez pas de vous attaquer ainsi à nous?

SALVATOR.

Depuis que j'ai retrouvé le testament, je suis devenu bien audacieux, allez!

SUZANNE, après un instant de silence rageur.

Je voudrais bien voir ce testament.

SALVATOR.

Serait-il vrai que vous eussiez sérieusement ce désir?

SUZANNE.

Très-sérieusement.

SALVATOR.

Oh! chère cousine, il ne sera pas dit que, le jour où j'ai le bonheur de vous retrouver, vous avez eu un désir que je pouvais accomplir et que je n'ai pas accompli.

SUZANNE.

Vous l'avez sur vous, ce testament?

SALVATOR.

Un testament de quatre millions vaut bien la peine qu'on ne s'en sépare pas... surtout quand il a été perdu pendant deux ans! (Il tire de sa poche un portefeuille.) Vous connaissez l'écriture du marquis, n'est-ce pas, chère cousine?

SUZANNE.

Sans doute, je la connais.

SALVATOR, lui mettant le papier devant les yeux.

Eh bien, voyez: « Ceci est mon testament olographe, dont le double est déposé chez Mᵉ Baratteau, notaire, rue du Bac, nº 31. » Signé en toutes lettres: « Marquis de VALGENEUSE. »

SUZANNE.

Et vous avez montré ce papier à Lorédan?

SALVATOR.

Oh! non! j'en ai réservé pour vous la primeur... Je ne

sais si cette attention vous fera plaisir, chère cousine, mais je puis vous donner ma parole d'honneur que vous êtes la première personne qui l'ait vu... après moi.

SUZANNE.

Et dans quel but me le montrez-vous ?

SALVATOR.

Mais pour vous faire comprendre que vous avez toute sorte de motifs de m'être agréable... Cela, bien entendu, chère cousine, à charge de revanche.

SUZANNE.

Et votre désir de m'être agréable ira jusqu'à. . ?

SALVATOR.

Ira jusqu'à vous assurer, quelque chose qui arrive, — si vous me rendez le service que je viens vous demander, — ira jusqu'à vous assurer une dot d'un million sur ce testament.

SUZANNE.

Ou sinon ?

SALVATOR.

Ou sinon, je ferai valoir le testament dans son entier et je garderai les quatre millions pour moi... Mais, croyez-en un ami, acceptez le million, et rendez-moi le service.

SUZANNE.

Quelle sera ma garantie ?

SALVATOR.

Ma parole d'honneur.

SUZANNE.

Que faites-vous ?

SALVATOR.

Je vois que vous acceptez.

SUZANNE.

Et alors...?

SALVATOR, sonnant de nouveau.

Et alors, je sonne.

SUZANNE.

Pourquoi ?

SALVATOR.

Pour qu'on mette les chevaux à la voiture.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Madame a sonné ?

SUZANNE.

Oui, attelez. (Il sort.) Où vais-je ?

SALVATOR.

A Paris.

SUZANNE.

Et à Paris, que vais-je faire ?

SALVATOR.

Vous allez demander au préfet de police de l'avancement pour M. Jackal.

SUZANNE.

Comment, de l'avancement pour M. Jackal ? Je le croyais votre ennemi.

SALVATOR.

C'est justement ma façon de me conduire avec mes ennemis : aux uns je donne un million ; aux autres, de l'avancement. Seulement, il faut que cet avancement soit accordé à M. Jackal, demain avant midi, et qu'il ait quitté Paris demain avant deux heures. Avez-vous quelque chose contre M. Jackal, ma belle cousine ?

SUZANNE.

Au contraire, il nous a rendu, chez madame Desmarest, à mon frère et à moi, un service dont je lui suis on ne peut plus reconnaissante, en supposant que l'intention soit réputée pour le fait; mais il m'étonne que vous payez un million un service que je vous eusse rendu pour rien.

SALVATOR.

Je n'avais que ce moyen-là de vous l'offrir.

LE DOMESTIQUE.

La voiture de madame est prête.

SUZANNE fait un mouvement vers la porte et revient en regardant fixement Salvator.

Ainsi, vous ne m'aimez plus, Conrad ?

SALVATOR, riant.

Oh ! chère cousine, comment pouvez-vous faire une pareille question à un homme qui s'est brûlé la cervelle pour vous !

SUZANNE.

Décidément, j'ai été une sotte... M. Jackal aura son avancement demain avant midi.

SALVATOR.

Et vous, chère cousine, vous aurez votre million le jour où vous vous marierez.

SUZANNE.

Adieu, mon cousin.

(Elle sort.)

SCENE III

SALVATOR, seul.

C'est une femme fort intelligente que ma cousine de Valgeneuse; mais je doute que celle-là fasse jamais le bonheur d'un mari. La voilà partie... Bon voyage! Maintenant, appelons Rose-de-Noël. (Il ouvre la fenêtre.) Rose! Rose!... Viens, mon enfant!

ROSE-DE-NOEL, en dehors.

Nous voilà!... Viens, Brésil! viens!

SALVATOR.

Pauvre enfant! Je comprends bien quelle peur a dû être la sienne! Pour elle, la maison était pleine de spectres. (Montrant la chambre où Orsola a été étranglée.) Ici, celui d'Orsola! (Montrant le lac.) Là, celui de son frère! Si elle avait su là-bas que c'était à dix pas de la fosse du petit Victor qu'elle était assise... La voici.

SCÈNE IV

SALVATOR, ROSE-DE-NOEL, BRÉSIL.

ROSE-DE-NOEL.

Brésil! viens, Brésil! ne me quitte pas.

SALVATOR.

Sois tranquille, mon enfant: ni Brésil ni moi ne te quitterons plus.

ROSE-DE-NOEL.

Oh! alors, je serai bien heureuse.

SALVATOR.

Mais il faut être brave; il ne faut plus avoir de ces terreurs qui empêchent la vérité de sortir de ta bouche. Ce que tu m'as dit, à moi, que M. Gérard était coupable et M. Sarranti innocent, il faudra le redire hautement à tout le monde; ce

que tu m'as raconté de l'assassinat de ton frère par son oncle, et de ton assassinat par Orsola, il faudra le raconter aux juges; les juges, vois-tu, ce sont les délégués du Seigneur sur la terre, et on ne peut pas plus mentir aux juges qu'à Dieu.

ROSE-DE-NOEL.

Oh! je ne mentirai pas, j'aurai du courage, je raconterai tout, je dirai tout. D'ailleurs, je saurai que vous êtes là pour me soutenir, pour m'encourager, pour me défendre; avec vous, près de vous, et même loin de vous, maintenant que je vous ai retrouvé, je ne crains rien!

SALVATOR.

Viens, j'ai un endroit sûr, où te cacher.

(M. Jackal paraît.)

SCÈNE V

LES MÊMES, M. JACKAL.

M. JACKAL.

Pour quoi faire cacher mademoiselle? N'a-t-elle pas son protecteur naturel, M. Gérard, son oncle?

SALVATOR.

M. Jackal...

ROSE-DE-NOEL.

Que dit donc cet homme, mon bon ami?

M. JACKAL.

Je dis, mademoiselle, que vous devez être bien reconnaissante à M. Salvator de la peine qu'il a prise de vous enlever à votre ravisseur M. Lorédan de Valgeneuse; mais, vous le voyez, il m'a précédé de quelques minutes. Veuillez me suivre.

ROSE-DE-NOEL.

Mais je ne veux pas quitter M. Salvator, moi; je ne le veux pas, je ne le veux pas.

(Elle s'attache à Salvator.)

M. JACKAL.

Monsieur Salvator, soyez assez bon pour faire comprendre à cette enfant, qui me paraît avoir la plus grande confiance en vous, que, n'étant ni son mari, ni son frère, ni son parent, vous ne pouvez réclamer le droit de la protéger. Ce

droit appartient à son plus proche parent après son père, et, ce plus proche parent, c'est son oncle, M. Gérard ! Venez, mademoiselle.

ROSE-DE-NOEL.

Jamais ! jamais !... A moi, Salvator, à moi !

M. JACKAL.

La loi ne discute pas, mademoiselle, elle agit, et vous avez dans M. Salvator un conseiller trop sage pour qu'il ne vous dise pas de lui obéir sans retard et sans rébellion.

SALVATOR, à M. Jackal.

Monsieur Jackal, êtes-vous porteur du jugement qui ordonne que mademoiselle sera remise entre les mains de son oncle ?

M. JACKAL.

Le voici, monsieur Salvator.

SALVATOR, après avoir jeté un coup d'œil sur le papier.

Obéis, mon enfant ! mais, ne crains rien, je veille sur toi, et, fusses-tu dans les griffes de Satan, par le Dieu vivant, je t'en tirerai !

ACTE CINQUIÈME

NEUVIÈME TABLEAU

La chambre de Gérard. Même décoration qu'au sixième tableau.

SCÈNE PREMIÈRE

GÉRARD, puis LUDOVIC.

Au lever du rideau, Gérard est occupé à ranger des sacs d'or dans une malle. On frappe à la porte; il referme vivement la malle et la porte de la cachette.

GÉRARD.

Qui va là ?

LUDOVIC, en dehors.

Moi, le docteur.

GÉRARD, allant ouvrir.

Entrez, cher monsieur Ludovic !

LUDOVIC.

Sur pied ! et venant ouvrir la porte vous-même ! Savez-vous que vous êtes solide, vous, sans qu'il y paraisse ! Sans doute, comme je vous l'ai dit le premier jour où je vous ai vu, et où cela a paru vous faire tant de peine, il n'y avait aucune blessure grave; mais vous aviez perdu diablement de sang ! Il est vrai qu'avec de bon bouillon, des côtelettes saignantes et du rôti, cela se refait vite... Combien y a-t-il de jours que votre accident est arrivé ?

GÉRARD.

Il y a aujourd'hui neuf jours.

LUDOVIC.

Eh bien, au bout de neuf jours, c'est joli ! Continuez, et, si vous voulez suivre mon conseil, dans quinze jours ou trois semaines, vous ferez un petit voyage ; cela vous remettra tout à fait.

GÉRARD.

J'allais justement partir, mon cher monsieur, quand cet horrible malheur m'est arrivé, et j'ai là mon passe-port tout visé pour l'étranger.

LUDOVIC.

Allez en Italie, alors, monsieur Gérard; allez en Italie. N'avez-vous rien qui vous retienne à Paris ?

GÉRARD.

Rien !

LUDOVIC.

Pas d'enfants ?

GÉRARD.

Pas d'enfants.

LUDOVIC.

Pas de nièces ? pas de neveux ?

GÉRARD.

Non.

LUDOVIC.

Millonnaire ?

GÉRARD.

On le dit ; mais...

LUDOVIC.

Oh ! ne vous en cachez pas pour moi, ce n'est pas ma fac-

ture qui vous ruinera : cent sous par visite, c'est dans les prix doux ; et encore, si vous trouvez que c'est trop cher, je peux ne pas revenir. A présent, vous êtes guéri, mon cher monsieur. Seulement, ne recommencez pas, vous n'auriez peut-être pas toujours pareille chance.

GÉRARD.

Au contraire, revenez, revenez tant que vous voudrez ! Non, seulement vos visites me guérissent, mais encore elles m'égayent.

LUDOVIC.

Diable ! n'allez pas dire cela ; vous me feriez du tort : un médecin gai, ne peut être un médecin sérieux... Et tenez, par ma foi, je vous laisse en bonne compagnie : voici M. Jackal, qui vient probablement vous annoncer qu'il tient votre assassin... C'est égal, cela a du vous agacer quand vous avez lu ce qu'il avait fait mettre dans les journaux, que vous étiez mort... Monsieur Jackal, vous savez que je suis un de vos admirateurs.

M. JACKAL.

Je vous le rends, monsieur ; car vous avez fait, savez-vous, une cure magnifique !

LUDOVIC, plaisantant.

Avez-vous trouvé la femme ?

M. JACKAL.

Si elle n'est pas trouvée, elle se trouvera.

LUDOVIC.

Espérons-le !

(Il sort en chantant *Fleuve du Tage.*)

SCÈNE II

GÉRARD, M. JACKAL.

M. JACKAL.

Vous avez là un charmant médecin, cher monsieur Gérard.

GÉRARD.

Oui, et, je le lui disais tout à l'heure, je suis toujours plus gai quand il me quitte.

M. JACKAL.

Eh bien, je vous apporte une nouvelle qui va vous égayer encore.

GÉRARD.

Vraiment ?

M. JACKAL.

Mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir ; vous êtes toujours faible... (Gérard s'assied.) Depuis que je vous connais, cher monsieur Gérard, je remarque en vous un fond de tristesse, de mélancolie, de taciturnité.

GÉRARD.

Le fait est que je ne suis pas gai.

M. JACKAL.

Je me suis dit : « Il n'y a pas de tristesse sans raison. » (Gérard pousse un soupir.) Eh bien, ce qui rend triste ce brave M. Gérard, c'est la mort de son neveu Victor, et la disparition de sa nièce Léonie. Son neveu, on ne peut pas le lui rendre ; mais sa nièce, on peut la lui retrouver.

GÉRARD, hochant la tête.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour arriver à ce résultat; et je n'ai pas réussi.

M. JACKAL.

Parce que vous n'avez pas à votre disposition les moyens que j'ai, moi. Aussi ai-je été plus heureux que vous.

GÉRARD, effrayé.

Plus heureux que moi ! Qu'avez-vous donc fait ?

M. JACKAL.

J'ai fait des recherches.

GÉRARD, pâlissant.

Vous ?

M. JACKAL.

Oui, et...

GÉRARD, d'une voix haletante.

Et... ?

M. JACKAL

Et je l'ai retrouvée.

GÉRARD.

Qui ?

M. GÉRARD.

Léonie, votre nièce !

GÉRARD.

Mon Dieu !...

M. JACKAL.

Allons, bon ! voilà que vous allez vous trouver mal de

joie maintenant... Ah! cher monsieur Gérard, vous avez le cœur trop tendre.

GÉRARD.

Et où est-elle?

M. JACKAL.

En bas, dans un fiacre. Elle n'attend que votre permission pour se jeter dans vos bras.

GÉRARD.

Oh!...

M. JACKAL, à la cantonade.

M. Gérard dit qu'il ne peut résister à son impatience; faites monter mademoiselle Léonie. (Gérard se lève et va en trébuchant vers la chambre du fond.) Où allez-vous?

GÉRARD.

Je n'en sais rien.

M. JACKAL.

Mon cher monsieur Gérard, vous m'avez l'air de n'avoir point parfaitement la tête à vous, et, vis-à-vis d'un homme qui n'a pas la tête à lui, vous ne trouverez pas mauvais qu'un agent de l'autorité prenne des précautions; il ne faut qu'un moment de folie pour causer parfois un malheur irréparable. Je vous ramène votre nièce Léonie; c'est une belle jeune fille de seize ans, tellement éprouvée jusqu'ici par le malheur, que, du moment que j'ai reçu l'ordre de la remettre entre vos mains, elle m'a inspiré le plus vif intérêt... Je vous dis donc ceci, mon cher monsieur Gérard : c'est à vous qu'est donnée la garde de cette charmante fille; eh bien, veillez à ce qu'il ne lui arrive rien de fâcheux; veillez à ce qu'il ne tombe pas un seul cheveu de sa tête; car, quelque part que vous soyez, fût-ce à l'étranger, fût-ce en Amérique, fût-ce en Chine, j'étends le bras et je vous tire à moi... et, alors, vous connaissez le vieil adage : dent pour dent, œil pour œil, tête pour tête!... Mais qu'avez-vous donc? Vous ne m'écoutez pas... Ce que je vous dis a cependant son importance...

GÉRARD, l'œil fixé sur la porte d'entrée.

Monsieur Jackal! monsieur Jackal! voyez-vous?...

M. JACKAL.

Certainement que je vois! je vois votre nièce qui entre, et je me retire pour vous laisser tout au plaisir de vous revoir... Adieu, monsieur Gérard! adieu, mademoiselle! (Aux Gendarmes.) Messieurs, nous n'avons plus rien à faire ici.

SCÈNE III

GÉRARD, LÉONIE ou ROSE-DE-NOEL.

Léonie s'arrête au point le plus éloigné de la chambre; Gérard la regarde avec une profonde terreur. Moment de silence.

GÉRARD, d'une voix qu'il essaye de rendre caressante.
Léonie ! ma chère Léonie, est-ce bien toi ?

LÉONIE.

Moi-même ! et, si vous en doutez, regardez, mon oncle. (Elle découvre le haut de son col.) Voilà le coup de couteau d'Orsola !

GÉRARD.

Oui, c'était une méchante créature, et qui, à moi aussi, m'a fait bien du mal ! Mais Dieu l'a punie.

LÉONIE.

Si c'est Dieu qui l'a punie, comment est-ce pour le moins coupable des deux qu'il a été le plus sévère ?

GÉRARD.

Léonie ! Léonie ! rappelle-toi combien je t'aimais.

LÉONIE.

Je me rappelle que celui que vous aimiez le mieux, c'était mon frère Victor ; vos préférences sont terribles, mon oncle, elles tuent. Ne m'aimez pas trop.

GÉRARD.

Tu as raison, Léonie ; accuse-moi, accable-moi, condamne-moi ! Jamais, non, jamais tu ne m'en diras autant que ma conscience m'en a dit... Regarde-moi ! il y a sept ans que ce malheureux crime a été commis ; j'ai vieilli de vingt années en sept ans... C'est une bien terrible chose, n'est-ce pas ? que de me retrouver en face de toi à la lumière du soleil, que de te voir entrer pâle et menaçante dans cette chambre, et, quand je doute si c'est toi, de te voir montrer la trace du couteau d'Orsola, en me disant : « Voyez ! » Eh bien, moins terrible, je te le jure, est cela que de voir dans mes rêves sortir du lac, les cheveux ruisselants d'eau et collés au visage, le fantôme de ton pauvre frère, me criant : « Mon oncle ! mon bon oncle ! ne me fais pas mourir ! » Mais laissons dormir dans sa tombe le pauvre enfant ; il y dort plus tranquille que moi dans mon lit, j'en suis sûr, et occupons-nous de toi, ma

chère Léonie, de ton avenir, de ton bonheur. Tu es jeune, tu es belle, tu peux être heureuse... Je ne parle pas de richesse... (Se traînant vers la cachette, qu'il ouvre.) Tiens, cette armoire renferme des millions! de peur qu'on ne me les vole, j'ai fait faire cette cachette. Nul ne la connaît, nul ne peut la connaître; quand elle est fermée, elle ne s'ouvre plus que par un ressort familier à moi seul. Des voleurs sont venus, ils m'ont menacé de mort si je ne leur disais pas où était mon argent, je ne le leur ai pas dit. C'était pour toi, Léonie, que je gardais tout cela! Pour moi, je n'en ai pas besoin; qu'en ferais-je?... Allons! tout est prêt, partons! Voyons, mon portefeuille, le voilà; mon passe-port, le voilà; la voiture est en bas, à notre disposition, rien ne nous retient plus ici!... Viens, Léonie, partons!

LÉONIE.

Je ne pars pas.

GÉRARD.

Comment, tu ne pars pas?

LÉONIE.

Non; mon témoignage est nécessaire ici, je reste.

GÉRARD.

Ton témoignage nécessaire, pourquoi?

LÉONIE.

Pour que l'innocent ne soit pas condamné à la place du coupable.

GÉRARD, presque menaçant.

Ah! tu veux rester pour me dénoncer, pour me faire condamner, pour me faire monter sur l'échafaud?

LÉONIE.

Non, mais pour que M. Sarranti n'y monte pas à votre place.

GÉRARD.

Sarranti! Sarranti! Que t'importe cet homme? La fatalité le poursuit, abandonne-le à la fatalité!

LÉONIE.

C'est-à-dire que vous me demandez que je le tue, quand, d'un mot, je puis le sauver? Vous voulez que mes nuits soient hantées par un spectre; seulement, votre fantôme, à vous, c'est un enfant noyé qui vous crie: « Mon bon oncle, ne me fais pas mourir! » Mon fantôme, à moi, serait

un innocent qui, du haut de son échafaud, me crierait : « Misérable, tu me laisses mourir ! » Je ne partirai pas.

GÉRARD.

Oh ! de gré ou de force, il faudra bien cependant que tu partes.

LÉONIE.

De gré, je vous l'ai dit, je ne partirai pas. De force, comment vous y prendrez-vous ? Vous m'emporterez par les escaliers? Dans les escaliers, je crierai ! Vous m'enfermerez dans une voiture? Dans la voiture, je crierai ! Vous me conduirez dans une chambre ? Dans cette chambre, il y aura une fenêtre ; par la fenêtre de cette chambre, je crierai ! Vous m'entraînerez dans un désert? Dans ce désert, je crierai ! et, prenez garde ! à défaut de juges pour m'entendre, dans ce désert, il y aura Dieu !... Cet homme qui m'a amené ici, vous a dit qu'il vous donnait votre crime à garder. Il mentait, c'était votre châtiment.

GÉRARD, la tête dans sa main.

Effroyable logique de l'assassinat ! Me voilà forcé, parce que j'ai commis un premier meurtre, ou d'en subir la peine, ou d'en commettre un second... Léonie !

LÉONIE, courant à la fenêtre et l'ouvrant.

Ne m'approchez pas, ou je crie.

GÉRARD.

Léonie, je ne te menace pas, je te prie.

LÉONIE.

Priez ou menacez, monsieur, peu m'importe ! Vous êtes un homme et vous êtes armé. Je suis un enfant sans défense, mais je suis plus forte, je suis plus invulnérable que vous, parce que je suis la vérité ! parce que je suis la justice ! parce que je suis la loi !

GÉRARD.

Que me reste-t-il donc à faire, alors?

LÉONIE.

A m'ouvrir cette porte, et à me dire : « Va librement où ton devoir te dit d'aller, » ou bien...

GÉRARD.

Ou bien ?

LÉONIE.

Ou bien à me tuer, comme vous avez tué mon frère !

GÉRARD.

Elle aussi! (Il regarde autour de lui, voit la porte de la cachette toute grande ouverte et paraît frappé d'une idée. — A lui-même.) Eh bien, non, je ne la tuerai pas : je la laisserai mourir! (Menaçant.) Léonie!

LÉONIE, ouvrant la fenêtre.

Au secours!

GÉRARD, bondissant sur elle et lui jetant sur la tête son manteau dont il l'enveloppe.

Ah! tu crieras!

LÉONIE, d'une voix qui s'affaiblit.

Au secours! à moi! au meurtre!

GÉRARD, l'emportant, la jetant dans la cachette et refermant la porte sur elle.

Crie, maintenant! Nous verrons si, quand je serai parti, quand toutes les portes seront fermées, nous verrons si quelquelqu'un t'entend et vient t'ouvrir... (Il prend le coffre plein d'or qu'il traîne jusqu'à la porte, sort à moitié, puis recule et tombe assis sur le coffre en s'écriant.) Le moine!...

SCÈNE IV

GÉRARD, DOMINIQUE.

GÉRARD.

Que me voulez-vous?

DOMINIQUE.

Je vais vous le dire.

GÉRARD.

Pas à cette heure, pas en ce moment; ce soir, demain, après-demain.

DOMINIQUE.

Non, à l'instant même.

GÉRARD.

Je ne puis.

(Il s'avance vers la porte, Dominique lui barre le chemin.)

DOMINIQUE.

Vous ne passerez pas!

GÉRARD, s'appuyant à la muraille.

Trop tard! cinq minutes trop tard!

DOMINIQUE.

C'est Dieu qui mesure le temps! Voulez-vous m'écouter?

GÉRARD.

Parle donc!

DOMINIQUE.

Je viens vous demander le droit de révéler votre confession.

GÉRARD.

C'est-à-dire que vous venez me demander ma mort, c'est-à-dire que vous venez me demander de me conduire par la main à l'échafaud!

DOMINIQUE.

Non, monsieur; car, cette permission accordée, je ne m'oppose plus à votre départ.

GÉRARD.

A mon départ... Et, derrière moi, vous me dénoncez, derrière moi, le télégraphe joue, et, à dix lieues, vingt lieues, trente lieues d'ici, l'on m'arrête.

DOMINIQUE.

Je vous donne ma parole, monsieur, et vous savez si je suis l'esclave de ma parole, que, demain à midi seulement, c'est-à-dire quand vous serez en Belgique, j'userai de la permission.

GÉRARD.

Et quand je serai en Belgique, comme il y a meurtre, vous obtiendrez l'extradition.

DOMINIQUE.

Je ne la solliciterai pas, monsieur; je suis un homme de paix, je demande que le pécheur se repente et non qu'il soit puni; je veux, non pas que vous mouriez, mais que mon père ne meure pas!

GÉRARD.

Impossible! vous me demandez une chose impossible.

DOMINIQUE.

Ce que vous faites là est épouvantable! dans ce moment, la cour prévôtale délibère sur le sort de mon père; dans ce moment, on prononce sa sentence peut-être... et les sentences des cours prévôtales s'exécutent dans les vingt-quatre heures!

GÉRARD.

L'engagement que vous avez pris avec moi est formel; après ma mort, oui... mais, tant que je vivrai, non, non,

mille fois non ! Laissez moi donc passer... Vous ne pouvez rien contre moi.

DOMINIQUE, au comble du désespoir.

Monsieur, croyez-vous que, pour vous persuader, j'aie employé tous les moyens, toutes les paroles, toutes les prières, toutes les supplications qui peuvent avoir un écho dans le cœur de l'homme ? croyez-vous qu'il y ait une possibilité de sauver mon père en dehors de celle que je vous propose ? S'il y en a une, dites-le ; je ne demande pas mieux que de l'employer, dût-elle tuer mon corps en ce monde, et perdre mon âme dans l'autre... Tenez, je me mets à vos genoux pour vous conjurer de sauver mon père ! Un moyen ! indiquez-moi un moyen !...

GÉRARD.

Je n'en connais pas ! Laissez-moi passer !

DOMINIQUE.

Et si je vous tuais ?...

SCÈNE V

LES MÊMES, SALVATOR, se précipitant et retenant la main de Dominique.

SALVATOR.

Arrêtez !... Un pareil coquin ne mérite pas de finir de la main d'un honnête homme. — A moi, Roland !

(Roland se précipite dans la chambre, et saute à la gorge de Gérard, qui roule avec lui derrière le lit.)

GÉRARD.

Délivrez-moi du chien et laissez-moi partir, et je signerai tout ce que vous voudrez !

SALVATOR, arrachant le chien de dessus Gérard.

Tout beau, Roland !

DOMINIQUE, prenant une plume et la présentant avec le manuscrit à Gérard.

Écrivez : « *Mardi, onze heures du matin.* — J'autorise le fils de M. Sarranti à révéler ma confession demain Mercredi, à midi. » Signez !

(Gérard signe.)



SALVATOR.

Et maintenant, allez vous faire pendre où il plaira à Dieu et à la justice humaine de vous dresser un gibet! Va, va-t'en, maudit!

DOMINIQUE, se jetant dans les bras de Salvator.

Oh! mon sauveur, embrassez-moi!

SALVATOR.

Maintenant, où est Rose-de-Noël?

DOMINIQUE.

Rose-de-Noël? Je ne l'ai pas vue.

SALVATOR.

Elle doit être ici cependant. M. Jackal l'y a ramenée ce matin... Ah! dans la chambre à côté sans doute. (Il y entre.) Rose-de-Noël!...

DOMINIQUE, appelant.

Léonie! Léonie!

SALVATOR, pâle, effaré, reparaisant à la porte.

Rose-de-Noël!... Rose-de-Noël, où es-tu?

DOMINIQUE.

Mon Dieu, que craignez-vous?

SALVATOR.

Tout! Cet homme est capable de tout!

DOMINIQUE.

Il l'aura tuée pour fuir comme il a tué son frère.

SALVATOR.

Mon Dieu!

DOMINIQUE.

Écoutez... Non... J'avais cru entendre comme un gémissement.

SALVATOR.

Ah! c'est-elle! C'est peut-être son dernier cri. Où est-elle, mon Dieu? où est-elle? (A Roland, qui gratte la muraille.) Que fais-tu, Roland? qu'y a-t-il? Cherche, mon chien!... cherche!... (Après une pause.) Morte où vivante, Rose-de-Noël est là.

DOMINIQUE.

Attendez.

SALVATOR.

Pas de porte!... la muraille! Oh! s'il le faut, j'abattrai la

maison pour retrouver son cadavre. Rose-de-Noël! Rose-de-Noël!

DOMINIQUE.

Je me rappelle... un réduit creusé dans le mur. C'est là qu'il cachait son or, c'est là qu'il avait caché le manuscrit... Un ressort... un secret. Dieu a permis qu'il me l'ait indiqué...

(Il presse le ressort, la cachette s'ouvre. On voit Rose-de-Noël, à genoux, suffoquant, presque asphyxiée; elle a, avec ses dents et ses mains, déchiré le manteau, à travers lequel sa tête et un de ses bras sont passés dans la lutte.)

SALVATOR, la prenant dans ses bras.

Ah! Rose-de-Noël!... vivante, grâce à Dieu!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROSE-DE-NOEL, M. JACKAL.

ROSE-DE-NOEL.

Ah! Salvator, je savais bien que c'était toi qui me sauverais.

M. JACKAL, entrant.

Messieurs! messieurs!

DOMINIQUE et SALVATOR.

M. Jackal.

M. JACKAL.

Oui, M. Jackal en personne, lequel vient vous annoncer que, grâce à une protection puissante et inconnue, il est nommé commissaire central à Toulon. (A Gérard, qui entre.) Si vous passez jamais par là, monsieur Gérard, je me mets à votre disposition.

SALVATOR.

Mais comment se fait-il que M. Gérard...?

M. JACKAL.

C'est bien simple. Avant de partir pour ma nouvelle destination, je suis venu faire une visite à M. Henri, mon protégé... Tout à coup, je vois passer, dans une chaise de poste, M. Gérard, qui, au lieu de partir avec sa nièce, comme je le lui avais expressément recommandé, partait seul... J'ai eu peur qu'il ne fût arrivé malheur à Rose-de-Noël, que j'aime

beaucoup, et je ramène ici M. Gérard pour lui demander une petite explication.

SALVATOR.

Je vais vous la donner moi : M. Gérard, en partant, avait jeté vivante sa nièce dans ce sépulcre, où elle serait morte à cette heure si, grâce à Brésil, nous ne l'avions retrouvée !...

M. JACKAL.

Eh bien, que vous ai-je toujours dit, monsieur Salvator? *Cherchez la femme!*

FIN DES MOHICANS DE PARIS

GABRIEL LAMBERT

DRAME EN CINQ ACTES
ET UN PROLOGUE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. AMÉDÉE DE JALLAIS

Ambigu-Comique. — 16 mars 1866.

DISTRIBUTION

GABRIEL LAMBERT	MM.	Lacressonnière.
LE DOCTEUR FABIEN		Faille.
OLIVIER D'HORNOY		Castellano.
THOMAS LAMBERT		Clément-Just.
DE LUSSAN		Regnier.
RICHARD		Berret.
GASPARD		Raynard.
CHIVERNY		Richer.
ROSSIGNOL		Parrot.
FRANÇOIS		Desormes.
Un Brigadier de gendarmerie		Hoster.
Un Garçon de la Banque / Un Agent de police		Lavergne.
Un Geôlier		Giraudet.
Un Gendarme		Jules.
Un Domestique		Loyer.
Un autre Domestique		Reimers.
Un Enfant		X.
LOUISE, fiancée de Gabriel	Mmes	Adèle Page.
DIANE RICHARD		Jeanne Andrée.
ROUGEOTTE, fille de ferme		Enjalbert.

Invités, Invitées, Forçats, etc.

PROLOGUE

L'intérieur d'une ferme. Meubles indiquant l'aisance. — Fond de campagne. — Montagne praticable. — Sur le bord de la Vilaine.

SCÈNE PREMIÈRE

ROUGEOTTE, seule, mettant le couvert.

Faire la cuisine et mettre le couvert, ôter le couvert et refaire la cuisine, voilà ma position comme femme de chambre chez M. Lambert. Comme fille de ferme, c'est autre chose : je mène les chevaux à l'abreuvoir, et j'ai, de plus, dans mes

moments perdus, pour les oies les attentions d'une sœur et pour les dindons les soins d'une mère. Cela m'humilie, de temps en temps, quand on m'appelle la mère aux oies, ou la sœur aux dindons. Mais je fais mes quatre repas à la journée, je renfonce mon humiliation avec des pommes de terre et de la galette de sarrasin.

SCÈNE II

LOUISE, ROUGEOTTE.

LOUISE.

Le dîner est-il prêt, Rougeotte?

ROUGEOTTE.

Il l'est si l'on veut, mademoiselle Louise, et il ne l'est pas si l'on ne veut pas.

LOUISE.

Explique-toi.

ROUGEOTTE.

Il l'est ou, plutôt, il doit l'être, puisqu'il y a quatre heures que le haricot est sur le feu; mais il ne l'est pas, parce que le mouton s'entête à ne pas cuire.

LOUISE.

Du reste, il n'y a pas de temps perdu, puisque Gabriel n'est pas encore rentré.

ROUGEOTTE, avec un soupir.

Ah! pauvre M. Gabriel!

LOUISE.

Tu le plains?

ROUGEOTTE.

Et de tout mon cœur, ce cher garçon.

LOUISE.

Et pourquoi le plains-tu?

ROUGEOTTE.

Parce qu'il n'était pas né pour le métier qu'on lui fait faire.

LOUISE.

N'est-il pas fils de fermier et de fermière?

ROUGEOTTE.

De fermier, oui... de fermière, non... Vous ne vous la rappelez donc pas, sa pauvre mère?... Comme elle était délicate!

on aurait dit une demoiselle de la ville. Aussi elle n'y a pas pu tenir, elle est morte à la peine.

LOUISE.

Trop tôt pour nous tous.

ROUGEOTTE.

Mais trop tard pour M. Gabriel.

LOUISE.

Comment, trop tard pour M. Gabriel?

ROUGEOTTE.

Oui... parce qu'elle l'a élevé dans du coton, pauvre enfant!... parce qu'elle lui a appris à lire, à écrire, à compter, à dessiner... tout ce qu'elle savait, pauvre femme... au lieu d'en faire un bon gros paysan, robuste comme le père Lambert; voilà ce que c'est que les mésalliances... Moi, je me suis bien promis de n'épouser jamais un grand seigneur. Il n'y a qu'à le regarder, pauvre M. Gabriel!... un garçon de charrue, ça?... c'est mon amoureux Pierre qui est un garçon de charrue. Il fallait le laisser à Paris, où il était, suivre son état de graveur, où il faisait des merveilles, à ce qu'on disait... et ne pas le forcer d'être paysan, lui qui est né pour être monsieur. Mais... vous-même qui allez être sa femme, puisque vous êtes sur le point de l'épouser, est-ce que vous croyez que vous allez le forcer à faire un métier pour lequel il n'est pas venu au monde?... Lui, voyez-vous, il mourra comme sa mère!

LOUISE.

Oh! tais-toi donc, Rougeotte.

ROUGEOTTE.

Et tenez, le voilà, regardez-le plutôt... Il ramène les chevaux à l'écurie... Est-ce que c'est son affaire, çà?... Non, son affaire, à lui, voyez-vous, c'est deux bonnes petites chambres à Paris : une pour son atelier,... l'autre pour vous et les enfants quand il en viendra.

LOUISE.

Mais la ferme?

ROUGEOTTE.

On la vend, la ferme!... M. Lambert garde douze cents livres de rente, et il vit avec cela comme le roi d'Yvetot... Avec le reste, vous allez faire votre établissement à Paris; et chacun suit sa vocation... (Flairant.) Bon! voilà mon haricot de mouton qui brûle... Ah! pour le coup, M. Lambert va

joliment gronder!... il m'appellera encore mercenaire! je ne sais pas ce que c'est, mais ça doit être un vilain animal. Songez à ce que je vous dis pour M. Gabriel, mademoiselle Louise!... Songez-y!

SCÈNE III

LOUISE, seule.

Hélas! oui, j'y songe... je ne songe même qu'à cela... Comme elle a tout deviné avec son gros bon sens, la pauvre Rougeotte!... (A Gabriel.) Viens, mon cher Gabriel, viens!

SCÈNE IV

LOUISE, GABRIEL.

GABRIEL, distrait et l'embrassant au front.

Bonjour, Louise.

LOUISE.

Comme te voilà mouillé!

GABRIEL.

Il pleuvait à verse.

LOUISE.

Mais il fallait rentrer.

GABRIEL.

Et le labour?... Qu'aurait dit le père Lambert?... Est-ce que ce n'est pas à midi que rentrent les garçons de charrue?

LOUISE.

Mais tu n'es pas un garçon de charrue!

GABRIEL.

Que suis-je donc?

LOUISE.

Tu es leur maître.

GABRIEL.

Raison de plus pour leur donner l'exemple.

LOUISE.

Change d'habits, au moins!

GABRIEL.

Pourquoi faire?

LOUISE.

Tu es tout mouillé.

GABRIEL.

Il faut bien que je m'habitue à la pluie comme au reste.

LOUISE.

Tu es cruel, Gabriel.

GABRIEL.

Moi? je fais tout ce qu'on veut!

LOUISE.

Mais à contre-cœur!

GABRIEL.

Du moment que je ne me plains pas.

LOUISE.

Voilà ce qui me désespère!... J'aimerais mieux que tu te plaignisses.

GABRIEL.

A quoi cela servirait-il?... Ma pauvre Louise, il y a une destinée.

LOUISE.

Un cœur religieux dirait une Providence.

GABRIEL.

Je ne puis appeler Providence cette force invisible, et cependant implacable, qui me fait faire le contraire de ce que je veux!

LOUISE.

Ainsi, en m'épousant, tu fais le contraire de ce que tu veux?

GABRIEL.

Je ne dis pas cela... sur un point particulier, mais en thèse générale. Je viens au monde faible et chétif; ma mère, qui m'adore, me rattache à la vie à force de soins; mon éducation, grâce à celle qu'elle avait reçue elle-même, devient celle d'un enfant destiné au monde et à la fortune. Mon père comprend que je ne suis pas bâti pour faire un homme de peine, il me consulte sur mes goûts; pour ne pas trop m'élever au-dessus de ma position, je choisis un état moitié artisan, moitié artiste. Je choisis l'état de graveur; en deux ou trois ans, j'y fais des progrès énormes... je reviens passer un mois chez mon père... Je t'y trouve, ma pauvre Louise, fille de sa sœur, adoptée par lui... La solitude... le tête-à-

tête, l'entraînement, nous poussent dans les bras l'un de l'autre.

LOUISE.

Vous oubliez l'amour, Gabriel!

GABRIEL.

L'amour, si tu veux!... Nous faisons les plus beaux projets du monde : un atelier à Paris pour mon travail, une jolie chambre à côté pour Louise, et, sur ces projets, je pars!... Une petite irrégularité dans notre correspondance te fait douter de moi!... tu avoues tout à mon père,... même ce que tu n'eusses dû avouer à personne!... Mon père est un puritain... Il me rappelle à mon village, que, selon lui, j'ai eu le tort de quitter.

LOUISE.

Il t'ordonne de m'épouser, injonction que tu accomplis, bien à contre-cœur.

GABRIEL.

Mais non, ma bonne Louise, je t'aime tendrement! Obtiens de mon père qu'une fois mariés, nous retournions à Paris, et je serai l'homme le plus heureux du monde! et ce que j'appelle destinée, je l'appellerai Providence!...

LOUISE.

Mais c'est donc un bien grand malheur, que d'avoir une jolie femme, dans un beau village, au milieu d'un pays magnifique?

GABRIEL.

Ce n'est pas là le malheur, Louise!... le malheur, pour un homme d'imagination et d'espérance, comme je l'étais, et comme, hélas! je le suis encore, c'est de voir un but restreint et rien au delà! Tiens, ma pauvre Louise, il y a des jours où je regrette qu'au moment où j'ai failli passer sous la roue du moulin de M. Richard, il se soit trouvé là un brave garçon, nommé Gaspard, pour me tirer de l'eau.

LOUISE.

Gabriel!

GABRIEL.

Tiens, M. Richard, voilà un exemple de ce qu'un homme intelligent peut faire à Paris. C'était un paysan comme mon père... il était simple meunier, et n'avait que son moulin, celui sous la roue duquel j'ai failli périr... Sa fille était une jolie petite paysanne, qui m'appelait Gabriel, et que j'appelais

Charlotte... Le hasard... la destinée... la Providence met M. Richard en contact avec un fournisseur de vivres. Ils obtiennent un marché du gouvernement, pour faire passer du blé en Algérie... M. Richard a cent mille livres de rente... un hôtel à Paris... il est baron, chevalier de la Légion d'honneur; sa fille ne s'appelle plus Charlotte, elle s'appelle Diane; elle a des voitures, des chevaux, des robes de satin, des pelisses de renard bleu, et elle épousera qui elle voudra.

LOUISE, avec un soupir.

Ce qui est bien plus agréable sans doute que d'épouser qui l'on ne veut pas... Mais ne parlons plus de cela! Voilà ton père. (Il passe un frisson à Gabriel.) Tiens! va changer d'habits, je t'en supplie, tu grelottes!

GABRIEL.

Tu as raison, j'y vais.

SCÈNE V

LES MÊMES, LAMBERT, entrant.

GABRIEL.

Bonjour, père!

LAMBERT.

Bonjour, garçon! (Gabriel entre dans le cabinet à côté.) Où va-t-il donc?...

LOUISE.

Changer d'habits, mon oncle... Depuis une heure, il est exposé à la pluie, et, au mois de décembre, la pluie est glacée.

LAMBERT.

Douillet, va!... j'aurais bien voulu te voir à la retraite de Moscou; mais non, je n'aurais pas voulu t'y voir, tu y serais resté. (A Gabriel.) Et où ça en est-il, le labour?

GABRIEL, dans le cabinet.

Dans trois jours, ce sera fini, mon père! La semaine prochaine, on pourra commencer les semailles.

(Rougeotte rentre et sert le dîner.)

LAMBERT.

Et, dans deux mois, on verra pousser le grain, au mois d'août les épis, et, à l'Assomption, on fera la moisson... Ah! tu sais, Gabriel?

GABRIEL.

Quoi, mon père?

LAMBERT.

Ce mauvais sujet de Gaspard!...

GABRIEL.

Qui m'a sauvé la vie, tu sais, Louise.

LAMBERT.

Ça ne l'empêche pas d'être un mauvais sujet, ça.

GABRIEL.

Eh bien?

LAMBERT.

Il a déserté, avec armes et bagages!

GABRIEL.

Pauvre diable!

LAMBERT.

Comment, pauvre diable? Tu plains un déserteur?

GABRIEL, rentrant habillé en bourgeois.

S'il a déserté, c'est qu'il n'avait pas de vocation pour être soldat, et je plains tous ceux qui n'ont point de vocation pour leur état.

(Il se met à table.)

ROUGEOTTE, à Gabriel qui se sert.

Est-il cuit?

GABRIEL.

Qui vous a raconté l'histoire de Gaspard, mon père?

LAMBERT.

Le brigadier de gendarmerie, qui a reçu des ordres pour l'arrêter, s'il revenait au village.

ROUGEOTTE.

Est-il cuit?

LAMBERT.

Et puis une autre nouvelle enfin.

GABRIEL.

Laquelle?

LAMBERT, avec emphase.

M. le baron Richard est arrivé.

GABRIEL, vivement.

M. Richard, l'ancien meunier?

LAMBERT.

Lui-même, avec mademoiselle Diane de Saint-Delay, sa fille...

(Gabriel pose sa fourchette sur son assiette, et est visiblement ému.)

LOUISE.

De Saint-Dolay! mais c'est le nom de notre village qu'ils ont pris?

LAMBERT.

Bon! ils ont pris bien autre chose, va!

ROUGEOTTE.

Est-il cuit?

LAMBERT.

Quoi donc?

ROUGEOTTE.

Le mouton.

LAMBERT, impatienté.

Dur comme notre âne! es-tu contente?

ROUGEOTTE.

Pas trop... j'aime notre âne,... et vous l'injuriez, pauvre bête!... Oh!... ces maîtres, ces maîtres... c'est-il injuste!

GABRIEL.

Bon! mon cher père, il faut bien passer quelque chose aux enrichis.

LAMBERT.

Je le vois encore, avec sa blouse blanche de farine et son bonnet de coton! La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, c'était pour une contestation à propos d'une borne qui, pendant la nuit, avait fait cinq ou six pas de son champ dans le mien... Je vous lui ai envoyé un petit papier aux armes de Sa Majesté... Le lendemain, la borne était à sa place. Il faut qu'il en ait diablement déplacé, des bornes, pour arriver à avoir cent mille livres de rente.

GABRIEL.

Il faut être indulgent, mon père; tout le monde n'est pas un Cincinnatus comme vous.

LAMBERT.

Qu'est-ce que c'est que Cincinnatus?

GABRIEL.

Un brave Romain, mon père, qui, étant consul, chassa les Sabins du Capitole; qui, le jour où il ne fut plus consul, retourna à sa charrue, et que l'on alla reprendre, à sa charrue, pour le faire dictateur. Eh bien, je voulais dire, mon père, que vous êtes un homme de cette trempe-là!

LOUISE, en admiration.

Hein, mon oncle, est-il instruit!

LAMBERT.

Trop! n'importe... Nous allons boire un verre de vin de la coulée de Géran, à la santé de ton Cincinnatus!

GABRIEL.

Je vous ferai observer, mon père, qu'attendu qu'il y a deux mille deux cent soixante-douze ans, à peu près, qu'il est mort, cela ne lui fera pas grand bien.

LAMBERT.

En tout cas, si cela ne lui fait pas de bien, à lui, cela nous en fera, à nous. Tiens, Louise, va prendre la clef de la cave sur la cheminée de ma chambre; j'ai oublié de la mettre dans ma poche, et, dans le troisième caveau à gauche...

LOUISE.

Je sais où, mon oncle!

LAMBERT.

Et comment sais-tu cela?

LOUISE.

Parce que c'est le vin que vous préférez!

(Elle sort avec Rougeotte.)

LAMBERT.

Nous sommes seuls.

GABRIEL.

Oui, mon père.

LAMBERT.

Tu as dit de moi que j'étais un homme de la trempe de Cincinnatus.

GABRIEL.

Je l'ai dit.

LAMBERT.

Et tu as voulu dire, par là, que j'étais un honnête homme.

GABRIEL.

Certainement!

LAMBERT, lui tendant la main.

Mets ta main là!

GABRIEL.

La voilà, mon père.

LAMBERT.

Ta main tremble.

GABRIEL.

Votre façon de me parler...

LAMBERT.

Veux-tu que je te dise pourquoi ta main tremble, Gabriel? C'est que, fils d'honnêtes gens, tu n'es pas sûr d'être un honnête homme.

GABRIEL.

Mon père, que dites-vous là !

LAMBERT.

Il n'est jamais sûr d'être un honnête homme, celui qui n'est pas content de l'état de ses pères, et qui veut une position plus haute que celle que la Providence lui a faite... Désirer s'élever, Gabriel, c'est mépriser le point d'où l'on est parti; et le fils qui, à tort, méprise ses parents, finit presque toujours par mériter justement leur mépris.

GABRIEL

Mais, mon père, je n'ai rien dit, je n'ai rien fait...

LAMBERT.

La seule chose que je me rappelle dans cette histoire romaine dont tu me parlais tout à l'heure, c'est que le père, maître absolu de la famille, avait droit de vie et de mort sur ses enfants... Ne fais jamais une action déshonorante, Gabriel, car je te jure par l'âme de mon père que je me souviendrais de ce que tu m'as dit : que j'étais un homme de la trempe de Cincinnatus. Une fois pour toutes, c'est dit. (Rougeotte apporte une bouteille.) Souviens-toi que je n'ai pas l'habitude de répéter deux fois la même chose!

(Gabriel s'essuie le front avec son mouchoir.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROUGEOTTE.

ROUGEOTTE, regardant au fond.

Ah! monsieur Lambert! monsieur Lambert! une belle voiture qui s'arrête à la porte... un beau monsieur et une belle dame qui en descendent et qui viennent ici!

LAMBERT.

Comment ici?

ROUGEOTTE.

Mais oui... les voilà!... Oh! voyez donc la demoiselle, quel drôle de couvercle elle a sur la tête!

LAMBERT.

C'est M. Richard!

GABRIEL.

Mais alors, la jeune dame, c'est Diane!

ROUGEOTTE.

Oh! elle est belle tout de même!... elle est belle tout de même!...

LAMBERT.

Comme ce n'est probablement pas pour moi qu'il vient... reçois-le, Gabriel... J'aime autant ne pas me trouver avec lui.

SCÈNE VII

LES MÊMES, RICHARD, DIANE.

RICHARD, avant que Lambert soit sorti.

Eh bien, où allez-vous donc, monsieur Lambert? Ne vous sauvez pas, c'est à vous que j'ai affaire.

LAMBERT, se retournant.

A moi? vous avez affaire à moi?

RICHARD.

Oui, mon cher monsieur.

LAMBERT.

Son cher monsieur!

RICHARD.

C'est votre fils, ce grand garçon-là, n'est-ce pas, M. Gabriel?

LAMBERT.

Lui-même.

RICHARD.

Mon cher Gabriel, occupez-vous de ma fille; moi, j'ai à causer avec votre père.

GABRIEL.

Moi?

DIANE.

Refusez-vous de vous occuper de moi?

GABRIEL.

Grand Dieu, mademoiselle, trop heureux au contraire! Mademoiselle veut-elle nous faire l'honneur de prendre quelque rafraîchissement?

DIANE.

Merci ! débarrassez-moi seulement de mon chapeau !

(Gabriel porte le chapeau sur une table.)

RICHARD.

Vous êtes étonné de me voir chez vous, cher monsieur Lambert !

LAMBERT.

Je dois vous avouer, monsieur le baron, qu'après la contestation que nous avions eue ensemble...

RICHARD.

D'abord, je suis baron à Paris, dans mon salon... pour les Parisiens !... mais ici, monsieur Lambert, aujourd'hui comme autrefois... je suis le voisin Richard, ou Richard le meunier, comme vous voudrez. Ah ! je sais bien qu'il y a des gens qui oublient d'où ils sont partis... moi, je m'en fais gloire ! quant à notre contestation, j'avais tort ; voilà ma main : que voulez-vous de plus ?

DIANE.

Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Gabriel ?

GABRIEL.

Si fait, mademoiselle ; seulement, je n'ose pas me souvenir !

DIANE.

Pourquoi cela ? la mémoire n'est-elle pas le don le plus précieux que nous ait fait le Seigneur ?

GABRIEL.

Mademoiselle Diane !

DIANE.

Je me souviens, moi.

GABRIEL.

Et de quoi pouvez-vous vous souvenir, mon Dieu ?

(Louise entre sans être vue.)

DIANE.

Je me souviens que nous avons été élevés, et que nous avons joué ensemble, étant enfants ; que, comme vous étiez plus grand que moi, vous me traîniez dans ma petite voiture par les beaux chemins, et me portiez dans les mauvais. Je me souviens qu'un jour, sur un désir de moi, vous avez exposé votre vie... Je voulais un nymphéa qui flottait à fleur d'eau ; en essayant de l'attirer à vous, avec une branche d'arbre, vous êtes tombé dans la rivière ; à mes cris, un brave

garçon nommé Gaspard... oh! je n'ai pas oublié son nom ! est accouru, s'est jeté à l'eau, et vous a sauvé.

LOUISE, à part.

Ils se connaissent !

GABRIEL.

Il y a si longtemps de cela, mademoiselle Diane !

DIANE.

Je ne m'appelle pas Diane, je m'appelle Charlotte.

GABRIEL.

Oh ! oui, oui, vous vous appelez Charlotte.

DIANE.

Vous disiez ?...

GABRIEL.

Je disais qu'il y avait si longtemps que cela était arrivé... et que, ne nous étant pas revus depuis...

DIANE.

Vous vous trompez, monsieur Gabriel, nous nous sommes revus.

GABRIEL.

Nous !

DIANE.

Et vous m'avez bien reconnue... Vous seulement, vous avez fait semblant de ne pas me reconnaître.

GABRIEL.

C'était à Paris, n'est-ce pas ? chez le maître graveur où je travaillais ; vous êtes venue pour faire faire des cartes au nom de mademoiselle de Saint-Dolay.

DIANE.

Une fantaisie de mon père... Je vous ai regardé pour voir si vous me parleriez... vous avez ouvert la bouche. J'attendais, et vous vous êtes remis à votre travail sans prononcer une parole.

GABRIEL.

Oh ! mademoiselle, mon silence ne tenait point à ce que je ne vous reconnaissais pas, comme vous l'avez supposé, mais à ce qu'au contraire, je vous reconnaissais trop ! Qu'aurais-je pu vous dire ?... sinon : « Charlotte ! chère Charlotte ! »

DIANE.

Eh bien, il fallait me dire : « Charlotte ! chère Charlotte ! » je vous aurais répondu : « Gabriel ! cher Gabriel ! »

(Elle lui tend la main.)

LOUISE.

Mon Dieu!

DIANE.

Il y a huit jours, je suis retournée chez votre maître graveur... vous n'y étiez plus. Je lui ai demandé de vos nouvelles; il m'a dit que votre père vous avait rappelé à la ferme pour vous céder son exploitation; ce qui était un grand malheur, ajoutait-il, car vous aviez tant de dispositions pour votre état... je vous répète ses propres paroles... que vous fussiez devenu un des premiers graveurs de Paris. Aussi, quand mon père m'a fait part de son projet, qui était de se porter candidat à la députation dans le Morbihan, et quand il m'a demandé si je voulais l'accompagner, j'ai accepté avec joie, d'abord pour le plaisir de vous revoir, ensuite dans l'espérance de vous faire changer de résolution.

LOUISE.

Ah!

DIANE.

Quelle est cette jeune femme?

GABRIEL, vivement.

Ma cousine.

LOUISE.

Sa cousine et...

GABRIEL, à Louise.

Ne vas-tu pas raconter nos détails d'intérieur à mademoiselle!...

DIANE, se levant.

Avez-vous fini, mon père?

RICHARD.

Nous commençons à nous entendre, du moins; j'explique à M. Lambert que je me porte à la députation.

LAMBERT.

Oui, et M. le baron me fait l'honneur de me demander ma voix.

RICHARD.

Entre voisins de campagne, il me semble que c'est bien simple...

LAMBERT.

Entre voisins de campagne, qui ne sont plus voisins depuis douze ans.

RICHARD.

Oui, mais qui vont le redevenir. J'ai acheté le château de Saint-Dolay.

GABRIEL.

Pour l'habiter ?

RICHARD.

L'été, oui, surtout si je suis nommé dans le département. Je viendrais m'informer des besoins de mes électeurs. Maintenant, un service.

LAMBERT.

Lequel ?

RICHARD.

M. Gabriel a-t-il toujours sa belle écriture ?

LAMBERT.

Plus belle que jamais, surtout depuis qu'il a appris l'état de graveur.

RICHARD.

C'est que j'ai bien envie d'abuser de vous, monsieur Gabriel !

GABRIEL.

Faites en toute sécurité.

RICHARD.

S'il y avait une imprimerie dans le pays, je ne me permettrais pas une pareille importunité ; mais il n'y en a pas, et j'ai besoin pour demain de cinquante circulaires, pareilles à celle-ci. Voulez-vous vous charger de les faire ? (Gabriel étend la main.) Je vous les payerai bien.

GABRIEL, retirant sa main.

Pardon, monsieur, je ne suis pas écrivain public.

DIANE.

Comment ! vous refusez de rendre ce service à mon père ?

GABRIEL.

Je ne refuse pas de le lui rendre, je refuse de le lui vendre.

DIANE, à son père.

Donne-moi cette circulaire. (A Gabriel.) Monsieur Gabriel, je vous en prie.

GABRIEL.

Vous avez dit qu'il vous les fallait pour demain, vous les aurez, monsieur.

LOUISE.

Quel empressement !

RICHARD.

Est-ce que vous ne pourriez pas, ce soir, m'envoyer toujours ce que vous aurez de fait ?

GABRIEL, tirant sa montre.

Deux heures !... je crois pouvoir vous promettre le tout pour ce soir, monsieur.

DIANE.

Déjà deux heures, et vous n'avez pas encore fait la moitié de vos visites, mon père.

GABRIEL, ouvrant un carton et prenant un papier.

Cette écriture-là vous paraît-elle assez lisible ?

RICHARD.

Je crois bien !

DIANE, feuilletant le carton.

Oh ! le joli paysage !... Mais c'est une gravure ?

GABRIEL.

C'est un dessin à la plume.

DIANE.

De qui ?

GABRIEL.

De moi.

DIANE.

Un original ?

GABRIEL.

Hélas! non, mademoiselle, une copie.

DIANE.

C'est vrai, vous avez toujours eu du goût pour le dessin... Quand j'étais petite, vous vouliez toujours faire mon portrait.

GABRIEL.

Vous étiez si jolie !...

DIANE.

Suis-je donc changée ?

GABRIEL.

Oui, vous êtes devenue belle !

LOUISE, à part.

Oh! impossible, impossible !... Je souffre trop !

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

Les Mêmes, hors LOUISE.

RICHARD.

Il est donc convenu que vous vous mettez à mes circulaires tout de suite?

GABRIEL.

A l'instant!

RICHARD.

Que, dans deux heures, j'envoie prendre ce qu'il y a de fait, et que, ce soir, vous m'apportez le reste?

GABRIEL.

C'est convenu.

DIANE.

Adieu, monsieur Lambert... Adieu, mademoiselle... Tiens, elle n'est plus là! Vous ferez mes compliments à votre cousine, monsieur Gabriel.

LAMBERT.

Je vais vous conduire par le clos, cela vous raccourcit au moins de cinq cents pas!

(Elle sort avec Richard et Diane.)

SCÈNE IX

GABRIEL, seul.

Oh! je ne m'étais donc pas trompé; à Paris, elle m'avait reconnu, et elle est revenue chez le graveur, et elle s'est informée de moi, et elle se souvient de tout, comme moi. Elle a voulu que je la nommasse Charlotte, comme autrefois. Quelle étrange chose! Voilà une femme que je n'avais pas vue depuis douze ans, si ce n'est un instant, à Paris... Je la revois, et elle entre violemment dans mon cœur et en chasse tout ce qui s'y trouvait avant elle. Non! pas avant elle; la première, elle y est entrée, et jamais elle n'en est sortie! Comme elle m'a, par pure coquetterie sans doute, un instant traité en égal! A ce point que, si je l'avais voulu, j'aurais pu croire qu'elle était jalouse de Louise!... Pauvre Louise!... Heureusement que son père a eu la pitié de me faire comprendre que je n'étais qu'un valet qu'on payait!... car il me payera les

circulaires, et je serai forcé d'accepter son argent, je suis son inférieur, je n'ai pas le droit de lui rendre un service. Allons, copiste, à l'œuvre !

(Il se met au travail.)

SCÈNE X

GABRIEL, copiant ; GASPARD, paraissant sur l'appui de la fenêtre ; il est vêtu d'une blouse, il porte un bonnet de police et un pantalon d'uniforme.

GASPARD.

Par ma foi, je les ai distancés. Ce que c'est que d'avoir étudié le pas gymnastique !... Une fenêtre ouverte, pas de portier, inutile de demander le cordon. M'y voilà ; ouf ! Quelqu'un...

Il va sur la pointe du pied à une grande armoire, où il se blottit ; au moment où il ferme la porte sur lui, Gabriel se retourne.

GABRIEL.

Hein ! Qui va là ?... Personne !

(Il se remet au travail.)

GASPARD, ouvrant doucement l'armoire.

Cela sent terriblement le renfermé ici !... Heureusement qu'il y a du liquide.

GABRIEL.

Et quand on pense qu'il faut que j'écrive cinquante fois : « Monsieur, je viens solliciter l'honneur... » Sot métier que celui que je fais là !

(Il écrit.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, UN BRIGADIER DE GENDARMERIE, UN GENDARME.

LE GENDARME.

Brigadier, je vous affirme que je l'ai vu se diriger de ce côté.

LE BRIGADIER.

Explorons ! — Bonjour, monsieur Gabriel.

GABRIEL.

Ah ! c'est vous, monsieur Dumont !

LE BRIGADIER.

Personnellement !

GABRIEL.

Est-ce que vous viendriez m'arrêter, par hasard ?

LE BRIGADIER.

Vous ? Allons donc !... Les honnêtes gens comme vous et moi, monsieur Gabriel, ne sont point susceptibles d'être arrêtés..... Non, nous sommes à la poursuite d'un déserteur.

GABRIEL.

Bah !... Ce n'est point à celle de Gaspard Durel ?

LE BRIGADIER.

Si fait, au contraire !... Vous savez donc qu'il a déserté ?

GABRIEL.

Mon père m'a dit vous avoir rencontré.

LE BRIGADIER.

C'est vrai ; cela me fera de la peine d'incarcérer le fils du vieux père Durel, qui est mon ami ; mais le devoir avant tout !

LE GENDARME.

Brigadier!

LE BRIGADIER.

Gendarme?

LE GENDARME.

Je vous assure que, s'il n'est pas dans la ferme du papa Lambert, il n'en est pas loin.

LE BRIGADIER.

Avez-vous vu quelque chose, monsieur Gabriel ?

GABRIEL.

Non ; mais vous êtes libre de chercher, brigadier. La maison est à vous, et, si vous voulez commencer par cette chambre...

LE BRIGADIER.

Inutile de nous arrêter, monsieur Gabriel ; nous autres gendarmes, nous ne nous arrêtons jamais !... Il aura pris le petit chemin qui longe la ferme et qui conduit au bois Paulet.

GABRIEL.

Probablement.

LE GENDARME.

Brigadier !

LE BRIGADIER.

Gendarme?

LE GENDARME.

Demandons à M. Gabriel la permission de traverser la ferme, cela nous raccourcira d'un demi-kilomètre.

GABRIEL.

Traversez, brigadier, traversez!

LE BRIGADIER, enjambant la fenêtre.

C'est permis?

GABRIEL.

Je le crois bien!

LE BRIGADIER.

Escalade, mais sans effraction.

GABRIEL, au brigadier.

Comme vous avez chaud! voulez-vous vous rafraîchir?

LE GENDARME.

Brigadier!

LE BRIGADIER.

Gendarme?

LE GENDARME.

Ce jeune homme vous fait une proposition, celle de vous rafraîchir! — Bien volontiers, monsieur Gabriel.

LE BRIGADIER.

Gendarme, si ce jeune homme me fait une proposition, c'est à moi d'y répondre. (A Gabriel.) Monsieur Gabriel, vous êtes bien honnête. (Gabriel met la main à la clef de l'armoire, le brigadier l'arrête.) Mais, dans l'exercice de mes fonctions, je n'absorbe jamais; redonnez-moi un tour de clef à cette armoire. Et, nous, gendarme...

LE GENDARME.

Brigadier?

LE BRIGADIER.

Au bois Paulet! Bonjour au père Lambert, monsieur Gabriel.

(Il sort suivi du gendarme.)

SCÈNE XII

GABRIEL, travaillant; GASPARD, entr'ouvrant la porte de l'armoire.

GASPARD, dans l'armoire, allongeant le bras en dehors.

Bonjour, Gabriel!

(Il sort tout à fait.)

GABRIEL, se retournant.

Gaspard! toi! toi! ici?

GASPARD.

Je n'ai plus une goutte de sang dans mon bonnet de police.

GABRIEL.

Comment! tu étais caché là, dans cette armoire? Et quand je pense que j'ai failli l'ouvrir!

GASPARD.

Et je dois même t'avouer que, moi qui ne perdais pas une parole de ce qui se disait ici, j'ai trouvé que, pour un camarade, tu avais une bien mauvaise idée d'offrir la goutte à ce brigadier, qui me donnait la chasse... Dire que, s'il avait eu la pépie, j'étais pincé!

GABRIEL.

Pardonne-moi, Gaspard; qui pouvait deviner...?

GASPARD.

Mais, en principe, est-ce que l'on offre jamais à boire à la force armée!...

GABRIEL.

Tu es donc réellement déserteur, mon pauvre Gaspard?

GASPARD.

Les mauvaises langues disent cela parce que j'ai quitté le régiment deux ans avant mon temps fini; mais il ne faut pas les croire, je suis en rupture de garnison.

GABRIEL.

En rupture de garnison?

GASPARD.

Oui, c'est un mot que j'ai trouvé pour expliquer ma position sociale aux autorités.

GABRIEL.

Ainsi c'était bien toi qu'ils poursuivaient?

GASPARD.

Tu l'as dit, mon fils.

(Il semble chercher et ouvre les portes, les unes après les autres.)

GABRIEL.

Que diable fais-tu?

GASPARD.

Ne t'inquiète pas, je cherche... Va toujours, j'ai trouvé! Va donc voir si personne ne vient.

Gabriel remonte au fond, Gaspard disparaît dans le cabinet où Gabriel a changé d'habits.

GABRIEL.

Mais tu es perdu!

GASPARD, du cabinet.

Si je suis arrêté, mais je ne le suis pas encore!

GABRIEL.

Malheureux! c'est qu'il y va tout bonnement de la vie.

GASPARD.

Cinq ou six balles dans l'estomac pour m'ouvrir l'appétit; mais on ne me pincera pas!

GABRIEL, redescendant.

Avec ton bonnet de police et ton pantalon rouge?

GASPARD.

Oui, je sais... C'est imprudent; mais, que veux-tu! je n'avais pas encore trouvé l'occasion de m'en défaire avantageusement. (Sortant habillé en paysan.) Mais, maintenant que je l'ai trouvée, je suis plus tranquille.

GABRIEL.

Mais ce sont mes habits que tu as là!

GASPARD.

Ne trouves-tu pas qu'ils me vont comme s'ils étaient faits pour moi! Tu n'es pas malheureux d'avoir une garde-robe si bien montée, tout en double! muscadin, va!

GABRIEL.

Mon pauvre Gaspard, si mes habits assuraient ta fuite, je serais trop heureux!

GASPARD.

En tout cas, ils y contribueront.

GABRIEL.

J'ai là un travail pressé... tu permets?...

(Il se remet au travail.)

GASPARD, s'approche de lui.

Mazette! tu as une belle écriture, toi! Oh! c'est moulé.

GABRIEL.

Mais pourquoi donc as-tu déserté?

GASPARD.

Pour une foule de raisons, toutes meilleures les unes que les autres... Les tambours avaient des figures qui me déplaisaient... la grosse caisse était trop maigre... le flageolet trop gras... la vivandière trop rouge, et les sapeurs trop pâles!... il n'y avait que le sergent qui m'allait; mais, dans une petite conversation, je lui offris deux soufflets, et... tu sais...

au bout de cela... il y a le conseil de guerre... Ma foi, je ne l'attendis pas!... Ah! sacristi! que j'ai soif! (Gabriel fait un mouvement.) Non! ne te dérange pas! (Il va prendre une bouteille et un verre dans l'armoire, puis il boit.) Hum! il est bon, ce vin-là!

GABRIEL.

C'est le vin du papa Lambert. Ah çà! d'où viens-tu?

GASPARD.

De Vannes.

GABRIEL.

Et que comptes-tu faire?

GASPARD.

Aller à Paris.

GABRIEL.

A Paris! C'est là que tout le monde va!

GASPARD.

Parce que chacun y trouve chaussure à son pied; parce que la femme, pourvu qu'elle soit gentille, l'homme, pourvu qu'il soit adroit, y font fortune, plus ou moins honnêtement, bien entendu; mais, s'il n'y avait que les honnêtes gens qui y fissent fortune, il y aurait trop de capitaux en souffrance.

GABRIEL.

Mais, pour aller à Paris, tu as donc de l'argent?

GASPARD.

Pas un sou!

GABRIEL.

Comment vas-tu faire, alors?

GASPARD.

Bon! est-ce que le hasard n'est point là? Tout à l'heure, je n'avais pas d'habits, ou, bien pis que cela, j'avais des habits compromettants : le hasard y a pourvu, comme tu vois; il me faut combien pour aller à Paris?

GABRIEL.

Il te faut trois jours.

GASPARD.

Non, il me faut cent francs... Eh bien, le hasard y pourvoira!... Prête-moi cent francs, Gabriel.

GABRIEL.

Mon pauvre ami, je n'ai jamais eu cent francs.

GASPARD.

Emprunte-les à ton père.

GABRIEL.

Sous quel prétexte?

GASPARD.

Bah! à un père, est-ce qu'on lui donne des prétextes

GABRIEL.

Impossible!

GASPARD.

Dis-lui que c'est pour un ami dans le besoin.

GABRIEL.

Il voudrait connaître l'ami, et, tu le sais, il ne t'a jamais porté dans son cœur, le papa Lambert.

GASPARD.

Que c'est drôle qu'il y ait des gens qui viennent au monde avec des idées comme celles-là!

GABRIEL.

Que veux-tu! ce sont les siennes.

GASPARD.

Alors, ne demande pas, prends!

GABRIEL.

Un vol, Gaspard!

GASPARD.

Avancement d'hoirie, voilà tout, puisque tu es fils unique; aussitôt mon arrivée à Paris, à la première affaire que je fais, je te renvoie tes cent francs.

GABRIEL.

Je te l'ai dit, Gaspard, impossible! mes habits, c'est bien, ils sont à moi, tu les prends, à merveille; mais l'argent du père, non.

GASPARD.

Oh! Gabriel, de la part d'un ami, je n'aurais jamais cru cela, fi!... Bon! qui est-ce qui nous arrive?

SCÈNE XIII

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

M. Gabriel Lambert!

GABRIEL.

C'est moi.

LE DOMESTIQUE.

Je viens, de la part de M. le baron Richard, prendre ce qu'il y a de circulaires faites, afin qu'elles puissent partir par la poste aujourd'hui.

GABRIEL.

En voici une trentaine; dans deux heures, je lui porterai le reste.

LE DOMESTIQUE.

Mon maître m'a chargé de vous remettre ce petit paquet.

GABRIEL, l'ouvrant.

Soixante francs! Merci, mon ami; faites-moi le plaisir de rendre cet argent à votre maître.

LE DOMESTIQUE.

Il est sorti.

GABRIEL.

Mais mademoiselle Diane est-elle sortie, elle?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur.

GABRIEL.

Remettez ces soixante francs à mademoiselle Diane, alors, et dites-lui que je n'estime pas si haut mon travail de quelques heures.

LE DOMESTIQUE.

Ce sera fait, monsieur.

(Il sort.)

GASPARD, à part.

Presque la somme qu'il me faudrait, et il la refuse!... Ah! je comprends, nous faisons le fier, à cause de la demoiselle.

SCÈNE XIV

GASPARD, GABRIEL.

GASPARD.

Tu ne seras jamais riche, mon pauvre Gabriel.

GABRIEL.

Que veux-tu! on a des répugnances.

GASPARD.

Et cependant tu aurais pu me prêter cette somme que tu

avais gagnée honnêtement et qui pouvait me sauver la vie; si j'avais fait toutes ces réflexions-là pour me jeter à l'eau quand tu te noyais!...

GABRIEL, lui donnant la main.

Je le sais, mon ami, et crois que, s'il eût été possible... mais j'avais des raisons sérieuses pour refuser.

GASPARD.

Bon! je les connais, tes raisons.

GABRIEL.

Tu les connais?

GASPARD.

Veux-tu que je te les dise? Tu es amoureux de mademoiselle Richard.

GABRIEL.

Moi! qui t'a dit cela?

GASPARD.

Et tu veux faire le généreux vis-à-vis d'elle.

GABRIEL.

Tais-toi, Gaspard! si Louise t'entendait...

GASPARD.

Bien!... il y a mademoiselle Louise et mademoiselle Diane! Oh! Lovelace que tu es! Veux-tu me prêter les cent francs?

GABRIEL.

Mais puisque je ne les ai pas!

GASPARD.

Alors, je vais trouver mademoiselle Diane, et je lui rappellerai que, le jour où tu te noyais, parce que tu avais voulu cueillir une fleur qu'elle désirait...

GABRIEL.

Ne fais pas cela, Gaspard!

GASPARD.

Pourquoi donc?

GABRIEL.

Parce que je ne veux pas.

GASPARD.

Alors, comme il me faut absolument cent francs, si tu ne veux pas que je les demande à mademoiselle Richard, prête-les-moi.

GABRIEL.

Je n'ai pas cent francs, Gaspard; mais tout ce que j'ai, je vais te le donner : ma montre d'abord, tiens, prends... Avec

la chaîne, elle vaut bien deux louis; puis cette bague, un souvenir de Louise.

GASPARD.

Est-ce bien tout ce que tu as sur toi?

GABRIEL, se fouillant et jetant tout ce qu'il a sur la table.

Tiens, juges-en toi-même!

GASPARD.

Brave cœur, tu te dépouilles pour moi! Mais, comme je ne suis pas fier et que je n'aime pas mademoiselle Richard...

GABRIEL.

Tais-toi!

GASPARD.

J'accepte tout, même ce billet de deux cents francs.

GABRIEL.

Non, ce billet n'est point à moi.

(Il le prend des mains de Gaspard, le déchire, et le jette dans la cheminée.)

GASPARD.

Comment! tu déchires les billets de banque qui ne t'appartiennent pas!

GABRIEL.

Ne me demande pas d'explications, Gaspard; j'ai fait tout ce que je pouvais pour toi! Je t'ai donné mes habits, le peu que j'ai de bijoux, tout ce que j'avais d'argent; va-t'en, Gaspard, va-t'en!

GASPARD.

C'est bien, je m'en vais! Adieu, Gabriel! (Regardant les fragments du billet déchiré.) On reviendra!...

(Il sort.)

SCÈNE XV

GABRIEL, DIANE, suivie du DOMESTIQUE.

GABRIEL, avec un certain effroi.

Vous! vous ici, mademoiselle!

DIANE.

Pourquoi pas? N'y suis-je pas venue tantôt avec mon père?

GABRIEL.

Sans doute, mais...

DIANE.

Mais j'étais avec mon père, voulez-vous dire? Eh bien,

maintenant, je me suis fait accompagner par un domestique; d'ailleurs, je ne croyais point que ce fût pour le village et pour des amis que cette grande étiquette était faite.

GABRIEL.

Pardonnez-moi! parfois, dans mes distractions, je ne sais ce que je dis.

DIANE.

Laissez-moi vous expliquer ma démarche, puisqu'elle vous paraît avoir besoin d'être expliquée. J'ai appris, par le domestique de mon père, que vous aviez refusé l'argent qu'il vous avait envoyé. Il ne faut pas en vouloir à mon père, Gabriel.

(Gaspard rentre, et se glisse dans le cabinet aux habits.

GABRIEL.

Mademoiselle...

DIANE.

Les banquiers, voyez-vous, cela ne connaît qu'une chose, l'argent; mais, moi qui comprends votre délicatesse, cher monsieur Gabriel, et qui ne veux pas me brouiller avec vous pour les quinze jours que nous avons à passer à Saint-Dolay...

GABRIEL.

Ah! vous restez quinze jours à Saint-Dolay, mademoiselle? Quel bonheur!

DIANE, souriant.

C'est un bonheur?

GABRIEL.

Pour moi, qui vous verrai pendant ces quinze jours.

DIANE.

Ne nous réjouissons pas trop cependant, cela dépendra des nouvelles que mon père attend ce soir; peut-être serons-nous forcés de partir demain!

GABRIEL.

Oh! vous n'étant plus là, que deviendrai-je?

DIANE.

Vous épouserez mademoiselle Louise!

GABRIEL.

Diane!

DIANE.

Mais je ne suis pas venue pour tout cela, je suis venue pour vous dire que je comprenais votre conduite vis-à-vis de mon

père, et pour ajouter qu'en refusant de l'argent, vous accepteriez, je l'espère, un brimborion qui n'aurait d'autre mérite que de m'avoir appartenu.., Donnez-moi votre montre, je veux y attacher moi-même ce cachet !

GABRIEL.

Ma montre ? je n'ai pas de montre, mademoiselle.

DIANE.

Je vous en ai vu une tout à l'heure !

GABRIEL.

Depuis que vous l'avez vue, je l'ai donnée à un ami qui est dans le besoin ; mais n'importe, je garderai précieusement ce cachet comme le souvenir d'un passé qui malheureusement ne peut pas revenir.

DIANE.

Et voici ma main, en mémoire du présent.

GABRIEL.

Oh ! mademoiselle, vous voulez donc me rendre fou !

(Il lui baise la main.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Ah ! mon Dieu, pardonnez-moi, Gabriel, je croyais mademoiselle partie depuis longtemps !

DIANE.

J'étais partie, c'est vrai, mademoiselle ; mais je suis revenue pour remercier M. Gabriel de sa délicatesse envers mon père ; et, comme le remercîment est fait, cette fois je prends véritablement congé de lui et de vous. Adieu, monsieur Gabriel !... Mademoiselle !...

(Elle fait un léger signe de tête et sort.)

SCÈNE XVII

GABRIEL, LOUISE.

GABRIEL.

Tu avais quelque chose à me dire, Louise ?

LOUISE.

Oui ! une mauvaise nouvelle à te donner ; ce qui fait que je ne te gronde pas pour le mal que tu me causes, mon pauvre ami.

GABRIEL.

Du mal... moi! et en quoi?

LOUISE.

Rien ; pardon de ce qui m'amène. Je t'apporte une lettre que vient de recevoir ton père et qui le rend bien malheureux.

GABRIEL.

Qu'annonce donc cette lettre ?

LOUISE.

Elle annonce que l'homme d'affaires chez lequel ton père avait déposé les fonds pour payer ses acquisitions, vient de disparaître.

GABRIEL.

Mon Dieu!

LOUISE.

De sorte qu'un voyage à Paris est indispensable.

GABRIEL.

Et pourquoi mon père n'y va-t-il pas lui-même, à Paris ?

LOUISE.

Ton père, Gabriel? à peine sait-il lire et écrire ; il ne connaît point Paris, que tu connais. Est-ce un homme comme lui, voyons, qui peut poursuivre une semblable affaire?

GABRIEL.

Mais qui ira donc, alors ?

LOUISE.

Mais il me semble qu'à défaut de ton père, il n'y a que toi.

GABRIEL.

Moi ? c'est impossible !

LOUISE.

Impossible ! et pourquoi?

GABRIEL.

Difficile, je voulais dire : mon père ne m'a-t-il pas chargé des travaux de la ferme?

LOUISE.

Ton absence ne sera pas longue, quinze jours tout au plus.

GABRIEL, à part.

Quinze jours! juste le temps qu'elle a à rester ici.

LOUISE.

Tu dis?

GABRIEL.

Je dis que décidément je ne partirai pas.

LOUISE.

Tu ne partiras pas, Gabriel! quand il s'agit d'une somme, qui comprend à peu près toutes les économies de ton père. Ah! ce refus n'est point naturel, mon ami, et quelque chose que tu ne peux ou plutôt que tu ne veux pas dire te retient ici.

GABRIEL.

Ah çà! mais, ce matin, tu avais si grand'peur que je ne te quittasse, et, ce soir, voilà que tu veux, bon gré mal gré, m'envoyer à Paris!

LOUISE.

Mon ami, je te parlais de la Providence ce matin; qui te dit que ce n'est point la Providence qui nous envoie un malheur pour nous sauver?

GABRIEL.

Je ne sais ce que tu veux dire, Louise, ni ce que la Providence a à faire dans tout ceci. En attendant, je vais voir le père et causer avec lui.

LOUISE.

C'est-à-dire que tu vas essayer de lui persuader que c'est à lui, et non à toi, de faire le voyage... Malheureux, n'était-ce donc pas assez de sacrifier l'un de nous sans nous sacrifier tous les deux!

GABRIEL.

Des reproches, Louise! Ah! si nous en sommes à nous quereller avant le ménage!

LOUISE, tombant sur une chaise.

Non, non; va, mon ami! il est important qu'une prompte décision soit prise d'une façon ou de l'autre, va!

GABRIEL, la regardant.

Pauvre Louise!

(Il sort.)

SCÈNE XVIII

LOUISE, puis GASPARD, sortant du cabinet.

LOUISE.

Comme il l'aime, mon Dieu!

GASPARD.

Je crois que voilà le moment!

LOUISE, à elle-même.

J'ai fait ce que j'ai dû pour l'éloigner d'elle, et je n'ai pu y réussir... Ah! il a beau chercher des prétextes, c'est pour elle qu'il reste. Que faire?

GASPARD.

Voulez-vous un bon moyen, mademoiselle Louise?

LOUISE, se levant.

Qui êtes-vous?

GASPARD.

Pas de crainte, je suis le fils du père Durel : Gaspard.

LOUISE.

Pas possible!

GASPARD.

Par malheur, je n'ai pas le temps de vous montrer mon acte de naissance. Les moments sont précieux! Vous cherchez un moyen de l'éloigner, Gabriel, n'est-ce pas?

LOUISE.

Oui, oui, et je n'en trouve point. En auriez-vous un, vous?

GASPARD.

Infaillible! dites-lui tout simplement, comme cela, en l'air, que mademoiselle Diane part demain, et il partira ce soir.

LOUISE.

Oh! il est donc vrai que c'était pour elle!

GASPARD.

Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage; d'abord, je ne suis pas revenu pour cela. (A part, regardant le billet.) Il y est toujours! (Haut.) J'ai perdu mon briquet et je suis revenu pour allumer ma pipe. Voilà tout justement du papier à terre près de la cheminée. (Il ramasse les morceaux du billet déchiré par Gabriel.) En les recollant, cela vaudra du neuf! (Regardant.) Tiens... il était faux!... Comment! comment! Gabriel s'amuse à faire de

faux billets de banque dans ses moments perdus! ça ne m'étonne plus qu'il n'ait pas voulu me le donner. Allons, allons, ne vous désespérez pas, ma petite mère!... (*A part.*) Elle ne perdra pas grand'chose en perdant Gabriel!... Il finira mal, ce garçon-là! il finira mal!

(*Il sort. Louise n'a entendu que ce qui a rapport à Diane.*)

SCÈNE XIX

LOUISE, puis GABRIEL et LAMBERT.

GABRIEL, *entrant avec Lambert.*

Vous m'approuvez, n'est-ce pas, mon père?

LAMBERT.

Tu me donnes de bonnes raisons, c'est vrai! cependant, j'aurais mieux aimé que ce fût toi qui ailles là-bas! un homme d'affaires, un étranger, ne prendra jamais nos intérêts comme toi ou moi.

LOUISE, *à Lambert.*

Mais pourquoi chargez-vous de cela un étranger?

LAMBERT.

Qui veux-tu que nous en chargions?

LOUISE.

Un ami, M. Richard, par exemple.

GABRIEL.

M. Richard?... Impossible! il reste ici quinze jours.

LOUISE.

C'était son intention d'abord, mais il paraît qu'il a changé d'avis, il retourne demain à Paris.

GABRIEL, *à Louise.*

Comment sais-tu?...

LOUISE.

Le domestique est venu demander si les circulaires étaient faites, en disant que son maître avait reçu des nouvelles qui le forçaient de quitter immédiatement Saint-Dolay avec mademoiselle Diane; ne m'en demandez pas davantage, je dis ce que je sais.

LAMBERT.

C'est une idée, ça, ma petite Louise, et je vais jusqu'au château.

GABRIEL.

Si cependant, mon père, j'étais sûr...

LAMBERT.

De quoi?

GABRIEL.

Que ma présence ne fût point indispensable ici.

LOUISE.

Pour ma part, je ferai tout ce que je pourrai.

LAMBERT.

Quant à moi, il me semble qu'en moins de huit jours, on peut couler cette affaire.

GABRIEL.

Dame, mon père, si vous y tenez absolument!

LOUISE, à part.

O mon Dieu! donnez-moi la force de ne pas pleurer.

GABRIEL.

Je n'insisterai pas davantage, je suis prêt à partir.

LOUISE, de même.

Oh! Gaspard me l'avait bien dit!

LAMBERT.

Eh bien, alors, demain si tu veux.

GABRIEL.

Pourquoi attendre à demain? Du moment que la décision est prise, le mieux est de l'exécuter tout de suite.

LOUISE, de même.

Mon Dieu!

LAMBERT.

Eh bien, donc, ce soir, si tu veux?

GABRIEL.

Alors, je n'ai pas de temps à perdre pour faire ma valise.

LOUISE.

Veux-tu que je t'aide, Gabriel?

GABRIEL.

On n'a pas besoin d'être deux pour cela!

LAMBERT.

Eh bien, moi, Gabriel, je vais chercher l'argent nécessaire à ton voyage.

(Il sort.)

LOUISE.

Oui, tu as raison, Gabriel, on n'a jamais besoin d'être deux quand il y en a un des deux qui n'aime plus l'autre. (Lam-

bert revient.) Oh! mon oncle, j'ai bien des choses à vous dire, allez!

SCÈNE XX

LOUISE, LAMBERT.

LAMBERT.

Parle, mon enfant, je t'écoute; mais qu'as-tu donc, mon Dieu? tu es tout en larmes!

LOUISE.

Oh! je suis bien malheureuse!

LAMBERT.

Toi, malheureuse! quelqu'un t'aurait-il offensée? Je ne suis qu'un vieillard, mais malheur à celui qui oserait toucher à un cheveu de ta tête! Parle, mon enfant; que t'a-t-on fait?

LOUISE.

Gabriel ne m'aime plus, mon oncle!

LAMBERT.

Tu es folle! il y a une heure que, là, chez moi, il me disait qu'il ne voulait point aller à Paris à cause de toi.

LOUISE.

Il vous a trompé, il ne voulait point aller à Paris parce qu'il croyait que mademoiselle Richard restait ici.

LAMBERT.

Comment?

LOUISE.

Mais, quand, voulant l'éloigner d'elle, je lui ai dit qu'elle partait, vous avez vu avec quel empressement il se met en route!

LAMBERT.

Alors, ce départ de mademoiselle Richard?...

LOUISE.

Est un mensonge inventé par moi; Gabriel aime cette jeune fille, c'est moi qui vous le dis!

LAMBERT.

Et je n'ai rien vu, je n'ai rien deviné! Ah!... Eh bien, c'est à moi qu'il va répondre de sa trahison!

LOUISE.

Mon oncle, pas un mot! il ne reviendrait plus.

LAMBERT.

Eh bien, où serait le mal quand il ne reviendrait pas? Crois-tu qu'une belle et bonne fille comme toi ne trouvera pas toujours l'équivalent d'un drôle comme lui!

LOUISE.

Oh! vous ne savez pas tout, mon oncle, vous ne savez pas tout!

LAMBERT.

Qu'y a-t-il donc encore?

LOUISE.

Mon oncle!...

LAMBERT.

Parle!

LOUISE, tombant à genoux.

C'est que je ne peux plus en épouser un autre!

LAMBERT.

Toi! et c'est ce misérable!...

LOUISE.

Hélas! ne le maudissez pas seul! je suis aussi coupable que lui!

LAMBERT.

Mais alors, je ne veux pas qu'il parte! je veux qu'il reste! je veux qu'il t'épouse!

LOUISE.

Non, pour l'amour du ciel! laissez-le aller à Paris. S'il reste ici, il la verra tous les jours. A Paris, au contraire, le souvenir de cette jeune fille s'effacera. Quand il reviendra, elle ne sera plus ici. Dans ce moment, mon père, je ne demande que votre pardon.

LAMBERT.

Viens dans mes bras, ma fille! viens-y avec confiance! Tu n'es ni la Madeleine ni la femme adultère, et le Seigneur leur a cependant pardonné à toutes deux. (Il l'embrasse.) Maintenant, du calme, je me retire, je ne veux pas le voir, je ne pourrais m'empêcher de lui dire ce que je pense de lui. (Il lui donne de l'argent.) Tiens, tu lui remettras cet argent en lui disant que je le dispense de me faire ses adieux. Mais toi! oh! embrasse-moi, Louise!

(Il sort.)

SCÈNE XXI

LOUISE, puis GABRIEL.

LOUISE.

Mon Dieu, pardonnez-moi le mensonge que j'ai fait à Gabriel, mon excuse est dans mon amour.

(Entre Gabriel, le sac au dos, le bâton à la main; Rougeotte le suit, portant une petite valise.)

GABRIEL.

Me voici prêt. Louise, où est mon père?

LOUISE.

Il est dans sa chambre.

GABRIEL.

Je vais lui dire adieu.

LOUISE.

Mon Gabriel, crois-moi, n'y va pas.

GABRIEL.

Pourquoi?

LOUISE.

Au moment de se séparer de toi, le cœur lui a manqué, il m'a chargé de te remettre cet argent. Tout à l'heure il voulait te retenir, c'est moi qui ai insisté pour qu'il te laissât partir. S'il te revoit, je ne réponds de rien.

GABRIEL.

Tu crois?

LOUISE.

Si cependant le désir de l'embrasser est plus fort que la crainte qu'il ne te retienne, va Gabriel, va!...

GABRIEL.

Non. Tu te chargeras de mes adieux pour lui, Louise. — Rougeotte, va en avant, ma fille, je te rejoins.

(Rougeotte se met à pleurer.)

GABRIEL.

Eh bien, qu'as-tu donc!

ROUGEOTTE.

J'ai que cela me gribouille l'estomac de vous voir partir; mais, que voulez-vous, quand il le faut, il le faut!

(Elle sort.)

SCÈNE XXII

LOUISE, GABRIEL.

LOUISE.

Et toi, Gabriel, es-tu donc le seul à qui cette séparation, si courte qu'elle doive être, ne tire pas des larmes des yeux?

GABRIEL.

Ne pleure pas ainsi, Louise!

LOUISE.

Comment veux-tu que je ne pleure pas, quand je sens que tu emportes avec toi mon espérance, mon bonheur, ma vie!

GABRIEL.

Ah! mon Dieu, tu vas m'ôter tout courage. A bientôt, ma Louise, à bientôt!

(Il s'éloigne; Louise tombe à genoux.)

LOUISE.

O mon Dieu! mon Dieu! (Ses yeux sont attirés par les morceaux du billet de banque déchiré.) Qu'est-ce cela? Gabriel! Gabriel! reviens!

GABRIEL, revenant.

Qu'y a-t-il?

LOUISE.

Je suis toute tremblante, vois! (Lui présentant un fragment du billet de banque.) Qu'est-ce que c'est que cela, et d'où peut venir ce morceau de billet de banque?

GABRIEL.

D'un billet de deux cents francs qui ne valait rien, et que j'ai déchiré.

LOUISE.

Comment! il ne valait rien? Il y a donc des billets de banque qui ne valent rien?

GABRIEL.

Sans doute, les billets faux.

LOUISE.

Mais d'où vient celui-ci?

GABRIEL.

L'autre jour, mon père a reçu un billet, un vrai, je l'ai imité à la plume.

LOUISE.

Oh! ne me dis pas cela, tu me fais peur!

GABRIEL.

Ah! par exemple, peur de quoi?

LOUISE.

Je n'en sais rien, c'est comme un pressentiment.

GABRIEL, l'embrassant.

Tiens, voilà la monnaie de ce billet qui t'inquiète.

LOUISE, insensible à ses caresses.

Regarde, Gabriel!

GABRIEL, avec une certaine impatience.

Quoi? que veux-tu que je regarde?

LOUISE.

Regarde ce qui est écrit là : *La loi punit de mort le contrefacteur.*

GABRIEL.

C'est vrai! mais que m'importe à moi cette menace terrible? La punition est pour ceux qui en font un métier! moi, je n'ai rien à craindre! Adieu encore, Louise! adieu, ou plutôt au revoir!

(Il s'éloigne.)

LOUISE, tombant sur une chaise.

La loi punit de mort le contrefacteur!

ACTE PREMIER

Un jardin éclairé somptueusement avec girandoles et verres de couleur. — A droite un pavillon praticable, ouvert face au public, et laissant voir des salons brillamment éclairés; des tables de jeu sont à l'intérieur.

SCÈNE PREMIÈRE

FABIEN, DE LUSSAN;

INVITÉS, HOMMES et FEMMES, se promenant dans le jardin.

FABIEN.

Est-ce une consultation que tu désires, cher ami?

DE LUSSAN.

Dieu merci, non... Je me porte assez bien pour n'avoir pas besoin de recourir à la science.

FABIEN.

Quoique médecin, je t'en félicite et de tout mon cœur.

DE LUSSAN.

Merci; seulement, je désire savoir si, parmi tes nombreux clients, tu n'en aurais pas quelqu'un ayant habité la Guadeloupe.

FABIEN.

Dans quel but me demandes-tu cela?

DE LUSSAN.

Oh! mon Dieu, c'est simple comme bonjour... J'aime mademoiselle Richard.

FABIEN.

Diane?...

DE LUSSAN.

Oui!

FABIEN.

Elle ou la cassette de son père?

DE LUSSAN.

Je suis assez riche pour avoir le droit de ne pas être soupçonné de spéculation... quand je dis : *J'aime!...* J'ai tout lieu de croire que j'allais être payé de retour, comme on dit dans les romances, dans les devises de confiseur, et dans les opéras comiques... lorsqu'un certain vicomte Henri de Faverne est venu se jeter dans mes amours...

FABIEN.

Et y a fait un trou?

DE LUSSAN.

Justement... Or, ce M. Henri de Faverne... qui joue un jeu d'enfer... qui a les plus beaux chevaux, qui parie aux courses, en attendant qu'il fasse courir,... quand on lui demande qui il est et d'où il vient, dit appartenir à une riche famille de colons, qui a des biens à la Guadeloupe.

FABIEN.

Et tu soupçonnes la vérité de ce récit?

DE LUSSAN.

Mon cher docteur, rien n'est soupçonneux comme un prétendant évincé.

FABIEN.

Comment, tu en es là!... évincé?...

DE LUSSAN.

Non, mais il y a eu balance.

FABIEN.

Donc, résumons-nous... Tu veux savoir?

DE LUSSAN.

S'il y a en effet une famille de Faverne à la Guadeloupe?... S'il y a une famille et qu'elle soit riche...il n'y a rien à dire. Mais, s'il n'y en a pas, il est de mon devoir de démasquer un intrigant qui se présente sous un faux nom...

FABIEN.

Pour épouser une femme que tu aimes... C'est trop juste!...

DE LUSSAN.

Je n'aimerais pas Diane, qu'en semblable circonstance, je me ferais un devoir d'éclairer M. Richard.

FABIEN.

Oui; seulement, tu y mettrais moins de passion.

DE LUSSAN.

Ah çà!... as-tu fini, toi?

FABIEN.

Ne te fâche pas... j'ai ton affaire... D'abord je suis médecin du directeur de la colonie... Tiens, mieux encore!... connais-tu Olivier d'Hornoy?

DE LUSSAN.

Je l'ai connu beaucoup... autrefois, il y a quatre ou cinq ans... mais il a disparu tout à coup... Il a fait un grand voyage, il est allé en Chine, au Thibet, dans le royaume de Siam, je ne sais où...

FABIEN.

Non... il est tout simplement allé à la Guadeloupe, où il est resté trois ans, et d'où il est revenu il y a quinze jours. Voilà ton affaire... et, comme il est au nombre des invités de M. Richard, tu pourras avoir tes renseignements ce soir même.

DE LUSSAN.

Merci.

FABIEN.

Chut! voici le maître de céans, M. Richard en personne.

SCÈNE II

LES MÊMES, RICHARD.

RICHARD.

Eh bien, messieurs, que faites-vous donc ainsi à l'écart?

DE LUSSAN.

Nous parlions de votre fête.

RICHARD.

Comment la trouvez-vous?

FABIEN.

Splendide!

DE LUSSAN.

Ce sont *les Mille et une Nuits* en action.

RICHARD.

Est-ce qu'un banquier ne doit pas tout mettre en actions, même les contes de fées? puis, vous savez, quand on a une fille à marier...

FABIEN.

C'est un portrait que, si beau qu'il soit, il faut mettre dans un cadre digne de lui.

RICHARD.

Ce qui ne vous fera regarder ni le cadre ni le portrait, n'est-ce pas, cher monsieur Fabien.

FABIEN.

Vous savez, mes principes, un médecin ne doit pas se marier.

RICHARD.

Pour quelles raisons?...

FABIEN.

Il est trop souvent dérangé la nuit.

RICHARD.

Eh bien, parole d'honneur, je regrette votre résolution...

FABIEN.

Pourquoi cela?

RICHARD.

Je trouve très-commode d'avoir un médecin dans ma famille.

FABIEN.

Oui, c'est une économie... Par malheur, cher monsieur

Richard, je ne suis pas assez riche pour aspirer à la main de votre fille.

RICHARD.

Avec cela que je suis bien exigeant !... cent mille écus... Qu'est-ce qui n'a pas cent mille écus ?...

FABIEN.

C'est votre chiffre ?

RICHARD.

Oui, par convention faite avec Diane, j'ai fixé la fortune. Elle s'est réservé le choix. Je ne crois pas que deux nouveaux mariés puissent être lancés dans le monde à moins de trente mille livres de rente.

FABIEN.

Eh bien, voici justement mon ami de Lussan qui a quinze mille livres de rente, quelle chance!

RICHARD.

Seize mille!... j'ai pris des informations.

FABIEN.

Ah! monsieur Richard, ce n'est pas mille livres de rente de plus qui peuvent lui faire du tort!... si c'était de moins...

RICHARD.

Mais aussi M. de Lussan est admis à concourir... M. de Lussan me va très-bien... mais très-bien... Il a la fortune voulue... un physique agréable... des faux cols irréprochables, un *de* avant son nom... Il valse à deux temps, danse la mazourke, sait le cotillon sur le bout de son pied... Qu'il m'apporte un exeat signé de ma fille et je l'appelle immédiatement mon gendre.

DE LUSSAN.

Hélas! monsieur, j'ai eu un instant cet espoir...mais, depuis quelque temps, il me semble que les choses ont bien changé : mademoiselle Diane, je dois l'avouer à mon grand regret, n'est plus la même pour moi.

RICHARD.

Ah! oui, le riche créole vous fait du tort, à vous et aux autres.

FABIEN, à demi-voix.

Reste là !... moi, je rentre au salon, et, si je rencontre Olivier d'Hornoy... je te l'envoie.

DE LUSSAN.

Va.

FABIEN, en sortant.

Je vous laisse parler de vos petites affaires.

RICHARD.

Oh! vous pouvez rester... vous ne nous gênez aucunement... je travaille au grand jour.

FABIEN.

J'ai une consultation à donner à une de vos danseuses qui s'est foulé le pied pour ne pas danser avec quelqu'un qui lui déplaisait, et qui désire être guérie pour danser avec quelqu'un qui lui plaît.

RICHARD.

Allez!... allez! (Fabien sort.)

SCÈNE III

DE LUSSAN, RICHARD.

RICHARD.

Ah! je comprends très-bien que M. de Faverne fasse des conquêtes... un beau nom précédé d'un beau titre, une fortune qu'on dit énorme... un joueur admirable qui perd ou gagne des vingt-cinq mille francs dans la soirée sans sourciller.

DE LUSSAN.

Eh bien, mon cher monsieur Richard, vous direz ce que vous voudrez... je n'aime pas la figure de cet homme.

RICHARD.

Oh! par exemple!... je le trouve très-beau garçon, moi!

DE LUSSAN.

Ce n'est pas précisément sa figure qui déplaît... c'est sa physionomie... Il ne vous regarde jamais en face... je me suis toujours méfié des gens qui ne vous parlent pas franchement, les yeux dans les yeux.

RICHARD.

Je comprends tout cela de la part d'un rival... mais, en général, les beaux-pères voient d'une façon et les prétendants d'une autre... Quant à moi, cher monsieur de Lussan, j'ai, à son endroit... sur mon agenda, les meilleures notes. Il est accrédité près de moi par les premiers banquiers de la colonie; et je vous avoue que ces recommandations-là sont les plus sérieuses pour nous autres hommes d'argent. Je vous laisse... J'ai besoin de veiller au bien-être de mes invités... Brillat-

Savarin dit quelque part qu'on se charge du bonheur d'un invité, pendant le temps qu'il reste chez vous. J'ai cinq cents invités ce soir, je suis donc chargé du bonheur de cinq cents personnes... Vous, restez dans l'ombre, comme un jaloux... Pensez à votre rival... mais prenez garde !... je le crois chatouilleux sur le point d'honneur.

DE LUSSAN.

C'est ce que nous verrons quand nous en serons là, mais nous n'y sommes pas encore.

RICHARD.

Au revoir, cher baron. (Olivier d'Hornoy entre en scène.) Voici M. d'Hornoy qui cherche le frais.

SCÈNE IV

LES MÊMES, OLIVIER.

OLIVIER.

Non, monsieur... Je cherche un ancien ami à moi, M. le baron de Lussan, qui sera, dit-on, bien aise de me revoir et qui a quelque chose à me demander...

RICHARD.

Justement, il était là avec moi... Monsieur de Lussan, M. d'Hornoy qui vous cherche.

(Il sort.)

DE LUSSAN.

Merci... Ah ! mon cher Olivier !... imaginez-vous que c'est aujourd'hui seulement que j'ai appris tout à la fois, et votre départ pour la Guadeloupe, et votre retour à Paris.

OLIVIER.

Que voulez-vous, mon cher ! c'est un tel gouffre que Paris... qu'on disparaît un an, deux ans, trois ans, sans que l'on s'inquiète où vous avez été ni que l'on s'aperçoive même que vous avez disparu.

DE LUSSAN.

Vous avez été à la Guadeloupe ?

OLIVIER.

Oui, j'avais de grands intérêts à y régler ; ma mère est née à la Pointe-à-Pitre.

DE LUSSAN.

Alors, si vous êtes resté trois ans à la Guadeloupe, vous devez y connaître tout le monde.

OLIVIER.

Bon ! voilà que ça commence !

DE LUSSAN.

Que voulez-vous dire ?

OLIVIER.

Rien, allez toujours.

DE LUSSAN.

Alors, vous devez avoir connu là-bas, sinon lui, du moins la famille d'un certain vicomte...

OLIVIER.

De Faverne, n'est-ce pas ?

DE LUSSAN.

Comment savez-vous que c'était cela que je voulais vous demander ?

OLIVIER.

Parce que, depuis trois jours, vous êtes la cinquième personne qui me fait la même question.

DE LUSSAN.

Vraiment !

OLIVIER.

Si bien que vous finirez par me faire avoir un duel avec ce monsieur.

DE LUSSAN.

Comment cela ?

OLIVIER.

Eh ! mon cher, c'est parce que je l'ai échappé hier soir... que je ne l'échapperai probablement pas aujourd'hui, et que, si je l'échappe aujourd'hui, je ne l'échapperai pas demain...

DE LUSSAN.

Et depuis quand donc craignez-vous les affaires du genre de celle dont vous êtes menacé ?... Vous aviez autrefois, si je me le rappelle bien, la fatale réputation de les chercher plutôt que de les fuir.

OLIVIER.

Oui, sans doute, je me bats, quand il le faut ; mais, vous savez, on ne se bat pas avec tout le monde

DE LUSSAN, joyeux.

Alors, à votre avis, cher ami, le vicomte de Faverne n'est pas tout le monde ?

OLIVIER.

Dame ! comme je vous l'ai dit, voilà quatre ou cinq fois

que l'on vient aux informations auprès de moi, et c'est tout simple : ce monsieur a des chevaux superbes, il joue un jeu fou sans qu'on lui connaisse aucune fortune au soleil; du reste, payant fort bien ce qu'il achète ou ce qu'il perd. De ce côté, il n'y a rien à dire... Or, comme on sait que j'arrive de la Guadeloupe, chacun vient me demander si j'ai connu un comte de Faverne ou une famille de Faverne, à la Pointe-à-Pitre; moi, naturellement, je réponds que non.

DE LUSSAN.

Alors, vous n'avez connu personne de ce nom-là dans l'île?

OLIVIER.

Personne... Or, hier, au cercle, on m'a demandé mon avis sur ce monsieur, qui avait sollicité son admission : j'ai dit la vérité comme toujours; sur ma réponse, il a été refusé... Probablement a-t-il su que c'était moi qui étais cause de ce refus; car, hier, je l'ai rencontré à l'Opéra, où il a une loge, il m'a regardé avec des yeux féroces; c'est tout au plus s'il ne m'a pas montré le poing. Et maintenant, cher ami, si vous pouvez vous dispenser de dire que c'est moi qui vous ai donné ces informations, vous me ferez plaisir... car, je vous le répète, rien ne me serait plus désagréable qu'un duel avec un de ces hommes contre lesquels on ne se bat pas...

DE LUSSAN.

Soyez tranquille... Maintenant, je sais ce que je voulais savoir. Vos renseignements me serviront de point de départ, et, grâce à eux, j'irai jusqu'au bout.

OLIVIER.

Chut! Voici M. Richard et sa fille.

SCÈNE V

LES MÊMES, RICHARD, DIANE.

DIANE, *à de Lussan.*

En vérité, vous êtes charmant, monsieur de Lussan! vous me demandez une contredanse, je vous cherche partout des yeux...

DE LUSSAN.

Oh! mademoiselle, excusez-moi! si vous saviez...

DIANE.

La musique donne le signal, je réclame mon danseur...

Je demande à mon père s'il vous a vu, il me répond que vous êtes dans le jardin à causer avec M. Olivier d'Hornoy; alors, je prends son bras, et je viens en personne vous remercier de votre empressement et vous inviter pour la prochaine.

DE LUSSAN.

C'est vrai; mais si vous saviez de quoi je parlais avec mon ami...

DIANE.

Ce devait être, en effet, des choses fort intéressantes... Ne pourriez-vous m'en faire part? Ce serait un dédommagement au déplaisir que j'éprouve de ne point danser avec vous.

DE LUSSAN.

Oh! si monsieur votre père permettait que je vous disse tout ce que j'ai à vous dire, jamais meilleure occasion ne me serait offerte.

DIANE.

Oh! mon père le permettra, mon père n'est point un tyran, monsieur; et, tandis qu'il causera avec votre ami, M. Olivier d'Hornoy, vous me direz comment on se dit le serviteur très-humble d'une femme, et comment on oublie qu'on a invité cette femme à danser... Votre bras, monsieur de Lussan.

RICHARD, à Olivier.

Voilà comment j'ai élevé ma fille, en toute liberté, à l'anglaise!... Son mari sera sûr au moins de trouver en elle la première qualité d'une femme, à mon avis, la franchise.

(Il s'éloigne avec Olivier, mais sans disparaître.)

DIANE.

Eh bien, monsieur, j'attends vos excuses.

DE LUSSAN.

Hélas! je n'en ai pas d'autres à vous faire que celle-ci : je vous ai oublié, mademoiselle, parce que j'étais trop préoccupé de vous.

DIANE.

Si j'ai dans mes paroles le mérite de la franchise, comme le disait tout à l'heure mon père, permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas dans les vôtres celui de la clarté.

DE LUSSAN.

Et, si je suis trop clair, me le pardonnerez-vous?

DIANE.

Sans doute... Vous êtes trop bon gentilhomme, monsieur de Lussan, pour dire à une femme une chose dont elle puisse s'offenser.

DE LUSSAN.

Oui, surtout dans la situation que monsieur votre père vous a faite, et qu'il a eu la bonté de m'expliquer... Mademoiselle Diane, je vous aime. Dois-je le redire assez haut pour que votre père et mon ami l'entendent?

DIANE.

Je vous dirais oui, monsieur de Lussan, si j'avais une réponse favorable à vous faire.

DE LUSSAN.

Oh! je me doutais bien que j'étais l'homme le plus malheureux du monde.

DIANE.

Et j'ajouterai, monsieur, le moins fait pour être malheureux... Tout ce qu'il faut avoir pour plaire à une femme, vous le possédez : vous êtes jeune, riche, élégant, plus instruit que ne le sont d'habitude les gens du monde... Je vous apprécie, vous le voyez.

DE LUSSAN.

Les sacrificateurs antiques couronnaient de fleurs les victimes qu'ils allaient immoler, vous faites comme eux.

DIANE.

Que voulez-vous! il y a une maxime banale à laquelle il faut toujours revenir, comme on revient aux choses banales qui expriment une grande vérité. Vous êtes l'élu de mon estime, mais vous n'êtes pas celui de mon amour.

DE LUSSAN.

Hélas! je ne m'en étais que trop aperçu... Non, mademoiselle, vous ne m'aimez pas, mais vous ne m'aimez pas parce que vous en aimez un autre!

DIANE.

Je vous ai dit mon opinion... je pourrais refuser de vous dire mon secret; mais avec un homme comme vous, monsieur, une femme qui n'a rien à se reprocher, qu'un penchant involontaire auquel elle n'a point cédé encore... cette femme peut tout dire, surtout si, en perdant un adorateur, elle tient à conserver un ami.

DE LUSSAN.

Vous aimez M. de Faverne, n'est-ce pas?

DIANE.

J'ignore ce que c'est que l'amour, monsieur le baron, n'ayant pas aimé; mais j'éprouve, je vous l'avoue, pour ce jeune homme, un invincible entraînement... Vous est-il arrivé parfois de rencontrer dans le monde une personne complétement inconnue, dont la vue vous a fait tressaillir, comme eût fait celle d'un ancien ami?... et cependant vous aviez beau chercher, vous interroger, fouiller au plus profond de vos souvenirs, vous demander où vous aviez vu cette personne, votre mémoire rebelle n'avait point d'écho pour les interrogations de votre cœur, et vous en arriviez à croire que, dans un monde antérieur, dans une existence oubliée, vous aviez voyagé côte à côte avec le contemporain de votre existence actuelle... Eh bien, voilà l'effet que j'éprouve à la vue de cet homme; au reste, sur ma parole, monsieur, et rien ne me force à vous le dire, pas un aveu n'a été fait de sa part, pas un encouragement n'a été donné de la mienne. Vous avez vu plus clair avec les yeux d'un rival qu'il n'a vu lui-même avec les siens... Vous m'avez dit : « Vous l'aimez, » et lui ne m'a pas encore demandé : « M'aimez-vous? »

DE LUSSAN.

Vous devez comprendre, mademoiselle, que, devant un aveu si loyal, devant une confidence si franche, ma délicatesse veut que je me retire... Mais, vous le savez, une certaine obscurité mystérieuse plane sur cet homme heureux, qui a le bonheur d'être aimé de vous.

DIANE.

M. de Lussan n'est pas de ceux qui calomnient un honnête homme dans l'espoir de se débarrasser d'un rival...

DE LUSSAN.

Non... mais, si cependant j'apprenais à n'en pas pouvoir douter, que cet homme est indigne de vous...

DIANE.

Dans ce cas, il serait du double devoir d'un ami et d'un gentilhomme de prévenir mon père, et lui et moi deviendrions les juges de ce que nous aurions à faire...

DE LUSSAN.

M'en voulez-vous encore, mademoiselle, de ne pas m'être trouvé à temps pour être votre cavalier?

DIANE.

Non, baron... et je crois que notre temps a été mieux employé qu'à une contredanse. Vous avez augmenté l'estime que j'avais pour vous, et j'espère n'avoir rien perdu de la vôtre.

DE LUSSAN.

Le vicomte de Faverne, mademoiselle... Dois-je vous laisser?

DIANE, troublée.

S'il me demande une contredanse, comme celle que je vous avais promise, ou une explication comme celle que je viens de vous donner, a-t-il moins droit que vous à l'obtenir?...

DE LUSSAN.

Non, mademoiselle, et je vous laisse toute liberté...

(Il se retire en saluant profondément Diane et légèrement M. de Faverne, puis va prendre le bras d'Olivier, avec lequel il s'éloigne.)

SCÈNE VI

DIANE, RICHARD, DE FAVERNE.

DIANE, à part, regardant de Faverne.

Oh! c'est bien lui, je ne me suis pas trompée!

RICHARD.

Soyez le bienvenu, mon cher vicomte! on s'étonnait de ne point encore vous avoir vu apparaître; savez-vous qu'il est minuit et demi?...

DE FAVERNE.

Votre montre avance d'une bonne demi-heure, monsieur Richard. (Il tire une montre très-élégante.) Il est minuit moins cinq minutes...

RICHARD.

C'est bien possible, voilà plusieurs fois qu'elle me joue de ces tours-là... (A part.) C'est étonnant, plus je regarde ce garçon-là, plus il me semble l'avoir vu quelque part.

DE FAVERNE.

Mademoiselle Diane me fera-t-elle la grâce de me laisser

croire qu'elle est au nombre des personnes qui se sont aperçues de mon retard?

DIANE, très-émue.

Mais oui, monsieur... Les danseurs, les vrais danseurs, bien entendu... deviennent plus rares de jour en jour, et l'absence de l'homme dévoué qui ne manque ni une contredanse ni une valse, doit nécessairement être remarquée.

DE FAVERNE.

J'ai été retenu par un de mes bons amis qui arrive de la Guadeloupe, un créole comme moi... M. le marquis de Lestange... Le connaissez-vous, monsieur Richard?

RICHARD.

J'ai dû entendre prononcer ce nom!... Je dois le connaître!

DE FAVERNE.

Mademoiselle Diane voudra-t-elle, pour m'aider à réparer le temps perdu, me faire l'honneur de m'accorder la première valse?...

DIANE.

Avec grand plaisir, monsieur.

(On entend la ritournelle d'une valse.)

DE FAVERNE.

Je joue de bonheur!... vraiment, l'orchestre, comme s'il n'attendait que votre consentement, exécute un des plus charmants motifs de Strauss.

RICHARD.

Ma fille a déjà beaucoup dansé, et je crains...

DIANE.

Oh! ne craignez rien, mon père... Si je me sens fatiguée, je le dirai à M. de Faverne, et nous nous reposerons... (A part.) Il faudra bien qu'il parle.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

RICHARD, seul.

Allons, allons, je crois que décidément le créole l'emportera. M. de Lussan s'est retiré avec une mine d'amant désappointé, qui m'a vraiment fait de la peine... Mais ce qui me console, c'est que je crois le vicomte de Faverne trois fois riche comme lui... Allons, à mes invités!

(Il sort.)

SCÈNE VIII

GASPARD, seul, s'avançant avec précaution. Il porte une pendule sous le bras.

Je crois que le plus sûr est de m'en aller par ici ; à la porte de la rue, il y a trop de voitures, trop de lanternes, sans compter deux sergents de ville qui sont là pour faire prendre la file et qui auraient bien pu me la faire prendre, à moi. J'ai trouvé plus prudent de m'en aller par le jardin... Autant que j'en puis juger par la position de l'hôtel, le mur doit donner sur les Champs-Élysées... Une fois là, ni vu ni connu... Voyons le résultat de la soirée : il n'a pas été mauvais, une chaîne, deux montres, une pendule. (Il lit le nom de l'horloger sur le cadran.) Mahulot! (La pendule se met à sonner, il voudrait l'arrêter.) *L'Arabe et son Coursier*. J'aimerais assez, dans ce moment-ci, posséder le coursier!... Bon! quelqu'un!

(Il se heurte contre M. Richard.)

SCÈNE IX

RICHARD, GASPARD.

RICHARD.

Pardon, monsieur!

GASPARD, à part.

Ouais!... le maître de la maison. (Haut.) C'est moi qui vous prie de m'excuser, monsieur; je croyais vous avoir heurté avec ma pendule...

RICHARD.

En effet, vous avez une pendule!

GASPARD.

Oui, monsieur...

RICHARD.

Mais c'est ma pendule!

GASPARD.

Pardon, monsieur : c'est la pendule de mademoiselle votre fille.

RICHARD.

Et pourquoi diable emportez-vous la pendule de ma fille?...

GASPARD, embarrassé.

Parce qu'elle retarde, monsieur.

RICHARD.

Ce n'est pas comme ma montre, qui avance... Mais enfin qui êtes-vous?...

GASPARD.

Qui je suis?

RICHARD.

Oui, qui êtes-vous?

GASPARD.

Je suis le premier garçon de votre horloger, M. Mahulot... Vous ne me connaissez pas?... Je suis cependant venu bien souvent remonter et régler vos pendules... Aujourd'hui, le patron m'a dit : « Il y a grand bal ce soir chez M. Richard... On aura besoin de savoir l'heure... tu iras dans la matinée régler les pendules... »

RICHARD.

Et tu appelles minuit la matinée? Pour un garçon horloger, l'erreur me paraît forte. Il me semble que tu es comme la pendule de ma fille... que tu retardes diablement!

GASPARD.

Attendez donc!... Grand bal chez M. Richard, cela doit être beau à voir... Moi qui n'ai jamais vu de bal, ma foi, je me suis dit : « J'irai le soir, au lieu d'y aller dans la matinée... » Ah! monsieur, que c'est beau à voir chez vous, un bal! faut-il que vous soyez riche pour donner un pareil bal! Et vos invités, donc! sont-ils beaux! où avez-vous donc pu vous procurer de si beaux invités! Et puis quel luxe! Je suis sûr que, chez les princes, ce n'est pas plus splendide!

RICHARD.

Ne suis-je pas un prince de la finance?

GASPARD.

Vous en êtes un roi, monsieur! C'est au point que je me suis laissé attarder jusqu'à minuit. (Regardant à la pendule et avançant les aiguilles.) Ma foi, oui, il est minuit dix minutes.

RICHARD, regardant à sa montre.

C'est-à-dire qu'il est une heure du matin.

GASPARD.

Ah! vous avancez, monsieur Richard, vous avancez! je vais vous dire l'heure au juste!... tenez un instant la pendule. (Il met la pendule sur les bras de Richard. — Se fouillant.) Ah! mon

Dieu!... ah! non! la voilà! c'est la montre d'un agent de change que je suis en train de régler! Voyez, minuit trente-cinq, c'est l'heure de la Bourse.

(Il remet la montre dans sa poche.)

RICHARD repasse la pendule à Gaspard et tire sa montre.

Eh bien, mon garçon, puisque te voilà, prends ma montre... Tu la régleras et tu la rapporteras avec la pendule.

GASPARD.

Je n'y manquerai pas. (Embarrassé de la pendule.) Tenez, monsieur Richard, voulez-vous avoir la complaisance de mettre votre montre dans ma poche?

RICHARD, s'exécutant.

Et maintenant, va, mon garçon, va! Voilà nos danseurs qui n'ont plus assez de place dans le salon et qui débordent dans le jardin... Je ne veux pas qu'on te prenne pour un invité, tu comprends?

GASPARD.

Cela ferait du tort aux autres.

RICHARD, à Gaspard qui s'éloigne.

Et quand me rapporteras-tu tout cela?

GASPARD.

Je ne peux pas vous dire... C'est très-capricieux, les objets d'horlogerie. Pardon, monsieur Richard, par où pourrais-je sortir pour ne pas passer par la grande porte?

(A ce moment, un domestique passe au fond.)

RICHARD.

Tu sortiras par le jardin. (Au domestique.) Jean, reconduisez monsieur. (A Gaspard.) Tu ne veux rien prendre?

GASPARD.

Merci, j'ai pris tout ce qu'il me fallait.

(Il sort avec le domestique.)

SCÈNE X

DE FAVERNE et DIANE, sur le devant de la scène.

Les danseurs ont débordé dans le jardin tout en valsant.

DE FAVERNE, s'arrêtant.

Vous êtes fatiguée, mademoiselle?

DIANE, très-agitée.

Non.

DE FAVERNE.

Et cependant votre main est agitée... vôtre poitrine est haletante, et je regrette de m'être laissé emporter par le bonheur que j'éprouvais de valser avec vous.

DIANE, le regardant en face.

Monsieur de Faverne, écoutez-moi... Depuis longtemps déjà, vous me suivez partout... Je ne puis hasarder un seul regard sans rencontrer le vôtre : au bois, aux courses, à l'Opéra, je vous retrouve fidèle comme mon ombre... Monsieur de Faverne, vous ne pouvez plus longtemps abuser mon cœur et mes yeux... tous deux vous ont reconnu... Vous êtes Gabriel Lambert !

DE FAVERNE.

Ainsi, vous m'avez reconnu ?

DIANE.

En vous revoyant. J'ai meilleure mémoire que mon père, qui vous reconnaît aussi, mais qui cherche depuis six mois où il vous a vu, sans parvenir à se le rappeler.

DE FAVERNE.

Je suis perdu, alors !

DIANE.

Pourquoi cela ?

DE FAVERNE.

Comment me pardonnerez-vous ?

DIANE.

Vous pardonner de devoir votre fortune à vous-même, au lieu de la devoir à vos parents ? Mais mon père lui-même n'est-il pas le fils d'un pauvre meunier ? Seulement, reste à savoir comment vous avez gagné votre fortune et conquis votre titre.

DE FAVERNE.

Voulant m'élever jusqu'à vous, je résolus de faire fortune à quelque prix que ce fût, et je partis pour la Guadeloupe. Grâce à ma belle écriture, j'entrai chez un riche colon, M. de Faverne, comme son secrétaire ; il était seul, sans famille... Par les soins que j'eus de lui, je devins son fils ; au bout d'un an, il m'avait adopté en réalité. Une navire venant de Cayenne apporta la fièvre jaune dans le port, M. de Faverne en fut atteint des premiers ; trois jours après, il était mort ! mais, en

mourant, il s'était souvenu de moi, et, comme à son fils d'adoption, il me laissait sa fortune et son titre. Alors, je régularisai ma position, et, ne pensant qu'à vous, je rentrai en France. Une crainte mortelle me poursuivait. — Étiez-vous mariée ? — Oh ! quel cri de joie et de reconnaissance je poussai au ciel en apprenant que vous ne l'étiez pas ! c'est alors, mademoiselle, que je vous suivis partout, que vous me rencontrâtes au bois, à l'Opéra, aux courses !... c'est alors qu'il me sembla que, de votre côté, vous m'aviez remarqué ! c'est alors, enfin, que je me fis présenter chez vous !... Vous savez le reste, vous savez de plus ce que personne ne sait, mon vrai nom, ma vraie origine... Que mon amour obtienne grâce pour mon humilité !

DIANE.

Mon père, voici M. de Faverne qui a à vous parler ; vous croirez à tout ce qu'il vous dira... même s'il vous disait que je l'aime.

(Elle s'éloigne vivement.)

DE FAVERNE, allant à Richard.

Oh ! monsieur, monsieur... vous voyez en moi le plus heureux des hommes.

RICHARD.

En effet, ma fille vient de me dire...

DE FAVERNE.

Que je l'aimais !... Oh !... oui, monsieur, avec passion...

RICHARD.

Cela ne m'étonne pas.

DE FAVERNE.

Je suis riche... je porte un beau nom... je viens vous demander la main...

RICHARD.

Vous êtes à peu près le cinquantième qui me fasse la même demande ; mais vous êtes le premier en faveur de qui ma fille se soit déclarée... C'est donc à mon tour de m'entendre avec vous... Comme homme, vous me plaisez... comme nom, vous m'allez... comme titre, vous me convenez... Vicomte, c'est coquet... c'est galant... « La vicomtesse de Faverne, » cela fait bien quand on annonce. Maintenant, quelle est votre fortune ?...

DE FAVERNE, avec hésitation.

Je puis justifier de deux cent mille francs à l'instant

même, et du double si l'on se fie à ma parole, ou si l'on me laisse six semaines.

RICHARD.

Très-bien, cher monsieur... Justifiez du double, et Diane est à vous.

DE FAVERNE.

Oh! monsieur, que de grâces !...

RICHARD.

Il n'y a pas de grâces la dedans, ma parole est ma parole. Je suis régulier comme un carnet d'échéances... avec moi, ce qui est dit est dit... Réalisez, monsieur de Faverne! réalisez, mon gendre! (Il s'éloigne.) Où diable ai-je donc vu ce garçon-là ?...

SCÈNE XI

DE FAVERNE, seul.

Réalisez!... mot terrible... Ah! je croyais bien, en réalisant deux cent mille francs, avoir une somme suffisante... Ainsi donc, il faut se remettre à l'œuvre fatale; pour devenir le mari de Diane, il faut reprendre le burin de l'infamie et deux cents fois encore graver de ma main ma propre sentence; cette sentence que Louise m'a criée comme une malédiction le jour où je l'ai abandonnée. « La loi punit de mort le contrefacteur. » Et, si je m'arrête... soit terreur, soit remords, au milieu du chemin, je ne puis épouser celle à qui j'ai sacrifié mon père... ma fiancée... mon enfant, mon honneur... Faussaire, il faut que je redevienne faussaire... Jamais!... non, jamais! plutôt renoncer à Diane, plutôt mourir misérable que de repasser par les angoisses que j'ai souffertes, sans compter que voilà le jour qui commence à se faire sur mes mensonges... Hier, cet homme qui me fait refuser au club et qui m'évite à l'Opéra... sans doute pour avoir le temps de répandre ces deux mots qui appellent la mort : « Il ment. » Oh! oui, je le tuerai. Ce n'est point inutilement que, depuis deux ans, j'ai consacré deux heures à l'escrime et au tir. Ce soir, ici, il m'a semblé le voir passer au fond d'un salon. Et Diane qui m'avait reconnu!... Cette histoire préparée à l'avance a fait plus d'effet que je ne l'espérais... Diane m'aime!... Allons, puisqu'elle m'aime, c'est que mon destin veut que j'aille en avant... Obéissons à notre destin.

SCÈNE XII

DE FAVERNE, DIANE, puis DE LUSSAN.

DIANE, très agitée.

Monsieur de Faverne, monsieur de Faverne, lavez-vous d'une odieuse calomnie... Le bruit court non-seulement que vous n'avez jamais été à la Guadeloupe, mais encore qu'il n'y a jamais eu à la Guadeloupe de riche colon du nom de Faverne.

DE FAVERNE.

Qui dit cela?

DIANE.

M. de Lussan. (Bas, à de Faverne.) Au nom du ciel, justifiez-vous, Gabriel, je vous aime!

DE FAVERNE, se retournant vers de Lussan.

Pardon, monsieur!... vous comprenez ma réserve avec vous: si je m'emportais, on attribuerait probablement mon irascibilité à tout autre motif que le véritable... Je n'ai jamais été à la Guadeloupe?... Il n'y a jamais eu à la Guadeloupe de riche colon du nom de Faverne?... Tenez, le hasard fait, disons mieux, la Providence veut que j'aie justement sur moi le passe-port qui m'a été délivré, il y a cinq mois, quand j'ai quitté la Pointe-à-Pitre. Voyez, il est daté du 3 de janvier, délivré à M. le vicomte de Faverne, fils adoptif de M. Louis-Adrien de Faverne, et signé du gouverneur... de M. de Malpas.

DIANE.

Ah! j'espère, monsieur, que voilà une preuve!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, OLIVIER.

OLIVIER.

Oui; seulement, elle est fausse.

DE FAVERNE, à part.

Oh! cet homme!...

DIANE.

Fausse?

DE FAVERNE.

Fausse! Savez-vous bien ce que vous avez dit là, monsieur?

OLIVIER.

Parfaitement.

DE FAVERNE.

Et vous le soutenez?

OLIVIER.

Je le pense.

DE FAVERNE.

Monsieur, vous me rendrez raison.

OLIVIER.

Quand vous voudrez.

DE FAVERNE.

A l'instant même.

OLIVIER.

Comme cela, devant mademoiselle, en plein bal?... Vous êtes fou, monsieur!

DIANE.

La preuve!

DE FAVERNE.

Ne l'écoutez pas, Diane...

DIANE.

La preuve!... je vous demande la preuve, monsieur!

OLIVIER.

Le passe-port porte la date du 3 janvier et est signé : de Malpas?

DE FAVERNE.

De Malpas, gouverneur de l'île, mort depuis.

OLIVIER.

Non, mort auparavant! vous vous trompez, M. de Malpas est mort le 30 décembre, et, par conséquent, n'a pu signer votre passe-port le 3 janvier.

DE FAVERNE.

Messieurs, il y a erreur.

OLIVIER.

Oui; seulement, c'est vous qui l'avez faite. Dame, quand on est à dix-huit cents lieues, on ne peut pas savoir les choses comme lorsqu'on est là... Moi, j'étais là, et j'ai, le 1er janvier, été à l'enterrement de M. de Malpas; enterrement où je ne vous ai pas vu et qui vous eût fixé sur la date précise de la mort.

DIANE.

Oh ! mon Dieu !

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, hors DIANE.

DE FAVERNE.

Diane!... Diane!... (Il fait un signe de main à Olivier.) Monsieur, vous êtes un misérable !

OLIVIER.

Et vous un faussaire!

DE FAVERNE.

A demain. à six heures du matin, au bois de Boulogne, allée de la Muette. Et, tenez, de peur que vous ne vous y trouviez pas...

(Il lui jette son gant au visage.)

DE LUSSAN.

Vous ne répondez rien?

OLIVIER.

Je le tuerai demain !

SCÈNE XV

LES MÊMES, FABIEN.

FABIEN.

Qu'y a-t-il donc, et que vient-il de se passer?

OLIVIER, tranquillement.

Il y a que ce que j'avais prévu est arrivé... et que M. de Faverne vient de me jeter son gant au visage.

DE LUSSAN.

Et il va se battre avec lui!

OLIVIER.

Il le faut bien.

DE LUSSAN.

Mais c'est une scène de crocheteur que vient de faire ce monsieur.

OLIVIER.

Tout ce qu'il y a de plus sale; mais que voulez-vous!...

DE LUSSAN.

Qu'est-ce que c'est donc que ce manant-là qui se croit forcé de donner un soufflet à des gens comme nous pour les faire battre?

OLIVIER.

Eh! mon cher ami, un faussaire ne trouve pas toujours un honnête homme...

FABIEN.

Et vous vous battez?

DE LUSSAN.

Demain, à six heures du matin.

OLIVIER.

C'est l'heure de ce monsieur. Voilà encore qui prouve que j'ai eu affaire à je ne sais quel manant. Ce monsieur a donc été garçon de charrue dans sa jeunesse pour se lever à de pareilles heures; quant à moi, je sais que je serai demain d'une humeur massacrante et que je me battrai très-mal.

DE LUSSAN.

Comment, vous vous battrez très-mal?

OLIVIER.

Sans doute! c'est une chose sérieuse que de se battre... que diable! On prend toutes ses aises pour une affaire d'amour et on ne s'accorde pas la plus petite fantaisie en matière de duel; mais je sais une chose, c'est que je me suis toujours battu de onze heures à midi, et que je m'en suis toujours bien trouvé. A six heures du matin, on meurt de froid, on grelotte, on n'a pas dormi... J'aimerais mieux me battre ce soir sous un réverbère, comme un soldat aux gardes.

DE LUSSAN.

Aimez-vous mieux cela, en effet?

OLIVIER.

Ma foi, oui. Pouvez-vous m'arranger la chose ainsi? Vous me rendrez service.

DE LUSSAN.

A quoi vous battez-vous? Vous êtes l'insulté... vous avez le choix des armes.

OLIVIER.

A quoi je me bats? A l'épée, pardieu!... Cela tue aussi bien que le pistolet et n'estropie pas; une mauvaise balle vous casse un bras, il faut vous le couper, et vous voilà manchot.

DE LUSSAN.

Je serai ici dans cinq minutes...

OLIVIER.

Avec des épées?

DE LUSSAN.

Avec des épées!

OLIVIER.

Et vous le ferez se battre ce soir?

DE LUSSAN.

J'ai un moyen.

OLIVIER.

Oh! par ma foi, que votre moyen réussisse, je vous serai reconnaissant toute ma vie!...

(De Lussan sort.)

SCÈNE XVI

OLIVIER, FABIEN.

OLIVIER.

Ah çà! mon cher Fabien, que le duel ait lieu ce soir ou demain matin, je compte sur vous?...

FABIEN.

Parbleu!

OLIVIER.

Vous comprenez : ce monsieur, si je lui donne un coup d'épée, je n'ai pas envie de lui sucer la plaie... Non, j'aime mieux qu'on le saigne...

FABIEN.

Vous en parlez, mon cher, comme si vous étiez sûr de le tuer.

OLIVIER.

Ah! vous comprenez, docteur, on n'est jamais sûr de tuer son homme. Il n'y a que les médecins qui puissent répondre de cela... Mais, soyez tranquille, je lui donnerai un joli coup d'épée.

FABIEN.

Dans le genre de celui que vous donnâtes, la veille de votre départ pour la Guadeloupe, à cet officier portugais, que j'ai eu toutes les peines du monde à tirer d'affaire?

OLIVIER.

Oh! mon cher, celui-là, c'était autre chose. Il avait choisi le mois de mai, et, au lieu de me jeter brutalement son heure au nez, il m'avait demandé la mienne... C'était une partie de plaisir, je me rappelle! nous nous battions à Montmorency par une charmante journée, à onze heures du matin... Vous rappelez-vous, Fabien? il y avait, dans le buisson qui se trouvait à côté de nous, une fauvette qui chantait. J'adore les oiseaux! tout en me battant, j'écoutais chanter cette fauvette. Elle ne s'envola qu'au mouvement que vous fîtes en voyant tomber mon adversaire.

FABIEN.

Et comme il tomba bien, votre adversaire!

OLIVIER.

Oui, en me saluant de la main... c'était un homme très comme il faut que ce Portugais. L'autre tombera comme un bœuf, vous verrez, en m'éclaboussant.

FABIEN.

Voilà de Lussan et probablement les épées, car il a un manteau.

OLIVIER.

Et voilà notre homme qui le suit.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, DE LUSSAN, DE FAVERNE.

DE LUSSAN.

Mon cher Olivier, j'ai rencontré monsieur comme il allait monter en voiture et je l'ai ramené en lui disant que nous avions, Fabien et moi, un mot indispensable à lui communiquer.

DE FAVERNE.

Ce n'est point pour me faire des excuses? Je ne les accepterais pas, je vous en préviens.

DE LUSSAN.

Non, soyez tranquille... Éloignez-vous, Olivier... nous vous rappellerons quand il sera temps.

(Olivier s'éloigne.)

DE FAVERNE.

Voyons, que me voulez-vous, messieurs? je vous en prie, faites vite.

DE LUSSAN.

C'est justement pour faire vite que nous vous avons prié de venir nous trouver... Notre avis, à tous, c'est-à-dire à M. Fabien, à Olivier et à moi, c'est d'en finir tout de suite.

DE FAVERNE.

Qu'entendez-vous par en finir tout de suite?

FABIEN.

C'est clair : de vous battre ce soir.

DE FAVERNE.

Et s'il me plaît que de ne me battre demain?

DE LUSSAN.

Alors, cela changera complétement nos dispositions... Voici M. Fabien qui est médecin du directeur de la colonie.

DE FAVERNE.

Eh bien?

DE LUSSAN.

Il ira réveiller le directeur et se fera donner une attestation officielle qu'il n'a jamais existé de vicomte de Faverne à la Pointe-à-Pitre et que M. de Malpas est mort le 30 décembre; il en résultera qu'officiellement M. de Faverne sera reconnu pour un faussaire, et, comme on ne se bat pas avec un faussaire, on assemblera un tribunal d'honneur qui défendra à M. d'Hornoy de se battre avec M. de Faverne... Puis alors la police, qui a la bonne habitude de se mêler de tout, se mêlera de cette affaire, et, ma foi... gare le bagne!... tant pis, voilà le mot lâché... Si, au contraire, vous vous battez ce soir et vous battez galamment, nous vous donnons notre parole d'honneur que la cause du duel restera secrète.

DE FAVERNE.

Eh bien, soit! monsieur, j'accepte... non pas que je craigne le directeur de la colonie, non pas que je craigne la police... non pas que je vous craigne, mais parce que plus vite je me battrai, plus vite je serai vengé.

DE LUSSAN.

Eh bien, voyez, cher ami, comme je vous l'avais dit, la chose a été toute seule.

DE FAVERNE.

Mais je mets une condition à ma complaisance.

DE LUSSAN.

Laquelle?

DE FAVERNE.

Comme c'est ici, à cette place, que j'ai été insulté, c'est ici, à cette place, que je me battrai.

DE LUSSAN.

Je n'y vois aucun inconvénient.

FABIEN.

Tout le monde est à souper... personne dans le salon, nous sommes complétement libres!

DE LUSSAN.

Venez, Olivier!

DE FAVERNE.

Je vous ferai observer, messieurs, que le duel est irrégulier : M. d'Hornoy a deux témoins et je n'en ai pas.

DE LUSSAN.

Fabien, passez du côté de M. de Faverne, ou, si cela vous répugne, j'y passerai.

FABIEN.

Non, non, les médecins n'ont pas de ces délicatesses-là... J'accepte, monsieur.

DE LUSSAN.

Voulez-vous examiner les épées, monsieur? elles sont de même longueur, avec la garde en quarte. Elles sortent des ateliers de Lepage et sont montées par lui. Choisissez.

DE FAVERNE en prend une.

Celle-ci est excellente, messieurs.

(Il jette bas son habit et son gilet.)

DE LUSSAN.

Olivier... voici la vôtre.

OLIVIER.

Merci.

(Il jette bas, comme M. de Faverne, son habit et son gilet.)

DE FAVERNE.

Allons, défendez-vous, monsieur.

OLIVIER.

Oh! soyez tranquille. (Ils se battent.) Vous avez appris à faire des armes un peu tard, monsieur de Faverne..., cela se voit à votre pose anguleuse et à votre manière sèche d'attaquer l'épée.

(Un domestique, qui s'aperçoit du combat, court vers la maison pour donner l'alarme.)

DE FAVERNE.

Qu'importe! pourvu que j'en aie appris assez pour vous tuer.

OLIVIER.

Oh! mais faites-y bien attention, ce n'est pas comme cela que vous me tuerez... seulement, je vous en préviens, c'est comme cela que vous vous ferez tuer... (Le touchant légèrement.) Voyez, si je m'étais fendu.

DE FAVERNE.

Ah! vous raillez!

OLIVIER.

Vous savez, vicomte, sous les armes, chacun a ses habitudes ; la mienne, comme vous dites, est de railler. Bon! vous allez m'épargner, à présent!... Encore un coup comme celui-là, je vous en préviens, monsieur, vous êtes un homme mort.

DE FAVERNE, lui portant un coup.

Tiens!

OLIVIER.

Allons! je vois qu'il faut en finir.

(Il lui porte un coup.)

DE FAVERNE.

Ah!

(Il tombe.)

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, RICHARD, DIANE.

RICHARD.

Un duel chez moi, dans mon jardin, le soir d'une fête! le vicomte de Faverne... Un médecin!... un médecin!

FABIEN.

Eh pardieu! j'y suis.

DIANE, dans la serre.

Que se passe-t-il donc, mon Dieu ?... (Voyant de Faverne à terre.) Lui... blessé! mort peut-être!...

FABIEN.

Il n'est pas tué sur le coup.

DIANE, avec joie.

Ah!

FABIEN.

Mais j'ai bien peur que, dans une heure, il ne soit mort.

DIANE, tombant évanouie dans les bras de Richard.

Ah!...

ACTE DEUXIÈME.

Une chambre à coucher très-élégante chez le docteur Fabien, portières à droite et à gauche, cachant deux portes; une troisième porte à droite; un bureau du même côté, canapé, chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

FABIEN, près de FAVERNE, couché sur un canapé.

DE FAVERNE pousse un soupir, ouvre les yeux, regarde le docteur.

Ah! c'est vous, docteur! je vous en supplie, ne m'abandonnez pas.

FABIEN.

Soyez tranquille; vous êtes gravement blessé; mais la blessure n'est pas mortelle.

DE FAVERNE.

Dites-vous la vérité, docteur?

FABIEN.

Je ne mens jamais, monsieur.

DE FAVERNE.

Mentir pour tranquilliser un mourant n'est pas mentir. (Regardant autour de lui.) Où suis-je, docteur?

FABIEN.

Chez moi.

DE FAVERNE.

Pourquoi chez vous?

FABIEN.

Parce que la distance était trop grande du faubourg Saint-Honoré à la rue Taitbout, et que, mon logement n'étant qu'à quelques pas de l'hôtel de M. Richard, j'ai trouvé tout simple de vous faire conduire chez moi.

DE FAVÈRNE.

J'ai dû vous causer un grand dérangement, docteur...

FABIEN.

J'ai envoyé chercher un de vos domestiques pour qu'il aide le mien. Mais, dites-moi, vous n'avez donc personne chez vous pour vous soigner?

DE FAVERNE, d'une voix sourde.

Personne!

FABIEN.

Une maîtresse?

DE FAVERNE, rappelant ses souvenirs.

Vous m'y faites songer!... la surveille et la veille de mon duel, j'ai vu une jeune fille... Si c'était... Combien de temps ai-je été sans connaissance?

FABIEN.

Un jour et demi...

DE FAVERNE.

Et, pendant ces trente-six heures, M. Richard a-t-il envoyé chercher de mes nouvelles?

FABIEN.

Non.

DE FAVERNE.

Docteur, vous et ces messieurs m'avez donné votre parole d'honneur qu'il ne serait pas dit un mot des causes de ce duel.

FABIEN.

Et pas un mot n'en a été dit.

DE FAVERNE.

Vous en êtes sûr?

FABIEN.

Je vous l'affirme.

DE FAVERNE.

C'est étrange alors que ni Diane ni son père... Docteur, si ni l'un ni l'autre n'ont envoyé ce soir, eh bien alors... je vous parlerai d'une jeune fille qui, j'en suis sûr, me soignerait, elle, et tendrement! (Fabien se lève.) Vous me quittez, docteur?

FABIEN.

Vous désirez quelque chose que vous hésitez à me dire?...

DE FAVERNE.

C'est vrai.

FABIEN.

Dites!... et, s'il est en mon pouvoir de vous rendre un service quelconque, je vous le rendrai.

DE FAVERNE.

Vous m'avez dit que ma blessure n'était pas mortelle.

FABIEN.

Je vous l'ai dit.

DE FAVERNE.

Je puis avoir confiance en votre parole, n'est-ce pas?

FABIEN.

Il ne faut rien demander à ceux de qui l'on doute.

DE FAVERNE.

Non, je ne doute pas de vous. Pourquoi en douterais-je ? vous m'avez sauvé la vie. Vous passez devant chez moi, n'est-ce pas, rue Taitbout, nº 11 ?

FABIEN.

J'irai exprès.

DE FAVERNE.

Vous monterez au premier... voici la clef de mon secrétaire; vous prendrez un portefeuille rouge à serrure et vous me l'apporterez.

FABIEN.

Voulez-vous que je vous renvoie ce portefeuille par votre domestique ?

DE FAVERNE.

Non, docteur, ne vous en dessaisissez pas une minute et ne le remettez qu'à moi.

FABIEN.

C'est convenu. Adieu !

DE FAVERNE.

Merci, docteur, merci.

(Fabien sort.)

SCÈNE II

DE FAVERNE, seul, après un moment de faiblesse.

Ah! il n'y a pas à en douter, c'est Louise que j'ai vue : une première fois à la porte de l'Opéra; une seconde fois au coin de la rue Taitbout, une troisième fois à ma porte... Comment m'a-t-elle retrouvé?... que vient-elle faire à Paris?... Me poursuivre, achever l'œuvre de ma perte commencée par ce misérable d'Hornoy.

SCÈNE III

DE FAVERNE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur !

DE FAVERNE.

Qu'est-ce ?

LE DOMESTIQUE.

Une dame voilée, qui refuse de dire son nom, demande à parler à M. le vicomte de Faverne.

DE FAVERNE, à part.

Une dame voilée ! serait-ce Louise ? Non... le domestique n'aurait pas dit une dame, il aurait dit une femme... Le docteur dit que je suis très-malade et que la moindre émotion peut me tuer. (Haut.) Que cette dame donne un signe de reconnaissance quelconque. Allez, dites-lui cela. (Le domestique sort.) Une dame voilée...

LE DOMESTIQUE, rentrant.

C'est la dame au cachet.

DE FAVERNE.

La dame au cachet ! ah ! faites entrer.

SCÈNE IV

DE FAVERNE, DIANE.

DE FAVERNE.

Vous ! vous ! vous !

DIANE.

Oui, moi... Avez-vous donc oublié que vous aviez de par le monde une amie qui s'intéressait à vous ?

DE FAVERNE.

Voilà un jour et demi que je suis blessé et personne n'était venu ni de votre part ni de celle de votre père.

DIANE.

J'ai fait demander chez vous... on ne vous y avait pas vu... Il y a une demi-heure que je sais que vous êtes chez le docteur... je n'ai point envoyé... je suis venue.

DE FAVERNE.

Oh ! Diane, Diane, que vous êtes bonne !

DIANE.

J'ai eu, ce matin, une explication avec mon père. Je lui ai dit que, vous vivant, je n'appartiendrais jamais à un autre.

DE FAVERNE.

Diane ! si vous saviez combien je vous aime ! j'ai mis toutes mes espérances, tout mon bonheur, toute ma vie, toute mon âme en vous... Non, je ne mourrai pas... je ne veux pas mourir. Je veux vivre et vous aimer.

DIANE.

Taisez-vous !... non pas que je n'aie un immense bonheur à vous entendre, mais songez à votre faiblesse... songez au danger dont vous êtes à peine sorti.

DE FAVERNE.

Depuis que vous êtes là, je me sens renaître... Oh ! dites-moi que vous n'avez pas cru un mot des accusations de ces misérables !

DIANE.

Me voilà heureuse,... ne me demandez pas autre chose... Ma présence vous absout dans mon cœur... Maintenant que je vous ai vu, que vous êtes hors de danger, une plus longue visite serait fatigante pour vous...

DE FAVERNE.

Non, non... restez, restez le plus que vous pourrez... Oh ! si vous pouviez rester toujours.

DIANE.

Vous ne m'avez pas laissée achever ma phrase. J'allais ajouter : et compromettante pour moi... Vous ne serez un prétendant sérieux pour mon père... je vous en demande pardon pour lui... que quand vous aurez justifié des cent mille écus qu'il exige... et...

DE FAVERNE.

Assez sur ce point, chère Diane !... dès que je pourrai tenir une plume, j'écrirai à la Guadeloupe... En attendant, gardez-moi votre cœur, si bon et si dévoué.

DIANE.

Henri, je vous l'ai gardé depuis le jour où je vous ai rencontré dans ce petit village de Bretagne, où, après y avoir joué tout enfants, nous nous sommes retrouvés avec des cœurs pleins de souvenirs ! Et j'ai été heureuse de voir qu'en aimant l'élégant vicomte de Faverne, je n'étais point infidèle au pauvre Gabriel Lambert.

DE FAVERNE.

Votre main, Diane !... votre main chérie !

(Elle lui donne sa main à baiser. En ce moment, par une porte intérieure, le docteur entre.)

SCÈNE V

LES MÊMES, FABIEN.

DE FAVERNE, d'un ton de reproche.

Oh ! docteur !

FABIEN.

Excusez-moi, monsieur; excusez-moi surtout, mademoiselle! M. de Faverne me paraissait très-pressé d'avoir un objet qu'il m'avait demandé, et, de peur de rencontrer quelques clients dans l'antichambre, je suis rentré par mon escalier particulier... Si j'eusse pu soupçonner, mademoiselle...

DIANE.

Je vous dois trop de remercîments, monsieur, pour recevoir vos excuses... Les médecins ont ce privilége des confesseurs, qu'il n'y a pas de secret pour eux... Monsieur Fabien, j'aime M. de Faverne, et j'espère avoir le bonheur un jour d'être sa femme; c'est à ce titre que je suis venue visiter celui que je regarde déjà comme mon mari. Maintenant, je n'ai pas besoin de vous dire que ce voile avec lequel je suis venue et avec lequel je sors n'a pas été levé pour vous.

FABIEN.

Inutile de me recommander le silence, madame... Je ne vous ai pas vue et jamais un mot sorti de ma bouche ne fera allusion à l'honneur que j'ai eu de vous rencontrer chez moi.

(Diane et Fabien se saluent; de Faverne suit Diane des yeux, les bras étendus vers elle.)

SCÈNE VI

FABIEN, DE FAVERNE.

FABIEN.

Voici le portefeuille que vous avez désiré, monsieur.

DE FAVERNE.

Vous voyez ce portefeuille. Il est plein de papiers de fa-

mille qui n'intéressent que moi... Docteur, faites-moi le serment que, si je mourais, vous jetteriez ce portefeuille au feu.

FABIEN.

Je vous le promets.

DE FAVERNE.

Sans lire les papiers qu'il contient.

FABIEN.

Il est fermé à clef.

DE FAVERNE.

Oh! une serrure de portefeuille! (Fabien jette le portefeuille sur le lit du blessé.) Pardon! cent fois pardon!... je vous ai blessé, docteur; mais c'est le séjour des colonies qui m'a rendu si défiant. Là-bas, on ne sait jamais à qui l'on parle... Reprenez ce portefeuille, je vous en supplie! Promettez-moi de le brûler si je meurs.

FABIEN.

Pour la seconde fois, je vous le promets; d'ailleurs, je vous le répète, un médecin est un confesseur...

DE FAVERNE, lui tendant la main.

Merci!

FABIEN, se reculant.

J'ai déjà tâté votre pouls, il est aussi bon qu'il peut l'être.

DE FAVERNE.

Dites-moi, docteur?

FABIEN.

Quoi?

DE FAVERNE.

Vous a-t-on dit qu'il se fût présenté chez moi une jeune femme en mon absence?

FABIEN.

Pardon!... j'avais oublié! une femme avec un enfant... oui. Elle a laissé son nom. Je l'ai pris pour vous l'apporter.

DE FAVERNE.

Donnez.

FABIEN.

Voici.

DE FAVERNE.

Louise Granger... c'est elle! oh! je ne me trompais pas. Je l'avais bien reconnue; elle est quelque part, là dans la rue à m'attendre, sur quelque borne... Tout est conjuré contre

moi... tout!... (Réfléchissant.) Docteur, croyez-vous que maintenant je sois trop faible pour être transporté ?

FABIEN.

En prenant de grandes précautions, je crois la chose possible.

DE FAVERNE.

Faites-moi porter chez moi, je vous en supplie.

FABIEN.

Attendez à demain.

DE FAVERNE.

Non, aujourd'hui... tout de suite, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Je suis un hôte insupportable... je vous gêne et je suis gêné.

FABIEN, souriant.

Cette dernière considération me détermine; j'ai ici, pour les cas pareils au vôtre, un brancard couvert. Seulement, quand vous verrez cette femme,... pas d'emportement : la moindre émotion peut vous être fatale.

DE FAVERNE.

Je ne la verrai pas.

FABIEN.

Comment, vous ne la verrez pas ? Mais si elle se représente chez vous ?

DE FAVERNE.

Je répéterai ce que j'ai déjà dit à mes gens, que je ne la connais pas.

FABIEN.

Mais, enfin, qu'est-ce que c'est que cette femme, et que vous veut-elle ?

DE FAVERNE.

Elle veut probablement que je l'épouse, parce que nous avons un enfant ; comme si l'on était obligé d'épouser toutes les aventurières qu'on a connues !

FABIEN.

Eh bien, si c'est une de ces femmes que l'on peut désintéresser avec de l'argent... vous êtes assez riche, ce me semble.

DE FAVERNE.

Eh ! malheureusement, ce n'est pas une de ces femmes-là ! c'est une fille de village, une brave et honnête fille.

FABIEN.

Tout à l'heure vous l'appeliez aventurière.

DE FAVERNE.

J'avais tort, docteur; c'était la colère qui me faisait parler ainsi, ou plutôt c'était la peur.

FABIEN.

Cette femme peut donc influer d'une manière fatale sur votre destinée?

DE FAVERNE.

Elle peut empêcher mon mariage avec mademoiselle Richard... rien que cela!

FABIEN.

Raison de plus pour la recevoir et pour la persuader... au lieu de renier votre enfant et de faire chasser la mère par vos laquais.

DE FAVERNE.

La revoir?... Non, jamais!... soyez bon jusqu'au bout... voyez-la, vous, docteur... arrangez la chose avec elle!... qu'elle retourne dans son village, je lui donnerai ce qu'elle voudra... dix mille francs... vingt mille francs... cinquante mille francs.

FABIEN.

Et si elle refuse tout cela?

DE FAVERNE.

Eh bien, alors, si elle refuse... (Fronçant le sourcil.) nous verrons!

FABIEN.

Cela suffit, monsieur. Je ferai ce que vous désirez. (Il sonne, un domestique entre.) Préparez la litière et trouvez deux porteurs.

(Le domestique referme la porte.)

DE FAVERNE.

Docteur, trouvez-moi quelque bonne et digne femme qui ne quitte pas le chevet de mon lit.

FABIEN.

J'ai l'habitude de conseiller à mes clients les sœurs de charité.

DE FAVERNE.

Cette femme se chargera de la dépense... Tenez, voilà cinq cents francs.

LE DOMESTIQUE.

La litière est prête.

DE FAVERNE.

Docteur, recommandez-leur d'entrer par la rue du Helder, nº 20, maison à deux portes; je ne veux pas entrer par celle de la rue Taitbout, je la rencontrerais.

FABIEN, aux porteurs.

Vous avez entendu! rue du Helder! Le plus doucement possible.

DE FAVERNE, qu'on emporte.

Quand vous verrai-je ?

FABIEN.

Demain matin. En cas d'accident, envoyez-moi chercher.

DE FAVERNE.

Au revoir, docteur... Merci, cent fois merci!

SCÈNE VII

FABIEN, puis LE DOMESTIQUE.

FABIEN, écrivant sur son agenda.

Reçu cinq cents francs du vicomte de Faverne... Voilà, certes, je puis l'affirmer sans connaître les causes de son malheur... voilà un des hommes les plus malheureux que j'aie rencontrés.

LE DOMESTIQUE.

Le tapissier de monsieur, qui a un payement pressé à faire à la banque, demande si monsieur peut lui donner un à-compte sur le reste de son mémoire, qui monte à quatre mille francs.

FABIEN.

T'a-t-il dit la somme qu'il désirait?

LE DOMESTIQUE.

Il a fait d'avance une quittance de deux mille francs, pour déranger monsieur le moins possible.

FABIEN, regardant la quittance, donne d'abord le billet de cinq cents francs qu'il vient de recevoir de Faverne, et ensuite trois autres qu'il prend dans son tiroir.

Voilà deux mille francs.

LE DOMESTIQUE.

Je les lui porte tout de suite. Il n'a plus qu'une demi-heure.... Il est trois heures et demie... à quatre, la banque ferme.

FABIEN.

Fais vite, alors.

SCÈNE VIII

FABIEN, OLIVIER, entr'ouvrant la porte.

OLIVIER.

Puis-je entrer ?

FABIEN.

Je crois bien !

OLIVIER.

Comment va mon homme ?

FABIEN.

M. de Faverne?

OLIVIER.

Oui; ne l'avez-vous pas fait transporter chez vous ?

FABIEN.

Si fait.

OLIVIER.

A la bonne heure... Si misérable que je le croie, j'ai pensé qu'il était de mon devoir d'aller prendre de ses nouvelles. On m'a dit qu'il était chez vous.

FABIEN.

Il y était encore il y a cinq minutes.

OLIVIER.

Il n'y est plus ?

FABIEN.

Non, il a voulu à toute force retourner chez lui.

OLIVIER.

Bon ! je lui amenais une famille, s'il n'en a pas.

FABIEN.

Que voulez-vous dire ?

OLIVIER.

Oui, une femme et un enfant... Mais je vais leur dire qu'il n'est plus ici, n'est-ce pas ?

FABIEN, l'arrêtant.

Attendez donc ! une femme et un enfant... Où les avez-vous trouvés ?... A sa porte, sur un banc ?

OLIVIER.

C'était là qu'on les avait pris, en effet ; mais ils étaient

dans les mains d'un sergent de ville, qui les ayant vus là pendant la nuit, qui les ayant vus là le matin, qui les voyant encore là dans l'après-midi, les conduisait au corps de garde.

FABIEN.

Oh! la malheureuse!

OLIVIER.

Ma foi! la pauvre créature avait l'air si honnête, que je fus pris de pitié; je perçai la foule qui l'entourait et je demandai de quel crime elle était coupable... « Ça n'a commis aucun crime, répondit le sergent de ville, mais ça vagabonde... Il y a près de vingt-quatre heures que cette malheureuse est là, sur ce banc, avec son enfant. — Puis-je lui parler? demandai-je au sergent de ville... — Si même vous voulez en répondre, on vous la donnera. » Elle jeta un regard suppliant sur moi. « Que faisiez-vous donc sur ce banc, pauvre femme? lui demandai-je. — Je l'attendais, me répondit-elle. — Qui attendiez-vous? — Gabriel Lambert. — Où demeure-t-il? — Au numéro 11, je l'ai vu rentrer, puis sortir... seulement, on m'a dit qu'il ne s'appelait pas Gabriel Lambert, mais le vicomte Henri de Faverne... » Vous comprenez, cher ami, à ce mot, je devinai tout! Je me crus obligé de réparer autant qu'il était en mon pouvoir le mal que j'avais fait. Et, m'adressant au sergent de ville: « Je m'appelle le baron Olivier d'Hornoy, lui dis-je; je réponds de cette femme... » J'appelai un fiacre... « Où me menez-vous? me demanda-t-elle au moment de monter dedans. — Près du vicomte Henri de Faverne... — Bien vrai? dit-elle. — Parole d'honneur! — Alors, monsieur, au nom du ciel, ne perdons pas un instant. » Et elle s'élança dans la voiture. Je donnai votre adresse, croyant le trouver chez vous... Il n'y est plus, je vais la reconduire chez lui.

FABIEN.

Gardez-vous-en bien! La malheureuse serait jetée à la porte par les laquais de son amant.

OLIVIER.

Eh! mais... c'est donc tout à fait une canaille, que ce monsieur?

FABIEN.

J'en ai horriblement peur. (Ouvrant la porte). Voulez-vous entrer, mon enfant?

SCÈNE IX

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Où est-il, monsieur ?... où est-il ? (A d'Hornoy.) Vous m'aviez dit qu'il était ici.

FABIEN.

Il y était il y a dix minutes.

LOUISE.

J'ai entendu dire, par les domestiques, qu'il avait été blessé en duel. Mon Dieu ! serait-il mort ?

FABIEN.

Non, il va aussi bien que possible.

LOUISE.

Oh ! Dieu soit loué ! Où est-il ? Il faut que je lui parle ; vous comprenez, il faut qu'il voie son enfant.

FABIEN.

Oui, vous le reverrez... oui, il reverra son enfant, mais pas dans ce moment, il est trop faible encore ; une émotion le tuerait.

LOUISE.

Oh ! alors j'attendrai... Mais où attendrai-je ?

FABIEN.

Ici, si vous voulez.

LOUISE.

Mais où suis-je, ici ?

FABIEN.

Chez le médecin qui l'a soigné.

OLIVIER.

Et vous pouvez ajouter : qui lui a sauvé la vie.

LOUISE.

Oh ! laissez-moi vous baiser les mains, monsieur.

FABIEN.

Pauvre femme !

LOUISE.

Vous me plaignez, n'est-ce pas ?

FABIEN.

Oh ! oui, et profondément... Mais, d'abord, où avez-vous laissé votre enfant ?

LOUISE.

Dans le salon qui précède, sur un canapé.

FABIEN.

Je vais le recommander à la femme de mon valet de chambre, qui en prendra soin.

LOUISE.

J'ai peur qu'il n'ait froid et faim, monsieur.

FABIEN.

Soyez tranquille, on pourvoira à tout.

OLIVIER.

Mon cher Fabien, comme madame a probablement à vous dire des choses que l'oreille d'un médecin et d'un confesseur peut seule entendre, je vous laisse avec elle, bien certain que je n'ai pas besoin de vous la recommander... Au revoir, mon cher Fabien !... Bon courage, madame !

(Il sort.)

SCÈNE X

FABIEN, LOUISE.

FABIEN.

Vous êtes bien Louise Granger, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Oui, monsieur.

FABIEN.

Je suis chargé, par M. le vicomte de Faverne, de causer d'affaires avec vous.

LOUISE.

D'affaires, monsieur ?

FABIEN.

D'affaires vous concernant. Mais, comme M. Henri était très-faible, et que je lui avais défendu de parler, c'est donc de vous, mademoiselle, que je dois tenir les détails qu'il n'a pu me donner.

LOUISE, avec émotion.

Ainsi, aujourd'hui, il est vicomte ?... il s'appelle Henri de Faverne ?

FABIEN.

C'est du moins le nom sous lequel il est connu dans le monde.

LOUISE.

Autrefois, il s'appelait Gabriel Lambert; c'est sous ce nom que je l'aimai et qu'il m'aima.

FABIEN.

Avez-vous assez de confiance en moi pour me dire comment vous avez quitté votre village... et comment, ne connaissant votre amant que sous le nom de Gabriel Lambert, vous l'avez pu retrouver sous celui de Henri de Faverne?

LOUISE.

Hélas! monsieur, il nous quitta, son père et moi.

FABIEN.

Il a toujours son père?

LOUISE.

Oui, monsieur; grande tristesse pour le vieillard! Il nous quitta pour venir à Paris, poursuivre un remboursement de dix mille francs, qui étaient tout l'avoir de son pauvre père... Après un mois, nous reçûmes une lettre nous annonçant que, résolu à faire fortune, il partait pour la Guadeloupe. Depuis ce jour, nous n'eûmes plus de ses nouvelles.

FABIEN.

Comment sûtes-vous alors qu'il était toujours à Paris

LOUISE.

Le maire de notre village y vint. Le hasard fit qu'en revenant de Courbevoie, il rencontra Gabriel à cheval, vêtu en élégant et suivi d'un domestique à cheval comme lui. Malgré cette espèce de déguisement, le maire le reconnut, et l'appela... Gabriel se retourna à son nom, et le reconnut aussi, à ce qu'il paraît, car il mit son cheval au galop. Le brave homme alla le soir au parterre de l'Opéra, et reconnut, dans une des loges les plus élégantes de la salle, son cavalier de la journée; il voulut en avoir le cœur net, il interrogea l'ouvreuse et apprit d'elle que le locataire de la loge était un habitué de l'Opéra, et ne manquait pas une représentation. Le soir même de mon arrivée, il y a juste, aujourd'hui mardi, huit jours, j'allai attendre avec mon enfant, rue Le Peletier, la sortie de l'Opéra; au bout de quelques minutes, je vis Gabriel donnant le bras à une jeune personne fort belle et fort élégante, que je reconnus pour mademoiselle Diane Richard, c'est-à-dire la même pour laquelle il était venu à Paris.

FABIEN.

Mais il ne monta point en voiture avec elle?

LOUISE.

Non. Il attendit son coupé; j'eus tout le temps de l'examiner... « Où va monsieur ? demanda le cocher. — Chez moi, parbleu ! » répondit Gabriel... Je courus derrière la voiture presque aussi vite qu'elle, et j'arrivai devant sa porte au moment où le concierge fermait les deux battants. J'insistais pour parler à Gabriel, on me repoussa brutalement en me disant : « C'est inutile que vous reveniez... M. le vicomte a défendu de vous recevoir... » Alors, je pris mon enfant dans mes bras et m'assis sur un banc à la porte... C'est en ce moment qu'un sergent de ville m'ordonna de le suivre. J'obéis machinalement, je ne savais plus ce que je faisais. Votre ami passa... eut pitié de moi, et m'emmena chez vous... Que pouvez-vous pour moi?... que vous a-t-il chargé de me dire ?

FABIEN.

Hélas ! peu de choses consolantes. Il est irrité, aigri... Il en veut au genre humain tout entier... et, s'il ne paraissait pas tant tenir à la vie, je croirais qu'il a voulu se faire tuer pour échapper à quelque grand remords.

LOUISE.

Oh ! si j'étais près de lui, si je pouvais le soigner, le consoler, faire un appel à ses souvenirs, peut-être le rendrais-je à son père... peut-être le ramènerais-je à moi... peut-être referais-je de lui un honnête homme !

FABIEN.

Eh bien, écoutez; voulez-vous tenter une chose ?

LOUISE.

Laquelle?... oh ! monsieur, laquelle?

FABIEN.

Consentiriez-vous à demeurer à son chevet sans être connue de lui jusqu'au moment où sa blessure sera assez bien guérie pour que vous puissiez sans danger vous faire reconnaître ?

LOUISE.

Oh ! oui, monsieur, je consentirai à tout, pourvu que je le revoie.

FABIEN.

Eh bien, dans sa défiance de tout le monde, ne voulant pas être servi par ses domestiques, il m'a demandé une femme

de confiance de laquelle je puisse répondre... Voulez-vous être cette jeune femme et vous introduire aujourd'hui chez lui avec une lettre de recommandation de moi? Vous vous arrangerez de façon qu'il ne voie pas votre visage... Une fois près de lui... c'est à vous d'essayer l'influence d'une bonne nature sur une mauvaise... Si vous réussissez, ce sera, ma foi, un beau triomphe de la moralité sur le vice.

LOUISE.

Oh! je réussirai, monsieur, je réussirai! mais mon enfant, monsieur, mon enfant?...

FABIEN.

Rien n'empêche qu'il ne reste chez moi ; vous vous entendrez avec la femme de mon valet de chambre.

LOUISE.

Mais, monsieur, je n'ai pas d'argent, il me reste un louis à peine... Il est vrai que j'ai payé mon hôtel jour par jour.

FABIEN.

Sur ce point, je puis au moins faire cesser votre inquiétude. M. de Faverne désire que la personne se charge de la dépense, et, à cet effet, il m'a laissé un billet de banque de cinq cents francs.

LOUISE.

Un billet de banque!

FABIEN.

Oui.., c'est bien le moins que, sur l'argent du père, vous préleviez la dépense de l'enfant.

LOUISE.

Mais ce billet de banque de cinq cents francs... Il y a donc des billets de banque de cinq cents francs, monsieur? Je croyais qu'il n'y en avait que de deux cents.

FABIEN.

Il y en a de cinq cents, de mille et de cinq mille.

LOUISE.

Je disais que ce billet de banque de cinq cents francs, il faudrait le changer.

FABIEN.

Aussitôt reçu, je m'en suis servi pour faire la part d'un payement... je vous en donnerai l'argent... Et, tenez... (Ouvrant son tiroir.) j'ai trois cents francs en or dans mon tiroir... prenez-les toujours... Je vous porterai le reste en allant faire

visite à M. de Faverne. (On sonne en dehors.) Germain, voyez-donc, c'est à ma sonnette particulière.

(Il donne l'argent à Louise.)

LOUISE.

Merci, monsieur. Je vais embrasser mon enfant et m'entendre avec celle qui, en mon absence, voudra bien lui servir de mère.

FABIEN.

Suivez ce corridor, ma chère enfant, il vous conduira juste près d'Armande.

(Elle va pour sortir par la porte du corridor.)

LE DOMESTIQUE.

C'est un agent de la police de sûreté qui désire parler à monsieur lui-même.

LOUISE, à part.

De la police !

FABIEN.

Un agent de la police de sûreté qui désire me parler ?... Ah ! probablement à propos du duel de l'autre nuit ! Faites entrer.

SCÈNE XI

FABIEN, L'AGENT.

FABIEN.

Vous avez demandé le docteur Fabien, monsieur... c'est moi.

L'AGENT.

Vous n'avez pas besoin de me le dire, j'ai l'honneur de vous connaître.

FABIEN.

Que me voulez-vous ?

L'AGENT.

Un simple renseignement, docteur. (Louise reparaît à la porte du cabinet.) Vous avez soldé aujourd'hui une partie de facture à votre tapissier avec quatre billets de banque de cinq cents francs chacun ?

FABIEN.

Oui, monsieur.

L'AGENT.

Votre tapissier, de son côté, a payé un billet de quatre

mille francs qu'il avait à la Banque avec deux mille francs en or et les deux mille francs qu'il a reçus de vous en papier.

FABIEN.

C'est possible, monsieur.

L'AGENT.

Un des billets de banque de cinq cents francs était faux.

LOUISE, à part.

Mon Dieu!

FABIEN.

Vraiment?... Attendez... je vais le remplacer.

L'AGENT.

Ce n'est point de cela qu'il est question, docteur, aujourd'hui du moins... Maintenant, il n'est besoin que de savoir si vous pourriez vous rappeler les personnes de qui vous tenez ces billets.

FABIEN.

Rien de plus facile; je les ai reçus depuis quatre ou cinq jours seulement et j'ai un registre spécial où j'inscris toutes mes recettes.

L'AGENT.

Ah! vous rendrez un grand service à la Banque, docteur, si vous pouvez la mettre sur la voie des coupables...

FABIEN, pendant ce temps, a ouvert le carnet de recettes où on lui a vu inscrire le billet de cinq cents francs de Faverne.

Voyons cela!

L'AGENT, tirant un carnet de sa poche.

Permettez que j'inscrive au fur et à mesure les noms et les adresses.

FABIEN.

Faites, monsieur... « Madame de Mauclerc, maîtresse de pension aux Champs-Élysées, pour soins donnés à ses élèves, cinq cents francs. » Y êtes-vous?

L'AGENT.

J'y suis.

FABIEN.

« M. Leclerc, marchand de bois, rue de l'Arcade, n° 10, pour soins donnés à son fils. »

L'AGENT.

Deux.

FABIEN.

« M. Bourgeois, négociant, rue du Bac, nº 111, pour deux ans de soins donnés à lui-même... »

L'AGENT.

Trois.

LOUISE, bas, à Fabien.

Au nom du ciel, ne nommez pas le quatrième ! (Fabien la regarde.) Je vous en supplie !

FABIEN.

C'est bizarre !... je n'ai point inscrit le nom de la personne dont je tiens le quatrième.

L'AGENT.

Cherchez bien, docteur !

FABIEN.

J'ai beau chercher... il n'y est pas.

(Il referme son carnet.)

L'AGENT.

Oh ! je regrette cette omission, docteur... Je vais toujours transmettre à qui de droit les renseignements que vous avez eu l'obligeance de me donner. (Fabien sonne, un domestique entre.) Désespéré de vous avoir dérangé, docteur.

FABIEN.

Adieu, monsieur.

(L'agent sort avec le domestique.)

SCÈNE XII

LOUISE, FABIEN.

LOUISE, tombant aux pieds de Fabien et lui baisant la main.

Dieu vous récompensera, docteur !

FABIEN.

Que voulez-vous dire, mon enfant ?

LOUISE.

Rien !...

ACTE TROISIÈME

Un élégant boudoir chez de Faverne. — Sofa au fond à droite; une caisse à gauche; panoplies au mur. Tableaux; guéridon au milieu de la pièce; pendules, vases, tapis, étagères; fenêtre au fond à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

FABIEN, LOUISE, en sœur de charité.

FABIEN.

Eh bien, chère enfant, vous n'avez rien de nouveau à m'apprendre?

LOUISE.

Rien, docteur... Depuis cinq jours que je suis ici, la fièvre et le délire n'ont pas quitté Gabriel... hier seulement, le calme est revenu, et j'ai dû m'éloigner de lui de peur qu'il ne me reconnaisse.

FABIEN.

Je vais le voir, tenter une dernière épreuve.

LOUISE.

Parlez-lui de son père, qui est arrivé hier et qu'il ne veut pas recevoir... Soyez éloquent! dites-lui que, pour les blessures de l'esprit, il y a deux grands médecins, monsieur. Pour ceux qui souffrent injustement, il y a la prière; pour ceux qui souffrent justement, il y a le repentir.

(Elle sort.)

SCÈNE II

DE FAVERNE, FABIEN.

DE FAVERNE.

Ah! que c'est bon à vous d'être venu, docteur! je ne vous ai point menti, allez, je suis horriblement souffrant.

FABIEN.

Qu'avez-vous? Ce ne peut pas être votre blessure.

DE FAVERNE.

Non, grâce à Dieu, il n'y paraît pas plus maintenant que si c'était une simple piqûre de sangsue. Mais, vous allez vous moquer de moi, docteur... je crois que j'ai des vapeurs.

FABIEN.

Voyons votre pouls? (Il lui tâte le pouls.) Nerveux et agité! (On sonne, de Faverne tressaille.) Qu'avez-vous?

DE FAVERNE.

Rien! c'est plus fort que moi... Quand j'entends une sonnette, je tressaille, et puis, tenez, je dois pâlir. Je sens tout mon sang qui se retire vers le cœur.

FABIEN.

C'est évident... vous souffrez, mais ce n'est point une cause physique qui vous fait souffrir. Vous avez quelque douleur morale, une inquiétude grave, peut-être?

DE FAVERNE.

Quelle inquiétude voulez-vous que j'aie?... Tout va pour le mieux... Mon mariage avec mademoiselle Richard a lieu dans trois semaines.

FABIEN.

A propos de mariage, je vous rapporte le portefeuille que vous m'aviez confié, et dans lequel sont des papiers de famille.

DE FAVERNE.

Je vous avais dit de ne me le rendre que quand je serais guéri...

FABIEN.

Vous l'êtes... Calmez-vous seulement, et tout sera fini.

DE FAVERNE.

Calmez-vous! c'est bien aisé à dire... Parbleu! si je pouvais me calmer, je serais guéri...

FABIEN.

Il faut vous ménager, monsieur...

DE FAVERNE.

Au fait, je suis bien bon de me tourmenter ainsi... Bah! je suis riche, je jouis de la vie... Cela durera tant que ça pourra. Ainsi, docteur, vous ne me conseillez rien?

FABIEN.

Si fait: je vous conseille d'avoir confiance en moi et de me dire ce qui vous tourmente.

DE FAVERNE.

Vous croyez donc toujours que j'ai quelque chose que je n'ose dire?

FABIEN.

Je dis que vous avez un secret que vous gardez pour vous, un secret terrible, peut-être!

DE FAVERNE, se laissant tomber sur une chaise.

Terrible!... Oui docteur, oui : vous êtes un homme de génie, vous avez deviné cela. Oui, j'ai un secret et, comme vous le dites, un secret terrible!... un secret que j'ai toujours eu envie de dire à quelqu'un, et que je vous dirais à vous, si vous... si vous étiez confesseur au lieu d'être médecin.

FABIEN.

Si j'attendais que vous me dissiez vos secrets, vous ne vous y décideriez pas; je vais donc les dire, moi.

DE FAVERNE.

Vous! vous savez mes secrets, vous? Impossible!

FABIEN.

Ce qui vous tourmente,... ce qui vous donne cette surexcitation nerveuse, c'est que votre père est arrivé à Paris hier.

DE FAVERNE.

Mon père?

FABIEN.

Et que, comme votre père est un très-honnête homme et qu'on ne chasse pas son père comme on chasse une maîtresse, surtout quand il est à peu près sûr que son fils le déshonore...

DE FAVERNE.

Docteur!

FABIEN.

Que son fils le déshonore! Vous craignez qu'il ne dise que vous êtes né au village de Saint-Dolay, en Bretagne, et non à la Pointe-à-Pitre...

DE FAVERNE.

Monsieur!

FABIEN.

Que vous vous appelez Gabriel Lambert, et non le vicomte de Faverne.

DE FAVERNE.

Ah!

FABIEN.

Vous craignez, enfin, qu'il ne fasse manquer votre mariage avec mademoiselle Diane, en disant que vous vivez ici d'une industrie ténébreuse.... qui vous donne cette maladie de nerfs pour laquelle vous me consultez. Eh bien, maintenant, le conseil que vous me demandez, le voici : Implorez le pardon de votre père, implorez le pardon de Louise, quittez Paris... Partez avec eux pour Saint-Dolay, cachez-vous-y à tous les yeux, car votre père et Louise ne vous pardonneraient peut-être pas. (De Faverne tombe anéanti.) A propos, monsieur de Faverne, j'ai toujours oublié de vous parler d'une chose d'un médiocre intérêt pour moi, mais que je crois d'un grand intérêt pour vous.

DE FAVERNE.

De quelle chose ?

FABIEN.

Le billet de cinq cents francs que vous m'avez donné, en quittant ma maison, était faux.

DE FAVERNE.

Faux ? C'est étrange !... je vais vous rendre cinq cents francs... (Il va au secrétaire, tire la clef de sa poche et la met dans la serrure. — S'arrêtant.) N'y a-t-il pas une chose qui vous étonne comme moi, docteur ?

FABIEN.

Laquelle ?

DE FAVERNE.

C'est qu'on ait le courage de contrefaire un billet de banque.

FABIEN.

Cela m'étonne, parce que c'est une lâche et infâme action.

DE FAVERNE.

Infâme peut-être ; lâche, non ; savez-vous qu'il faut une main bien ferme pour écrire ces deux petites lignes : *La loi punit de mort le contrefacteur ?*

FABIEN.

Seulement, cette main n'a pas la force de prendre un poignard et de s'en frapper quand arrive la condamnation qui doit conduire le faussaire à l'échafaud...

DE FAVERNE.

A l'échafaud ! oui, je comprends que l'on envoie un assas-

sin à l'échafaud ; mais avouez que guillotiner un homme pour avoir fait de faux billets, c'est bien cruel.

FABIEN.

Vous avez raison ; aussi je sais de bonne source que l'on doit incessamment adoucir cette peine et la borner aux galères.

DE FAVERNE.

Vous savez cela ! docteur, vous savez cela ; en êtes-vous sûr ?

FABIEN.

Je l'ai entendu dire à celui de qui la proposition même viendra.

DE FAVERNE.

Au roi?

FABIEN.

Au roi.

DE FAVERNE.

Au fait, c'est vrai, vous êtes médecin du roi par quartier. Ah ! le roi a dit cela ! Et quand la proposition doit-elle être faite?

FABIEN.

Cela vous intéresse donc ?

DE FAVERNE.

Sans doute; cela n'intéresse-t-il pas tout ami de l'humanité, d'apprendre qu'une loi trop sévère est abrogée ?

FABIEN.

Elle n'est point abrogée, monsieur; seulement, les galères remplaceront la mort. Cela vous paraît-il une bien grande amélioration dans le sort des coupables?

DE FAVERNE, donnant cinq cents francs en or à Fabien.

Tenez, voilà cinq cents francs en or.

FABIEN.

Merci! mais ce qui me reste à vous dire est encore plus important que ce que je vous ai dit.

DE FAVERNE.

Que vous reste-t-il donc à me dire?

FABIEN.

Il me reste à vous dire que, comme, le même jour, le billet est allé à la Banque et a été reconnu faux, sachant que c'était moi qui l'avais donné à mon tapissier, avec trois autres, on

est venu aux renseignements chez moi; et, comme j'ai beaucoup d'ordre, grâce à un carnet sur lequel j'inscris toutes mes recettes, j'ai pu donner les noms et les adresses.

DE FAVERNE, *épouvanté.*

Des quatre personnes qui vous avaient donné ces billets?

FABIEN.

Non, de trois seulement. J'allais donner le nom de la quatrième, lorsqu'une jeune femme est tombée à mes pieds, et m'a conjuré, au nom de son enfant, de me taire.

DE FAVERNE.

Et...?

FABIEN.

Et j'ai dit qu'ayant oublié le nom et l'adresse de la quatrième personne, je ne pouvais les donner...

DE FAVERNE.

Vous avez fait cela, docteur!

FABIEN.

Oh! pas pour vous!... mais pour cette jeune femme qui était à mes pieds.

DE FAVERNE.

Mais, cette jeune femme qui était à vos pieds, qui est-elle?

FABIEN, *montrant Louise, qui, pendant la fin de la scène, est entrée et s'est mise à genoux près de Faverne.*

Celle qui est aux vôtres! Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE III

LOUISE, DE FAVERNE.

LOUISE, *suppliante.*

Gabriel!

DE FAVERNE, *la prenant dans ses bras.*

Louise! Louise!

LOUISE.

J'ai pris pour te soigner ces pieux vêtements, afin que tu ne me reconnaisses pas.

DE FAVERNE.

C'était donc toi qui veillais jour et nuit à mon chevet?

LOUISE.

N'était-ce pas mon devoir?

DE FAVERNE.

Oh ! tu es une sainte, et, moi, je suis un impie ! Va chercher mon père et reviens avec lui !

(Louise s'élance hors de la chambre.)

SCÈNE IV

DE FAVERNE, seul ; puis UN DOMESTIQUE.

Maintenant, je dois fuir Paris, m'ensevelir dans mon village, m'abriter sous la chasteté de l'épouse et l'innocence de l'enfant... Mais Diane ! Diane !... Eh bien, je lui dirai que je n'ai pas pu réunir les derniers cent mille francs que son père exigeait... et elle m'oubliera !... Que va-t-elle dire?... moi qui me suis fait passer à ses yeux pour millionnaire ! elle dira que je suis un honnête homme ! (Il sonne.) Écrivons.

« Chère Diane,

» L'homme que j'avais chargé de réaliser ma fortune à la Guadeloupe, a vendu toutes mes propriétés, et, après avoir réalisé plus d'un million, s'est enfui en Amérique. Il ne me reste, pour toute fortune, que deux cent mille francs, c'est-à-dire les deux tiers seulement de la somme exigée par votre père. Plaignez-moi, Diane ; je ne veux point rester à Paris pour être témoin du bonheur d'un autre. Oh ! croyez-en le cri de mon cœur, je pars bien malheureux !

» A vous pour la vie !

» DE FAVERNE. »

Ah ! je respire en pensant que ce nom est le dernier faux que je ferai.

(Il cachette la lettre et sonne.)

UN DOMESTIQUE.

M. le vicomte a sonné ?

DE FAVERNE.

Oui... Portez cette lettre chez M. Richard. Vous la remettrez à mademoiselle Diane.

LE DOMESTIQUE.

Y a-t-il une réponse ?

DE FAVERNE.

Non, probablement... Allez ! (Le Domestique sort.) Et mainte-

nant, les voilà, je les entends; qu'ils viennent, le sacrifice est fait!

SCÈNE V

DE FAVERNE, LAMBERT, LOUISE.

DE FAVERNE.

Mon père, j'attends votre pardon à genoux...

LAMBERT.

Dans mes bras... le fugitif!... Oh! te voilà donc, malheureux et cher enfant!

LOUISE.

Je vous le disais bien toujours, mon oncle, qu'il nous reviendrait.

LAMBERT.

Oui; mais comment nous revient-il? Mieux vaudrait que, comme l'enfant prodigue, il nous revînt en haillons qu'avec tout ce luxe, dont nous ignorons la source, qu'avec ce titre ramassé sans doute dans la fange des tripots.

LOUISE.

Pas de récriminations, mon oncle, pardon complet. La miséricorde d'un père est infinie comme celle de Dieu.

LAMBERT.

Cependant, j'y mets une condition, c'est qu'il quittera Paris aujourd'hui même.

DE FAVERNE.

Dans une heure, mon père. Oh! ce Paris, ce pandémonium, cet enfer! Si vous saviez ce que j'y ai souffert, loin de me faire des reproches, vous me plaindriez.

LOUISE.

Oui, nous te plaindrons, nous te consolerons, Gabriel! Tu n'as pas vu ton fils; quand tu le verras, tu oublieras tout. Il est beau comme un ange du bon Dieu; il est chez le bon docteur Fabien, notre sauveur à tous. Tu vas le voir, tu vas l'embrasser. Au bout d'une heure, il t'aimera comme s'il avait toujours été près de toi. Puis nous partirons pour Saint-Dolay. Viens, Gabriel, viens!

LAMBERT.

Il faudra redevenir ce que tu n'aurais jamais dû cesser d'être, Gabriel, un laborieux paysan.

DE FAVERNE.

Oui ; mais, avant de quitter cet appartement, il y a des papiers qu'il faut que j'emporte, d'autres que je dois brûler...

LAMBERT.

Ce que tu as à faire sera-t-il bien long ?

DE FAVERNE.

Un quart d'heure tout au plus, mon père.

LAMBERT, s'asseyant.

Nous attendrons.

(De Faverne va pour ouvrir une armoire en forme de caisse.)

LOUISE, s'appuyant au fauteuil de Lambert.

Oui, nous attendrons. Oh ! c'est si bon de se revoir, de se retrouver et d'être sûrs de ne plus se quitter...

(Entre un Domestique.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE qui a porté la lettre à Diane.

DE FAVERNE.

Quoi encore ?... J'avais défendu qu'on nous dérangeât.

LE DOMESTIQUE.

Pardon, monsieur le vicomte, c'est la réponse à la lettre que vous m'avez remise il y a un quart d'heure.

LAMBERT, avec ironie.

M. le vicomte !

LOUISE.

Patience, mon oncle, patience !

DE FAVERNE.

La réponse ! elle t'a donné la réponse ?

LE DOMESTIQUE.

La voici.

DE FAVERNE.

Ah ! mon Dieu, ma main tremble !... Qu'y a-t-il dans ce paquet ? Lisons la lettre d'abord.

LAMBERT.

Qu'y a-t-il ? Il semble bien agité.

LOUISE.

Mon Dieu, pourvu que ce ne soit pas quelque mauvaise nouvelle !

DE FAVERNE, après avoir décacheté la lettre d'une main tremblante, lit d'une voix entrecoupée.

« Mon cher Henri, je craignais, par pressentiment sans doute, quelque catastrophe dans le genre de celle qui vous est arrivée, et j'avais pris mes précautions d'avance en réalisant, moi aussi, grâce à quelques actions au porteur, grâce à quelques diamants dont je n'avais que faire, espérant bien que vous me trouveriez belle sans cela, cette somme de cent mille francs qui vous manque; et je vous l'envoie dans le paquet ci-joint, par votre domestique, qui ne sait pas ce qu'il vous porte. J'espère que vous ne sacrifierez pas notre bonheur à une fausse délicatesse, et que vous ne vous ferez pas scrupule de recevoir, à titre de prêt, cent mille francs de celle qui, dans quinze jours, signera

» DIANE, vicomtesse DE FAVERNE. »

Voilà bien autre chose, maintenant! Mon Dieu!... mon Dieu! (A son père et à Louise.) Attendez-moi ; cette lettre veut une réponse, je reviens. — Venez, François!

(Il sort comme un fou.)

SCÈNE VII

LAMBERT, LOUISE, puis LE DOMESTIQUE.

LAMBERT.

Qu'est-il arrivé ?

LOUISE.

Je ne sais; vous avez vu quel terrible effet a produit sur lui cette lettre ?

LAMBERT.

Terrible, non, car il y avait dans ses yeux, tandis qu'il la lisait, plus de joie que de terreur.

LOUISE.

Il va revenir... et nous expliquer...

LAMBERT.

Il va revenir ?

LOUISE.

N'avez-vous pas entendu ?... il l'a dit.

LAMBERT.

Et s'il ne revient pas ?

LOUISE.

Ah ! mon oncle, vous êtes cruel pour lui... Tenez... (*La porte s'ouvre.*) Tenez, le voilà.

LAMBERT.

Non, c'est un domestique.

LOUISE.

Une lettre ?

LE DOMESTIQUE.

De M. le vicomte.

LAMBERT.

Pour qui ?

LE DOMESTIQUE.

Pour vous.

LAMBERT.

Louise ! Louise !

LOUISE.

Lisez, mon oncle !

LAMBERT, *lisant.*

« Mon cher père, ma Louise vénérée, plaignez-moi ! la lettre que je viens de recevoir a changé toutes mes résolutions : il n'est plus question pour moi de départ et de repentir, et la fatalité veut que je marche dans la vie, non pas telle que vous me l'aviez montrée, mais telle que je me la suis faite. Quittez Paris, emportez mon amour, Louise, ma reconnaissance, mon père, mais ne faites aucune tentative pour me ramener à vous et au bien, elles seraient inutiles ; je suis sur une pente glissante que je dois suivre jusqu'au bout, elle me mènera à la fortune ou à...

» Oubliez-moi, ou plutôt, non, ne m'oubliez pas, et priez pour moi.

» GABRIEL. »

Que t'avais-je dit ?

LOUISE.

Hélas ! notre dernière espérance !

LAMBERT.

Oh ! mes pressentiments. (*Au Domestique.*) Je veux le voir !

LE DOMESTIQUE.

Qui cela, monsieur ?

LAMBERT.

Mon fils !

LE DOMESTIQUE.

Je ne sais si c'est M. le vicomte que vous appelez votre fils?

LAMBERT.

C'est l'homme qui me quitte, c'est l'homme qui vient de sortir de cette chambre, c'est l'homme qui t'a remis cette lettre.

LE DOMESTIQUE.

Vous ne pouvez pas voir M. le vicomte.

LAMBERT.

Pourquoi cela ?

LE DOMESTIQUE.

Parce qu'il est monté en voiture en disant qu'il ne rentrerait pas.

LAMBERT, s'asseyant.

Je l'attendrai.

LE DOMESTIQUE.

Impossible, monsieur !

LAMBERT.

Comment impossible ?

LE DOMESTIQUE.

Des étrangers ne peuvent rester chez M. le vicomte, quand M. le vicomte n'y est pas.

LAMBERT.

Des étrangers? moi son père ? elle ?... Ah ! misérable !

LOUISE.

Mon oncle !

LAMBERT.

Le père ne peut rester chez son fils! et quand je pense que tout à l'heure, là, là, à cette place, croyant à ses paroles, à ses promesses, à son repentir, je l'ai tenu entre mes bras, serré contre mon cœur ! et, quand je pouvais étouffer ce monstre d'ingratitude et de mensonge, je l'ai appelé mon enfant, mon Gabriel !...

LOUISE.

Cet homme obéit aux ordres qu'il a reçus.

LAMBERT.

Tu as reçu l'ordre de nous chasser ?

LE DOMESTIQUE.

J'ai dit à monsieur ce que j'avais à lui dire.

LAMBERT.

O mon Dieu! aussi loin que vos regards peuvent s'étendre, avez-vous vu jamais chose plus impie, qu'un fils faisant chasser son père par des valets!

LOUISE.

Venez, mon oncle, venez!

LAMBERT.

O fils dénaturé, je te maudis! je maudis l'heure de ta naissance... je maudis l'heure où je t'ai appelé pour la première fois mon fils... je maudis l'heure où tu m'as appelé ton père pour la première fois!...

LOUISE.

Venez, mon oncle, venez!

LAMBERT.

Va donc loin de nous où ta destinée t'entraine! et bénie soit l'heure de ma mort, si elle sonne avant celle de ton déshonneur!

LOUISE, l'entraînant.

Venez, mon oncle, venez!

LAMBERT.

Maudit dans ce monde! maudit dans l'éternité! (Il sort entraîné par Louise.) Maudit! maudit! maudit!

(Le Domestique sort.)

SCÈNE VIII

DE FAVERNE, seul, complétement abattu et les bras pendants.

Oh! oui, terrible! terrible! soyez satisfait, mon père; je n'ai pas perdu un mot de votre malédiction... De l'air!... j'étouffe!... (Il va à la fenêtre et l'ouvre.) Oh! mon Dieu! (Il se couche sur un canapé.) Le sommeil! l'oubli! la mort! Oh! que, par un coin de cette fenêtre entr'ouverte, il voie... gémissant, irrésolu, tremblant, celui qui met le pied dans la route du crime... Mon Dieu!... mon Dieu!

La nuit s'est faite peu à peu sur le théâtre; un homme apparaît à la fenêtre et l'escalade doucement; il regarde autour de lui, tire de sa poche une lanterne sourde, et arme un pistolet qu'il tenait à la main

SCÈNE IX

DE FAVERNE, GASPARD.

Faverne, au bruit du pistolet qu'on arme, ouvre les yeux, et voit un homme armé à quelques pas de lui.

DE FAVERNE.

Qu'est-ce que cela?

(Il referme les yeux et se tient immobile.)

GASPARD, l'apercevant à la lueur de sa lanterne.

Un homme! (S'approchant.) Il dort! Voyons donc! voyons donc! la maison me paraît bonne! Ah! une caisse; la clef y est... Fenêtre ouverte... clef au secrétaire; on a préparé ça pour moi. (Il regarde du côté de Faverne.) Bonne nuit!

(Il ouvre le secrétaire de la main droite en passant le pistolet sous son bras gauche.)

DE FAVERNE.

Et moi qui ai laissé la clef à ce secrétaire! Je suis perdu!

(Il se lève, et, sur la pointe du pied, va au voleur.)

GASPARD.

Des billets de banque! Mais qu'est-ce que cela? La planche avec laquelle on les fabrique... Je suis volé!

DE FAVERNE, qui est arrivé derrière le voleur, tire le pistolet par la crosse et le lui applique sur le front, au moment où il se retourne.

Pas un mouvement, ou tu es mort!

GASPARD, dirigeant sur lui la lumière de sa lanterne.

Tiens, Gabriel!

DE FAVERNE, le regardant.

Gaspard!

GASPARD.

Rends-moi mon pistolet, il n'est pas chargé, c'est pour effrayer les clients.

(Il reprend son pistolet.)

GABRIEL.

Gaspard!

GASPARD rend la planche.

Oui, Gaspard, ton compatriote et ton ami. Ah! nous contrefaisons les billets de banque?... Ça rapporte, mais, tu sais, la loi...

DE FAVERNE.

Eh bien, va me dénoncer.

GASPARD.

Moi ! me prends-tu pour un faux frère?... Tu as embrassé un métier périlleux mais lucratif; je ne t'en veux pas!

DE FAVERNE.

Tais-toi.

GASPARD.

Va fermer la fenêtre. Ce n'est pas pour te commander, mais, si j'y allais moi-même, on pourrait reconnaître mon profil.

DE FAVERNE.

Qui cela? .

GASPARD.

Les gens qui me poursuivent.

DE FAVERNE

Tu étais donc poursuivi ?

GASPARD.

Depuis six mois, je ne fais que ça!... J'en ai des crampes dans les mollets. Aussi, je n'ai pas, comme toi, le temps de dormir sur mon canapé. (De Faverne ferme la fenêtre, puis le rideau.) Tu as raison, ferme les rideaux; deux précautions valent mieux qu'une ! Maintenant, là, voyons, causons comme deux bons amis !

(Il allume un candélabre.)

DE FAVERNE.

Que fais-tu ?

GASPARD.

Je n'aime pas à causer dans l'obscurité, moi!

DE FAVERNE.

Mais tu disais que tu étais poursuivi.

GASPARD.

Bon!... Ils ne viendront pas me chercher ici, chez toi... Comment t'appelles-tu de ton nouveau nom?

DE FAVERNE.

Que t'importe ?

GASPARD.

Oh! à un ami, lui faire des cachotteries!

DE FAVERNE.

Le vicomte de Faverne.

GASPARD.

Il ne viendront pas me chercher chez le vicomte de Faverne, un millionnaire.

DE FAVERNE.

Mais comment es-tu ici ?

GASPARD, emboîtant le pas à de Faverne, qui traverse la scène.

J'étais en train de flâner chez un joaillier pendant qu'il dormait. Il se réveille et se met à crier au voleur!... Moi, pas bête, au lieu de sortir dans la rue, où j'étais immanquablement pincé, j'enfile un escalier, je trouve une chambre à l'entre-sol, j'y entre, je ferme la porte derrière moi... Je vais à la fenêtre : douze pieds du sol !... je saute dans la cour... j'enjambe un mur, deux murs, trois murs... ça ne finissait plus, les murs... je me trouve dans ton jardin. Un pressentiment me dit que je suis dans le jardin d'un ami, et, vous le voyez, vicomte, je ne m'étais pas trompé.

DE FAVERNE, s'arrêtant.

Tu as fini ta narration?

GASPARD.

Oui ! tu peux marcher maintenant; je te dirai seulement : Cher ami, quitte le métier, quitte le métier, ou tu finiras mal.

DE FAVERNE.

Assez; désires-tu autre chose ?

GASPARD.

Je crois bien que je désire autre chose! je désire quitter la France; mais pour cela, tu comprends, il faut de la monnaie blanche.

DE FAVERNE.

Combien te faudraït-il ?

GASPARD.

Pour gagner la frontière ?

DE FAVERNE.

Oui.

GASPARD.

En conscience, je ne peux pas à moins de mille francs.

DE FAVERNE, lui donnant un billet de banque.

Tiens, les voilà !

GASPARD.

Un billet? Ah! tu veux non-seulement voler un ami, mais encore le compromettre.

DE FAVERNE.

Gaspard !

GASPARD.

Ah ! nous essayons de glisser notre marchandise, même à notre petit ami !

DE FAVERNE.

C'est de l'or que tu désires ?

GASPARD.

J'ai toujours eu un faible pour ce qui brille, et pourtant le proverbe dit : « Tout ce qui brille n'est pas or. »

DE FAVERNE, prenant un rouleau de mille francs dans le secrétaire qu'il referme.

Tiens, voilà un rouleau de mille francs.

GASPARD.

Un rouleau de mille ?

DE FAVERNE.

Compte si tu veux.

GASPARD.

Oh ! après toi, jamais !... Maintenant, je t'emprunte ce manteau. (Il s'enveloppe du manteau de Gabriel.) Demain, tu recevras une lettre de moi, datée de Bruxelles.

DE FAVERNE.

Inutile ! adieu. (Il sonne.) Reconduisez monsieur par la rue du Helder.

GASPARD.

Adieu, cher ! (Bas.) Et, si tu m'en crois, suis le conseil que je t'ai donné : quitte ton métier, ou tu finiras mal !

LE DOMESTIQUE.

Par où diable est-il entré, celui-là ? Il a une singulière tournure.

GASPARD.

Au revoir, cher vicomte ! c'est convenu, à demain au cercle. (Au Domestique.) Montrez-moi le chemin, domestique.

(Il sort avec le Domestique.)

LE DOMESTIQUE, rentrant, à de Faverne.

M. le vicomte est-il visible ?

DE FAVERNE.

Pour toute personne venant de la part de M. Richard ou de mademoiselle Diane seulement.

LE DOMESTIQUE.

Précisément, il y a là un monsieur qui vient de la part de mademoiselle Diane.

DE FAVERNE.

A-t-il dit son nom ?

LE DOMESTIQUE.

M. de Lussan.

DE FAVERNE.

Faites entrer !

SCÈNE X

DE FAVERNE, DE LUSSAN.

DE FAVERNE.

Soyez le bienvenu, monsieur.

DE LUSSAN.

Vous a-t-on dit, monsieur, que j'ai fait prendre, jusqu'au jour où il n'y a plus eu de danger, tous les jours, des nouvelles de votre blessure ?

DE FAVERNE.

Oui, monsieur ; je vous en suis reconnaissant... Ne me faisiez-vous pas dire, monsieur, que vous veniez de la part de mademoiselle Diane ?

DE LUSSAN.

Je la quitte à l'instant, monsieur, et elle m'a officiellement annoncé, après lecture d'une lettre qu'elle a reçue de vous, que, dans quinze jours, elle serait votre femme. (Les deux hommes se saluent.) Alors, j'ai cru que l'amour très-violent que j'avais pour mademoiselle Richard, et l'amitié très-sincère qui en sera la suite, m'imposaient un devoir sacré.

DE FAVERNE.

Parlez, monsieur, je vous écoute. Quel est ce devoir ?

DE LUSSAN.

Répondez-moi, monsieur, comme à un homme qui vient vous dire : Mademoiselle Diane était tout pour moi, j'aurais donné ma fortune, ma vie, mon honneur même pour la voir heureuse ; mais, en lui faisant le sacrifice de mon honneur, je n'aurais point voulu qu'elle portât un nom déshonoré, parce que, avant tout, la respectant, je la voudrais respectée de chacun. Eh bien, malgré tout ce que l'on dit sur vous,

monsieur de Faverne, je veux bien vous croire un honnête homme.

DE FAVERNE.

Vous voulez bien... La forme n'est pas courtoise.

DE LUSSAN.

Eh bien, soit ! disons mieux : je vous crois honnête homme; maintenant, elle va changer son nom contre le vôtre... Eh bien, permettez-moi une dernière question. Votre nom est-il bien Henri de Faverne ?

DE FAVERNE.

M. Richard sur ce point est renseigné, et les renseignement que je lui ai donnés lui suffisent.

DE LUSSAN.

Mais moi, monsieur, moi qui vous cède la place, moi qui renonce à la femme que j'aime, je ne suis pas renseigné, et je désire l'être. Votre nom, monsieur est-il bien Henri de Faverne ?

DE FAVERNE.

Et vous demandez ?

DE LUSSAN.

Je vous demande votre parole d'honneur !

DE FAVERNE.

Eh bien, monsieur, je vous donne ma parole...

(Un coup de sonnette retentit.

DE LUSSAN.

Qu'avez-vous ?

DE FAVERNE.

Rien ! un coup de sonnette inattendu.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Je demande pardon d'interrompre monsieur, malgré son ordre; mais monsieur a remonté ses écuries il y a trois mois... et c'est le garçon de banque qui vient...

DE FAVERNE.

A neuf heures du soir ?

LE DOMESTIQUE.

Il est venu trois fois dans la journée ; monsieur étant occupé, on lui a dit que monsieur n'y était pas, et, comme, demain matin, il y aura protêt, et que monsieur nous a dit...

DE FAVERNE.

C'est bon. De combien est le billet ?

LE DOMESTIQUE.

De cinq mille francs.

DE FAVERNE, ouvrant le portefeuille que lui a tendu Fabien et y prenant cinq billets de banque.

Payez, et rapportez-moi le billet.

(Le Domestique sort.)

DE LUSSAN, à part.

C'est singulier! comme sa main tremble.

DE FAVERNE.

Vous voyez, monsieur, que je fais honneur à ma signature! (Le Domestique rentre.) Eh bien, que me veut-on encore?

LE DOMESTIQUE.

Le porteur du billet désirerait dire un mot à M. le vicomte.

DE FAVERNE.

Je n'ai point affaire à cet homme. Il a son argent, qu'il s'en aille.

SCÈNE XI

LES MÊMES, L'AGENT qui s'est présenté le matin à Fabien.

L'AGENT.

Pardon, monsieur, mais, si vous n'avez point affaire à moi, moi, j'ai affaire à vous.

DE LUSSAN, à part.

Que signifie tout cela ?

DE FAVERNE, à l'Agent.

Parlez alors, monsieur; mais parlez vite, je suis pressé.

L'AGENT.

Eh bien, j'ai affaire à vous pour vous dire que vous êtes un faussaire. (Lui sautant au collet.) Au nom de la loi, je vous arrête.

DE FAVERNE.

Je suis perdu!

DE LUSSAN.

Oh! le malheureux!

L'AGENT.

Oh! il y a longtemps que je te surveillais, Gabriel Lambert!

DE LUSSAN.

Gabriel Lambert!

DE FAVERNE.

Oh ! mieux vaut en finir tout de suite !

(Il s'élance sur un poignard turc suspendu à la muraille, au milieu d'un trophée d'armes.)

L'AGENT.

A moi !

(Deux Agents de police paraissent aux autres portes.)

DE FAVERNE.

Oh ! je n'en veux pas à votre existence, vous n'avez rien à craindre, et c'est de moi seul que je veux faire justice.

DE LUSSAN.

Arrêtez, malheureux !

DE FAVERNE, se tordant les bras et laissant tomber son poignard.

Ah ! voilà donc la fin !

L'AGENT.

Allons, emparez-vous de ce gaillard-là !

DE FAVERNE.

Non, non, pourvu qu'on me laisse aller en voiture, je ne dirai pas un mot, je ne ferai pas une tentative d'évasion ! Monsieur de Lussan, un mot à ces messieurs !...

DE LUSSAN, à l'Agent.

Mais je n'ai aucune influence !

DE FAVERNE.

Essayez !

DE LUSSAN, à l'Agent.

Monsieur, ce malheureux me prie d'intercéder en sa faveur. Il est connu dans tout le quartier... il a été reçu dans le monde. Eh bien, je vous en supplie, épargnez-lui des humiliations inutiles.

L'AGENT.

J'y consens, monsieur !

DE LUSSAN.

Ayez la bonté d'envoyer chercher un fiacre.

DE FAVERNE.

Et faites-le approcher de la porte qui donne dans la rue du Helder.

L'AGENT, à l'un de ses hommes.

Soit ! faites avancer un fiacre.

(Un Agent sort.)

DE FAVERNE, à de Lussan.

Monsieur, c'est mon fatal amour qui m'a conduit où j'en suis. Monsieur, au nom de votre respect pour votre mère, ne dites pas l'affreuse vérité à mademoiselle Richard.

DE LUSSAN.

Mais que lui dirai-je enfin ?

DE FAVERNE.

Soyez noble et généreux jusqu'au bout. Dites-lui... dites-lui que ma blessure s'est rouverte et que je suis mort des suites de ma blessure.

DE LUSSAN.

Je vous donne ma parole que je le lui dirai.

DE FAVERNE.

Et dites-lui qu'avant de mourir je vous ai chargé de lui remettre ces papiers, qu'elle m'a envoyés, il y a deux heures. (Il lui donne les billets de banque qu'il a reçus de Diane. — L'homme de police rentre.)

L'AGENT.

La voiture attend. (Faisant signe à ses hommes.) Allons !

ACTE QUATRIÈME

L'intérieur d'une prison. — Porte à droite ; une table, un escabeau, un lit.

SCÈNE PREMIÈRE

GABRIEL, assis contre son lit, courbé en deux, la tête cachée entre ses mains ; puis LAMBERT et LE GEOLIER.

GABRIEL.

A mort ! à mort ! Que faire ?... à qui m'adresser ?

LAMBERT, entrant avec le Geôlier.

C'est ici ?

LE GEOLIER.

Oui, tenez, le voilà... — Voilà monsieur votre père. (Gabriel ne bouge pas.) Vous ne répondez pas!

(Il sort.)

LAMBERT.

Il sera mort avant que le bourreau ait exécuté la sentence. (Se rapprochant.) Gabriel! Gabriel! Il ne m'entend pas... C'est moi... C'est ton père!

(Il lui touche l'épaule.)

GABRIEL.

Vous savez, mon père, condamné à mort!

LAMBERT.

Aussi je viens t'aider à mourir. Le chemin qui conduit à l'échafaud est dur, mais ton père vient t'offrir son bras pour y monter.

GABRIEL.

Condamné à mort!... Comprenez-vous ce que ces trois mots ont de lugubre, et comme ils tintent à mon oreille?... Mais moi, mon père, je ne suis pas un meurtrier... je ne suis pas un assassin... je n'ai pas répandu le sang. — Oh! vous ne me dites rien? mais trouvez donc une parole d'espoir!

LAMBERT.

Gabriel, les paroles d'espoir ne peuvent maintenant arriver à toi que venant du ciel... Dieu seul est tout-puissant... Dieu seul peut te faire miséricorde... Roi de la vie, il l'est aussi de la mort.

GABRIEL.

Mais la miséricorde de ce Dieu dont vous me parlez, mon père, n'empêchera pas que demain l'échafaud... Non... non... je ne veux pas!

LAMBERT.

Tu es bien coupable, mon pauvre enfant; mais le repentir peut t'absoudre.

GABRIEL.

Le repentir, m'absoudre?... Mais cette absolution du repentir empêchera-t-elle que demain...? Voyons, mon père! cherchez un moyen; une fois déjà vous m'avez donné l'existence... Permettrez-vous qu'on m'enlève ce souffle que je tiens de vous et de Dieu... de ce Dieu que vous dites tout-puissant?

LAMBERT.

Le malheureux ! il blasphème quand il devrait prier.

GABRIEL.

Et quand je pense que je pouvais, au lieu de venir à Paris, rester dans notre beau village de Saint-Dolay, que j'ai dédaigné autrefois et que je regrette à cette heure, quand je pense que j'y pouvais vivre heureux et tranquille, de cette douce vie du fermier ! Oh ! mon Dieu Seigneur, cette vie méprisée, rendez-la-moi ! rendez-moi ces mille bruits du matin qui m'éveillaient avec l'aurore... rendez-moi le travail, rendez-moi la fatigue... le soleil qui brûle, la pluie qui glace !... Mais non, non, non... Ce serait trop, mon Dieu !... ce serait la récompense au lieu de l'expiation... Non, punissez-moi, mon Dieu. Il y a en face de l'embouchure de la Vilaine, à deux lieues de la côte, un îlot dénudé, fouetté du vent, battu des vagues, presque entièrement couvert par l'Océan aux marées hautes... la tempête l'habite et y rugit pendant six mois de l'année. — Transportez-moi sur ce rocher, mon Dieu ! par pitié !... Les pêcheurs, en passant, m'y jetteront un morceau de pain et m'y tendront un verre d'eau. J'aurai faim !... j'aurai soif... j'aurai froid... Mais je vivrai ! je vivrai !

LAMBERT.

Malheureux enfant, si tu ne nous avais point chassés il y a trois mois, Louise et moi, si tu nous avais suivis à Saint-Dolay, comme tu nous avais promis de le faire... la justice t'aurait oublié peut-être, et tu serais là-bas, avec nous au milieu de nos amis, tandis qu'au contraire...

GABRIEL.

Mais ne me dites donc point cela... Vous voyez bien que vous me tuez ! (Un Geôlier entre.) Qui entre ici ? qui vient ? qui est là ?

SCÈNE II

LES MÊMES, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Voici votre souper... Voulez-vous autre chose ? Demandez ; tout ce que vous désirez, on vous le donnera.

GABRIEL.

Oui, je le savais; oui, on m'avait dit que c'était ainsi, et qu'une fois l'arrêt prononcé... on ne refusait plus rien à l'homme à qui l'on allait enlever tout. Je ne demande rien, je ne veux rien... Est-ce que l'on peut désirer quelque chose quand on va mourir ? Mais dites-moi seulement : a-t-on fait passer à M. Fabien la lettre que l'aumônier des prisons lui a écrite en mon nom.

LE GEOLIER.

Elle est partie il y a deux heures.

GABRIEL.

Et la lui a-t-on bien remise à lui-même ?

LE GEOLIER.

Oui, et il a dit qu'il viendrait à neuf heures.

GABRIEL.

Merci. (L'heure sonne). Quelle heure est cela ?

LE GEOLIER.

C'est huit heures... Quand demain vous entendrez sonner six heures...

GABRIEL.

Ce sera donc pour sept heures ? J'ai encore onze heures à vivre. (Au Geôlier.) Je vous en prie, mon ami, aussitôt que le docteur Fabien se présentera à la porte, amenez-le-moi.

SCÈNE III

LAMBERT, GABRIEL.

LAMBERT.

Que lui veux-tu donc, au docteur Fabien, Gabriel ?

GABRIEL.

Moi ? Rien, mon père... Le voir une fois encore avant que de mourir.

LAMBERT.

Ne vaudrait-il pas mieux passer ces derniers instants avec l'aumônier de la prison ?

GABRIEL.

L'aumônier de la prison ne peut rien pour moi, et le docteur peut me sauver la vie.

LAMBERT.

Que veux-tu dire ?

GABRIEL.

Oh! je m'entends !... je m'entends !...

LAMBERT.

Enfin, te voilà plus calme.

GABRIEL.

Je suis plus calme parce que j'espère... Oh! vous ne savez pas quel homme c'est que le docteur Fabien... Il me semble que, s'il était là, je serais à moitié sauvé... Écoutez !

LAMBERT.

Quoi ?

GABRIEL.

Écoutez... Est-ce que vous n'entendez pas le bruit d'une voiture ?

LAMBERT.

Non.

GABRIEL.

Je l'ai entendu, moi !...

LAMBERT.

Il n'est que huit heures. Le docteur a fait dire à une heure seulement.

GABRIEL.

Mon père, vous ne le connaissez pas... Un autre viendrait une demi-heure plus tard, lui viendra une demi-heure plus tôt. Tenez, on vient, des pas retentissent dans le corridor. La porte s'ouvre... C'est lui !

SCÈNE IV

LES MÊMES, FABIEN.

FABIEN.

Vous m'avez fait demander et je me rends à votre prière, monsieur.

GABRIEL.

Oh ! soyez béni, vous qui n'avez pas craint de venir vers un misérable tel que moi !

FABIEN, au Geôlier.

Laissez-nous, mon ami.

GABRIEL, à Lambert.

Mon père, mon père ! c'est le docteur Fabien, dont je vous ai tant parlé. (Lambert, préoccupé, salue machinalement. — Au doc-

eur.) Vous savez, docteur, c'est pour demain ! (A Lambert.) Mon père, laissez-moi un instant seul avec M. Fabien, vous reviendrez tout à l'heure. Je voudrais lui parler.

LAMBERT.

Eh bien, parle.

GABRIEL.

Mais lui parler seul. Docteur, dites-lui que je désire rester seul avec vous. Quant à moi, j'y renonce, mes forces sont brisées.

LAMBERT.

On m'avait promis que je resterais avec lui jusqu'au dernier moment... J'en ai obtenu la permission, pourquoi veut-on m'éloigner ?

FABIEN.

On ne vient pas vous arracher à votre fils, monsieur : c'est votre fils, au contraire, qui désire rester un instant seul avec moi.

LAMBERT.

Alors, je m'en vais; mais je resterai tout près de son cachot.

(Il sort. Le Geôlier referme la porte.)

SCÈNE V

GABRIEL, FABIEN.

FABIEN.

Eh bien, monsieur, nous voilà seuls; que puis-je faire pour vous ? Parlez.

GABRIEL.

Vous pouvez me sauver, docteur !

FABIEN.

Moi ?

Gabriel veut lui prendre la main, Fabien la retire

GABRIEL.

C'était bon quand j'étais libre. Je suis condamné, laissez-moi votre main ! (Il lui baise la main.) Écoutez !

FABIEN.

J'écoute.

GABRIEL.

Vous rappelez-vous, un jour que nous étions assis l'un près de l'autre, rue Taitbout, comme nous le sommes en ce

moment, et que je vous montrais, écrits sur un billet de banque, ces mots : *La loi punit de mort le contrefacteur ?*

FABIEN.

Oui.

GABRIEL.

Vous rappelez-vous que je me plaignis alors de la dureté de cette loi, et que vous me dites que le roi avait l'intention de demander aux Chambres une commutation de peine ?

FABIEN.

Oui, je me le rappelle encore.

GABRIEL.

Eh bien, je suis condamné à mort; avant-hier, mon pourvoi en cassation a été rejeté; il ne me reste d'espoir que le pourvoi en grâce que j'ai adressé hier à Sa Majesté.

FABIEN.

Je comprends.

GABRIEL.

Vous êtes toujours médecin du roi par quartier ?

FABIEN.

Oui, et même, en ce moment, je suis de service.

GABRIEL.

Eh bien, docteur, en votre qualité de médecin du roi, vous pouvez le voir à toute heure; voyez-le, je vous en supplie!... dites-lui que vous me connaissez, ayez ce courage. Demandez-lui ma grâce, demandez-la-lui !

FABIEN.

Mais cette grâce, en supposant que je la puisse obtenir,... ne sera jamais qu'une commutation de peine.

GABRIEL.

Je le sais bien.

FABIEN.

Et cette commutation de peine, ne vous abusez pas! ce sera les galères à perpétuité.

GABRIEL.

Que voulez-vous! cela vaudra toujours mieux que la mort. Oui, oui, je comprends ce qui se passe en vous... Vous me méprisez, vous me trouvez lâche! vous me dites qu'il vaut mieux mourir... une fois... dix fois... cent fois, que de traîner à perpétuité, quand on a trente ans surtout, le boulet de l'infamie. Docteur, j'ai peur de la mort... sauvez-moi...

c'est tout ce que je demande... Ensuite, ils feront de moi tout ce qu'ils voudront.

FABIEN.

Je tâcherai!

GABRIEL, lui baisant la main malgré lui.

Ah! docteur... Je le savais, que mon unique, mon dernier espoir était en vous.

FABIEN, honteux, retirant sa main.

Adieu, monsieur!

GABRIEL.

Adieu! Que me dites-vous là? Ne reviendrez-vous point?

FABIEN.

Je reviendrai si j'ai réussi.

GABRIEL.

Mais c'est au contraire si vous n'avez pas réussi qu'il faut revenir, mon Dieu! que deviendrais-je, si je ne vous revoyais pas!... Jusqu'au pied de l'échafaud, je vous attendrais, et quel supplice qu'un pareil doute! Revenez, je vous en supplie, revenez!

FABIEN.

Je reviendrai.

GABRIEL, se levant vivement.

Envoyez-moi mon père, docteur, envoyez-moi mon père. Je ne veux pas rester seul... La solitude, c'est le commencement de la mort!

FABIEN.

Faites rentrer le père du prisonnier.

(Il sort.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LAMBERT, LOUISE.

LOUISE, se jetant dans ses bras.

Gabriel! mon Gabriel!

GABRIEL.

Louise, ici!

LAMBERT.

Oui, elle aussi a voulu te dire un dernier adieu.

LOUISE.

J'ai voulu t'apporter le dernier adieu de ton enfant... de notre fils.

GABRIEL, écoutant.

Ah! voilà la voiture qui part.

LOUISE.

Tiens, Gabriel! j'ai coupé, sur la tête du pauvre orphelin, cette mèche de cheveux que je lui ai fait embrasser, pour te l'apporter encore tiède de son baiser.

GABRIEL.

Merci, merci de cette pensée! (A part.) Si la voiture va bien, dans cinq minutes, il peut être aux Tuileries.

LOUISE.

Le pauvre enfant avait l'air de comprendre que je le quittais pour t'apporter notre dernier adieu. Il pleurait si fort, que j'ai hésité entre lui et toi. Je voulais te l'amener; mais j'ai pensé que la vue de la pauvre petite créature t'ôterait le courage; et puis je n'ai pas voulu que le pauvre enfant vît son père pour la première et la dernière fois dans un cachot.

GABRIEL, à part.

A cette heure, le docteur entre chez le roi; s'il allait ne pas être reçu, si le roi n'était pas aux Tuileries... ou si même il avait fait défendre sa porte!... Ah! cette attente est horrible.

(Il se lève et marche à grands pas.)

LOUISE.

Tu n'as rien à me répondre, Gabriel, même quand je te parle de notre enfant.

GABRIEL.

Notre enfant, oui, notre enfant! Que dis-tu? est-il là?

LOUISE.

Mon Dieu! mon Dieu!... Voudrais-tu le voir?

GABRIEL.

Oui... On dit que la prière des enfants est toute-puissante sur le Seigneur... Mais tu m'as dit que tu ne l'avais point amené.

LOUISE.

Je mentais; j'avais peur que tu ne refusasses de l'embrasser. Il est là. Attends! attends! je vais le chercher.

LAMBERT.

Ah! il y a donc encore un bon sentiment dans ce cœur-là!

LOUISE, rentrant avec l'enfant.

Tiens... c'est lui... le voilà...

GABRIEL.

Il te ressemble... Pauvre petit !...

LOUISE.

Louis,... c'est ton père... embrasse-le...

GABRIEL.

Ah ! ma pauvre Louise !... avec toi et cet enfant-là dans une chaumière...

LOUISE.

Gabriel !... Gabriel !...

GABRIEL.

Lui as-tu appris à prier ?

LOUISE.

Avant qu'il pût parler, je lui avais appris à joindre les mains.

GABRIEL.

Je me souviens qu'un grand navigateur voguait sur une mer inconnue, cherchant l'Inde, lorsque son vaisseau fut assailli par une tempête; haletant, éperdu, ne sachant à qui demander secours,... Albuquerque jette un regard autour de lui... A ses pieds, sur le pont, à la lueur d'un éclair, il vit un enfant qui souriait... Il eut une révélation... prit l'enfant, le souleva entre ses bras... criant à Dieu : « Seigneur ! Seigneur ! en faveur de l'innocence de cet enfant... pardonnez à nous autres malheureux pécheurs !... » Et l'éclair s'éteignit... la foudre se tut, la tempête tomba... vaisseau et passagers, tout fut sauvé !... (Élevant l'enfant dans ses bras.) Seigneur !... Seigneur !... en faveur de l'innocence de cet enfant, pardonnez-moi !...

LOUISE, à genoux.

Pardonnez-lui, Seigneur !

GABRIEL, l'œil fixe, l'oreille tendue.

Écoute. N'as-tu pas entendu parler dans le couloir de la prison ?

LOUISE.

Non.

GABRIEL.

Le temps passe ! le temps passe ! Tiens, prends l'enfant et fais-lui joindre les mains.

LOUISE.

Mais qu'attends-tu donc?

GABRIEL.

Ce que j'att nds?... (Il court à la porte et écoute.) Ce que j'attends?... C'est ma grâce ! c'est la vie !... la liberté peut-être !

LAMBERT.

Ah! que dit-il? que dit-il?

LOUISE.

Mon oncle, avez-vous entendu?... il parle de sa grâce, de la vie, de la liberté !

GABRIEL.

Je dis que le docteur Fabien... (Le premier coup de dix heures sonne.) Écoutez, à cette heure, il a vu le roi; à cette heure, mon sort est décidé. Oh ! le roi est bon, le docteur est puissant, il a obtenu ce qu'il demandait... Que c'est beau un honnête homme! Il sort des Tuileries. Il revient vers la prison. Oh ! chaque seconde de retard est aussi longue qu'une année de tortures !...

LOUISE.

Mon oncle ! mon oncle ! Gabriel devient fou !

LAMBERT.

Je ne crois pas; seulement, j'en suis à le désirer pour lui.

GABRIEL.

Le bruit de la voiture, je l'ai entendu ! (Les repoussant et courant à la porte.) Écoutez... on vient, c'est lui ! sauvé ! (On ouvre la porte du fond.) Est-ce vous, docteur ? Oui, oui, oui, parlez... j'attends... je meurs.

SCÈNE VII

LES MÊMES, FABIEN.

GABRIEL.

Vous ne me répondez pas ? Oh ! je suis toujours condamné.

FABIEN.

Du calme. J'ai vu le roi.

LAMBERT et LOUISE.

Le roi !

GABRIEL.

Parlez, parlez!

FABIEN.

Il vous fait grâce de la vie.

GABRIEL.

Ah! cette fois, je puis vous remercier, mon Dieu! (Il embrasse Louise et il embrasse l'enfant.) Enfant, enfant, le Seigneur a entendu ta prière. Le roi fait grâce, entendez-vous, mon père?

(Il veut embrasser Lambert qui le repousse.)

LAMBERT.

Mais à quelles conditions le roi a-t-il fait grâce?

FABIEN.

A quelles conditions?

LAMBERT.

Oui. Vous avez dit que le roi lui faisait grâce de la vie; on ne fait point grâce d'un pareil crime sans conditions.

FABIEN.

En faveur de son âge, d'abord. Puis il a été reconnu...

LAMBERT.

Ne mentez pas, monsieur, cela va mal à une nature loyale comme la vôtre. A quelles conditions? Dites, je le veux.

FABIEN.

La peine a été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité...

LAMBERT.

C'est bien; je me doutais que c'était pour cela qu'il voufait vous parler seul... l'infâme!

(Il prend son chapeau et sort.)

FABIEN.

Que faites-vous?

GABRIEL.

Mon père!

LOUISE.

Mon oncle!

LAMBERT.

Il n'a plus besoin de moi. J'étais venu pour le voir mourir et non pour le voir marquer. Je lui offrais mon bras, c'est-à-dire le bras d'un honnête homme, pour monter à l'échafaud. Je le lui refuse pour monter au pilori. L'échafaud était une expia-

tion: le lâche a préféré le bagne; je donnais ma bénédiction au décapité: je donne ma malédiction au forçat!...

FABIEN.

Mais, monsieur...

LAMBERT.

Laissez-moi passer, monsieur! vous êtes un homme d'honneur, et un homme d'honneur doit comprendre mon indignation!

LOUISE, prenant Gabriel à bras-le-corps.

Mais je reste, moi, je reste, Gabriel!

LAMBERT.

Toi! tu restes! et de quel droit? Comme amante, il t'a trahie; comme mère, il a déshonoré ton enfant! Non! tu ne restes pas! suis-moi! je le veux! je te l'ordonne!

LOUISE.

Mon oncle!

GABRIEL.

Louise, mon enfant!...

(Il tombe sur l'escabeau.)

LOUISE.

Adieu, Gabriel, adieu!...

GABRIEL.

Seigneur, ayez pitié de moi!

ACTE CINQUIÈME

La mer. Trois plans de plage. Une villa à gauche avec perron. A droite une Madone devant laquelle une petite lampe est allumée. — Une barque, conduite par des forçats, amène deux personnes qui prennent pied au fond, en face du spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE

DIANE, FABIEN, CHIVERNY; GABRIEL, GASPARD, ROSSIGNOL. Ces trois derniers en forçats. D'autres personnages muets, également en forçats.

DIANE, à Chiverny.

C'est la villa Lavergne?

CHIVERNY.

Oui, mademoiselle.

DIANE.

Qu'en dites-vous, cher docteur? Il me semble que c'est bien ce que je cherche, simple et élégant tout à la fois.

FABIEN.

Si elle vous convenait, elle remplirait, par sa position, toutes les conditions nécessaires à l'amélioration de votre santé : exposition au midi et au couchant, belle vue, brise de mer, assez rapprochée de la ville pour y être en une heure.

DIANE.

Maintenant, il faut savoir si la distribution intérieure me convient, et si le jardin a de l'ombre.

FABIEN.

Entrons; notre équipage se reposera pendant ce temps-là.

DIANE.

Et ils boiront au rétablissement de ma pauvre santé, qui en a grand besoin.

FABIEN.

Mais qui redeviendra aussi florissante que jamais quand vous le voudrez.

DIANE.

Vous vous obstinez, docteur!

FABIEN.

J'ai promis à de Lussan de vous guérir.

DIANE.

Physiquement ou moralement?

FABIEN

Physiquement et moralement!

DIANE.

La science est puissante, docteur, entre vos mains, surtout; mais, croyez-moi, sa puissance ne va pas jusque-là!

FABIEN.

Bah! nous verrons! De l'autre côté de la science, il y a Dieu.

(Ils entrent dans la villa.)

SCÈNE II

LES MÊMES, hors DIANE et FABIEN.

CHIVERNY.

Qui a les plus longues jambes ou l'estomac le plus creux?

Que celui-là aille chercher à boire à la buvette du fort Lamalgue.

GASPARD.

Moi!

CHIVERNY.

Alors, va! Je permets ça pour aujourd'hui, mais pour aujourd'hui seulement, en faveur de cette demoiselle qui vous offre quarante francs.

GASPARD.

Donnez-moi un des deux louis de la demoiselle et je ne fais qu'un bond.

CHIVERNY.

Inutile; on enverra le garçon avec toi, et je réglerai le compte.

GASPARD.

Eh bien, justement, voilà ce que je ne voulais pas.

CHIVERNY.

Et pourquoi?

GASPARD.

Parce que...

CHIVERNY.

Mais tu ne pourras donc jamais te taire! Tiens, imite plutôt ton ami Gabriel; en voilà un qui n'est pas bavard au moins!

GASPARD.

Voilà votre morale, à vous...

(Il sort.)

GABRIEL, à part.

A qui parlerais-je? à ces hommes dont aucun ne peut me comprendre; à qui me plaindrais-je? à Dieu qui ne m'écouterait pas. Oh! n'étais-je pas assez malheureux? n'étais-je pas assez humilié?... Me retrouver sous cette livrée infâme... en face de Diane... de la femme que j'ai aimée et que j'aime toujours... Le docteur Fabien m'a regardé deux fois dans le trajet... la seconde d'une certaine façon... M'aurait-il reconnu?... Oh! non, surtout si je suis aussi changé physiquement que moralement... Hélas! je ne crains pas la mort à présent, docteur : cinq années de bagne m'ont aguerri, et le jour n'est pas loin où je me débarrasserai de cette existence.

SCÈNE III

LES MÊMES, GASPARD.

GASPARD.

Voilà!

CHIVERNY.

Tu n'y as pas été de main morte! Trois bouteilles de vin!

GASPARD.

C'est pas trop pour six.

CHIVERNY.

Et moi, je vous regarderai faire.

GASPARD.

Vous, voilà votre bouteille à part, du vin de cassis... On connaît votre goût.

CHIVERNY.

Câlin, va!

GASPARD.

Dites donc... vous aurez du retour!

CHIVERNY.

Veux-tu te taire, bavard!

GASPARD.

Bavard parce que je parle! Est-il despote, le père Chiverny! Je suis condamné, moi, mais ma langue ne l'est pas.

CHIVERNY.

Gaspard, mon ami, tu frises le cachot.

GASPARD.

De quoi! le cachot pour une innocente plaisanterie? allons, père Chiverny, ne vous faites pas plus méchant que vous n'êtes; à votre santé, père Chiverny!

TOUS LES FORÇATS, moins Gabriel.

A votre santé!

CHIVERNY.

Attendez un peu que je vais trinquer avec vous!

(Il boit à même la bouteille.)

GASPARD, à Gabriel, qui écrit avec un crayon.

Eh bien, Gabriel, tu ne bois pas?

GABRIEL.

Merci, je n'ai pas soif!

CHIVERNY.

Toujours loin des autres, comme un monsieur, la plume ou e crayon à la main. Avec cela que la chose t'a bien réussi!

GASPARD.

Ne faites pas attention, père Chiverny, il rédige son testament.

GABRIEL, bas.

Tu ne crois pas si bien dire.

GASPARD, à Chiverny, qui vide sa bouteille du second coup, et qui la repose à terre.

Vous y allez bien, père Chiverny : une bouteille en deux fanfares! (Renversant la bouteille.) Gabriel, bois donc un coup!

GABRIEL.

Je ne vous parle pas, Gaspard ; ayez pitié de moi, je vous en prie, et laissez-moi en repos!

GASPARD.

Bon! je croyais que nous nous tutoyions dans le monde! Mazette! ça fait sa tête!... Est-ce que tu te crois encore dans on rez-de-chaussée de la rue Taitbout ?

CHIVERNY.

Silence, et assez causé! j'aperçois nos voyageurs.

GABRIEL, tirant son bonnet sur ses yeux :

Encore!

SCÈNE IV

LES MÊMES, DIANE, FABIEN.

DIANE.

Cette villa est charmante, docteur; elle me convient beaucoup... si toutefois mon père se décide à quitter Paris.

FABIEN.

Vous savez bien que votre père fera tout ce que vous voudrez.

DIANE.

Je lui dessinerai un croquis de cette charmante habitation.

FABIEN.

N'y en a-t-il pas d'autres à visiter aux environs?

CHIVERNY.

Faites excuse, docteur. Il y a, à deux cents pas d'ici, une petite bastide, que c'est un véritable nid qui n'attend que les oiseaux.

GASPARD.

C'est drôle comme le vin de cassis rend le père Ladouceur poétique !

FABIEN, à Diane.

Voulez-vous aller jusque-là ?

DIANE.

Volontiers.

GASPARD, à Gabriel.

Est-elle jolie, la Parisienne, hein ! Ça te rappelle le temps où tu fréquentais la so-ci-é-té, mon vieux !

DIANE.

Finissez tranquillement votre repas, vous avez encore près d'une demi-heure à vous.

GASPARD.

Père Chiverny, je vais préparer la barque ! — Viens-tu, Gabriel ?

(A ce nom de Gabriel, Diane se retourne; Fabien l'arrête.)

FABIEN.

Désirez-vous quelque chose ?

DIANE.

Non, rien! (A part.) Gabriel !...

(Elle continue sa route.)

SCÈNE V

LES MÊMES, hors FABIEN et DIANE.

GABRIEL.

Mais je n'en finirai donc pas avec la honte! Si elle m'avait reconnu, cependant!... Mais non, c'est impossible; qui reconnaîtrait, sous l'ignoble livrée du forçat, l'élégant vicomte de Faverne?... Oh! la vue de Diane!... Finissons-en! — Gaspard!

GASPARD.

De quoi ?

GABRIEL.

J'ai à te parler.

GASPARD.

Ah! tu as besoin de moi, n'est-ce pas?

GABRIEL.

Eh bien, oui !

GASPARD.

Va, je suis bon frère. (Allumant sa pipe.) D'ailleurs, je vais en

griller une, tandis que tu vas me narrer tes infortunes... Vas-y gaiement, Gabriel.

GABRIEL.

Gaspard, je veux en finir avec la vie.

GASPARD.

Bon! voilà déjà dix fois que tu me dis cela, et ça n'aboutit jamais.

GABRIEL.

Cette fois, j'y suis décidé.

GASPARD.

Bien vrai?

GABRIEL.

Bien vrai.

GASPARD.

Et, sans être trop curieux, peut-on savoir qui a amené cette détermination?

GABRIEL.

Elle.

GASPARD.

Qui cela, elle?

GABRIEL.

La jeune fille que nous avons conduite ici ce matin.

GASPARD.

Celle qui vient de nous payer à boire?

GABRIEL.

Oui.

GASPARD.

Tu la connais?

GABRIEL.

J'ai manqué l'épouser... C'est mon amour pour elle qui a amené tous mes malheurs.

GASPARD.

Peste! tu ne t'adressais pas mal, la fille d'un richard!

GABRIEL.

Silence! si l'on nous entendait...

GASPARD.

La fille d'un banquier!... C'est égal, elle a eu un fier nez tout de même de renoncer à ta main.

GABRIEL.

Tu plaisantes toujours... Mais, depuis que je suis ici, moi, je n'ai pas envie de rire!

GASPARD.

Ah! dame, oui.

GABRIEL.

En tout cas, dans une heure, tout sera fini pour moi.

GASPARD.

Je parie que non.

GABRIEL.

Que paries-tu?

GASPARD.

Tout ce que tu voudras; mais, si par hasard je gagne, qu'est-ce que je gagnerai?

GABRIEL.

Le peu que je possède sera à toi, et tous les objets que j'ai fabriqués t'appartiendront.

GASPARD.

Touche là!

GABRIEL.

Seulement, dis-moi, as-tu jamais songé, ayant le choix de la mort, de quelle mort tu préférais mourir?

GASPARD.

Dame, il me semble que j'aimerais mieux mourir de vieillesse, parce que, autrement, il y a toujours un moment qui doit être dur à passer.

CHIVERNY.

Eh bien, avez-vous bientôt fini de jacasser comme deux pies qui n'auraient qu'un œil?

GASPARD.

Bon! histoire de tuer le temps. Tuer le temps! on est en cas de légitime défense.

CHIVERNY.

Assez!

SCÈNE VI

LES MÊMES, DIANE, FABIEN.

DIANE.

Décidément, docteur, je fixe mon choix sur cette villa. (Elle montre la maison à gauche du spectateur. — A Chiverny.) Vous pouvez repartir sans nous, monsieur : nous reviendrons à pied... (A Chiverny). Quel est celui que vous avez appelé Gabriel tout à l'heure?

FABIEN.

C'est le moment de l'épreuve!

CHIVERNY, poussant Gabriel.

Le voilà! Allons, avance! lève-toi donc!

GABRIEL.

Oh! mon Dieu!

DIANE.

Tenez, prenez cette bourse... Vous donnerez un louis à chacun de vos compagnons, et le reste sera pour vous.

CHIVERNY.

Vous les gâtez; mademoiselle!

GASPARD.

N'influencez pas le client, père Chiverny

DIANE.

Prenez... mais prenez donc!...

CHIVERNY.

Soyons fier... mais soyons poli, au moins. A bas le bonnet!

(Il lui enlève son bonnet.)

DIANE, poussant un cri.

Oh!

(Elle laisse tomber sa bourse. Gaspard la ramasse.)

GASPARD.

Soyez tranquille, ma belle dame, vos volontés seront exécutées.

DIANE, stupéfaite.

Gabriel! le même nom! serait-ce...? Docteur, je deviens folle!... il n'était donc pas mort?...

FABIEN.

Il ne l'était pas.

GABRIEL.

Oh! misérable que je suis!

(Il cache sa tête dans ses mains.

DIANE.

Impossible!

FABIEN.

Regardez-le!...

DIANE.

Lui!... lui!... lui!... ici, au bagne!

FABIEN.

Lui au bagne, oui!

DIANE.

Et vous le saviez?

FABIEN.

Je le savais, et je vous ai amenée pour cela!

DIANE.

Oh! c'est affreux!

(A son tour, elle cache sa tête entre ses mains.)

FABIEN.

Je le savais, je vous le répète; c'est pour cela que je vous ai amenée ici. Je vous dirai tout. Vous aimiez toujours le vicomte de Faverne... Et vous vous obstiniez à vivre fidèle à la mémoire de celui que vous croyiez mort pour vous, et mort honorablement... Eh bien, vous vous trompiez, Diane; il vit misérablement, il vit flétri!

DIANE.

Docteur, assez! assez!... Ne voyez-vous pas que je meurs? (Elle tombe dans les bras de Fabien.) Oh! le malheureux!

GABRIEL, faisant un mouvement en avant.

Diane!

CHIVERNY.

Tu seras trois jours au cachot pour t'apprendre à interpeller les voyageurs!

SCÈNE VII

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, à Gaspard.

Pardon, monsieur!

GASPARD.

Oh! voilà une petite femme qui est bien polie. Qu'y a-t-il pour votre service, ma belle enfant?

LOUISE.

Je viens de bien loin, monsieur, pour parler à un condamné... Et, là-bas, au bagne, on m'a dit que je le trouverais ici.

GASPARD.

Comment le nommez-vous?

LOUISE.

Gabriel!

GASPARD.

Gabriel Lambert?

LOUISE.

Oui.

GASPARD.

Tenez, le voilà!

LOUISE.

Celui qui pleure?

GASPARD.

Non, il respire de l'eau de Cologne dans son mouchoir... C'est étonnant, je connais ce visage-là, moi!

LOUISE, touchant Gabriel.

Gabriel!

GABRIEL.

Que me veut-on?... Louise!

GASPARD.

Ah! c'est cela, Louise Granger... celle qu'il devait épouser dans son village... Laissez-les un peu ensemble sans trop les taquiner, père Chiverny! C'est sa payse, il devait l'épouser!

LOUISE, suppliante.

Oh! oui, monsieur.

CHIVERNY.

Allons! mais faites vite!

LOUISE.

Merci, monsieur.

GABRIEL.

Louise!... et que venez-vous faire ici, mon Dieu? Je suis donc arrivé au jour de toutes les douleurs?

LOUISE, lui montrant qu'elle est vêtue de deuil.

Hélas!

GABRIEL.

Mon père?

LOUISE.

Mort.

GABRIEL.

M'a-t-il pardonné? (Louise se tait.) Je te demande s'il m'a pardonné. Au nom du ciel, Louise, réponds-moi!

LOUISE.

Et n'est-ce pas te répondre, malheureux, que de garder le silence?

GABRIEL.

Merci, Louise!... Tu es toujours la même, c'est-à-dire un ange. Et... notre enfant?

LOUISE.

Il vit!

GABRIEL.

Pourquoi ne l'as-tu pas amené?

LOUISE.

Mon oncle, qui lui a laissé tout ce qu'il possédait, m'a fait jurer sur son lit d'agonie qu'il ne te verrait jamais, et qu'il te croirait mort.

GABRIEL.

Et toi, alors, que viens-tu faire ici?

LOUISE.

Tu me demandes cela, Gabriel! Moi, je n'ai pas juré de ne pas te voir; je viens te dire : Gabriel, puis-je faire quelque chose pour toi?

GABRIEL.

Oui, tu peux me pardonner.

LOUISE.

Puisses-tu être pardonné au ciel comme tu l'es dans mon cœur!

GABRIEL.

Louise, toi et mon enfant, prierez-vous pour moi quand je serai mort?

LOUISE.

Ah! oui, et bien pieusement, je te jure.

GABRIEL.

Louise, tu as bien fait de venir. Tiens, il y a là une Madone; je ne sais plus prier : prie pour mon père et pour moi!

LOUISE.

Mais pourquoi prier?

GABRIEL.

J'ai une grande chose à accomplir, ta prière m'aidera!

LOUISE.

Quelle chose?

GABRIEL.

Tout à l'heure, tu le sauras.

LOUISE.

Et quelle prière dois-je dire?

GABRIEL

Celle des agonisants.

LOUISE

Pourquoi cela?

GABRIEL.

Parce que ce doit être celle qui monte le plus directement aux pieds du Seigneur!

LOUISE.

Et toi?

GABRIEL.

Je m'unirai à toi par la pensée.

(Gabriel la conduit au pied de la petite chapelle.)

LOUISE, s'agenouillant.

« Seigneur, je crie à vous du fond de l'abîme... »

(Elle continue tout bas.)

GABRIEL.

Gaspard!

GASPARD.

Après?

GABRIEL.

Combien contenait la bourse que m'a donnée mademoiselle Richard?

GASPARD.

Vingt louis.

GABRIEL.

Cette somme est à toi tout entière, moins un louis à donner à chaque camarade, si tu veux m'aider.

GASPARD.

A quoi?

GABRIEL.

Je te le dirai; viens.

GASPARD.

Mais le père Chiverny?

GABRIEL.

Nous serons, c'est-à-dire tu seras de retour dans cinq minutes.

GASPARD.

Ma foi, pour six louis, on peut bien risquer quinze jours de prison.

GABRIEL, à demi-voix.

Adieu, Louise! adieu, Diane! Mon père! mon père, quand vous aurez vu de là-haut que je me suis fait justice, peut-être me pardonnerez-vous! (Ils sortent. Gabriel envoie un baiser à Louise.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, hors GASPARD et GABRIEL; FABIEN.

FABIEN, paraissant.

Pouvons-nous retourner à Toulon?

CHIVERNY.

Quand vous voudrez, monsieur le docteur; nous retournons onc décidément par mer?

FABIEN.

Oui; mademoiselle Richard est trop faible pour risquer le rajet à pied.

CHIVERNY.

Elle va mieux pourtant?

DIANE, paraissant.

Mieux, merci!... Docteur, faites que je ne le revoie plus.

FABIEN.

Rien de plus facile. (Il fait un signe à Chiverny.) Mademoiselle lésire que le forçat nommé Gabriel Lambert ne fasse point partie des rameurs qui la ramèneront à Toulon.

CHIVERNY.

Comme il lui plaira! (Il descend et appelle Gabriel.) Eh! Gabriel!... Où diable est-il passé?... — Vois donc, Rossignol. — Eh bien, Gaspard n'est pas là non plus! Ah çà! ils se sont donné le mot pour me faire enrager!

ROSSIGNOL, accourant.

Venez voir là... tout près... venez!

(Ils sortent.)

SCÈNE IX

FABIEN, DIANE, descendant; LOUISE, priant.

DIANE.

Qu'y a-t-il donc?

FABIEN.

Je ne sais.

DIANE.

Docteur!... docteur!... quelque chose me dit là... (Elle touche son cœur.) que ma plus grande douleur n'est pas encore épuisée.

SCÈNE X

LES MÊMES, CHIVERNY, poussant GASPARD.

CHIVERNY.

Avance, drôle! ton affaire est claire!

GASPARD.

Est-ce que j'ai pu l'empêcher, moi?... Je ne savais pas pourquoi il m'emmenait... En un tour de main, ç'a été fait... crac!

FABIEN.

Que s'est-il donc passé?

CHIVERNY.

Rien, monsieur le docteur : c'est un forçat qui vient de se pendre.

DIANE.

Ah!

LOUISE, se retournant.

Un forçat?

FABIEN.

Et ce forçat?

CHIVERNY.

C'est le compagnon de chaîne de ce drôle, qui l'a aidé, j'en jurerais!... c'est celui à qui vous avez donné votre bourse, c'est Gabriel Lambert!

DIANE.

Mon Dieu!

LOUISE, se redressant.

Mon Dieu!

CHIVERNY.

Mais cela te coûtera cher, si tu lui as prêté la main!

GASPARD.

Prêté la main!... moi! peut-on dire!... la corde tout au plus! Figurez-vous...

CHIVERNY.

C'est bon... tu raconteras cela devant le capitaine du port.

FABIEN.

Non, je vous prie, permettez qu'il dise comment cela s'est passé?

CHIVERNY.

Allons, parle, drôle!

GASPARD.

Est-ce que je sais comment cela s'est passé? J'avais le dos ourné... Je l'avais bien vu accrocher une corde à la branche l'un mûrier... J'entends une espèce de soupir... je me reourne, c'était fini...

DIANE.

Ah!

LOUISE.

Oh! voilà donc pourquoi il me faisait dire la prière des agonisants!

FABIEN.

Il est mort de la mort des criminels, et il est mort en présence de la femme qu'il avait trompée et de celle qu'il avait trahie!... C'est la justice de Dieu!

(On entend une musique sourde et triste.)

DIANE.

Qu'est-ce que cela?

CHIVERNY.

Pardieu! c'est son corps qu'on reporte au bagne!

FABIEN.

Du courage, chère enfant!

(La barque passe au fond avec le corps de Gabriel, qui a le visage couvert d'un mouchoir.)

DIANE.

Mon Dieu! ayez pitié de lui!

LOUISE.

Mon Dieu! pardonnez-lui comme je lui pardonne!

FIN DU TOME VINGT-QUATRIÈME

TABLE

Pages

LES MOHICANS DE PARIS. 1

GABRIEL LAMBERT. 163

D. Thiéry et Cie — Imprimerie de Lagny.

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

THÉATRE

XXV

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Une Aventure d'amour	1
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
Les Blancs et les Bleus	3
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	2
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Rhino	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de Sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la reine	3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais	1
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Compagnons de Jéhu	3
Les Confessions de la marquise	2
Conscience l'Innocent	2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux	2
— La Fille du Marquis	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux Reines	2
Dieu dispose	2
Le Drame de 93	3
Les Drames de la mer	1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman	2
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Filles, Lorettes et Courtisanes	1
Le Fils du forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Les Garibaldiens	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César	2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu	2
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
Les Hommes de fer	1
L'Horoscope	1
L'Ile de Feu	2
Impressions de voyage : En Suisse	3
— Une Année à Florence	1
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Le Capitaine Arena	1
— Le Caucase	3
— Le Corricolo	2
— Le Midi de la France	2
— De Paris à Cadix	2
— Quinze jours au Sinaï	1
— En Russie	4
— Le Speronare	2
— Le Véloce	2
— La Villa Palmieri	1
Ingénue	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction)	2
Jacques Ortis	1
Jacquot sans Oreilles	1
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Louis XIV et son Siècle	4
Louis XV et sa Cour	2
Louis XVI et la Révolution	2
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un médecin : Balsamo	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un Fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Parisiens et Provinciaux	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Un Pays inconnu	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
Le Prince des Voleurs	2
La Princesse de Monaco	2
La Princesse Flora	1
Les Quarante-Cinq	3
La Régence	1
La Reine Margot	2
Robin Hood le Proscrit	2
La Route de Varennes	1
Le Saltéador	1
Salvator (suite des Mohicans de Paris)	5
Souvenirs d'Antony	1
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
La Terreur prussienne	2
Le Testament de M. Chauvelin	1
Théâtre complet	25
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au Désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt Ans après	3

THÉATRE COMPLET

DE

Davy

ALEX. DUMAS

XXV

MADAME DE CHAMBLAY — LES BLANCS ET LES BLEUS
SIMPLES LETTRES SUR L'ART DRAMATIQUE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT
1874

MADAME DE CHAMBLAY

DRAME EN CINQ ACTES

Salle Ventadour. — 4 juin 1868

Porte-Saint-Martin. — 31 octobre 1868

UN MOT

SUR LA PIÈCE ET SUR LES ARTISTES

Tout le monde connaît les particularités qui ont précédé l'apparition, au théâtre, du drame de *Madame de Chamblay*.

Le roman, publié il y a dix ou douze ans, se rattachait, on le sait, à l'un des souvenirs intimes de ma vie. J'avais eu longtemps l'intention de mettre ce sujet à la scène, et, deux ou trois ans, il s'était débattu dans mon esprit, rebelle à ma volonté.

Tout au contraire de *Mademoiselle de Belle-Isle*, pour laquelle je ne pouvais pas trouver un début original, et qui resta dans les limbes de mon cerveau jusqu'à ce que j'eusse rencontré la combinaison du sequin brisé en deux par Richelieu et madame de Prie, je ne pouvais arriver à trouver le dénoûment de *Madame de Chamblay*.

Celui du roman, tout de fantaisie, était impossible au théâtre, et je luttais depuis trois ou quatre ans devant cette impossibilité, lorsque, dans un de ces jours bénis où Dieu semble nous envoyer, pour nos créations humaines, un rayon de sa propre lumière, je vis peu à peu, comme une fleur qui pousse à vue d'œil, sortir le dénoûment du sujet même et compléter à la fois l'ouvrage et l'un des rôles les plus sympathiques de l'ouvrage, celui du préfet de l'Eure, Alfred de Senonches.

A partir de ce moment, le drame fut fait, et, comme, depuis deux ou trois ans, mon esprit le retournait sous toutes ses faces, il me suffit de très-peu de temps pour l'écrire.

Je n'ai pas besoin de dire que le drame de *Madame de Chamblay* était destiné à la Comédie-Française; mais la mauvaise disposition du directeur pour ma personne, et de quelques-uns des artistes pour mes œuvres, me faisait hésiter à me présenter devant un comité qui avait refusé *un Mariage*

sous Louis XV à l'unanimité, et qui, en 1860, n'avait pas daigné m'accorder une lecture que je demandais.

Si quelqu'un doutait de ce que j'avance ici, on n'aurait qu'à se reporter au rapport officiel de M. Édouard Thierry sur *l'Art et les Auteurs dramatiques au* XIXe *siècle*. Je n'y suis porté que pour mémoire, et Victor Hugo y est à peine nommé.

Restaient le théâtre du Vaudeville et le théâtre du Gymnase. Mais, quoique M. Harmant ait fait une assez bonne affaire avec moi, puisque *les Mohicans de Paris* lui ont donné, chose rare au mois d'août, un bénéfice de trente mille francs, M. Harmant s'était tenu assez éloigné de moi, depuis qu'il avait changé de théâtre, pour que je ne me crusse pas le droit de me rapprocher de lui.

La position était toute différente au Gymnase. M. Montigny a toujours été d'une grâce parfaite pour moi, et je savais que je n'avais qu'à lui offrir mon œuvre pour qu'il l'acceptât les yeux fermés; mais, sur son théâtre, j'allais me trouver en contact avec le seul rival à qui ma profonde tendresse me conduira toujours à céder le pas ; j'allais me trouver en contact avec Alexandre.

Il est vrai que je n'aurais eu qu'à lui dire : « Tiens, voilà *Madame de Chamblay*, porte-la à Montigny, fais-la jouer aux mêmes conditions que tes pièces, suis les répétitions et apporte-moi l'argent, » ce cher enfant eût fait ce que je lui eusse demandé, trop heureux de le faire, et n'eût souhaité qu'une chose, c'est que mon succès, s'il était possible, dépassât les siens.

Je me contentai donc de faire annoncer que je venais d'achever une pièce en cinq actes, intitulée *Madame de Chamblay*.

Les journaux s'emparèrent de la nouvelle et firent, autour d'elle, toute la publicité que je pouvais désirer; mais, la seule marque de sympathie que m'ait attirée cette annonce étant une visite de ma bonne amie Pauline Granger, du Théâtre-Français, je me trouvai tout disposé, par cette lassitude préventive qui me prend quand une pièce est finie, à écouter les propositions que vinrent me faire madame Vigne et mademoiselle Dica-Petit, de la Porte-Saint-Martin.

Le théâtre venait de fermer au milieu d'un désastre, après une de ces tristes périodes de succès qui font autant de tort aux théâtres qu'aux directeurs. Nos drames n'y étaient ap-

parce que de temps en temps, comme des îles flottantes, avant-gardes passant sous le regard des spectateurs avec une bannière, leur annonçant telle ou telle revue, telle ou telle féerie. C'est ainsi qu'*Antony* avait été joué douze fois, en attendant *la Biche au bois*, et *Charles VII* quinze ou dix-huit fois, en attendant je ne sais quel autre chef-d'œuvre à décors et à maillots.

Je fus enchanté de me débarrasser de *Madame de Chamblay* au profit d'une bonne action.

Une fraction de la troupe de la Porte-Saint-Martin (la troupe dramatique) s'était réunie et ne demandait pas mieux que de tenter les hasards d'une société. Elle venait de louer à M. Bagier le théâtre Ventadour, et, malgré le sombre isolement de ce théâtre, qui ne s'éveille qu'au bruit du chant, malgré les trente degrés de chaleur qui pleuvaient du ciel ardent de juin, je n'hésitai pas un moment et j'indiquai la lecture pour le surlendemain.

Au moment où l'on se réunissait, la sonnette se fit entendre.

C'était mon ancien camarade Bressant, mon duc de Richelieu, le légitime héritier de Firmin, qui, ayant appris par Pauline Granger que j'avais une pièce qui pouvait être jouée à la Comédie-Française, venait me faire une visite *officieuse* que doubla le soir, sans savoir s'il était trop tard, mon jeune ami Lafontaine, cet homme que l'on a pris au milieu de ses succès et de ses créations originales, pour lui tailler une sinécure au Théâtre-Français, entre l'ancien et le nouveau répertoire.

Qu'ils reçoivent ici, avec Pauline Granger, tous mes remercîments de la peine qu'ils ont bien voulu prendre à propos de cette fleur d'automne qui venait de pousser, la soixante-sixième ou soixante-septième, dans mon jardin dramatique.

Je l'ai dit, il était trop tard.

Jamais pièce n'eut un succès de lecture pareil à celui de *Madame de Chamblay*. Sans doute, les acteurs voulaient me rendre la même politesse qu'ils recevaient de moi ; mais, en tout cas, ils donnèrent à mon orgueil deux bonnes heures de satisfaction. La pièce fut mise en répétition le lendemain, et jouée au bout de dix jours.

Je parlais tout à l'heure du sombre isolement du théâtre. On en aura une idée lorsque l'on saura que l'administration,

malgré les plus vives instances et les offres les plus séduisantes, ne put trouver que sept claqueurs pour venir le premier jour en aide à l'enthousiasme du public, et aucun les jours suivants.

La pièce fut admirablement jouée. Brindeau, que l'on applaudit encore tous les soirs, fit, dans le rôle du préfet, une de ces créations qui se répandent à la fois sur le passé et sur l'avenir d'un artiste. Il est impossible de mêler plus de tenue à plus de désinvolture, et plus d'abandon à plus de dignité. Je ne puis ni louer ni critiquer Brindeau dans ce rôle, forcé que je suis de ne rien critiquer et de louer tout.

Mademoiselle Dica-Petit fut charmante. — Le rôle de madame de Chamblay, doux, jeune, poétique et frais comme elle, trouva en elle une interprète pleine de grâce et de dignité. Plus poétique que passionnée, elle était la femme qu'il fallait pour faire accepter un personnage quelque peu excentrique. Son succès fut immense et elle en recueillit les fruits par un prompt engagement à l'Ambigu, où la façon dramatique dont elle a créé *le Sacrilége* vient d'assurer sa position.

Charly, chargé du rôle réaliste et odieux d'un mari brutal, joueur et épileptique, l'a créé et représenté comme aucun comédien de Paris n'eût pu le faire. Je suis d'autant plus heureux de lui rendre cette justice, que j'aurais bien quelques petits reproches de procédés à lui adresser depuis cette création; mais il n'en reste pas moins pour moi l'obligation d'être, en toute circonstance, agréable à ce grand artiste. Les rôles ne se donnent pas aux coups de chapeau et aux serrements de main, ils se donnent au talent.

M. Laroche venait de l'Odéon avec une réputation toute acquise; le rôle de Max n'a ni augmenté ni diminué cette réputation. A mon avis, M. Laroche est destiné à jouer non les amoureux et les jeunes premiers, mais les troisièmes rôles. Il lui a fallu, avec son peu de disposition aux choses tendres, de grands efforts de talent pour se faire applaudir dans cette nouvelle création; et, sous ce rapport, il n'a pas à se plaindre, le public lui a taillé dans le drame une assez belle part.

Laurent, trop marqué pour le rôle de Gratien, n'en a pas moins contribué au succès. Sa grosse franchise, sa bruyante gaieté, ont fait oublier qu'il y avait en lui de quoi fournir au gouvernement deux conscrits au lieu d'un, et que c'était deux remplaçants qu'eût dû lui vendre le père Dubois, si bel

homme que fût *le Cuirassier*. C'est, au reste, dans ces luttes contre l'impossible qu'on reconnaît la puissance d'un talent réel. Laurent compléta le succès; tout autre que lui l'eût compromis.

Mademoiselle Descamps, chargée du rôle de Zoé, avait toute la grâce ignorante d'une débutante, jointe à toute la fraîcheur de voix et de visage d'une enfant de seize ans. Mais cette naïve maladresse des débuts plaît assez au public, ce chercheur de virginités. Il a applaudi parfois mademoiselle Decamps, avec un entraînement qui faisait, de l'encouragement, une récompense.

Il n'y a pas jusqu'au fameux Bertrand, ce cuisinier si vanté par Alfred de Senonches, qui n'ait donné un caractère à son rôle. La pièce a perdu beaucoup en le perdant, mais le cuisinier s'est fait voyageur et a traversé l'Atlantique. Il est parti, nous assure-t-on pour les montagnes Rocheuses, et, en ce moment, Houdin apprend des trappeurs la manière d'assaisonner cette fameuse bosse de bison tant vantée par ce grand romancier-poëte qui a popularisé l'Amérique en France, Fenimore Cooper.

En passant à la Porte-Saint-Martin, la pièce a nécessairement subi quelques changements dans ses interprètes. Mademoiselle Rousseil, talent fait, talent reconnu, a prêté toute la puissance d'une vigoureuse organisation destinée à jouer le drame, au personnage un peu lymphatique de madame de Chamblay; tout en lui laissant sa poésie, elle lui a communiqué sa force. Il y a beaucoup d'avenir dans mademoiselle Rousseil, qui est juste à l'âge où la femme se complète et où l'artiste s'affirme. J'ai vu jouer deux fois la pièce par mademoiselle Rousseil, et j'aurais voulu trouver, au commencement de ma carrière dramatique, une femme avec toutes les aptitudes dont le ciel l'a douée.

Schey et madame Desmonts ont été charmants tout deux; ils sont si bien appropriés l'un à l'autre dans la pièce, que je ne veux pas les séparer l'un de l'autre dans les remercîments que je leur adresse et dans les louanges que je leur donne. Je n'aurais qu'un désir à leur manifester : c'est que le mariage factice qu'ils contractent dans *Madame de Chamblay* soit un mariage réel et qu'ils aient beaucoup d'enfants qui leur ressemblent.

ALEX. DUMAS.

PRÉFACE

—

ARISTIDE

TRAGÉDIE EN UNE SCÈNE

—

L'ARÉOPAGE, ARISTIDE, UN PAYSAN.

LE PAYSAN, présentant à Aristide une coquille d'huître et un poinçon.

Veux-tu me graver le nom d'Aristide sur cette coquille d'huitre ?

ARISTIDE.

Quel tort t'a fait Aristide, pour que tu veuilles le proscrire?

LE PAYSAN.

Aucun... Seulement, je suis las de l'entendre, depuis dix ans, appeler *le Juste*.

Aristide grave son nom ; le paysan jette l'écaille dans l'enclos ; le chef de l'Aréopage dépouille le scrutin. Aristide est proscrit.

—

DISTRIBUTION

		Ventadour.	Porte-St-Martin.
LE BARON ALFRED DE SENONCHES..	MM.	Brindeau.	Brindeau.
MAX DE VILLIERS......................		Laroche.	C. Lemaître.
M. DE CHAMBLAY......................		Charly.	Charly.
GRATIEN..............................		Laurent.	Sohey.
BERTRAND............................		Houdin.	Josse.
MAITRE LOUBON......................		Al. Louis.	Al. Louis.
MAITRE BLANCHARD..................		Fleury.	Fleury.
Un Facteur..............................		Lansoy.	Lansoy.
Un Secrétaire..........................		Maugard.	Scipion.
Premier Domestique..................		Guéry.	Guimier.
Deuxième Domestique................		Patrot.	Martin.
Un Groom................................		Henri.	Adolphe.
MADAME DE CHAMBLAY..............	Mmes	Dica-Petit.	Rousseil.
ZOÉ....................................		Descamps.	Desmonts.
Une Petite Fille......................		Marie.	Marie.

Le premier et le cinquième acte, à Évreux; les trois autres, à Bernay, vers 1840.

ACTE PREMIER

A Évreux. — Cabinet du préfet, avec porte donnant sur un jardin. — Porte d'entrée au fond; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

MAX DE VILLIERS, UN VALET DE PIED.

Max entre et sonne. Un Valet de pied en grande tenue entr'ouvre la porte à gauche.

LE VALET DE PIED.

M. le comte a sonné?

MAX.

Oui; quelle heure est-il?

LE VALET DE PIED.

Bientôt neuf heures.

MAX.

Ah! bon Dieu! ouvrez partout.

LE VALET DE PIED.

M. le comte s'est couché tard?

MAX.

A minuit, je crois. A quelle heure a fini la soirée?

LE VALET DE PIED.

Elle n'est pas encore finie.

MAX.

Oh! les enragés! ils jouent toujours?

LE VALET DE PIED.

C'est M. le baron qui tient la banque, il a une montagne d'or devant lui.

MAX.

Est-ce que le baron donne souvent de pareilles fêtes?

LE VALET DE PIED.

Une fois par mois.

MAX.

Merci.

LE VALET DE PIED.

Que prendra M. le comte ce matin? café ou chocolat?

MAX.

Chocolat!

SCÈNE II

MAX, LE BARON DE SENONCHES.

Le Valet sort après que le Baron est entré.

LE BARON.

Tu es levé?

MAX.

Et toi, misérable joueur, tu n'es pas encore couché?

LE BARON, riant.

Misérable joueur est le mot : ruiné, mon cher!

MAX.

Tu tenais la banque!

LE BARON.

La banque a sauté!

MAX.

Tu avais une fortune devant toi.

LE BARON.

Bah! sept ou huit mille francs à peine. Mais devine un peu qui a fait sauter la banque?

MAX.

Comment veux-tu que je devine? Arrivé d'hier, je ne connais pas un seul de tes convives.

LE BARON.

Eh bien, c'est toi! tu ne diras pas que la fortune ne vient pas en dormant.

(Il lâche les coins de son mouchoir et laisse tomber sur le tapis une cascade d'or.)

MAX.

Qu'est-ce que cela et quelle plaisanterie me fais-tu?

LE BARON.

Oh! n'aime jamais, mon pauvre ami! tu es trop heureux au jeu.

MAX.

Mais je ne joue jamais.

LE BARON.

C'est justement ce que tu m'as dit hier quand je t'ai invité à prendre un intérêt dans mon jeu; alors, j'ai tant insisté, que tu as déposé cent francs dans la bobèche d'un chandelier, en me disant : « Tiens, voilà cent francs, fais-les valoir et laisse-moi tranquille. » Te souviens-tu de cela?

MAX.

Parfaitement.

LE BARON.

Eh bien, il faut te dire, mon cher Max, que j'ai été hier au soir d'un bonheur insolent, si bien que, ce matin, tout le monde était ruiné. J'ai abaissé ma banque de vingt mille francs à trois mille francs; avec ces trois mille francs, j'ai fait une nouvelle razzia : toutes les bourses étaient vides. Alors, j'ai vu tes cinq louis dans la bobèche. « Ah! pardieu! ai-je dit, il faut que Max y passe comme les autres! » Je t'ai mis au jeu et j'ai taillé pour cinq louis. Mais sais-tu ce que tu as fait, entêté que tu es? Tu as passé sept coups de suite, et, au septième, tu as fait sauter la banque!

MAX.

Tu es fou.

LE BARON.

Tu vas peut-être me dire que j'ai triché? Monsieur Max, je ne ris pas le moins du monde. Voyons, trêve de plaisanteries! voilà six à sept mille francs qui t'appartiennent aussi légitimement qu'argent gagné ait jamais appartenu à un joueur; mets-le dans ta poche, jette-le dans l'Iton, donne-le aux pauvres, c'est ton affaire.

MAX.

Mais enfin, mon cher...

LE BARON.

Pas un mot de plus, ou tu me blesserais étrangement. (Un Domestique entre, apportant un plateau avec du chocolat.) Est-ce Bertrand lui-même qui a fait ce chocolat?

LE VALET DE PIED.

Oui, monsieur le baron, lui-même.

MAX.

Qu'est-ce que Bertrand?

LE BARON.

Oh! Bertrand, mon cher, c'est mon protecteur, l'espoir de mon avenir; Bertrand, c'est mon cuisinier.

MAX.

Mon cher, permets-moi de te dire que tu me parles en énigmes; j'aurais compris cela quand tu étais diplomate; mais, maintenant que tu es préfet...

LE BARON, au Valet de pied.

Ramassez cet or et mettez-le sur la table! (A Max.) Écoute-moi.

MAX.

Je t'écoute.

LE BARON, au Valet de pied.

C'est bien, laissez-nous! (Le Valet sort. — A Max.) Que je ne t'empêche pas de prendre ton chocolat.

MAX.

Merci.

LE BARON.

Tu te rappelles quand je t'ai rencontré à Bruxelles?

MAX.

Oui, j'étais au désespoir, je venais de perdre ma mère.

LE BARON.

Je t'offris l'hospitalité, tu refusas; je te demandai où tu allais, tu me répondis : « Où je serai seul. — Va, te dis-je alors, tu es encore trop malheureux pour qu'on te soigne. » Mais j'ajoutai : « Seulement, souviens-toi de ceci : c'est qu'une grande douleur est un grand repos et que tu sortiras de ta tristesse plus fort que tu n'y es entré. » Tu me regardas avec étonnement, et tu me demandas : « Aurais-tu été malheureux? »

MAX.

Et tu me répondis : « Une femme que j'aimais m'a trompé. » Je te demandai combien de temps avait duré ta tristesse?...

LE BARON.

Et je te répondis : « Vingt-quatre heures. » Puis j'ajoutai : « Maintenant, je joue, je fume, je bois; je crois que l'on va me faire préfet; alors, il ne manquera rien à mon bonheur. »

MAX.

Et, comme tu es préfet, rien ne manque à ton bonheur?

LE BARON.

Non, depuis que j'ai Bertrand.

MAX.

Je crois que le moment est venu pour toi de me dire ce

que c'est que Bertrand; dans tous les cas, c'est un homme qui fait admirablement le chocolat.

LE BARON.

Et le dîner d'hier, tu n'en dis rien, ingrat?

MAX.

Si fait, il était excellent.

LE BARON.

Quand cette heureuse idée m'a pris d'abandonner la carrière diplomatique pour la carrière administrative, je me suis dit : « Si je reste secrétaire d'ambassade, il me faudra, malgré toute mon intelligence, dix ou douze ans pour être ministre à Bade ou chargé d'affaires à Rio-de-Janeiro, tandis qu'une fois préfet, je me fais nommer député, et, une fois député, je me fais nommer ce que je veux, et, pour cela, il ne me faut plus qu'un bon cuisinier. » Alors, j'ai obtenu de ma digne mère qu'elle me fît cadeau, non point de ma part d'héritage, Dieu m'en garde! j'aime bien mieux que mon argent soit dans ses mains que dans les miennes, mais qu'elle me fît cadeau de son cuisinier. Ah! mon cher Max, par bonheur, j'avais dix ans de diplomatie. Qu'on me charge d'obtenir de l'Angleterre qu'elle rende l'Écosse aux Stuarts; de la Russie, qu'elle rende la Courlande aux Biren; de la Prusse, qu'elle rende les frontières du Rhin à la France, j'y réussirai; mais entreprendre une seconde fois la conquête de Bertrand! jamais...

MAX.

Et c'est ce grand homme qui a daigné faire mon chocolat?

LE BARON.

Lui-même! je te présenterai à lui un jour qu'il sera de belle humeur; tâche de te rappeler, comme souvenir de tes voyages, un plat inconnu, et dotes-en son répertoire. Bertrand, comme le marquis de Cussy, fait plus de cas de l'homme qui découvre un plat que de celui qui découvre une étoile; car les étoiles, pour ce à quoi elles servent et pour ce que l'on en connaît, il y en aura toujours assez.

MAX.

C'est un grand philosophe que M. Bertrand.

LE BARON.

Oh! oui, mon ami, et je dirai de lui ce que Louis XIII dit, dans *Marion de Lorme*, de Langely :

Si je ne l'avais pas pour m'égayer un peu!...

Mais je l'ai, par bonheur!

MAX.

Et, lorsque tu auras trouvé une femme pour gouverner ton salon, comme Bertrand gouverne ta cuisine...

LE BARON.

Une femme, moi? J'ai une vingtaine de mille livres de rente que les événements, si graves qu'ils soient, ne peuvent m'enlever; je suis né garçon, j'ai vécu garçon, je mourrai probablement garçon. Une maîtresse a failli me faire brûler la cervelle en me trompant, juge un peu ce qui serait arrivé si elle eût été ma femme. Il est vrai qu'elle eût eu cette excellente raison à me donner : « Je ne pouvais pas vous quitter, » tandis que l'autre avait cette raison-là et n'a pas eu l'idée de la mettre en pratique. Les femmes sont si capricieuses! Maintenant, à ton tour de me dire ce que tu as fait depuis que je ne t'ai vu, et surtout ce que tu vas faire; car, hier, nous n'avons pas eu cinq minutes pour causer ensemble.

MAX.

Mon cher ami, permets-moi de te dire que tu dois tomber de sommeil, et que mieux vaut pour toi dormir qu'écouter les plaintes d'un rêveur.

LE BARON.

Est-ce que j'ai besoin de dormir, moi! un habitué des bals de l'Opéra et des soupers de la Maison d'or? Allons donc! J'ai dit qu'on me prépare un bain, j'y resterai pendant une heure, je me coucherai après, et me lèverai pour dîner. Qu'as-tu fait en me quittant à Bruxelles? voyons.

MAX.

J'ai été à Blakenberg; trois mois, je restai en face de l'Océan, c'est-à-dire de l'infini. Tous les jours, j'allais, en suivant les bords de la plage, m'arrêter dans un endroit près duquel avait, quelques jours avant mon arrivée, échoué un bâtiment; cinq hommes qui le montaient avaient péri; c'était la machine humaine qui avait été la première détruite. Lorsque je visitai le navire naufragé, il avait encore un mât debout, son beaupré et la plupart de ses cordages; comme nous étions en plein hiver, la mer ne cessait point d'être mauvaise ; chaque jour, je trouvais le bâtiment désemparé de quelques-uns des agrès que je lui avais vus la veille ; comme fait une troupe de loups sur un cadavre, chaque vague mordant sur la carcasse du bâtiment en enlevait un morceau. Bientôt, il fut complétement rasé; après les œuvres hautes, vint le tour des œuvres

basses ; le bordage fut brisé, puis le pont éclata, puis l'arrière fut emporté, puis l'avant disparut. Longtemps encore un fragment du beaupré resta pris par des cordages ; enfin, pendant une nuit de tempête, les cordages se rompirent et le mât fut emporté. Le dernier vestige du naufrage avait disparu sous la morsure de la vague, sous l'aile du vent?... Hélas ! mon ami, je fus alors forcé de m'avouer à moi-même qu'il en était ainsi de ma douleur ; comme ce navire échoué dont chaque marée emportait une épave, chaque jour en emportait un débris ; enfin, vint le moment où rien ne fut visible au dehors, et, de même qu'où s'était englouti le bâtiment naufragé il ne restait plus rien, là où s'était engloutie ma douleur, il ne restait plus qu'un abîme.

LE BARON.

Et alors, tu t'es souvenu de moi? Très-bien, voilà pour le passé ; maintenant, songeons au présent. Que vas-tu faire ? voyons.

MAX.

Passer, t'embrasser, m'en aller.

LE BARON.

Où cela ?

MAX.

Je n'en sais rien.

LE BARON.

Tu mens, Max ! Tu en es à cette période de la douleur qui a besoin de distractions. Tu as pensé à moi, tu es venu à moi, merci ; oh ! sois tranquille, la distraction ne sera pas folle, elle ne heurtera pas les angles obtus de ta douleur, car, je le vois bien, les angles aigus ont disparu. Vivent les douleurs honnêtes, loyales et dans la nature ! elles se calment lentement, mais elles se calment ; vivent surtout les douleurs sans ressources ! on ne les oublie pas, mais on s'y habitue.

MAX.

Excellent ami !...

LE BARON.

Ici, mon cher Max, tu trouveras cette distraction qui ressemble tellement à l'ennui, qu'il faut être très-fort pour s'apercevoir qu'elle n'est que sa sœur, et, quand cette distraction-là ne te suffira plus, tu me quitteras et tu suivras celle qui sera en harmonie avec la situation de ton âme. Sois tranquille, si tu ne t'en aperçois pas, je te préviendrai ; moi, je m'en apercevrai bien, va, je suis médecin en douleur.

MAX.

Et pourquoi ne guéris-tu pas la tienne, alors, pauvre ami?

LE BARON.

Mon cher Max, Laennec, qui avait inventé les meilleurs instruments d'auscultation pour les maladies de poitrine, est mort de la poitrine.

LE VALET DE PIED, entrant.

Quand M. le baron voudra?

LE BARON.

C'est bien, j'y vais! (A Max.) A propos, il est tantôt onze heures, c'est l'heure où les visites d'audience commencent. Je vais rester une heure au bain, deux ou trois heures au lit, remplace-moi et joue au préfet si cela peut t'amuser : tout ce que tu feras sera bien fait, et, la représentation terminée, tu as deux voitures ou deux chevaux de selle à ton service. Bonjour.

(Il sort.)

SCÈNE III

MAX, seul.

En vérité, c'est étrange, la différence qui peut exister entre une douleur et une autre douleur, selon la source où elle est puisée. Ma douleur, à moi, qui avait une source sacrée et une cause irréparable, a suivi la pente ordinaire de la douleur : d'abord aiguë, saignante, trempée de larmes, elle a passé de cette période convulsive à une profonde tristesse, pleine de prostration et d'atonie, puis à la mélancolique contemplation des luttes de la nature, puis au désir du changement de lieu, puis au besoin, non avoué, de la distraction ; c'est là que j'en suis; quant à Alfred, je ne sais si sa douleur est plus ou moins poignante aujourd'hui qu'autrefois, mais c'est le même rire et, par conséquent, la même souffrance que quand je l'ai rencontré à Bruxelles; je n'ai eu que le cœur brisé, lui a eu l'âme mordue, et la morsure est venimeuse, sinon mortelle.

SCÈNE IV

MAX, LE VALET DE PIED.

LE VALET DE PIED.

Une dame désire parler à M. Alfred de Senonches.

MAX, riant.

Mais je ne suis pas M. Alfred de Senonches.

LE VALET DE PIED.

M. le baron a ordonné de faire entrer chez vous tous ceux qui auraient affaire à lui.

MAX.

Informez-vous quelle est cette dame.

LE VALET DE PIED.

C'est une femme de vingt à ving-deux ans, fort jolie, qui se nomme, je crois, madame de Chamblay; son mari est un riche propriétaire des environs; quoiqu'elle n'ait pas levé son voile et ne se soit pas nommée, je crois l'avoir reconnue.

MAX.

Mais si c'est *au préfet* qu'elle veut parler...

LE VALET DE PIED.

Du moment que M. le comte le remplace...

MAX.

Faites entrer. Au reste, Alfred m'a présenté hier à son mari, et m'avait placé près de lui à table.

LE VALET DE PIED, annonçant.

Madame de Chamblay.

SCÈNE V

MAX, MADAME DE CHAMBLAY.

MADAME DE CHAMBLAY, à Max.

M. Alfred de Senonches?

MAX.

Non, madame, mais un de ses amis, qui a le bonheur ce matin de tenir sa place, et qui s'en félicitera toute sa vie si, dans ce court instant, il peut vous être bon à quelque chose.

MADAME DE CHAMBLAY.

Pardon, monsieur, mais ce que je venais demander à M. le préfet était une faveur que lui seul pouvait accorder, en sup-

posant qu'il me la pût accorder. Je reviendrai plus tard, lorsqu'il sera libre.

MAX, lui indiquant un fauteuil.

De grâce, madame... (Madame de Chamblay s'assied.) Si c'est une faveur, madame, et s'il peut vous l'accorder, pourquoi refuser de me prendre pour intermédiaire? Doutez-vous que je ne plaide chaudement la cause dont vous me chargerez?

MADAME DE CHAMBLAY.

Pardon, monsieur, mais j'ignore même à qui j'ai l'honneur de parler.

MAX.

Mon nom ne vous apprendrait rien, madame, car il vous est parfaitement inconnu. Je m'appelle le comte Maximilien de Villiers. Je n'ai cependant pas le malheur de vous être aussi étranger que vous le croyez, madame : j'ai été présenté hier à M. de Chamblay, j'étais à côté de lui à table, nous avons beaucoup causé pendant le repas, j'ai été invité par lui à l'ouverture de la chasse de votre château de Bernay, et, sans me permettre de vous faire une visite, je comptais avoir aujourd'hui même l'honneur de vous porter ma carte. (S'inclinant.) C'est un homme d'une grande distinction que M. de Chamblay, madame.

MADAME DE CHAMBLAY, avec un soupir.

D'une grande distinction, oui, monsieur, c'est vrai.

MAX.

Si je vous interrogeais, madame, sur le motif qui me procure l'honneur de votre visite, vous croiriez peut-être que je veux abréger les instants où j'ai le bonheur de jouir de votre présence; cependant, j'ai hâte, je vous l'avouerai, de connaître en quoi mon ami pouvait vous être utile.

MADAME DE CHAMBLAY.

Oh! mon Dieu, voici toute l'affaire, monsieur. Il y a un mois, le tirage à la conscription a eu lieu; le fiancé de ma sœur de lait, que j'aime beaucoup, a été désigné par le sort pour partir; c'est un jeune homme qui soutient sa mère et une jeune sœur; en outre, s'il ne fût point tombé à la conscription, il allait épouser la jeune fille qu'il aime; cette mauvaise chance fait donc tout à la fois le malheur de quatre personnes... (Max s'incline comme un homme qui attend.) Eh bien, monsieur, le conseil de révision se rassemble dimanche prochain, M. de Senonches le préside : un mot dit, un signe fait au

médecin réviseur, mon pauvre jeune homme est réformé et votre ami a fait le bonheur de quatre personnes.

MAX, souriant.

Mais le malheur de quatre autres, madame, peut-être.

MADAME DE CHAMBLAY, étonnée.

Comment cela, monsieur?

MAX.

Sans doute; combien faut-il de jeunes gens pour le canton qu'habite votre protégé?

MADAME DE CHAMBLAY.

Vingt-cinq.

MAX.

A-t-il quelque motif de réforme?

MADAME DE CHAMBLAY, balbutiant.

Je croyais vous avoir dit, monsieur, que c'était une faveur que je demandais à M. le préfet.

MAX.

Cette faveur, madame, excusez la franchise de ma réponse, est une injustice, du moment qu'elle pèsera sur une autre famille.

MADAME DE CHAMBLAY.

Voilà où je ne vous comprends plus, monsieur.

MAX.

C'est cependant bien facile à comprendre, madame : il faut vingt-cinq conscrits; supposez qu'en ne faisant aucune faveur, un soit bon sur deux, le nombre montera à 50 et le numéro 51 est sauvegardé par son chiffre même; me comprenez-vous, madame?

MADAME DE CHAMBLAY.

Parfaitement.

MAX.

Eh bien, que, par faveur, un de ces vingt-cinq jeunes gens qui doivent partir ne parte pas, c'est le cinquante et unième qui était sauvegardé par son numéro, qui part à sa place.

MADAME DE CHAMBLAY, tressaillant.

Oh! c'est vrai.

MAX.

J'avais donc raison de vous dire, madame, que le bonheur de vos quatre personnes feraient le malheur de quatre autres personnes peut-être, et que la faveur que vous ferait mon ami serait une injustice.

MADAME DE CHAMBLAY.

Pardon, pardon.

MAX.

Et, si par malheur (il faut tout prévoir) ce cinquante et unième était tué...

MADAME DE CHAMBLAY.

Oh! monsieur, de grâce, pas un mot de plus. (Elle se lève.) Et maintenant, je n'ai plus qu'une prière à vous faire.

MAX.

Laquelle, madame?

MADAME DE CHAMBLAY.

C'est de mettre la démarche que je viens de risquer si malencontreusement sur le compte de la légèreté de mon esprit et non sur celui de la défaillance de mon cœur. Je n'avais point réfléchi, voilà tout; je n'avais vu qu'une chose, sauver un pauvre garçon nécessaire à sa famille; cela ne se peut pas, n'en parlons plus : il y aura quatre malheureux de plus au monde, et, sur la quantité, il n'y paraîtra pas.

(Madame de Chamblay essuie une larme et fait un pas vers la porte.)

MAX.

Madame! (Madame de Chamblay s'arrête.) Seriez-vous assez bonne à votre tour pour m'accorder une faveur?

MADAME DE CHAMBLAY.

Moi, monsieur!

MAX.

Oui.

MADAME DE CHAMBLAY.

Laquelle?

MAX.

De vous asseoir et de m'écouter un instant. (Madame de Chamblay s'assied.) Je serais inexcusable, madame, de vous avoir parlé si brutalement, si je n'avais à vous proposer un moyen de tout concilier.

MADAME DE CHAMBLAY.

Lequel, monsieur?

MAX.

Il y a des commerçants qui vendent de la chair morte, madame, cela s'appelle des bouchers; il y en a d'autres qui vendent de la chair vivante, j'ignore le nom de ceux-là, mais

je sais qu'ils existent. On peut acheter un homme à votre protégé.

MADAME DE CHAMBLAY, avec un sourire triste.

J'y avais pensé, mais...

MAX.

Mais?...

MADAME DE CHAMBLAY.

On ne peut pas toujours se passer le luxe d'une bonne action, monsieur, un remplaçant coûte deux mille francs; si ma fortune était à moi, ou plutôt si j'en avais la disposition, je n'hésiterais pas; par malheur, ma fortune est à mon mari, administrée par mon mari, et, comme ma sœur de lait n'est absolument rien à M. de Chamblay, je doute qu'il me permette de disposer de cette somme.

MAX.

Madame, permettez-vous à un étranger de se subtituer à vous et de faire à votre place la bonne action que vous ne pouvez faire?

MADAME DE CHAMBLAY.

Je ne vous comprends pas, monsieur, car je ne suppose pas que vous me proposiez d'acheter un remplaçant à mon protégé.

(Elle fait un mouvement pour se lever.)

MAX, insistant.

Pardon, madame, et veuillez m'écouter jusqu'au bout. (Madame de Chamblay se rassied.) Sur un serment ou plutôt sur une promesse faite à ma mère, je n'ai jamais joué. Cette nuit, mon ami Alfred de Senenches m'a forcé de lui confier cinq louis pour les faire valoir; avec ces cent francs, il a gagné six à sept mille francs, dont une partie à votre mari probablement. Cet argent de jeu, je n'ai consenti à le recevoir qu'en le consacrant d'avance à une ou plusieurs bonnes actions. Dieu a pris note de cet engagement, puisqu'il vous envoie ce matin, madame, afin que je fasse à l'instant même l'applica- de ma promesse.

MADAME DE CHAMBLAY, se levant.

Vous comprenez, monsieur, que je ne puis accepter une pareille offre.

MAX.

Aussi, madame, ce n'est point à vous que je la fais; vous me signalez où est la douleur que je puis guérir, où sont les

larmes que je puis essuyer; j'y vais, j'essuie ces larmes, je guéris cette douleur, vous n'avez aucune reconnaissance personnelle à me vouer pour cela ; à la première quête que l'on fera pour une famille pauvre, pour une église à rebâtir, pour un emplacement de tombe à acheter, j'irai à mon tour chez vous, je vous tendrai la main, vous y laisserez tomber un louis, et vous m'aurez donné plus que je ne vous donne aujourd'hui, madame, puisque vous m'aurez donné un louis qui vous appartiendra, tandis que je vous donne deux mille francs que le hasard, un mot de vous me fera dire la Providence, a mis en dépôt entre mes mains.

MADAME DE CHAMBLAY.

Vous me donnez votre parole d'honneur, monsieur, que cet argent vient de la source que vous m'indiquez ?

MAX, montrant le tas d'or sur la table.

Le voilà, madame ; je ne sais même pas au juste la somme qui se trouve là, je ne l'ai point comptée, et je ne mentirais pas, croyez-le bien, même pour avoir le droit de faire une bonne action.

(Elle lui tend la main.)

MADAME DE CHAMBLAY.

Je n'ai pas le droit de vous empêcher de sauver une famille du désespoir, je vais vous envoyer mon protégé ou plutôt sa fiancée. Le bonheur du pauvre garçon sera plus grand, venant par elle.

MAX.

Je l'attends.

MADAME DE CHAMBLAY.

Oh ! vous ne l'attendrez pas longtemps : elle était venue avec moi, dans la voiture, afin de savoir plus tôt la réponse de votre ami.

MAX.

Deux fois je vous ai retenue, madame ; mais, maintenant, je m'empresse de vous rendre votre liberté.

MADAME DE CHAMBLAY.

Ne m'en veuillez pas d'en profiter pour aller consoler ma pauvre affligée, qui, dans cinq minutes, sera ici, la joie dans les yeux et le rire sur les lèvres ; vous allez faire le bonheur de toute une famille, monsieur ; Dieu vous le rende !

(Elle sort.)

SCENE VI

MAX, seul. Après avoir conduit madame de Chamblay jusqu'à la porte, il reste appuyé contre la chambranle, comme ébloui.

Quel étrange chose, et que vient-il donc de se passer ? d'où vient le charme puissant qui m'enveloppe et ce bien-être qui semble un équilibre, inconnu jusqu'à présent, de toutes mes facultés ? Tous mes sens ont acquis un degré d'acuïté qui semble les rapprocher de la perfection ; je me sens heureux, sans que rien soit changé qui me promette le bonheur. Étrange nature que la nôtre !

SCÈNE VII

MAX, LE VALET DE PIED.

LE VALET DE PIED.

Une jeune paysanne qui vient de la part de madame de Chamblay demande à parler à M. le comte.

MAX.

Faites entrer.

SCÈNE VIII

MAX, ZOÉ.

MAX, à Zoé, qui s'arrête toute honteuse sur le seuil de la porte.

Entrez, mon enfant.

ZOÉ, balbutiant.

C'est vous le monsieur que...? c'est vous le monsieur qui...?

MAX.

Oui, ma belle fille, c'est moi le monsieur qui...

ZOÉ.

C'est que madame m'a dit une chose qui ne me paraît pas probable.

MAX.

Que vous a-t-elle dit ?

ZOÉ.

Elle m'a dit que vous me donniez deux mille francs pour acheter un homme à Gratien.

MAX, qui a distrait les deux mille francs du tas et qui les a comptés pendant ce temps.

C'est tellement possible, que les voici: tendez votre main. (Elle hésite.) Eh bien, vous voyez que c'est vous qui ne voulez pas.

(Elle tend la main, Max y dépose l'argent.)

ZOÉ.

Ah! mon Dieu, quelle grosse somme cela fait! si nous ne pouvions pas vous la rendre!

MAX.

Madame ne vous a-t-elle pas dit, mon enfant, que je ne vous la donnais qu'à la condition que vous ne me la rendriez pas?

ZOÉ.

Mais, monsieur, vous ne pouvez pas nous donner une pareille somme pour rien.

MAX.

Oh! je ne vous la donne pas pour rien, je vais vous la faire payer.

ZOÉ.

Seigneur Dieu! comment cela?

MAX.

En causant cinq minutes avec moi de quelqu'un qui vous aime beaucoup et que vous n'êtes point assez ingrate pour ne pas aimer de votre côté.

ZOÉ.

Je n'aime que deux personnes au monde, à part ma mère et ma petite sœur: c'est Gratien et madame de Chamblay, et encore je devrais dire madame de Chamblay et Gratien, car je crois que je l'aime encore mieux que lui.

MAX.

Eh bien, c'est de l'une de ces deux personnes que nous allons causer.

ZOÉ.

De laquelle?

MAX.

De madame de Chamblay.

ZOÉ.

Oh! bien volontiers, monsieur; je l'aime tant, que c'est un bonheur pour moi de parler d'elle.

MAX.

Asseyez-vous, alors.

ZOÉ, s'asseyant.

Oh ! monsieur !

MAX.

Allez, allez.

ZOÉ.

Imaginez-vous que je ne l'ai jamais quittée, qu'elle a toujours été si bonne pour moi, que je ne sais pas si, en priant pour elle toute ma vie, je m'acquitterai jamais ! Vous regardez mon costume et vous le trouvez joli, n'est-ce pas ? c'est elle qui veut que je sois élégante, elle dit que cela la réjouit et qu'elle joue à la poupée avec moi comme lorsqu'elle était enfant ; tout cela, vous le comprenez bien, monsieur, ce sont des prétextes qu'elle prend pour me faire brave, et elle a eu bien souvent des querelles avec monsieur, à cause de l'argent qu'elle dépensait pour ma toilette ; mais, sous ce rapport, elle a toujours pensé à moi avant de penser à elle.

MAX.

Mais madame de Chamblay m'avait dit que vous étiez sa sœur de lait, je crois.

ZOÉ.

Oui, monsieur, je suis sa sœur de lait, en effet.

MAX.

Alors, elle doit être plus jeune que vous.

ZOÉ.

De six mois.

MAX.

Cependant, à la première vue, elle m'a paru plus âgée.

ZOÉ.

Ah ! dame, monsieur, le chagrin, ça vieillit.

MAX, vivement.

Le chagrin ! madame de Chamblay a du chagrin ?

ZOÉ.

Oh ! quand je dis du chagrin, vous comprenez bien, monsieur, c'est des tracas que je devrais dire ; vous savez, ce n'est point une raison parce que l'on est riche pour que l'on soit heureux ; souvent l'argent, quoiqu'il soit bon parfois... (Elle regarde en riant l'or qu'elle tient dans sa main.), il y a d'autres moments où c'est la cause de bien des tristesses. Enfin, il y a un proverbe, n'est-ce pas ? qui dit : *La richesse ne fait pas le bonheur.*

MAX.

Hélas! oui, ma pauvre enfant, et je suis bien triste, croyez-moi, que ce proverbe s'applique madame de Chamblay.

ZOÉ.

Ah dame, monsieur, le Seigneur éprouve les bons.

MAX.

Y a-t-il longtemps que madame de Chamblay est mariée?

ZOÉ.

Trois ans.

MAX.

Mariage d'inclination, sans doute?

ZOÉ.

Hélas! non...

(Elle se lève.)

MAX.

Mon enfant, j'ai voulu causer avec vous de madame de Chamblay, parce qu'elle m'a paru une personne charmante, mais je n'ai jamais eu l'intention de vous demander les secrets de votre bienfaitrice.

ZOÉ.

Et Dieu me garde, monsieur, de dire sur elle quelque chose qui ne soit pas à dire surtout! quant à ses secrets, que je ne connais pas plus que le reste de la maison, madame ne se plaignait jamais, ah! il serait bien heureux qu'elle rencontrât quelqu'un à qui les confier, un ami, un bon cœur; cela la soulagerait, et je crois qu'elle a grand besoin d'être soulagée.

MAX.

Eh bien, soyez persuadée d'une chose, mon enfant, c'est que cet ami dont madame de Chamblay, selon vous, a si grand besoin, je serais heureux de l'être; c'est que le cœur où elle aurait du bonheur à verser ses secrets, je serais heureux de le lui ouvrir. Je ne sais si l'occasion s'en présentera jamais, et, se présentant, si ce sera demain ou dans dix ans; mais, le jour où elle cherchera cet ami, où elle demandera ce cœur, nommez-moi à elle. Dieu fera le reste, je l'espère.

ZOÉ; elle regarde Max avec étonnement

Eh bien, oui, monsieur, je vous nommerai à elle, car je suis sûre, à la façon dont vous le dites, que vous ferez pour elle, tout ce que ferait un frère.

MAX, lui posant la main sur l'épaule.

Garde cette croyance dans ton cœur, chère enfant, et, à l'heure du besoin, ne l'oublie pas.

ZOÉ.

Soyez tranquille ! Et maintenant, monsieur le comte, vous permettrez que je vous quitte, n'est-ce pas ? il faut que j'écrive à mon pauvre Gratien et qu'il connaisse tout son bonheur.

MAX.

Il n'est donc pas à Évreux, Gratien ?

ZOÉ.

Non, il est à Bernay, garçon menuisier chez le père Guillaume. Jésus Dieu ! sera-t-il content ! (Regardant Max.) Ah ! monsieur, quel malheur pour nous tous que ce ne soit pas vous qui...

MAX.

Eh bien, après ?

ZOÉ.

Oh ! rien, rien.

(Elle se sauve.)

SCÈNE IX

MAX, LE VALET DE PIED.

MAX, sonnant.

« A Bernay, garçon menuisier chez le père Guillaume. »

LE VALET DE PIED.

Monsieur a sonné ?

MAX.

Combien de lieues d'ici à Bernay ?

LE VALET DE PIED.

Six lieues, monsieur le comte.

MAX.

Faites-moi seller un cheval et prévenez le baron que je ne rentrerai pas dîner.

LE VALET DE PIED.

Georges accompagnera-t-il M. le comte ?

MAX.

Non, je sortirai seul.

ACTE DEUXIÈME

Le salon de madame de Chamblay.

SCÈNE PREMIÈRE

ZOÉ, MADAME DE CHAMBLAY.

ZOÉ, traversant le théâtre et courant à la porte du boudoir.

Madame! madame!

MADAME DE CHAMBLAY.

Ah! c'est vous enfin, c'est bien heureux! Et qu'avez-vous fait depuis trois heures que je vous ai laissée à la porte de la préfecture?

ZOÉ.

Oh! beaucoup de bonnes choses; d'abord, quel homme charmant que M. Max et comme il vous aime, madame!

MADAME DE CHAMBLAY.

Plait-il, mademoiselle?

ZOÉ.

Oh! pardon, pardon! mais est-ce que tout le monde ne vous aime pas! est-ce qu'il ne suffit pas de vous voir pour vous aimer!

MADAME DE CHAMBLAY.

Assez. Qu'avez-vous fait?

ZOÉ.

J'ai d'abord reçu les deux mille francs qu'il m'a donnés.

MADAME DE CHAMBLAY.

Étrange cadeau!

ZOÉ.

La première chose que j'ai faite, vous comprenez bien, madame, lorsque j'ai eu la somme, a été de l'envoyer à Gratien en lui annonçant la bonne nouvelle; puis j'ai pensé qu'il y avait de par le monde une pauvre vieille femme qui devait être fièrement inquiète de son côté.

MADAME DE CHAMBLAY.

Ma pauvre Joséphine! j'y avais pensé de mon côté. Et tu lui as écrit?

ZOÉ.

Eh! vous savez bien qu'elle ne sait pas lire, la pauvre vieille. J'ai fait mieux que cela.

MADAME DE CHAMBLAY.

Je comprends, tu y as été?

ZOÉ.

J'ai sauté dans une petite voiture, et, comme Juvigny est à trois lieues et que le chemin est beau, au bout d'une heure j'entrais chez elle en riant : « Mère, c'est Zoé. — Et madame, a-t-elle dit tout de suite, où est-elle? — Ah dame, ai-je répondu, comme elle n'a pas si bon maître que j'ai bonne maîtresse, elle n'a pas pu venir. »

MADAME DE CHAMBLAY.

Taisez-vous, Zoé!

ZOÉ.

Hélas! madame, je voudrais bien me taire, mais il y a cependant une chose qu'il faut que je vous dise.

MADAME DE CHAMBLAY.

Laquelle?

ZOÉ.

La mère Joséphine était inquiète.

MADAME DE CHAMBLAY.

De quoi?

ZOÉ.

Voilà trois ou quatre personnes qui viennent visiter Juvigny avec une autorisation de M. Desbrosses, le notaire de monsieur, comme si la terre et le château étaient à vendre.

MADAME DE CHAMBLAY.

Que me dis-tu là!

ZOÉ.

Je vous répète ce qu'a dit la mère; elle en avait les larmes aux yeux, pauvre femme!

MADAME DE CHAMBLAY.

Oh! cela ne se peut pas! la seule terre qui reste de ma dot..., il n'en aurait pas le courage.

ZOÉ.

N'est-ce pas la troisième qu'il vend ainsi?

MADAME DE CHAMBLAY.

Oui, je sais bien que je suis ruinée ; mais je croyais qu'il n'oserait pas toucher à cette pauvre petite terre de Juvigny où je suis née, où j'ai été élevée, et qui n'était qu'un débris

de notre fortune. En vérité, il y a des choses sacrées, et qu'un malfaiteur lui-même respecterait. Juvigny était une de ces choses-là ! — Et tu dis que ta mère... ?

ZOÉ.

Silence !...

SCÈNE II

LES MÊMES, UN VALET DE CHAMBRE, puis M. DE CHAMBLAY.

LE VALET DE CHAMBRE.

M. de Chamblay fait demander si madame veut lui accorder quelques minutes d'entretien.

MADAME DE CHAMBLAY.

M. de Chamblay sait qu'il peut se présenter chez moi à toute heure, et qu'il y sera toujours le bienvenu. (Le Valet sort. — A Zoé.) Ne me quitte pas que je ne te le dise.

SCÈNE III

LES MÊMES, M. DE CHAMBLAY.

M. DE CHAMBLAY, à sa femme qui se lève.

Ne vous dérangez point, madame, je vous prie. (Lui prenant la main et la baisant.) Seulement, éloignez votre femme de chambre, j'ai à vous parler d'affaires.

MADAME DE CHAMBLAY.

Zoé, monsieur désire que vous nous laissiez seuls.

ZOÉ.

Je croyais que madame avait dit...

MADAME DE CHAMBLAY.

Laisse-nous, mon enfant.

(Zoé sort.)

SCÈNE IV

M. DE CHAMBLAY, MADAME DE CHAMBLAY.

MADAME DE CHAMBLAY.

En vérité, monsieur, votre visite est accompagnée d'une telle solennité, que j'en suis presque effrayée.

M. DE CHAMBLAY.

Effrayée, et pourquoi ?

MADAME DE CHAMBLAY.

Mais parce que vous n'avez point l'habitude de me faire demander la permission d'entrer chez moi ; vous y venez, monsieur, et je vous reçois du mieux que je puis

M. DE CHAMBLAY.

Je craignais de ne pas vous trouver seule.

MADAME DE CHAMBLAY.

C'eût été un bien grand hasard; vous savez que je vis le plus retirée que je puis.

M. DE CHAMBLAY.

Je voulais vous prier de me rendre un service, madame.

MADAME DE CHAMBLAY.

Parlez!

M. DE CHAMBLAY.

Hier, à la soirée du préfet, à laquelle je regrette que vous n'ayez pu assister et qui a été splendide, j'ai joué malheureusement.

MADAME DE CHAMBLAY.

Comme toujours!

M. DE CHAMBLAY.

Oui, c'est vrai, madame; mais, la somme n'étant pas très-forte, j'ai pu avec mes propres ressources, à peu de chose près, atteindre le chiffre; cependant, comme il me manque cinq cents francs et que je ne voudrais point pour une pareille bagatelle déranger un ami, je vous viens demander si vous n'auriez pas, sur vos économies, vingt-cinq louis à me prêter.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mes économies sont faibles, monsieur, car il y a longtemps, vous le savez, que vous ne me donnez plus les dix mille francs que mon contrat de mariage m'assurait tous les mois; cependant, si je n'ai pas entière la somme qu'il vous faut, je dois en approcher. (Elle se lève et va prendre son porte-monnaie sur la cheminée.) Voyez ce qu'il y a dans mon porte-monnaie, monsieur.

M. DE CHAMBLAY.

Dix louis.

MADAME DE CHAMBLAY.

Ayez la bonté de les prendre. Je dois avoir un billet de deux cents francs dans ce secrétaire. Attendez... Le voici.

M. DE CHAMBLAY.

Merci, madame.

MADAME DE CHAMBLAY.

C'est tout ce que j'ai.

M. DE CHAMBLAY.

Dans votre nécessaire?

MADAME DE CHAMBLAY.

Oui, peut-être, vous avez raison, un louis ou deux, voyez vous-même.

M. DE CHAMBLAY.

Trois louis; il me manque encore deux louis.

MADAME DE CHAMBLAY.

Il m'est impossible de vous les donner, monsieur.

M. DE CHAMBLAY.

Vous êtes sûre?

MADAME DE CHAMBLAY.

Oh! je vous en donne ma parole; ainsi regardez-moi donc comme complétement dépouillée, et, s'il vous reste quelque argent...

M. DE CHAMBLAY.

Soyez tranquille, madame, la veine ne me sera pas toujours contraire, et, la première fois que le sort me favorisera... En attendant, je vous remercie.

(Il fait quelques pas vers la porte.)

MADAME DE CHAMBLAY.

Monsieur!...

M. DE CHAMBLAY.

Vous m'appelez?

MADAME DE CHAMBLAY.

Je voudrais vous faire une question.

M. DE CHAMBLAY.

Faites.

MADAME DE CHAMBLAY

Je n'ose.

M. DE CHAMBLAY.

Bon, quelle sottise!

MADAME DE CHAMBLAY.

Est-il vrai que vous ayez l'intention de vous défaire de la petite terre de Juvigny?

M. DE CHAMBLAY.

Peut-être y serai-je forcé, madame, mais rien n'est encore

arrêté dans mon esprit à ce sujet; d'ailleurs, si cette nécessité se présente, vous en serez avertie, puisque cette terre vient de vous et que je ne puis rien faire sans votre signature.

LE VALET DE PIED, annonçant.

M. le baron Alfred de Senonches.

MADAME DE CHAMBLAY.

Le préfet !

M. DE CHAMBLAY, au Valet.

Un instant! (A sa femme.) A propos, j'avais oublié de vous dire que, sur mes invitations réitérées, M. de Senonches vient faire l'ouverture de la chasse à Bernay; en esclave des convenances, invité d'hier, il vient me faire une visite aujourd'hui; c'est un homme charmant, que M. de Senonches très-riche, très-puissant, et qui peut m'être d'une grande utilité. Je vous invite donc, et au besoin je vous prie, de lui faire votre meilleur visage; votre exquise délicatesse vous dira jusqu'où votre amabilité peut aller; au reste, vous savez que je ne suis pas jaloux.—Faites entrer M. le préfet, en mon absence; vous entendez, en mon absence; madame de Chamblay veut bien le recevoir.

MADAME DE CHAMBLAY.

Monsieur !...

M. DE CHAMBLAY, au Valet.

Faites ce que je dis.

(Il sort.)

MADAME DE CHAMBLAY.

O mon Dieu ! j'espère ne pas avoir compris !...

SCÈNE V

MADAME DE CHAMBLAY, LE BARON.

LE VALET, annonçant.

M. le baron Alfred de Senonches.

(Il sort.)

LE BARON, entrant.

Madame...

MADAME DE CHAMBLAY.

Monsieur...

(Elle lui montre une chaise.)

LE BARON.

J'apprends que M. de Chamblay est absent, je ne demandais point son absence, et, cependant, je m'en félicite; elle me permet, madame, de vous demander plus librement quel était le motif de votre visite, car j'ai appris par mes gens que vous m'aviez fait l'honneur de venir chez moi et que vous y aviez été reçue par le comte Max, mon ami.

MADAME DE CHAMBLAY.

C'est vrai, monsieur; mais j'eusse cru que votre ami se fût empressé de vous raconter lui-même quel service je venais vous demander et la délicatesse avec laquelle il s'était empressé de me le rendre.

LE BARON.

Il faudrait pour cela que je l'eusse vu, madame; mais, en vous quittant, il a fait seller un cheval, a demandé combien il y avait de lieues d'Évreux à Bernay, et est parti en me prévenant de ne point l'attendre pour dîner. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que je vienne vous demander si ce que vous désiriez a été fait, et s'il ne me reste pas, à moi, quelque chose à faire.

MADAME DE CHAMBLAY.

Rien, monsieur, et votre ami a été bien au delà de mes souhaits. Il me reste maintenant à savoir s'il m'a dit la vérité en me parlant d'une somme de six à sept mille francs que vous aviez gagnée pour lui, au jeu, pendant qu'il dormait.

LE BARON.

Rien n'est plus vrai, madame.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mais, excusez ma question peut-être un peu indiscrète, comment votre ami dormait-il, tandis que l'hôtel de la préfecture était en fête?

LE BARON.

Ah! madame, parce que mon ami n'est ni de ce monde, ni de ce siècle; mon ami est un des sept sages de la Grèce, tout simplement; est-ce que ces choses-là ne se voient pas sur le visage?

MADAME DE CHAMBLAY.

Mais, alors, il doit très-mal s'accorder de la vie toute de fêtes que vous menez?

LE BARON.

Aussi a-t-il été se coucher comme un pensionnaire, à minuit sonnant.

MADAME DE CHAMBLAY.

Au reste, M. de Chamblay, qui est difficile en pareille matière, m'a raconté, monsieur, avec quelle courtoisie et quelle somptuosité vous recevez vos convives.

LE BARON.

Je vais vous avouer tout simplement la chose, madame : je veux les corrompre.

MADAME DE CHAMBLAY.

Les corrompre ! et comment cela ?

LE BARON.

Je viens d'avoir trente ans et je compte me présenter aux prochaines élections.

MADAME DE CHAMBLAY.

Vous êtes ambitieux, monsieur ; c'est votre droit, et, avec le mérite que vous avez, je dirai presque que c'est votre devoir.

LE BARON.

Hélas ! madame, j'ai d'abord eu l'orgueil de vouloir être *quelqu'un*, préférant une grande personnalité à une haute position ; une douleur, qui eût fait de moi un homme de génie, si j'eusse été destiné à le devenir, a été la pierre de touche qui m'a prouvé que je devais me contenter d'être *quelque chose*. J'ai trois tantes, dont je suis l'héritier unique, mais non absolu ; ce sont mes trois Parques, elles me filent des jours d'or et de soie ; seulement, il y en a une qui se tient toujours prête à couper le fil si je ne suis pas une carrière. Or, vous vous figurez bien que ce n'est pas avec mes vingt mille livres de rente et mes quinze ou dix-huit mille francs d'appointements que j'ai six chevaux dans mon écurie, quatre voitures sous mes remises, un cocher, un valet de chambre, un piqueur, un cuisinier, trois ou quatre autres domestiques dont je ne sais pas même les noms, et que je donne des fêtes qui méritent les suffrages d'un homme de l'élégance de M. de Chamblay ; non, ce sont mes trois tantes qui se chargent de cela, toujours à la condition que je serai *quelque chose*. Elles se sont cotisées, elles ont mis une espèce d'intendant près de moi, et, en attendant qu'elles me laissent les deux cent mille francs de rente qu'elles possèdent à elles trois, elles

consacrent six mille francs par mois à l'entretien de ma maison, de sorte que mes vingt mille livres de rente et mes quinze mille francs d'appointements me restent intacts comme argent de poche... Elles ont du bon, en somme, les vieilles dames !... Ah ! vous comprenez que je leur fais payer à part mes dîners officiels; mais j'ai, dans ce cas, pour elles, une attention qui les touche infiniment : comme nous sommes voisins, je leur envoie la carte, un dessin de la table que je fais moi-même avec l'ordre du service et le nom des convives aristocratiques auxquels j'ai l'honneur de faire manger leur argent; moyennant cette attention, je pourrais donner un grand dîner par semaine, mais je n'ai garde !

MADAME DE CHAMBLAY.

Je comprends, cela vous ennuie.

LE BARON.

Non pas précisément, madame; manger n'est pas plus ennuyeux qu'autre chose, quand on mange bien; mais je m'userais comme homme politique et je n'aurais plus de moyen d'action dans les grandes circonstances. Il faut se ménager. Êtes-vous gourmande, vous, madame ?

MADAME DE CHAMBLAY.

Moi ? Oh ! grand Dieu, non, monsieur.

LE BARON.

Tant pis, madame ! c'est une ressource qui vous manquera si jamais vous avez, ce qui n'est pas probable, des chagrins de cœur.

MADAME DE CHAMBLAY, souriant.

Mais, d'après ce que vous me dites, monsieur, vous devez être l'homme le plus heureux de la terre.

LE BARON.

A ce point que vous ne pouvez pas vous douter de mon bonheur, madame.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mais ce bonheur ne saurait être complet, s'il n'est point partagé.

LE BARON.

Comment entendez-vous cela ?

MADAME DE CHAMBLAY.

Je dis que vous allez être le point de mire de toutes les mères, grand'mères et aïeules, ayant une fille, une petite-fille ou une arrière-petite-fille à marier.

LE BARON.

Ah ! de ce côté, madame, je suis invulnérable.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mais vos tantes ?

LE BARON.

Je leur ai fait entendre que je ne devais aimer personne, pour qu'elles restassent mon seul amour.

GRATIEN, dans l'antichambre.

Ah ! tant pis ! madame me pardonnera, je suis trop heureux, trop joyeux, trop amoureux !

SCÈNE VI

LES MÊMES, GRATIEN, se précipitant en scène.

Ah ! madame, chère madame, bonne maîtresse !

(Il se jette à ses genoux et lui baise la main.)

MADAME DE CHAMBLAY.

Excusez cet homme, comme je l'excuse, monsieur, car vous êtes pour quelque chose dans sa folie.

LE BARON.

Moi ?

MADAME DE CHAMBLAY.

Oui, puisque c'est vous qui avez, en jouant pour votre ami, le comte Max, gagné l'argent avec lequel il se sauve de la conscription. Cela fait du bien au cœur, monsieur le baron, de voir des gens heureux.

LE BARON.

Je me félicite du changement qui s'est fait en vous pendant ma visite : je vous ai trouvée avec des larmes de tristesse dans les yeux, et je vous laisse versant des larmes de joie.

(Il salue et sort. Pendant que madame de Chamblay fait deux pas pour le reconduire, Zoé paraît.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, ZOÉ.

ZOÉ.

Ah ! c'est la voix de Gratien ! madame, vous permettez ?

MADAME DE CHAMBLAY.

Oui, pauvres enfants, soyez heureux. Le bonheur des au-

tres est le plus doux rêve de ceux qui ne peuvent plus espérer le bonheur pour eux.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

GRATIEN, ZOÉ.

GRATIEN.

Eh bien, en voilà un événement, ma petite Zoé !

ZOÉ.

Ne m'en parle pas, je n'en suis pas encore revenue.

GRATIEN.

Et ce comte, ce vicomte, ce M. Max, il a donné comme cela deux mille francs sans... rien demander ?

ZOÉ.

Sans rien demander.

GRATIEN.

Mais d'où vient-il ? d'où sort-il ? où en fait-on des citoyens comme celui-là.

ZOÉ.

Mais il me semble que je t'avais dit dans ma lettre que ce n'était pas à moi qu'il les avait donnés, en réalité ; que c'était à madame.

GRATIEN.

C'est à madame, c'est à madame... Et pourquoi les a-t-il donnés à madame?

ZOÉ.

Est-ce que tu ne lui donnerais pas deux mille francs, toi, si tu les avais?

GRATIEN.

Moi? Mais je lui donnerais ma vie. Eh bien, non, pas maintenant!... mais je la lui aurais bien donnée hier, quand je croyais être soldat.

LE VALET.

M. le comte Max de Villiers fait demander si madame est visible.

ZOÉ.

Oui, oui, je vais prévenir madame. — Reste ici, toi, et remercie-le bien en nous attendant.

LE VALET.

M. le comte Max de Villiers.

ZOÉ.

Venez, monsieur le comte, venez. Tenez, voilà Gratien qui accourt tout exprès de Bernay pour vous remercier.

(Elle sort.)

SCÈNE IX

MAX, GRATIEN.

MAX.

Eh bien, c'est donc vous, monsieur le conscrit!

GRATIEN.

Oh! conscrit, c'était bon ce matin; ce soir, grâce à vous, je ne le suis plus.

MAX.

Comment, vous ne l'êtes plus? vous avez déjà trouvé un remplaçant?

GRATIEN.

Oui-da! est-ce qu'avec de l'argent on ne trouve pas tout ce qu'on veut! Il y avait Jean-Pierre, le fils au père Dubois, qui a pris le numéro 120; il n'y a pas de danger que ça monte jusqu'à lui. Son père lui a inculqué dans l'esprit qu'il voulait être soldat, il l'a cru; de sorte que nous avons traité pour dix-sept cents francs, c'est trois cents francs que Zoé a à vous remettre.

MAX.

Comment, son père lui a inculqué dans l'esprit qu'il voulait être soldat? qu'entendez-vous par ces paroles?

GRATIEN.

J'entends qu'il lui a fait accroire qu'il avait le goût militaire.

MAX.

Et dans quelque but?

GRATIEN.

Oh! c'est un malin, le père Dubois!

MAX.

C'est un malin?...

GRATIEN.

Oui, un finaud.

MAX.

Comment cela?

GRATIEN.

Un madré, quoi!

MAX.

J'entends bien; mais pourquoi est-ce un madré, un finaud, un malin?

GRATIEN.

Il ne connaît que la terre, lui.

MAX.

Je ne vous comprends pas davantage, mon ami.

GRATIEN.

Je me comprends, moi.

MAX.

Peut-être n'est-ce point assez, puisque nous causons ensemble.

GRATIEN.

C'est vrai, mais le père Dubois!... qu'est-ce que cela vous fait, à vous qui êtes de la ville, un pauvre paysan de la campagne?

MAX.

Cela me fait beaucoup, j'aime à m'instruire.

GRATIEN.

Ah! vous vous gaussez, comme si je pouvais apprendre quelque chose à un homme comme vous!

MAX.

Vous pouvez m'apprendre ce qu'est le père Dubois.

GRATIEN.

Oh! je vous l'ai dit, et je ne m'en dédis pas.

MAX.

Diable de Normand, va!... Vous m'avez dit que c'était un malin, un finaud, un madré qui ne connaissait que la terre.

GRATIEN.

C'est la vérité pure.

MAX.

Fort bien; mais la vérité pure est dans son puits, faites-l'en sortir.

GRATIEN.

Oh! ce n'est pas pour dire du mal de lui, mais c'est son caractère, à cet homme; c'est le troisième qu'il a sous les drapeaux, ou, pour mieux dire, qu'il avait: les deux premiers ont été tués en Afrique.

MAX.

Ah çà! mais ce n'est point le père Dubois, ce gaillard-là, c'est le père Horace.

GRATIEN.

Eh non! c'est le père Dubois.

MAX.

Je veux dire qu'il est patriote.

GRATIEN.

Lui, patriote? Ah bien, oui! il s'inquiète bien de cela! il s'inquiète de la terre.

MAX.

Oui, de la terre de la patrie.

GRATIEN.

Mais non, de sa terre à lui! il s'arrondit, cet homme, ça lui fait ses douze arpents.

MAX.

Ah! oui, je comprends.

GRATIEN.

Voyez-vous, sa terre, c'est sa vie; sa femme, ses enfants, sa famille. qu'est-ce que cela lui fait? rien de rien, quoi! sa terre avant tout. Le matin, dès cinq heures, il est dans sa terre, jetant dans le champ de son voisin chaque pierre qu'il trouve dans le sien... Selon la saison, il ensemence, il laboure, il moissonne... Il déjeune sur sa terre, il dîne sur sa terre; un jour, il y couchera. Le dimanche, il se fait beau, il va à la messe; pour qui croyez-vous qu'il prie le bon Dieu?... pour l'âme de son père et de sa mère, pour les morts, pour les vivants?... Bon! il prie pour sa terre, pour qu'il n'y ait pas d'orages, pour qu'il n'y ait pas de grêle, que ses pommiers ne soient pas gelés, que les blés ne soient pas versés; puis, la messe dite, quand chacun se repose ou s'amuse, il prend le chemin de sa terre.

MAX.

Comment! il travaille le dimanche?

GRATIEN.

Non, il ne travaille pas, il s'amuse, il esherbe, il guette les mulots, il extermine les taupes; c'est sa jouissance, à cet homme, il n'a que celle-là, mais il paraît qu'elle lui suffit. Il a vendu ses deux garçons et il a acheté de la terre avec le prix de la vente; il leur a dit: « Ne vous inquiétez donc pas! après moi, vous aurez ma terre... Ils l'ont, leur terre, et avant lui, là-bas, en Afrique.

MAX.

Les malheureux! vous dites qu'ils ont été tués?

GRATIEN.

Ça ne fait rien, la terre est restée, elle. Il y a trois ans qu'il soigne Jean-Pierre, qu'il le regarde grandir et qu'il dit à tout le monde : « Voyez le beau cuirassier que cela fera pour le gouvernement. » C'est au point qu'on n'appelle, à Bernay, Jean-Pierre que *le Cuirassier*. Un mois avant le tirage, il mettait tous les jours un cierge à Notre-Dame de la Culture pour qu'elle glissât un numéro dans la main de son fils, non pas afin qu'il ne partît point, mais afin qu'il pût se vendre comme ses deux frères s'étaient vendus, et il a eu une chance, le vieux gueux ! Le premier avait pris le numéro 99, le second le 107 : le troisième a pris le 120 ; s'il en avait un quatrième, il prendrait le 150.

MAX.

Et alors, vous avez traité, c'est fini, signé ?

GRATIEN.

Parafé par-devant notaire, pour dix-sept cents francs une fois donnés ; c'est trois cents francs que Zoé vous redoit.

MAX.

Et vous, mon ami, êtes-vous aussi un adorateur de la terre, comme le père Dubois ?

GRATIEN.

Non, je suis comme les oiseaux du bon Dieu, je vis de ce qui pousse sur la terre des autres.

MAX.

Et, comme les oiseaux, vous vivez en chantant.

GRATIEN.

Le plus que je peux ; mais, depuis quinze jours, je dois le dire, je ne chantais plus, je déchantais.

MAX.

Cependant, vous exercez une industrie quelconque ?

GRATIEN.

Je cultive la varlope et fais fleurir le rabot ; je suis garçon menuisier chez le père Guillaume, et j'attends, en gagnant cinquante sous par jour, qu'un oncle, que je n'ai pas, meure en Amérique ou dans les Indes en me laissant mille écus pour m'établir à mon compte.

MAX.

De sorte qu'avec mille écus, vous vous établiriez ?

GRATIEN.

Ah ! oui, grandement, et il y aurait encore du reste pour

un lit de noce, et solide !... mais, n'ayant pas d'oncle...

MAX.

Vous n'avez pas d'oncle, c'est vrai, mais vous avez madame de Chamblay, qui aime beaucoup votre femme et qui est riche.

GRATIEN.

Oui; seulement, elle ne tient pas les cordons de la bourse, pauvre chère créature ! sans cela, ce n'est pas vous qui auriez acheté Jean-Pierre, c'est elle. Je ne vous en suis pas moins reconnaissant pour cela, croyez-le bien, attendu que dix-sept cents francs, ça ne se trouve pas dans un tas de copeaux ! car, au fait, il n'a coûté que dix-sept cents francs, ce qui fait que Zoé aura trois cents francs... Ah ! voilà madame.

SCÈNE X

LES MÊMES, MADAME DE CHAMBLAY.

MADAME DE CHAMBLAY.

Pardon, monsieur, de vous avoir fait attendre, mais je voulais donner à ce brave garçon le soin de vous exprimer sa gratitude et à vous le temps de reconnaître que votre bienfait était bien placé.

GRATIEN.

Oh ! pour un bienfait bien placé, c'est un bienfait bien placé !

(Gratien salue et se retire.)

MADAME DE CHAMBLAY.

Eh bien, monsieur, mon pauvre Gratien ?

MAX.

Ah ! madame, je le connaissais avant de l'avoir vu.

MADAME DE CHAMBLAY.

Comment cela ?

MAX.

J'arrive de Bernay.

MADAME DE CHAMBLAY.

Je savais que vous y étiez allé.

MAX.

Oh ! mon Dieu, et comment cela ?

MADAME DE CHAMBLAY.

Par votre ami, M. de Sononches, qui est venu faire une visite à mon mari.

MAX.

Mon Dieu, madame, peut-être, comme le baron, eussé-je demandé M. de Chamblay, n'ayant reçu de vous aucune autorisation de me présenter ici ; mais c'était vous surtout que je désirais voir.

MADAME DE CHAMBLAY.

Moi, monsieur ?

MAX, souriant.

Aimez-vous mieux que j'emploie une autre locution ? c'était à vous que j'avais affaire.

MADAME DE CHAMBLAY.

Dites !...

MAX.

Quand vous avez bien voulu permettre que je fusse pour quelque chose dans le salut de vos protégés, j'ai eu l'honneur de vous dire qu'à la première occasion qui se présenterait de faire une bonne action, je penserais à vous.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mon Dieu !...

MAX.

Cette occasion est venue. Vous connaissez, près de Bernay, confinant à vos terres, le petit village du Hameau ; un incendie a réduit en cendres les six ou sept maisons qui le composaient ; j'ai rencontré le curé de Notre-Dame de la Culture qui faisait une quête pour les malheureux incendiés, je lui ai remis mon aumône, et, tout heureux d'avoir cette occasion de vous voir, je viens vous demander la vôtre.

MADAME DE CHAMBLAY tire une bague de son doigt et la donne à Max.

Tenez, monsieur, voici mon aumône... Vous me refusez ?

MAX.

Non, madame, mais je ne vous comprends pas ; cette bague vaut mille francs. (Voyant que madame de Chamblay continue de lui tendre la bague.) Ce que je venais vous demander, c'était une simple aumône, comme on la met dans la bourse d'une quêteuse, un louis par exemple.

MADAME DE CHAMBLAY.

Monsieur de Villiers, à un homme comme vous on peut tout dire, à un cœur comme le votre on peut tout confier.

MAX.

Dites, madame.

MADAME DE CHAMBLAY.

Eh bien, il y a des moments où il est plus facile à une femme qui ne dispose pas de sa fortune, de donner une bague de mille francs que de donner un louis.

(Elle sort en appuyant son mouchoir sur ses yeux.)

SCÈNE XI

MAX, seul.

Ah! mon Dieu, est-il possible qu'une femme qui a apporté deux millions de dot à son mari, n'ait pas, au bout de trois ans de mariage, un louis à donner à des incendiés?... Et elle ne se plaint pas, elle ne le maudit pas, elle se contente de pleurer... Mais c'est donc un ange que cette femme!

SCÈNE XII

MAX, ZOÉ.

ZOÉ.

Ah! monsieur le comte! monsieur le comte!

MAX.

Qu'y a-t-il?

ZOÉ.

La terre de Juvigny dont elle porte le nom... le château où elle est née, où sa mère est morte... terre et château, il a tout mis en vente sans l'en prévenir.

MAX.

Ni l'un ni l'autre ne sont encore vendus, n'est-ce pas?

ZOÉ.

Non; mais, d'un moment à l'autre, aujourd'hui, demain, ils peuvent l'être.

MAX.

Et quel est le notaire chargé de la vente?

ZOÉ.

M. Desbrosses, à Alençon.

MAX, à part.

Oh! j'aurai bien du malheur si je ne lui rends pas la clef de Juvigny en échange de cette bague... (Il baise la bague.) Merci, Zoé, merci, mon enfant!...

(Il sort.)

ACTE TROISIÈME

Un jardin, maison au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

MAX et MAITRE BLANCHARD, sous une tonnelle.

BLANCHARD.

Vous avez visité la maison?

MAX.

Oui.

BLANCHARD.

Vos ordres ont été ponctuellement exécutés?

MAX.

Ponctuellement; merci.

BLANCHARD.

Voici l'acte.

MAX.

Et voici les trois cents francs. (Il lit bas.) Zoé et Gratien, c'est cela. La maison devient ainsi un bien de communauté, n'est-ce pas?

BLANCHARD.

De communauté. Le père Dubois réclame trois cents francs d'épingles pour sa nièce, il dit que vous les lui avez promis.

MAX.

Oui, mais c'est à vous que je les confie pour sa nièce et non pour lui. Placez-les, faites-les valoir, et, le jour de son mariage ou de sa majorité, remettez le tout à la jeune fille, capital et intérêts.

BLANCHARD.

C'est le père Dubois qui va être bien attrapé!

MAX.

Oui, il comptait tout garder pour lui, n'est-ce pas?

BLANCHARD.

Parbleu!... — Pardon, monsieur le comte, mais voici quelqu'un qui désire, je crois, vous parler.

MAX, apercevant le baron.

Alfred!...

SCÈNE I

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON.

Achève ce que tu as à faire, j'ai le temps.

MAX.

Non, j'ai fini. — Merci, monsieur Blanchard.

BLANCHARD.

Monsieur le comte...

(Il sort.)

SCÈNE III

LE BARON, MAX.

MAX.

Par quel hasard, ici?

LE BARON.

Je fais une tournée départementale. Je me suis dit : « Puisque Max est à Bernay, je vais lui souhaiter le bonjour en passant. »

MAX.

Comment savais-tu que j'étais ici?

LE BARON.

Je t'ai fait espionner.

MAX.

Comment, tu m'as fait espionner?

LE BARON.

Oui, je m'essaye.

MAX.

Je ne comprends pas.

LE BARON.

Non, mais tu vas comprendre. (Il s'assied.) Tu vois un homme qui cultive, dans ce moment-ci, le champ planté d'arbres à pommes d'or qu'on appelle l'élection. Un des députés du département de l'Eure est mort, je me mets sur les rangs pour le remplacer; j'ai déjà fait ma circulaire, je promets à mes mandataires des chemins de fer, des ponts, des canaux; je

vais faire d'Évreux une Venise, et de Louviers un Manchester; une fois nommé, tu comprends bien que je rentrerai dans les bornes d'un budget de huit cent millions. Avec mes talents administratifs et mon éloquence tribunitienne, je ne serai pas longtemps simple député, je serai de toutes les commissions, on me nommera du conseil d'État; puis, au premier changement de ministre, j'attraperai un portefeuille. Le portefeuille qui convient à un grand administrateur comme moi, c'est celui de l'intérieur; le ministre de l'intérieur est le véritable préfet de police, l'autre n'est que son lieutenant. Voici ce que je me suis dit : « J'ai avis que M. le comte Max de Villiers conspire contre le gouvernement. »

MAX.

Moi, je conspire contre le gouvernement?

LE BARON.

Laisse-moi donc continuer!... Je ne dis pas que tu conspires, je dis que j'ai reçu avis que tu conspirais : eh bien, c'est mon devoir de te convaincre de conspiration ou de t'innocenter. Je lâche donc contre toi mes limiers; il faut que je sache ce que tu fais, jour par jour, heure par heure, minute par minute; veux-tu voir, dans mon dossier, le rapport qui m'a été envoyé sur tes faits et gestes depuis que tu as quitté la préfecture, le 29 juillet?

MAX.

Ma foi, oui, cela m'intéressera.

LE BARON, consultant son carnet.

Attends!... « Parti pour Alençon le 29 juillet; le même jour, fait visite à un notaire nommé Desbresses, fort connu pour ses opinions avancées... » Tu vois que les premiers indices sont contre toi.

MAX.

Mais, mon cher Alfred, je n'allais pas chez M. Desbresses pour y parler politique; j'y allais...

LE BARON.

Oh! si tu me dis pourquoi tu y allais, je n'aurai plus le mérite de l'avoir deviné.

MAX.

Continue, alors.

LE BARON.

« Comme la conversation a eu lieu en tête-à-tête, on ne sait pas si le comte Max de Villiers a parlé politique; mais

le résultat visible de l'entretien a été l'achat du château de Juvigny, où est née madame de Chamblay et que son mari a vendu en vertu d'une procuration générale qui expirait le lendemain. Le soir même, M. le comte Max de Villiers est parti pour Paris et en est revenu avec cent vingt mille francs, prix de la terre et du château achetés par lui. » Est-ce exact?

MAX.

Ma foi, oui, je vous en fais mon compliment, monsieur le futur ministre de l'intérieur.

LE BARON.

Ah!... « Pris une voiture à Alençon; s'est fait conduire à Juvigny, y est arrivé vers trois heures de l'après-midi, a visité le château, accompagné d'une vieille femme nommée Joséphine, nourrice de madame de Chamblay, est resté deux heures dans la chambre bleue, dite de la Vierge, où est née et où a été élevée madame de Chamblay; a couché dans la chambre verte, est reparti le lendemain après avoir fait une nouvelle station dans la chambre bleue. » As-tu fait une station dans la chambre bleue?

MAX.

Mon cher, continue, tu es dans mon esprit à la hauteur de M. Lenoir.

LE BARON.

« De retour à Évreux après six jours d'absence, a fait, le jour même de son arrivée, estimer une bague chez M. Bochard, joaillier dans la Grande-Rue, mais, au lieu de la vendre, a acheté une chaîne de Venise et a pendu la bague à son cou. »

MAX, *rougissant.*

Alfred!...

LE BARON.

Je ne te demande pas si c'est vrai ou non, je te lis mon rapport. Hum!... « Reparti pour Bernay, loge au *Lion d'or*, achète chez M. Blanchard la petite maison, nº 12, rue de l'Église, appartenant au père Dubois! » C'est celle-ci... Attends donc, je ne suis pas au bout... « Parti pour Lisieux, y a acheté des instruments de menuiserie et des meubles. » Suit le détail des instruments et des meubles que tu as achetés; veux-tu le vérifier?

MAX.

Non, inutile! tu montes pour moi à la hauteur de M. de Sartines.

LE BARON.

Attends donc, attends donc! « Est revenu à Bernay, a fait mettre à leur place, dans la maison achetée, les meubles et les instruments, a commandé un repas de noce à l'hôtel du *Lion d'or*, à la condition que le repas serait servi dans la maison de la rue de l'Église. »

MAX.

Je dois dire qu'aucun détail ne t'a échappé : voici les marmitons qui apportent le dîner.

LE BARON.

Qu'en dis-tu?

MAX.

J'ai fort entendu vanter la police de M. Fouché, mais je crois qu'elle était bien au-dessous de la tienne.

LE BARON.

Alors, tu attesteras que je ferais un bon ministre de l'intérieur?

MAX.

En ce qui concerne la police, oui; mais, dis-moi, que signifie cette plaisanterie?

LE BARON.

Ce n'est point une plaisanterie le moins du monde. Quand je t'ai rencontré sur le boulevard du Jardin botanique, à Bruxelles, je t'ai dit: « Dans trois mois, je serai préfet; » aujourd'hui, je te dis sous cette tonnelle: « Dans trois mois, je serai député; dans un an, ministre. »

MAX, le regardant fixement.

Et tu n'as rien à ajouter?

LE BARON.

Si fait, j'ai à ajouter ceci: Mon cher Max, tu aimes madame de Chamblay et cet amour m'inquiète.

MAX.

Alfred!...

LE BARON.

Ami, je suis encore le seul qui le sache, et ton secret est là (Il pose la main sur sa poitrine.) plus en sûreté, crois-moi, dans mon cœur que dans le tien; mais ce que je sais, Max, un autre peut le savoir de même; il suffit d'écrire à M. le préfet

de police de vouloir bien te faire suivre par un de ses agents; M. de Chamblay est un esprit taciturne; je suis comme César, je me défie des faces pâles et maigres. Eh bien, suppose que M. de Chamblay conçoive quelque soupçon, suppose qu'il écrive au préfet de police, et que le préfet de police lui envoie un homme aussi habile que celui qu'il m'a envoyé, suppose encore une chose que je ne suppose pas, mais dont je suis sûr, c'est que tu sois aimé comme tu aimes: on surprend M. Max de Villiers aux genoux de madame de Chamblay...

MAX.

Et on leur brûle la cervelle à tous deux?

LE BARON.

Non.

MAX.

On provoque M. Max de Villiers, et l'on se bat en duel avec lui?

LE BARON.

Non.

MAX.

Mais que fait-on, alors?

LE BARON.

On met madame de Chamblay dans un couvent, on la force de renouveler une procuration générale qui vient d'expirer, et en vertu de laquelle on a vendu cette terre de Juvigny qui devait être sacrée au comte comme ayant été le berceau de sa femme, et on la dépouille du peu qui lui reste; et le monde, sans donner raison à M. de Chamblay, n'ose pas lui donner tout à fait tort.

MAX, fronçant le sourcil.

Et la philosophie de tout cela est-elle que je dois renoncer à madame de Chamblay?

LE BARON.

Ce serait le plus sage, mais c'est tout bonnement impossible. Au point où tu en es, mon pauvre ami, tu renoncerais plutôt à la vie que de renoncer à ton amour. Non, la philosophie de tout cela, puisque tu la demandes, c'est que tu avais besoin d'être prévenu, convaincu même pour prendre à l'avenir les précautions nécessaires; te voilà prévenu, te voilà convaincu, n'est-ce pas? Tu as déjà le courage du lion, ajoutes-y la prudence du serpent. Quand tu iras, je ne puis pas te dire où, mais où tu meurs d'envie d'aller, regarde devant toi, der-

rière toi, autour de toi; quand tu y seras arrivé, sonde les planchers, ouvre les armoires; si c'est au rez-de-chaussée, réserve-toi une porte par laquelle tu puisses sortir; si c'est au premier étage, une fenêtre par laquelle tu puisses sauter sur les plates-bandes comme Chérubin; si c'est au second, un escalier dérobé par lequel tu puisses t'évader comme don Carlos; si c'est au troisième... ma foi, tans pis! arme-toi, défends-toi et tue le diable avant que le diable te tue: ce n'est peut-être pas précisément le conseil d'un préfet que je te donne là, mais c'est celui d'un ami.

MAX.

Et je l'accepte comme tel.

LE BARON.

Seulement, le suivras-tu?

MAX.

Je ferai de mon mieux.

LE BARON

On ne peut pas demander davantage à un homme. Et maintenant que te voilà propriétaire dans le département, je te demande ton influence pour me faire nommer député. Tiens, voilà la cloche qui sonne, va à tes affaires et laisse-moi aux miennes.

SCÈNE IV

LES MÊMES, GRATIEN.

GRATIEN.

Monsieur Max! monsieur Max! eh bien, mais où êtes vous donc?

MAX.

Me voilà.

GRATIEN.

Mais je vous cherche de tous côtés; on est à l'église et je viens vous prier, attendu que vous êtes le seul monsieur, de vouloir bien donner le bras à madame la comtesse.

MAX.

Le bras à la comtesse! mais le comte n'y sera donc pas?

GRATIEN.

Oh! M. le comte est trop fier pour venir à la noce de pauvres gens comme nous.

MAX.

Et la comtesse n'est pas trop fière?

GRATIEN.

Elle, c'est une sainte! Venez-vous?

MAX.

Tu es pressé de voir comme la couronne d'oranger va à Zoé?

GRATIEN.

Oh! je suis tranquille là-dessus, elle ne la blessera pas. (S'arrêtant et montrant Alfred.) A propos, dites donc, si votre ami...

MAX.

Quoi?

GRATIEN.

N'est pas plus fier que vous et qu'il veuille bien en être?

MAX.

Mon ami en serait avec le plus grand plaisir, mais il a sa journée prise.

GRATIEN.

Tant pis, tant pis! il eût passé sa journée avec des gens qui n'engendreront pas la mélancolie. (A Max en s'en allant.) Mais, dites donc, est-ce que ce n'est pas M. le préfet?

MAX.

Mais oui.

GRATIEN.

Bon! et moi qui l'invitais à la noce d'un pauvre paysan; en en voilà une bêtise! (Il sort avec Max.) Un préfet!

SCÈNE V

LE BARON, seul.

Heureux Max! le voilà dans toute la fièvre de son premier amour, à la période d'azur de l'espérance; son cœur s'est révolté à l'idée qu'un autre homme que lui possédât Juvigny, qu'une autre femme qu'elle profanât le sanctuaire de sa jeunesse et de son innocence, et il a tout pris, tout acheté au prix qu'on lui en a demandé... Mais qu'est-ce que je vois là? M. de Chamblay! serait-il de la noce? Diable! sa présence pourrait bien rembrunir les horizons.

SCÈNE VI

LE BARON, M. DE CHAMBLAY.

M. DE CHAMBLAY.

Je le savais bien, que ce ne pouvait être que vous : je passe et je vois à la porte un cheval de quatre mille francs attelé à un tilbury de Bender; les tilburys de Bender et les chevaux de quatre mille francs sont rares dans le département! je me suis dit: « Voyons à qui appartient ce merveilleux attelage; » c'était à vous, je ne m'étonne plus! nous avons, en vérité, un préfet modèle, il a les plus beaux chevaux de la France et il donne les meilleurs dîners du département. Et que diable venez vous faire à Bernay, malheureux voyageur égaré?

LE BARON.

Une visite à un grand propriétaire, auquel je viens demander sa voix.

M. DE CHAMBLAY.

Vous mettez-vous sur les rangs pour la députation?

LE BARON.

Justement. Un de nos députés est mort, et je désire le remplacer.

M. DE CHAMBLAY.

Je crois que cela sera chose facile.

LE BARON.

En ce cas, voilà ma visite faite.

M. DE CHAMBLAY.

Comment! c'était ma voix que vous désiriez?

LE BARON.

C'était chez vous que j'allais; mais il paraît que je me suis trompé; au bout du village, j'ai tourné à droite au lieu de tourner à gauche; je me suis arrêté ici pour demander mon chemin, et l'on m'a obligeamment répondu qu'en traversant ce jardin, je me trouverais à la porte de votre parc.

M. DE CHAMBLAY.

Très-bien! mais je ne vous tiens pas quitte de votre visite; je veux que vous sachiez le chemin de Bernay, afin que vous vous en souveniez le jour de l'ouverture... Votre tilbury fera le tour et viendra nous rejoindre.

LE BARON, appelant.

Tom!

(Un Groom paraît; le Baron lui fait un signe.)

M. DE CHAMBLAY.

A propos, j'apprends à l'instant même que c'est M. de Villers, votre ami, qui a acheté la terre de Juvigny.

LE BARON.

C'est encore une de mes manœuvres électorales: imaginez donc que j'ai lui ai persuadé qu'il devait devenir propriétaire dans le département de l'Eure; mon ami est très-riche, il avait une centaine de mille francs dont il ne savait que faire, il les a mis à Juvigny comme il les eût mis à Bernay, si Bernay était à vendre.

M. DE CHAMBLAY.

Est-ce qu'il serait disposé à acheter une terre de cette valeur?

LE BARON.

Je ne dis pas non.

M. DE CHAMBLAY.

Eh bien, nous reparlerons de cela.

LE BARON.

Très-volontiers; de mon côté, j'y pousserai de tout mon pouvoir; vous comprenez que mon intérêt est que mon ami ait dans le département la plus grande influence possible.

(Il sortent par le côté; on entend le bruit des cloches et les cris des enfants; ceux-ci entrent à reculons du côté de l'église en faisant voltiger leurs mouchoirs et en secouant des branches de fleurs.)

SCÈNE VII

GRATIEN, ZOÉ, MADAME DE CHAMBLAY, MAX,
INVITÉS, UN FACTEUR.

LE FACTEUR, arrêtant Gratien.

Pardon, monsieur le marié.

GRATIEN.

Bon! qu'y a-t-il?

LE FACTEUR.

Une lettre.

ZOÉ.

Oh! c'est de quelque pauvre délaissée.

LE FACTEUR.

Pardon, excuse, madame Gratien, mais ça ne peut pas être cela: la lettre arrive d'Amérique par la voie du Havre.

GRATIEN.

D'Amérique par la voie du Havre? Je n'ai jamais été au Havre, pas même en Amérique! Y a-t-il quelque chose à payer?

LE FACTEUR.

Non, la lettre est chargée.

ZOÉ.

Mais décachette-la donc!...

GRATIEN.

Ma foi, je n'ose; elle est chargée, décachette-la toi-même.

ZOÉ prend la lettre et lit.

« Votre oncle Dominique est mort à Lima, capitale du Pérou; il vous a laissé une petite maison à Bernay, rue de l'Église, no 12; le dernier désir qu'il a exprimé est que le dîner de noce se fît dans la maison.

» *Signé* L'EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE. »

GRATIEN.

Ah! par exemple, en voilà une farce!

ZOÉ.

Que dites-vous de cela, madame la comtesse?

GRATIEN.

Oui, qu'en dites-vous? je trouve, quant à moi, que ce n'est point une plaisanterie à faire à un mari le jour de ses noces, cela lui fait venir l'eau à la bouche.

MAX.

Mais ne m'avez-vous point parlé d'un oncle que vous aviez en Amérique?

GRATIEN.

C'est-à-dire que je n'avais pas; jamais je n'ai eu qu'un oncle, le voilà, et, Dieu merci, il s'est bien gardé de me jamais rien donner. Ah! si, des taloches, quand j'étais gamin; n'est-ce pas, mon oncle?

LA COMTESSE.

N'importe, puisque nous sommes en face du numéro 12, entrons-y.

GRATIEN.

Mais cette maison-là, c'est la maison au père Dubois.

LA COMTESSE.

Il a bien vendu ses trois fils, il peut bien vendre sa maison; 'est-ce pas votre avis, monsieur Max?

MAX.

Comment serais-je d'un autre avis que le vôtre?

ZOÉ.

Fais donc ce qu'on te dit, grosse bête! peut-être bien que 'on voudrait et que l'on pourrait se moquer de nous; mais qui pourrait et qui voudrait choquer madame la comtesse? Allons, moi, je me risque; viens!

(Ils entrent, toute la noce les suit.)

SCÈNE VIII

MAX, MADAME DE CHAMBLAY, puis GRATIEN et MAX.

MADAME DE CHAMBLAY.

Je ne vous presse pas de les suivre, je présume que vous connaissez ce qu'ils vont voir.

MAX.

Laissez-moi vous mettre de moitié dans le peu que j'ai pu faire, madame, et, si ce peu mérite une récompense, cette récompense sera doublée et dépassera de beaucoup le mérite de l'action.

MADAME DE CHAMBLAY.

Oui, mais à la condition que vous me raconterez tout cela.

MAX.

Oh! ce sera bien court... J'ai eu l'honneur de vous dire, madame, la première fois que j'ai eu le bonheur de vous voir, que, sans jouer jamais, j'avais gagné au jeu une somme assez forte.

MADAME DE CHAMBLAY.

Oui, six ou sept mille francs.

MAX.

Eh bien, j'eus l'idée d'attribuer cette somme d'abord au rachat de Gratien, ensuite à son établissement; j'ai donné deux mille francs à Zoé, j'en ai employé trois mille à l'achat de cette maison; enfin, avec les deux mille trois cents francs restants, j'ai acheté les outils et les meubles; vous voyez qu'il n'en coûte pas cher pour faire deux heureux!

MADAME DE CHAMBLAY.

Plus heureux que les heureux celui qui peut en faire !

(Elle tombe dans une rêverie profonde et porte son mouchoir à ses yeux.)

MAX, après l'avoir regardée.

J'ai bien envie de hasarder une chose, madame.

MADAME DE CHAMBLAY.

Laquelle ?

MAX.

C'est de vous dire que je sais quel souvenir vous fait pleurer.

MADAME DE CHAMBLAY.

Vous?... (Secouant la tête.) C'est impossible.

MAX.

Vous pensez au château de Juvigny.

MADAME DE CHAMBLAY.

Moi ?

MAX.

Vous pensez à cette petite chambre tapissée de mousseline blanche, et tendue en satin bleu de ciel.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mon Dieu !...

MAX.

Vous faites en pensée votre prière à cette petite Vierge de marbre, dépositaire de votre couronne et de votre bouquet d'oranger.

MADAME DE CHAMBLAY.

Qu'elle a gardés fidèlement.

MAX.

J'avais donc raison quand je disais que je savais à quoi vous pensiez ?

MADAME DE CHAMBLAY.

J'ignore en vertu de quel don du ciel vous lisez dans les cœurs, mais ce que je ne mets pas en doute, c'est que ce don vous a été fait pour la consolation des affligés.

MAX.

Mais, si les affligés veulent que je les console, encore faut-il qu'ils me disent la cause de leur affliction.

MADAME DE CHAMBLAY.

Puisque vous la connaissez, qu'ont-ils besoin de vous la dire ?

MAX.

Ne sentez-vous pas, madame, que la première consolation

l'une douleur est de la verser dans un cœur ami. Parlez-moi de Juvigny, des jours bénis que vous y avez passés, pleurez en m'en parlant, et vous verrez que vos larmes emporteront la première amertume de votre chagrin.

MADAME DE CHAMBLAY.

Oui, ce fut une grande douleur pour moi lorsque j'appris que Juvigny était vendu, et j'en voulus à M. de Chamblay, non point d'avoir vendu la terre, non point même d'avoir vendu le château, mais de ne point m'avoir prévenue, afin que j'enlevasse, de cette petite chambre que vous connaissez je ne sais comment, tous les objets de mon enfance et de ma jeunesse, dont chacun était un souvenir pour mon cœur. Oh! si seulement j'avais pu rentrer dans cette chambre une dernière fois, prendre congé pour toujours de ces objets chéris, je n'eusse pas été consolée; mais ma douleur eût été moins grande. Dieu ne m'a point donné cette dernière consolation... Parlons d'autre chose, monsieur.

MAX.

Un dernier mot, madame : ce que vous n'avez point obtenu de votre mari, ne pouvez-vous donc l'obtenir de l'acquéreur du domaine? Il n'a, pour tenir aux objets que vous regrettez, aucun des motifs qui les rapprochaient de votre cœur; il vous permettra de les revoir, de les emporter même. Il faudrait des circonstances particulières et presque impossibles pour que cet acquéreur attachât à ces objets une importance égale à celle que vous y attachez vous-même; une démarche de votre part, un mot, une lettre...

MADAME DE CHAMBLAY.

Je ne le connais aucunement; il habite Paris, m'a-t-on dit, je ne sais pas même son nom.

LA VOIX D'UNE ENFANT.

Maman comtesse! maman comtesse! où est maman comtesse?

SCÈNE IX

LES MÊMES, UNE PETITE FILLE, entrant.

MADAME DE CHAMBLAY.

Par ici, petite, par ici!

LA PETITE FILLE.

Oh! merci, maman comtesse! tu veux donc bien que je sois de la noce de Zoé?

MADAME DE CHAMBLAY.

Oui, parce que tu as été sage. Embrasse-moi. (Elle l'embrasse; puis, se relevant et voyant Max pâle qui s'est éloigné d'elle.) Qu'avez-vous?

MAX, balbutiant.

On m'avait dit que vous n'aviez point d'enfant, madame.

MADAME DE CHAMBLAY.

Eh bien?

MAX.

Eh bien, cette enfant, vous appelle sa mère.

MADAME DE CHAMBLAY.

Sans qu'elle soit ma fille, monsieur; vous voyez qu'elle a cinq ans, et je ne suis mariée que depuis trois.

MAX.

Ah! j'ai cru que j'allais mourir!

MADAME DE CHAMBLAY.

C'est la jeune sœur de Zoé dont je vous ai parlé.

MAX, se jetant aux pieds de madame de Chamblay.

Merci! merci!

MADAME DE CHAMBLAY.

Monsieur!

MAX.

Vous avez raison, madame, je suis fou!

(Il serre la petite fille contre son cœur et l'embrasse.)

L'ENFANT.

Mais pourquoi m'embrasse-t-il comme cela, ce monsieur, je ne le connais pas.

MAX.

Parce que je t'aime, mon enfant! parce que j'aime ta sœur! parce que j'aime la création tout entière! Je suis heureux! (Après ce moment d'expansion, il retombe assis, la tête dans ses mains.— Madame de Chamblay conduit la petite fille à la femme de chambre.)

L'ENFANT.

Maman comtesse, M. le comte est à la maison avec M. le préfet, il veut te voir.

MADAME DE CHAMBLAY.

Dis à M. le comte que je rentre dans un instant. (Elle revient

Max.) Vous étiez heureux tout à l'heure; pourquoi donc êtes-vous triste maintenant?

MAX.

Je ne suis pas triste, je suis rêveur, voilà tout.

MADAME DE CHAMBLAY.

Voulez-vous me dire pourquoi?

MAX.

Oh! bien volontiers.

MADAME DE CHAMBLAY.

Je vous écoute.

MAX.

Il y a un an à peu près que j'éprouvai une des plus grandes douleurs que l'on puisse ressentir; je vis mourir ma mère.

MADAME DE CHAMBLAY.

Dieu m'a épargné cette douleur : ma mère est morte le jour de ma naissance.

MAX.

Tout ce que j'avais de larmes dans les yeux, je les ai versées; je me suis nourri de mon amertume jusqu'à ce que ma main lassée en écartât la coupe de mes lèvres, ce fut la première fatigue qu'éprouva ma douleur. Je m'éloignai des objets qui me rappelaient la pauvre morte. Je revins chercher les calmes horizons où le vent murmure dans le feuillage des trembles, où les ruisseaux coulent à l'ombre des saules pleureurs; j'y trouvai, non pas l'absence de la tristesse, mais le sommeil de la douleur... C'est alors que je vous vis. A votre aspect, ma poitrine retrouva les doux soupirs, ma lèvre, les sourires désappris. Il est vrai que je croyais alors que je ne sourirais jamais plus qu'en soupirant; mais, cette fois encore, je me trompais, et, tout à l'heure, je surpris un sourire sur ma bouche, tandis que le soupir qui ne pouvait monter jusqu'à elle retombait au fond de mon cœur. Enfin, en ce moment, tenez, en ce moment, j'ai tout oublié, et un bonheur inconnu, nouveau, inespéré, a séché jusqu'à la fraicheur de ma dernière larme. Voilà à quoi je réfléchissais, madame, quand, après m'avoir vu heureux, vous avez cru me voir triste; ce qui vous semblait de l'abattement n'était que de la rêverie et de l'étonnement.

MADAME DE CHAMBLAY.

Heureux celui qui n'a reçu du ciel que des douleurs qui peuvent être consolées!

MAX.

Il y en a donc d'inconsolables?

MADAME DE CHAMBLAY.

Il y en a d'inguérissables, du moins.

MAX.

J'avais cru que la perte d'une mère était de celles-là?

MADAME DE CHAMBLAY.

Mais, si l'esprit de ceux qui nous ont aimés leur survit, cet esprit, vous n'en doutez pas, a conservé pour nous tout l'amour qu'éprouvait le cœur.

MAX.

Oui, en se purifiant encore à la flamme céleste.

MADAME DE CHAMBLAY.

Votre mère vous aimait?

MAX.

L'amour d'une mère est la seule chose que l'on puisse comparer à la puissance de Dieu.

MADAME DE CHAMBLAY.

Eh bien, comment voulez-vous que cet amour exige une douleur éternelle? Il aimerait mal, celui qui, partant pour toujours, imposerait à celui qui reste un regret qui n'aurait pas d'allégement. Non, c'est votre mère qui, invisible, mais toujours présente, marchant à côté de vous comme ces divinités que les poëtes antiques cachent dans les nuages; c'est votre mère qui vous a éloigné de la chambre mortuaire, et qui, de son souffle impalpable, chassait les nuages de votre front. Elle avait son but, cette ombre adorée qui vous guérissait ainsi peu à peu : c'était de vous ramener des portes de son tombeau aux lumineuses splendeurs de la vie; vous y êtes ou vous croyez y être : eh bien, pensez-vous qu'elle regrette votre tristesse, qu'elle réclame vos soupirs, qu'elle aspire à vos larmes? Non, elle est là près de vous, elle sourit à votre bonheur, elle murmure tout bas : « Sois heureux, mon fils, sois heureux!... » Et, maintenant, il faut que je vous quitte : cette enfant m'a dit que j'étais demandée au château.

MAX.

Quand vous reverrai-je?

MADAME DE CHAMBLAY.

Sais-je si je pourrai revenir!

MAX.

Alors, au moment de vous quitter, madame, j'ai une restitution à vous faire.

MADAME DE CHAMBLAY.

Laquelle?

MAX, tirant la bague de sa poitrine.

Cette bague.

MADAME DE CHAMBLAY.

Cette bague n'est plus à moi, je vous l'ai donnée.

MAX.

Pas à moi, madame, aux incendiés du Hameau.

MADAME DE CHAMBLAY.

N'en ont-ils pas reçu le prix?

MAX.

Si fait, madame.

MADAME DE CHAMBLAY.

Alors, vous avez accompli mes intentions; quant à la possession actuelle de cette bague, un autre l'eût achetée, vous avez pris les devants; j'aime mieux qu'elle soit entre les mains d'un ami qu'entre celles d'un étranger.

MAX.

Mais, vous le voyez, madame, elle n'était pas entre les main d'un ami, elle était sur son cœur.

MADAME DE CHAMBLAY.

Eh bien, qu'elle reste où elle était...

(Elle fait vivement deux pas pour s'éloigner.)

MAX.

Madame!... (Madame de Chamblay s'arrête.) Pardon, permettez un échange... oh! attendez!

MADAME DE CHAMBLAY.

J'attends.

MAX.

Prenez cette clef.

MADAME DE CHAMBLAY.

Qu'est-ce que cette clef?

MAX.

Celle de cette petite chambre que vous eussiez voulu revoir une dernière fois, avant que le comte de Chamblay eût vendu Juvigny.

MADAME DE CHAMBLAY.

Je ne comprends pas.

MAX.

Ce que j'ai fait pour la bague, madame, je l'ai fait pour Juvigny. J'ai voulu que ce qui avait été à vous fût à moi.

MADAME DE CHAMBLAY.

Oh!... (Elle se jette à son cou.) Max, merci!... merci!...

(Elle se sauve.)

ACTE QUATRIÈME

Les deux balcons de deux fenêtres qui laissent voir l'intérieur de deux chambres. — La chambre à droite du spectateur est celle de Max; la chambre à gauche est celle de madame de Chamblay.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE CHAMBLAY, ZOÉ.

ZOÉ.

Dois-je aider madame à se défaire?

MADAME DE CHAMBLAY, assise devant son piano.

Otez-moi mes fleurs seulement, elles me fatiguent.

(Pendant que Zoé lui ôte les fleurs, elle fait entendre quelques accords, puis chante.)

Oh! certes, c'est un sort funeste, épouvantable,
Qu'avant que du sépulcre il ait touché le seuil,
Un cœur, sous les semblants d'une mort véritable,
Soit, tout vivant encor, cloué dans un cercueil!
Mais il est un destin bien plus cruel au monde,
Il est un plus fatal et plus terrible sort,
Il est une douleur bien autrement profonde,
C'est d'être, encor vivant, le cercueil d'un cœur mort.

Elle tombe dans une profonde rêverie. Zoé lui baise la main et va pour sortir; mais, après avoir ouvert la porte, elle revient en scène.)

ZOÉ.

Voici M. Max qui rentre chez lui; madame n'a rien à lui faire dire?

MADAME DE CHAMBLAY.

Non; surveille seulement M. de Chamblay, et... tu sais...

ZOÉ.

Oui, madame.

(Elle sort.)

SCÈNE II

MADAME DE CHAMBLAY, pensive au piano; MAX, précédé d'UN DOMESTIQUE qui porte un flambeau à trois branches, entre dans sa chambre.

LE DOMESTIQUE.

M. le comte n'a besoin de rien?

MAX.

Non, mon ami.

LE DOMESTIQUE.

Si M. le comte désirait quelque chose il n'aurait qu'à sonner.

MAX.

Merci.

(Le Domestique sort.)

SCÈNE III

MAX, MADAME DE CHAMBLAY.

MAX, au balcon.

Edmée!

MADAME DE CHAMBLAY, au balcon.

Me voici, mon ami.

MAX.

Oh! chère Edmée, combien j'avais hâte de me retrouver avec vous, et que de choses j'ai à vous dire!

MADAME DE CHAMBLAY.

J'ai bien peur qu'en les récapitulant, ces choses ne se bornent à trois mots.

MAX.

C'est vrai, Edmée; mais dans ces trois mots sont enfermés tout le bonheur et toutes les espérances de ma vie: *Je vous aime!* C'est vous dire qu'avant de vous voir, je n'avais pas vécu; c'est vous dire que tous les instants que je passe loin de vous, je ne les vis pas; c'est vous dire enfin que, de ce monde ouvert à tant d'ambitions, je n'ambitionne qu'une chose, votre amour!

MADAME DE CHAMBLAY

Eh bien, Max, cet amour, vous l'avez, je n'ai pas même essayé de vous le cacher; le sentiment que vous m'avez fait éprouver, mon ami, a été tellement nouveau pour moi, que je vous l'ai avoué encore plus peut-être dans mon étonnement que dans mon abandon. Loin de moi, vous ne vivez pas, dites-vous? Moi aussi, je ne vis loin de vous que par votre pensée; moi aussi, je n'ai qu'un désir en votre absence, c'est de vous voir. Cette ouverture de chasse à laquelle M. de Chamblay vous avait invité, je l'ai attendue avec une impatience égale à la vôtre. Hier, à cinq heures du soir, n'étais-je pas sur la route par laquelle vous êtes arrivé? Hier, à onze heures du soir, me doutant bien que vous viendriez, ne fût-ce qu'un instant, je vous attendais!

MAX.

Edmée! Edmée!

MADAME DE CHAMBLAY.

Je me suis dit ce matin: « Ils vont partir pour la chasse; s'il ne me voit pas avant son départ, il aura une journée mauvaise, et moi, j'aurai une journée triste, faisons-nous à tous deux une bonne journée!» et je me suis levée avant l'aube et j'ai attendu votre passage. Ce n'est pas de la dignité d'une femme, comme on dit dans le monde, je le sais bien; mais pourquoi, quand elle aime, une femme serait-elle digne, c'est-à-dire fausse, avec l'homme qu'elle aime? Non, je ne suis pas ainsi, je vous jure; je vous ai attendu, je vous ai donné non-seulement ma main, que vons étiez forcé de me rendre, mais quelque chose que vous pouviez garder et emporter avec vous.

MAX, tirant un mouchoir de sa poitrine et le baisant.

Oh! oui, oui, ce mouchoir bien-aimé, ce mouchoir marqué,

non pas de votre nom de femme, mais de votre nom de jeune fille, Edmée de Juvigny.

MADAME DE CHAMBLAY.

Ah! vous vous en êtes aperçu! à la bonne heure! il m'a toujours semblé, ami, que la véritable tendresse, que l'amour élevé au-dessus de la passion vulgaire à laquelle on donne ce nom, non-seulement vivait, mais encore s'augmentait de toutes les petites délicatesses. Rien ne vous échappe, Max; tant mieux! vous m'aimez sincèrement.

MAX.

Oh! oui, je vous aime, Edmée.

MADAME DE CHAMBLAY.

Et moi aussi, je vous aime!

MAX.

O Edmée, Edmée, que me dites-vous là? que me laissez-vous entrevoir! Je voudrais pouvoir tomber à vos pieds pour vous dire non-seulement combien je vous aime, mais encore combien je vous admire.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mon ami, je n'ai jamais fait volontairement de mal à personne; pourquoi Dieu vous eût-il amené sur mon chemin si cette rencontre devait me faire commettre une faute ou causer mon malheur? Non, j'ai toute croyance dans le pouvoir infini de Dieu, mais j'ai toute foi dans son immense et éternelle bonté. Depuis quatre ans, je suis malheureuse, malheureuse par la méchanceté des hommes; c'est au tour de la justice de Dieu d'intervenir... Oui, mon ami, croyons d'abord, parce qu'il est plus facile de croire que de douter, et ensuite parce que la foi est la sœur de l'espérance et de la charité. Or, je vous le jure du fond de mon cœur, Max, je crois!

(Elle écoute.

MAX.

Qu'avez-vous, Edmée?

MADAME DE CHAMBLAY.

Silence! Quelqu'un passe dans le couloir et entre chez vous; c'est probablement votre ami, M. de Senonches.

MAX, regardant et voyant M. Loubon.

Non, c'est M. Loubon, le notaire de votre mari.

SCÈNE IV

MADAME DE CHAMBLAY, chez elle; MAX et LOUBON, chez Max.

MADAME DE CHAMBLAY.

Le notaire de M. de Chamblay, je comprends.

LOUBON.

Pardon, monsieur Max, de vous déranger à une pareille heure, mais je pars demain matin, et j'ai pensé qu'il était urgent que je vous parlasse; d'ailleurs, c'est M. de Senonches — vous savez que je suis le notaire de ses tantes — qui m'a dit de venir près de vous.

MAX.

Asseyez-vous, monsieur.

LOUBON.

Non, merci; en deux mots, j'aurai fini. J'aborde tout net la question. M. de Chamblay veut vendre sa terre de Bernay.

MAX.

C'est-à-dire la terre de la comtesse.

LOUBON.

La vendre ou emprunter dessus; il veut la vendre six cent mille francs, mais il la donnerait pour cinq cent mille, tant il paraît pressé d'argent.

MAX.

Eh bien?

LOUBON.

Eh bien, je viens vous dire que vous devriez acheter cela, vous.

MAX.

La terre de Bernay?

LOUBON.

Oui.

MAX.

Vous n'y pensez pas! ma fortune est d'un million cinq cent mille francs à peine et en terres; je ne suis pas assez riche, cher monsieur Loubon.

LOUBON.

On est toujours riche quand on est rangé comme vous

l'êtes ; puis j'ai, dans ce moment-ci, un parti de deux millions comptant avec autant d'espérances à vous offrir.

MAX.

Cher monsieur Loubon, je vous jure que je n'ai jamais moins pensé à me marier qu'en ce moment.

LOUBON.

Achetez sans vous marier; la terre vaut huit cent cent mille francs, haut la main.

MAX.

Mais où diable voulez-vous que je prenne six cent mille francs ?

LOUBON.

Je vous les trouverai.

MAX.

Qui diable vous a donné cette idée-là ?

LOUBON.

M. de Chamblay lui-même. Vous lui êtes apparu comme la Providence en personne; il m'a dit : « Puisque M. de Villiers a ma terre de Juvigny, autant vaut qu'il ait aussi ma terre de Bernay; s'il n'a pas toute la somme, son ami Alfred lui prêtera le complément; d'ailleurs, je ne demande que moitié comptant. »

MAX.

Mais vous ignorez peut-être que la procuration de madame de Chamblay est expirée et qu'elle se refuse à la renouveler.

LOUBON.

M. de Chamblay m'a fait faire un acte de vente en blanc, et il doit me l'apporter revêtu de la signature de sa femme. Achetez Bernay, puisque vous avez acheté Juvigny.

MAX.

Il n'y a qu'une petite différence entre les deux affaires, cher monsieur Loubon : c'est que je savais être particulièrement agréable à madame de Chamblay en achetant Juvigny, et que je lui serais très-désagréable en achetant Bernay.

LOUBON.

Vous refusez?

MAX.

Positivement.

LOUBON.

Alors, n'en parlons plus. (Il salue Max, se retire et s'aperçoit sou-

lement alors que, depuis quelques instants, le baron de Senonches est entré et a entendu la conversation.) Je vous passe la main, monsieur de Senonches.

LE BARON.

Je la prends.

(Loubon sort.)

SCÈNE V

MAX, LE BARON.

LE BARON.

Est-ce que tu as trouvé les terres de Bernay mal tenues pendant ton excursion dans la plaine ?

MAX.

Non, ma foi.

LE BARON.

Est-ce que tu as trouvé la chasse peu giboyeuse, par hasard ?

MAX.

J'ai tué trente pièces.

LE BARON.

Est-ce qu'il y a des réparations à faire au château ?

MAX.

Il me semble aussi solide que s'il était bâti d'hier.

LE BARON.

Alors, achète Bernay, mon cher; tu ne te trouves pas assez riche? tu sais que, si tu as besoin de trois ou quatre cent mille francs, je les ai à ton service : cent mille francs de mes propres, comme on dit en termes de notariat, et cent mille francs par mes tantes, cela ne dépasse pas mes moyens; tu es déjà propriétaire de Juvigny, tu seras propriétaire de Bernay; de sorte que, le jour où M. de Chamblay aura perdu son dernier lopin de terre, et se brûlera la cervelle, tu pourras épouser sa veuve; son second mari lui rendra ce que lui aura enlevé le premier.

MAX, posant sa main sur l'épaule du baron.

Mon ami, ne me parle jamais légèrement de madame de Chamblay, je t'en prie.

LE BARON.

Dieu me garde de parler légèrement d'une pareille femme, cher Max ! elle est, pour la bonté du cœur et la beauté de l'âme ce que j'ai connu de mieux jusqu'aujourd'hui. Si toutes les femmes étaient comme madame de Chamblay, il n'y aurait plus de célibataires, ce qui serait un grand bonheur pour la France, dont toutes les statistiques constatent la dépopulation. Mais revenons à M. de Chamblay : tu ne veux donc pas acheter sa terre ?

MAX.

Mais non.

LE BARON.

Ne lui en dis rien avant ton départ du château.

MAX.

Pourquoi cela ?

LE BARON.

Parce qu'il est déjà de très-mauvaise humeur, ayant, à l'heure qu'il est, perdu une trentaine de mille francs, dont vingt mille rien qu'avec moi, et qu'il sera de bien plus méchante humeur demain matin, où, du train dont il y va, il en aura perdu cent mille. M. de Chamblay ne s'aperçoit pas que tu aimes sa femme, parce qu'il compte te vendre sa terre ; mais, quand tu auras refusé d'acheter sa terre, peut-être s'apercevra-t-il alors que tu aimes sa femme.

MAX.

Où veux-tu en venir ?

LE BARON.

A te dire ceci, qui est, je crois, un bon conseil : si l'on chasse encore demain, ne te place pas trop près de M. de Chamblay ; il sera, je te l'ai dit, d'exécrable humeur. Les gens d'exécrable humeur sont distraits ; ne te mets pas trop près de M. de Chamblay, un coup de fusil est bientôt parti, et qui sait où va le plomb ?

MAX.

Alfred !...

LE BARON.

Je ne te dis pas qu'il le ferait exprès, Dieu m'en garde ! mais les gens distraits, c'est une peste en chasse, vois-tu ! c'est pis que les myopes ; les myopes voient encore à une certaine distance, les distraits ne voient à aucune. Adieu.

MAX.

Au revoir.

LE BARON, revenant.

Ah ! cependant, s'il tire sur toi, qu'il te manque ou qu'il te touche, ne riposte pas : la loi ne permet pas d'épouser les veuves qu'on a faites soi-même, et, puisque tu aimes madame de Chamblay, je ne sais pas comment le ciel s'y prendra... mais il faut que tu l'épouses, n'est-ce pas ? eh bien, le jour où tu l'épouseras...

MAX.

Eh bien, ce jour-là ?

LE BARON.

Eh bien, ce jour-là, tu auras, je crois, une agréable surprise.

MAX.

Comment ?

LE BARON.

Ne te place pas trop près de M. de Chamblay !

(Il sort.)

SCÈNE VI

MADAME DE CHAMBLAY, MAX.

MAX, courant au balcon.

Sommes-nous seuls enfin ?

MADAME DE CHAMBLAY.

Oui, bien seuls !

MAX.

Je ne voulais pas vous demander précisément si nous étions seuls, je voulais vous demander si vous ne craigniez pas d'être troublée.

MADAME DE CHAMBLAY.

Seule, Zoé a la permission d'entrer chez moi sans frapper ou se faire annoncer, et encore n'est-ce que dans le cas où quelque danger me menacerait. Que faisait M. de Chamblay au moment où vous avez quitté le salon ?

MAX.

Je ne sais si je dois vous dire cela, chère amie ; mais, si détachée que vous soyez des biens de la terre, le contre-coup de cette fatale passion du comte vous frappe toujours ; le comte continuait à perdre. Alfred vient de lui gagner vingt mille francs.

MADAME DE CHAMBLAY.

Le malheureux!...

MAX.

Pendant toute la soirée, le comte m'a paru attendre de vous une chose à laquelle vous ne vouliez pas répondre.

MADAME DE CHAMBLAY.

Vous avez remarqué cela, Max?

MAX.

Oui, et, je l'avoue, ses regards, ses signes d'impatience ne m'ont pas laissé sans inquiétude. Que vous demandait-il ou plutôt qu'exigeait-il de vous?

MADAME DE CHAMBLAY.

Il veut que je consente à la vente de la terre de Bernay, mon dernier bien personnel.

MAX.

Oui, je sais cela : M. Loubon et Alfred m'en ont parlé.

MADAME DE CHAMBLAY.

Voilà l'objet de sa préoccupation. En trois ans, il a dévoré deux millions; eh bien, je vous avoue que j'hésite à me dépouiller de ce dernier héritage paternel et à revêtir la robe de mendiante; Bernay vendu, nous n'avons plus rien, et, porteur de ma procuration, il a déjà emprunté dessus une centaine de mille francs; il a rapporté de Paris un acte de vente en blanc, et, hier et avant-hier, nous avons déjà eu de graves altercations à ce sujet; avec l'homme que j'aime, avec vous, Max, je supporterais la médiocrité et même la misère; mais, avec l'homme que je n'aime pas, la misère est une double infortune, et je n'aime pas M. de Chamblay; demain, s'il continue à perdre, nous aurons quelque nouvelle contestation, et ces contestations, je le sens, — non que je craigne de céder, je sais la mesure de ma volonté, — mais physiquement elles me brisent... (*Elle écoute.*) Attendez...

MAX.

Quoi?

MADAME DE CHAMBLAY.

C'est le pas de Zoé.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ZOÉ.

ZOÉ, entrant vivement et refermant la porte derrière elle.
Madame! madame!...

MADAME DE CHAMBLAY.
Eh bien?

ZOÉ.
M. Alfred, en voulant donner la revanche à M. le comte, vient de faire sauter la banque; on dit au salon que c'est un coup de plus de trente mille francs, sans compter ce qui était engagé sur parole.

MADAME DE CHAMBLAY.
Après?

ZOÉ.
M. le comte, qui avait déjà, en jouant, bu beaucoup de punch, s'est levé, a passé à l'office et a bu coup sur coup cinq ou six verres de champagne; puis il est monté à sa chambre, et j'ai bien peur que, de chez lui...

MADAME DE CHAMBLAY.
Silence! il vient.

ZOÉ.
Le voilà.

MAX.
Edmée, si vous aviez besoin de moi...

(M. de Chamblay frappe à la porte.)

MADAME DE CHAMBLAY.
Rentrez chez vous, éteignez vos lumières, et, sur votre honneur, ne venez pas que je ne vous appelle. Sur votre honneur, Max?

MAX.
Sur mon honneur!

(Il éteint les lumières. M. de Chamblay frappe de nouveau.)

ZOÉ.
Et moi, madame?

MADAME DE CHAMBLAY.
Dans ma chambre.

(On frappe encore.)

M. DE CHAMBLAY, en dehors.
Êtes-vous couchée, madame?

MADAME DE CHAMBLAY.

Non, monsieur, me voici.

MAX, à travers la porte.

Vous reverrai-je ?

MADAME DE CHAMBLAY, à Max.

Oui.

(Elle va ouvrir.)

SCÈNE VII

M. DE CHAMBLAY, MADAME DE CHAMBLAY.

M. DE CHAMBLAY.

Je suis aise que vous ne soyez pas encore au lit, madame, 'ai à vous parler d'affaires.

MADAME DE CHAMBLAY.

Ne pourriez-vous remettre cet entretien à demain, monieur ?

M. DE CHAMBLAY.

Impossible, madame : il faut que demain je sois à Rouen à emps pour partir par le convoi de midi.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mais vos hôtes, monsieur, vos convives ?

M. DE CHAMBLAY.

Vous leur ferez les honneurs de la maison et ils ne se plaindront pas du changement de maître.

MADAME DE CHAMBLAY.

Vous savez, monsieur, que, si l'objet de notre entretien doit être le même que celui des deux derniers que nous avons eus ensemble, il est inutile.

M. DE CHAMBLAY.

C'est ce que nous allons voir. J'ai décidé, madame, parce que la chose est absolument nécessaire, de vendre la terre, le château et les fermes de Bernay, voici l'acte de vente en blanc; je sais que la même personne qui a acheté Juvigny achèterait volontiers, si vous lui en disiez un mot, Bernay et ses dépendances. Vous avez beaucoup d'influence sur cette personne, madame! je ne vous en fais pas un reproche, au contraire, je m'en félicite, et je suis convaincu qu'au premier mot de vous, elle en donnera bien six cent mille francs. Elle a bien donné de la terre de Juvigny vingt mille francs de plus que cette

terre ne valait, elle donnera bien de la terre de Bernay deux cent mille francs de moins qu'elle ne vaut.

MADAME DE CHAMBLAY.

Vous êtes dans l'erreur, monsieur le comte, je n'ai aucune influence sur la personne que vous voulez dire, et j'en aurais que je ne l'emploierais pas, attendu que la terre de Bernay ne sera pas vendue.

M. DE CHAMBLAY.

Et qui empêchera qu'elle ne soit vendue?

MADAME DE CHAMBLAY.

Moi.

M. DE CHAMBLAY.

Comment cela?

MADAME DE CHAMBLAY.

En ne donnant pas ma signature.

M. DE CHAMBLAY.

Vous ne donnerez pas votre signature, quand je vous dis qu'il est nécessaire que vous me la donniez? (Éclatant.) Oh! oh! vous ne me connaissez pas encore, madame! et, en effet, c'est la première fois que vous osez me résister en face. (Il prend la plume et dépose l'acte sur la table.) Voulez-vous me faire la grâce de signer, madame?

MADAME DE CHAMBLAY.

Non, monsieur.

M. DE CHAMBLAY.

Je vous en prie.

MADAME DE CHAMBLAY.

Inutile.

M. DE CHAMBLAY, la soulevant par-dessous les bras.

Je le veux!

MADAME DE CHAMBLAY.

Ah! monsieur, après les douleurs morales que vous m'avez fait éprouver, vous devriez comprendre que les douleurs physiques ne peuvent rien sur moi.

M. DE CHAMBLAY.

Vous signerez, cependant, madame.

MADAME DE CHAMBLAY.

Que pouvez-vous me faire, monsieur? je ne crains pas la douleur, je vous l'ai dit. Me tuer? je ne crains pas la mort, et, si le suicide n'était pas un crime, il y a longtemps que le

er ou le poison, en me débarrassant de la vie, vous eût débarrassé de moi.

M. DE CHAMBLAY.

Eh bien, nous allons voir, madame, si vous êtes aussi ferme que vous le dites contre la douleur. Décidez-vous à signer! Il est temps de vous décider à signer, je vous dis qu'il est temps!

MADAME DE CHAMBLAY.

Et moi, je vous dis que, si vous ne sortez pas de chez moi, à l'instant même, monsieur, si vous continuez à me menacer, je vous dis que je serai obligée d'appeler un protecteur et de rendre un étranger témoin de l'état où vous êtes et des excès indignes auxquels vous vous portez.

M. DE CHAMBLAY.

Eh bien, que notre destinée s'accomplisse jusqu'au bout! (La tirant à lui.) Signez, madame!

MADAME DE CHAMBLAY, se dégageant par un violent effort et ouvrant la porte de communication.

A moi, monsieur de Villiers!

SCÈNE IX

LES MÊMES, MAX, entrant par la porte que vient d'ouvrir madame de Chamblay.

MAX.

Monsieur le comte, vous êtes un misérable! monsieur le comte, vous êtes un lâche! monsieur le comte, vous êtes un gentilhomme indigne du titre que vous portez! entendez-vous? c'est moi qui vous le dis, moi, Max de Villiers, et je vous le dis non-seulement en mon nom, mais au nom de toute la noblesse de France. (M. de Chamblay tire un pistolet de sa poche.) Tirez, et vous ne serez plus justiciable de l'épée d'un honnête homme, mais de la hache du bourreau.

M. DE CHAMBLAY.

Un amant à une heure du matin dans la chambre de ma femme, il y a flagrant délit et je suis dans mon droit.

(Il tire ; quoique touché à l'épaule, Max reste debout.)

MADAME DE CHAMBLAY pousse un cri, se précipite sur la plume et signe.

Tenez, monsieur, voilà ce que vous voulez. Sortez maintenant.

(M. de Chamblay jette un coup d'œil sur l'acte et sort vivement.)

SCÈNE X

LES MÊMES, hors M. DE CHAMBLAY.

MADAME DE CHAMBLAY, jetant ses bras au cou de Max.

Et maintenant que je n'ai plus rien à moi, que moi, — à toi, mon bien-aimé, à la vie, à la mort !

ACTE CINQUIÈME

Un grand cabinet donnant de plain-pied sur un parc magnifique.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON, à un bureau élégant; BERTRAND, en grand costume de chef de cuisine.

LE BARON.

Ah çà ! mon cher monsieur Bertrand, il s'agit ici de soutenir dignement l'honneur du drapeau; nous avons demain un dîner de vingt couverts, les plus fines fourchettes du département; je vous ai donné huit jours pour faire vos provisions et penser à votre menu; voyons le résultat de vos méditations.

BERTRAND.

Monsieur le baron avait dit : « Une table de vingt couverts; » j'ai pensé que, pour une table de vingt couverts, il fallait au moins deux potages.

LE BARON.

Vous avez pensé juste, monsieur Bertrand; voyons vos deux potages !

BERTRAND.

L'un à la reine, aux avelines; l'autre une bisque rossolis ux pouparts.

LE BARON.

Très-bien!...

BERTRAND.

Puis quatre grosses pièces.

LE BARON.

Quatre grosses pièces, soit!

BERTRAND.

Je proposerai à M. le baron, un turbot à la purée d'huîtres vertes, une dinde aux truffes de Barbezieux...

LE BARON.

Une dinde aux truffes? Mais c'est un rôti, cela, il me semble!

BERTRAND.

M. le baron fait erreur: cela ne se sert comme rôti que dans la petite bourgeoisie.

LE BARON.

C'est possible, mais il me semblait que j'avais, dans ma jeunesse, mangé des dindes aux truffes, en manière de rôti.

BERTRAND.

C'était les jours où M. le baron s'encanaillait; la dinde aux truffes est une grosse pièce, et ce serait commettre un crime de lèse-gastronomie que de lui laisser occuper la place du rôti.

LE BARON.

Très-bien, je retire ma proposition.

BERTRAND.

Retirez, monsieur le baron, retirez! La troisième grosse pièce sera, sauf votre avis, une carpe du Rhin à la Chambord, et des reins de sanglier à la Saint-Hubert.

LE BARON.

Bravo, monsieur Bertrand! Voyons maintenant vos quatre entrées.

BERTRAND.

M. le baron sait qu'en province, on ne se procure pas tout ce qu'on veut.

LE BARON.

Pas d'excuses, monsieur Bertrand! avec un homme comme vous, je ne les admets pas. Vos quatre entrées?

BERTRAND.

Paté chaud de pluviers dorés, six ailes de poulardes glacées aux concombres, dix ailes de canetons au jus de bigarrade, matelote de lottes à la bourguigonne.

UN VALET, annonçant.

M. le comte Max de Villiers.

BERTRAND, impatienté.

En vérité, M. le baron ne peut pas s'occuper un instant avec tranquillité d'affaires sérieuses.

LE BARON.

Oui, c'est terrible, monsieur Bertrand! heureusement que vous vous en occupez pour moi; sans quoi, je ne sais pas comment irait ma préfecture; mais laissez-moi votre menu, je l'étudierai à loisir.

BERTRAND.

J'attendrai à l'office les ordres de M. le baron.

LE BARON, au Valet.

Faites entrer M. de Villiers.

SCÈNE II

LES MÊMES, MAX.

LE BARON, désignant Bertrand, qui va sortir.

Mon cher Max, je t'ai dit qu'un jour ou l'autre, je te présenterais M. Bertrand... Il est en train, à l'heure qu'il est, de se préparer un triomphe pour demain. Hélas! mon cher ami, quoique tu sois invité des premiers, ta voix lui manquera et il ne s'en consolera jamais; son dîner de demain devait être son chef-d'œuvre... — Allez, Bertrand, et soyez digne de vous-même, c'est tout ce que je vous demande.

(Bertrand sort.)

MAX.

Et pourquoi n'assisterai-je pas, demain, au triomphe de M. Bertrand?

LE BARON.

Par la raison infiniment simple, cher ami, que demain, selon toute probabilité, à l'heure ou nous dînerons, tu courras la poste sur la route de Calais.

MAX.

Ta police toujours?

LE BARON.

Ma police toujours!... Ose dire que non.

MAX.

Eh bien, soit, je te l'accorde comme fait accompli.

(Il lui tend la main droite.)

LE BARON.

L'autre! je craindrais de te faire mal en serrant celle-ci.

MAX.

Décidément, mon cher, tu es sorcier.

LE BARON.

Tu vois que ce qu'il y a de mieux à faire désormais, c'est de tout me dire; car, outre l'appui matériel que je puis te prêter, je te donnerai aussi quelques bons conseils. Ma frivolité apparente est comme ces fleurs qui poussent sur les grèves. Laisse-moi commencer par l'appui matériel.

MAX.

Je t'écoute.

LE BARON.

Eh bien, d'abord, au lieu d'acheter une vieille chaise de poste qui t'a coûté quinze cents francs et qui se brisera au premier cahot, tu aurais dû me demander la mienne, qui est toute neuve et excellente; aussi tu ne seras pas étonné que j'aie fait dire à la poste d'amener ici les chevaux et d'atteler dans la cour.

MAX.

Mais, mon ami, dans les circonstances où mon départ doit avoir lieu, n'y a-t-il pas quelque chose de compromettant pour toi qu'il date de la préfecture?

LE BARON.

Le beau mérite, si l'on ne rendait à ses amis que des services qui ne compromettent point celui qui les rend!

MAX.

Tu es admirable, ma parole d'honneur! Et si l'on te destitue?

LE BARON.

Tant pis pour le gouvernement, il ne trouvera pas beaucoup de préfets comme moi, va.

MAX.

Et après?

LE BARON.

Après quoi?

MAX.

Qu'ai-je fait encore ?

LE BARON.

Une imprudence énorme: tu as été chez tous les banquiers de Bernay et d'Évreux demandant de l'or. Tiens, voici douze rouleaux contenant mille francs chacun.

MAX.

Alors, je vais te les rendre en billets de banque ?

LE BARON.

Garde-les, tes billets de banque, pour le cas où tu serais obligé d'aller jusqu'en Amérique.

MAX.

Oh ! le cas ne se présentera point.

LE BARON.

Qui sait? si l'idée lui prenait de vous poursuivre !

MAX.

Il n'y a pas de crainte : sa femme n'a plus de signature à lui donner ; je n'en ai pas moins besoin d'un passe-port, et j'ai compté sur toi pour cela.

LE BARON.

Je t'en ai préparé un en blanc, tu vas le remplir de ta main.

MAX.

Pourquoi de ma main ?

LE BARON.

Pour que tu puisses ajouter de la même écriture, au moment de t'embarquer : *Voyageant avec sa femme.*

MAX.

Tu sais donc que l'adorable créature consent à s'exiler ?

LE BARON.

Et c'est ici, mon cher Max, que l'ami va cesser de parler pour faire place au moraliste. L'adorable créature consent à te suivre, dis-tu ?... Mais as-tu réfléchi à la terrible responsabilité dont se charge un honnête homme qui enlève une femme mariée, même à un coquin ? A partir de ce jour-là, tous ses torts disparaissent, et c'est lui qui devient la victime. Partout où vous le rencontrerez, toi ou elle, ce sera à vous de rougir. C'est un lien de toute la vie, songes-y, que l'amant imprudent s'impose, un lien indissoluble et plus sacré que celui du mariage ; il s'engage non-seulement à aimer jusqu'à la mort la femme qui pour lui a manqué à tous ses devoirs, mais encore à la respecter au-dessus de toutes les autres. Je

sais bien qu'après la scène de l'autre nuit, après cette violence exercée sur elle, après ce coup de pistolet tiré sur toi, il était impossible que mademoiselle de Juvigny demeurât sous le même toit qu'un mari joueur, ivrogne et meurtrier... Mais, mon ami, nous avons des lois, trop restreintes peut-être, mais qui cependant ont prévu le cas où il devient impossible à une honnête femme de vivre avec un malhonnête homme ; ces lois autorisent la séparation de corps et de biens : il est trop tard pour la séparation de biens, je le sais, madame de Chamblay est ruinée, et ruinée par le fait de son mari ; mais il est temps pour la séparation de corps. A ta place, mon ami, — il est vrai que je ne suis pas amoureux, moi,—j'eusse attendu quelque temps encore avant de prendre un parti décisif. M. de Chamblay est un homme fatal, il est né sous quelque mauvaise planète, sous Saturne probablement ; il est de ceux qui portent malheur aux autres et à eux-mêmes ; une fois ruiné, et ce ne sera pas long, M. de Chamblay ne survivra pas à sa ruine ; l'adorable créature sera libre, et rien ne t'empêchera plus de l'adorer.

MAX.

Et si, avant cela, dans un moment de colère, il la tue !... Cet homme est capable de tout ; le pistolet qu'il a dirigé sur moi, il pouvait le diriger sur elle ; la balle qui m'a effleuré l'épaule pouvait lui traverser la poitrine !... s'il me cherche une querelle et que je sois obligé de me battre avec lui, je suis forcé de le ménager : si je le ménage, il me tue ; ou je ne le ménage pas, et c'est moi qui le tue, deux circonstances qui me séparent également et à jamais d'Edmée. Mon ami, ne laissons point le soin de notre bonheur au plus aveugle et au plus inflexible de tous les dieux, le destin... Si j'étais sûr que la Providence ne prît quelquefois le nom de hasard, je me fierais à cette sainte fille de notre religion et je lui dirais : « Voilà deux cœurs purs et selon l'esprit du Seigneur, qui se reposent en toi, veille sur eux ! » Mais, quand je tiens le bonheur entre mes bras, ne viens pas me demander de le lâcher pour son ombre. J'ai la réalité, bien fou je serais de l'échanger contre l'espérance... Quant à être sûr d'aimer Edmée toujours, c'est l'affaire de mon cœur, et je connais mon cœur !... Quant à être certain de la mettre dans mes respects au-dessus des autres femmes, c'est l'affaire de ma conscience, et je suis sûr de ma conscience... J'accepte ta chaise de poste, j'accepte

ton argent, j'accepte ton passe-port ; mais, quant à tes conseils, je les repousse, sans toutefois les désapprouver. Tu aurais raison si tu t'adressais à deux âmes vulgaires... Merci encore une fois, mon ami. A quiconque te parlera de moi, parle de moi comme d'un homme qui n'a jamais fait défaut à une dette, pas plus à une dette d'argent qu'à une dette de cœur. Maintenant, Edmée, en costume de voyageuse, est dans l'hôtel en face; je vais l'aller chercher et je l'amène ici, puisque tu permets que ce soit d'ici que nous partions.

LE BARON.

Laisse-moi lui faire dire de venir te rejoindre, il reste encore assez de jour pour que l'on vous voie ensemble, ce qui est à la fois inutile et dangereux. Vous vous tiendrez dans une des chambres retirées de mon hôtel; l'aubergiste ne pourra pas dire qu'elle est sortie de chez lui avec toi, vous partirez à l'heure que vous voudrez, les chevaux de poste sont commandés pour huit heures. (Il sonne, un Domestique entre.) Georges, allez dire à la dame qui est à l'hôtel en face...

MAX.

Au premier, chambre numéro 3.

LE BARON.

De venir rejoindre ici la personne qui l'attend. *La personne qui l'attend, vous comprenez.* Ne prononcez pas le nom du comte. (Le Domestique sort.) Maintenant, mon cher, guette à la fenêtre la sortie et l'arrivée de ta dame, et laisse-moi suivre une affaire de la plus haute importance, le menu de mon dîner de demain... (Pendant que Max va à la fenêtre, le Baron reprend son menu; le Domestique apporte une lampe.) Voyons, où en étions-nous?... « Quatre plats de rôt. » C'est cela! « Deux poules faisanes, l'une piquée, l'autre bardée; buisson composé d'un brochet fourré de dix petits homards et de quarante écrevisses au vin de Sillery. » Ce Bertrand est véritablement un homme supérieur !... « Deux engoulevents, quatre râles, quatre ramereaux, deux tourtereaux, dix cailles rôties, terrine de foies de canard, de Toulouse... »

MAX, s'écriant.

La voilà, cher ami, la voilà !...

LE BARON.

Eh bien, va la recevoir.

(Max s'élance, ouvre la porte, madame de Chamblay paraît.)

SCÈNE III

LE BARON, MAX, MADAME DE CHAMBLAY.

LE BARON, s'inclinant.

Soyez la bienvenue chez moi, madame, et puissiez-vous, en y venant, avoir fait votre premier pas vers le bonheur !

MADAME DE CHAMBLAY.

J'y viens rejoindre un homme que j'aime de toute mon âme, monsieur, et remercier un frère que j'estime de tout mon cœur.

MAX.

Oh ! oui, remerciez-le, Edmée, car il a toutes les délicatesses que vous pourriez demander à un cœur de femme, et toute la force que l'on demande à l'âme d'un ami. (Madame de Chamblay tend la main au baron.) Imaginez-vous, Edmée, que le baron nous donne sa voiture, un passe-port en blanc, avec lequel vous pouvez passer pour ma femme, et permet, pour que notre départ reste ignoré, que nous partions de chez lui.

LE BARON.

Dans la situation où vous êtes, on ne saurait prendre trop de précautions.

LE VALET, annonçant.

M. le comte de Chamblay.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mon mari !...

MAX.

Que vient-il faire ici ?

LE BARON

Ce ne peut être qu'un hasard qui l'amène. Entrez dans ce cabinet et ne sortez point que je ne vous en ouvre la porte. (Ils entrent dans le cabinet, dont le Baron pousse la porte sur eux. Au Valet.) Faites entrer.

SCÈNE IV

LE BARON, M. DE CHAMBLAY.

M. DE CHAMBLAY.

Je viens vous faire mes excuses, monsieur, d'avoir été trois jours à acquitter une dette qui ordinairemant se paye dans

les vingt-quatre heures; mais, tant avec vous qu'avec les autres joueurs, j'avais perdu près de quatre-vingt mille francs, et vous comprenez que l'on n'a pas toujours quatre-vingt mille francs chez soi, à la campagne; j'ai donc été obligé de faire un voyage à Paris, et, malgré toute la promptitude possible, je n'ai pu en partir que ce matin par le convoi de neuf heures; j'ai pris la poste à Rouen, et me voilà, monsieur J'espère qu'en faisant la part de la difficulté, vous voudrez bien avoir pour moi quelque indulgence.

LE BARON.

Veuillez me permettre, monsieur le comte, de vous dire que j'ignore complétement à quelle dette vous faites allusion.

M. DE CHAMBLAY.

Mais je fais allusion, monsieur le baron, aux quarante mille francs que j'ai perdus contre vous, et, comme vous étiez mon plus fort créancier, c'est à vous que suis venu d'abord. Ce portefeuille contient quarante mille francs en billets de banque; vous convient-il de les compter?

LE BARON.

Je vous le répète, monsieur, vous me rendrez un très-grand service à moi, et peut-être en rendrez-vous un plus grand à vous-même, en oubliant ce qui s'est passé à Bernay; je vous le réitère, monsieur, je ne vous ai rien gagné, vous ne me devez rien, je ne recevrai rien de vous.

M. DE CHAMBLAY.

Je ne comprends pas, monsieur le baron, je ne comprends pas.

LE BARON.

Tenez-vous absolument à comprendre?

M. DE CHAMBLAY.

J'avoue que cela me ferait plaisir.

LE BARON.

Eh bien, monsieur le comte, vous nous avez donné un excellent dîner arrosé des vins les plus rares, et j'ajouterai des plus capiteux. Nous nous sommes mis à jouer en sortant de table, et je doute qu'aucun de nous s'y soit mis avec une tête bien saine.

M. DE CHAMBLAY.

Excepté moi, monsieur.

LE BARON.

Obligé de faire raison aux nombreux toasts qui ont été portés et que vous avez portés vous-même, il est au moins probable qu'une susceptibilité outrée vous pousse seule à affirmer votre sang-froid au milieu de l'excitation générale. Quant à moi, monsieur, la crainte seule de vous donner un démenti me ramènerait à votre opinion.

M. DE CHAMBLAY.

C'est-à-dire que, le plus galamment du monde, monsieur le baron, et dans un but que je ne comprends pas, vous essayez de me persuader que j'étais ivre ! Eh bien, non, monsieur, j'affirme que je ne l'étais pas.

LE BARON.

Mais il me semble, monsieur, que le démenti que je craignais de vous donner...

M. DE CHAMBLAY.

Pardon, monsieur, je ne vous démens pas, je me justifie. Mais avouez, monsieur le baron, que vous avez quelque autre raison sur laquelle vous appuyez le singulier refus que vous faites de recevoir une somme que je vous dois.

LE BARON.

J'espérais que vous vous contenteriez de la première.

M. DE CHAMBLAY.

Malheureusement, monsieur, vous comprenez que c'est impossible.

LE BARON.

Impossible, monsieur ? réfléchissez avant de répéter ce mot.

M. DE CHAMBLAY.

Impossible !

LE BARON.

Alors, puisque vous m'y forcez, je vais vous expliquer cela. Tant que j'ai cru gagner un argent qui était le vôtre, j'ai regardé notre jeu comme sérieux, et, vous m'eussiez payé le même soir, que j'eusse probablement, sans observation aucune, accepté la somme: mais, pendant les trois jours qui viennent de s'écouler, j'ai appris des choses qui me forcent à vous dire : Remettez ce portefeuille dans votre poche, monsieur ; je regarderais comme une indélicatesse de recevoir votre argent.

M. DE CHAMBLAY.

Et qu'avez-vous appris, s'il vous plaît, monsieur, qui vous rende si susceptible ?

LE BARON.

J'ai appris que l'argent avec lequel vous voulez me payer n'est pas le vôtre.

M. DE CHAMBLAY.

N'est pas le mien !... Mais à qui est-il donc ?

LE BARON.

C'est la dot de mademoiselle de Juvigny, que sa mauvaise étoile a faite madame de Chamblay.

M. DE CHAMBLAY.

Monsieur le baron, vous recevrez cependant cet argent que je soutiens vous devoir, moi ; vous le recevrez, c'est moi qui vous le dis.

LE BARON.

Eh bien, monsieur le comte, puisque votre mauvaise fortune l'emporte sur ma volonté, je vais en appeler à vous-même. Si par hasard vous aviez joué avec un bandit et un meurtrier, que ce bandit eût perdu avec vous une somme de quarante mille francs qu'il n'avait point, et que vous apprissiez que, pour la payer, il a été forcé de faire violence à une femme et de mettre le pistolet sur la gorge d'un homme, recevriez-vous l'argent qu'il vous apporterait et que vous sauriez venir de pareille source ?

M. DE CHAMBLAY.

Monsieur !...

LE BARON.

Non, n'est-ce pas ? Vous voyez bien que je ne puis recevoir le vôtre.

M. DE CHAMBLAY.

Monsieur le baron, vous venez de me faire, de parti pris, une de ces injures qui ne se lavent que dans le sang.

LE BARON.

Je pourrais vous dire, monsieur, qu'il y a du sang qui ne lave pas, mais qui tache ; cependant, du moment que vous placez la question sur ce terrain-là, je vous y suivrai !... Monsieur le comte, je suis tout à votre disposition. J'ai fait ce que j'ai pu pour ne pas vous donner d'explications, vous

les avez exigées; au lieu de baisser la tête sous le poids de la honte, vous me provoquez, j'accepte; la main de Dieu est dans tout ceci... Je vous tuerai, monsieur, je vous tuerai!

M. DE CHAMBLAY.

Des menaces!

LE BARON.

Non! c'est le cri de ma conscience... Votre femme, une sainte créature, a été ruinée, violenté par vous, cela mérite justice! Mon ami, une âme loyale, un cœur droit, a failli être assassiné par vous, cela mérite vengeance! Oh! cette vengeance, il n'en eût pas laissé le soin à un autre, croyez-le bien! mais il aime madame de Chamblay!... mademoiselle de Juvigny, veux-je dire, il est aimé d'elle! Vous voyez bien qu'il faut que ce soit un autre qui vous tue. Eh bien, cet autre... Monsieur le comte, je suis à votre disposition.

M. DE CHAMBLAY.

J'aurai l'honneur de vous envoyer demain mes témoins,

LE BARON.

Oh! demain, je serai bien occupé; j'ai tout le conseil général à recevoir, pas pour mon plaisir, je vous jure.

M. DE CHAMBLAY.

Alors, monsieur, vous me priez de retarder la réparation d'une offense préméditée, profonde, sans excuse?...

LE BARON.

Non pas, vous comprenez mal; au contraire, je vous prie de l'avancer.

M. DE CHAMBLAY.

Expliquez-vous.

LE BARON.

Quand, autrefois, nos grands-pères portaient l'épée au côté et que survenait entre eux un motif de querelle, si cette querelle était sérieuse, si même elle ne l'était pas, ils tiraient l'épée à l'instant même; si c'était le jour, à la lumière du soleil, si c'était la nuit à la lumière de la lune. Quoique nous soyons fort dégénérés de nos aïeux, vous plairait-il de faire comme eux, monsieur le comte?

M. DE CHAMBLAY.

Par malheur, on ne porte plus d'épée.

LE BARON.

J'en ai là deux paires, monsieur, montées par Devisme, l'une en tierce, l'autre en quarte; vous choisirez celles qui vous conviendront le mieux; il fait un clair de lune magnifique, mon jardin semble fait exprès pour vider ces sortes de différends; s'il vous convient d'accepter mes épées, mon jardin et mon clair de lune, je mets tout cela à votre disposition.

M. DE CHAMBLAY.

Soit, si vous avez aussi des témoins à m'offrir.

LE BARON.

Non, mais entrez au café, à quatre pas d'ici, vous y trouverez dix officiers qui seront heureux de nous aider à vider notre petite querelle.

M. DE CHAMBLAY.

Je vous ai écouté jusqu'au bout, monsieur, c'est vous dire que, dans dix minutes, l'un de nous deux sera mort! Attendez-nous.

(Il sort.)

SCÈNE V

LE BARON, seul, reprenant son menu; puis UN SECRÉTAIRE et UN DOMESTIQUE.

« Huit entremets; grosses pointes d'asperges à la Pompadour et au beurre de Rennes; croûte aux champignons, émincé à lames de truffes noires à la Béchamel; charlotte de poires à la vanille. »

UN SECRÉTAIRE.

Monsieur le baron, voilà les chevaux de la poste qui arrivent, selon vos ordres, j'ai dit au postillon d'atteler.

LE BARON.

Vous avez bien fait. Allez à ma salle d'armes, détachez les deux paires d'épées qui sont accrochées à la muraille à gauche, et apportez-les ici.

UN DOMESTIQUE.

M. le comte de Chamblay, MM. de Lauzières et Billencourt sont au jardin et attendent M. le baron.

(Le Secrétaire rentre avec les épées.)

LE BARON.

C'est bien, je suis à eux; portez ces épées aux témoins de M. de Chamblay. (Allant au cabinet où il a enfermé Max et madame de Chamblay, et l'ouvrant.) Je crois que vous pouvez sortir maintenant; je vais faire un tour au jardin, ne partez pas sans me dire adieu?

(Il descend le perron en courant.)

SCÈNE VI

MAX, MADAME DE CHAMBLAY, LE SECRÉTAIRE.

MAX.

Est-ce que les chevaux de la poste sont arrivés, mon ami? il me semble entendre leurs grelots.

LE SECRÉTAIRE.

Oui, monsieur le comte.

MADAME DE CHAMBLAY.

Et on les a mis à la voiture?

LE SECRÉTAIRE.

Devant moi.

MAX, au Secrétaire.

Croyez-vous que le baron tarde à revenir

LE SECRÉTAIRE

Dame, monsieur le comte, c'est selon comme cela tournera.

MADAME DE CHAMBLAY.

Que voulez-vous dire?

LE SECRÉTAIRE.

Je veux dire que M. le baron vient de sortir avec M. le comte de Chamblay et deux officiers qui portaient chacun une paire d'épées.

MAX et MADAME DE CHAMBLAY.

Des épées!...

MAX.

Et où sont-ils allés?

LE SECRÉTAIRE.

Dans le jardin.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mon Dieu !

LE SECRÉTAIRE, bas, à Max.

Écoutez, on entend le froissement du fer ?

MAX.

Oh ! je cours...

LE SECRÉTAIRE, l'arrêtant.

Restez !... on n'entend plus rien...

(Silence d'un instant. Puis tous ensemble.)

MAX.

Alfred !

MADAME DE CHAMBLAY

Le baron !

LE SECRÉTAIRE

M. le préfet !

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE BARON, avec le plus grand calme.

LE BARON, au Secrétaire.

Faites dételer.

(Le Secrétaire sort.)

MAX.

Que dis-tu ?

LE BARON.

J'ordonne de dételer, tu entends bien.

MADAME DE CHAMBLAY, tremblante.

Mais pourquoi cela, monsieur ?

LE BARON.

Parce que votre départ est devenu inutile.

MAX.

Explique-toi, au nom du ciel !

LE BARON.

Oh ! mon Dieu, c'est bien simple. Nous nous promenions côte à côte, M. de Chamblay et moi, comme deux bons amis, en causant de nos affaires, quand tout à coup — je suis désespéré, madame, de vous dire la chose si brutalement — quand tout à coup, M. le comte a fait un faux pas et est tombé à la

renverse en poussant un cri. Nous avons voulu le relever : il était mort !...

MADAME DE CHAMBLAY.

Oh !... terrible ! terrible !...

MAX, bas.

Tu lui as donné un coup d'épée ?

LE BARON, de même.

Que veux-tu, mon ami! j'ai mis en pratique la maxime que je t'avais citée l'autre jour : « Mieux vaut tuer le diable, que le diable ne nous tue... »

FIN DE MADAME DE CHAMBLAY.

LES BLANCS

ET

LES BLEUS

DRAME EN CINQ ACTES, EN ONZE TABLEAUX

Châtelet. — 10 mars 1869.

DISTRIBUTION

SAINT-JUST	MM.	TAILLADE.
PICHEGRU		LARAY.
EULOGE SCHNEIDER		GOUCET.
LE GÉNÉRAL EISEMBERG		EDMOND GALAND.
HOCHE		DALBERT.
UN VIEILLARD		DONATO.
FARAUD		TOUZÉ.
FALOU		COURTÈS.
SPARTACUS		WILLIAMS.
TÉTREL		PATONNELLE.
YOUNG		BOILEAU.
FENOUILLOT		BOUCHET.
RAOUL		DELACOUR.
STÉPHEN		HODIN.
MONNET		ABEL BRUN.
AUGEREAU		DELORME.
COCLÈS		THÉOL.
ABATUCCI		HUVIER.
DOMERC		LAFERTÉ.
LE GÉNÉRAL PERRIN		NOEL.
PROSPER LENORMAND		HUCHERARD.
JACQUEMIN		PROST.
EILDEMANN		FABRE.
MAITRE NICOLAS		BARBIER.
TITUS. — UN CRIEUR PUBLIC		MARTIN.
UN JEUNE HOMME		STANISLAS.
UN AIDE DE CAMP		AUGUSTE.
UN SOLDAT		BAYARD.
CLOTILDE BRUMPT	Mmes	FLEURY.
MADAME TEUTCH		DELVALLÉE.
CHARLES NODIER		G. GAUTHIER.

GERTRUDE..	LAGRANGE.
UNE MÈRE..	DAUBRUN.
LA DÉESSE RAISON..................................	MARIE LEROUX.
UN JEUNE COLLÉGIEN................................	ABRAHAM.
UNE FEMME DU PEUPLE...............................	BELLAMY.
ÉTIENNETTE..	JENNY BARON.

OFFICIERS, SOLDATS, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, etc.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

L'auberge de la *Lanterne, à Strasbourg.*

Magnifique cuisine de province avec une grande cheminée, une immense table sur laquelle mangent les maîtres et les domestiques. Des cabinets à gauche et à droite; grand escalier au fond, montant aux chambres du premier étage; grande porte donnant sur la rue par un pan coupé.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME TEUTCH, COCLÈS.

MADAME TEUTCH, appelant pendant que huit heures sonnent au coucou.

Hé, l'Endormi ! hé, l'Endormi !

COCLÈS, sortant de dessous le manteau de la cheminée.

D'abord, je ne m'appelle plus l'Endormi; c'était bon sous le tyran, où on n'était pas libre de se choisir un nom. Je m'appelle Coclès.

MADAME TEUTCH.

Eh bien, Coclès, prends ta lanterne et va-t'en voir à l'hôtel de la *Poste* si la diligence de Besançon est arrivée. L'accusateur public, le citoyen Euloge Schneider, a fait retenir ici une chambre pour le fils d'un de ses amis qui arrive ce soir. Tu demanderas le citoyen Charles, un petit jeune homme de quatorze à quinze ans, et tu l'amèneras ici.

COCLÈS.

Il n'aurait donc pas pu y venir tout seul, ici ?

MADAME TEUTCH.

Il paraît que non, puisque je te l'envoie chercher.

COCLÈS.

Ah !... Voyez donc le temps : il pleut à ne pas mettre un ristocrate à la porte.

MADAME TEUTCH.

Tu n'es pas encore parti ?

COCLÈS.

Non ! sans compter que, s'il ne me plaisait pas de partir, e ne partirais pas.

MADAME TEUTCH.

Tu ne partirais pas ?

COCLÈS.

Je connais *les Droits de l'homme !*

MADAME TEUTCH.

Eh bien, moi, je vais t'apprendre ceux de la femme.

(Elle lui donne un soufflet.)

COCLÈS.

Citoyenne Teucht !...

SCÈNE II

LES MÊMES, AUGEREAU.

AUGEREAU, entrant.

De la rébellion contre ta maîtresse, citoyen l'Endormi ?

COCLÈS.

De la rébellion ! peut-on m'accuser de cela ?

AUGEREAU.

Comment, misérable ! tu oses lever la main sur la respectable citoyenne Teutch ?

COCLÈS.

Mais non, au contraire, puisque c'est elle qui l'a baissee sur moi.

AUGEREAU.

J'ai bien entendu le soufflet.

COCLÈS.

Et moi, je l'ai bien senti.

AUGEREAU.

Allons, pas de réplique ! va chercher le citoyen Charles et prends bien garde qu'il ne se mouille les pieds en route. C'est un fils de famille.

COCLÈS.

Et s'il fait exprès de marcher dans le ruisseau ?...

AUGEREAU, avec un geste moitié menaçant, moitié comique.

Jarnidieu !...

COCLÈS, sortant en courant.

Faites donc des révolutions, voilà à quoi ça sert !

SCÈNE III

MADAME TEUTCH, AUGEREAU.

MADAME TEUTCH.

Toujours là au moment où on a besoin de lui, comme dans les contes de fées. (Elle veut lui passer le bras autour du cou.) Oh ! amour d'homme !

AUGEREAU.

Citoyenne Teutch, respect à l'uniforme ! ne compromettez pas le 72e de ligne, où j'ai l'honneur d'être sergent-major. Ces démonstrations exagérées sont bonnes pour le tête-à-tête, porte close et rideaux fermés.

MADAME TEUTCH.

Bah ! est-ce que nous ne sommes pas seuls, mon beau sergent ?

AUGEREAU.

Et les gens qui passent, donc ! Ah ! ton auberge est bien nommée : l'auberge de la *Lanterne*, citoyenne Teutch ! on y voit aussi bien du dehors au dedans que du dedans au dehors.

MADAME TEUTCH.

Mais, voyons, qu'est-ce que ça pourrait vous faire quand on tiendrait quelques petits propos sur notre inclination respective ? il me semble, au bout du compte, que c'est sur moi qu'ils retomberaient.

AUGEREAU.

Allons donc, citoyenne Teutch ! Les gens qui ne rendraient pas justice à vos mérites physiques diraient que je me fais entretenir par l'auberge de la *Lanterne*, ce qui, nuisant à ma considération, pourrait nuire à mon avancement.

MADAME TEUTCH.

Qui pourrait dire cela ?

AUGEREAU.

Les mauvaises langues.

MADAME TEUTCH.

Il est vrai que, depuis un an que tu bois, manges et dors dans mon hôtel, tu ne m'as jamais demandé ton compte.

AUGEREAU.

Citoyenne Teutch, la République est pauvre, ce qui fait qu'elle oublie mensuellement de nous payer notre solde, Quand elle nous payera notre solde, je te payerai ton compte.

MADAME TEUTCH.

Et j'attendrai tant qu'il te plaira, mon petit Pierre.

AUGEREAU.

Citoyenne Teutch!

MADAME TEUTCH.

Eh bien, qu'y a-t-il encore?

AUGEREAU.

Il y a que votre passion vous aveugle tellement, que vous ne voyez pas la patrouille qui passe et que vous oubliez de me donner à souper.

MADAME TEUTCH.

Tiens, méchant garçon, il est là, ton souper!... (Elle le fait entrer dans un cabinet à gauche. Augereau l'enveloppe dans le rideau et l'embrasse au front.) Enfin!

AUGEREAU, frisant sa moustache.

J'aime le mystère, moi! (Il entre en chantant.)

Vive le vin, vive l'amour!

SCÈNE IV

MADAME TEUTCH, UN PORTE-BALLE, descendant l'escalier.

LE PORTE-BALLE, à demi voix

Madame Teutch! madame Teutch!

MADAME TEUTCH.

Que me voulez-vous, mon brave homme?

LE PORTE-BALLE.

Je veux vous payer.

MADAME TEUTCH.

Vous ne me devez rien.

LE PORTE-BALLE.

Madame Teutch, vous ne sauriez croire le plaisir que vous me faites en ne me reconnaissant pas.

MADAME TEUTCH.

Quel plaisir cela peut-il vous faire, mon bon ami?

LE PORTE-BALLE.

Cela prouve que je suis bien déguisé. Le voyageur du numéro 7.

MADAME TEUTCH.

Le général Perrin!

LE PORTE-BALLE.

Une bonne âme vient de me prévenir que je devais être arrêté cette nuit, et vous voyez... je prends mes précautions. Combien vous dois-je?

MADAME TEUTCH.

Pour un jour et une nuit que vous êtes resté chez moi? Une vieille connaissance comme vous, en vérité, cela n'en vaut pas la peine.

LE PORTE-BALLE.

Voilà un assignat de cent francs; payez-vous, bonne madame Teutch; et donnez le reste à vos domestiques.

MADAME TEUTCH.

Ainsi, vous partez, vous quittez la France?

LE PORTE-BALLE.

Peste! je n'ai pas envie de me laisser couper le cou, comme Custine et Houchard. — Adieu, madame Teutch, ne m'oubliez pas dans vos prières.

MADAME TEUTCH.

Non, mon brave monsieur Perrin, non...

LE PORTE-BALLE, reparaissant.

A propos, cachez mon sabre et mon chapeau, qui pourraient vous compromettre.

MADAME TEUTCH.

Soyez tranquille. (Il disparait par la porte latérale.)

SCÈNE V

MADAME TEUTCH, COCLÈS et CHARLES NODIER,
entrant par la porte du fond.

COCLÈS.

Citoyenne Teutch! citoyenne Teutch!

CHARLES, courant au feu.

Oh! le bon feu!

COCLÈS.

Tenez, le voilà, votre voyageur !

MADAME TEUTCH

Où est-il?

COCLÈS.

Dans la cheminée.

MADAME TEUTCH, courant à Charles.

Oh! le pauvre petit! pourquoi grelotte-t-il ainsi et pourquoi est-il si pâle ?

COCLÈS.

Dame! citoyenne, je crois qu'il grelotte parce qu'il a froid, et qu'il est pâle parce que, comme il ne fait ni ciel ni terre, il s'est, en traversant la place du Marché, emberlificoté les jambes dans la guillotine; et ça lui a fait un effet!... Dame! un enfant...

MADAME TEUTCH.

Et il ne vous est rien arrivé autre chose?

COCLÈS.

Oh! si fait, nous avons rencontré le citoyen Tétrel..., vous savez, le directeur de la poste aux chevaux, et sa patrouille; ils nous ont crié: « Qui vive? » Ma foi, il pleuvait si fort, que nous avons, au lieu de répondre, enfilé la ruelle du Lycée, et nous voilà.

MADAME TEUTCH.

C'est bien; je n'ai plus besoin de toi, imbécile!

COCLÈS.

C'est mon pourboire, n'est ce pas?... Merci, bourgeoise!

CHARLES.

Non, mon ami, ton pourboire, le voici.

COCLÈS.

Peste! de la monnaie blanche... Depuis un an que je n'en ai pas vu, ça me fait plaisir d'en revoir.

AUGEREAU, du cabinet.

Holà! la maison!...

COCLÈS.

Dites donc, patronne...

MADAME TEUTCH.

Eh bien?

COCLÈS.

C'est vous, la maison, n'est-ce pas?

MADAME TEUTCH.

Oui.

COCLÈS.

Eh bien, voilà le citoyen Augereau qui vous appelle.

MADAME TEUTCH.

Va à tes chevaux et laisse-nous tranquille !

COCLÈS, en s'en allant.

Ne t'inquiète pas, citoyen Augereau, tu vas être servi.

SCÈNE VI

CHARLES, MADAME TEUTCH, AUGEREAU, sur le seuil du cabinet.

MADAME TEUTCH, à Augereau.

Que veux-tu, citoyen ?

AUGEREAU.

Je vois bien ma chope de bière, mais je ne vois pas ma bouteille de vin.

MADAME TEUTCH.

Toute la cave, mon beau sergent!... toute la cave !

AUGEREAU.

Doucement, mes amours! toute la cave, ce serait trop pour une fois; bouteille à bouteille, je ne dis pas.

MADAME TEUTCH, appelant.

Catherine !... Catherine !...

CATHERINE, se montrant sur l'escalier.

Me voilà, citoyenne.

MADAME TEUTCH.

Une bouteille de bordeaux à M. Augereau.

AUGEREAU.

Merci...

MADAME TEUTCH.

Attendez donc que je vous dise !...

AUGEREAU.

Quoi ?

MADAME TEUTCH.

Le général Perrin, qui occupait le numéro 7, vous savez ?

AUGEREAU.

Oui.

MADAME TEUTCH.

Eh bien, il vient de se sauver déguisé en porteballe.

AUGEREAU.

Cela ne m'étonne pas : il était accusé, du temps qu'il était en garnison à Mayence, d'avoir voulu vendre Mayence à l'ennemi.

MADAME TEUTCH.

Cela ne me regarde pas ; il avait l'habitude de loger chez moi, toutes les fois qu'il passait à Strasbourg. Il y a logé hier comme d'habitude, il a inscrit son nom sur le registre des voyageurs, il est resté vingt-quatre heures, il a payé, il est parti, Dieu le conduise ! (Prenant la bouteille des mains de Catherine.) Tenez, voici votre bouteille de bordeaux, ne dites plus rien.

(Catherine entre dans le cabinet avec Augereau.)

SCÈNE VII

MADAME TEUTCH, CHARLES, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Eh bien, est-il arrivé, notre jeune homme ?

MADAME TEUTCH.

Oui ; tenez,... le voilà qui se chauffe. (Elle entre aussi dans le cabinet.)

GERTRUDE.

Il est gentil tout de même... (A Charles.) Citoyen Charles, je viens, de la part du citoyen Euloge Schneider, m'informer si vous êtes arrivé et si vous avez fait un bon voyage.

CHARLES.

Dis au citoyen Schneider que je suis bien reconnaissant de la peine qu'il se donne ; que le voyage a été excellent, et qu'avec sa permission, j'irai demain lui faire visite.

GERTRUDE.

Ce serait un hasard si vous le trouviez ; aussi vous attendra-t-il demain à dîner.

CHARLES.

A quelle heure, s'il te plaît ?

GERTRUDE.

A deux heures. Ne vous faites pas attendre... Je vous préviens que le citoyen Schneider ne rentre pas toujours de bonne humeur. — Adieu, citoyenne Teutch...

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, hors GERTRUDE.

MADAME TEUTCH, sortant du cabinet.

Galant comme un berger! (Revenant à Charles.) Mon petit ami, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ?

CHARLES.

Volontiers, citoyenne.

MADAME TEUTCH.

Ce serait d'abord de faire un bon petit souper.

CHARLES.

Oh! quant à cela, non, merci... Nous avons dîné à Erstein, je n'ai pas la moindre faim; j'aimerais mieux me coucher, je sens que je ne me réchaufferai complètement que dans mon lit.

MADAME TEUTCH.

Eh bien, on va vous le bassiner, votre lit; puis, quand vous serez dedans, on vous donnera une bonne tasse de lait ou de bouillon.

CHARLES.

Du lait, si vous voulez bien.

MADAME TEUTCH.

Du lait, soit!... En effet, pauvre petit, c'est à peine au monde et ça court les grands chemins... tout seul, comme un homme... Ah! nous vivons dans un triste temps! (Allant à la planche où sont suspendues les clefs.) Voyons cela, voyons cela... Le numéro 5... Non, la chambre est trop grande et la porte ferme mal, il aurait froid, le mignon... Le numéro 9... Non, c'est une chambre à deux lits. Ah!... le numéro 7, que vient de quitter le général Perrin.

CHARLES.

Le général Perrin?

MADAME TEUTCH.

Oui.

CHARLES.

De Besançon?

MADAME TEUTCH.

Je crois qu'oui.

CHARLES.

Je le connais, c'est un ami de mon père. Et vous dites qu'il est parti?

MADAME TEUTCH.

Ma foi, il sortait par cette porte-là, tandis que vous entriez par celle-ci.

CHARLES.

J'en suis fâché, j'aurais voulu le voir.

MADAME TEUTCH.

Il est trop tard, mon petit ami... (A elle-même.) C'est ça qui lui convient: un grand cabinet avec une bonne couchette garnie de rideaux pour le garantir des courants d'air; une jolie cheminée qui ne fume que quand il pleut, avec un Enfant Jésus dessus : ça lui portera bonheur... (Elle embrasse Charles.) Catherine!... Catherine!...

CATHERINE, dans le cabinet d'Augereau.

Citoyenne?

MADAME TEUTCH.

Viendras-tu, quand on t'appelle?

CATHERINE, paraissant.

C'est le citoyen Augereau qui m'embrasse.

MADAME TEUTCH.

Citoyen Augereau!...

AUGEREAU.

Calomnie, citoyenne Teutch! calomnie!..

CATHERINE, se frottant le visage.

Qu'y a-t-il, notre maitresse?

MADAME TEUTCH.

Il y a, citoyenne, que, la première fois que tu te laisseras embrasser par les voyageurs, tu auras affaire à moi.

CATHERINE, qui a vu madame Teutch embrasser Charles.

Et le citoyen Charles, ce n'est donc pas un voyageur?

MADAME TEUTCH.

C'est un enfant, citoyenne, un enfant qui m'est recommandé... Voyons, va préparer le 7 pour ce chérubin-là, et choisis-lui des draps bien fins et bien secs, pendant que je vais lui faire un lait de poule.

CATHERINE.

Le 7, est-ce qu'il n'est pas occupé?...

(Catherine allume une bougie et sort.)

MADAME TEUTCH.

Justement celui qui l'occupait vient de partir... (A Charles.) Savez-vous pourquoi je vous donne le 7, mon enfant?

CHARLES.

Oui, citoyenne, j'ai entendu ce que tu disais dans ton monologue.

MADAME TEUTCH.

Monologue! Jésus Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?... Est-ce encore un mot révolutionnaire?

CHARLES.

Non, citoyenne, c'est un mot français composé de deux mots grecs, *monos*, qui veut dire *seul*, et *logos, discours*.

MADAME TEUTCH.

Vous savez le grec, à votre âge, citoyen?

CHARLES.

Oh! très-peu, citoyenne, et c'est pour l'apprendre beaucoup mieux que je viens à Strasbourg.

MADAME TEUTCH.

Vous venez à Strasbourg pour apprendre le grec! et avec qui, mon Dieu?

CHARLES.

Avec le citoyen Eulogo Schneider, qui vous avait prévenue de mon arrivée et qui vient de m'envoyer inviter à dîner.

MADAME TEUTCH.

Ah! mon pauvre enfant, si vous ne comptez que sur lui pour apprendre le grec...

CHARLES.

Pourquoi ne me l'apprendrait-il pas, puisqu'il était professeur à Bonn? C'est qu'il ne le voudrait pas; il sait le grec comme Démosthènes.

MADAME TEUTCH.

Parce qu'il n'aura pas le temps.

CHARLES.

Et que fait-il donc?

MADAME TEUTCH.

Vous me le demandez?

CHARLES.

Certainement, que je le demande.

MADAME TEUTCH, à voix basse.

Eh bien, il coupe des têtes!

CHARLES.

Il coupe... des têtes?...

MADAME TEUTCH.

Ne savez-vous pas qu'il est accusateur public? Ah! mon

auvre enfant, votre père vous a choisi là un drôle de professeur de grec.

CHARLES.

Mon père ne savait pas cela quand il m'a envoyé ici. Par onheur, je ne suis pas recommandé qu'à lui seul... (Il fait n pas vers l'escalier.)

MADAME TEUTCH.

Eh bien, où allez-vous donc?

CHARLES.

Je vais à ma chambre.

MADAME TEUTCH.

Vous ne la trouverez pas.

CHARLES.

Bon! c'est le numéro 7, dont le lit a des rideaux et dont la cheminée ne fume que les jours où il pleut. Dites donc, citoyenne, il doit joliment y fumer aujourd'hui! Bonsoir et bonne nuit, madame Teutch.

(Il sort.)

MADAME TEUTCH, le suivant des yeux.

Mais quel amour d'enfant !...

SCÈNE IX

MADAME TEUTCH, AUGEREAU, TÉTREL, HUIT HOMMES DE PATROUILLE, DOMESTIQUES.

TÉTREL.

Deux sentinelles à cette porte, une à celle-ci... Que personne ne sorte !

MADAME TEUTCH.

Ah! c'est vous, citoyen Tétrel... Qu'avez-vous donc?

TÉTREL.

J'ai que je cherche deux grosses épaulettes accusées de trahison.

AUGEREAU, sortant de son cabinet.

Deux grosses épaulettes, ce n'est pas encore moi.

TÉTREL.

Non, citoyen Augereau; c'est quelqu'un qui a fait son chemin plus vite que toi, quoi qu'il n'ait peut être pas ton mérite. — Allons, citoyenne Teutch, ton registre.

MADAME TEUTCH.

Le voilà.

TÉTREL, lisant.

« Le citoyen... le citoyen... le citoyen général Perrin, numéro 7. » Celui que nous cherchons est ici.

AUGEREAU.

Buisson creux!...

TÉTREL.

Que veux-tu dire?

AUGEREAU.

Que vous arrivez trop tard... Délogé depuis une heure.

TÉTREL.

Allons donc!...

AUGEREAU.

Quand je vous le dis... Douteriez-vous, par hasard, de la parole d'honneur du sergent-major Augereau ?

TÉTREL.

Non ; mais, en attendant, quatre hommes vont monter au numéro 7, visiter les chambres, fouiller les armoires, sonder les matelas.

MADAME TEUTCH.

Ah! citoyens, citoyens, je vous en prie... Je viens à l'instant même de donner la chambre à un petit jeune homme bien doux, bien gentil, qui n'a rien à faire avec le général Perrin.

TÉTREL, à ses Hommes.

Au numéro 7! et faites-moi descendre le jeune homme bien doux, bien gentil, que je l'examine.

MADAME TEUTCH.

Ah! mon Dieu, mon Dieu, ils vont lui faire une frayeur à lui tourner le sang.

TÉTREL.

Il est donc bien nerveux, ton protégé, citoyenne Teutch? (Allant à l'escalier.) Ah çà! faudra-t-il que je monte moi-même ?...

LES HOMMES DE LA PATROUILLE.

Nous voilà... nous voilà...

(Ils font descendre Charles avec le chapeau du général Perrin sur la tête et son sabre au côté.)

UN HOMME DE LA PATROUILLE, poussant Charles.

Avance à l'ordre, général Perrin.

SCÈNE X

LES MÊMES, CHARLES.

TÉTREL.

Que signifie cette plaisanterie ?

UN HOMME DE LA PATROUILLE.

Nous avons trouvé ce citoyen-là monté sur une table, avec le chapeau sur la tête et ce sabre au côté.

MADAME TEUTCH, à part.

Le chapeau et le sabre du général Perrin !

CHARLES.

La glace était trop haute. J'ai voulu voir comment je serais en militaire : j'ai mis ce sabre à mon côté, ce chapeau sur ma tête, et je suis monté sur une table.

TÉTREL.

Désarmez-le.

AUGEREAU.

Oh! ce ne sera pas difficile.

TÉTREL.

Connais-tu le général Perrin, jeune louveteau ?

CHARLES.

D'abord, je ne suis pas un louveteau. Je suis le fils d'un homme qui vaut certainement mieux que vous.

TÉTREL, levant le poing.

Hein !

AUGEREAU.

Pas de gestes, citoyen Tétrel. (Tétrel regarde Augereau de travers.) C'est comme ça, que veux-tu ! Quand on a un si beau sabre au côté, on le tire contre des gens qui ont des sabres... et l'on n'assomme pas les enfants à coups de poing.

TÉTREL.

Connais-tu le général?

CHARLES.

Oui, je le connais : il est de Besançon, c'est un ami de mon père.

TÉTREL.

C'est bien ; voilà tout ce que l'on voulait savoir, beau jouvenceau. Conduisez le citoyen Charles à la prison des Célestins. Demain, il sera fait plus ample informé.

MADAME TEUTCH.

Oh! mon pauvre petit Charles en prison! — Citoyen Tétrel, permets au moins que je lui fasse porter un lit.

TÉTREL.

Allons donc! et les autres coucheraient sur la paille!... où serait l'égalité?

CHARLES.

Rassure-toi, citoyenne Teutch, une nuit est bientôt passée.

MADAME TEUTCH.

Mais demain... demain...

CHARLES.

Demain, je serai mis en liberté. Il y a un décret de la Convention qui défend de poursuivre les enfants pour crime politique avant seize ans; et, comme je n'en ai que quatorze, que je n'ai ni tué ni volé, je suis tranquille. Adieu, citoyenne Teutch... — Merci, citoyen Augereau.

(Il sort.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, hors CHARLES.

TÉTREL.

Citoyenne Teutch, as-tu d'autres voyageurs dans ton hôtel?

MADAME TEUTCH, tremblant.

Oui, citoyen Tétrel, encore un.

TÉTREL, haut.

Le citoyen Augereau peut-être?

AUGEREAU.

Non, je ne voyage pas, moi, je permane...

TÉTREL.

Qui, alors?

MADAME TEUTCH.

Il ne m'a pas dit son nom.

TÉTREL.

Il ne t'a pas dit son nom! L'ordonnance veut que tous les voyageurs soient inscrits sur les registres dans les vingt-quatre heures qui suivent leur arrivée.

AUGEREAU.

C'est vrai... Mais, comme il n'y a que quatre heures que celui-là est arrivé, il lui en reste vingt pour faire sa déclaration?

TÉTREL.

Il y a du mystère là-dessous, je veux savoir ce soir comment il se nomme.

MADAME TEUTCH.

Je ne sais pas s'il est chez lui... Envoie-le chercher toi-même, citoyen Tétrel... Je te préviens qu'il n'a pas l'air tendre du tout. Ça fait froid dans le dos quand il parle.

TÉTREL.

Le numéro de sa chambre.

MADAME TEUTCH.

Numéro 11.

TÉTREL.

Que deux de vous aillent dire au voyageur du numéro 11...

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE VOYAGEUR.

LE VOYAGEUR, entrant par la droite et montant lentement l'escalier.

Qui me demande ici ?

TÉTREL.

Moi !

LE VOYAGEUR.

Que désires-tu ?

TÉTREL.

Savoir qui tu es.

LE VOYAGEUR.

De quel droit ?

TÉTREL.

Du droit de ma volonté.

LE VOYAGEUR.

Qui es-tu toi-même ?

TÉTREL.

Tétrel, le président de la Propagande.

LE VOYAGEUR.

Je n'ai pas affaire à vous ; tâchez de ne pas avoir affaire à moi.

TÉTREL.

Allons, pas tant de difficulté. Ton nom ?

LE VOYAGEUR.

Tu veux le savoir ? (Il s'approche de Tétrel et lui dit son nom tout bas. — Tétrel fait un mouvement.) Et maintenant, sur ta tête, que

ce nom ne sorte pas de ta bouche jusqu'à demain avant midi (Tétrel fait vivement le salut militaire.)

TÉTREL.

Portez armes!... présentez armes!... Portez armes!... (Les Soldats obéissent, le Voyageur remonte l'escalier.) Par file à gauche, marche!... (Il se remet à la tête de sa patrouille et sort vivement, sans dire un mot.)

AUGEREAU.

Il parait qu'il a son paquet, le citoyen président de la Propagande; il n'y a pas de mal à cela.

(Le Voyageur, qui s'est arrêté sur l'escalier jusqu'à ce que Tétrel et ses Hommes soient sortis, rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XIII

MADAME TEUTCH, AUGEREAU.

MADAME TEUTCH.

Eh bien?...

AUGEREAU.

Eh bien?...

MADAME TEUTCH.

Qui cela peut-il être?

AUGEREAU.

Le diable m'emporte si je m'en doute, par exemple.

MADAME TEUTCH.

A moins que ce ne soit le général Pichegru, qui ne devait arriver que demain.

AUGEREAU.

Allons donc! le général Pichegru a le double de l'âge de celui-ci.

MADAME TEUTCH.

En tout cas, il parait que c'est un personnage important et je vais le recommander à mes gens afin qu'il ne manque de rien.

AUGEREAU.

Pardon, pardon, citoyenne Teutch! auparavant, mon café et mon petit verre d'eau-de-vie... Vous savez que, quand je n'ai pas pris mon gloria, je ne suis pas un homme.

MADAME TEUTCH.

Catherine!...

CATHERINE.

Voilà, citoyenne! voilà!...

MADAME TEUTCH.

Le café et le petit verre du citoyen Augereau. (On les lui donne. Elle les porte dans le cabinet.) Voici, citoyen Augereau.

CATHERINE, un instant seule.

En voilà un qui est gâté!

(On entend le galop d'un cheval de poste avec des grelots. Un Postillon aux couleurs de la République saute à bas du cheval, à la porte.)

SCÈNE XIV

CATHERINE, UN POSTILLON.

LE POSTILLON.

Hé! l'Endormi! va tenir mon cheval. Allons donc! tu bâilleras demain.

COCLÈS, à part.

En voilà un qui ne se gêne pas. C'est à faire pleurer les sans-culottes. (Haut.) C'est bon, on va le tenir, votre cheval, *monsieur* l'aristocrate.

LE POSTILLON, appelant.

Hé! la maison! Un verre de vin de Moselle. (Frappant avec son fouet sur la table.) Est-ce que tout le monde est mort ici?...

SCÈNE XV

LES MÊMES, MADAME TEUTCH, sortant du cabinet d'Augereau.

MADAME TEUTCH.

Si le feu est à la maison, dites-le tout de suite. C'est donc toi, beau postillon, qui fais tout ce tapage-là.

LE POSTILLON, regardant autour de lui et levant son chapeau.

Silence!

MADAME TEUTCH.

Jésus Dieu! c'est vous, monsieur Raoul?

RAOUL.

Oui, c'est moi. M'êtes-vous toujours dévouée, madame Teutch?

MADAME TEUTCH.

Pour que je cessasse de l'être, il me faudrait oublier que je dois tout à votre famille, monsieur Raoul. Mais comment avez-vous pu venir de ce côté du Rhin, vous qui êtes émigré, qui vous battez contre la République?...

RAOUL.

La mere de Clotilde Brumpt se meurt. Le comte doit pass le Rhin cette nuit de son côté pour lui faire ses adieux; s présence peut être nécessaire, ne fût-ce que pour le défendr J'ai reçu une lettre de Clotilde et je suis venu.

MADAME TEUTCH.

Et à quoi puis-je vous être bonne, monsieur Raoul?

RAOUL.

Je ne puis aller prendre un cheval à la poste aux chevau qui est tenue par ce misérable Tétrel... S'il me reconnai sait, je serais perdu. Je ne puis faire les six lieues qui n restent à faire, avec le cheval que j'ai, qui est déjà fourbu j'ai pensé que vous auriez un cheval frais à me donner, que je ne pouvais pas m'adresser à une créature plus discrè et plus dévouée que vous... Me suis-je trompé?

MADAME TEUTCH.

Non, vous ne vous êtes pas trompé; si je n'en avais pa j'en volerais un pour vous. Oui, j'en ai un, mon bon mon sieur Raoul. Ça aura peut-être le trot un peu dur, mais ça n vous laissera pas en route... — L'Endormi! mets la selle à Cuirassier, fais-lui manger double mesure d'avoine.

L'ENDORMI, à part.

Le Cuirassier?... Je vais lui donner le Dragon... C'est l carcan des postillons. (A la cantonade.) Hola! Caracalla qu caracole! (Il sort.)

RAOUL.

Merci, madame Teutch; je vais avec lui pour le presse D'ailleurs, dans l'écurie, je suis mieux caché et j'ai moins d chance d'être reconnu qu'ici.

MADAME TEUTCH.

Dieu yous garde, monsieur Raoul! et mettez bien mes res pects aux pieds de toute la sainte famille.

RAOUL.

Encore une fois, merci, chère madame Teutch!... Mai qu'est-ce que cela?

MADAME TEUTCH.

En effet!

RAOUL.

Écoutez-donc! on dirait une fusillade du côté du pont d Kehl. (On entend crier dans la rue : « Alarme, alarme! ») Ah! par ma foi, voilà qui est bien heureux, cela va m'aider à sortir d Strasbourg. — Adieu, madame Toutch, adieu!

CRIS DANS LA RUE.

Aux remparts! aux remparts! L'ennemi!

(Quelques-uns de ceux qui courent ont des torches, des fusils. On voit passer des estafettes au galop.

AUGEREAU, sortant de son cabinet.

L'ennemi! où est-il?

MADAME TEUTCH.

Au pont de Kehl... Seigneur mon Dieu! si nous allions tre pris d'assaut! Ne me quittez pas, monsieur Augereau!

AUGEREAU.

Mon fusil... mille baïonnettes!

MADAME TEUTCH.

Mon Dieu! qu'est-ce que ça peut être?

AUGEREAU, chargeant son fusil.

C'est ce soudard d'Eisemberg qui avait les avants-postes e Kehl, et qui se sera laissé surprendre.

Les tambours battent la générale. Cris « Aux remparts! » Augereau disparaît avec les gens qui passent et qui crient. Scène de tumulte dans la rue. On entend le galop de plusieurs chevaux.)

LA VOIX D'EISEMBERG.

Gare, gare! *Der Teufel!*

SCÈNE XVI

MADAME TEUTCH, EISEMBERG, FUYARDS, LES DOMESTIQUES, puis LE VOYAGEUR.

Un Cavalier s'arrête à la porte de l'hôtel. Il saute à bas de son cheval; il est sans chapeau, enveloppé d'un manteau qui, en s'ouvrant, laisse voir qu'il n'a que son pantalon et sa chemise. Il jette la bride aux mains de Coclès et entre, son sabre entre ses dents. Sur le seuil, il prend son sabre et le remet au fourreau.

EISEMBERG, entrant.

Vents et tonnerre, en voilà une poursuite!

(Il va à la cheminée, s'assied à califourchon sur une chaise et se réchauffe.)

MADAME TEUTCH, s'approchant.

Ah! Dieu du ciel! comment! c'est toi, citoyen général?

EISEMBERG, brutalement.

Oui, c'est moi!... Après?

MADAME TEUTCH.

Que s'est-il passé ?

EISEMBERG.

Il s'est passé que je me suis laissé surprendre à Ke... comme un imbécile, et que, si la porte ne s'était pas referm... à temps, l'ennemi entrait avec nous dans la ville.

(Deux autres Cavaliers arrivent : l'un est en hussard et n'a que sa pelisse et son pantalon, il est blessé au bras; l'autre, en dragon, sans casque, avec son uniforme à demi boutonné.)

TOUS DEUX, ensemble.

Le général est-il ici ?

EISEMBERG.

Ah ! c'est toi, Briffaut; il paraît que tu as attrapé une égratignure ?

BRIFFAUT.

Ce n'est rien.

EISEMBERG.

Et toi, Fleury ?

FLEURY.

Un coup de sabre au front... Qui était de grand'garde, mon général ?

EISEMBERG.

Le capitaine Rossignol.

FLEURY.

Eh bien, à votre place, je le ferais fusiller carrément, il ne l'aurait pas volé.

EISEMBERG.

Ce n'est pas la peine : les Prussiens s'en sont chargés. (Pendant ce temps-là, sept ou huit autres Cavaliers sont arrivés de la même manière et sont allés se ranger devant le feu, autour de leur général.) Les autres savent que c'est ici le point de ralliement, n'est-ce pas ?

BRIFFAUT.

Oui, général.

EISEMBERG.

Holà ! citoyenne Teutch, à souper pour dix-huit ou vingt personnes.

MADAME TEUTCH.

Mais, Seigneur Dieu ! je n'aurai jamais assez à manger pour tant de monde.

EISEMBERG.

Bah ! nous ne serons pas difficiles, nous savons bien que vous n'étions pas attendus.

(On entend le canon dans le lointain.)

BRIFFAUT.

Entendez-vous les autres, général ?

EISEMBERG.

Oui, ils se cognent, tandis que nous nous chauffons.

MADAME TEUTCH, appelant.

Catherine ! Gretchen ! Coclès !...

FLEURY.

Attendez, madame Teutch, nous allons vous donner un coup de main... (Tous se mettent à la besogne, ouvrent les armoires, tirent des serviettes, des assiettes, des verres, et placent le tout sur la table.)

EISEMBERG, prenant le bout de la table.

Sacrebleu ! citoyenne, il fait meilleur ici qu'à Kehl

FLEURY.

A-t-on jamais vu de pareils brigands?... Réveiller de braves gens au milieu de leur premier sommeil !

BRIFFAUT.

Ma foi, moi qui ne dormais pas, ils m'ont dérangé bien désagréablement.

EISEMBERG.

Le général en chef m'avait dit : « Faites-vous tuer à la tête du pont de Kehl, plutôt que de le laisser passer aux Prussiens.»

BRIFFAUT.

Eh bien ?

EISEMBERG, riant.

J'y ai pensé trop tard, quand j'ai été de l'autre côté du pont.

FLEURY, riant.

Nous sommes prêts à attester, général, que c'est votre cheval qui vous a emporté. (Depuis le commencement du souper, le Voyageur du n° 7 a paru sur l'escalier, d'où il écoute tout ce qui se dit.)

EISEMBERG.

Le fait est que je lui dois une belle chandelle, à mon cheval ; sans lui, je boirais de l'eau et je mangerais un morceau de pain sec dans quelque mauvais corps de garde prussien, au lieu de manger les oies grasses et de boire le vin de la citoyenne Teutch ; mais, comme nous n'en sommes pas moins bons citoyens pour avoir pris une panique, citoyens, buvons à la Ré...

LE VOYAGEUR, du haut de l'escalier.

Assez de blasphèmes!

EISEMBERG, se retournant vers lui.

Hein ?...

LE VOYAGEUR.

J'avais entendu dire qu'il existait des hommes assez misérables pour fuir devant l'ennemi ; mais je ne savais pas qu'il y en eût d'assez éhontés pour railler leur propre fuite.

EISEMBERG, se levant; tous se lèvent.

Qui es-tu, pour oser nous parler ainsi ?

LE VOYAGEUR.

Je suis celui qui vient vous dire : A partir de ce moment, l'armée du Rhin, sous le double commandement de Hoche et de Pichegru, non-seulement ne fuira plus, mais ne reculera plus devant l'ennemi. Partout où je serai, on ira en avant, et l'échafaud, marchant à ma suite, se chargera de rallier les fugitifs... Ah ! vous manquez à votre devoir, vous ne vous gardez pas, vous vous laissez surprendre comme des conscrits! vous fuyez comme des mercenaires ! On vous a dit de vous faire tuer d'un côté du pont, et vous y pensez quand vous êtes arrivé à l'autre bout ! enfin, quand vous vous arrêtez, c'est dans une auberge, à moitié nus, non pas pour faire face à l'ennemi, mais pour boire, pour manger, pour ajouter à votre déshonneur !

EISEMBERG.

Je t'ai demandé qui tu étais ; encore une fois, je te demande qui tu es. Réponds !

LE VOYAGEUR.

Je suis celui que la Convention a chargé de veiller sur la gloire de la nation et sur l'honneur de la patrie. Je suis celui que la France a envoyé à sa frontière pour dire à l'ennemi : « Tu n'iras pas plus loin. » Je suis celui, enfin, qui a reçu droit de vie et de mort sur les traîtres et les lâches, et qui, tous tant que vous êtes, vous envoie au tribunal révolutionnaire, comme des lâches et des traîtres... Je suis Saint-Just !...

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

A l'hôtel de ville de Strasbourg.

Une vaste salle. Porte au fond. Portes latérales et grande fenêtre à balcon. — Saint-Just, devant une glace, est occupé à mettre sa cravate. Un Secrétaire écrit près de lui.

SCÈNE PREMIÈRE

SAINT-JUST, TITUS.

SAINT-JUST, **achevant de dicter.**

« Sera condamné à mort... »

TITUS, **répétant.**

« Condamné à mort. »

SAINT-JUST.

Mets cet arrêté avec les autres, je le signerai tout à l'heure. Écris !...

« Citoyen représentant et ami, une supplique de mon petit village de Blérancourt m'apprend qu'il est menacé de perdre un marché qui le fait vivre. S'il y a une question d'argent là-dessous, je te donne l'autorisation de faire vendre ma maison, mon jardin et les trente arpents de terre que je possède sur la commune. C'est toute ma fortune ; mieux vaut que je sois ruiné et que tout un village vive. Si je ne meurs pas pour la République et qu'un jour tu n'aies pas de pain à partager avec moi, j'entrerai, comme journalier, chez l'homme qui aura acheté mes terres. Fais sans retard, sans observation, et comme je dis.

Fraternité. » SAINT-JUST. »

(**Il signe. — A son Secrétaire.**) Mets l'adresse : « Au citoyen Robespierre, rue Honoré, numéro 334, chez le citoyen Duplay, menuisier. »

« *Au comité de salut public.*

» Citoyens,

» Je suis arrivé hier au soir à Strasbourg. J'ai trouvé la ville, je ne dirai pas déchirée par deux partis, mais décimée par deux hommes. L'un est le chef de la Propagande Tétrel, l'autre est l'accusateur public Euloge Schneider. J'aurai les yeux sur ces deux hommes. Si je les crois utiles à la gloire de la France, je les encouragerai; si, au contraire, je les trouve aveugles et nuisibles, frappant au hasard et sans discernement, ne distinguant pas la faute du crime, je les étoufferai, comme Hercule au berceau étouffa les deux serpents. »

(On entend des rumeurs dans la rue.)

VOIX DU DEHORS.

Saint-Just!... Saint-Just! Justice! audience! audience!

SAINT-JUST.

Qu'est-ce que cela? Vois, Titus.

TITUS.

Il y a un rassemblement sous tes fenêtres, citoyen. On demande justice; tout un peuple veut te parler.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME TEUTCH, ouvrant la porte.

MADAME TEUTCH.

Moi d'abord, citoyen Saint-Just.

SAINT-JUST.

Tiens, c'est ma bonne hôtesse de *la Lanterne.*

MADAME TEUTCH.

On a arrêté chez moi, citoyen Saint-Just, un pauvre petit enfant de quatorze ans, qui était arrivé il y a une heure à peine et qui n'avait commis d'autre crime que de coucher dans la chambre qu'avait occupée le général Perrin. Il m'est confié par ses parents de Besançon, et mon devoir est de venir te demander de le faire relâcher, ou tout au moins de l'interroger bien vite pour t'assurer de son innocence.

SAINT-JUST.

Et qui l'a fait arrêter?

MADAME TEUTCH.

Le citoyen Tétrel, celui qui voulait te faire arrêter toi-même.

SAINT-JUST, à son Secrétaire.

Écris l'ordre d'amener le prisonnier devant moi. — Citoyenne Teutch, tu porteras cet ordre à la prison, et, puisque tu t'intéresses à cet enfant, tu veilleras à ce qu'on me l'amène le plus tôt possible.

MADAME TEUTCH.

Merci, citoyen ! Ah ! pauvre cher enfant ! J'espère bien qu'il ne couchera pas deux nuits de suite sur la paille.

SAINT-JUST, à madame Teutch.

Citoyenne, dis, en t'en allant, que tous ceux qui auront à parler au citoyen Saint-Just, peuvent monter; ses audiences sont publiques. — Titus, veille à ce que chacun passe à son tour.

(Titus sort derrière madame Teutch. Saint-Just s'assied à la table et signe les décrets qu'il vient de rendre.)

SCÈNE III

SAINT-JUST, TITUS; puis DIVERS GROUPES DE GENS DU PEUPLE.

Entre d'abord un groupe de deux personnes composé du père et de la mère; ensuite, un autre groupe de huit personnes composé du père, de la mère, et de cinq garçons et filles de dix-huit à vingt ans; enfin, un troisième groupe composé de deux pères, deux mères et plusieurs enfants.

SAINT-JUST.

Que voulez-vous ? que demandez-vous?

PREMIER GROUPE.

Justice !

SAINT-JUST.

Pour qui ?

PREMIER GROUPE.

Pour notre père.

DEUXIÈME GROUPE.

Pour notre grand-père.

TROISIÈME GROUPE.

Pour notre aïeul.

SAINT-JUST.

Contre qui, justice ?

PREMIER GROUPE.

Contre l'accusateur public Schneider, qui a condamné à mort un vieillard de quatre-vingts ans.

SAINT-JUST.

Qu'avait fait ce vieillard ?

UN HOMME.

Il va te le dire lui-même. On le conduisait à l'échafaud. Il devait être exécuté ce matin; mais le peuple n'a pas voulu qu'un pareil acte de barbarie s'accomplît, il a forcé les gendarmes à amener la charrette devant ta porte, elle est en bas.

SAINT-JUST.

Titus, fait monter le condamné. — Alors, ce vieillard, c'est votre tige à tous, et vous n'êtes que les branches du même arbre?

PREMIER GROUPE.

Oui, citoyen, nous sommes ses enfants, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants!

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN VIEILLARD aveugle, appuyé sur l'épaule d'UN DE SES FILS. MADAME TEUTCH rentre, accompagnée de CHARLES et d'UN GENDARME.

Le Secrétaire leur fait signe de s'asseoir et d'assister sans bruit à la scène qui va se passer. Les trois groupes se sont réunis autour du Vieillard. Saint-Just, qui a son chapeau sur la tête, salue.

L'HOMME qui a déjà parlé.

Mon père, vous êtes devant le représentant du peuple Saint-Just.

LE VIEILLARD.

Qu'est-ce qu'un représentant du peuple? C'est la première fois que j'entends donner ce titre-là? est-ce le bailli ? est-ce le maire? est-ce le bourgmestre ?

L'HOMME.

C'est plus que tout cela, mon père : c'est l'homme qui peut disposer de votre vie, ou vous accorder votre grâce, ou ratifier votre mort.

LE VIEILLARD.

Qui lui a donné ce droit-là ?

L'HOMME.

La Révolution.

LE VIEILLARD.

La Révolution !... Depuis que je suis devenu aveugle... et il y a longtemps déjà... tout est rentré pour moi dans la nuit... Qu'est-ce que la Révolution ?

SAINT-JUST.

Je vais te le dire, vieillard. La Révolution, c'est la proclamation des droits de l'homme, l'égalité entre les citoyens, l'abolition des priviléges, le droit pour tous, la justice pour tous.

LE VIEILLARD.

Si le droit et la justice existaient pour tous, nous ne serions pas ici, moi en condamné, et mes enfants en suppliants. Du temps que je n'étais pas aveugle, nous avions les huissiers qui saisissaient nos meubles, qui les vendaient, quand nous ne payions pas les gabelles, et les recors qui nous conduisaient en prison si la vente de nos meubles ne suffisait pas à acquitter ce que nous devions au roi ; mais les chaînes et l'échafaud n'étaient que pour les crimes et l'on ne nous condamnait pas à mort pour avoir suivi le beau précepte de l'Évangile : *Aime ton prochain comme toi-même !*

SAINT-JUST.

Et tu as été condamné à mort pour avoir suivi ce précepte ?

LE VIEILLARD.

Oui !

SAINT-JUST.

Qu'as-tu donc fait ?

LE VIEILLARD.

Je revenais de puiser de l'eau à la rivière, car, tout aveugle que je suis, j'ai, grâce à un de mes enfants ou de mes petits-enfants, deux bons yeux qui voient à la place des miens; j'entends une voix qui me dit : « Je meurs ! de l'eau ! j'ai soif ! » Je m'approche en tendant ma cruche au mourant; il boit, me remercie et meurt. Voilà mon crime !

SAINT-JUST.

Impossible !

LE VIEILLARD.

Ce blessé était un Autrichien ; il parlait allemand, je l'avais pris pour un fils de l'Alsace. Et, d'ailleurs, j'aurais su qu'il

était Autrichien, que je lui aurais donné mon eau tout de même.

SAINT-JUST.

Et voilà ton crime ?

LE VIEILLARD.

Voilà mon crime!

SAINT-JUST.

Vieillard, je voudrais avoir une couronne de chêne à t'offrir; c'est à tes compatriotes de te la donner. Tu as bien fait! un homme blessé n'est plus un ennemi; un homme qui meurt devient le compatriote de tous, puisque nous devons tous mourir. Tu es libre.

LE VIEILLARD.

Libre !

SAINT-JUST, s'approchant du Vieillard.

Vieillard, bénis-moi.

LE VIEILLARD.

Je te bénis, jeune homme, car, à ta voix, je reconnais que tu ne dois pas avoir trente ans encore, et je te bénis, non pas parce que tu me sauves la vie, — ce peu qui me reste de jours ne valait pas la peine d'être regretté, — je te bénis parce que tu viens de faire un acte de justice et une sainte action! (Le Vieillard sort au milieu de tous ses enfants.)

SAINT-JUST, resté un instant pensif.

Et quand on pense qu'ils allaient abattre ce chêne, dont l'ombre s'étend sur trois générations !

SCÈNE V

SAINT-JUST, MADAME TEUTCH, CHARLES, TITUS.

MADAME TEUTCH.

Citoyen Saint Just ?

SAINT-JUST.

Ah! oui, c'est vrai; voilà l'enfant dont tu m'as parlé ?

MADAME TEUTCH.

Oui, citoyen.

SAINT-JUST.

Laisse-moi l'interroger. (Il fait de la main signe à madame Teutch de s'éloigner. — A Charles.) Viens ici! Pourquoi pleures-tu ? As-tu peur de moi ?

CHARLES.

Je pleure, non pas que j'aie peur de toi, mais ce que je viens de voir m'a fait pleurer. Pourquoi aurais-je peur de toi ? Je suis innocent et l'on dit que tu es juste.

SAINT-JUST.

Tes parents sont-ils émigrés ?

CHARLES.

Mon père préside le tribunal de Besançon; mon oncle est chef de bataillon.

SAINT-JUST.

Quel âge as-tu ?

CHARLES.

Quatorze ans.

SAINT-JUST.

C'est ma foi vrai, il a l'air d'une petite fille. (Il fait asseoir Charles). Mais, enfin, tu avais fait quelque chose pour qu'on t'arrêtât ?

CHARLES.

J'ai occupé la même chambre qu'avait occupée le général Perrin; on m'a trouvé dans sa chambre, on m'a arrêté... Par malheur, j'ai avoué que je le connaissais, attendu qu'il est de Besançon comme moi, et que mon père m'a dit que, même au péril de la vie, un homme ne devait pas mentir.

SAINT-JUST.

Tu te crois donc un homme ?

CHARLES.

Je fais mon apprentissage, du moins.

SAINT-JUST.

Et tu as dit à ceux qui sont venus que tu connaissais le général Perrin ?

CHARLES.

Oui... Ils m'ont demandé alors si je savais où il était; je leur ai répondu que non. Je ne le savais pas, mais je l'aurais sû, que j'aurais répondu que non.

SAINT-JUST.

Et tu aurais menti, cette fois-là ?

CHARLES.

Il y a des cas où le mensonge est permis.

SAINT-JUST.

Tu es encore enfant, et, par conséquent, je ne discuterai pas avec toi cette grande question morale que tu abordes avec

toute l'ignorance de ton âge. Seulement, je te dirai : Le général Perrin était un traître, et, pour un traître, c'est-à-dire pour la plus misérable chose qu'il y ait en ce monde, ce n'est pas la peine de se parjurer,

CHARLES.

Citoyen Saint-Just, c'était mon compatriote.

SAINT-JUST.

Il y a un sentiment plus saint que le compatriotisme : c'est le patriotisme. Avant d'être citoyen de la même ville, on est enfant de la même patrie. Un jour viendra où la raison aura fait un grand pas, où l'humanité passera avant la patrie elle-même, où tous les hommes seront frères, où toutes les nations seront sœurs... Tu ne savais pas où était le général Perrin, tu ne pouvais pas le dire ; mais, si tu l'eusses su, si tu eusses dérobé un traître, un homme qui demain tournera la pointe de son épée contre la France, tu eusses eu tort de te mettre entre lui et le glaive de la loi. Je ne suis pas de ceux qui ont le droit de prêcher d'exemple : étant un des plus humbles serviteurs de la liberté, je la servirai dans la mesure de mes moyens, je la ferai triompher dans la mesure de ma force, ou je mourrai pour elle, c'est toute mon ambition. Qu'est-ce que tu es venu faire à Strasbourg ?

CHARLES.

Je suis venu pour étudier, citoyen.

SAINT-JUST.

Quoi ?

CHARLES.

Le grec.

SAINT-JUST, riant.

Et quel est le savant qui te donne des leçons de grec à Strasbourg ?

CHARLES.

Il ne m'en donne point encore. Je suis arrivé hier et n'ai pas eu le temps de le voir ; seulement, je dîne avec lui ce soir. C'est Euloge Schneider.

SAINT-JUST.

Comment ! Euloge Schneider sait le grec ?

CHARLES.

C'est un des premiers hellénistes de l'Allemagne : il a traduit Anacréon.

SAINT-JUST, se dressant.

Oui, oui, il a traduit Anacréon, et il envoyait à la guillotine veillard aveugle qui avait donné à boire à un mourant. h bien, soit, va apprendre le grec d'Euloge Schneider; si croyais que tu dusses en apprendre autre chose, je te ferais ouffer.

MADAME TEUTCH, courant à l'enfant.

Charles!

(Charles lui fait signe de se tranquilliser.)

SAINT-JUST.

Ah! ce sont des marchands de grec comme lui qui perdent cause de la Révolution! Ce sont eux qui condamnent à ort un vieillard de quatre-vingts ans, qui mettent trois gé-érations en deuil d'un seul coup! Et c'est ainsi que ces mi-érables se flattent de faire aimer la Montagne?... Ah! je le ure! je ferai bientôt justice de tous ces attentats qui mettent haque jour nos plus précieuses libertés en danger. Une jus-ice exemplaire et terrible est urgente, je la ferai. Ils osent me eprocher de ne pas leur donner assez de cadavres à dévo-rer : je leur en donnerai! La Propagande veut du sang : elle en aura! et, pour commencer, je la baignerai dans celui de ses chefs! qu'une occasion me fournisse un prétexte, que la justice soit de mon côté, et ils verront! Maintenant, tu com-prends que tu es libre; seulement, n'oublie pas ce que tu as vu, et, si jamais on dit devant toi que Saint-Just n'est pas l'homme de la Révolution, de la liberté et de la justice, dis hautement qu'on a menti!... Adieu! (Charles veut prendre la main de Saint-Just pour la baiser.) Comment t'appelles-tu?

CHARLES.

Charles Nodier.

SAINT-JUST.

Charles Nodier, grandis, sois honnête homme et bon ci-toyen!

(Il l'embrasse au front.)

TROISIÈME TABLEAU

Chez Euloge Schneider.

Salle à manger, avec cabinet de travail à côté.

SCÈNE PREMIÈRE

MONNET, GERTRUDE.

Gertrude achève de mettre le couvert dans la salle à manger. Monnet, assis, lit dans le cabinet à côté. — On sonne à la porte.

GERTRUDE.

Ne vous ennuyez pas, citoyen Monnet... Tenez, voila un convive qui vous arrive.

MONNET.

Je ne m'ennuie jamais quand je suis seul, citoyenne Gertrude.

GERTRUDE, ouvrant à Charles et l'introduisant.

Entre, mon petit ami! le citoyen Schneider est encore à la Propagande ; mais un de nos convives est arrivé, que tu dois connaître, car il a habité Besançon. Laisse-moi achever de mettre mon couvert et passe dans ce cabinet, tu l'y trouveras.

MONNET, apercevant Charles sur le seuil de la porte.

Mais je ne me trompe pas, c'est mon petit ami Charles.

CHARLES.

Ah! le citoyen Monnet! quel bonheur de vous revoir! Vous n'êtes donc plus prêtre?

MONNET.

Mon enfant, ce n'était pas ma vocation, c'était la volonté de mes parents qui m'avait poussé vers les ordres. Est arrivé le décret de la Législative qui a annulé le vœux; j'en ai profité, je me suis fait militaire, et, à la place d'un assez mauvais prêtre que j'eusse offert à Dieu, j'ai offert un assez bon soldat à la patrie.

CHARLES.

Mais qu'as-tu donc au bras? est-ce que tu es blessé?

MONNET.

Dans l'échauffourée de cette nuit, une balle m'a effleuré l'épaule.

CHARLES.

Mais que s'est-il donc passé, cette nuit ?

MONNET.

Il s'est passé, mon cher enfant, que Strasbourg a manqué d'être enlevé par surprise.

CHARLES.

Comment cela ?

MONNET.

Le général Eisemberg, avec une brigade, était chargé de garder Kehl; il s'est laissé surprendre au milieu de son sommeil et s'est sauvé avec tout son état-major, à moitié nu comme lui. Le citoyen Saint-Just les a tous envoyés au tribunal révolutionnaire. Il y en a vingt et un à juger.

CHARLES.

Est-ce que tu crois qu'ils seront condamnés ?

(On sonne.)

MONNET.

Tiens, on sonne !... Entendez-vous, citoyenne Gertrude on sonne.

GERTRUDE.

Oui, citoyen Monnet, on y va, on y va !

MONNET, à Charles.

Si c'est Young, nous allons avoir des nouvelles, car, à coup sûr, il aura voulu assister au jugement; c'est le nouvelliste de son quartier.

GERTRUDE.

Entrez, citoyen Young, entrez !...

SCÈNE II

LES MÊMES; YOUNG entre, accroche son manteau à une patère. et pose son chapeau sur la table.

MONNET.

C'est toi, Young... Eh bien ?...

YOUNG.

Condamnés !

MONNET.

Tous ?...

YOUNG.

Tous !...

MONNET.

C'est dur, mais l'exemple profitera. (Montrant Charles.) Un de mes anciens élèves du collége de Besançon qui parle latin comme Cicéron. — Connais-tu le citoyen Young, Charles ? Il est cordonnier et poëte tout à la fois. Il fait des souliers comme son confrère d'Athènes qui donnait des conseils à Apelles, et des vers comme Marie-Joseph Chénier.

CHARLES.

Je connais le citoyen de nom : mon père m'a bien souvent parlé de lui ! mais, comme, par malheur, il n'est poëte qu'en allemand, je ne puis le féliciter que par ouï-dire.

(Eildemann entre sans être annoncé, conduit par Gertrude.)

SCÈNE III

LES MÊMES, EILDEMANN, SCHNEIDER.

EILDEMANN entre, va droit à la table et se verse un verre de vin.

Si le peuple du marché n'est pas content demain, c'est qu'il ne sera pas raisonnable. Vingt et un coups !... quelle boucherie !

MONNET, à tous.

Vous n'avez pas vu Schneider ? Je commence à être inquiet. Il nous donne rendez-vous à deux heures pour dîner, il en est bientôt trois...

(On entend un coup de sonnette furieux.)

YOUNG.

Tenez, voilà un coup de sonnette qui sent son maître d'une lieue.

(La porte s'ouvre, Schneider paraît, le front ruisselant de sueur et sa cravate relâchée. Il jette son chapeau au bout de la chambre et s'essuie avec son mouchoir.)

MONNET.

Mais viens donc, Schneider ! nous étions d'une inquiétude mortelle.

SCHNEIDER.

Vous aviez bien tort, citoyens ! je vous apporte une nouvelle qui va, sinon vous réjouir, du moins vous étonner... Dans huit jours, je me marie.

ENSEMBLE.

Toi !

SCHNEIDER.

Oui, n'est-ce pas? ce sera un grand événement pour Strasourg, quand cette nouvelle ira de bouche en bouche : « Vous e savez pas? Schneider, le professeur de grec à Bonn, le apucin de Cologne, se marie...» Oui! c'est comme cela; Young u feras l'épithalame; Eildemann le mettra en musique, et Ionnet, qui est gai comme un catafalque, le chantera. (A harles.) Il faudra, par le premier courrier, annoncer cela à ton ière, Charles. Viens m'embrasser.

CHARLES.

Voici la lettre qu'il m'avait remise pour toi, citoyen Schneiler.

SCHNEIDER.

Donne. (Il ouvre la lettre.) Le grec? t'apprendre le grec?... Pauvre Nodier, il se croit encore à nos heures de jeunesse et le tranquillité. J'ai bien autre chose à faire que de t'apprendre le grec. Il faut que je fasse couper la tête à Tétrel, ou qu'il me la fasse couper. Ton père me dit que tu as une seconde lettre pour Pichegru?

CHARLES.

Oui, citoyen.

SCHNEIDER.

Eh bien, porte-la-lui demain, sans perdre un instant. La place n'est pas sûre près de moi; demande à Eildemann, à Monnet et à Young, si, chaque fois qu'ils me quittent, ils ne portent pas la main à leur tête pour savoir si elle tient toujours à leurs épaules.

MONNET.

Mais, enfin, avec qui te maries-tu?

SCHNEIDER.

Je n'en sais ma foi rien encore, et ça m'est bien égal. J'ai envie d'épouser ma cuisinière, ce sera d'un bon exemple pour la fusion des classes.

YOUNG.

Mais que t'est-il donc arrivé, voyons?

SCHNEIDER.

Oh! presque rien, si ce n'est que j'ai été interpellé, interrogé et accusé... Oui, accusé!...

EILDEMANN.

Où cela?

SCHNEIDER.

A la Propagande.

MONNET.

Ah! c'est un peu fort! une société que tu as créée!

SCHNEIDER.

N'as-tu pas entendu dire qu'il y avait des enfants q tuaient leur père?

YOUNG.

Mais par qui as-tu été attaqué?

SCHNEIDER.

Par Tétrel!... Comprenez-vous ce démocrate qui a invent le luxe du sans-culottisme, qui a des fusils de Versailles, de pistolets avec des fleurs de lys dessus, des haras comme u prince, qui est on ne sait pourquoi l'idole de la populac strasbourgeoise, peut-être parce qu'il est doré comme un tam bour-major! Il me semblait cependant que j'avais donné de garanties, moi... Eh bien, non, l'habit du commissaire rap porteur n'a pu faire oublier le froc du capucin ni la soutan du chanoine. Qui donc a immolé à la liberté plus de victime que moi? Ne viens-je pas de faire tomber en moins d'un mois vingt-six têtes? Combien en veulent-ils donc, si ce n'est pas assez?

MONNET.

Calme-toi, Schneider, calme-toi.

SCHNEIDER.

C'est qu'en vérité, c'est à en devenir fou, entre la Propagande, qui me dit : « Pas assez! » et Saint-Just qui va me dire: « Trop! » Hier, j'ai encore fait arrêter six de ces chiens d'aristocrates; aujourd'hui, quatre. On ne voit, dans Strasbourg et ses environs, que mes hussards de la mort. J'ai, il y a deux nuits, fait arrêter un émigré qui a eu l'audace de passer le Rhin dans une barque de contrebandiers et qui est venu à Plobsheim conspirer avec sa famille. Celui-là, par exemple, il est sûr de son affaire. Je comprends maintenant une chose: c'est que les événements sont plus forts que les volontés et que, s'il est des hommes qui, pareils aux chariots de guerre de l'Écriture, déchirent et écrasent les peuples sur leur passage, c'est qu'ils sont poussés par cette puissance irrésistible et fatale qui déchire les volcans et précipite les cataractes... (Éclats de rire.) Bah! qu'est-ce que la vie, après tout? un cauchemar éveillé! Est-ce la peine qu'on s'en occupe tant qu'il dure, et qu'on le regrette quand il s'en va?... Ma foi, non!.. mettons-nous à table! *Valeat res ludicra*, n'est-ce pas, Charles? (Ils s'asseyent.)

YOUNG, s'asseyant.

Et en quoi cela te force-t-il de te marier dans huit jours?

SCHNEIDER.

Ah! c'est vrai, j'oubliais le plus beau! Est-ce qu'ils ne me reprochent pas mes orgies et mes débauches! Oh! mes orgies, parlons-en; pendant trente-quatre ans de ma vie, je n'ai bu que de l'eau et mangé que du pain noir; c'est bien le moins qu'à mon tour je mange du pain blanc et morde dans de la viande; Mes débauches! s'ils croient que c'est pour vivre comme un anachorète que j'ai jeté le froc aux orties! ils se trompent. Eh bien, il y a un terme moyen à tout cela : c'est que je me marie. Je serai, tout aussi bien qu'un autre, fidèle époux et bon père de famille, que diable! si toutefois le citoyen Tétrel m'en laisse le temps.

EILDEMANN.

As-tu fait choix, au moins, de l'heureuse fiancée que tu admets à l'honneur de partager ta couche?

SCHNEIDER.

Bon! du moment que c'est une femme que je cherche, le diable m'en enverra une.

YOUNG.

A la santé de la future épouse de Schneider, et, puisqu'il a pris le diable pour procureur, que le diable la lui envoie moins riche et belle!

TOUS LES CONVIVES, se levant.

Hourra pour la femme de Schneider!

SCÈNE IV

Les Mêmes, GERTRUDE.

GERTRUDE, ouvrant la porte.

Il y a là une citoyenne demandant à parler au citoyen Euloge pour affaire pressée.

SCHNEIDER.

Bon! je ne connais pas d'affaire plus pressée que de continuer le dîner qui est commencé. Qu'elle revienne demain.

GERTRUDE.

Je le lui ai dit; mais elle a répondu que, demain, ce serait trop tard.

SCHNEIDER.

Pourquoi n'est-elle pas venue plus tôt, alors?

UNE VOIX, dans l'antichambre.

Parce que cela m'était impossible, citoyen. Laisse-moi voir, laisse-moi te parler, je t'en supplie!

SCHNEIDER, faisant signe à Gertrude de venir à lui.

Est-elle jeune?

GERTRUDE.

Ça peut avoir dix-huit ans.

SCHNEIDER.

Jolie?

GERTRUDE.

Oh! la beauté du diable!

YOUNG.

Tu entends, Schneider, la beauté du diable. Maintenant q nous savons d'où elle vient, il ne s'agit plus que de s'assur qu'elle est riche, et voilà ta fiancée toute trouvée. (à Gertrude Ouvre, Gertrude, et sans faire attendre; la belle enfant doi être de ta connaissance : elle vient de la part du diable.

CHARLES.

Et pourquoi pas de la part de Dieu?

YOUNG.

Parce que notre ami Schneider est brouillé avec Dieu et trè bien, au contraire, avec le diable; je n'en sais pas d'autre raison.

MONNET.

Et puis parce qu'il n'y a que le diable qui exauce aussi vite les prières qu'on lui adresse.

SCHNEIDER.

Eh bien, qu'elle entre donc!

SCÈNE V

LES MÊMES, CLOTILDE DE BRUMPT.

CLOTILDE.

Citoyens, lequel de vous est le commissaire de la République?

SCHNEIDER, sans se lever.

Moi, citoyenne.

CLOTILDE.

J'ai à te demander une grâce d'où ma vie dépend.

SCHNEIDER.

Il ne faut pas que la présence de mes amis t'inquiète : par goût et par état, ce sont des admirateurs de la beauté. Voilà mon ami Eildemann, qui est musicien.

CLOTILDE.

Je connais sa musique et sais par cœur son *Ariane dans l'île de Naxos*. (Elidemann s'incline.)

SCHNEIDER.

Voici mon ami Young, qui est poëte.

CLOTILDE.

Je connais ses vers, quoiqu'ils me soient moins familiers que la musique d'Eildemann.

SCHNEIDER.

Enfin, voici mon ami Monnet qui n'est ni poëte ni musicien, mais qui a des yeux et un cœur et qui est tout disposé, je le vois dans son regard, à plaider d'office ta cause.

CLOTILDE.

Je remercie du fond du cœur le citoyen Monnet.

SCHNEIDER.

Quant à mon jeune ami Charles, ce n'est encore, tu le vois, qu'un écolier, mais déjà assez savant pour conjuguer le verbe *aimer* dans trois langues. Tu peux donc t'expliquer devant eux, à moins que ce que tu as à me dire ne soit assez intime... pour nécessiter la tête-à-tête. (Schneider se soulève sur sa chaise, tend la main à Clotilde pour lui indiquer le cabinet).

CLOTILDE, vivement.

Non, non, monsieur. (Se reprenant.) Pardon, citoyen, ce que j'ai à te dire ne redoute ni la lumière, ni la publicité !

SCHNEIDER.

Alors, prends un siége.

CLOTILDE.

Merci ; il convient aux suppliantes d'être debout.

SCHNEIDER.

En ce cas, procédons régulièrement. Je t'ai dit qui nous étions, dis-nous qui tu es.

CLOTILDE.

Je m'appelle Clotilde Brumpt.

SCHNEIDER.

De Brumpt, tu veux dire ?

CLOTILDE.

Il serait injuste de me reprocher un crime qui précédait de trois ou quatre cents ans ma naissance.

SCHNEIDER.

Tu n'as pas besoin de m'en dire davantage ; je sais ce que tu viens faire ici. (Clotilde fléchit le genou ; Schneider soulève le voile dont elle est enveloppée.) Oui, oui, tu es belle et tu as surtout la beauté des races maudites, la grâce et la séduction ; mais nous ne sommes point des Asiatiques pour nous laisser séduire par des Hélène ou des Roxelane. Ton père est coupable, ton père conspire, ton père mourra !

CLOTILDE, s'écriant.

Ah ! non, non, mon père n'est point un conspirateur.

SCHNEIDER.

S'il ne conspirait pas, pourquoi a-t-il émigré ?

CLOTILDE.

Il a émigré, parce que, appartenant au prince de Condé, il a cru devoir suivre son maître dans l'exil ; mais, fils pieux, comme il a été serviteur fidèle, il n'a pas voulu combattre contre la France, et, depuis deux ans qu'il est proscrit, son épée n'est pas sortie une seule fois du fourreau.

SCHNEIDER.

Que venait-il faire en France, et pourquoi a-t-il traversé le Rhin ?

CLOTILDE.

Hélas ! mon deuil te le dit, citoyen commissaire ! Ma mère était mourante de ce côté-ci du fleuve, à quatre lieues à peine. L'homme dans les bras duquel elle avait passé vingt années heureuses de sa vie, attendait avec anxiété un mot qui lui rendît l'espoir ; chaque message lui disait : « Plus mal, plus mal ! plus mal encore !... » La nuit passée, il n'y put tenir, il se déguisa en paysan et traversa le fleuve avec un batelier. Sans doute la récompense promise tenta ce malheureux : Dieu lui pardonne ! il dénonça mon père, et, cette nuit même où il était rentré chez nous, il fut arrêté. Demande à tes agents à quel moment : au moment où ma mère venait de mourir ! Ah ! si jamais une rupture d'exil fut pardonnable, c'est celle que commet un mari pour dire un dernier adieu à la mère de ses enfants. Tu me diras, je le sais bien, que la loi est positive et que tout émigré qui rentre sur le sol de la France mérite la peine de mort. Oui, s'il y rentre la

ruse dans le cœur ou les armes à la main, pour conspirer et pour combattre, mais non pas lorsqu'il y rentre pour plier les genoux devant un lit d'agonie.

SCHNEIDER.

Citoyenne Brumpt, la loi n'est pas entrée dans toutes ces subtilités sentimentales; elle a dit : « Dans tel cas, dans telle circonstance, pour telle cause, il y aura peine de mort. » L'homme qui se met dans le cas prévu par la loi, connaissant la loi, est coupable; or, s'il est coupable, il doit mourir.

CLOTILDE.

Non, s'il est jugé par des hommes et si ces hommes ont un cœur.

SCHNEIDER.

Un cœur ! est-ce que tu crois que l'on est toujours maître d'avoir un cœur ? On voit bien que tu n'as pas entendu ce dont on m'accusait aujourd'hui à la Propagande : justement d'avoir un cœur trop faible aux sollicitations humaines. Est-ce que tu crois que mon rôle ne serait pas plus facile et plus agréable, voyant une belle créature comme toi à mes pieds, de la relever, de sécher ses larmes, que de lui dire brutalement : « Tout est inutile et vous perdez votre temps ?» Non : par malheur la loi est là, et les organes de la loi doivent être inflexibles comme elle.... La loi n'est pas une femme; la loi, c'est une statue de bronze tenant une épée d'une main et une balance de l'autre. Rien ne doit peser dans les plateaux de cette balance, que l'accusation d'une part, et de l'autre la vérité; rien ne doit détourner la lame de cette épée de la ligne terrible qui lui est tracée. Demain, je partirai pour Plobsheim, l'échafaud et l'exécuteur me suivront. Si ton père n'a point émigré, s'il n'a point furtivement traversé le Rhin, si l'accusation est injuste enfin, ton père sera mis en liberté. Mais, si l'accusation que ta bouche confirme est vraie, après-demain, sa tête tombera sur la place publique de Plobsheim.

CLOTILDE.

Ainsi, tu ne me laisses aucun espoir ?

SCHNEIDER.

Aucun !

CLOTILDE, se levant.

Alors, un dernier mot.

SCHNEIDER.

Dis.

CLOTILDE.

Non ! à toi seul.

SCHNEIDER, s'avançant vers le cabinet.

Alors, viens ! (Clotilde marche la première. Il la suit, il entre dans le cabinet et referme la porte derrière lui. Gertrude sert le champagne.

CLOTILDE.

Pour que tu me pardonnes la dernière tentative que je vais faire près de toi, citoyen Schneider, il faut que tu te dises que j'ai attaqué ton cœur par tous les moyens honnêtes et que tu les as repoussés ; il faut que tu te dises que je suis au désespoir, et que, n'ayant pu réussir par mes prières et mes larmes, l'argent... (Schneider fait un mouvement dédaigneux.) Je suis riche, ma mère est morte, j'hérite d'une fortune immense qui est à moi, à moi seule, citoyen Schneider ; je peux disposer de deux millions, j'en aurais quatre, que je te les offrirais ; je n'en ai que deux, les veux-tu ? Prends-les et sauve mon père !

SCHNEIDER, lui posant la main sur l'épaule.

Demain, j'irai, comme je te l'ai dit, à Plobsheim ; tu viens de me faire une proposition, je t'en ferai une autre.

CLOTILDE, avec hauteur.

Tu dis ?

SCHNEIDER.

Je dis que, si tu veux, tout pourra s'arranger.

CLOTILDE.

Si cette proposition tache en un point quelconque mon honneur, il est inutile de me la faire.

SCHNEIDER.

Non, en rien.

CLOTILDE.

Alors, tu seras le bienvenu à Plobsheim.

(Elle sort du cabinet, salue vivement les convives et sort.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, hors CLOTILDE.

SCHNEIDER, revenant à la table et se versant un plein verre de vin.

Avec ce vin généreux, buvons à la citoyenne Clotilde Brumpt, fiancée de Jean-Georges-Euloge Schneider. (Tous

répètent le toast.—A Gertrude.) Ai-je des hussards de planton?

GERTRUDE.

Deux.

SCHNEIDER.

Qu'on aille me chercher maître Nicolas.

GERTRUDE.

C'est inutile d'envoyer chez lui : il attend vos ordres dans la cuisine.

SCHNEIDER.

Qu'il entre.

CHARLES, voulant s'en aller.

Citoyen Schneider...

SCHNEIDER.

Reste donc, je n'ai rien de caché pour mes amis.

MONNET, à Charles.

Regarde bien ce monsieur-là.

SCÈNE VII

Les Mêmes, MAITRE NICOLAS

SCHNEIDER.

Demain, à neuf heures, nous partons.

NICOLAS.

Pour quel pays?

SCHNEIDER.

Pour Plobsheim.

NICOLAS.

Nous nous y arrêterons?

SCHNEIDER.

Vingt-quatre heures.

NICOLAS.

Combien d'aides?

SCHNEIDER.

Deux!... Tout est en état?

NICOLAS.

Belle question!... Attendrai-je à la porte de Kehl, ou viendrai-je te prendre ici?

SCHNEIDER.

Tu viendras me prendre ici, à neuf heures précises.

NICOLAS.

C'est bien !

(Il fait un mouvement pour sortir.)

SCHNEIDER.

Attends ! tu ne sortiras pas sans que nous ayons trinqué ensemble.

NICOLAS, s'inclinant.

Soit, pour l'honneur. (Schneider verse du vin rouge dans un verre.) Je ne bois pas de vin rouge.

SCHNEIDER.

C'est juste, à cause de la couleur ; tu es donc toujours nerveux, citoyen Nicolas ?

NICOLAS.

Toujours.

SCHNEIDER prend une bouteille de vin de champagne et la passe à Nicolas.

Tiens, décapite-moi cette citoyenne-là. (Schneider rit, mais seul ; les autres essayent de l'imiter. Nicolas reste sérieux. Il tire un couteau de sa poche, le passe plusieurs fois sur le goulot de la bouteille, puis, d'un coup sec de ce couteau, fait sauter le cou, le bouchon et les fils de fer de la bouteille. Le vin s'en élance comme d'un cou tranché. Nicolas verse à tout le monde, mais il n'y a que cinq verres pleins sur les six, celui de Charles est vide. Eildemann, Schneider, Monnet, Young choquent leurs verres contre celui de Nicolas en criant : « Vive la nation ! » Mais, dans le choc, le verre de Schneider se brise. Quelques gouttes de vin restaient dans la bouteille ; Schneider la prend par le goulot et la porte à sa bouche ; mais les aspérités du verre lui coupent les lèvres.) Mille tonnerres !... (Il brise la bouteille à ses pieds.)

NICOLAS.

Toujours pour demain à la même heure ?

SCHNEIDER.

Oui, et va-t'en au diable !... (Il porte à sa bouche son mouchoir, qu'il retire plein de sang, et se laisse tomber sur une chaise. Eildemann et Young vont à lui pour lui porter secours.)

CHARLES, retenant Monnet par le pan de son habit.

Qu'est-ce donc que maître Nicolas ?

MONNET.

Tu ne le connais pas ?

CHARLES.

Comment veux-tu que je le connaisse ? Je suis à Strasbourg depuis hier seulement.

MONNET.

C'est l'homme le plus connu de la ville. (Monnet passe la main sur le cou de Charles.)

CHARLES.

Est-ce que ce serait...?

MONNET, à voix basse.

Le bourreau!

CHARLES, désignant Schneider.

Et que va-t-il faire, lui, avec le bourreau, à Plobsheim?

MONNET.

Il te l'a dit : il va se marier... c'est son témoin !...

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Le cabinet de travail de Pichegru.

Entrée à gauche. Fenêtre tenant toute la largeur du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

PICHEGRU, ABBATUCCI, DOUMERC, FARAUD, Officiers et Soldats.

Pichegru est courbé sur une carte d'Allemagne. Plusieurs de ses Officiers travaillent autour de lui à de petites tables, avec des Soldats de planton, tout prêts à porter leurs ordres.

FARAUD entre et fait le salut militaire.

Pardon, mon général, mais c'est un envoyé du ministère de la guerre qui arrive de Paris à franc étrier.

PICHEGRU.

Fais entrer !

SCÈNE II

Les Mêmes, PROSPER LENORMAND.

PROSPER, couvert de boue comme un homme qui a fait une longue route.

Le citoyen général Pichegru ?

PICHEGRU.

C'est moi !

PROSPER, lui donnant un papier.

De la part du citoyen ministre de la guerre. (Tous les jeunes gens qui travaillent autour de Pichegru lèvent la tête. Chacun attend avec anxiété.)

PICHEGRU, en lisant la dépêche.

Bonnes nouvelles, mes enfants! nous allons marcher à l'ennemi; l'armée de la Moselle est réunie à l'armée du Rhin. Hoche est nommé général en chef des deux armées.

ABBATUCCI.

Mais vous, général ?

PICHEGRU.

Moi, je serai général de l'armée du Rhin sous les ordres du général Hoche.

DOUMERC.

Mais Hoche est un enfant, général.

PICHEGRU.

Un enfant de génie, citoyen! que Dieu le fasse vivre et vous verrez. (A Prosper.) Le général Carnot ajoute, citoyen Lenormaud, qu'il désire que je vous attache à mon état-major et que je vous donne l'occasion de vous distinguer dans la campagne qui va s'ouvrir. A partir d'aujourd'hui, vous êtes mon officier d'ordonnance. (Aux jeunes gens qui l'entourent.) Citoyens, vous me ferez plaisir en traitant le citoyen Lenormand en bon camarade. (A Prosper.) Tu dois mourir de faim et de fatigue, fais-toi donner à souper et un lit.

PROSPER.

Merci, général; mais, pardon, est-il vrai que le citoyen Saint-Just soit en mission à Strasbourg ?

PICHEGRU.

Il est arrivé avant-hier.

PROSPER.

Je serai bien heureux de le revoir, c'est mon plus ancien camarade. Nous sommes nés dans le même village et nous avons fait nos études dans le même collége. C'est lui qui m'avait recommandé au général Carnot, et le général Carnot s'est souvenu de la recommandation, puisqu'il m'a envoyé à toi. Je crois pouvoir te dire, citoyen général, que, si tu as quelque chose à demander au représentant Saint-Just, tu ne pourras choisir un intermédiaire qui lui soit plus agréable que moi.

PICHEGRU.

On ne demande rien à Saint-Just : on fait son devoir. Saint-ıst est sombre et inflexible comme le Destin. Fais-toi donner déjeuuer et... bon appétit !

PROSPER.

Merci, général; mais je commencerai par me mettre au lit, › suis brisé de fatigue.

PICHEGRU.

Comme tu voudras.

(Prosper sort. Pendant les derniers mots de cette scène, Charles a attendu à la porte, se faisant montrer Pichegru par Faraud.)

SCÈNE III

'ICHEGRU, ABBATUCCI, DOUMERC, CHARLES, FARAUD, LES OFFICIERS.

PICHEGRU.

Qu'est-ce encore ?

FARAUD.

Mon général, c'est un jeune citoyen qui demande à entrer lans les grenadiers.

PICHEGRU.

Diable! il lui faudra une bonne recommandation pour cela ?

CHARLES.

J'ai celle de mon père, général.

PICHEGRU, lisant la lettre que lui donne Charles.

Comment! tu es le fils de mon brave et cher ami ?...

CHARLES, l'interrompant.

Oui, citoyen général.

PICHEGRU.

Il me dit qu'il te donne à moi ?

CHARLES.

Reste à savoir si vous acceptez le cadeau ?

PICHEGRU, le regardant.

Que veux-tu que je fasse de toi, voyons ?..

CHARLES.

Ce que vous voudrez !

PICHEGRU.

On ne peut faire de toi un soldat, en conscience : tu es trop jeune et trop faible.

CHARLES.

Citoyen général, je ne croyais pas avoir le bonheur de t

voir sitôt : mon père m'avait donné une lettre pour un autre de ses amis, qui devait me tenir au moins un an auprès de lui, pour m'apprendre le grec.

PICHEGRU, riant.

Ce ne serait pas Euloge Schneider, je suppose ?

CHARLES.

Si fait !

PICHEGRU.

Eh bien ?...

CHARLES.

Eh bien, il paraît, citoyen général, qu'Euloge Schneider va se marier !...

PICHEGRU.

Se marier ?...—Entendez-vous la nouvelle, citoyens? Euloge Schneider se marie. Qui diable peut épouser un pareil homme ?...

CHARLES.

Une femme qui y est forcée, probablement ? Pardon, général, mais, pour en revenir à la lettre de mon père...

PICHEGRU.

Que préfères-tu ? retourner près de ton père, ou rester près de moi ?

CHARLES.

Rester près de toi, général.

PICHEGRU.

Eh bien, alors, je t'attache comme secrétaire à l'état-major. Sais-tu monter à cheval ?

CHARLES.

Je dois dire, général, que, comme écuyer, je ne suis pas tout à fait de la force de Saint-Georges.

PICHEGRU.

Tu apprendras... (On entend un bruit de trompettes.) Qu'est-ce que c'est que cela ?...

(Tout le monde se lève et court à la fenêtre.)

UN CRIEUR, à cheval, au milieu de deux Trompettes, dans la rue.

Au nom du comité du salut public, le citoyen Saint-Just ordonne :

1o Que tout soldat ou tout officier qui se déshabillera, soit de jour, soit de nuit, devant l'ennemi, sera puni de mort.

2o Que tout fantassin qui reculera sur le champ de bataille,

autrement que pas à pas et en faisant face à l'ennemi sera puni de mort.

3o Que tout cavalier qui tournera le dos à l'ennemi, autrement que pour porter un ordre de son chef, sera puni de mort.

Strasbourg, le 24 frimaire an II de la République une et indivisible.

(Les Trompettes s'éloignent en sonnant.)

ABBATUCCI.

Ah çà ! mais il devient fou, le citoyen Saint-Just.

DOUMERC.

C'est le général Eisemberg qui nous vaut cela, avec sa panique du pont de Kehl, où ils se sont tous laissés surprendre en chemise.

PICHEGRU.

Dans tous les cas, tenez-vous pour avertis: le citoyen Saint-Just ne plaisante pas avec ses arrêtés.

ABBATUCCI.

Comme il y a plus d'un mois que nous ne nous sommes déshabillés, il ne nous sera pas difficile d'obéir à cette partie de l'ordonnance.

PICHEGRU.

Ni aux autres non plus, je l'espère, citoyens, puisqu'elles ordonnent de ne pas fuir. (Faraud entre, remettant à Pichegru un billet sur lequel sont écrites quelques lignes sans signature.) Je ne te connais pas au régiment, toi !...

FARAUD.

Arrivé d'hier, mon général, volontaire parisien.

PICHEGRU.

Répondant au nom...?

FARAUD.

De Faraud.

PICHEGRU.

C'est bien... J'aime à connaître mes hommes par leur nom... (Après avoir lu.) Qu'est-ce que cela, citoyens? quelqu'un qui, en excellent latin, me demande un quart d'heure d'audience. (Tirant sa montre.) Nous avons encore une demi-heure avant le déjeuner ; veuillez me laisser seul avec cet original. (Les jeunes gens sortent.) Doumerc, je te recommande le citoyen Charles. (A Faraud.) Fais entrer !

SCÈNE IV

PICHEGRU, STÉPHEN.

Stéphen entre. Il est coiffé d'un bonnet de poil de renard, est habi d'une espèce de peau de chèvre passée au cou comme une chemise et s rée à la taille par une ceinture de cuir; les manches d'une chemis laine rayée passent par les ouvertures de cette cuirasse qui est lacée da le dos et dont le poil est tourné en dedans. De longues bottes lui mo tent jusqu'aux genoux. Cheveux blonds, moustaches couleur de li Pichegru va à lui et le regarde.

PICHEGRU.

Hongrois ou Russe ?

STÉPHEN.

Polonais.

PICHEGRU.

Alors, exilé ?

STÉPHEN.

Pis que cela !

PICHEGRU.

Pauvre peuple, si brave et si malheureux ! (**Pichegru tend l main à Stéphen.**)

STÉPHEN.

Attendez !... Avant de me faire cet honneur, il s'agit de savoir si je le mérite.

PICHEGRU.

Tout Polonais est brave ; tout exilé a droit à la poignée de main d'un patriote.

STÉPHEN, **tirant un petit sachet de sa poitrine.**

Connaissez-vous Kosciuszko ?

PICHEGRU.

Qui ne connaît le héros de Dubienka !...

STÉPHEN.

Alors, lisez !

PICHEGRU **prend le billet et lit.**

« Je recommande à tous les hommes luttant pour l'indépendance et la liberté de leur pays, ce brave, fils de brave, frère de brave : il était avec moi à Dubienka... THADDÉE KOSCIUSZKO.» Vous avez là un beau brevet de courage, monsieur! voulez-vous me faire l'honneur d'être mon aide de camp ?

STÉPHEN.

Je ne vous rendrais pas assez de services et me vengerais mal ; or, ce qu'il me faut, à moi, c'est la vengeance.

PICHEGRU.

Quels sont ceux dont vous avez à vous plaindre particulièrement? Sont-ce les Russes, les Autrichiens ou les Prussiens?

STÉPHEN.

De tous trois, puisque tous trois oppriment et dévorent ma malheureuse patrie.

PICHEGRU.

D'où êtes-vous?

STÉPHEN.

De Dantzick. Je suis du sang de cette vieille race polonaise qui, après l'avoir perdu en 1308, l'a reconquis en 1454.

PICHEGRU.

Ton nom?

STÉPHEN.

Stéphen Moïnski.

PICHEGRU.

Et tu veux être espion?

STÉPHEN.

Appelez-vous espion l'homme sans peur qui, par son intelligence, peut faire le plus de mal à l'ennemi?...

PICHEGRU.

Oui.

STÉPHEN.

Alors, je veux être espion.

PICHEGRU.

Tu risques, si tu es pris, d'être fusillé.

STÉPHEN.

Comme mon père!

PICHEGRU.

Ou pendu.

STÉPHEN.

Comme mon frère!

PICHEGRU.

Le moins qui te puisse arriver, c'est d'être bâtonné.

STÉPHEN.

Comme je l'ai été!

PICHEGRU.

Rappelle-toi que je t'offre une place dans l'armée comme lieutenant, ou près de moi comme officier interprète.

STÉPHEN.

Et moi, citoyen général, rappelez-vous que, m'en trouvant indigne, je la refuse; en me condamnant, ils m'ont mis au-dessous de l'homme: eh bien, c'est d'en bas que je frapperai.

PICHEGRU.

Soit... Maintenant, que désires-tu?

STÉPHEN.

De quoi acheter d'autres vêtements, et vos ordres.

PICHEGRU coupe avec des ciseaux une bande d'assignats à son registre et la lui donne.

Tiens.

STÉPHEN.

Vos ordres, maintenant.

PICHEGRU, lui posant la main sur l'épaule.

Écoute-bien ceci.

STÉPHEN.

J'écoute.

PICHEGRU.

Je suis prévenu que l'armée de la Moselle, commandée par Hoche, fait sa jonction aujourd'hui, demain au plus tard. Cette jonction faite, nous attaquerons Wœrth, Frœschwiller et Reichshoffen. Eh bien, il me faut connaître le chiffre des hommes et des canons qui défendent ces places, ainsi que les positions les meilleures pour les attaquer. Tu seras aidé par la haine que nos paysans et nos bourgeois alsaciens portent aux Prussiens.

STÉPHEN.

Vous rendrai-je ces renseignements ici ou en campagne?

PICHEGRU.

Viens dans trois jours où je serai.

STÉPHEN.

J'irai, mais je vous reverrai d'ici là.

(Il sort.)

SCÈNE V

PICHEGRU va ouvrir la porte aux jeunes gens de son état-major. Ils entrent. DOUMERC lit un journal. FALOU, CHARLES, ABBATUCCI.

PICHEGRU.

Que lisez-vous là, Doumerc?

DOUMERC.

Le Moniteur, général ; il y a de bonnes nouvelles de Toulon. Il paraît que nous sommes en chemin de le reprendre.

PICHEGRU.

Voyons cela ! (Rumeurs croissantes, grand bruit venant du fond, battements de tambours.) Qu'est-ce que cela ? (Chaque Officier court à son sabre. Pichegru appelle un Chasseur qui passe.) Hé ! Falou !...

FALOU.

Mon général ?...

PICHEGRU.

Que se passe-t-il donc ? Est-ce que l'ennemi attaque encore ?

FALOU.

Non, mon général: c'est le général Eisemberg que l'on conduit à la guillotine avec tout son état-major. Pour prouver que leur fuite d'hier n'était qu'une panique et qu'ils n'ont pas peur de la mort, ils ont demandé à aller à pied à l'échafaud.

PICHEGRU.

Ils ont bien fait... Mais est-ce que c'est la route que suivent ordinairement les condamnés ?

DOUMERC.

Non, général; mais on a jugé à propos de vous faire, ainsi qu'à nous, les honneurs de ce spectacle instructif. (Quatre Tambours passent avec des roulements sourds, puis huit Cavaliers de front, puis les Condamnés à pied, l'uniforme sur l'épaule.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LES CONDAMNÉS, EISEMBERG ; puis SAINT-JUST.

Pichegru, qui a fait un mouvement en avant, veut se reculer en apercevant le général Eisemberg.

EISEMBERG.

Reste, Pichegru, et écoute-moi... (Tous les jeunes gens se découvrent.) Pichegru, je vais à la mort et te laisse avec bonheur au faîte de la gloire où ton courage t'a porté. Je sais qu'au fond du cœur tu rends justice à notre bravoure et fais la part d'une surprise de nuit sur les âmes les mieux trempées. C'est pourquoi je voudrais te prédire en te quittant

une fin meilleure que la mienne. Mais garde-toi de cette espérance. Houchard et Custine sont morts, je vais mourir, Beauharnais va mourir. Tu mourras comme nous. Le peuple, auquel tu as donné ton bras, n'est pas avare du sang de ses défenseurs, et, si le fer de l'étranger t'épargne, sois tranquille, tu n'échapperas pas à celui des bourreaux. Adieu, ami!...—Et, maintenant, marchez, vous autres! (Pichegru ferme la fenêtre et reste appuyé contre elle. Le bruit des tambours diminue. Chacun exprime par son attitude la sensation qu'il éprouve.)

PICHEGRU.

Qui de vous sait le grec? Je donne ma plus belle pipe de Cummer à celui qui me dira quel est l'auteur grec qui parle des prophéties des mourants.

FALOU, à part.

Quel malheur que je ne save pas le grec!

PICHEGRU.

Eh bien?

CHARLES.

Je sais un peu le grec, général, mais je ne fume pas du tout.

PICHEGRU.

Alors, je te donnerai autre chose et qui te fera plus de plaisir qu'une pipe.

CHARLES.

Eh bien, général, c'est Aristophane, dans un passage qui, je crois, peut se traduire ainsi : « L'esprit des sibylles est dans ceux qui vont mourir. »

PICHEGRU.

Bravo! Demain ou après, tu auras ce que je t'ai promis, en attendant que j'aie ce que tu m'annonces... Maintenant, enfant, je n'ai plus qu'un désir, c'est que Hoche arrive bien vite et que nous n'ayons plus à assister à toutes ces tueries de place publique.

SAINT-JUST, paraissant.

Tu vas être servi à souhait, général: Hoche arrive à l'instant même, et je suis aise d'assister à votre entrevue.

PICHEGRU.

Pourquoi cela, citoyen représentant?

SAINT-JUST.

Parce qu'à mon avis, on te fait une injustice en te mettant sous les ordres de Hoche. Or, j'ai voulu juger par moi-même de ce que je puis attendre de votre bonne intelligence.

PICHEGRU.

(On entend sonner les trompettes. — A tout son État-Major.)

Citoyens, n'oubliez pas que c'est notre général en chef que nous avons l'honneur de recevoir.

SCÈNE VII

Les Mêmes, HOCHE, et son État-Major.

HOCHE, entrant et apercevant Pichegru, met le chapeau à la main ; tout son État-Major en fait autant.

Général, la Convention a commis une erreur : elle m'a nommé, moi, soldat de vingt-cinq ans, général en chef des deux armées du Rhin et de la Moselle, oubliant que c'était un des plus grands hommes de guerre de notre époque qui commandait celle du Rhin. Cette erreur, je viens la réparer, général, en me mettant sous vos ordres et vous priant de m'apprendre le rude et difficile métier de la guerre. J'ai l'instinct, vous avez la science ; j'ai vingt-cinq ans, vous en avez trente-trois ; vous êtes Miltiade, je suis à peine Thémistocle ; mais l'oreiller sur lequel vous êtes couché m'empêche de dormir ; je vous demande une part de votre lit. (Il se tourne vers ses Officiers.) Citoyens, voilà votre général en chef. Au nom du salut de la République et de la gloire de la France, je vous prie, et, au besoin, je vous ordonne de lui obéir comme je lui obéirai moi-même. (Tout l'État-Major s'incline en signe d'adhésion.) Je jure obéissance, pour toutes les choses de la guerre, à mon aîné, à mon maître, à mon modèle, l'illustre général Pichegru !

HOCHE.

Votre main, général ?

PICHEGRU.

Dans mes bras. (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

SAINT-JUST.

Que les généraux de toutes les armées conservent un pareil accord entre eux, et la France n'aura rien à craindre de nos ennemis... Vive la nation !...

SCÈNE VIII

Les Mêmes, PROSPER.

PROSPER, dans la coulisse.

Il est ici, j'ai reconnu sa voix.

SAINT-JUST.

C'est la voix de Prosper, mon meilleur ami, que je n'ai pas revu depuis le collége...

PROSPER, se jetant dans ses bras.

Mon cher Saint-Just!...

SAINT-JUST.

Ah! malheureux!... malheureux, que tu es!...

DOUMERC, à part.

Qu'y a-t-il donc?

ABBATUCCI, montrant Prosper à moitié habillé.

Déshabillé devant l'ennemi...

PROSPER.

Eh bien, ne me reconnais-tu pas? As-tu oublié notre jeunesse, nos études, et toute une amitié d'enfance, enfin?...

SAINT-JUST.

Au contraire, et c'est parce que je me souviens de tout cela que j'ai faibli un instant.

PROSPER.

Comment?...

SAINT-JUST.

Ce matin, j'ai publié un décret par lequel je punis de mort tout homme qui, en face de l'ennemi, sera surpris sans uniforme, même pendant son sommeil. Vous avez entendu, citoyens. Qu'on emmène ce malheureux, et que justice soit faite!...

(Prosper regarde un instant Saint-Just, qui baisse les yeux, détourne la tête, puis fait de la main signe qu'on l'emmène. Prosper va de lui-même jusqu'à la porte, au milieu d'un profond silence.)

PICHEGRU, s'avançant.

Saint-Just, un mot!...

SAINT-JUST.

Pour quoi faire?...

PICHEGRU.

Pour t'empêcher de commettre un crime. J'affirme que ton ami Prosper Lenormand ignorait le décret qui a été publié ce matin pendant son sommeil.

PROSPER.

Je le jure!...

SAINT-JUST, tendant les bras à son ami.

Eh! malheureux, que ne le disais-tu?...

PROSPER.

On aurait cru que moi, ton ami, j'avais peur. (Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.

SAINT-JUST, tendant la main à Pichegru, tout en embrassant son ami.

Pichegru, je te dois les plus heureux moments de ma vie!

ACTE QUATRIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

L'intérieur de la chambre de Clotilde de Brumpt. Un angle de la chambre formant cabinet est converti en une chapelle où brulent des cierges. Clotilde travaille à une échelle de corde.

SCÈNE PREMIÈRE

CLOTILDE, puis ÉTIENNETTE.

CLOTILDE, seule.

J'ai passé la nuit en prières et au travail. Puisse Dieu permettre, si les prières ont monté jusqu'à lui, que le travail ait un résultat. Étiennette a promis de m'amener ce matin, le fils du concierge de la prison où est enfermé mon père. Je ne sais quelle influence elle peut avoir sur ce jeune homme, mais elle m'a répondu de lui. (On entend du bruit.) Est-ce toi, Étiennette ?

ÉTIENNETTE, paraissant.

Oui, mademoiselle. L'échelle est-elle finie ?

CLOTILDE.

Je l'achève. Jacquemin est-il là ?

ÉTIENNETTE.

Il me suit.

CLOTILDE.

Fais-le entrer.

ÉTIENNETTE:

Entrez, Jacquemin !

SCÈNE II

LES MÊMES, JACQUEMIN.

CLOTILDE, *à Jacquemin.*

Vous devinez d'avance l'objet de notre entretien, n'est-ce pas ? mon père est en prison, menacé de mort pour avoir traversé le Rhin ; ma mère se mourait, vous le savez encore, puisque, hier, tout le village l'a conduite au cimetière. Je me désespérais quand cette chère enfant (*Elle indique Étiennette.*) s'est approchée de moi et m'a dit : « Madame, il y a un homme qui peut sauver votre père ; cet homme a un bon cœur et un bon esprit ; c'est le fils du geôlier Jacquemin. » Quel prix mettez-vous au salut de mon père ?

JACQUEMIN.

Citoyenne, je ne voudrais pas faire d'une bonne action une affaire d'argent, mais je ne voudrais pas non plus que mon père, perdant sa place à cause de moi, mourût dans la misère. J'aime Étiennette, et c'est à cet amour que je sacrifierai mon devoir, car, en laissant échapper M. le comte de Brumpt, je trahirai le pays qui me paye. Je me charge de faire tenir au prisonnier une lime, et cette échelle de corde. Appréciez vous-même, citoyenne, ce que vaut le dévouement que je voudrais vous offrir pour rien.

CLOTILDE.

Je ferai à votre père une pension de deux mille francs, et vous donnerai à vous, ou plutôt à Étiennette, puisque vous voulez recevoir la somme de ses mains, dix mille francs en argent.

JACQUEMIN, *s'inclinant.*

C'est plus que je n'eusse demandé, citoyenne : je vais emporter cette échelle. Étiennette va me donner une lime, pour qu'on ne me voie pas en acheter une. Une fois le comte hors de prison, le reste vous regarde.

(*On frappe à la porte.*)

CLOTILDE, *tressaillant.*

Qui peut frapper à cette heure ?

(*Étiennette et Clotilde se regardent.*)

JACQUEMIN,

Il serait dangereux qu'on me vît ici, mademoiselle, et surtout à une pareille heure. Que Étiennette me conduise donc par quelque corridor où je ne rencontre personne.

ÉTIENNETTE, désignant le cabinet de gauche.

Entrez dans cette chambre ; j'irai vous y prendre, quand j'aurai vu qui a frappé. (Elle court à la porte de la rue en criant.) Voilà ! voilà ! (Clotilde tombe sur une chaise, s'essuie le front, ouvre un livre et fait semblant de lire.)

ÉTIENNETTE, reparaissant.

Mademoiselle, c'est M. Raoul de Gransay.

CLOTILDE.

Juste ciel ! c'est la Providence qui l'envoie. Fais-le entrer.

SCÈNE III

LES MÊMES, RAOUL DE GRANSAY.

CLOTILDE.

Raoul!

RAOUL.

Clotilde ! (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

CLOTILDE.

Que venez-vous faire ici ? Je vous croyais en sûreté de l'autre côté du Rhin.

RAOUL.

Je viens vous aider à sauver votre père.

CLOTILDE.

Vous avez appris l'arrestation du comte ?

RAOUL.

Hier ! Et, comme, dans ces jours de terreur, il n'y a pas loin de la prison à l'échafaud, je suis accouru.

CLOTILDE, à Étiennette.

Étiennette, fais vite sortir Jacquemin, et surtout qu'il ne se doute pas que Raoul est arrivé.

RAOUL, aux genoux de Clotilde.

Oui, me voilà, me voilà, Clotilde ! Donnez-moi donc votre front, resté si beau et si pur au milieu de nos alarmes. Puis dites-moi ce que vous avez déjà fait pour essayer de venir en aide à votre père, afin que nous voyions ce qui nous reste à faire.

CLOTILDE.

Où avez-vous appris son arrestation ?

RAOUL.

A Strasbourg, où j'étais retourné en vous quittant l'autre nuit, et où j'étais caché chez cette bonne madame Teutch, à l'hôtel de *la Lanterne* : grâce à elle, j'ai trouvé deux hommes dévoués et une barque. Il ne s'agit que de tirer votre père de la prison; un quart d'heure après, il sera en sûreté. Et d'abord qui l'a fait arrêter, des trois pouvoirs qui se disputent Strasbourg?

CLOTILDE.

Schneider.

RAOUL.

C'est le pire des trois. J'espère que vous n'avez fait aucune démarche près de ce misérable!

CLOTILDE.

Au contraire, je l'ai vu.

RAOUL.

Il est venu ici?

CLOTILDE.

C'est moi qui suis allée chez lui.

RAOUL.

Vous, Clotilde, dans la maison de cet infâme? vous, seule avec lui?

CLOTILDE.

Je n'ai pas été un instant seule avec lui.

RAOUL.

Quelles propositions a-t-il osé vous faire?

CLOTILDE.

C'est moi, et non pas lui, qui ai abordé les propositions.

RAOUL.

Que lui avez-vous offert?

CLOTILDE.

Ma fortune!...

RAOUL.

Et il a refusé?...

CLOTILDE.

Il m'a dit qu'il me ferait connaître ses intentions.

RAOUL.

Et vous n'avez pas entendu reparler de lui?...

CLOTILDE.

Non.

RAOUL.

Il y a quelque chose de sombre sous ce silence .. Mais me

voici, je veillerai sur vous. Je ne vous quitte plus, j'ai trop souffert depuis notre séparation!

SCÈNE IV

LES MÊMES, ÉTIENNETTE, entrant vivement; elle a la figure toute bouleversée.

CLOTILDE.

Oh! mon Dieu! qu'y a-t-il, Étiennette?

ÉTIENNETTE.

Ah! mademoiselle, on dit que M. Schneider et ses hussards de la mort ont couché au village d'Eschau, qui n'est qu'à deux lieues d'ici.

RAOUL.

Il vous tient parole Clotilde, il vient vous dicter ses conditions. Vous aviez tenté quelque chose pour la fuite de votre père, n'est-ce pas? Où en étiez-vous?

CLOTILDE.

J'ai acheté le fils du geôlier; il a dû remettre à mon père un échelle de corde, que j'ai passé la nuit à faire, et lui remettre aussi une lime pour scier ses barreaux. La nuit prochaine, il devait s'évader.

RAOUL.

La nuit prochaine, il sera trop tard.

CLOTILDE.

Que faire, mon Dieu? que faire?

RAOUL.

Tout pour avancer, pour activer cette fuite.

CLOTILDE.

Raoul!

RAOUL.

Le nom du fils du geôlier?

CLOTILDE.

Jacquemin.

RAOUL.

Jacquemin... Bien... Que Dieu nous protége tous! (Il sort.)

CLOTILDE, à Étiennette.

Est-ce qu'il y a eu quelque exécution au village d'Eschau?

ÉTIENNETTE.

Non; mais, comme les chemins sont en mauvais état, et que la charrette qui conduit l'échafaud s'y était embourbée,

Schneider a fait retomber la faute sur le maire et l'adjoint du pauvre village : pendant une heure, ils sont restés attachés aux deux piliers de la guillotine.

CLOTILDE.

Qu'espérer d'un pareil homme ?

ÉTIENNETTE.

Ah! mon Dieu ! on entend du bruit du côté de la prison. (Elle court à la fenêtre.) Mademoiselle ! oh ! mademoiselle ! ce n'est pas possible !

CLOTILDE.

Quoi ?

ÉTIENNETTE.

Ça ne peut pas être lui !...

CLOTILDE.

Mais qui ?...

ÉTIENNETTE.

Votre père !... Regardez...

CLOTILDE, courant à la fenêtre.

Oui, c'est lui ! mon père... libre !... libre ! ... Je cours... (La porte du fond s'ouvre. Schneider paraît un bouquet à la main.)

SCÈNE V

CLOTILDE, SCHNEIDER, ÉTIENNETTE.

Étiennette sort sur un geste de Schneider.

SCHNEIDER.

Citoyenne, ce sont les plus belles fleurs que j'ai pu trouver le 27 frimaire, c'est-à-dire le 16 décembre, car je ne te crois pas très-familière avec le nouveau calendrier ; le 16 décembre, c'est ce que j'ai trouvé de mieux ; et, comme Tarquin, j'ai été obligé de me promener dans plusieurs jardins et dans pas mal de serres, avant de trouver à abattre, du bout de ma baguette, les roses et les lilas qui composent ce bouquet.

CLOTILDE.

Ce bouquet est une merveille, citoyen Schneider, et ces fleurs, si parfumées et si riantes, me sont un témoignage des intentions avec lesquelles tu as abordé cette maison. (Elle lui désigne un siége.)

SCHNEIDER.

Mes intentions sont celles d'un homme à qui tu as ouvert un nouvel horizon... pendant la visite que tu lui as faite hier.

Je m'étais souvent demandé, belle Clotilde, à quoi tiennent les destinées humaines et comment le chant d'un oiseau, ou le vol d'un papillon peuvent influer sur notre existence... Être bon, être mauvais, tout cela dépend de la façon dont on est entré dans la vie. Il s'agit, tout en marchant les yeux bandés, de choisir le bon chemin... J'y suis entré par la porte de la misère et du travail; au lieu de voir, comme devant les riches et les heureux, les obstacles s'aplanir devant moi, j'ai eu à les combattre et à les surmonter. La fable des sept têtes de l'hydre, toujours coupées, toujours renaissantes, a été pour moi une sombre et sévère vérité. Il est doux et facile de prier, quand on sait que la prière aura un résultat; mais prier une idole de marbre qui restera sourde à vos prières!... on se lasse à la fin, lorsque, cette idole, on peut la briser... Alors, à la moindre résistance, le mot *Je veux* vient à la bouche...

CLOTILDE.

Même quand tu parles à une femme ?...

SCHNEIDER.

Ai-je seulement le temps de voir à qui je parle?... Crois-tu que je me fasse illusion sur la vie que je mène et sur les résultats qu'elle doit avoir ? Attaqué que je suis, si je n'attaque pas... pour vivre, il faut que je tue... On dit que je suis cruel... Je me défends, voilà tout... Je n'avais jamais aimé, jamais songé au mariage, au bonheur d'être père, d'être époux... Tu ne diras pas que j'avais prévu cet enchaînement de circonstances... Ta mère tombe malade... ton père, en émigration, rentre en France pour la voir une dernière fois. Il est pris, conduit en prison; tu viens pour me demander sa grâce; je te vois... un sentiment inconnu s'éveille dans mon cœur... Le voilà, ce bonheur que j'ai toujours cherché : être aimé d'une jeune fille pure, chaste, noble... moi, aimé quand je suis laid, odieux, vieux avant l'âge? est-ce qu'il y a chance que je sois aimé?... Qui me fera un autre visage comme à Éson? qui m'apprendra ces douces paroles à l'aide desquelles on verse dans un autre cœur le trop plein du sien... Quand je lui dirai que je l'aime, elle rira... Eh bien, non, j'aime mieux qu'elle pleure, j'aime mieux qu'elle tremble, j'aime mieux qu'elle me haïsse; mais qu'elle soit à moi, je fais alors ce que j'ai fait, une chose infâme, je le sais bien... ma vie n'est-elle pas infamée déjà!... Je lui dis: «J'irai te voir...» Je dresse l'échafaud

sous sa fenêtre. (Il ouvre la fenêtre, Clotilde jette un cri de terreur à la vue de l'échafaud.)

CLOTILDE.

Ah ! mon père !

SCHNEIDER.

Je viens et je lui dis : « Demain, tu seras ma femme... ou, là, à l'instant, sous tes yeux, la tête de ton père va tomber. »

CLOTILDE.

Moi, ta femme ? Mon père aimera mieux mourir.

SCHNEIDER.

Aussi, est-ce toi que je charge de lui transmettre mon désir : ta pitié filiale t'inspirera, Clotilde... Mon crime compte sur tes vertus. Eh bien ?

CLOTILDE, très-calme.

Vous avez raison... c'est le seul moyen.

SCHNEIDER.

Et à quand fixes-tu le jour de notre union ?

CLOTILDE.

Par bonheur, la loi nouvelle, nous dispense de tout délai, et ce que j'ai à te demander n'est qu'un caprice d'orgueil.

SCHNEIDER.

Parle !...

CLOTILDE.

J'exige de ta tendresse une de ces grâces qu'on ne refuse pas à sa fiancée; ce n'est pas à Plobsheim, c'est-à-dire dans un pauvre village d'Alsace que le premier de nos citoyens doit accorder son nom à la femme qu'il aime et qu'il a choisie. (Elle se lève.) Je veux que le peuple me reconnaisse pour l'épouse de Schneider et ne me prenne pas pour sa maitresse. Demain, à telle heure que tu voudras, nous partirons pour Strasbourg, et je te donnerai ma main, devant les citoyens, les généraux et les représentants.

SCHNEIDER.

Je le veux bien; je veux tout ce que tu voudras, mais à une condition.

CLOTILDE.

Laquelle ?

SCHNEIDER.

C'est que ce n'est pas demain que nous partirons, mais aujourd'hui.

CLOTILDE.

Impossible. Il va être onze heures et demie, et les portes de la ville ferment à trois.

SCHNEIDER.

Elles fermeront à quatre, alors.

CLOTILDE.

Il faut faire tout ce que vous voulez.

SCHNEIDER, tendant la main à Clotilde.

Venez Clotilde.

CLOTILDE.

Le temps seulement de prendre un talisman de famille, sans lequel les jeunes filles ne se marient pas chez nous. (Pendant que Schneider va fermer la fenêtre, Clotilde tire d'un petit coffret placé sur la table un poignard qu'elle tient à la main quand Schneider revient vers elle.)

SIXIÈME TABLEAU

Un paysage de neige le plus pittoresque possible.

Dans un coin du théâtre, un paysan habillé en bûcheron, achève de nettoyer une espèce de carré long pour en faire un bivac. Au milieu du silence le plus profond, on voit s'avancer cinq ou six cavaliers portant le costume de chasseurs et sept ou huit fusilliers à pied. Ils viennent en éclaireurs pour sonder la forêt.

SCÈNE PREMIÈRE

FALOU, à cheval; FARAUD, à pied; STÉPHEN, déguisé en bûcheron.

STÉPHEN.

Chut!

FALOU.

Qui vive?...

STÉPHEN.

Chut!...

FALOU.

Qui vive?...

STÉPHEN.

Par ici, citoyen Falou.

FALOU.

Allons, bon! voilà que je suis connu dans le canton! Qu'est-ce que tu fais là?

STÉPHEN.

Moi? Je prépare le bivac du général.

FALOU.

De quel général?

STÉPHEN.

Du général Pichegru, donc!

SCÈNE II

LES MÊMES, PICHEGRU et son ÉTAT-MAJOR

Vers la fin de la scène précédente, l'État-Major du général s'est approché à cheval. On y retrouve tous les jeunes gens qu'on a vus dans le cabinet du quartier général à Strasbourg.

PICHEGRU.

Pied à terre, messieurs! (Tout l'État-Major entre sans bruit, comme l'ont fait les éclaireurs.) Tiens, il me semble que voilà une excellente place pour notre bivac.

STÉPHEN.

Si le général la trouve bonne, je serai bien content.

PICHEGRU.

Et c'est toi qui as préparé cette place?

STÉPHEN.

Oui, mon général!

PICHEGRU.

Pour moi?

STÉPHEN.

Ne la trouvez-vous donc pas bien choisie, à l'abri du vent, avec la vue de toute la plaine, une échappée sur le village de Dawendorff.

PICHEGRU.

Tu savais donc que je devais passer par ici?

STÉPHEN.

Vous le voyez bien, puisque je vous attendais là. Maintenant, il ne fait pas chaud, si vous allumiez un peu de feu?

PICHEGRU.

Et si l'ennemi voit le feu?

STÉPHEN.

Il n'y a pas de danger, nous sommes dans un fond.

PICHEGRU.

Tu as donc été ingénieur ?

STÉPHEN.

Ingénieur ! qu'est-ce que c'est que ça ? (Il sort.)

PICHEGRU, bas, à un de ses Aides de camp.

Ne perdez pas de vue cet homme... Il s'agit de chercher un peu de bois sec ; vous ne serez pas plus fâchés que moi de vous réchauffer, n'est-ce pas ? Seulement, par ce temps-ci, il sera peut-être difficile d'en trouver ?

STÉPHEN, rentrant en apportant une brassée.

En voilà, général, et qui va flamber comme des copeaux.

PICHEGRU.

Je parie que tu as du feu maintenant ?

STÉPHEN.

Je n'en ai pas, mais ce n'est pas difficile à trouver ?

PICHEGRU, à ses Aides de camp.

Faites placer les sentinelles perdues, et, sous peine de mort, que pas une ne fasse feu, à moins d'y être forcée par l'ennemi.
(On emmène une dizaine d'hommes à pied, parmi lesquels Faraud, tandis que chacun choisit un campement.)

PICHEGRU.

Quelqu'un de vous s'est-il occupé de la cantine ?
(Les Officiers se regardent.)

ABBATUCCI.

Vous n'avez pas donné d'ordre, général.

PICHEGRU.

Tu sais bien que je ne donne jamais d'ordre pour cela ; chacun prend pour lui, il en reste toujours pour les autres.

LES OFFICIERS, les uns aux autres.

As tu quelque chose, camarade ?

UN OFFICIER.

Ma foi, non !

FALOU.

J'ai du tabac.

PICHEGRU.

As-tu quelque chose, Charles ?

CHARLES.

Moi, général, j'ai deux pommes; si vous en voulez une ?

PICHEGRU.

Eh bien, citoyens, il faudra se contenter d'une goutte d'eau-

de-vie. Appelez la déesse Raison !... (On entend répéter les appels : « Déesse Raison !... déesse Raison !... »

UNE AUTRE VOIX.

Où est la déesse Raison ?

FALOU.

Aux volontaires de l'Indre !

(On entend appeler encore.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LA DÉESSE RAISON.

LA DÉESSE.

Me voilà, général ; que désirez-vous ?

PICHEGRU.

Déesse, on a oublié les provisions, de sorte qu'il s'agit de souper avec un petit verre et une pipe de tabac. Ceux qui auront encore faim après ce somptueux repas, serreront la boucle de leur culotte...

LA DÉESSE.

Eh bien, mon petit Faraud, où est-il donc ?

FALOU.

Il est en faction. (A Stéphen.) Mais que diable fais-tu donc ?

STÉPHEN.

Je vous dressais une table, général.

PICHEGRU.

Pour quoi faire, une table ?

STÉPHEN.

Pour manger donc !

PICHEGRU.

Manger quoi ?

STÉPHEN.

Ah ! voilà ! Je me suis dit : « Le général ne pense jamais à lui qu'après avoir pensé aux autres ; il est capable d'avoir oublié la cantine; ma foi, je vais à tout hasard lui commander un jambon et un bon pâté : s'il a oublié son souper, on y aura pensé pour lui. »

PICHEGRU.

Et ce pâté ?

STÉPHEN.

Le voilà !

PICHEGRU.

A défaut de pain, nous avons la croûte !

STÉPHEN.

Non pas, voilà du pain. Oh ! oh ! on pense à tout !

PICHEGRU.

Excepté à du vin ?

STÉPHEN.

Ah ! ça, j'avoue que je n'ai pas jugé utile d'en faire pro-ision.

ABBATUCCI.

Malheureux !

STÉPHEN.

Parce qne je me suis dit comme ça : « Il y a le citoyen Fenouillot, commis voyageur en vins qui va passer sur la route au point du jour, avec sa voiture et ses échantillons ; le général s'entendra avec lui... (Bruits de grelots.) Et tenez, tenez, voilà les grelots de son cheval. Dites à deux ou trois de ces messieurs de vous l'amener, il ne demandera pas mieux que de vous faire une livraison.

PICHEGRU, à quelques Officiers.

Allez, citoyens, allez... (A Charles.) Il me semble que j'ai vu cet homme quelque part ou plutôt que j'ai entendu sa voix. Te le rappelles-tu, toi ?...

CHARLES.

Non, mon général.

PICHEGRU, à lui-même

Est-ce que ce serait ?... Oui... c'est Stéphen! (Haut.) Ma foi! déesse Raison, ce sera pour le dessert ; seulement, si tu veux avoir ta part du pâté, ne t'éloigne pas trop.

LA DÉESSE.

Convenu, général. (Elle sort.)

FENOUILLOT, dans la coulisse.

Citoyens, citoyens, où me conduisez-vous

UNE VOIX, dans la coulisse.

Au général !

FENOUILLOT, dans la coulisse.

A quel général ?

LA VOIX, dans la coulisse.

Au général Pichegru.

SCÈNE IV

Les Mêmes, FENOUILLOT.

FENOUILLOT, paraissant.

Ah! général!

PICHEGRU.

Eh bien, qu'arrive-t-il, citoyen Fenouillot?

FENOUILLOT.

Comment, tu sais mon nom?

PICHEGRU.

Et ta profession, même. Tire-nous quelques échantillons de ta carriole, des meilleurs.

DOUMERC.

Inutile, général, on y a songé.

PICHEGRU, à Fenouillot.

Alors, fais-nous le plaisir de souper avec nous.

FENOUILLOT.

Ah! général, c'est trop d'honneur.

PICHEGRU.

Tu viens de Dawendorff?

FENOUILLOT.

Oui, général.

PICHEGRU.

Et les Prussiens ne t'ont pas bu tout ton vin?

FENOUILLOT.

Il ne s'en est pas fallu de beaucoup.

PICHEGRU.

Et comment diable as-tu été te fourrer dans les griffes de ces messieurs?

FENOUILLOT.

J'ai été arrêté par un parti de Prussiens qui s'apprêtaient à vider mes échantillons sur la route; par bonheur, un officier arriva qui me conduisit au général en chef. Je croyais en être quitte pour la perte de mes cent cinquante bouteilles d'échantillon, et j'en étais d'avance consolé, lorsque le nom d'espion commença de circuler; à ce mot-là, vous comprenez, général, que je dressai l'oreille et que, ne me souciant pas d'être fusillé, je me réclamai du chef des émigrés.

PICHEGRU.

Le prince de Condé!

FENOUILLOT.

Je me serais réclamé du diable!... On me conduisit au prince, je lui montrai mes papiers, je répondis franchement à ses questions, il goûta mon vin, il vit que ce n'était pas du vin de malhonnête homme, et déclara à MM. les Prussiens qu'en ma qualité de Français il me retenait comme son prisonnier.

PICHEGRU.

Et votre prison fût dure ?

FENOUILLOT.

Pas le moins du monde : quoique, je l'avoue, quand hier la nouvelle de la prise de Toulon est arrivée, n'ayant pu, comme bon Français, cacher ma joie, le prince, avec lequel je causais en ce moment, m'ait congédié de fort mauvaise humeur.

PICHEGRU.

Comment!... que dites-vous là ? que Toulon a été repris aux Anglais ?

FENOUILLOT.

Oui, général.

PICHEGRU.

Et quel jour ?

FENOUILLOT.

Le 19.

PICHEGRU.

Nous sommes aujourd'hui le 22, impossible; que diable! le prince de Condé n'a pas de télégraphe à sa disposition.

FENOUILLOT.

Non! mais il a la poste aux pigeons, et les pigeons font seize lieues à l'heure. J'ai vu, aux mains du prince de Condé, le petit billet attaché à l'aile de l'oiseau ; le billet était petit, mais écrit très-fin, de sorte qu'il contenait quelques détails.

PICHEGRU.

Et ces détails, les connaissez-vous ?

FENOUILLOT.

Le 19, la ville s'était rendue ; le même jour, une partie de l'armée assiégeante y était entrée, et, le soir, par ordre d'un commissaire de la Convention, on avait fusillé deux cent treize personnes.

PICHEGRU.

Et c'est tout ?

FENOUILLOT.

C'est tout. A propos, est-ce que c'est vrai, citoyen, général, ce que disait le duc de Bourbon, en faisant le plus grand éloge de vous ?

PICHEGRU.

Il est bien aimable, le duc de Bourbon ! que vous disait-il ?

FENOUILLOT.

Il me disait que c'était son père, le prince de Condé, qui vous avait donné votre premier grade.

PICHEGRU.

C'est vrai.

ABBATUCCI.

Et comment cela, général ?

PICHEGRU.

Je servais comme simple soldat au corps royal d'artillerie, lorsqu'un jour le prince, qui était présent aux exercices du polygone de Besançon, s'approcha de la pièce qui lui semblait la mieux servie ; mais, dans le moment où le canonnier l'écouvillonnait, le coup partit et lui enleva un bras. Le prince m'attribua cet accident en m'accusant d'avoir mal fermé la lumière avec le pouce. Je le laissai dire ; puis, pour toute réponse, je lui montrai ma main ensanglantée. J'avais le pouce déchiré, renversé, presque détaché de la main... Voici la cicatrice... Le prince, en effet, me fit sergent. (Charles, sous prétexte de regarder la main de Pichegru, la lui baise.) Que fais-tu donc, Charles ?

CHARLES.

Moi ? rien ! je vous admire !

PICHEGRU.

Abbatucci, veillez à ce que rien ne manque aux soldats. Il serait difficile de leur donner le superflu. Tâchez de leur donner le nécessaire. (Aux autres Officiers.) Vous connaissez tous, citoyens, les régiments avec lesquels vous avez l'habitude de combattre, vous savez ceux sur lesquels vous pouvez compter ; rassemblez leurs officiers à l'ordre, et dites-leur que j'écris aujourd'hui au comité de salut public que, dans trois jours, il n'y aura plus un ennemi sur la terre de France ; qu'ils se souviennent d'une chose, c'est que ma tête répond de ma parole !

SCÈNE V

PICHEGRU, FENOUILLOT.

PICHEGRU.

Et maintenant, à nous deux, citoyen.

FENOUILLOT.

A nous deux, général.

PICHEGRU.

Jouons cartes sur table !

FENOUILLOT.

Je ne demande pas mieux.

PICHEGRU.

Vous ne vous nommez pas Fenouillot, vous n'êtes pas commis voyageur en vins, vous n'étiez pas prisonnier du prince de Condé, vous êtes son agent !

FENOUILLOT.

C'est vrai, général.

PICHEGRU.

Vous saviez me rencontrer sur votre route, et vous vous êtes fait arrêter tout exprès pour me faire des propositions royalistes, au risque d'être fusillé.

FENOUILLOT.

C'est encore vrai, général.

PICHEGRU.

Mais vous vous êtes dit : « Le général Pichegru est un brave, il comprendra qu'il y a un véritable courage à faire ce que j'ai fait; il refusera mes propositions, ne me fera peut-être pas fusiller, et me renverra au prince avec son refus. »

FENOUILLOT.

C'est toujours vrai ! Cependant, j'espère qu'après m'avoir entendu...

PICHEGRU.

Après vous avoir entendu, il y a un cas où je vous ferai fusiller, je vous en préviens d'avance.

FENOUILLOT.

Lequel ?

PICHEGRU.

C'est celui où le prince aurait mis un prix à ma trahison.

FENOUILLOT.

Ou à votre dévouement ! (Tout en dialoguant. Pichegru a bourré sa pipe.)

PICHEGRU.

Tant qu'il y aura un ennemi sur la terre de France, toute négociation avec un prince émigré sera de la trahison.

FENOUILLOT.

En tout cas, général, voici une lettre du prince adressée à vous directement et qui vous fera connaître les intentions de Son Altesse royale.

PICHEGRU.

Fumez-vous, citoyen ?

FENOUILLOT.

Non, général.

PICHEGRU, allumant sa pipe avec la lettre du prince de Condé.

Eh bien, moi, je fume.

FENOUILLOT.

Que faites-vous, général ?

PICHEGRU.

Vous le voyez, citoyen, j'allume ma pipe.

(On entend un coup de fusil, puis les sentinelles crient : « Alarme alarme ! » en se rapprochant. Tous les Officiers qui avaient disparu du bivac arrivent de tous les côtés pour prendre l'ordre du général.)

PICHEGRU, à Fenouillot.

Ta parole de ne pas rejoindre le prince de Condé avant cinq heures du soir?

FENOUILLOT.

Vous l'avez, général.

(Beaucoup de bruit. On amène le volontaire Faraud. Abbatucci et Charles traînent chacun un loup par les pattes.)

CHARLES.

Tenez, général, voilà de quoi vous faire deux bons tapis de pieds.

PICHEGRU.

Qu'est-ce que cela ?

ABBATUCCI.

C'est l'ennemi sur lequel vient de tirer votre sentinelle.

PICHEGRU.

Où est-elle, ma sentinelle ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, FARAUD.

FARAUD s'avance.

Voilà, mon général.

PICHEGRU.

Comment ! c'est toi, malheureux, qui donnes l'alarme à toute l'armée pour deux ou trois mauvais loups qui tournaient autour de toi ?

FARAUD.

Ah ! général, vous êtes bien bon !... d'abord, ils n'étaient pas deux ou trois, ils étaient une douzaine ; ensuite, ils ne tournaient pas seulement autour de moi, ils voulaient me manger.

PICHEGRU.

Tu devais te laisser dévorer jusqu'au dernier morceau, plutôt que de tirer un coup de fusil.

FARAUD, montrant sa main et sa joue ensanglantées.

Vous voyez qu'ils avaient commencé, les brigands ; mais je me suis dit : « Faraud, si l'on te place là, c'est de peur que l'ennemi n'y passe, et qu'on a compté sur toi pour l'empêcher de passer. »

PICHEGRU.

Eh bien ?

FARAUD.

Eh bien, moi mangé, général, rien n'empêchait plus l'ennemi de passer.

PICHEGRU.

Il a raison, cet animal-là.

FARAUD.

C'est ce qui m'a déterminé à faire feu. La question de sûreté personnelle n'est venue qu'après, parole d'honneur !

PICHEGRU.

Mais ce coup de feu, malheureux, il a pu être entendu des avant-postes ennemis.

FARAUD.

Ne vous inquiétez pas de cela, mon général, ils l'auront pris pour un coup de fusil de braconnier.

PICHEGRU.

Tu es Parisien ?

FARAUD.

Oui ; mais je fais partie du premier bataillon de l'Indre, je m'y suis engagé volontairement à son passage à Paris.

PICHEGRU.

Eh bien, Faraud, si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne te représenter à moi qu'avec les galons de caporal, pour me faire oublier la faute de discipline que tu viens de commettre.

FARAUD.

Et que faut-il faire pour cela, mon général ?

PICHEGRU.

Il faut amener demain, ou plutôt ce soir, à ton capitaine, deux prisonniers prussiens.

FARAUD.

Soldats ou officiers, mon général ?

PICHEGRU.

Mieux vaudrait des officiers, mais on se contentera de deux soldats.

FARAUD.

On fera son possible, mon général.

PICHEGRU.

Déesse Raison, donne un coup à boire à ce poltron, qui nous promet deux prisonniers pour demain.

FARAUD, tendant son verre.

Et si j'allais n'en faire qu'un, mon général ?

PICHEGRU.

Tu ne serais caporal qu'à moitié, et tu ne porterais qu'un galon.

FARAUD.

Non, ça me ferait loucher. Eh bien, ce soir, mon général, vous aurez les deux, ou vous pourrez dire : « Faraud est mort. » A votre santé, mon général !

UNE SENTINELLE, au dehors.

Qui vive ? (Saint-Just paraît.)

SCÈNE VII

CHARLES, PICHEGRU, STÉPHEN.

STÉPHEN, entrant vivement.

Général, voici le représentant du peuple Saint-Just. (Il disparaît.)

PICHEGRU.

Par ici, citoyen représentant, par ici! A quelque heure du ur ou de la nuit que l'on m'annonce ta présence, elle est la envenue.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SAINT-JUST.

SAINT-JUST.

Il y a longtemps que l'on m'a dit que tu étais celui de nos énéraux qui se gardait le mieux la nuit. J'ai voulu savoir si 'était vrai et si mes instructions étaient bien suivies.

PICHEGRU.

Qu'as-tu trouvé ?

SAINT-JUST.

Partout la surveillance la plus exacte et la plus grande béissance à mes ordres. Maintenant (*S'asseyant, sur un signe de ichegru.*) je te préviens que j'ai écrit à la Convention en nnonçant ta victoire de demain.

PICHEGRU.

Il eût été plus prudent de n'écrire qu'après.

SAINT-JUST.

Doutes-tu de toi ou de tes hommes ?

PICHEGRU.

Je ne doute ni de moi ni de mes hommes, mais il est permis de douter de la fortune.

SAINT-JUST.

Homme de peu de foi! Le génie de l'avenir veille sur la France... car la France porte en elle l'indépendance des nations. Décrétons la victoire, et la victoire obéira. Tu sais que je n'ai jamais menti, ne me fais pas mentir. Quand attaques-tu Dawendorff?

PICHEGRU.

Aussitôt qu'un espion, dans lequel j'ai la plus grande confiance, m'aura transmis les renseignements que j'attends sur la position de l'ennemi.

CHARLES, *entrant, à Pichegru.*

Pardon, général, un jeune homme, qui dit être sous le poids de la plus vive douleur et trembler pour la femme qu'il aime, demande à vous parler à l'instant même. Il prétend que vous pouvez, d'un mot, faire plus que lui sauver la vie.

PICHEGRU, à Saint-Just.

Permets-tu, citoyen représentant ?

(Saint-Just tire *le Moniteur* de sa poche et se met à lire.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, RAOUL.

RAOUL.

Oh ! citoyen général, que tu es indulgent de me recevoir !

PICHEGRU.

Dis vite : d'un moment à l'autre, l'armée peut être obligée de se mettre en marche.

RAOUL.

Je suis émigré. Je ne rentre pas en France pour fomenter la guerre civile, et la preuve, c'est que j'accours à toi, et, plein de confiance dans ta loyauté, je commence par te dire qui je suis.

PICHEGRU.

Je ne te demande pas ton nom ; tu es malheureux, tu souffres, ton nom est homme : que veux-tu ?

RAOUL.

Un misérable, Schneider, a fait arrêter, hier, le père de ma fiancée et l'a mise entre une union infâme avec lui et l'échafaud de son père, dressé devant ses fenêtres. Pour sauver son père, elle s'est faite martyre !... elle a consenti !... Demain, il l'amène à Strasbourg pour l'épouser. J'ai le serment de Clotilde, qu'elle ne sera jamais son épouse ; mais, quand on voit tous les jours des hommes faiblir, ne peut-on pas craindre la faiblesse d'une femme ? Je suis venu à toi, citoyen général, et je te demande si un pareil crime, si la spoliation du corps et de la fortune se passera sous tes yeux, quand tu as la force, quand tu as l'épée ?

PICHEGRU.

Mon épée n'est pas celle de la justice. C'est celle de la patrie. Ma force m'est donnée contre l'ennemi et non contre mes compatriotes. Je puis, si la fortune me favorise, chasser l'ennemi hors de France. Je ne puis ni ouvrir ni fermer les portes d'une prison. Jeune homme, je te plains, mais je ne puis rien pour toi.

RAOUL.

Je m'attendais à ta réponse; mais, si tu ne peux rien pour

moi, il y a à Strasbourg un homme qui peut tout. Cet homme, tu le connais. A défaut d'amitié, vous avez l'un pour l'autre une mutuelle estime. Cet homme est le représentant du peuple Saint-Just.

PICHEGRU.

C'est vrai, celui-là est tout-puissant.

(Saint-Just et Pichegru échangent un regard.)

RAOUL.

Eh bien, il ne laissera pas sous ses yeux se renouveler le crime d'Appius et de Virginie, il ne laissera pas une pauvre fille sans défense, qui n'a commis d'autre crime que d'être noble, s'ouvrir le cœur, pour conserver ce cœur à celui qu'elle aime. Qui sauve un individu a le même mérite, aux yeux du Seigneur, que celui qui sauve un pays. Eh bien, donne-moi une lettre qui m'introduise près de Saint-Just; dis-lui franchement qui je suis ; dis-lui que je me livre à lui pieds et poings liés ; dis-lui que je lui apporte ma tête, mais qu'il sauve la vieillesse et l'innocence, c'est-à-dire les deux choses les plus respectables de ce monde.

SAINT-JUST, lui touchant l'épaule.

Viens avec moi, jeune homme, je te ferai voir Saint-Just.

RAOUL.

Vous! Quand?

SAINT-JUST.

A notre arrivée à Strasbourg.

RAOUL.

Vous savez que vous pouvez tout me demander, ma vie, mon sang, mon âme!

SAINT-JUST.

Tu verras Saint-Just.

RAOUL.

Et nous partons ?...

SAINT-JUST.

A l'instant même!

RAOUL, prenant la main de Pichegru.

Oh! général!...

SAINT-JUST.

Adieu, Pichegru. Tu sais que j'ai écrit à la Convention. — Viens, viens, jeune homme.

(Il sort avec Raoul.)

SCÈNE X

LES MÊMES, hors SAINT-JUST et RAOUL. — STÉPHEN.

STÉPHEN.

Général !

PICHEGRU.

Stéphen ! c'était bien lui.

STÉPHEN.

L'ennemi occupe le village de Dawendorff. On peut le tourner par les défilés de Frœschwiller, qui ne sont point gardés. Le prince de Condé, loge à la mairie de Dawendorff. Il a avec lui la caisse des émigrés, qui renferme près d'un million en or anglais.

PICHEGRU.

Tu en es sûr? Bien ! (Appelant.) Doumerc, faites sonner à cheval. (On sonne à cheval et le rideau baisse au moment où le corps d'armée se remet en marche.)

ACTE CINQUIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

La fin d'un combat. Dans la mairie d'un petit village de la frontière. Les Français en chassent les Autrichiens et les Prussiens. Le combat se livre autour d'une caisse ferrée, que l'ennemi veut tirer à lui et dont les Français veulent s'emparer. Faraud frappe à grands coups sur les défenseurs et finit par s'emparer de la caisse. Les Français entrent par toutes les ouvertures en criant : « Victoire ! victoire ! » On entend en même temps les tambours battant la charge dans la rue, les trompettes sonnant des fanfares. Des cris de « Vive le général Pichegru ! » Faraud est à cheval sur sa caisse, comme Bacchus sur son tonneau.

SCÈNE PREMIÈRE

FARAUD, PICHEGRU, entrant ; FALOU, SOLDATS ; puis ABBATUCCI, DOUMERC et CHARLES.

PICHEGRU.

C'est ici le quartier général ; prévenez tous les officiers. (Sortent quelques Soldats.) Avez-vous vu Hoche ?

PROSPER.

Général, il est de l'autre côté du village, à la poursuite de 'ennemi...

PICHEGRU, à Faraud.

Que fais-tu là, toi?

FARAUD.

Mon général, je crois que je tiens la caisse.

PICHEGRU.

Quelle caisse?

FARAND.

Celle des émigrés : écusson bleu, avec trois fleurs de lys de France.

PICHEGRU.

En as-tu la clef?

FARAUD.

Oh! non, ils n'ont pas eu la complaisance de nous la laisser.

PICHEGRU.

Emportez cette caisse. (Deux Soldats emportent la caisse.) Deux hommes en sentinelle à côté, et qu'on prévienne le payeur général...

(Prosper sort.)

FARAUD.

Ah! pauvre payeur, comme ça va le déranger, lui qui n'a rien à faire depuis six mois! (Il sort.)

PICHEGRU, à Abbatucci qui entre.

Rien de grave? je t'ai vu tomber de cheval.

ABBATUCCI.

Non, mon général : c'est mon cheval qui a été blessé et pas moi.

PICHEGRU.

Et toi, Doumerc?

DOMERC.

Une égratignure sur le front, mon colback a paré le coup.

PICHEGRU.

Et Charles, mon petit Charles? Ohé!

CHARLES, paraissant.

Voilà, mon général.

PICHEGRU, à Charles.

Tu es content, tu as vu le feu?

CHARLES.

Je croyais que c'était bien plus effrayant que ça...

PICHEGRU, se retournant vers la déesse Raison.

Sais-tu qu'il faudra que je te donne un baril d'honneur? je t'ai vue aujourd'hui au milieu du feu et de la mitraille, ni plus ni moins qu'un vétéran.

LA DÉESSE.

Bah! mon général, depuis deux ans, elles me connaissent, les balles. Votre chirurgien-major m'en a extrait une du bras, demandez-lui si j'ai fait la grimace.

SCÈNE II

LES MÊMES, PROSPER, SOLDATS.

PICHEGRU.

Eh bien, Prosper, a-t-on fait ouvrir la caisse?

PROSPER.

Oui, mon général, en présence de témoins.

PICHEGRU.

Que contenait-elle?

PROSPER.

Sept cent soixante-quinze mille francs en guinées anglaises.

PICHEGRU, à Abbatucci.

Combien est-il dû à nos hommes?

ABBATUCCI.

Cinq cent mille francs à peu près.

PICHEGRU.

Qu'on fasse la paye à l'instant. Ne m'a-t-on pas dit que le bataillon de l'Indre avait horriblement souffert?

ABBATUCCI.

Oui, général.

PICHEGRU.

On gardera vingt-cinq mille francs, à répartir dans le bataillon de l'Indre; plus, cinquante mille francs pour les besoins de l'armée.

ABBATUCCI.

Et les deux cent mille francs restants?

PICHEGRU.

Prosper les portera à la Convention, avec les deux drapeaux que nous avons pris. (Abbatucci sort.) Il est bon de montrer que les républicains ne se battent pas pour l'or.

PROSPER.

Merci, mon général; mais raison de plus pour que j'en finisse avec ce diable de Falou, qui m'a fait cadeau d'un cheval; je n'ai pas encore pu mettre la main dessus... Ah! le voilà...

(Il sort.)

DOUMERC.

Que diable a donc Prosper? (Dans la rue, cris de « Vive le général! »).

CHARLES.

Qu'est-ce que cela?

PICHEGRU.

Ce sont nos soldats, à qui on fait la paye!...

SCÈNE III

LES MÊMES, FALOU, amené par PROSPER.

PROSPER.

Enfin, je le tiens! Pourquoi ne voulais-tu pas venir?

FALOU.

Mon capitaine, parce que je me doutais que c'était encore pour me dire des bêtises.

PROSPER.

Comment, pour te dire des bêtises?

FALOU, au général.

Tenez, je vous en fais juge, mon général. Nous chargeons, n'est-ce pas?... Je me trouve en face d'un officier prussien qui me porte un coup de tête... Je pare prime, je riposte par un coup de pointe, et je lui fait avaler plus de six pouces de lame...

PICHEGRU.

Diable! tu es généreux quand tu t'y mets...

FALOU.

Il tombe naturellement... Je vois un cheval magnifique qui n'avait plus de maître, et le capitaine qui n'avait plus de cheval : il se débattait comme un diable dans un bénitier, au milieu de cinq ou six aristocrates; j'en tue un, j'en blesse un autre. «Allons, capitaine, que je lui crie, le pied dans l'étrier!» Une fois le pied dans l'étrier, le... le reste a été vite en selle, et tout a été dit, quoi!

PROSPER.

Tout n a pas été dit, car tu ne peux pas me faire cadeau d'un cheval.

FALOU.

Pourquoi donc? Vous êtes trop fier pour rien recevoir de moi?...

PROSPER.

Non, et la preuve, ta main!

(Ils se donnent la main.)

FALOU.

Me voilà payé, et même je devrais vous rendre, mais pas de monnaie!

(Il regagne la porte.)

PICHEGRU, l'appelant.

Viens ici, mon brave...

(Falou se retourne la main au colback.)

Tu es Fanc-Comtois?

FALOU.

Un peu, général.

PICHEGRU.

D'où?

FALOU.

De Boussières.

PICHEGRU.

Tu as encore tes parents?

FALOU.

Une vieille grand'mère de quatre-vingts ans.

PICHEGRU.

Et de quoi vit-elle?

FALOU.

De ce que je lui envoie; mais, comme la République me doit cinq mois de solde arriérée, la bonne femme vit bien mal!.. Par bonheur, on dit que, grâce au fourgon du prince de Condé, nous allons être mis au courant. Brave prince! c'est ma grand-mère qui va te bénir!

PICHEGRU.

Comment, ta mère va bénir un ennemi de la France?

FALOU.

Est-ce qu'elle s'y connaît! le bon Dieu sait bien qu'elle radote.

PICHEGRU.

Alors, tu vas lui envoyer ta solde?

FALOU.

On gardera bien un petit écu pour boire la goutte.

PICHEGRU.

Garde tout!

FALOU.

Et la vieille?

PICHEGRU.

Je m'en charge.

(On entend le tambour. — «Vive le Général!»)

SCÈNE IV

PICHEGRU, HOCHE, UN SOLDAT.

On entend les trompettes qui sonnent des fanfares et les tambours qui battent au champ.

PICHEGRU.

Ah! voilà Hoche qui revient de la poursuite de l'ennemi (Il va à la porte.) Eh bien, mon cher général? (A l'entrée du général Hoche, tous les assistants se lèvent.)

HOCHE, entrant avec ses Officiers dans tout le désordre de gens qui viennent de se battre.

Encore deux ou trois coups de collier comme celui-là, et l'ennemi sera hors de France.

PICHEGRU.

Sans compter que nous avons mis la main sur la caisse du prince de Condé et que nous avons fait la paye.

HOCHE.

Morbleu! faire la paye avec l'argent de l'Angleterre, c'est deux fois bien joué. Pendant ce temps-là, nous avons reconduit ces messieurs les Prussiens et les Autrichiens aussi loin que nous avons pu. Combien de canons et de drapeaux de votre côté?

PICHEGRU.

Un drapeau et quatre canons. Et vous?

HOCHE.

Trois canons et un drapeau; mais ce qui fait votre grande supériorité sur nous, c'est la caisse!

PICHEGRU.

J'ai cru, sauf ton approbation, pouvoir faire prendre vingt-

cinq mille francs à répartir dans le bataillon de l'Indre, qui a le plus souffert ; il reste cinquante mille francs, au sujet desquels tu t'entendras avec le payeur ; le reste sera employé à la Convention.

HOCHE.

Gardons les gratifications pour les journées de demain et d'après-demain, qui seront chaudes. J'ai envie de mettre à prix à six cents francs les canons autrichiens ou prussiens qu'on prendra.

PICHEGRU.

Par ma foi, c'est une idée, ne la laisse pas tomber à l'eau.

(Entrée de Faraud.)

SCÈNE V

LES MÊMES, FARAUD, avec des galons de papier sur ses manches, suivi de DEUX SOLDATS du bataillon de l'Indre; puis, LA DÉESSE RAISON.

PICHEGRU.

Qu'y a-t-il, Faraud ?

FARAUD, portant la main à son schako.

Mon général, ce sont les délégués du bataillon de l'Indre.

PICHEGRU.

Ah ! oui, qui viennent me remercier, n'est-ce pas ?

FARAUD.

Au contraire, général : ils viennent pour refuser la gratification en question.

OCHE.

La refuser ?

PICHEGRU.

Et pourquoi ?

FARAUD.

Ils disent comme ça qu'ils n'ont pas fait plus que leurs camarades, et que, par conséquent, ils ne doivent pas avoir plus qu'eux.

PICHEGRU.

Et les morts, refusent-ils aussi ?

FARAUD.

Qui ça ?

PICHEGRU.

Les morts ?...

FARAUD.

On ne les a pas consultés, mon général.

PICHEGRU.

Et bien, tu diras à ceux qui t'envoient que je ne reprends as ce que j'ai donné... La gratification que je destinais aux ivants sera distribuée aux pères, mères, frères, sœurs et lles des morts. Avez-vous quelque chose à dire contre ela ?

FARAUD.

Pas la moindre chose, mon général.

PICHEGRU.

C'est bien heureux ! Maintenant, viens ici. (Il regarde les ga-ons de Faraud.) Qu'est-ce que ces sardines-là ?

FARAUD.

Ce sont mes galons de caporal.

HOCHE.

Pourquoi en papier ?

FARAUD.

Parce que nous n'en avions pas en laine, général.

HOCHE.

Et pourquoi t'a-t-on nommé caporal ?

FARAUD.

Le général le sait bien.

PICHEGRU.

Mais non, je ne le sais pas.

FARAUD.

Mais puisque vous m'avez ordonné de faire deux prisonniers.

PICHEGRU.

Eh bien ?

FARAUD.

h bien, je les ai faits : deux Prussiens.

PICHEGRU.

C'est vrai, cela ?

FARAUD.

Lisez plutôt. Ah ! j'ai pris toutes mes précautions, allez !

PICHEGRU lit.

« Le fusilier Faraud, de la 2e compagnie du bataillon de l'Indre, a fait deux prisonniers prussiens... » Eh bien, après ?

FARAUD, tendant son autre bras.

Voilà !

PICHEGRU.

« En raison de quoi, sauf l'autorisation du général en chef je l'ai nommé caporal. » — Ratifiez-vous, Hoche ?

HOCHE.

De grand cœur!

FARAUD, après un temps.

Général, il me reste à vous prier d'être mon témoin...

PICHEGRU.

Ton témoin ! Est-ce que tu te bats ?

FARAUD.

Pis que cela, mon général : je me marie.

PICHEGRU.

Bon! avec qui?

LA DÉESSE, survenant.

Avec moi, mon général. Je lui avais promis d'être sa femme le jour où il serait nommé caporal.

PICHEGRU.

Tu n'es pas malheureux, coquin!... la plus jolie et la plus honnête vivandière de l'armée... Et puisque tu m'as pris pour ton témoin, je la dote.

LA DÉESSE.

Vous me dotez, mon général?

PICHEGRU.

Oui, je te donne un âne et deux tonnelets d'eau-de-vie.

LA DÉESSE.

Un mari et un âne à la fois?.. Ah! c'est trop général, c'est trop!

FARAUD.

Ah! mon général, vous êtes cause que je n'ose plus rien vous demander.

PICHEGRU.

Dis toujours.

LA DÉESSE.

Eh bien, mon général, il faut, sauf votre permission, que la journée finisse comme elle a commencé, par un bal.

FARAUD.

Nous avons fait danser l'ennemi ce matin.

LA DÉESSE.

Nous voudrions bien danser ce soir.

HOCHE.

Alors, comme second témoin, c'est moi qui payerai le bal.

PICHEGRU.

Et la place de la mairie fournira le local. Mais, j'y songe, tu te maries ce soir, et si tu es tué demain ?

FARAUD, regardant la déesse Raison.

Ah ben... d'ici à demain, j'ai de la marge. Je léguerai nos enfants à la patrie.

HUITIÈME TABLEAU

Une place de village en Alsace. Çà et là, des traces de l'action qui s'y est engagée. Au lever du rideau, roulement de tambours commandé par Spartacus, debout sur une table.

SPARTACUS.

Écoutez la loi! — Attendu qu'au bivac il ne se trouve pas toujours un municipal avec du papier timbré et une écharpe, pour ouvrir les portes du temple de l'hyménée, moi, Pierre-Antoine Bichonneau, dit Spartacus, tambour-maître du bataillon de l'Indre, je vais procéder à l'union légitime de Pierre-Claude Faraud et de Rose Charleroi, vivandière au 24e régiment. (Spartacus fait exécuter un second roulement.) Approchez, les conjoints! — En présence des citoyens généraux Lazare Hoche et Charles Pichegru, assistés du bataillon de l'Indre, du 24e et de tous ceux qui ont pu tenir sur cette place, au nom de la République une et indivisible, indivisible, entendez-vous bien? c'est une allégorie! je vous unis et vous bénis. (Spartacus fait exécuter un nouveau roulement pendant lequel deux sergents étendent sur la tête des deux époux un tablier de sapeur.) Citoyen Pierre-Claude Faraud, tu promets à ta femme protection et amour, n'est-ce pas?

FARAUD.

Parbleu!

SPARTACUS.

Citoyenne Rose Charleroi, tu promets à ton mari constance, fidélité et petits verres à discrétion.

ROSE.

Oui, je le promets !

SPARTACUS.

Au nom de la loi, vous êtes mariés. Le régiment adoptera vos nombreux enfants ! Les jumeaux sont autorisés... Attendez donc ! ce n'est pas fini... (Un effroyable roulement de tous les tambours se fait entendre ; à un geste de Spartacus, il cesse tout à coup.) Sans celui-là, vous n'étiez pas heureux.

(Ballet.)

NEUVIÈME TABLEAU

La place de l'hôtel de ville à Strasbourg.

L'hôtel de ville, à droite du spectateur, avec un grand balcon, au-dessus duquel flotte un drapeau noir. A la gauche du théâtre, s'élève une estrade, ornée de drapeaux tricolores. Trois magistrats sont assis sur cette estrade ; ils ont une table devant eux et un registre sur lequel viennent s'inscrire les enrôlés volontaires. Derrière eux, six tambours et six trompettes. Les trompettes sonnent quand l'enrôlé s'engage dans la cavalerie, les tambours battent quand l'enrôlé s'engage dans l'infanterie. Des groupes de paysans et de paysannes, composés de quinze à vingt personnes, jeunes filles, mères, enfants, vieillards ; puis, au milieu de chaque groupe, quatre ou cinq jeunes gens qui viennent pour s'engager. Chaque groupe porte un drapeau où est inscrit le nom de son village. Les costumes de tous ces groupes sont différents, suivant la mode des villages auxquels ils appartiennent. On lit sur les drapeaux : « Saverne, Phalsbourg, Mutzig, Schlestadt, Badonvilliers. » Groupes de gens de la ville. Augereau est chargé de faire garder les rangs aux volontaires. Aucun d'eux n'a encore l'habit militaire. Mais on remet à chacun une cocarde tricolore au moment où il vient de signer ; cette cocarde, il la fait mettre à son chapeau par sa mère ou sa maîtresse. Puis il reçoit un fusil, un sabre et une giberne, avec lesquels il va prendre son rang. Un groupe de sept à huit mères qui pleurent, se tient à petite

distance des volontaires qui ont leurs fusils et qui sont commandés par Augereau. Au lever du rideau, une dizaine de volontaires sont déjà enregistrés, et on en est aux deux derniers de Saverne. Après Saverne, un des magistrats se lève, et appelle à haute voix Phalsbourg! Le groupe tout entier se rapproche avec des sentiments divers. Les mères pleurent, les pères encouragent les enfants.

—

SCÈNE PREMIÈRE

VOLONTAIRES, FEMMES DU PEUPLE, VIEILLARDS,
UN MUNICIPAL, DEUX ASSESSEURS.

UN VOLONTAIRE.

Voyons, ma mère, ne vois-tu pas ce drapeau noir ? Est-ce qu'il ne te dit pas que la patrie est en danger ? Eh bien, ce serait une honte que tout ce qui porte le nom de Français ne se levât pas pour repousser l'ennemi ! (**Montant sur l'estrade et criant.**) Fantassin !...

UNE MÈRE, **à son fils.**

Mais, malheureux enfant, tu sais bien que tu n'as pas l'âge : il faut avoir seize ans pour servir la patrie.

L'ENFANT.

Bah ! ma mère, on me dit tous les jours que j'ai l'air d'en avoir dix-huit ; il ne me demanderont pas mon extrait de baptême, et, pourvu que tu ne me démentes pas, je partirai avec les autres.

LA MÈRE.

Mais moi !... moi !...

L'ENFANT.

Toi, chère mère, ça te fera une bouche de moins à nourrir N'est-ce pas toi qui travailles pour nous tous ?... Ne dis rien et laisse-moi partir.

LA MÈRE.

C'est bien facile de dire à une mère : « Ne dis rien !... » quand on n'aime pas sa mère.

L'ENFANT.

Oh ! peux-tu dire cela ?... Va, laisse-moi faire, je reviendrai avec un beau sabre d'honneur.

(**Il monte sur l'estrade.**

LE MUNICIPAL, **le regardant.**

Quel âge as-tu ?

L'ENFANT.

Dix-sept ans, citoyen municipal.

LE MUNICIPAL.

Tu parais bien jeune pour avoir dix-sept ans. Où sont les parents de cet enfant?

L'ENFANT.

Je n'ai que ma mère, et, si vous lui demandez mon âge, elle ne vous le dira pas. Elle ne veut pas que je parte.

LE MUNICIPAL, plus haut.

Où est la mère de cet enfant?

LA MÈRE.

Me voilà, citoyen.

LE MUNICIPAL.

Quel âge a-t-il?

LA MÈRE.

Quinze ans et trois mois.

LE MUNICIPAL.

Tu vois bien que tu ne peux pas servir... Tu n'as pas l'âge.

UN HOMME d'une soixantaine d'années.

Je pars avec lui.

LE MUNICIPAL.

Mais, toi, tu es trop vieux.

LE VIEILLARD.

Allons donc, est-ce qu'on est trop vieux tant qu'on peut faire ses dix lieues par jour et porter son fourniment? Il en faut, des vieux, pour montrer aux jeunes comme on meurt.

L'ENFANT, au Vieillard.

Prends-moi avec toi, citoyen! prends-moi avec toi!...

LE VIEILLARD.

Donnez-moi cet enfant, je m'en charge. Vous me donnez un écolier, je vous rendrai un héros.

L'ENFANT, sautant au cou du Vieillard.

Oh! merci, citoyen! nos cocardes... nos cocardes!... (Ils montent tous deux sur l'estrade au milieu des applaudissements.)

VOIX ET CRIS DE FEMMES, dans la coulisse.

C'est un meurtre! Tu nous prends nos enfants pour les faire égorger.

LES FEMMES, sur la scène.

Qu'est-ce que c'est?

UNE FEMME.

C'est le citoyen Saint-Just, qui a déclaré la patrie en danger et qui a décrété les enrôlements volontaires.

LES FEMMES.

A bas le citoyen Saint-Just !...

SCÈNE II

Les Mêmes, SAINT-JUST.

AUGEREAU, à Saint-Just, que les femmes injurient.

Dis un mot, citoyen, et....

SAINT-JUST.

Qu'on laisse faire et dire ces pauvres folles. L'amour maternel leur fait oublier l'amour de la patrie.

UNE FEMME.

Arrière !... Je veux lui parler... Il m'entendra... Tu ne me fais pas peur... Sais-tu ce que c'est que d'avoir élevé son enfant, de l'avoir nourri de son lait, puis de son pain, d'avoir guidé ses premiers pas, de l'avoir vu grandir, en tremblant chaque jour pour sa vie?... Et tu veux, quand tu viens nous les prendre à vingt ans, dans nos mansardes, dans nos chaumières, que nous les regardions partir les yeux secs et que nous ne maudissions pas celui qui nous les enlève ?... Ah ! cette séparation est un déchirement cent fois plus cruel que celui de l'enfantement.... Aussi, va, porte la tête haute... un jour viendra où elle pliera sous le poids de nos malédictions.

TOUS.

Mort à Saint-Just !

SAINT-JUST, sur les marches de l'estrade.

En vérité, vous me faites pitié, créatures faibles et sans raison. Est-ce qu'il n'y a pas une mère plus sainte et plus sacrée que vous toutes ensemble, et qui est avant vous la mère de vos mères et la mère de vos enfants, la France ? (Mouvement.) Ah ! vous voulez, filles parricides, livrer cette mère aux sabres des uhlans, aux lances des Russes, et, bien pis encore, aux caresses infâmes de l'ennemi ? Mais sachez donc, une fois pour toutes, que ce n'est pas pour vous que vous enfantez ! Non, vous enfantez pour la patrie ! Est-ce que je n'ai pas une mère aussi, moi ? Est-ce que vous croyez qu'assis sur les bancs de la Convention, en mission à l'armée, toujours le premier au feu... est-ce que vous croyez que je ne cours pas autant de risques que les enfants que je vous prie, non pas même de donner, mais de prêter à la République ? Em-

brassez-les, vos enfants, je vous le permets une fois encore. Et vous, enfants, embrassez vos mères et pardonnez-leur, car elles ont manqué de faire de vous de mauvais Français... Embrassez-les, pleurez en les embrassant ; ces larmes sont amères; mais, quand l'ennemi sera chassé du sol sacré de la République, quand vous reviendrez, comme les Grecs de Marathon, une branche de laurier à la main, alors les larmes seront douces et nul ne sera là pour mettre un terme à vos baisers!...

TOUS.

Il a raison... (Tambours au loin.)

SAINT-JUST, qui est redescendu en scène, peu à peu.

Et maintenant, entendez-vous ces tambours voilés comme pour une marche funèbre ? c'est la proclamation de la patrie en danger!... Que tous les sentiments se taisent devant ce cri, que toutes les larmes se tarissent ; quand la patrie est en danger, tout est à la patrie!...

TOUS.

Vive Saint-Just!... vive la nation!... (Un Officier d'ordonnance traverse le théâtre au galop de son cheval et s'arrête devant Saint-Just au bas des marches de l'hôtel-de-ville.)

SCÈNE III

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Citoyen représentant, l'accusateur public Schneider vient de faire ouvrir la porte de Kehl pour entrer dans Strasbourg avec sa fiancée.

SAINT-JUST.

Impossible!

L'OFFICIER.

Je l'ai vu.

SAINT-JUST.

Nul n'oserait désobéir à un ordre donné par moi, surtout quand la désobéissance entraîne la peine de mort.

L'OFFICIER.

Tu vas en juger toi-même : il s'avance de ce côté, et, dans quelques secondes, il sera ici.

SAINT-JUST.

Que ceux qui voudront assister à un grand acte de justice ne bougent pas de cette place!

(Quatre Coureurs, vêtus des couleurs nationales, entrent à pied sur la place, précédant la calèche de Schneider. Celui-ci est dans la calèche avec Clotilde richement vêtue. Il a ses Cavaliers noirs, les hussards de la Mort, pour escorte autour de lui. Saint-Just, pendant ce temps, est rentré dans l'hôtel de ville et est apparu sur le balcon. Un geste de Saint-Just amène la calèche le plus près possible du balcon. Tout à coup, Clotilde ouvre la portière, s'élance à terre, tombe à genoux et crie au milieu d'un silence solennel.)

SCÈNE IV

Les Mêmes, CLOTILDE, SCHNEIDER, RAOUL.

CLOTILDE.

Justice, citoyen! j'en appelle de cet homme à Saint-Just et à la Convention!

SAINT-JUST.

Parle, jeune fille. Qu'a-t-il fait?... je t'écoute.

CLOTILDE.

Mon père s'était exilé. Pour dire un dernier adieu à ma mère mourante, il a repassé le Rhin; Schneider l'a fait arrêter.

SAINT-JUST.

Ton père était émigré, Schneider était dans son droit.

CLOTILDE.

Je suis venue lui demander grâce pour mon père, lui offrir tout ce que je possédais... deux millions : il a refusé.

SAINT-JUST.

Sais-tu jeune fille que tu fais un magnifique éloge de cet homme?

CLOTILDE.

Attends. Le lendemain, il a rendu la liberté à mon père, à la condition que mon père le recevrait chez lui. Il est venu, et, d'avance ayant fait dresser la guillotine devant nos fenêtres, il m'a dit: « Ta main ou la tête de ton père!» (Mouvement de Schneider.) Ose donc nier?... Alors, je n'ai plus eu d'espoir qu'en toi, j'ai consenti à tout ce qu'il exigeait de moi, mais à la condition qu'il me présenterait d'abord à toi comme sa femme.

SAINT-JUST.

Et pourquoi exigeais-tu cela ?

CLOTILDE.

Pour faire ce que je fais. (Elle se met à genoux.) Pour me mettre à tes pieds, et pour dire : justice !

SAINT-JUST.

Tu m'as demandé justice, et tu vas l'avoir. Mais qu'aurais-tu fait si tu ne m'avais pas trouvé disposé à te la rendre ?

CLOTILDE.

Ce soir, je l'aurais poignardé!

SAINT-JUST.

Raoul, va relever ta fiancée... — Citoyenne, tu es libre. Que ton père, puisqu'il est rentré en France, y reste et fasse sa soumission. Il ne sera pas inquiété. Que désires-tu encore?

CLOTILDE.

Citoyen, puisque tu m'as accordé tout ce que je demandais de toi, puisque je suis libre d'aller pleurer ma mère, d'aller consoler mon père, je te demande comme dernière faveur la grâce de cet homme.

SAINT-JUST, frappant de son poing la traverse du balcon.

Sa grâce ? la grâce de cet homme exécrable, de ce misérable ? tu ris jeune fille ! si je faisais grâce, la justice déploierait ses ailes et s'envolerait pour ne plus redescendre sur la terre ! Arrêtez cet homme.

SCHNEIDER, s'élançant hors de la voiture.

Tête et sang ! m'arrêter, moi !... Est-ce que tu crois que je me laisserai égorger sans me défendre ?... A moi, mes hussards !... m'entendez-vous ?... Rien !... rien !... Trahi... trahi par ces lâches qui m'obéissaient hier !... Eh bien, à toi Saint-Just ! (Il tire un coup de pistolet sur Saint-Just.)

SAINT-JUST.

Au tribunal révolutionnaire !...

(Le peuple se précipite sur Schneider, que l'on entraîne violemment. — Tumulte. Vociférations.)

TOUS.

Vive Saint-Just !

(Défilé des Volontaires.)

DIXIÈME TABLEAU

L'avant-garde de l'armée française.

SCÈNE UNIQUE

SAINT-JUST, HOCHE, PICHEGRU, FARAUD, FALOU,
ÉTAT-MAJOR, SOLDATS.

SAINT-JUST.

Citoyens, avant le combat, j'ai une communication à vous faire, une bonne nouvelle à vous annoncer.

PICHEGRU.

Citoyen représentant, je te préviens que l'ennemi va commencer le feu.

SAINT-JUST.

Qu'il commence! (**On entend dans ce moment la détonation d'une batterie de canons. Deux hommes tombent. — Lisant.**)

Le citoyen Dugommier à la Convention nationale.

« Citoyens représentants, Toulon est en notre pouvoir. Hier, nous avons pris le fort Mulgrave et le petit Gibraltar. (Deuxième détonation.—Il continue.) A dix heures du soir, les représentants du peuple Barras et Fréron prendront possession de la place au nom de la France.» (Troisième détonation.)

STÉPHEN, venant tomber aux pieds de Pichegru.

Général, je meurs pour la France.

PICHEGRU.

Mon pauvre Stéphen!

STÉPHEN.

Ne me plaignez pas, général: mes derniers regards voient la France libre et victorieuse. Vive la France, la seconde patrie des proscrits!

(Il meurt.)

PICHEGRU.

En avant!

TOUS.

En avant!

SAINT-JUST.

Que nul ne passe la frontière avant moi. En avant!

TOUS.

En avant !

ONZIÈME TABLEAU

SCÈNE UNIQUE

LES MÊMES.

Tableau de bataille. Cris de victoire. — Saint-Just, prenant un drapeau des mains du porte-drapeau, traverse la petite rivière et va le planter sur la terre bavaroise.

SAINT-JUST.

Ce pas que la France vient de faire au delà de ses frontières, c'est le commencement de sa course à travers l'Europe. Comme elle a franchi ce ruisseau sans nom, elle franchira le Rhin, le Pô et le Danube. Au nom de la liberté, je prends possession de cette terre... Vive la République !

TOUTES LES VOIX.

Vive la République !

(La toile tombe sur les premières mesures de *la Marseillaise*.)

FIN DES BLANCS ET DES BLEUES.

SIMPLES LETTRES
SUR
L'ART DRAMATIQUE

A M. D. L.

RÉDACTEUR DE LA DÉMOCRATIE PACIFIQUE.

I

Mon ami,

Dans vos feuilletons du 10 septembre, du 15 octobre et du 10 novembre, vous me faites un triple appel. J'avais résolu de ne pas répondre au premier; j'avais maintenu ma résolution après avoir lu le second; vous insistez, je cède au troisième.

J'y cède, je vous le jure, à regret, à contre-cœur; comme on cède aux instances d'un ami qui, au milieu d'un accès de fausse gaieté, nous demande la cause de notre tristesse. Vous avez le droit d'interroger, j'ai perdu celui de ne pas répondre.

Ne voyez donc dans ma lettre ni récriminations ni plaintes. Voyez-y des faits et pas autre chose.

Je ne désire rien, je ne demande rien, je n'accuse personne; je fais le procès-verbal de l'art en l'an de grâce 1844, voilà tout.

Est-il mort? est-il vivant? Demandez à ceux qui lui appuient un oreiller sur la bouche, comme fait le More Othello à la blanche Desdemona.

Oui, vous avez raison, c'était un beau temps que celui où, riche de jeunesse, d'espérances, et j'oserai presque dire d'avenir, toute une génération se précipitait à notre suite, par la brèche qu'avaient ouverte *Henri III*, *Hernani* et *la Maréchale d'Ancre*. Ce fut une belle nuit que celle qui nous réunit tous les trois, Hugo, de Vigny et moi, pour faire en commun, après la première représentation de *Christine*, les corrections indi-

quées par le public. A cette heure, nous étions frères; qui donc nous a faits rivaux?

Hélas! mon ami, la force des choses, les événements, les hommes.

Si les trois poëtes qui ont fait *Marion Delorme*, *Chatterton* et *Antony* se taisent, c'est que tant de dégoûts les ont abreuvés sur la route du théâtre, qu'ils ont été contraints ou de garder le silence, ou de se créer une autre tribune.

Attaquons les choses de haut; disons ce que les autres n'osent dire; interrogeons la majesté royale, inviolable en matière politique, mais responsable en matière d'art.

Du moment qu'il y a un gouvernement, l'art ne peut échapper à l'influence de ce gouvernement, quel qu'il soit; car le gouvernement tient d'une main les faveurs qui poussent en avant, de l'autre les rigueurs qui rejettent en arrière.

Pour que l'art prospère dans un empire, dans un royaume ou dans une république, il faut que le chef du gouvernement, empereur, roi ou consul, aime l'art ou fasse semblant de l'aimer.

Louis XIV aimait les poëtes; Louis XV ne les aimait pas, mais il les craignait, ce qui revient presque au même. Le roi Louis-Philippe ne les aime ni ne les craint; c'est un des progrès les plus sensibles du gouvernement constitutionnel.

Qui sait si Shakspeare, Molière et Schiller eussent existé sans Élisabeth, sans Louis XIV et sans le duc de Weymar?

Jetez les yeux avec moi sur le privilége donné, en 1672, à Lully, pour tenir académie royale de musique.

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous présents et à venir, salut :

» Les sciences et les arts étant les ornements les plus considérables des États, nous n'avons point eu de plus agréable divertissement depuis que nous avons donné la paix à nos peuples, que de les faire revivre en appelant près de nous tous ceux qui se sont acquis la réputation d'y exceller, non-seulement dans l'étendue de notre royaume, mais aussi dans les pays étrangers; et, pour les obliger davantage de s'y perfectionner, nous les avons honorés des marques de notre estime et de notre bienveillance. »

Maintenant, lisez le privilége de l'Opéra, donnez en 1831 à M. Véron, et dites-moi s'il a été signé par des considérations analogues.

Ouvrons au hasard le registre des gratifications accordées par Louis XIV en 1665, et voyons, entre le nom du pensionnaire et le chiffre de la pension, la note inscrite de la propre main du roi :

« Au sieur Corneille. — *En considération des beaux ouvrages qu'il a fait représenter au théâtre, et pour lui donner moyen de les continuer.* 2,000 livres.

» Au sieur Molière. — *Par gratification, et pour lui donner moyen de continuer son application aux belles-lettres.* 1,000 livres.

» Au sieur Racine. — *Pour lui donner une marque de l'estime que Sa Majesté fait de son mérite.* 600 livres. »

Croyez-vous que ces notes, écrites de la main du roi, n'aient pas été, pour les poëtes dont il est ici question, un encouragement plus réel que les sommes comptées par le trésorier?

En échange de ces 3,600 livres, Corneille rendait au roi *Othon*, Molière, *Tartufe*, et Racine, *Iphygénie*. — Croyez-vous que le roi, qui, grâce aux grands hommes qui l'entouraient, fut appelé le grand roi, ne gagnait pas quelque chose sur eux, dites?

Mais la question n'est pas encore enfermée dans la gratification d'argent ou dans l'encouragement d'amour-propre.

Tout ce que nous demanderions à la cour, puisqu'il y a une cour, ce serait un simple mouvement de curiosité. La curiosité peut encore ressembler à de la protection.

Mais, du moment qu'il n'y a ni sympathie ni curiosité, tout théâtre royal est perdu.

Or, il y a à Paris deux théâtres royaux, les seuls sur lesquels on puisse réellement faire de l'art : le Théâtre-Français et le théâtre de l'Odéon.

Ces deux théâtres sont dans la main du ministère, qui est lui-même dans la main de la Chambre.

Attendez ; nous marchons de déductions en déductions, et nous ferons la part de la Chambre.

Le roi n'ayant pour l'art ni sympathie ni curiosité, le ministre a le droit d'être indifférent. Heureux quand il ne se croit pas obligé d'être hostile !

Nous ne parlons pas ici d'un ministre en particulier; nous parlons des ministres en général. Les ministres sont les reflets de la pensée royale. — Croyez-vous que Colbert et Louvois

aimaient les hommes de lettres? Non; mais Louis XIV les aimait, et Colbert et Louvois se firent les protecteurs de l'art, car protéger l'art à cette époque, c'était flatter le maître.

Fouquet les aimait, lui... Mais, déjà en rivalité avec Fouquet pour mademoiselle de la Vallière, Louis XIV ne voulut pas l'être encore pour Molière et Racine. Il envoya Fouquet à la Bastille. Il avait compris que mademoiselle de la Vallière pouvait le rendre heureux, mais que Molière et Racine le feraient grand. Il fut donc plus jaloux de Molière et de Racine qu'il ne l'avait été de mademoiselle de la Vallière.

Louis XIV tenait à ce qu'on dit, en parlant du XVIIe siècle: *le siècle de Louis XIV*. Maintenant, à quoi bon tenir à quelque chose ? Le XIXe siècle est déjà nommé. Il s'appelle *le siècle de Napoléon*.

Donc, comment voulez-vous que l'art prospère, quand on est obligé de s'avouer que c'est un bonheur de trouver le ministre indiférent.

Or, le ministre indifférent, s'il a un agent à nommer près des théâtres royaux, les seuls, nous l'avons dit, où l'on puisse faire de l'art, il nomme un agent qui remplisse ses vues particulières et non qui réponde au besoin général. Pourquoi se gênerait-il ? Il est certain que le contrôle suprême ne viendra point défaire ce qu'il a fait; il ne sera ni approuvé ni blâmé, car celui qui a le droit de blâme ou d'approbation ne daignera pas même s'occuper de ce que le ministre fait pour ou contre une chose si peu importante que l'art.

Voilà pourquoi le théâtre de l'Odéon n'a que soixante mille francs de subvention, et pourquoi M. Buloz est commissaire du roi près le Théâtre-Français.

Occupons-nous d'abord du théâtre de l'Odéon; nous passerons ensuite au Théâtre-Français.

Le théâtre de l'Odéon a obtenu à grand'peine de la Chambre — cette fois, la faute n'est pas au ministre — une subvention de 60,000 francs.

L'Odéon paye par an 25,000 francs aux hospices, et 25,000 francs aux auteurs. C'est donc 10,000 francs nets que lui accorde la munificence de la Chambre. Huit cent trente-trois francs trente-trois centimes par mois. Ce n'est pas, on en conviendra, la peine de réunir quatre cent cinquante députés pour arriver à un pareil résultat.

Et cependant, écoutez bien. L'Odéon est le contre-poids

nécessaire du Théâtre-Français. L'Odéon ramasse ce que son dédaigneux confrère laisse tomber.

Les Vêpres siciliennes, *Christine* et *Lucrèce*, refusées au Théâtre-Français, ont été jouées à l'Odéon. Sans l'Odéon, elles n'eussent pas été jouées. Peut-être dira-t-on qu'il n'y aurait pas eu grand mal à cela. Mais vous ne le direz pas, vous, puisque vous voulez bien me demander pourquoi je ne fais plus de drames comme *Christine*.

Soyez tranquille, mon ami; je vous répondrai à ce sujet tout à l'heure. Vous m'avez fait mettre la main à la plume: tant pis pour vous! je ne la quitterai pas que je n'aie tout dit.

L'Odéon, avec une si faible somme, ne peut donc pas vivre; il ne peut que lutter contre la mort. M. Harel, l'un des hommes les plus intelligents de Paris, a eu le privilége de l'Odéon avec 170,000 francs de subvention; M. Harel n'a ni perdu ni gagné à l'Odéon; seulement, il a fait, pendant quatre ans, de l'Odéon, le premier Théâtre-Français.

Le théâtre de l'Odéon, avec son chétif budget, avec ses quatre mois de clôture, avec sa troupe nomade, sans ensemble et sans consistance, n'est plus fermé, c'est vrai, mais n'est encore qu'entr'ouvert.

Il en résulte qu'on n'ose faire aujourd'hui pour M. Lireux ce que l'on faisait autrefois pour M. Harel, c'est-à-dire *la Maréchale d'Ancre*, *Christine*, *Charles VII;* pour bâtir un édifice solide, il faut d'abord être certain de la solidité du sol sur lequel on le bâtit.

Il est donc presque impertinent de proposer à un homme de quelque valeur de faire une œuvre sérieuse pour l'Odéon, tant que la munificence des mandataires de la nation n'accordera à l'Odéon qu'une subvention de huit cent trente-trois francs trente-trois centimes par mois, somme que lui coûte la pose seule de ses affiches.

Reste le Théâtre-Français. Ah! pour celui-là, c'est autre chose.

Le Théâtre-Français a deux cent mille francs de subvention et cent mille livres de rente; il est situé au centre de Paris; il ouvre son péristyle sur une des rues les plus populeuses de la capitale; enfin, il ne paye que 45,000 francs de loyer, à peu près ce que paye le théâtre des Délassements-Comiques ou celui de la Porte-Saint-Antoine; encore, de temps en temps,

ne les paye-t-il pas, et la Liste civile est-elle obligée de lui en faire la remise.

Sondez le mystère de ces loyers en retard, de ces délais accordés, de ces arriérés remis, et vous aurez le secret de certaines influences, la solution de certaines questions que vous me posez comme insolubles.

D'où vient donc la décadence dans laquelle est tombé le Théâtre-Français, si florissant, si plein de vie en 1828, si misérable et si languissant en 1844 ?

En 1828, le commissaire du roi s'appelait M. le baron Taylor; en 1844, le commissaire du roi s'appelle M. François Buloz.

Disons ce qu'était l'un : nous essayerons ensuite de faire comprendre ce qu'est l'autre.

M. le baron Taylor était une de ces natures fines et intelligentes, qui se connaissent en toutes choses, qui ne sont étrangères à rien, qui touchent, par un point quelconque de leur individualité, à toutes les classes sociales; un de ces hommes qui doivent se baisser s'ils veulent paraître petits, mais qui n'ont pas besoin de se hausser pour être grands.

M. le baron Taylor aimait l'art pour l'art; la place qu'il occupait n'était point pour lui un métier banal, c'était une mission sainte. L'œuvre qu'il poursuivait n'était point une spéculation qu'il essayait d'accomplir, c'était une gloire qu'il convoitait; chez lui, il n'y avait ni préférence pour une école, ni inimitié contre l'autre. Jeune de cœur, chaud d'espérance, il cherchait le beau avec la tenace candeur d'un homme qui croit que le beau peut encore se trouver. Apportant son pinceau d'artiste en aide à la plume du poëte, il dessinait, avec un égal amour, la chlamyde de Léonidas, la cuirasse du duc de Guise, ou le pourpoint d'Hernani; contemporain de tous les âges qu'il avait étudiés, citoyen du monde entier qu'il avait parcouru, pas un détail de mœurs, de costume, d'armure ne lui était inconnu ; pas un site historique ou pittoresque ne lui était étranger. Dans quelque temps que vécût le héros, il pouvait tracer pour le costumier un dessin exact des vêtements qu'il portait; dans quelque lieu que se passât l'action, il pouvait donner au décorateur un croquis fidèle du lieu où s'accomplissait la scène. Bon, poli, affectueux avant la réception de l'ouvrage, c'était un soutien pendant les répétitions; c'était un conseiller après la représentation; c'était un apologiste ou un

éfenseur toujours. Placé, par sa position sociale, à la hauteur e tout ce qui était élevé, par sa supériorité personnelle, au iveau de ce qui était grand, il pouvait, dans la même journée, toucher la main droite de Martignac, de Chateaubriand, le Béranger, de Lamartine, de Casimir Delavigne, de Hugo, le Vigny, de Scribe et de Talma, et toutes ces mains étaient ou honorées ou joyeuses de toucher la sienne.

Aussi, qu'il arrivât à l'ouvrage un de ces petits accidents, comme une censure inintelligente en sème sur la route des auteurs, ce n'était pas aux subalternes que le baron Taylor s'adressait; il n'allait pas faire antichambre chez MM. de la Commission, ou le pied de grue dans le corridor des Beaux-Arts, pour attendre que quelque chef de bureau sortît de son cabinet, où lui n'avait pas le droit d'entrer. C'était à la porte du ministre qu'il allait frapper; c'était au seuil des Tuileries qu'il allait dire : « Me voilà ! » et, au bout de cinq minutes, le ministre venait au-devant de lui, et le roi lui faisait dire : « Entrez ! »

Quand la censure de 1829 arrêtait *Marion Delorme*, c'était par l'intermédiaire du baron Taylor que Victor Hugo était admis à discuter, avec Charles X lui-même, les craintes de la royauté et les audaces de l'art.

C'est que Charles X avait conservé vis-à-vis des gens de lettres quelques-unes des traditions de son aïeul Louis XIV; aussi nous donnait-il encore M. de Martignac pour ministre, M. Taylor pour commissaire du roi.

A cette époque, c'est-à-dire en 1828, sept académiciens, dont trois ou quatre étaient députés, se réunissaient pour demander à Charles X de ne point laisser jouer *Henri III*, et Charles X répondait au porteur de la pétition préventive :

— Dites à ces messieurs que ce qu'ils me demandent est impossible; l'art est roi comme moi, et, entre têtes couronnées, on se doit des égards.

En 1836, sur la demande d'un seul député qui, il est vrai, disposait de huit voix à l'Académie et de quinze voix à la Chambre, M. Thiers, aspirant académicien et ministre de l'intérieur par intérim, faisait, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, disparaître de l'affiche du Théâtre-Français le drame d'*Antony*, annoncé pour le soir.

Il est vrai que nous jouissions des bénéfices de la révolution de juillet, et que la Charte-vérité, remaniée par nos Lycurgues

à cinq cents francs, avait, à ses anciens articles, ajouté cet article nouveau, conservateur des droits de l'art :

« Sous aucun prétexte, la censure ne pourra être rétablie. »

(Soyez tranquille, la censure aura son tour et nous en causerons.)

Maintenant, pour ceux qui voudraient nier l'influence des hommes sur les œuvres, énumérons les succès du Théâtre-Français sous le protectorat de M. Taylor ; le simple catalogue en dira plus que tous les raisonnements.

Léonidas, *Charles VI*, *les Trois Quartiers*, *le Tasse*, *le Jeune Mari*, *Henri III*, *Hernani*, *Othello*, *Brutus*, *Valérie*, *Bertrand et Raton*, *Chatterton* et *les Enfants d'Édouard*.

Comme on le voit, nous ne parlons point ici de toutes les pièces jouées, nous parlons seulement des succès d'art et d'argent.

Aussi MM. les comédiens du roi ont-ils, sous M. Taylor, touché jusqu'à 18,000 francs de part, c'est-à-dire 1,500 francs par mois.

Chaque sociétaire touchait donc alors, à lui tout seul, le double, à peu près, de ce que touche l'Odéon.

C'était le beau temps de la Comédie-Française ; c'était le beau temps de l'art. Chacun de nous n'était pas obligé, comme aujourd'hui, d'aller traiter avec le ministère, et de stipuler des primes pour subvenir à cette chose à laquelle on ne subvient jamais, à l'absence des recettes. — Nous reviendrons sur les primes.

C'est que, comme nous l'avons dit, de 1826 à 1834, M. le baron Taylor était commissaire du roi.

Mais lui aussi quitta le commissariat comme nous avons quitté le théâtre, lorsqu'il vit qu'il lui était impossible de faire, en 1834, ce qu'il faisait en 1828.

Maintenant, abandonnons le baron Taylor à ses voyages d'artiste, à ses travaux d'archéologue, à ses collections de bibliophile, et passons à M. François Buloz.

II

Le jour où le bruit de la promotion de M. Buloz au commissariat royal se répandit dans le public, j'écrivis à l'un de ses

amis logeant dans la même maison que lui, le voyant à toute heure du jour :

« Mon cher B...,

» Dites de ma part à Buloz que le plus grand malheur qui pût arriver à l'art, aux artistes, et peut-être même à lui, c'était qu'il fût nommé commissaire du roi.

» Tont à vous,

» ALEX. DUMAS. »

C'est que je connaissais de longue date M. Buloz, non pas précisément pour un méchant homme, mais pour un homme ignorant, brutal et inintelligent.

Au reste, il est difficile de mieux choisir la massue avec laquelle on voulait assommer cette littérature vivace, qui avait résisté à tous les interrègnes que l'on avait vus se succéder au Théâtre-Français depuis le départ de M. Taylor jusqu'à l'entrée en fonctions de M. Buloz.

La France ayant perdu à l'extérieur toute influence politique, ne fallait-il pas aussi, pour que la pensée qui la faisait agir fût conséquente avec elle-même, que la France perdît toute influence littéraire. Le système conservateur du théâtre devait être mis de niveau avec le système conservateur du cabinet.

C'est une singulière aberration d'esprit, ou tout au moins un singulier déplacement de mots, n'est-ce pas ? que de donner à un pareil système le nom de conservateur; cela ne ressemble-t-il pas infiniment à ce qui arrive à M. Raoul Rochette, qui a gardé son titre de conservateur des médailles, quoique les médailles aient été volées ?

Et, lorsqu'on pense cependant que, dans chaque ministère qui succède à l'autre, et qui, dans chaque succession, consacre de plus en plus cet abus de mots, il y a toujours, au bas chiffre, un ou deux académiciens qui conservent la langue, comme M. Guizot conserve la dignité nationale, comme M. Buloz conserve la gloire dramatique, comme M. Raoul Rochette a conservé les médailles !

Nous avons dit qne M. Buloz était ignorant. Prouvons.

Un jour, M. le directeur des beaux-arts passe dans la rue Richelieu, jette, par hasard, les yeux sur l'affiche du Théâtre-Français, et lit ces mots :

CINNA

Tragédie en cinq actes, en vers, de *Racine*.

Je ne me trompe pas, c'est bien Racine que je dis et que je veux dire : c'était imprimé ainsi. Sur quoi cela était-il imprimé ? Sur l'affiche du Théâtre-Français ! Où cette affiche était-elle collée ? A la porte du Théâtre-Français !

Il va sans dire qu'il y avait cinq cents autres affiches pareilles éparpillées sur les murs de la capitale, à des distances plus ou moins rapprochées du susdit théâtre.

La chose parut curieuse à M. le directeur des beaux-arts. Jusque-là, il avait cru que *Cinna* était de Corneille. Ce qu'il lisait donnait un démenti à toutes ses croyances. Il commença par s'assurer que l'erreur ne venait point de sa mémoire ; puis il se procura une affiche qu'il colla avec quatre pains à cacheter au milieu de la glace de son cabinet.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, lorsque M. le commissaire du roi vint pour affaires d'administration dans les bureaux de M. le directeur des beaux-arts.

C'était cette visite qu'attendait M. le directeur des beaux-arts, et c'est dans cette attente qu'il avait, avec quatre pains à cacheter, collé sur sa glace l'affiche du Théâtre-Français.

Les deux fonctionnaires, — je ne confonds pas l'un avec l'autre ; peste ! l'un est homme d'esprit, lettré, trop lettré peut-être, qui a fait, avec un autre homme d'esprit, les *Soirées de Neuilly* ; — vous vous le rappelez, n'est-ce pas ? — les deux fonctionnaires, dis-je, causèrent de leurs affaires administratives ; puis, ces affaires terminées, M. Buloz se leva.

— A propos, monsieur le commissaire, dit le directeur au moment où celui-ci prenait sa canne et son chapeau, avant de vous en aller, lisez donc cette affiche.

Et, du doigt, il lui montra l'affiche collée sur la glace avec quatre pains à cacheter.

M. le commissaire du roi s'approcha et lut :

CINNA

Tragédie en cinq actes, en vers, de *Racine*.

— Eh bien ? dit-il.

— Eh bien ? reprit le directeur.

— Quoi ? demanda le commissaire du roi.

— Rien. Lisez encore.

Et M. le commissaire du roi relut :

CINNA

Tragédie en cinq actes, en vers, de *Racine.*

— Après ? fit-il.

M. le directeur des beaux-arts commença à croire que c'était M. le commissaire du roi qui, comme on dit en termes d'atelier, le faisait poser.

— Ne voyez-vous pas ? demanda-t-il.

— Quoi ?

— *Cinna* ?

— Eh bien, oui...

— Tragédie en cinq actes, en vers, de *Racine* !

— Eh bien, oui...

— Vous voyez ?

— Sans doute.

— En ce cas, lisez une troisième fois.

— Quand je lirais cent fois, cela ne changerait rien à la phrase : *Cinna*, tragédie en cinq actes, en vers, de *Racine*. Que trouvez-vous à redire à cela ?

— Une seule chose.

— Laquelle ?

— C'est, reprit le directeur des beaux-arts, étonné d'une si persistante ignorance, c'est que *Cinna* n'est point de Racine, mais de Corneille.

— Ah ! pédant ! fit M. le commissaire du roi en haussant les épaules et en retournant à son théâtre.

Je tiens l'anecdote de M. le directeur des beaux-arts, lui-même.

Nous avons dit que M. le commissaire du roi était brutal. Prouvons.

Je ne tiens de personne l'anecdote que je vais raconter ; elle m'est personnelle.

M. Soumet faisait répéter *le Gladiateur;* écrasé de fatigue, menacé par M. Buloz d'être joué malgré lui, ne se sentant pas la force d'aller à minuit au théâtre, faire répéter pour la soixantième fois sa tragédie, mon illustre confrère me vint trouver et me pria de faire pour cette dernière fois sa besogne de metteur en scène. J'avais déjà vu deux ou trois ré-

pétitions du *Gladiateur*; j'étais au courant de l'ouvrage. J'acceptai donc avec grand plaisir, demandant seulement un mot qui constatât ma mission. Il me remit un chiffon de papier sur lequel étaient écrites ces deux lignes :

« J'autorise M. Alex. Dumas, mon ami, à diriger la répétition du *Gladiateur*, et à faire à la mise en scène les changements qu'il jugera convenable. » ALEX. SOUMET. »

Je croyais l'autorisation suffisante. Vous allez voir qu'elle ne l'était pas.

A minuit, je me présente au théâtre; le concierge prend connaissance de mon billet de répétition et me laisse entrer. Le concierge du Théâtre-Français est fort poli. Il y a quelquefois d'étranges erreurs sociales.

Je suis accueilli par les artistes comme devait l'être l'auteur de vingt-cinq drames ou comédies, et par M. Buloz, avec le grognement qui lui est habituel, et que les gens qui ont affaire à lui sont forcés d'accepter pour un langage.

La répétition commence : sauf quelques changements de peu d'importance opérés d'accord avec les artistes, les trois premiers actes vont assez bien. Puis vient le quatrième acte, l'acte du cirque, l'acte important, l'acte mouvementé, l'acte décisif.

Quant à celui-là, il n'y avait pas une seule entrée ni une seule sortie arrêtée, et trois ou quatre répétitions étaient absolument nécessaires pour compléter sa mise en scène.

Je recueille les avis de deux ou trois amis de Soumet qui assistaient à la répétition; ils sont unanimes, et je déclare, en leur nom et au mien, aux artistes que la tragédie du *Gladiateur* ne peut, sans compromettre le succès de la représentation et, par conséquent, la réputation de l'auteur, être jouée le lendemain.

— Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? demande M. Buloz.

— Il y a, mon cher monsieur, qu'il est matériellement impossible que la pièce de Soumet passe demain.

— Qui est-ce qui dit cela?

— Moi!

— Il faudra cependant bien qu'elle passe, que vous le disiez ou non.

— Vous êtes libre de la faire passer, mais je proteste contre la représentation.

— Qui êtes-vous pour vous mêler de cela?

— Je pourrais vous dire que je suis l'auteur de *Henri III* et de *Mademoiselle de Belle-Isle*, ce que vous ne savez pas, peut-être ; mais, comme ce titre ne me donnerait pas le droit de protester contre la représentation du *Gladiateur*, je me contenterai de vous répondre que je suis le mandataire de Soumet.

— Où est votre procuration ?

— La voici.

— Je ne connais de procurations que celles passées devant notaire. Ainsi continuons.

— Et, si je m'oppose à ce que l'on continue, qu'arrivera-t-il ?

— Il arrivera que j'appellerai les pompiers, et que je vous ferai mettre à la porte.

. . . .

Ces points sont destinés à représenter ce qui se passa à la suite de cette impertinente réponse. *Omne tulit punctum!*

Le leudemain, j'envoyai M. Jules Lefèvre et M. Émile Deschamps, qui avaient été témoins de l'insulte qui m'avait été faite, dire à M. Buloz qne je l'attendais quelque part.

M. Buloz me fit répondre que je devais savoir qu'il n'y allait jamais.

Nous avons dit que M. Buloz était inintelligent. Prouvons.

M. Buloz, la chose est patente pour nous (il serait trop coupable sans cela), M. Buloz a reçu mission d'arrêter l'essor de la littérature moderne, inquiétante pour le pouvoir, à cause des idées sociales et politiques qu'elle remue incessamment. Nous dirons plus tard à ce propos deux mots d'*Antony* et de *Richard Darlington*. Restons pour le moment dans la question. Ce qui ne trouvera point place dans cette seconde lettre trouvera place dans la troisième.

M. Buloz reçut des mains de M. Vedel, son prédécesseur, mademoiselle Rachel, aujourd'hui la seule ressource du Théâtre-Français, déserté par tous les auteurs qui ont fait, sinon sa gloire, du moins sa prospérité passée.

C'était une excellente arme aux mains de M. le commissaire du roi que mademoiselle Rachel ; son talent tout antique, plein de froide majesté, de sobre passion et de sourde ironie, remarquable par une dicton irréprochable, bien plutôt que par des accents du cœur, devait reproduire d'une manière satisfaisante les types grecs et romains de la littérature du XVIIe siècle, poétiques figures qui semblent moins empruntées à la nature

vivante qu'à l'atelier du statuaire; mais ce talent monocorde devait échouer lorsqu'elle essayerait de représenter les créations pittoresques, excentriques ou passionnées du XIIe siècle. Aussi, mademoiselle Rachel, après avoir soulevé des applaudissements frénétiques dans Camille, dans Émilie, dans Hermione, dans Ériphile et dans Roxane, n'eut-elle qu'un médiocre succès dans Judith et dans Catherine II.

Et qu'on ne vienne pas dire que ces rôles ne convenaient pas à mademoiselle Rachel; mademoiselle Rachel les a choisis entre tous, comme ceux qui lui étaient les plus sympathiques.

M. Buloz se trouvait donc dans l'heureuse position d'un homme qui, chargé de chasser la littérature moderne du Théâtre-Français, a reçu, comme nous l'avons dit, des mains de son prédécesseur, le moyen de neutraliser l'influence de la tragédie contemporaine et du drame actuel, en faisant revivre, grâce à un talent inattendu et inespéré, la littérature des maîtres morts.

Il ne restait donc à M. Buloz, pour accomplir sa mission *conservatrice,* qu'à trouver un homme qui pût faire pour la comédie ce que mademoiselle Rachel faisait pour la tragédie et le drame. Alors, on éloignait du théâtre M. Scribe, comme on en avait éloigné M. Soumet, M. Victor Hugo, M. de Vigny et M. Casimir Delavigne lui-même, lequel, on se le rapelle, avait été forcé d'aller porter à la Renaissance sa *Fille du Cid*, qu'il avait faite pour mademoiselle Rachel.

Nous dûmes un instant trembler, car cet homme existait.

En effet, il y a à Paris, nous ne dirons pas un comédien de talent, mais un artiste de génie, capricieux et fantasque comme Garrick, terrible et emporté comme Kean, poétique et sombre comme Macready, un homme qui porte avec la même facilité le manteau royal de Richard III et les haillons du Joueur; un homme qui attache à toutes ses créations un cachet tellement original, qu'à chaque création nouvelle tout le monde littéraire s'émeut; un homme qui traîne après lui son public, en quelque lieu qu'il lui plaise de le conduire, soit au théâtre de l'Odéon, soit au théâtre de la Porte-Saint-Martin, soit au théâtre de la Renaissance, soit au théâtre de l'Ambigu, soit au théâtre des Folies-Dramatiques. Cet homme eût joué les Scapin, les Mascarille, les Pouceaugnac, les Harpagon, les Figaro, comme il a joué les Cardillac et les don César de Bazan. Et alors, avec Corneille, Racine et Voltaire, joués

trois jours de la semaine, avec Molière, Regnard et Beaumarchais, joués trois autres jours, le théâtre moderne devenait complétement inutile, et M. Buloz, après avoir travaillé six jours, non pas à une création, mais à un anéantissement, pouvait se reposer le septième, dans la gloire et la béatitude d'avoir accompli ce que nul autre que lui n'aurait pu et surtout n'aurait voulu faire.

Eh bien, M. Buloz, pareil à ces gens dont parle l'Évangile, qui ont des yeux et qui ne voient point, qui ont des oreilles et qui n'entendent point, M. Buloz a passé près de ce comédien sans le voir et sans l'entendre.

Pendez-vous, monsieur Buloz !

Maintenant, qu'on ne vienne pas nous dire que c'est pour ouvrir la route aux jeunes gens, pour favoriser les premiers essais, pour démonopoliser l'art, que M. Buloz éloigne, mécontente et brutalise les auteurs de *Clytemnestre* et de *Saül*, de *Marion Delorme* et d'*Hernani*, d'*un Mariage d'argent* et de *la Camaraderie*, des *Vêpres siciliennes* et de *Don Juan d'Autriche*, de *la Maréchale d'Ancre* et de *Chatterton*, de *Henri III* et de *Mademoiselle de Belle-Isle*. — Non, car nous allons donner la preuve que M. Buloz étouffe d'une main également impartiale l'espérance à venir du débutant qui se prépare à gravir la montagne, et le fécond présent du poëte arrivé au sommet.

Il y avait à Paris un homme auquel l'art contemporain devait beaucoup, qui a réuni tantôt au théâtre de l'Odéon, tantôt au théâtre de la Porte-Saint-Martin, qu'il a successivemens dirigés, la plus belle troupe qui ait jamais existé, c'est-à-dire mademoiselle Georges, Frédérick, Lockroy, Ligier, Bocage, Duparai, Stockleit, Vizentini, madame Dorval, madame Moreau-Cinti et mademoiselle Alexandrine Noblet. Si j'en oublie, que ceux-là me le pardonnent.

Cet homme avait fait représenter *Christine*, *la Maréchale d'Ancre*, *la Mère et la Fille*, *Norma*, *les États de Blois*, *Richard Darlington*, *Napoléon Bonaparte*, *Charles VII*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Angèle*, *Léo Burkart*, *la Tour de Nesle*, *Catherine Howart*, *Don Juan de Marana*, *la Fête de Néron*, tout ce trop plein enfin, qui ne demandait alors qu'à se répandre, et qu'on a comprimé depuis, au risque que la machine littéraire éclatât, comme a éclaté deux ou trois fois la machine politique.

Odéon

Cet homme, après avoir lutté dix ans contre tous les mauvais vouloirs, après avoir été demander aide et soutien à tous ceux dont le devoir est d'aider et de soutenir l'art, après s'être adressé au roi lui-même, cet homme, lassé de la lutte, écrasé sous le poids du fardeau, ayant tout essayé, tout entrepris, tout épuisé, fut obligé d'abandonner la place à de plus heureux que lui.

Alors, cet homme, admirateur de Napoléon, dont il a été préfet, cet homme suit l'exemple de son dieu; il se présente au Théâtre-Français une comédie à la main, et demande au régent Buloz l'hospitalité de Thémistocle.

Le malheureux! il avait mis le pied à bord du *Bellérophon*.

Écoutons-le se plaindre lui-même, dans la préface de *les Grands et les Petits:*

« Si cette comédie n'a pas eu le sort que lui promettaient les prédictions unanimes de la répétition, je ne puis accuser les acteurs, dont le talent et le zèle m'ont, au contraire, prêté un appui dont je suis vivement reconnaissant, et qui m'a aidé dans la lutte de tous les jours que j'ai eu à soutenir contre la malveillance préméditée de l'administration du Théâtre-Français, *concentrée aujourd'hui tout entière dans la personne de M. Buloz*.

» On me demandera peut-être ce que c'est que M. Buloz. Je vais vous le dire.

» M. Buloz est commissaire du roi jusqu'à concurrence de *six mille francs*, régisseur du théâtre dans la proportion de *deux mille écus* [1], représentant salarié de l'autorité auprès de la Comédie, agent appointé des comédiens auprès du pouvoir, — *commissaire* neutralisé par sa *régie*, — *régisseur* neutralisé par son *commissariat*, — fonctionnaire *sui generis* dont la *double autorité* est incessamment comprimée sous la parfaite équation de *deux chiffres* portés à son profit sur un *double budget*.

» On connaît l'histoire de l'âne de Buridan, immobile entre ses deux mesures. La condition de M. Buloz serait identiquement pareille, si l'âne n'avait pas fini par mourir de faim.

» Les capacités les plus incontestables auraient, il faut en convenir, bien de la peine à se faire jour au travers d'une si-

1. 12,000 francs! M. Taylor n'en a jamais touché que 6,000; il est vrai qu'il était chargé d'encourager et non de détruire.

tuation si fausse, si contradictoire. Aussi les capacités de M. Buloz ne se montrent-elles jamais. Cela se conçoit. Un sociétaire, frappé des inconvénients attachés à cette inexorable puissance de l'équilibre, a proposé dernièrement d'ajouter un supplément de mille écus aux deux traitements égaux que consomme aujourd'hui le commissaire-régisseur. Ce serait le seul moyen de lui rendre son libre arbitre.

» Ce pouvoir, dont le *commissaire* a dépouillé le *régisseur* et que le *régisseur* paralyse à son tour dans les mains du *commissaire*, se retrouve libre et sans contre-poids à l'égard des auteurs condamnés par la constitution actuelle du théâtre à subir des relations avec M. Buloz. Ce n'est pas, qu'on le sache bien, de ses aptitudes que j'entends parler ici; mon intention n'est pas de mesurer patiemment tout l'abîme qui sépare M. le commissaire du roi des fonctions littéraires qu'on a jugé à propos de lui confier. J'honore l'ignorance, je respecte l'incapacité; je comprends l'insouciance qui n'a pas demandé à l'éducation de réparer les torts de la nature ; mais ce qui ne comporte pas de justification, ce qui est intolérable, c'est l'abus d'une autorité déléguée, la haine personnelle se substituant au devoir de l'administrateur, l'hostilité la plus ardente craignant de s'avouer et ne marchant à son but que par des détours.

» Je fais grâce au lecteur du récit des épreuves que j'ai dû traverser avant d'arriver au jour de la représentation. Ma pièce reçue, malgré les efforts notoires du commissaire du roi, dénoncée par lui aux bureaux du ministère comme une œuvre monstrueuse et antisociale; mes entrées au théâtre refusées, contre tous les usages, dans l'intervalle de la réception aux répétitions; des obstacles suscités contre la distribution des rôles; annonces tardives, omission de réclames, refus formel de répétitions jugées indispensables, et cent autres entraves de toute nature, qu'attesteraient, au besoin, tous les sociétaires indignés : voilà ce que j'ai eu à souffrir, moi, écrivain isolé, inconnu, sans protection, sans coterie, de la part de l'homme auquel ses fonctions imposaient la défense de mes intérêts et de mes droits.

» J'affirme, sur la foi de confidences unanimes, que, parmi tous les écrivains qui travaillent pour la scène française, il n'en est pas un qui ne partage les sentiments que je viens d'exprimer sur l'administration de cet homme, dont le maintien opiniâtre

au poste qu'il occupe est un défi insolent à l'indulgence silencieuse de la presse, à la patience des comédiens et à la longanimité du ministère, qu'il fait *flatter* et *menacer* tour à tour dans les deux *Revues* dont il est l'âme, avec l'attention habile de ne jamais en être l'esprit. « HAREL. »

Oui, monsieur Harel, oui, vous avez raison ; oui, qu'on interroge Hugo, Soumet, de Vigny, Belmontet, Scribe, Mazères, George Sand [1], Eugène Sue, tous ceux enfin qui ont écrit soit une ligne, soit des volumes pour le théâtre, oui, la réponse sera unanime ; oui, M. Buloz eût déjà quitté son poste dramaticide, écrasé sous le poids de notre réprobation à tous, s'il n'était, en même temps qu'il est commissaire du roi et régisseur du Théâtre-Français, directeur de ces deux *Revues*, qui épouvantent les deux ministères.

Heureusement, nous ne sommes pas des ministres, nous, et nous pouvons fouetter ces deux *Revues* de notre plume comme Charles Ier fouettait la hache du bourreau de sa baguette, en disant, dans notre dédain littéraire, comme il disait dans son dédain royal :

« Hache du bourreau, tu ne nous fais pas peur ! »

III

Je vous ai dit que je connaissais M. Buloz de longue main ; en effet, la connaissance date de 1829.

M. Buloz était alors employé dans une imprimerie, je crois ; nous nous rencontrions à un petit restaurant du faubourg Saint-Germain, où l'exiguïté de notre bourse nous forçait de prendre nos repas.

Un jour, M. Buloz m'annonça qu'il allait acheter à M. le comte Ribing de Leuven le *Journal des Voyages*, pour en faire une Revue, et me demanda si je ne l'aiderais pas de ma plume.

Ma plume, vous le savez, a toujours été fort au service de

1. Il sera question de George Sand, d'Eugène Sue et de Balzac, à propos des *Revues*.

mes amis, et même de mes connaissances. Je répondis à M. Buloz qu'il pouvait parfaitement compter sur moi.

De rétribution quelconque, il va sans dire qu'il n'en fut aucunement question.

Il y a des gens qui, confondant l'argent qu'on gagne avec l'argent qu'on mendie ou qu'on extorque, m'accusent d'être un homme d'argent : ces gens-là me font bien rire.

La première chose que je donnai à M. Buloz fut, je crois, la relation d'un voyage en Vendée. En passant à Angers, j'avais obtenu la grâce d'un Vendéen condamné aux galères. Voilà tout ce qui m'est resté, dans l'esprit, de ce voyage.

La seconde chose fut un petit roman intitulé *la Rose rouge*. Comme ce roman avait quelque importance, il me fut payé 100 ou 150 francs, je crois.

Puis vinrent les *Scènes historiques ; Isabel de Bavière* tout entière y passa. C'est mon premier roman en deux volumes.

Ce que M. Buloz me paya, je ne saurais le dire, ni lui non plus; nous en étions encore, à cette époque-là, à ne pas trop compter ensemble.

Je tombai malade : mon médecin m'ordonna de voyager; j'allai en Suisse, j'y restai trois mois, j'en revins avec une foule de souvenirs.

Un jour que je faisais, chez M. Buloz, des anedotes de ces souvenirs, et que je venais de raconter la *pêche aux truites* et le *bifteck d'ours :*

— Parbleu ! me dit M. Buloz, faites-nous donc, de ce que vous venez de raconter là, deux articles pour la *Revue*.

J'hésitai longtemps; je croyais ces choses bonnes à raconter et non à écrire. M. Buloz me prouva que j'avais tort, et j'écrivis les deux premiers articles de mes *Impressions de Voyage*, c'est-à-dire la pêche aux truites et le bifteck d'ours.

Vous vous rappelez le succès qu'obtinrent ces deux caprices. M. Buloz m'en demanda d'autres. Nous arrêtâmes le prix à cent francs la feuille ; six cent cinquante francs ou sept cents francs le volume.

Quatre volumes y passèrent.

Le succès se soutint; j'en eus la preuve dans l'offre que me fit M. Buloz de me lier à lui par un traité.

Deux autres journaux désiraient ma collaboration et me proposaient aussi des traités : ces traités étaient plus avantageux que celui que pouvait m'offrir la *Revue des Deux Mondes*.

Mais M. Buloz était une ancienne connaissance : à cent écus de moins par volume, je lui donnai la préférence.

M. Buloz s'en souvient, M. Buloz le dit, ou plutôt M. Buloz l'avoue.

Cependant commençaient à s'agglomérer autour de la *Revue des Deux Mondes* ce faisceau d'intelligences auxquelles elle dut son succès. Balzac, Victor Hugo, Eugène Sue, George Sand et Vigny avaient répondu à l'appel que leur avait fait la Revue naissante ; poëte ou romancier, chacun avait apporté sa pierre à l'édifice qui s'élevait :

H. de Balzac. — *L'Enfant maudit* et *le Message.*

V. Hugo.— Un *Fragment de voyage dans les Alpes ; les Deux Voix* ; *la Guerre aux démolisseurs.*

E. Sue. — *Voyages et Aventures sur mer de Narcisse Gelin.*

G. Sand. — *Aldo le Rimeur; Mètella; Leone Leoni.*

A. de Vigny. — *Scènes du désert*; *Anecdotes sur Alger*; *les Consultations du docteur noir; Laurette ou le Cachet rouge; Quitte pour la peur.*

L'appétit vient en mangeant. M. Buloz résolut d'élargir sa table : vers la fin de 1833, je crois, il acheta la *Revue de Paris* des mains de M. Amédée Pichot.

Dès lors, M. Buloz eut deux *Revues ;* M. Buloz se sentit fort et commença d'être ingrat.

M. de Balzac avait écrit, pour la *Revue de Paris*, *la Grenadière*, cette admirable nouvelle, perle de fraîcheur, brillante comme une larme ou comme un diamant; et *le Père Goriot*, un des meilleurs romans, nous ne dirons pas de l'auteur, mais de l'époque.

Quelques mois après cette publication, encore retentissante dans tous les esprits, une question d'intérêts divise M. de Balzac et M. Buloz. Vous croyez que M. Buloz va se taire, n'est-ce pas ? qu'il n'osera accuser celui qui vient de contribuer si puissamment à la gloire de son journal; vous croyez qu'à défaut de reconnaissance, il aura la pudeur de ne pas déprécier aux yeux de ses souscripteurs l'homme que, trois mois auparavant, il leur présentait comme le premier et le plus fécond des romanciers. Détrompez-vous : M. de Balzac ne veut plus être l'instrument de la fortune naissante de M. Buloz; M. Buloz brisera, ou, du moins, essayera de briser M. de Balzac.

Pardon, monsieur de Balzac, si je rappelle de pareilles injures, mais il faut cependant faire connaître à fond M. Buloz.

« Enfin, s'écrie-t-il, notre procès avec M. de Balzac est terminé. La *Revue de Paris* a obtenu ce qu'elle tenait à obtenir : *es avances lui seront rendues*; elle gagne à ce débat 2,100 francs et la fin du *Lys dans la vallée*, que M. de Balzac ne lui livrera pas. Mais aussi, la *Revue de Paris avait eu tort de se fier à la parole de M. de Balzac*, *sans conventions écrites;* de prendre au sérieux un *romancier aux abois*, et d'attendre une œuvre complète du grand écrivain *qui n'a jamais rien terminé.* »

Mais, assez de reproches; il y a un arrêt qui décide que M. de Balzac est plus blanc que son *Lys dans la vallée*, qu'il avait vendu à la *Revue de Paris*, plante humble et inodore, *oignon mal venu sur le terrain de ce grand génie que notre argent n'a pu féconder.*

En lisant cela; on se frotte les yeux ; en écoutant cela, on doute de ses oreilles. M. de Balzac, *un romancier aux abois !* L'auteur d'*Eugénie Grandet*, de *l'Enfant maudit* et du *Père Goriot*, un écrivain *qui n'a jamais pu rien terminer*, et dont les œuvres sont des oignons mal venus, *que l'argent de M. Buloz n'a pu féconder !*

Oh ! monsieur Buloz, ne relisez pas les cent volumes que M. de Balzac a écrits sous quatre noms différents, et que tout le monde a lus. Relisez *la Grenadière,* et ne parlez plus d'argent. En vérité, il y a des choses que vous ni personne ne payerez jamais !

Je fus un des premiers à reprocher en face à M. Buloz une pareille conduite. J'ignorais alors que ce fût un système.

J'ai nommé au hasard, et les uns après les autres, les auteurs qui travaillaient à cette époque pour la *Revue des Deux Mondes*. Après le nom de M. de Balzac, vient sous ma plume le nom de Victor Hugo.

M. Victor Hugo avait publié, comme nous l'avons dit, dans la *Revue des Deux Mondes,* un fragment de son *Voyage dans les Alpes*, son ode des *Deux voix* et la *Guerre aux démolisseurs*.

A peine propriétaire de la *Revue de Paris*, M. Buloz comprit de quelle importance il était d'attacher au nouveau drapeau le nom de notre grand poëte ; il sollicita et obtint de lui une nouvelle. Nous disons sollicita et obtint ; ce sont les deux

mots qu'il convient d'employer; car M. Hugo, en écrivant une nouvelle, fit pour M. Buloz ce qu'il ne faisait pour personne.

Cette nouvelle eut nom *Claude Gueux*.

Vous vous le rappelez, mon ami; car c'est un des plus beaux plaidoyers qui aient été faits en faveur de l'humanité; c'est une des plus vives lueurs jetées sur cette question tant ressassée depuis, de la moralisation des bagnes.

Les trente ou quarantes pages de M. Victor Hugo plaçaient du premier bond la *Revue de Paris* à la hauteur de sa devancière la *Revue des Deux Mondes*.

Aussi voyez comme, dans l'espérance d'avoir un second *Claude Gueux*, M. Buloz caresse M. Victor Hugo; les deux *Revues* sont à sa dévotion: M. Sainte-Beuve y chante ses louanges en vers et en prose, et M. Gustave Planche appelle M. Hugo son ami.

M. Hugo, l'ami de Gustave Planche!

Enfin, c'est M. Gustave Planche lui-même qui le dit dans la *Revue* du mois de mars 1834:

« J'arrive à votre nom, mon ami, qui n'est pas le moins glorieux de cette illustre famille. Vous avez retrouvé comme par enchantement toutes les souplesses, toutes les naïvetés dont notre langue semblait déshabituée depuis deux siècles; vous avez rendu à la période française l'ampleur flottante et majestueuse qu'elle avait perdue depuis la renaissance; vous avez sculpté notre idiome, vous l'avez découpé en trèfles et en dentelles; vous avez gravé dans la parole les merveilleux dessins qui nous ravissent dans les tours mauresques, dans les palais vénitiens, dans les vieilles cathédrales chrétiennes. Nul mieux que vous ne possède l'art de lutter, par le nombre et la profusion des images, avec la peinture la plus franche et la plus vive; vous avez pour chacune de vos pensées des traits et des nuances qui feraient envie aux héritiers du Titien et de Paul Véronèse; quand il vous plaît de nous montrer les lignes d'un paysage ou l'armure d'un guerrier, le pinceau n'a plus rien à faire; pour achever son œuvre, il n'a qu'à mettre sur la toile les masses de lumières et d'ombres que vous avez choisies comme les meilleures. »

Suivent trois pages d'éloges.

Malheureusement, M. Victor Hugo refusa de faire un second

Claude Gueux. M. Buloz eut beau prier, supplier, offrir de *féconder de son argent* l'oignon du poëte ; la fantaisie du poëte n'était pas là : il fit *les Voix intérieures*.

C'était une belle occasion pour M. Buloz de se venger du refus de M. Victor Hugo. Il lâcha sur lui *son ami* M. Gustave Planche.

Écoutez-le, cette fois. Il est question non-seulement d'une belle ode, mais d'une sainte action. Le poëte que Charles X a fait chevalier ne veut pas que ce protecteur de sa jeunesse disparaisse obscurément de ce monde où il a porté le double symbole de la royauté et du martyre, la couronne fleurdelisée et la couronne d'épines.

C'était cette ode-là qu'il fallait respecter surtout. Mais il y a des gens qui ne respectent rien. Heureux ceux que ces gens-là cessent d'appeler *leur ami*.

« Ce n'est pas le sujet de la pièce que nous blâmons, dit le critique (il a cette pudeur du moins), c'est le mouvement et la nature des pensées que le poëte appelle à son aide pour exprimer sa reconnaissance ; il reproche aux canons de l'hôtel des Invalides de n'avoir pas tonné le glas aux funérailles de Charles X ; il les accuse de partager la lâcheté humaine et d'adorer tour à tour Henri IV et Louis XI. Ce grief est au moins singulier. Si c'est à l'entraînement de la rime qu'il faut attribuer cette impardonnable bévue ; si le mot *bronze* nous a valu Louis *onze*, les *amis* de M. Hugo feront bien de l'entretenir souvent de l'esclavage de la rime, dussent-ils même réciter les vers de Nicolas Boileau sur cet important sujet. Avions-nous donc tort de croire que M. Hugo gouvernait la langue comme un écuyer son cheval. M. Hugo dit aux canons des Invalides : « Le fondeur a jeté dans le moule dont vous êtes » sortis, l'étain, le cuivre et l'oubli du vaincu. » Cette alliance de la matière et de la pensée est monstrueuse, inintelligible, et donne aux reproches du poëte un caractère puéril En parlant de Versailles, il dit qu'à la cour de Louis XIV, tout homme avait sa dorure. Si nous avions conservé quelque doute sur le caractère général de ces odes, ce mot seul suffirait à le résoudre ; pour traiter un homme comme un plafond, il faut porter à la réalité visible un amour effréné ; et nous craignons fort que cet amour chez M. Hugo ne soit tout à fait inguérissable. Arrivant aux malheureuses destinées de la maison de Bourbon, à Louis XIV châtié dans Louis XVI, le poëte ajoute :

« Quand il a neigé sous les pères,
« L'avalanche est pour les enfants. »

» Je défie le physicien le plus habile de trouver à cette phrase un sens raisonnable ; à moins que la neige, soustraite aux lois de la gravitation, ne parte du centre de la terre pour arriver à sa surface ; encore resterait-il à deviner comment la chute de la neige est, à l'avalanche, ce que les fautes d'une génération sont aux malheurs de la génération suivante. Plus loin, M. Hugo compare la famille des Bourbons à une étoile sans orbite, poussée par tous les vents. Il est probable que M. Hugo a confondu les étoiles avec les planètes. Je conçois bien que le vent agite les feuilles, enfle les voiles d'un navire ; mais je ne comprends pas, je ne crois pas que personne comprenne comment le vent agiterait les corps célestes ; la figure employée par M. Hugo pour *peindre* les malheurs de la maison de Bourbon est donc de tout point une figure absurde. »

Suivent trois pages d'injures.

Ainsi, voilà où est tombé le poëte *qui a rendu à la période française l'ampleur flottante et majestueuse qu'elle avait perdue depuis la renaissance. Il gouverne maintenant la langue comme un écuyer gouverne son cheval.*

Voilà où est tombé le peintre *qui faisait envie aux héritiers du Titien et de Paul Véronèse. La figure employée pour peindre les malheurs de la maison de Bourbon est une figure de tout point absurde.*

N'est-ce pas miraculeux, dites-moi, de lire, dans une même *Revue*, ces deux articles écrits de la même main, signés du même nom?

Ah! monsieur Buloz, quel malheur que votre scorpion engourdi ait éprouvé le besoin d'aller réchauffer son venin au soleil de Rome! Comme il vous servirait aujourd'hui, si toutefois il ne vous piquait pas vous-même !

Ce fut vers l'époque où parut dans la *Revue des Deux Mondes* une suite d'articles dans le genre de celui-ci, que notre grand poëte, se sentant, comme Achille, blessé au talon par une flèche empoisonnée, laissa, du haut de son dédain, tomber les vers suivants :

Jeune homme, ce méchant fait une lâche guerre.
Ton indignation ne l'épouvante guère;

Crois-moi donc; laisse en paix, jeune homme au noble cœur,
Ce Zoïle à l'œil faux, ce malheureux moqueur.
Ton mépris! mais c'est l'air qu'il respire; ta haine!
Ta haine est son odeur, sa sueur, son haleine.
Il sait qu'il peut souiller sans peur les noms fameux,
Et que, pour qu'on le touche, il est trop venimeux.
Il ne craint rien, pareil au champignon difforme
Poussé dans une nuit au pied d'un chêne énorme,
Qui laisse les chevreaux autour de lui paissant
Essayer leur dent folle à l'arbuste innocent;
Sachant qu'il porte en lui ses vengeances trop sûres,
Tout gonflé de poison, il attend les morsures.

Comme ces vers n'étaient adressés à personne, les uns en firent hommage M. Gustave Planche, les autres à M. François Buloz.

Le Zoïle à l'œil faux avait bien quelque analogie avec M. Planche; mais le champignon difforme ressemblait fort à M. Buloz. Tous deux, comme le disait le poëte, avaient poussé dans une nuit. Les avis restèrent partagés [1].

1. C'est particulièrement à l'article *Chronique littéraire* du mois de décembre 1836 que M. Victor Hugo répondait. Cet article est assez curieux, surtout mis en regard avec un autre article sur le même sujet, paru en 1835, pour que nous le reproduisions pas ici : dans tous deux, il est question, pour M. Hugo, de l'Académie.

NOVEMBRE 1834.

Quand M. Buloz a l'espoir d'obtenir un second
CLAUDE GUEUX.

« M. Hugo n'est pas un homme qu'on ait besoin d'imposer; on ne le reçoit pas, on l'accueille. Nous ne ferons donc pas de grands frais de raisonnement pour prouver qu'il est digne de l'Académie. Ce serait faire injure à ce corps, car ce serait supposer que ses membres ne lisent pas et qu'ils restent tout à fait étrangers au mouvement littéraire de notre époque.

» M. Victor Hugo apparaît à l'Académie après quinze ans de la plus curieuse lutte intellectuelle qui se puisse voir, et à la tête d'une œuvre littéraire qui se déroule sous trois faces : la poésie, le roman et le drame, toutes trois faces pareillement développées, pareillement fécondes. Quelle est l'autre renommée, en candidature prochaine devant l'Académie, qui ait plus de titres à présenter?

» On se souvient des soixante-deux représentations d'*Hernani*, du beau succès de *Marion de Lorme* et de *Lucrèce Borgia*. A l'heure

Passons à M. Eugène Sue.

M. Eugène Sue fit successivement pour la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris*, c'est-à-dire pour M. Buloz, les *Voyages et Aventures sur mer de Narcisse Gelin*, *Jean Cavalier*, *Latréaumont*, *le Morne au Diable* et l'*Histoire de la Marine*; mais c'est surtout de l'*Histoire de la Marine* que nous allons nous occuper, car l'*Histoire de la Marine* était doublement chère à M. Bulloz, qui en avait acheté à l'auteur la propriété tout entière.

Aussi, voyez ce que M. Buloz pense de M. Eugène Sue, quand l'*Histoire de la Marine* appartient à M. Buloz; vous verrez ensuite ce que le même M. Buloz pense du même M. Eugène Sue, quand *le Juif errant* appartient à M. Véron, toujours, bien entendu, dans la même *Revue de Paris :*

« Celui qui écrit ces lignes est le seul qui puisse dire comment Eugène Sue passe cette fois du roman à l'histoire, du drame au récit, de la fiction arrangée à la biographie, et tout cela sans changer de mer ni de vaisseaux, ni de ciel bleu ou chargé de nuages; soit donc qu'il écrive demain un autre roman. M. Eugène Sue sera toujours, dans ses histoires, l'ad-

qu'il est, *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor* sont encore les deux drames qui saisissent et attirent le mieux la foule, en province comme à Paris.

» Nous n'avons pas besoin de rappeler quel mouvement produit dans le monde intellectuel l'apparition d'un ouvrage de M. Hugo, livre ou drame. Les premières représentations resteront comme un souvenir de ce que peut une telle plume.

» *Au résumé, l'opinion publique présente à l'Académie un candidat digne de son attention, un écrivain de son bord sur les points principaux de la littérature, un poëte qui a un nombreux auditoire et une grande renommée.* ».

DÉCEMBRE 1836.

Quand M. Buloz a perdu l'espoir d'obtenir un second CLAUDE GUEUX.

« Jusqu'à présent, les candidats qui se présentent pour recueillir l'héritage de M. Raynouard ne sont pas nombreux : M. Hugo n'a contre lui que M. Mignet; mais, lorsque M. Mignet serait préféré par l'Académie française, il resterait encore à M. Hugo l'Académie des inscriptions et belles-lettres. M. Raynouard avait deux fauteuils à l'Institut, et M. Hugo s'est toujours donné pour un homme d'une

mirable romancier que vous savez, comme aussi vous le reconnaîtrez toujours dans ses romans l'historien que vous avez appris à connaître et à aimer.

. . . .

» Comme déjà l'historien maritime savait la mer, comme il savait le ciel, comme il avait été, lui aussi, dans la tempête et dans le calme, il entrait facilement dans de merveilleux détails de la biographie maritime qui avaient été inabordables pour ses devanciers. Que ce beau travail avait de charmes pour notre romancier maritime! quel admirable roman il trouvait dans toutes ces histoires, et comme il était à l'aise, lui si fort habitué à tout décrire, à tout sentir, à tout répéter, depuis le mot sublime jusqu'à l'ignoble juron, lui qui n'a reculé devant aucun tableau de la vie du matelot, orgie, débauche... et plus loin encore! Ainsi, l'*Histoire de la Marine française* deviendra bientôt doublement populaire. On la lira comme on lit un roman et ensuite comme on lit une histoire. Or, nous ne savons pas qu'on pût mettre à la tête de cette histoire un nom d'historien plus populaire et plus à la hauteur que le nom d'Eugène Sue le romancier. »

étude profonde et encyclopédique; ses découvertes en histoire littéraire ne sont pas moins surprenantes que ses découvertes en histoire politique. Avant d'apercevoir les aventures amoureuses de Charles-Quint et le libertinagne effronté de Marie Tudor, il s'était démontré que la Grèce antique n'avait jamais connu le grotesque, et il avait supprimé Aristophane; il avait généralisé le mot d'Eschyle sur lui-même et rangé Sophocle et Euripide parmi les fils d'Homère, ce qui prouve jusqu'à l'évidence que M. Hugo a, sur l'histoire littéraire de l'antiquité, des idées tout à fait personnelles. Ce sont là bien certainement des titres archéologiques, et l'Académie des inscriptions ne saurait les méconnaître. Parlerai-je des découvertes nautiques de M. Hugo? ai-je besoin de rappeler cette bienheureuse barcarolle qui figura si gaiement dans la bataille de Navarin, et qui frappa de stupeur tous les officiers de notre marine? MM. Letronne et Dureau de Lamalle oseraient-ils contester l'érudition de M. Hugo? Nous ne le pensons pas; les découvertes que nous signalons sont présentes à toutes les mémoires et ne peuvent être oubliées de ces messieurs.

» *Que si, contre notre attente, M. Hugo se retirait devant M. Mignet, et ne se présentait pas à l'Académie des inscriptions, nous ne pourrions que le plaindre; car M. Hugo rencontrera longtemps encore aux portes de l'Académie un juge qu'il n'a jamais aimé et qu'il n'aimera jamais : — la discussion.* »

Oh ! monsieur Buloz, combien vous avez changé d'opinion sur M. Eugène Sue depuis que votre double titre de commissaire du roi et de régisseur du Théâtre-Français ne vous permet plus de vendre des livres, et que vous avez cédé le reste de votre édition à M. Béthune ! Écoutez l'opinion actuelle de M. Buloz sur M. Eugène Sue, auteur non-seulement de *Plick et Plock*, d'*Atar-Gull*, de *la Salamandre*, de *la Vigie de Koat-Ven*, de *Jean Cavalier*, d'*Arthur*, du *Morne au Diable*, de *Mathilde*, des *Mystères de Paris*, mais encore de *Latréaumont*, drame en cinq actes joué au Théâtre-Français. Écoutez :

« Après le fantastique succès des *Mystères de Paris*, cet interminable roman, si vite élevé au rang des chefs-d'œuvre et si vite tombé dans l'oubli, M. Eugène Sue n'avait qu'un seul parti à prendre pour échapper aux terribles dangers de la dépréciation : c'était de s'ensevelir dans son triomphe, de disparaître pour six mois et de se faire oublier, en nn mot, comme son ouvrage. Une fois passé à l'état de mystère, le père de la Chouette, de Tortillard et de la Goualeuse, et de tant d'autres charmantes créations, se serait vu entouré d'une prestigieuse auréole, dont les plus entêtés critiques n'auraient osé nier l'éclat... Malheuseusement, les hommes entourés de la faveur publique ne consentent jamais à se tirer un coup de pistolet, même par-dessus la tête. Ils se voient si grands, qu'ils craignent de se tuer en déchargeant leur arme à dix pouces plus haut que leur chapeau. »

Suivent trois colonnes et demie d'injures.

Attendez, Eugène Sue, attendez, mon ami, car vous n'êtes pas au bout de la colère de M. le commissaire du roi. Dix ans, vous l'avez aidé à faire sa fortune littéraire et politique ; dix ans, il a été contraint par intérêt à dire du bien de vous ; dix ans, si nous le laissons vivre dix ans, il va être occupé à en dire du mal ; il y a des gens qui ne sauraient pardonner ni le bien qu'on leur a fait, ni les services qu'on leur a rendus. Mais vous êtes en bonne compagnie, cher frère, entre Victor Hugo et George Sand, entre *Notre-Dame de Paris* et *Consuelo*, magnifiques édifices dont une seule pierre croulante suffirait pour écraser dix commissaires du roi de la taille de M. Buloz.

Passons à George Sand.

George Sand est bien coupable, car, si quelqu'un a soulevé M. Buloz des profondeurs de la rue des Beaux-Arts jusqu'au niveau de la rue de Grenelle, c'est surtout lui, ou elle, comme

vous voudrez. Quant à moi, je dirai *elle*, car le mot *elle* rendra l'auteur de *Lélia* plus grande encore.

Comptons les romans que madame Sand a écrits pour M. Buloz; énumérons les chefs-d'œuvre enfouis dans la lourde et ténébreuse *Revue des Deux Mondes*, que cette fée, à qui Dieu a donné une plume au lieu de baguette, élevait comme un ballon, illuminait comme un météore, chaque fois que sa capricieuse et poétique fantaisie posait, dans ce nid de hibou, un de ces cygnes au doux ramage ou au plumage éclatant qui composent sa riche et nombreuse famille. Vous rappelez-vous, mon ami, avoir vu passer dans la demi-teinte projetée sur eux par les œuvres voisines, ces idéales et merveilleuses créations qui, comme les anges de Martinn, portent leur lumière en eux-mêmes : lampes d'albâtre que l'âme fait resplendissante à travers le corps. Écoutez et comptez ces sœurs d'Ophélie et de Desdemona, ces frères de René et de Werther que je vais nommer :

Aldo le Rimeur, *Metella*, *Leone Leoni*, *André*, *Mattea*, *Simon*, *Mauprat*, *la Dernière Aldini*, *l'Uscoque*, *Gabriel*, *Spiridion*.

Aussi, peu d'auteurs ont-ils vu, comme George Sand, se réaliser ce rêve de gloire que l'artiste poursuit toute sa vie et n'atteint presque jamais que dans le tombeau. M. Buloz comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de cette rare universalité contemporaine; il accapara, comme on dit en termes de librairie, madame Sand; il devint non-seulement son publicateur, mais encore son éditeur. L'*Histoire de la Marine* de l'auteur de *la Salamandre*, et les œuvres complètes de l'auteur d'*Indiana* et de *Valentine* devinrent la base d'une spéculation. On vendit sur place, et le bureau de la *Revue* se changea en boutique.

L'affaire était bonne en elle-même, aussi prospéra-t-elle. M. Buloz, au bas chiffre, dut gagner trente ou quarante mille francs dans cette nouvelle combinaison.

Aussi, à cette époque, madame Sand était-elle pour M. Buloz ce qu'elle est restée depuis pour tout le monde malgré M. Buloz, c'est-à-dire un des esprits les plus supérieurs qui aient existé. Il y a mieux : comme c'était alors l'intérêt de M. Buloz que cette idée se propageât de Paris à la province, de la province à l'étranger, les deux *Revues* résonnaient en chœur des louanges de madame Sand. On faisait dans l'une

des articles sur *Jacques*, dans l'autre des articles sur *Lélia*; dans toutes deux, des articles sur les œuvres complètes. C'était un hosanna général, qui, d'ailleurs, avait un écho partout. Nous nous croyions, nous autres auteurs, peu habitués à ce bruit flatteur et caressant, revenus à cet âge d'argent où la critique était juste, parlait selon sa conscience, écrivait selon sa pensée. Nous disons « âge d'argent », parce que, dans l'âge d'or, la critique n'avait pas encore été inventée. Alors, madame Sand était le dieu de M. Buloz. M. Buloz la priait, M. Buloz l'invoquait, et M. Buloz avait raison. Il n'y a que les athées qui ne prient pas ; seulement, il ne faut pas maudire ce qu'on a adoré, car alors on est pis qu'un athée ; on est un renégat.

Prière de M. Buloz pendant qu'il édite les œuvres complètes de madame Sand.

(*Revue de Paris* de 1837)

« George Sand, ce talent si vigoureux, si franc, qui s'est révélé tout entier si vite, et si vite emparé des honneurs d'une position suprême et incontestée; George Sand, cette parole retentissante et presque souveraine, cette âme enthousiaste et dévouée, mais inconstante, est un auxiliaire que les camps les plus hostiles se disputent, une force dont chacun voudrait faire croire qu'il dispose à son tour... Ame douée d'une sensibilité qu'on peut appeler terrible; d'une puissance de désir, d'un besoin d'émotion et d'enthousiasme qu'on peut appeler plus terrible encore. Vivant toujours en avant d'elle-même : soit que la magie de l'imagination la transporte sur les cimes les plus élevées de l'illusion et du bonheur, soit que les angoisses de la souffrance la plongent dans les abîmes les plus profonds, toujours vous croyez entendre sortir du fond de sa joie ou du fond de sa tristesse inassouvies, ce cri : « Plus loin, là bas ! » Engagée à la poursuite de son idéal qui fuit toujours devant elle, comme Ithaque devant Ulyssse, elle donne tête baissée sur les écueils de la réalité, et tantôt se relève comme Ajax, superbe et blasphémant, pour reprendre sa course, et tantôt pleure et gémit comme une femme, et se roule si elle ne peut plus marcher.

» Disons donc que George Sand, âme immense et formée de tous les contrastes, est partout et nulle part, est tout et n'est rien, si ce n'est un grand poëte. »

Bravo, monsieur Buloz ! car un grand poëte, c'est tout. Un grand poëte, c'est Moïse, c'est Homère, c'est Virgile, c'est

Dante, c'est Shakspeare, c'est Jean-Jacques Rousseau, c'est Gœthe, c'est Chateaubriand, c'est Byron, c'est Walter Scott, c'est Cooper, c'est Hugo ; c'est, comme vous l'avez dit enfin, George Sand. Dieu lui-même n'est que la poésie universelle de la terre réunis au ciel.

Suivent les éloges successifs de *Jacques*, d'*André*, de *Lélia*, de *la Marquise*, de *Metella*.

Les œuvres de madame Sand se vendaient chez M. Buloz, non-seulement complètes, mais séparées.

Malédiction de M. Buloz quand il n'édite plus les œuvres de madame Sand.

(*Revue de Paris* de 1844)

« Je ne connais rien de plus fatigant et de plus puéril que cet affreux patois (il s'agit du style de madame Sand dans *Jeanne*); franchement, je préférerais presque l'argot : il a au moins le mérite de l'étrangeté, tandis que la langue de la plupart des personnages de *Jeanne* est d'une trivialité à faire frémir. Oh! qui nous rendra la marchande d'herbes de Théophraste! George Sand imite M. de Balzac aussi bien dans les formules énigmatiques, ampoulées, incorrectes, faussement originales, que dans les expressions triviales du jargon populaire.

» . . . .

» Sérieusement, il faut que l'improvisation se montre bien rétive ou bien épuisée pour qu'un romancier ait recours à de pareils expédients. Que George Sand y prenne garde : on rencontre encore dans ses productions quelques détails charmants, quelques scènes vivement senties; mais sa pensée à perdu la vieille et noble habitude de la clarté et de la distinction. Je ne parle plus du style : à part quelques passages, où le cœur rencontre par hasard, et comme de lui-même, la belle et pure langue d'autrefois, tout le reste est prétentieux ou hérissé d'incorrections; on sent à chaque phrase un anneau qui manque à la chaîne des idées. La précipitation se révèle par des lacunes nombreuses, par des négligences sans fin. Peut-être, en dédiant son roman à une paysanne, George Sand a-t il voulu justifier tous ces défauts, mais rien ne saurait excuser une semblable dégénérescence; enfin, pour exprimer toute notre pensée, nous voyons George Sand, entre Walter Scott et M. de Balzac, se livrer tantôt étourdiment, tantôt d'une manière pénible, à une double imitation. Mais nous cherchons en vain dans *Jeanne* l'originalité de la femme qui a fait *André*. »

Je le crois bien, monsieur Buloz, vous ne publiez ni n'éditez

point *Jeanne* (comme vous publiiez et éditiez *André*) : c'est M. Véron qui publie *Jeanne*, c'est M. Perrotin qui édite *Jeanne*. Il faut donc *démolir*, nous nous servons de votre expression favorite, il faut donc démolir l'ouvrage que nous n'avons aucun intérêt à louer. Heureusement, monsieur Buloz, que votre *Revue* a quatre cents abonnés et *le Constitutionnel* vingt mille, et que, quelque chose que vous fassiez, tout commissaire du roi et régisseur du Théâtre-Français que vous êtes, l'œuvre se défendra par elle-même.

Ah! madame Sand, quand vous regardez M. Buloz du haut de *Consuelo*, ce chef-d'œuvre dont le seul malheur est de n'avoir pas été imprimé dans *la Revue des Deux Mondes*, M. Buloz doit, *à vous surtout*, paraître bien petit.

Et cependant, demeurez tranquille, madame; notre force est en nous-mêmes, et non dans les autres. Les éloges de M. Buloz, éditeur de vos œuvres, ne vous avaient pas fait grandir d'un pouce. Les injures de M. Buloz, commissaire du roi et régisseur du Théâtre-Français, ne vous diminueront pas d'une ligne. Vous avez été, vous êtes, et vous serez toujours, malgré ses éloges, un grand poëte.

Passons à moi.

Pardon si je tombe de si haut; mais faites attention que je porte M. Buloz : M. Buloz me précipite.

Je reprends donc ce malheureux *moi* où je l'ai abandonné, c'est-à-dire au moment où il venait de donner à la *Revue des Deux Mondes* ses *Impressions de Voyage*, et où il allait donner à la *Revue de Paris* son *John Davys*, ses *Mémoires d'un Maître d'armes*, ses *Quinze jours au Sinaï*, ses *Excursions sur les bords du Rhin*, *Albine* et *Fernande*.

Le *moi* dont il est question, et qui est bien *moi*, s'était fait peu à peu une certaine position littéraire, en publiant une centaine de volumes et en composant une vingtaine de drames. Il en résulte que, comme M. Buloz n'était pas le seul éditeur et le seul publicateur de Paris, d'autres journalistes et d'autres librairies étaient venus me faire des offres plus avantageuses que ne l'étaient et même que ne pouvaient l'être celles de M. Buloz. Mais j'ai certaines habitudes de bonne façon, que je n'ai pu perdre même dans la fréquentation de certaines gens; de sorte que, cédant aux instances de M. Buloz, je continuai à lui donner mes volumes à cinq cents francs meilleur marché qu'à tout autre. Cinq cents francs ne sont rien pour

un académicien qui fait un volume tous les lustres, comme on dit à l'Académie; mais ils sont quelque chose pour moi qui en fais vingt ou vingt-cinq par an. Cependant, j'en appelle à M. Buloz lui-même, y a-t-il jamais eu de ma part la moindre exigence sous ce rapport?

Je continuais donc à donner mes volumes, tantôt à *la Presse*, tantôt au *Siècle*, tantôt à la *Revue des Deux Mondes*, recevant de M. Dujarrier ou de M. Perrée cinq cents francs par volume de plus que je ne recevais de M. Buloz, ayant, en outre, quand j'avais affaire à eux, l'avantage d'avoir affaire à des gens qui savent vivre, lorsque je revins de Florence avec les quatre volumes du *Chevalier d'Harmental*.

A mon arrivée, je trouvai une lettre de Louis Desnoyers, qui me demandait quatre volumes pour *le Siècle*. Quatre volumes, c'était juste le chiffre de ce que je rapportais; j'allais donc répondre à Desnoyers que mes volumes étaient bien ses serviteurs et ceux de M. Perrée, lorsque de son côté M. Buloz me fit demander ces quatre volumes pour *la Revue de Paris*.

J'en demande bien humblement pardon à Desnoyers et à Perrée, je cédai comme d'habitude à l'éloquente voix de M. Buloz, et je lui remis, au détriment du *Siècle* et au mien, puisque je perdais deux mille francs à cette remise, les quatre volumes du *Chevalier d'Harmental*.

Je fus puni par où j'avais péché.

Écoutez ceci, mon ami

Une fois, par hasard, M. le directeur des deux *Revues* s'était avisé de faire pour le roman ce qu'il faisait, comme commissaire du roi et comme régisseur du Théâtre-Français, pour les ouvrages dramatiques, c'est-à-dire de vouloir juger par la lecture de la valeur de l'œuvre.

Il avait lu *le Chevalier d'Harmental*.

Le Chevalier d'Harmental me fut renvoyé, refusé à l'unanimité par le comité de lecture de la *Revue de Paris*.

C'étaient deux mille francs dont M. Buloz me faisait cadeau de la main à la main. Aussi lui suis-je encore tout reconnaissant de ce renvoi.

On publia *le Chevalier d'Harmental* au *Siècle*. M. Buloz lui avait prédit une chute complète. C'est un bien grand Nostradamus que M. Buloz!

Disons, en l'honneur de M. Buloz, qu'il ne me garda point

rancune, et que, peu après, il vint me demander *Albine*, que je lui donnai.

J'étais resté aux deux *Revues* le seul et dernier rédacteur qui datât de leur création. On s'affectionne à ses filles, même quand elles sont devenues de mauvaises filles; voyez le roi Lear et le père Goriot. J'avais donc toutes les peines du monde à me séparer d'elles, quand M. Buloz m'envoya demander, pour doter la cadette qui se retirait du monde littéraire, un roman quelconque. Seulement, la chose était pressée; la *Revue de Paris* devait entrer incessamment en retraite, la pauvre fille n'ayant pas trouvé, comme sa sœur aînée, à se marier avec le gouvernement.

Il fallait qu'en filant du monde littéraire dans le monde politique, la pauvre étoile jetât un dernier reflet.

Je lui donnai *Fernande*.

Fernande, vendue à *la Presse*; *Fernande*, vendue quinze cents francs de plus à *la Presse* qu'à la *Revue de Paris*, et pour laquelle enfin je remboursai de ma poche quinze cents francs à M. Dujarrier.

Mais, que voulez-vous, mon cher ami! j'en suis à ne plus compter les bonnes actions qui ne me coûtent que quinze cents francs.

J'en étais donc là, me reposant sur ma bonne action, quand j'appris que la pauvre *Revue de Paris* avait revêtu le cilice politique. Je la vis passer de loin; elle me parut bien mince; elle s'était, la pauvre fille, un peu allongée; mais elle s'était considérablement aplatie.

Tout à coup, j'appris, l'oublieuse qu'elle est, que c'était à mon tour d'être attaqué par elle.

L'attaque ne s'était pas fait attendre : comme les Saxons, qui, pendant la bataille de Leipsick, tournèrent leurs canons sur leurs frères d'armes, la *Revue* venait de faire feu sur moi de toutes ses batteries, avant que je me fusse éloigné d'elle, avant que j'eusse eu le temps de repasser le pont des Arts. Si le pointeur de la *Revue de Paris* y avait vu plus clair, j'étais tué, ma foi.

Le coup porta trop bas; je ne fus qu'éclaboussé.

Je ne rappellerai pas ici tout le bien que M. Buloz disait de moi, quand, abandonné de tout le monde, il lui fallait pour le lendemain une feuille, pour la semaine suivante un volume. Je ne dirai pas non plus tout le mal qu'il en dit maintenant :

je me contenterai de rapporter le dernier article qu'il a fait contre moi; c'est le cinquième ou sixième dont il me gratifie depuis cinq ou six mois.

« On nous annonce une bonne nouvelle, trop bonne cependant pour que nous osions y croire. M. Alexandre Dumas est las de sa propre fécondité; il veut prendre du repos; il veut voyager. Il brûle de voir l'Orient, pour s'assurer par lui-même *si ses impressions sur ce pays-là étaient vraies*[1]. Voilà pourquoi, au lieu de mener de front trois romans dans trois journaux quotidiens, il ne fera plus, les uns disent que douze, les autres dix-huit volumes pour *la Presse*. Pour prix de sa collaboration exclusive, *la Presse* donne à M. Dumas soixante et douze mille francs par an. Une misère. Ainsi, l'auteur des *Trois Mousquetaires* a pris l'héroïque résolution de limiter *sa fabrication littéraire;* c'est ce dont il est permis de douter, et le torrent de ses produits, arrêté du côté des journaux, inondera bientôt le théâtre, etc., etc. »

Comme c'est reconnaissant, de la part du directeur des deux *Revues* auquel ma fabrication littéraire a livré, en dix ans, vingt ou vingt-deux volumes! comme c'est adroit, de la part du régisseur du théâtre auquel j'ai donné *Henri III* et *Mademoiselle de Belle-Isle*, deux des plus grands succès d'argent que le théâtre ait obtenus!

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'au moment où M. Buloz, directeur des deux *Revues*, craint que les produits de M. Dumas n'inondent la scène, M. Buloz, régisseur du théâtre, menace M. Dumas de le faire assigner s'il ne livre pas à la Comédie-Française un drame que M. Dumas s'était engagé à lui donner, dans le cas où la Comédie-Française jouerait *Christine*.

Nous ne parlons pas d'Alfred de Vigny, maltraité par M. Buloz dans l'article qui rendait compte de son admirable drame de *Chatterton;* il n'a rien fait représenter depuis au théâtre et presque rien publié en librairie. Sans doute, il doit à ce prudent silence d'avoir été épargné.

En vérité, nous savions bien que, dans les triomphes antiques, un esclave gagé suivait le triomphateur pour insulter à sa victoire. Mais nous ignorions que ce fut l'homme pour le-

1. On se rappelle que le *Voyage au Sinaï*, écrit par moi sur les notes de M. Dauzats, a été publié dans la *Revue de Paris*.

quel il avait triomphé qui se déguisât en esclave pour jouer le rôle d'insulteur.

Et maintenant, sire, maintenant, monsieur le ministre, maintenant, monsieur le directeur des beaux-arts, est-il possible que M. Victor Hugo rapporte au Théâtre-Français un second *Hernani*; M. Eugène Sue, un second *Latréaumont*; madame Sand, une seconde *Cosima*, et moi, une autre *Mademoiselle de Belle-Isle*, si nous sommes exposés à rencontrer dans le couloir du Théâtre-Français l'homme qui a écrit ou fait écrire contre nous les choses qu'on a lues?

Je ne sais pas ce que feront mes confrères, mais ce que je sais, pour mon compte, c'est qu'un jugement seul du tribunal pourra me forcer à rentrer au Théâtre-Français, tant que M. Buloz y représentera l'autorité royale.

IV

INTERMÈDE.

M. Buloz est un adversaire commode, et je le remercie, quand je voulais me reposer un jour ou deux, de me donner des armes pour continuer le combat.

Cependant, ne prenez pas cette lettre pour une vraie lettre; ce n'est qu'une espèce de réponse. Je vous demande donc la permission d'y être bête tout à mon aise. Je n'ai que des faits à vous citer, et vous savez que rien n'est bête comme un fait.

M. Buloz vous écrit hier :

« M. Dumas ne craint pas d'affirmer que, le jour de ma nomination au commissariat royal, il aurait écrit une lettre à l'un de mes amis, exprimant son pronostic funèbre à ce sujet. La lettre de M. Bonnaire, que vous recevez en même temps que la mienne, répond suffisamment à cette assertion. »

D'abord, je n'ai nommé personne. C'est M. Bonnaire qui *s'est rappelé* : j'en félicite la mémoire de M. Bonnaire, à laquelle je ferai un appel.

M. Bonnaire doit se souvenir que, le lendemain du jour où il avait reçu cette lettre, il vint me trouver, de si bon matin même, que j'étais encore au lit. Cette visite, je dois le dire,

était toute conciliatrice. M. Bonnaire venait, au nom de M. Buloz, me dire que mon opinion sur lui était fausse; qu'il arrivait avec le plus profond désir d'être l'homme de la jeune littérature qui avait fait sa fortune, et que la preuve en était que le premier acte de son administration serait la reprise de *Christine*. Je n'en persistai pas moins dans mon opinion, et, comme vous l'avez vu dans ma dernière lettre, je n'en ai pas changé.

Il y a plus, écoutez ceci.

Lorsque madame Mélingue passa du théâtre de l'Ambigu au Théâtre-Français, son mari me fit une visite pour m'annoncer cette nouvelle, et me dire que madame Mélingue était engagée pour jouer l'école moderne, en oppositioe à mademoiselle Rachel, qui jouait l'école ancienne : en conséquence, il venait, me dit-il, me demander pour sa femme, au nom de M. Buloz, les rôles de Christine et de Bérengère.

Je commençai par exposer à M. Mélingue le système désastreux de M. Buloz, et j'ajoutai que la demande qu'il me faisait pour sa femme était inutile, attendu que, malgré la promesse faite, on ne laisserait jouer à madame Mélingue aucune pièce de mon répertoire ; j'ajoutai que l'intention bien positive était de confisquer le talent de madame Mélingue sans aucun profit ni pour elle, ni pour nous, ni pour le Théâtre-Français. Il ne voulait pas me croire, il insista : je donnai à madame Mélingue les rôles de Christine et de Bérengère. On ne joua pas *Christine*, et l'on joua *Charles VII*, mais ce fut mademoiselle Noblet qui remplit le rôle distribué à madame Mélingue,

Cette fois, il y a une lettre; elle doit exister, qu'on la montre : elle date de plus de deux ans.

Maintenant, sans doute, M. Buloz va essayer d'user de son influence sur madame Mélingue pour qu'elle nie, ou la menacer de sa vengeance, si elle ne nie pas; mais que M. Buloz y fasse attention, il y a une justice au monde : si madame Mélingue — par suite de ce que je dis ici — avait à se plaindre de M. Buloz, soit comme commissaire du roi, soit comme régisseur du Théâtre-Français, ce serait à moi de la prendre par la main, de la conduire chez M. le directeur des beaux-arts. et plus haut encore s'il était besoin.

J'en fais mon affaire.

M. Buloz ajoute :

« Quant au récit burlesque de je ne sais quelle scène qui se

serait passée à la répétition du *Gladiateur*, cela rentre, monsieur, dans cet ordre d'inventions et d'injures qui n'atteignent que ceux qui se les permettent. »

Vous vous trompez, monsieur Buloz : d'abord, cette scène n'a été burlesque que parce que vous n'avez pas voulu la prendre au sérieux; ensuite, elle a atteint encore un autre que moi ; elle a atteint M. Soumet, et la preuve, c'est que voici la lettre que M. Soumet m'écrit :

« Mon cher Dumas,

» Je suis depuis cinq mois couché sur mon lit, immobile entre la vie et la mort, et j'espérais depuis que vous en êtes instruit que vous me consacreriez quelques minutes. Les personnes qui vous ont parlé de mon intention de démentir notre ancienne affaire avec Buloz sont stupides, et j'ajouterais l'ingratitude à leur stupidité, si j'étais capable de ne pas vous rendre la plus haute justice dans l'affaire du *Gladiateur*, où vous avez tout fait pour paralyser les mauvaises intentions d'une administration qui a fait jouer *le Gladiateur* trois jours avant le jour fixé, et qui a confié le cinquième acte à l'organe du souffleur, comme trois mille personnes peuvent l'attester.

» Quant à l'article publié sur *la Divine Épopée* dans la *Revue des Deux Mondes*, il a précédé de si peu de jours ma représentation, que je n'ai su comment qualifier ce procédé.

» Je me suis présenté à six heures du matin chez vous pour vous empêcher de vous battre à ma place ; je n'en pourrais pas faire autant aujourd'hui, et, depuis cette époque, j'ai manifesté ouvertement ma profonde reconnaissance pour votre impétueux dévouement.

» Adieu, tout à vous.

» ALEX. SOUMET,

» *Qui ne peut plus signer lui-même.*

» P.-S. Je n'ai pas mis le pied à la Comédie-Française depuis trois ans.

» 4 décembre 1844. »

Vous entendez, monsieur Buloz, l'auteur de *Saül*, de *Clytemnestre*, de *Jeanne d'Arc*, de *Norma*, d'*une Fête de Néron*, du *Gladiateur*, de *la Divine Épopée*, le poëte qui partage le

trône de la poésie avec Hugo et Lamartine; l'homme dont la vie entière a été un dévouement à l'art dramatique, a été *chassé* par vous — c'est le terme dont Soumet s'est servi ce matin même — a été chassé par vous du Théâtre-Français.

Peut-être direz-vous que M. Soumet ment.

On ne ment pas, monsieur, quand on est depuis cinq mois sur un lit de douleur, les mains jointes devant un crucifix.

Et, d'ailleurs, Soumet, ce Bayard de la littérature française, n'a jamais menti.

Maintenant, comme le public ignore ce que M. Soumet veut dire en parlant de l'article de la *Revue des Deux Mondes*, nous allons le dire, nous.

Écoutez, mon ami, je n'ai encore rien écrit de si curieux.

M. Soumet faisait répéter *le Gladiateur*, reçu depuis deux ans; M. Buloz vient lui demander son tour de représentation pour une œuvre qu'il protégeait. M. Soumet refuse.

M. Buloz rappelle qu'il a deux *Revues*.

Il va — ne perdez pas un mot de cela — il va chez M. Magnin, qui devait faire dans la *Revue des Deux Mondes* un article sur *la Divine Epopée*, lui dit qu'il est important que l'article passe avant la représentation du drame, lui reprend des mains l'article commencé, sous prétexte que l'article sera plus rapidement fait à la *Revue des Deux Mondes*, et surtout mieux approprié à la circonstance.

L'article paraît huit jours avant la représentation.

En voulez-vous un fragment ?

« On ne peut refuser à M. Soumet une grande habileté à manier le rhythme. Son poëme est plein de beaux vers *dans la plus mauvaise acception du mot*. C'est quelque chose de creux, de brillant, de sonore, qui éblouit les oreilles et les yeux sans satisfaire l'esprit. Le dessin est lâché, et la couleur de convention. Nulle part on ne sent l'étude de la nature, nulle part le désir d'appliquer exactement le mot sur la chose; les descriptions sont vagues, sans intérêt, et n'évoquent pas les objets qu'elles devraient représenter; le style passe de l'afféterie la plus maniérée à la boursouflure la plus asiatique, et rien n'est plus désagréable que ce mélange du mignard avec le gigantesque : les comparaisons ne se rapportent pas aux choses qu'elles expriment, et détruisent l'effet des vers qui les précèdent. »

Je m'arrête, mon ami ; je n'ai pas assez d'haleine pour vous dire quatre pages de critique, et surtout lorsque cette critique frappe un de mes meilleurs amis.

M. Magnin écrivit à Soumet une lettre désespérée ; mais M. Buloz n'en avait pas moins puni l'académicien récalcitrant. Cependant, vous voyez que ce n'était point encore assez pour lui, puisqu'il poursuivait sa vengeance, non-seulement dans le poëte, mais encore dans le drame.

Monsieur le ministre, priez M. le directeur des beaux-arts d'aller prendre des nouvelles de M. Soumet ; c'est bien le moins que vous deviez à un homme de ce mérite, et demandez-lui, à son retour, ce que M. Soumet lui aura dit de votre agent.

A cette lettre-là veut-on que j'en ajoute une autre ? Je ne vais pas les chercher, moi : elles m'arrivent. Lisez, mon ami :

« Mon cher Dumas,

» Dans votre très spirituelle, trop spirituelle lettre adressée à *la Démocratie*, vous rendez service aux lettres en rendant justice à cet homme absurde qu'on appelle Buloz.

» Puisque vous êtes en train de dire ce qu'est Buloz, sachez que le féroce administrateur du Théâtre-Français n'a apporté que cette innovation dans son théâtre : c'est de retirer les entrées à l'un des auteurs d'*une Fête de Néron*, qui a été jouée aux Français, et qu'il a eu en même temps l'esprit de les laisser à bien des gens qui n'ont rien écrit pour le théâtre, et cela parce qu'il les craignait. Quand Cavé apprit ce retrait d'un droit du moins de convenance, il qualifia cette brutalité mentale de M. Buloz d'*acte scandaleux d'un sot.*

» Comme vous l'avez si bien dit, l'intelligence quitta le Théâtre-Français avec le bon et aimable Taylor.

» Votre dévoué confrère,

» L. Belmontet. »

Attendez, attendez, mon ami, nous ne sommes pas au bout. M. Buloz veut des lettres, nous lui en donnerons.

M. Buloz déverse sa responsabilité de directeur de la *Revue de Paris* sur M. Bonnaire. Lisez ceci :

« Mon bon ami, si vous m'eussiez consulté plus tôt sur les

habitudes de la *Revue de Paris*, je vous eusse appris, par un exemple personnel, que ce journal pousse l'esprit d'impartialité beaucoup plus loin que vous ne le pensiez. Il écrase souvent, avez-vous dit, ses alliés ou ses collaborateurs de la veille; ajoutez ceux du jour, du jour, en effet; car il me souvient des fâcheuses modifications que dut subir le compte rendu de votre *Laird de Dumbicky*, pour être publié dans le numéro même où paraissait un chapitre de votre *Fernande*.

» Peut-être me répondrez-vous que *Fernande* était le dernier roman que vous eussiez dû fournir à la *Revue*.

» N'en doutez pas, ce journal est l'impartialité même; car, tout en rognant çà et là quelques bribes des éloges qu'on vous attribuait, *M. Buloz, qui revoit les épreuves de la* REVUE DE PARIS, racontait à l'auteur de ce compte rendu. et cet auteur vous savez qu'il est de vos amis, M. Buloz racontait, dis-je, que vous aviez contribué surtout à la prospérité de la *Revue*, en refusant de donner pour cinq cents francs à *l'Europe littéraire* (concurrence redoutable pour M. Buloz), des articles qui ne vous étaient payés que cent cinquante francs à la *Revue*.

» Hélas! cette impartialité de la *Revue de Paris*, je l'ai trop bien éprouvée pour en douter ici. Pardonnez-moi d'insérer le récit de mon humble mésaventure au-dessous des illustres infortunes que vous avez mentionnées. Je lus un jour, dans la *Revue de Paris*, qu'on signalait au public *mon style déshonoré par une affectation entortillée et par l'incorrection grammaticale*, ce même style que la *Revue de Paris* avait bénévolement offert au même public dix mois auparavant dans l'ouvrage même qu'elle critiquait. Il est vrai que M. Buloz n'éditait pas les volumes comme il avait édité la nouvelle, et puis ces volumes avaient changé de titre; ils s'appelaient *Deux Trahisons*, au lieu de *Madame de Limiers*.

» Cet exemple, tiré d'un ordre inférieur, vous aidera peut-être à vous consoler, cher ami; car il vous prouvera qu'à la *Revue* il y a décidément un niveau.

» A vous de cœur.

» A. MAQUET.

» 4 décembre 1844. »

M. Buloz cite, pour se justifier, une lettre de M. Cavé. L'avez-vous lue, cette lettre, mon ami? Si non, lisez-la; si oui, relisez-la encore.

Elle est charmante. Je vous avais bien dit que M. Cavé était un homme d'esprit.

Lettre de M. Cavé à M. Buloz.

« Monsieur, je me rappelle, en effet, qu'une faute d'impression vous a été signalée par moi sur l'affiche du Théâtre-Français; c'est tout ce qu'il y a d'exact et de sérieux dans l'anecdote racontée par *la Démocratie pacifique.* »

Cette lettre, j'en demande bien pardon à M. Buloz, me paraît confirmer mon assertion. Où M. Cavé dit-il qu'il ne m'a point raconté le fait que j'ai cité? Je ne vois pas le moindre démenti dans les trois lignes dont elle se compose, j'y vois seulement la transaction de l'honnête homme avec l'homme honnête. Si M. Cavé avait avoué qu'il m'avait raconté cette anecdote, qu'il a racontée non-seulement à moi, mais à dix autres personnes que je puis nommer au besoin, il ne pouvait laisser dix minutes M. Buloz commissaire du roi, ou rester dix minutes lui-même directeur des beaux-arts.

Ce n'est pas cela qu'il faut que M. Cavé écrive à M. Buloz: *c'est qu'il ne m'a point raconté le fait que je prétends plus que jamais tenir de sa bouche.*

Quant à la lettre de M. Scribe, elle ne répond à rien, car je n'ai pas précisément accusé M. Buloz d'avoir *éloigné* M. Scribe; j'ai dit — ce qui est bien différent — qu'en engageant M. Frédérick, *on aurait éloigné* M. Scribe du Théâtre-Français, comme on en avait éloigné MM. Hugo, Soumet, Dumas, etc., etc. d'ailleurs, il y a un motif pour lequel M. Buloz doit en vouloir moins à M. Scribe qu'à nous : M. Scribe ne lui a jamais rendu d'autre service que de lui donner la lettre qu'il cite.

Au reste, nous aurions pu croire que M. Buloz ne tenait pas beaucoup à M. Scribe, en nous rappelant les comptes-rendus des premières représentations, de la *Revue de Paris* et de la *Revue des Deux Mondes*.

Terminons par le récit d'un fait qui n'est pas sans importance.

Ce matin, je rencontre Frédéric Soulié, l'auteur de *Roméo et Juliette,* de *la Famille de Lusigny*, du *Proscrit* et de *Diane de Chivry*, allant faire une répétition.

— Ah! pardieu! me dit-il en venant à moi, tu es aimable; tu cites les auteurs qui ont à se plaindre de M. Buloz, et tu m'oublies!

— Pardon, mon ami, mais, tu le comprends bien, l'oubli peut se séparer. Qu'as-tu fait pour *la Revue de Paris?*

— *Le Message, un Mot*, la première partie des *Mémoires du Diable*, sept ou huit volumes à peu près.

— Et comment es-tu avec M. Buloz?

— Tu vas en juger. Il y a deux ans que je n'ai mis le pied au Théâtre-Français, et, la dernière fois que j'y ai été, comme je rencontrai Anaïs et qu'elle me demanda pourquoi je devenais si rare : « J'ai peur d'y rencontrer M. Buloz, lui ai je répondu, et vos corridors sont si étroits, que je ne pourrais pas passer près de lui sans le toucher. Maintenant, si tu veux de plus amples renseignements sur ce que pensait de toi et d'Eugène Sue M. Buloz en 1836, et de moi, ouvre la *Revue de Paris* du mois de juin, et tu trouveras quelque chose de curieux comparé à un feuilleton de *la Revue de Paris* du même mois de juin 1844. Adieu.

Et, sur ce, Soulié me quitta, je ne sais pour aller où, mais je suis sûr au moins que ce n'était pas pour aller au Théâtre-Français.

J'entrai dans un cabinet littéraire, et je pris en courant les deux notes suivantes :

(*Revue de Paris*, juin 1836.)

« Quant à la façon leste et pédante avec laquelle M... traite les hommes de talent et de cœur, qui valent mieux que lui, nous croirions faire injure à ces hommes en prenant leur défense. Leur vie et leurs œuvres les défendent assez. MM. *Eugène Sue, Alex. Dumas et Frédéric Soulié* sont à l'abri des insinuations de M..., et nous lui souhaitons le style et la probité littéraire de ces hommes qui ne sont que des écrivains français. »

(*Revue de Paris*, juin 1844.)

« Vous, capitalistes de l'imagination, qui savez à un abonné près ce que rapportent ces inappréciables amphigouris, ces dix volumes de bagne, de coups d'épée et d'emprisonnements, faits pour être lus, non avec les yeux, mais avec les nerfs du public, vous conviendrez vous-mêmes qu'il n'y a pas de calculs à faire hors de ces trois grands noms : *Eugène Sue, Alex. Dumas* et *Frédéric Soulié*; fondez demain une feuille nouvelle, scandaleuse de bon marché, c'est seulement, vous le savez, vers les parages de *Mathilde*, du *Chevalier d'Harmental* ou des

Mémoires du Diable, que vous aurez à détourner le cours du Pactole des actionnaires. »

Soulié avait raison, je l'avais oublié à tort, et il complète admirablement la liste de ceux qui ne rentreront pas au Théâtre-Français tant qu'ils craindront de rencontrer M. Buloz dans ses étroits corridors.

V

Mon cher ami,

J'ai tardé à vous écrire cette cinquième lettre; vous allez apprécier les causes de mon retard.

Autrefois, les déclarations de guerre, soit générales, soit particulières, étaient portées par un héraut d'armes; celui auquel était adressé le défi avait le temps de se préparer à la défense. Aujourd'hui, on néglige assez généralement cette formalité, que j'avoue, non pas avoir négligée, mais n'avoir pas remplie dans les formes usitées. M. Buloz pouvait donc ne pas être suffisamment prévenu de l'attaque, et, par conséquent, donner la surprise comme excuse de sa mauvaise défense.

Vous me direz peut-être, mon ami, qu'un publiciste qui, depuis six mois, fait insulter tout ce qu'il y a d'hommes éminents dans la littérature, a mauvaise grâce à dire qu'il ne s'attendait pas à ce qui arrive en ce moment à M. Buloz; mais, si médiocre que soit cette raison, je l'admets comme bonne: à l'heure qu'il est, tout le monde a le courage d'attaquer le roi, tout le monde a le courage d'attaquer les ministres; mais tout le monde n'a pas le courage d'attaquer un homme qui porte, comme une paire de pistolets, deux *Revues* à sa ceinture: le mot n'est pas de moi, il est de Méry; mais Méry a eu comme moi quelques relations avec M. Buloz, et lui rend pleine justice.

M. Buloz, contre toute probabilité, pouvait donc ne pas s'attendre à ce qui lui arrive, et il fallait lui laisser le temps de se remettre.

Il fallait lui laisser le temps d'aller demander des lettres, d'aller mendier des démentis, de faire un appel de confrère à la presse, pour voir quelle sympathie il y rencontrerait.

M. Buloz, en un mois, a obtenu un certificat de M. Cavé,

lequel confirme entièrement ce que j'ai dit, et me rappelle même un fort agréable épisode de l'anecdote, que je me reprocherais de n'avoir pas mis sous les yeux du public; puisque l'occasion s'en présente, réparons cet oubli.

Sur la même affiche que *Cinna* se trouvait porté le drame d'*Angelo, tyran de Padoue;* sur le nom de l'auteur du drame on n'avait commis aucune erreur, rendons cette justice au prote de la Comédie-Française et à M. le commissaire du roi. *Angelo* n'était attribué ni à Casimir Delavigne, ni à de Vigny, ni à moi ; il était bel et bien attribué à son auteur, Victor Hugo.

L'affiche était donc conçue en ces termes:

CINNA

Tragédie en cinq actes, en vers, de RACINE.

ANGELO

Drame en quatre actes, en prose, de M. VICTOR HUGO.

Or, cette affiche apportée à M. Cavé par M. P..., comme une de ces curiosités dont on doit faire collection dans une direction des beaux-arts, était collée sur la glace, et M. Cavé adressait pour la troisième fois cette injonction insidieuse : « Lisez, » lorsque, voyant que le commissaire du roi ne voulait pas comprendre, il lui mit le doigt sur le mot.

— Comment, dit M. Cavé, vous ne voyez pas *Racine?*

— Ah! oui, dit M. le commissaire du roi, *Racine* en petites lettre et *Victor Hugo* en grosses lettres. Que voulez-vous! ce sont de ces petits sacrifices qu'*en bonne administration* il faut faire à la vanité des auteurs.

Nous sommes heureux que le prétendu démenti de M. Cavé ait rappelé à MM. Alphonse Karr et Dujarrier, qui nous l'ont transmis, ce précieux détail que nous avions oublié.

Aussi n'avons-nous jamais attaqué *la bonne administration* de M. Buloz. Nous avons attaqué seulement sa capacité, sa courtoisie, son intelligence.

A propos de courtoisie, citons en passant une petite anecdote; elle est courte; mais, vous le savez, les courtes anecdotes sont les meilleures.

M. Guiraud, l'auteur des *Macchabées* et du *Comte Julien*, lisait à M. Buloz une tragédie nouvelle.

— Monsieur, dit le commissaire du roi après le second acte, est-ce que vous allez me lire cela jusqu'au bout?

Vous le voyez, comme je l'avais promis, l'anecdote est courte; mais, si courte qu'elle soit, elle n'en a pas moins laissé une profonde trace dans la mémoire de l'illustre académicien et dans celle de ses amis.

Je la tiens de Soumet, qui est un de ses amis.

Revenons à ce qu'a fait M. Buloz pendant ce mois.

M. Buloz a obtenu une lettre de M. Scribe.

M. Scribe est, avant tout, homme d'esprit. Il a compris que, lorsque, dans une époque qui compte au rang de ses auteurs dramatiques MM. Hugo, Soumet, Guiraud, Viennet, Frédéric Soulié, Eugène Sue, George Sand, etc., on est le seul qui soutienne un homme accusé d'ignorance, d'impolitesse et d'incapacité, etc., il faut donner au public uue raison valable de ce solitaire appui qu'on veut bien lui prêter.

Aussi M. Scribe s'est-il hâté de nous dire qu'il achevait une comédie pour le Théâtre-Francais. M. Scribe ne veut pas se brouiller avec M. Buloz en ce moment-ci surtout; soit. Cependant, M. Scribe sait qu'une comédie de lui sera toujours jouée, et il fait trop d'honneur à M. Buloz lorsqu'il croit que M. Buloz peut autre chose contre lui que de traiter, dans la *Revue de Paris*, sa comédie nouvelle comme il traite celle de ses confrères. M. Scribe a assez de talent cependant pour réclamer sa part des injures qui essayent de monter jusqu'à Hugo, jusqu'à Sand, jusqu'à Eugène Sue, jusqu'à Soulié et jusqu'à moi.

Mais ce qui prouve que la lettre de M. Scribe est, comme la lettre de M. Cavé, une raillerie au-dessus de la portée de l'intelligence de M. le commissaire du roi, c'est le mode de salutation qui la termine. Comprenez-vous, cher ami, que M. Buloz ait pris au sérieux une lettre qui se clôt par ces paroles: « *Daignez agréer*, monsieur, avec toute ma reconnaissance pour vos bons procédés, l'expression de ma considération la plus distingués. »

En effet, on a des compliments affectueux pour ses inférieurs, des compliments empressés pour ses égaux, de la considération distinguée pour le commun des martyrs; mais il n'y a que les princes et les jolies femmes qué l'on prie de *daigner agréer* les sentiments que l'on a ou que l'on n'a pas pour eux; vous voyez donc bien, mon cher ami, que M. Scribe,

comme M. Cavé, se moquait de M. Buloz en traitant M. Buloz comme on traite un prince ou une jolie femme.

Maintenant, arrivons aux preuves de sympathie que M. Buloz a reçues de la presse pendant ce mois.

Un seul journal a soutenu M. Buloz. Ce journal est *le Corsaire-Satan*.

Or, veut-on savoir ce que *le Satan* pensait de M. Buloz avant qu'il se réunit au *Corsaire ?* Écoutez, mon ami, c'est assez curieux :

« Toutes les fois qu'on essayera de justifier, comme on l'a fait aujourd'hui, la position de M. le commissaire du roi *près* le Théâtre-Français, on commettra une haute imprudence. »

(*Satan*, 18 juillet 1844.)

« M. Buloz, à peu près nanti, écrasa tout, étouffa tout, sous sa sourde et somnolente immobilité.

» M. Buloz n'est point directeur du Théâtre-Français ; M. Buloz n'est pas non plus commissaire royal, parce qu'il perçoit comme haute paye des demi-appointements incompatibles avec ces fonctions. M. Buloz n'est rien : deux négations ne feront jamais une affirmation. »

(*Satan*, 21 juillet 1844.)

« Au reste, s'il ne s'agit que de tomber dans un puits et de rester deux heures *sans connaissance*, pour devenir consul, nous connaissons un commissaire royal qui, même sans avoir besoin de tomber dans un puits, restera *sans connaissances* toute sa vie.

» Aussi est-il consul royal en pays froid. »

(*Satan*, 29 août 1844.)

PETIT COURS DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

« LE SEMAINIER. Que donnerons-nous après-demain, monsieur Buloz ?

» M. LE COMMISSAIRE ROYAL. *Le Mercure galant*, de Boursault. Je l'ai beaucoup connu, Boursault : il avait un très-beau jardin du côté de la rue Blanche.

» LE SEMAINIER. Et avec ça ?

» M. LE COMMISSAIRE ROYAL. Avec ça ?... *Polyeucte*, de Racine.

» LE SEMAINIER. *Polyeucte*, de Racine !... (*Haut.*) C'est bien, monsieur le commissaire. (*Un peu plus bas et se retirant.*) *Polyeucte*, de Racine !... Bon !... Ce pauvre commissaire royal, il y va absolument comme une oie qui abat des corneilles.

« L'anecdote, continue *Satan*, remonte aux premières années du commissariat, époque à laquelle M. Buloz pouvait penser que *Polyeucte* était de Racine. Maintenant, il croit que c'est de Voltaire. »

—

« La *Revue de Paris* nous garde, dit-on, notre paquet : elle se propose de démolir *rasibus* le premier éloge que nous ferons.

» Pour qu'elle y ait moins de peine, le premier éloge que nous ferons sera celui de M. Buloz. »

(Dernier numéro du *Satan*, jeudi 5 septembre 1844, à propos de l'*Éloge de Voltaire*, par M. Harel.)

Que penser de cette opinion si différente de deux journaux qui viennent de se marier, sinon que *le Corsaire* a épousé *Satan* sous le régime dotal et non sous le régime de la communauté ?

Pendant ce mois, M. Buloz, dit-on, a publié une brochure contre moi. Mais, comme la brochure n'est pas signée de son nom, et même n'est pas signée du tout, j'ai cru que j'étais non-seulement dispensé d'y répondre, mais même de la lire.

Passons à la question des primes. C'est là que m'attend M. Buloz. Moi, depuis sa réponse à M. Jules Lefèvre et à M. Émile Deschamps, je ne l'attends plus nulle part : malheureusement, je le trouve un peu partout.

D'abord, mon cher ami, si l'on faisait jamais l'histoire de la prime, constatons un fait : c'est que la prime n'a été inventée ni par Casimir Delavigne, ni par Victor Hugo, ni par moi. La prime a été inventée par un de nos confrères qui, sous ce rapport, a plus d'invention que nous. Hugo l'a trouvée florissante

u Théâtre-Français, en y apportant *le Roi s'amuse*, et moi en apportant *Caligula*.

Ces primes étaient de 1,000 francs par acte, pour M. Scribe, I. Casimir Delavigne et M. Hugo.

Or, que M. Buloz produise mes traités de *Caligula*, de *Ma-lemoiselle de Belle-Isle*, de *Lorenzino* et d'*un Mariage sous Louis XV*, on verra que seul, parmi ces messieurs, je n'ai amais eu que 500 francs par acte de prime ferme, et 500 rancs par acte de prime proportionnelle.

Deux acteurs qu'on m'enleva pour les faire passer à l'Odéon irent, à propos de *Caligula*, convertir la prime proportionelle en prime ferme; mais ceci est un cas tout particulier; on réparait, ou du moins on essayait de réparer un tort irréparable.

Ma prime proportionnelle pour *Mademoiselle de Belle-Isle* (je devais faire 60,000 francs de recettes en vingt-trois représentations), ma prime était gagnée à la quinzième, et on me la paya.

Pour *Lorenzino*, pour *un Mariage sous Louis XV*, je ne reçus que 5,000 francs en tout, c'est-à-dire 2,500 francs pour chaque ouvrage.

Ce fut alors que M. de Rémusat, voyant que j'étais moins bien traité que mes confrères, *m'offrit* un matin, dans son cabinet, de faire combler par le ministère la différence qu'il y avait entre mes traités et ceux de M. Scribe, de M. Victor Hugo et de M. Delavigne.

C'était peut-être un bien grand orgueil à moi que de me placer sur le même rang qu'eux. Seulement, je ferai observer que ce n'était pas moi qui m'y mettais, mais que c'était M. de Rémusat lui-même qui m'invitait à m'y mettre.

J'ai donc reçu en tout, à titre de prime, du Théâtre-Français et du ministère, la somme de 38,000 francs, sur laquelle il faut défalquer les 2,500 francs de *Caligula*, qui tiennent à une transaction particulière. Reste 35,500 francs.

J'ai donné *Caligula*, *Mademoiselle de Belle-Isle*, *un Mariage sous Louis XV*, *les Demoiselles de Saint-Cyr*, *une Fille du Régent;* je tiens prêts, pour l'époque où M. Buloz ne sera plus commissaire du roi, *les Neveux de Bassompierre;* en tout, trente-six actes.

Au compte de mes confrères, le Théâtre-Français me redevrait donc encore 500 francs.

Maintenant, puisqu'on nous force à entrer dans ces détails, alignons, au-dessous de ces 35,500 fr.......... ci 35,500 fr.
les droits d'auteur que ces pièces m'ont rapportés, montant à.............................. 34,000
Enfin, les manuscrits s'élevant à............. 10,000

Et nous aurons un total de................. 79,500 fr.

Il y a aujourd'hui sept ans que *Caligula* a été représenté.

Or, en sept ans, le Théâtre-Français m'a donc, pour cinq pièces jouées et une pièce arrêtée par la censure dramatique, rapporté en tout, primes comprises, 79,500 francs.

Maintenant, sept ans de gestion comme commissaire royal rapportent à M. Buloz, en ne consignant ici que le traitement reconnu, à 12,000 francs par ans, 84,000 fr.

Comparons ces deux sommes, et reconnaissons entre elles une différence de 4,500 francs au bénéfice de M. Buloz.

M. Buloz aura donc touché, en sept ans, 4,500 francs de plus, pour détruire, que je n'aurai touché, moi, pour édifier.

Maintenant, si M. Buloz venait dire que la prime portée à 1,000 francs par acte est exagérée, ce qui me paraît une thèse difficile à soutenir, puisque, y compris les primes, les auteurs dans la position de M. Hugo, de M. Scribe, de M. Casimir Delavigne, de M. Dumas enfin, touchent du Théâtre-Français moins que M. Buloz ne touche lui-même, nous lui répondrions par ces quelques lignes que nous recevons de notre ami Auguste Vacquerie :

« Mon cher Dumas,

» Non-seulement Victor Hugo vous autorise à traiter dans vos lettres la question des primes, mais encore vous pouvez dire qu'il vient de refuser, il y a quatre ou cinq jours, de signer un traité dans lequel on lui offrait, non pas mille francs par acte, mais trois mille francs, somme qui porterait, comme vous le voyez, à quinze mille francs la prime totale d'une pièce en cinq actes.

» Tout à vous,

» A. VACQUERIE. »

Or, du moment qu'un théâtre non subventionné offre, pour

avoir un drame en cinq actes, une prime 15,000 francs, le Théâtre-Français, qui reçoit une subvention de 200,000 livres, peut bien donner 5,000 francs.

D'ailleurs, ces primes, reçues du Théâtre-Français ou du ministère, n'ont point été surprises: elles ont été discutées, débattues, réglées; ce n'est, de la part du Théâtre-Français, ni de celle du ministère, une grâce, une faveur ou une gratification: c'est un marché conclu, une transaction commerciale réglée; ministre, directeur des beaux-arts, commissaire du roi, comité d'administration, étaient dans l'exercice de leur droit, et M. Buloz, qui, en sa qualité de correcteur de la *Revue de Paris* et de la *Revue des Deux-Mondes*, connaît sans doute la valeur des mots, doit savoir qu'il y a une grande différence entre l'argent qu'on gagne et l'argent qu'on reçoit.

Or, l'argent que j'ai reçu directement du Théâtre-Français depuis sept ans, c'est-à-dire 53,000 francs, à peu près, je l'ai gagné en faisant faire trois cent dix mille francs de recette au susdit Théâtre-Français.

Maintenant, mon ami, voulez-vous savoir, au compte de M. Buloz lui-même, ce que j'ai perdu en gagnant ces 79,000 francs de primes, de droits et de vente de manuscrits. Nous allons faire ensemble ce petit calcul.

M. Buloz, dans la *Revue de Paris*, annonce, sans pouvoir y croire cependant, que je bornerai désormais ma fabrication littéraire à dix-huit volumes par an, ce qui laisse à entendre que j'en fais d'ordinaire beaucoup plus.

M. Buloz a raison sur un point : cette année, j'ai fait trente-six volumes, dont je tiens les manuscrits à la disposition de M. Buloz ou de toute autre personne qui voudrait s'assurer que ces trente-six volumes sont, depuis la première jusqu'à la dernière ligne, écrits de ma main.

Or, mon ami, mettons les volumes à 4,000 francs l'un dans l'autre, on ne m'accusera pas, j'espère, d'exagérer la valeur de mes produits[1]. Trente-six volumes, à 4,000 francs, donneront un total de 144,000 francs.

Maintenant, supposez que les six pièces, comédies ou drames, que j'ai données au Théâtre-Français, ne m'aient pris chacune que six semaines de composition et d'exécution, ce qui est

1. Les volumes du *Juif errant* ont été payés 20,000 francs l'un, 200,000 francs les dix.

insupposable[1], mais je veux faire la part belle à M. Buloz, nous aurons neuf mois, rien que pour la composition et l'exécution de ses six ouvrages.

Supposez, maintenant, ce qui est tout aussi insupposable, supposez, disons-nous, que les répétitions de ces six ouvrages ne m'aient pris pour chacun que six semaines, vous aurez un autre chiffre de neuf mois, qui, ajouté au premier, donnera un total de dix-huit mois, c'est-à-dire d'un an et demi.

Cette année et demie, à trente-six volumes par an, eût produit cinquante-quatre volumes, qui, à 4,000 francs l'un, donneraient 216,000 francs.	216,000 fr.
Or, en travaillant pour le Théâtre-Français pendant un an et demi, et en gagnant pendant cette année et demie........................	79,000 fr.
j'ai donc non pas perdu, mais manqué à gagner	137,000 fr.

C'est un assez beau sacrifice, on en conviendra, fait au désir de fournir mon contingent à la littérature dramatique de l'époque.

Eh bien, ce contingent qui me coûte si cher, je suis tout prêt à le fournir encore, aux mêmes conditions que par le passé, si ces conditions continuent de subsister pour mes confrères; à des conditions inférieures, si mes confrères les acceptent. Aux vingt drames ou comédies que j'ai composés en seize ans, et qui ont fait entrer dans les caisses des différents théâtres où je les ai donnés plus de trois millions de recette, je suis prêt à ajouter, si Dieu me donne encore seize ans de vie et de force, vingt autres comédies ou drames; mais ce ne sera pas, comme on le comprend bien, sur la scène où M. Buloz craint, comme il le dit dans la *Revue de Paris,* de voir *déborder* le trop plein de ma fabrication littéraire qu'il me prendra jamais l'idée de les donner.

Maintenant, grâce à Dieu, j'en ai à peu près fini avec M. le commissaire du roi, puisque j'ai dit ce qu'il avait fait pour éloigner du Théâtre-Français les auteurs vivants et les ouvrages modernes. Disons, à cette heure, ce qu'un autre eût pu faire à sa place, maître comme l'est M. le commissaire du roi de donner une direction au premier théâtre du monde.

Il n'y a de littérature dramatique vivante à cette heure que la littérature dramatique française.

1. Si le mot n'est pas français, il le deviendra.

Les Anglais n'ont plus rien depuis Shéridan. Les Allemands n'ont plus rien depuis Gœthe et Schiller. Les Italiens n'ont plus rien depuis Maffei et Alfieri. Les Espagnols n'ont plus rien depuis Lope de Vega et Calderon. Les Russes n'ont jamais eu ou plutôt n'ont rien encore. Nos drames et nos comédies alimentent les théâtres de Londres, de Vienne, de Berlin, de Madrid, de Florence, de Saint-Pétersbourg, de Moscou, de New-York, d'Alexandrie et de Constantinople. On nous joue dans des pays dont M. Buloz ignore le nom, dans des idiomes dont M. Buloz ignore l'existence. Tous les peuples se désaltèrent à ce grand fleuve qui prend sa source à Paris, dont chaque flot est une pensée, et qui se répand large et fécondateur sur le monde.

C'est qu'en effet les choses devaient être ainsi. La France, par sa position topographique, est destinée à être l'arche de toutes les idées, le tabernacle de toutes les poésies. Placée sous une zone tempérée, elle a assez de jours purs pour comprendre la littérature, aux contours arrêtés, de l'Espagne et de l'Italie; assez de jours nuageux pour sentir la poésie flottante et vaporeuse de l'Allemagne et de l'Angleterre; enfin, assez de force et de justice pour faire à Dante et à Alfieri, à Shakspeare et à Shéridan, à Gœthe et à Schiller, à Lope de Vega et à Calderon, la part qui leur est due dans cette immense Babel que l'esprit humain bâtit depuis le XIIIe siècle, et que la main du Seigneur lui-même tenterait en vain de renverser, si près qu'elle soit du ciel. Douée, comme centre, d'une puissance d'assimilation supérieure à celle de toutes les nations ses voisines, elle pouvait joindre à la raison et à l'esprit, qui sont ses qualités distinctives, qui sont ses dons naturels, la rêverie de Dante, l'humanité de Shakspeare, le pittoresque de Calderon, la fécondité de Lope de Vega, la passion de Schiller, le philosophisme poétique de Gœthe. Les hommes n'eussent pas manqué à l'œuvre ; il ne s'agissait que de ne pas les décourager. Un siècle qui comptait parmi ses fils Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Soumet, Casimir Delavigne, de Vigny, Béranger, Lamennais, Nodier, Scribe, Soulié, Balzac, Eugène Sue, George Sand, pouvait tout entreprendre, tout accomplir.

Or, il ne fallait, pour faire un théâtre unique, splendide, magnifique, un théâtre qui réunit en lui les qualités de tous les autres théâtres enfin, que reprendre l'œuvre d'édification

où M. le baron Taylor l'avait abandonnée ; il fallait dire au roi : « Sire, la grandeur des souverains n'est pas toujours en eux-mêmes, elle est quelquefois aussi dans les hommes qui les entourent. » Il fallait dire aux ministres : « Excellence, dans une époque où l'on demande et où l'on obtient des Chambres cent vingt millions pour les monuments publics, et deux cents millions pour les fortifications de Paris, demandez donc de temps en temps un demi-million pour l'art. » Il fallait dire au peuple : « Peuple, écoute et regarde, car toutes les idées politiques, philosophiques, sociales, contemporaines, sont dans ce théâtre, ce journal qui se lit à haute voix chaque soir à Paris devant quarante mille spectateurs; en France, devant cent mille. » Et tout cela, M. Buloz le pouvait dire mieux que personne, puisqu'il a deux *Revues* avec lesquelles il a dit, ce me semble, depuis dix ans, beaucoup de choses qui ne valaient pas celles-là.

Mais, je le répète, M. Buloz a été sinon élu, du moins choisi entre tous pour accomplir l'œuvre qu'il accomplit; c'est une de ces anomalies comme notre époque seule en présente, et un jour on se dira comme une des choses les plus curieuses qu'ait enfantées le chaos dans lequel nous vivons, qu'il y a eu un petit-fils de Louis XIV et un successeur de Colbert qui ont mis à la tête de l'art dramatique, en France, un homme qui ne savait pas que *Cinna* fût de Corneille.

Il est vrai qu'on ajoutera que cet homme était Savoyard, et qu'on a été obligé de le naturaliser pour en faire un commissaire royal.

FIN DU TOME VINGT-CINQUIÈME ET DERNIER



